

# REMARQUES SUR L'APOCALYPSE

---

## William Kelly

Ces « Remarques » ont d'abord paru en anglais dans le périodique « Bible Treasury » vol. 2, de janvier 1858 à décembre 1859. Une traduction française a été publiée en 1865 (librairies Grassart et Meyruis à Paris, Émile Bérout à Genève et Paul Recordon à Vevey). Un texte revu et complété a ensuite paru sous forme de livre en 1871, avec le titre « Lectures on Revelation », dont la traduction est donnée ci-après, sans toutefois reprendre la longue « Introduction » et diverses notes de controverses (par rapport à d'autres opinions ou sur des questions de traduction du texte biblique).

Comme d'habitude, W. Kelly a fait sa propre traduction du texte biblique de l'Apocalypse. La présente traduction a utilisé la version française J.N. Darby et dans quelques cas la traduction tirée du texte de W. Kelly.

Les mots « assemblée » et « église » sont utilisés indifféremment, sans contenir de différence voulue de sens.

Chapitre 1 .....	7
Ch. 1:1-2 .....	7
Ch. 1:3.....	8
Ch. 1:4-6 .....	10
Ch. 1:7.....	12
Ch. 1:8.....	14
Ch. 1:9.....	15
Ch.1:10a .....	16
Ch. 1:11 et 19 et sommaire de l'Apocalypse.....	17
Ch. 1:10b-13a .....	17
Ch. 1:13b-15 .....	18
Ch. 1:16 .....	18
Ch. 1:17-19 .....	18
Ch. 1:20 .....	19
Chapitre 2 .....	22
Éphèse .....	22
Smyrne .....	26
Pergame .....	28
Changement dans la structure des épîtres de l'Apocalypse .....	31
Thyatire .....	32
Place particulière de Thyatire .....	37
Chapitre 3 .....	38
Sardes .....	38
Philadelphie.....	42
Laodicée .....	50
Fin de ce qui est dit sur l'Église .....	54
Note sur des objections à l'interprétation des ch. 2 et 3.....	55

Chapitre 4 .....	57
Ch. 4:1-2 .....	57
Ch. 4:3.....	59
Ch. 4:4.....	59
Ch. 4:5.....	61
Ch. 6:6.....	62
Ch. 4:7-8a .....	62
Ch. 4:8b-10 .....	63
Ch. 4:11 .....	63
Chapitre 5 .....	64
Ch. 5:1.....	65
Ch. 5:2.....	66
Ch. 5:3, 4.....	67
Ch. 5:5.....	67
Ch. 5:6 — L'Agneau immolé .....	68
Ch. 5:7-8 .....	69
Ch. 5:9-10 .....	70
Ch. 5:11, 12.....	72
Ch. 5:13 .....	72
Chapitre 6 .....	73
Généralités .....	73
Premier sceau.....	78
Deuxième sceau — Ch. 6:3-4 .....	80
Troisième sceau — Ch. 6:5-6.....	80
Quatrième sceau — Ch. 6:7-8 .....	80
Cinquième sceau .....	81
Sixième sceau — Ch. 6:12-17 .....	82
Chapitre 7 .....	85
Les parenthèses de l'Apocalypse .....	85
Relation entre ch. 7, ch. 14:1-5, ch. 21:24-26 et Matth. 25:31-46.....	87
Ch. 7:1-3 — L'ange est-il Christ ? .....	87
Les 144000 scellés d'Israël .....	88
La foule des Gentils .....	90
Ch. 7:15-17— Comparaison avec 21:22 (le temple) .....	94
Chapitre 8 — Septième sceau .....	95
Ch. 8:1.....	95
Différences entre trompettes et sceaux .....	96
Christ sous une forme angélique .....	96
Des symboles. Aspect extérieur des choses.....	97
Ch. 8:2.....	97
Ch. 8:3-4 — Les autels. Les prières.....	97

Ch. 8:5.....	98
Première trompette .....	98
Deuxième trompette — Ch. 8:8-9.....	100
Troisième trompette — Ch. 8:10-11 .....	101
Quatrième trompette — Ch. 8:12 .....	101
Annonce des trois malheurs — Ch. 8:13 .....	103
Chapitre 9 .....	104
Les sceaux ne se déroulent pas parallèlement aux trompettes.....	104
Cinquième trompette, premier malheur — Ch. 9:1-12.....	104
Sixième trompette — Ch. 9:13-21.....	105
Ch. 9:20-21 .....	107
Applications.....	107
Chapitre 10 .....	110
Ch. 10:1 .....	110
Ch. 10:2 — Le petit livre ouvert .....	112
Ch. 10:3-7 .....	113
Le mystère de Dieu au ch. 10:7 — Ch. 10:8-11 .....	116
Accomplissement d’Apoc. 10 .....	116
Chapitre 11 .....	119
Ch. 11:1 .....	119
Ch. 11:2 .....	119
Ch. 11:3-4 .....	123
Ch. 11:5-7 .....	124
Ch. 11:8 .....	124
Ch. 11:9-10 .....	126
Ch. 11:11-13 .....	127
Ch. 11:14-15 .....	127
Ch. 11:16-18 .....	130
Vue générale du chapitre .....	131
Ch. 11:19 .....	131
Chapitre 11:19 et ch. 12 .....	132
Retour en arrière sur les desseins de Dieu.....	132
Ch. 11:19 — Le temple et l’arche.....	133
Ch. 12:1 — La femme revêtue du soleil .....	134
Ch. 12:2, 5 — L’enfantement du fils mâle.....	135
Ch. 12:3 — Le dragon .....	137
Ch. 12:4 .....	137
Ch. 12:6 .....	138
Ch. 12:7-12 .....	138
Ch. 12:13-14 .....	140
Ch. 12:15-16 .....	140

Ch. 12:17 .....	141
Autres interprétations de ces chapitres d'Apocalypse .....	142
Récapitulé sur ce chapitre .....	142
<b>Chapitre 12:18 et ch. 13 .....</b>	<b>142</b>
Rappel général sur le ch. 12 .....	142
Ch. 12:18 .....	145
Ch. 13:1 .....	145
Ch. 13:2 .....	146
Ch. 13:3-4 .....	147
2.6 Ch. 13:5-6 .....	148
Ch. 13:7-8 .....	150
Ch. 13:9-10 .....	151
Ch. 13:11 — l'antichrist .....	152
Ch. 13:12 .....	160
Ch. 13:13 .....	161
Ch. 13:14-15 .....	162
Ch. 13:16-18 .....	162
Tirer parti de ces prophéties pour le temps présent .....	164
<b>Chapitre 14 .....</b>	<b>165</b>
Place du ch. 14 dans son contexte .....	165
Ch. 14:1 — Les 144000 sur la montagne de Sion .....	166
Ch. 14:2-4. Autres caractères de ce résidu .....	168
Ch. 14:6-7 — L'ange avec l'évangile éternel .....	169
Ch. 14:8 — Chute de Babylone .....	171
Ch. 14:9-12 — Contre ceux qui rendent hommage à la bête .....	172
Ch. 14:13 — Ceux qui meurent dans le Seigneur .....	172
Ch. 14:14-20 — La moisson et la vendange .....	173
Résumé-conclusion sur le ch. 14 .....	173
<b>Chapitre 15 .....</b>	<b>174</b>
Rappel sur les ch. 12 à 14 .....	174
Ch. 15:1 .....	175
Ch. 15:2 .....	176
Ch. 15:3 .....	177
Ch. 15:4 .....	179
Ch. 15:5-8 .....	179
<b>Chapitre 16 .....</b>	<b>180</b>
Ch. 16:1 .....	180
Ch. 16:2-4 .....	180
Ch. 16:5 .....	181
Ch. 16:6-7 .....	181
Ch. 16:8-9 .....	182

Ch. 16:10-11 .....	182
Ch. 16:12-14 .....	183
Ch. 16:15 .....	183
Ch. 16:16 .....	183
Ch. 16:17-21 .....	184
<b>Chapitre 17 .....</b>	<b>186</b>
Ch. 17:1 .....	187
Ch. 17:3 .....	188
Ch. 17:4 .....	188
Ch. 17:5 .....	188
Ch. 17:6 .....	189
Ch. 17:7 .....	189
Ch. 17:8 .....	190
Ch. 17:9 .....	190
Ch. 17:10 .....	191
Ch. 17:11 .....	191
Ch. 17:12-14 .....	191
Ch. 17:15-16 .....	193
Ch. 17:18 .....	194
Ch. 17:17 .....	195
<b>Chapitre 18 .....</b>	<b>196</b>
Les ch. 17 et 18 : deux aspects d'un même jugement .....	196
Babylone : l'ennemi constant de Dieu .....	197
Babylone, une image appropriée pour représenter la chrétienté corrompue .....	198
Le croyant par rapport au monde .....	198
Babylone aujourd'hui (Rome) .....	199
Motifs de se séparer de Babylone (18:4) — l'esprit de Babylone.....	201
Ch. 18:9-24 .....	203
<b>Chapitre 19 .....</b>	<b>203</b>
Importance morale de la chute de Babylone .....	203
Ch. 19:1-3 .....	204
Ch. 19:4-8 .....	204
Ch. 19:9 .....	204
L'Épouse et les conviés.....	205
Hébreux 12:22-23.....	206
Ch. 19:10 .....	208
Ch. 19:11 .....	208
Ch. 19:12 .....	208
Ch. 19:13 .....	209
Ch. 19:14 .....	209
Ch. 19:15-16 .....	210
Ch. 19:17-18 .....	211

Ch. 19:19-21 .....	211
<b>Chapitre 20 .....</b>	<b>212</b>
Ch. 20:1-3 .....	212
Ch. 20:4 .....	215
Ch. 20:5-6 — Le reste des morts, la première résurrection.....	223
Résumé sur Ch. 20:4-6 .....	224
Ch. 20:7-10 — Les mille ans de règne et leur fin .....	224
Ch. 20:11 — le grand trône blanc .....	234
Ch. 20:12-15 .....	238
<b>Chapitre 21 .....</b>	<b>239</b>
21:1-8 concerne l'état éternel et 21:9 à 22:5 le millénium.....	239
Ch. 21:1 — Nouveaux cieux et terre. Rapports avec Ésaïe 65 .....	241
Ch. 21:2-3 — L'habitation de Dieu avec les hommes.....	243
Ch. 21:4 — Rapports avec 2 Pierre 3:10-13 et 1 Cor. 15:23-26 .....	244
Ch. 21:5-7 — Dieu. Noms de Dieu.....	245
Ch. 21:8 — Peines éternelles .....	245
Ch. 21:9 .....	246
<b>Chapitre 22 .....</b>	<b>252</b>
Parallèle et contraste avec la Genèse .....	252
Ch. 22:1-2 .....	253
Ch. 22:3-5 .....	255
Ch. 22:6-7. Négligence de l'Apocalypse : Causes et résultats.....	256
Ch. 22:8-9 — Rendre hommage à Dieu, non pas aux anges .....	257
Ch. 22:10-15 .....	257
Ch. 22:16 .....	260
Ch. 22:17 .....	261
Ch. 22:18-21 .....	262

# Chapitre 1

## Ch. 1:1-2

Tout chrétien qui a l'intelligence spirituelle de la parole de Dieu, doit avoir remarqué plus ou moins pleinement le caractère particulier du livre dont nous abordons l'étude. « Révélation de Jésus Christ que Dieu lui a donnée ». Le Seigneur Jésus est évidemment envisagé ici, non pas dans la place d'intimité qui est la Sienna comme Fils unique dans le sein du Père, mais dans une place relativement distante de Dieu. C'est bien Sa révélation, mais en outre c'est la révélation que *Dieu Lui a donnée*. Cela ressemble un peu à l'expression remarquable que nous lisons en Marc 13:32, et qui en a embarrassé beaucoup : « Mais, quant à ce jour ou à cette heure, personne n'en a connaissance, pas même les anges qui sont au ciel, ni même le Fils, mais le Père ». Dans tout cet évangile Jésus est le serviteur Fils de Dieu ; et la perfection d'un serviteur consiste à ne pas savoir ce que son maître fait — à ne savoir, si on peut parler de la sorte, que ce qu'on lui dit. Ici Christ reçoit une révélation de la part de Dieu ; car, quelque exalté qu'il soit, c'est la position qu'il a prise comme homme qui ressort éminemment dans l'Apocalypse. Et ce qui rend cela d'autant plus frappant, c'est que de tous les écrivains inspirés du Nouveau Testament, aucun n'insiste sur la gloire souveraine et divine de Jésus avec autant d'abondance que l'apôtre Jean dans son évangile. Dans l'Apocalypse, au contraire, c'est le même apôtre Jean qui décrit sa gloire humaine dans les détails les plus grands et les plus complets, mais en ne cachant nullement qu'il est Dieu.

En restant fidèle à ce point de vue, l'Apocalypse est destinée « à montrer à ses *esclaves*, les choses qui doivent arriver bientôt ». Quelle différence de langage avec Jean 15:15, « Je ne vous appelle plus esclaves », et aussi avec Jean 16:14-15 en rapport avec l'Esprit : « Celui-là me glorifiera, car il prendra du mien et vous l'annoncera ; tout ce qu'a le Père *est à moi* ; c'est pourquoi, j'ai dit qu'il prend du mien et qu'il vous l'annoncera ». Nous voyons donc que tout le long de cet évangile, du commencement à la fin, le but du Saint Esprit est de donner aux disciples le caractère et la conscience de leur position comme fils, avec et par Jésus, le Fils de Dieu dans le sens le plus élevé. C'est ainsi que nous lisons au chapitre 1:11-12 : « Il vint chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être *enfants* de Dieu ». Et encore, après Sa mort et Sa résurrection, le Seigneur dit (Jean 20:17) : « Va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ». Naturellement ils étaient aussi serviteurs, et il n'y avait pas l'ombre d'une incohérence à cet égard. Cependant la différence des relations est immense ; et c'est à la plus basse des deux que l'Apocalypse s'adresse. La raison en est, je présume, en partie parce que Dieu révèle dans ce livre une certaine suite d'événements terrestres avec lesquels leur position la plus basse est le plus en harmonie (leur position plus élevée de fils étant plus appropriée à la communion avec le Père et avec le Fils) ; et en partie parce que Dieu semble ici préparer Sa manière d'agir avec les Siens au dernier jour, quand leur position comme Ses *esclaves* sera plus ou moins manifestée, mais non pas la jouissance d'une position d'intimité comme *fils* : c'est à la période suivant l'enlèvement de l'Église que je fais allusion.

Les paroles qui suivent, confirment fortement ce que nous venons de dire ; car le Seigneur « l'a signifiée en l'envoyant par son ange, à son esclave Jean ». C'est-à-dire, que la communication prophétique est faite, non pas directement, mais par l'intermédiaire d'un ange ; et il n'est plus parlé de Jean comme du « disciple que Jésus aimait, qui aussi, durant le souper, s'était penché sur le sein de Jésus », mais comme de « son esclave... qui a rendu témoignage de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus Christ, de toutes les choses qu'il a vues ». Il est bon de faire remarquer que le mot *et*, qui dans les versions ordinaires précède ce dernier membre de phrase, doit disparaître entièrement, ce qui fait une grande différence de sens ; car cette partie de la phrase : « toutes les choses qu'il a vues » ne doit pas être considérée comme une troisième partie du témoignage rendu à Jean ajoutée aux deux autres, mais plutôt comme expliquant et limitant ce qu'il faut entendre par la parole de Dieu et le témoignage de Jésus Christ. Les visions de Jean constituent « la parole de Dieu et le témoignage de Jésus » dont il est question ici. Combien nombreux sont ceux qui les ont

mésestimées ! Puissent-ils apprendre comment le Seigneur les caractérise ici, et qu'ils puissent trembler à la pensée que leur dépréciation aveugle entre en conflit avec Sa déclaration. C'est la Parole de Dieu qui donne la révélation ; c'est le témoignage de Jésus (non pas à Jésus mais *de* Jésus) qui atteste la Parole de Dieu et le témoignage de Jésus Christ, quelles que soient les choses qu'il a vues (comparer ch. 22:8).

La révélation de Dieu que nous trouvons ici et le témoignage que Jésus rend dans ce livre, sont en effet très différents de ce que nous trouvons dans l'évangile de Jean ! Dans cet évangile la Parole de Dieu est le Seigneur Jésus lui-même qui, au commencement, était auprès de Dieu, et était Dieu : l'expression parfaite et personnelle de Dieu, et cela non pas simplement comme Créateur de toutes choses, mais en grâce parfaite. « En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes ». « Et la Parole devint chair et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, gloire comme d'un fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité ». Dans l'Apocalypse, au contraire, même lorsqu'il est parlé de Lui comme la Parole de Dieu, c'est comme l'expression du jugement divin, parce que le livre entier est éminemment un livre de jugement. « Il était vêtu d'une robe teinte dans le sang ; et son nom s'appelle la Parole de Dieu » (Apoc. 19:13). De même aussi, dans l'évangile, c'est au Père que Jésus rend témoignage, comme c'est partout la joie du Père de rendre témoignage du Fils. En effet, vers la fin de son ministère, le Fils lui-même résume la substance et le caractère du témoignage qui se trouve là dans ces quelques paroles : « Celui qui m'a vu, a vu le Père » (Jean 14:9).

Tout cela contraste très fortement avec les caractères spécifiques de l'Apocalypse ; car le nom même du Père ne se trouve que rarement dans ce livre, et lorsqu'on l'y trouve, ce n'est pas dans le but de révéler Son amour comme Père vis-à-vis de Sa famille. Dans les versets 1:1, et 3:21 et 14:2, il est parlé du Père comme tel, mais seulement en relation avec Jésus. Le grand sujet du livre, c'est Dieu manifesté dans Ses jugements, et la puissance bienfaisante de Son royaume ici-bas lors de l'apparition du Seigneur Jésus « Roi des rois et Seigneur des seigneurs ». Même quand il est question des églises, tout cela est donné à un autre à leur sujet, non pas à elles directement.

### **Ch. 1:3**

« Bienheureux est celui qui lit, et qui entend les paroles de la prophétie, et qui garde les choses qui y sont écrites, car le temps est proche ». Quelle grave erreur pour des chrétiens, en présence d'une déclaration pareille, de juger sans profit ce livre ou quelque-une de ses parties, et d'estimer qu'on peut le mettre de côté sans risque, soit comme trop difficile à comprendre, ou, si on le comprend, comme n'ayant pas de portée pratique pour l'âme ! Le soin particulier avec lequel le Seigneur l'a recommandé est effectivement bien remarquable, non seulement ici au commencement, mais aussi à la fin, où nous lisons : « Ces paroles sont certaines et véritables ; et le Seigneur Dieu des esprits des prophètes, a envoyé son ange, pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt. Et voici, je viens bientôt. Bienheureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre ». On dirait que la prescience du Seigneur a anticipé dans de tels avertissements la négligence avec laquelle ce livre serait traité par Ses serviteurs, et qu'Il voulait par là les mettre en garde solennellement contre elle, en recommandant tout spécialement ce livre pour qu'on l'étudie et qu'on l'utilise. Soit dit en passant, il est non moins remarquable qu'une recommandation analogue figure à la fin de 1 Thessaloniens, qui était la première des épîtres de Paul, et celle qui, plus que toutes les autres, développe la grande vérité de la venue du Seigneur (1 Thess. 5:27). En Apoc. 1:3 le Seigneur prend soin d'encourager le maximum de gens à venir en contact avec ce livre. Non seulement l'individu qui le lit est déclaré bienheureux, mais la même bénédiction est prononcée sur ceux qui *entendent* ses paroles et qui gardent (ou observent), ce qui y est écrit. Je suis bien certain que le Seigneur ne manque pas d'encourager Ses saints qui comptent sur Sa fidélité et Sa bénédiction assurées. Il n'a jamais cessé de faire sortir du bien de l'usage de ce livre, particulièrement en période de danger, et malgré tout le mépris et les fausses interprétations qu'on y a mis.



Les objections que l'on fait à l'étude de la prophétie proviennent d'une racine d'incrédulité, parfois cachée en profondeur, qui suppose que toute la bénédiction que l'on peut retirer d'un sujet, dépend de la mesure dans laquelle il se rapporte immédiatement à nous ou à nos circonstances. Aussi, lorsque j'en entends s'écrier qu'elle n'est pas *essentielle*, je voudrais demander « essentielle à quoi » ? Si on veut dire que la prophétie n'est pas essentielle au salut, j'en conviens. Mais alors dans quelle position se trouvent ces contradicteurs ! Leur souci de n'examiner que ce qu'ils estiment indispensable au salut, montre qu'ils n'ont pas conscience du salut eux-mêmes, et que ce besoin de leur âme est la seule chose qu'ils ressentent. Or, nous tenons tous que ce n'est pas la prophétie, mais l'évangile, qu'il faut présenter aux inconvertis. La venue de Christ en gloire, qui est le centre de la prophétie non accomplie, doit être pour leur cœur un sujet d'épouvante, au lieu d'être simplement une question intéressante à discuter. Pour le croyant, la venue du Seigneur est bien « cette bienheureuse espérance ». Nous attendons du ciel le Fils de Dieu, et nous l'attendons non seulement sans aucune anxiété, mais avec joie, parce que nous savons qu'Il est ce « Jésus qui nous délivre de la colère qui vient ». Tandis que, pour tout homme qui n'a pas la paix par la foi en Christ mort et ressuscité, occuper son esprit, soit de l'espérance de l'Église, soit des événements dont la prophétie traite, ne constitue qu'une diversion dont l'ennemi peut faire un terrible usage, si ce n'est pas une preuve de la mort complète de sa conscience quant à sa propre condition devant Dieu — quoique je sois loin de prétendre que Dieu ne peut pas se servir de cette vérité pour la réveiller. D'un autre côté, la connaissance de la prophétie est indispensable pour apprécier comme il faut la gloire de Christ et la gloire qui doit être révélée. Négliger la prophétie, c'est donc mépriser sans le vouloir cette gloire et la grâce qui nous l'a fait connaître : c'est la preuve manifeste de l'égoïsme de nos cœurs qui voudraient que toute parole de Dieu se rapportât à nous directement.

Dieu suppose que ses enfants aiment à être entretenus de tout ce qui exalte le Seigneur Jésus. Le résultat aussi est bien frappant et sérieux : quand c'est Christ qui est l'objet de nos cœurs, tout est paix ; mais si notre propre bonheur constitue notre première pensée, il y a toujours déception et incertitude.

Une autre forme sous laquelle cet égoïsme opère, et contre laquelle il faut veiller, même parmi ceux qui entendent les paroles de cette prophétie, c'est l'idée que ses visions se rapportent à l'église — que les sceaux, les trompettes et les coupes, par exemple, sont d'une haute importance et d'un grand intérêt parce qu'ils nous concernent nous-mêmes (c'est-à-dire l'église), soit dans le passé, soit dans l'avenir. Mais c'est là une erreur complète comme cela ressort des paroles mêmes du verset que nous avons sous les yeux. Car le motif allégué en faveur de l'importance qu'il y a à faire attention à ce livre n'est pas que le temps est venu, ou que nous nous trouvons dans les circonstances qu'il décrit, mais bien qu'elles sont *proches* : « car le temps est proche ». En poursuivant l'étude de ce livre, nous verrons jusqu'où il considère ceux qui sont sur le terrain chrétien ou le terrain de l'église, et nous verrons arriver un état de choses entièrement différent avant la fin de cette ère, puis dans le millénium et finalement dans l'éternité. Mais dès le début de ce livre, il apparaît clairement qu'il n'y a aucune base pour supposer que, du fait que nous sommes en possession de ce livre, nous devons nous situer dans les circonstances prédites ; de la même manière, ce n'est parce qu'Abraham avait reçu des annonces confidentielles de la part de Dieu, qu'il allait être nécessairement impliqué dans sa personne par le jugement des villes de la plaine. Ce principe à rejeter que nous venons de voir, est erroné ; il méconnaît la grâce dans laquelle le chrétien se trouve, et il ignore qu'au dernier jour il y aura des serviteurs de Dieu dans une position différente de la notre, et qui seront plus directement impliqués dans les horreurs du temps, même s'ils en sont avertis et qu'ils en sont sauvés, juste comme Lot a échappé au pire à temps. Cependant, si aux jours de l'apôtre ce livre pouvait être profitable à des saints de Dieu non personnellement concernés par les jugements, il peut au moins tout autant nous être utile. Que le Seigneur nous donne d'apprécier toujours plus la position dans laquelle Il nous a établis, connaissant paisiblement ces choses à l'avance.

## Ch. 1:4-6

« Jean, aux sept assemblées qui sont en Asie » (\*). Déjà les versets 1 à 3 nous donnent un certain aperçu des traits particuliers de ce livre, évidemment distincts de ceux que présentent les autres parties du Nouveau Testament. Dieu revient passablement aux principes d'après lesquels Il agissait aux temps de l'Ancien Testament. Chacun peut s'apercevoir que le sujet ici n'est point l'édification positive de l'Église, ni la manifestation des voies spéciales de Dieu en grâce, mais bien le jugement du mal, soit dans les églises, soit dans le monde. Aussi en parfait accord avec cela, voyons-nous Dieu se présenter à Son peuple sous un aspect et sous un titre différents des autres écrits apostoliques. « Grâce et paix à vous de la part de *celui qui est, et qui était, et qui vient* ». C'est ce qui, dans le Nouveau Testament, correspond généralement à *l'Éternel* dans l'Ancien Testament. Il y a cette particularité qu'Il est d'abord révélé ici comme Celui qui est dans Son être absolu toujours présent, et ensuite comme Celui qui était, et qui vient. Le « Je Suis » a la préséance, mais Il était auparavant et Il vient. Dieu se révélait autrefois à Israël comme Celui qui ne change pas, « le même hier, aujourd'hui et éternellement ». Mais maintenant Dieu parle dans le langage des Gentils et traduit, pour ainsi dire, ce nom de l'Éternel qui ne leur avait été jamais communiqué ainsi auparavant, en ces expressions : « Celui qui est, qui était, et qui vient ». Il reviendra vers Son ancien peuple d'Israël ; mais avant de le faire, il faut nécessairement que s'exécute sur cette masse professante qui s'appelle elle-même l'Église, un jugement qui la balaie. Ainsi lorsque Dieu aura mis de côté la chrétienté, il réintroduira Israël — non plus sur le pied de la loi, mais sur celui de la grâce. La loi prononçait la sentence de mort sur l'homme pécheur, mais la grâce de Dieu l'a exécutée sur la personne du Fils de Dieu. C'est ce que nous lisons en Hébr. 2:9 : « de sorte que, *par la grâce* de Dieu, il goûtât la mort pour tout ». Or Dieu, dans la mort du Seigneur Jésus Christ, a exprimé sa haine pour le péché avec plus de force qu'en toute autre chose, en témoignage de quoi, et comme réponse à cette mort, la grâce coule maintenant vers ceux qui sont dans le pire état. En ce jour-là Israël connaîtra aussi cela pour lui-même, mais ils comprendront mieux ce que signifie *l'Éternel*. Et avec quelle force cela leur prouvera que Son nom personnel en gouvernement de ce monde est le gage précieux qui leur est donné comme nation, le titre de relation dans lequel Il s'est révélé à eux comme leur Dieu ! Ce livre est donc la transition d'une chrétienté moralement jugée vers « ce jour-là ».

(\*) Ce mot Asie, ne désigne pas même l'Asie-Mineure, mais seulement cette portion de sa côte occidentale qui formait la province proconsulaire romaine. Ce titre avait été donné au royaume de Pergame, tout comme le nom de province de Lybie ou d'Afrique avait été attribué à une partie du territoire carthaginois. — Certains expliquent l'absence de toute allusion à Colosse et Hiéropolis, par le fait que ces villes auraient été détruites par un tremblement de terre, peu après la date de l'épître de Paul aux Colossiens. Si Eusèbe et Tacite parlent du même fait (car leurs dates diffèrent), il semble que Laodicée, quoique englobée dans la même catastrophe, fut rebâtie avant le règne de Domitien. Mais en adoptant la première des dates de l'historien romain (A. D. 61), comment concilier cela avec la date de l'an 64 attribuée habituellement à l'épître aux Colossiens ? — Comment ne pas être surpris aussi, que quelqu'un d'impartial accueille l'idée étrange de Théodoret selon laquelle l'apôtre Paul fut le fondateur des églises de Colosse, de Laodicée et d'Hiéropolis ? Je pense à l'effort important de Lardner dans ce sens. Colossiens 2 bien compris, met les Colossiens et les Laodicéens, parmi ceux qui n'avaient point vu l'apôtre dans la chair.

La manière dont le Saint Esprit est introduit ici forme une caractéristique du livre aussi frappante que ce qu'on vient de voir, et il en est de même pour la manière dont il est parlé ensuite du Seigneur Jésus Lui-même. « Grâce et paix à vous... de la part des sept Esprits qui sont devant son trône ». Bien sûr, c'est le même Saint Esprit dont il est parlé comme le « seul Esprit » dans l'épître de Paul aux Éphésiens, et qui est mentionné ici comme « les sept Esprits qui sont devant son trône ». Il en est parlé comme d'« un seul Esprit », là où il est question du seul corps, l'Église, comme en Éph. 4:4. Mais ici c'est par l'expression de « les sept Esprits » qu'Il est désigné, parce que lorsque Dieu aura terminé Son œuvre actuelle dans l'Église, Il retranchera rigoureusement les incrédules (Juif ou Gentil), et cessera de réunir les Juifs et les Gentils en un seul corps sur la terre. Au contraire, dans le royaume millénaire sur terre, Israël doit être élevé au-dessus des Gentils (voir És. 2:2-4 ; 11 ; 12 ; 24 ; 35 ; 49 ; 54 ; 55 ; 56 ; 65). Ce sera un état de choses tout à fait différent, et en conséquence le Saint Esprit est envisagé dans la plénitude de la variété de Ses opérations (comme en Ésaïe 11, où il est en connexion avec le Messie) et non dans Son unité céleste. Il est ajouté « qui sont *devant son trône* »

parce que le sujet principal de ce livre est le gouvernement de Dieu ; d'abord providentiel et préparatoire dans les sceaux, les trompettes et les coupes ; ensuite personnellement lors de l'apparition du Seigneur jusqu'à ce qu'Il remette le royaume et que Dieu soit tout et en tous.

En général, lorsque nous trouvons le souhait « grâce et paix à vous », c'est « de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus Christ ». Mais dans ce passage l'ordre est différent : d'abord c'est « de la part de Celui qui est, qui était et qui vient », c'est-à-dire de l'Éternel ; ensuite « de la part des sept Esprits », etc. ; et enfin « de la part de Jésus Christ », etc. La raison pour laquelle l'ordre habituel est abandonné ici, c'est, je pense, parce qu'il y est question de Jésus, non pas tant en rapport avec le croyant, ni dans Sa gloire divine comme Fils de Dieu, mais spécialement en rapport avec la terre et avec ses droits légitimes sur le monde.

Le Seigneur est vu d'abord comme « le témoin fidèle ». Tous les autres témoins ont plus ou moins failli ; Lui seul a été le fidèle témoin de Dieu et pour Dieu sur la terre. Mais cela Lui a tout coûté. Mais même mis à mort, cela a été la défaite du prince de ce monde, et non pas celle de Christ ; c'est pourquoi en résurrection Il est « le premier-né d'entre les morts ». Il est la première personne à être entrée dans la vie de résurrection, de cette merveilleuse manière que la corruption n'a jamais pu toucher. Mais il nous est communiqué encore beaucoup plus. Il est l'héritier et le chef du nouveau domaine de l'homme au-delà de la mort et du tombeau — domaine qui est selon la justice et les conseils divins — et Il est Seigneur non seulement des vivants, mais aussi des morts, ceci étant démontré et manifesté dans la puissance de Sa résurrection. C'est ce qu'Il est car Il a été le fidèle témoin. Et de plus, lors de Sa venue en gloire, Il sera montré qu'Il est le « Prince des rois de la terre » en rapport avec le gouvernement du monde. Toutes ces choses sont rattachées avec ce qu'Il était, ce qu'Il est, et ce qu'Il sera en tant qu'homme. C'est Jésus envisagé dans ses rapports avec la terre, ou tout au moins en dehors de ce qu'Il est dans le ciel. Sa relation intermédiaire avec l'église (comme étant sa tête et comme « grand Souverain Sacrificateur ») disparaît comme ne relevant pas du cadre du gouvernement divin ici-bas.

Remarquez combien ce qui suit est beau. Dès que Jésus est présenté aux assemblées, et qu'Il est annoncé comme « le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts et le Prince des rois de la terre », la réponse de joie et de louange ne peut plus être contenue plus longtemps. Les saints interrompent, si l'on peut dire, le message de Jean, et éclatent en un cantique d'action de grâces : « À Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ; — et Il nous a fait un royaume (\*), des sacrificateurs pour son Dieu et Père ». Il satisfait les affections par le moyen de Son amour, Il a purifié la conscience par Son sang, et Il nous a établis dans la même relation glorieuse qu'Il est Lui-même vis-à-vis de Son Dieu et Père. Pourtant même ici, on ne trouve pas la relation chrétienne caractéristique. Il n'y a pas de relation de fils connue par l'Esprit de Son Fils dans nos cœurs ; il n'y a pas non plus de relation de membre avec le corps de Christ. C'est une bénédiction d'avoir accès comme sacrificateurs, il est glorieux de régner avec Lui ; mais ces deux privilèges seront partagés avec les martyrs apocalyptiques à la fin du siècle (voir Apoc. 5:10, et spécialement 20:4). Ce qu'il y a de commun sera vrai pour tous ; mais cela n'empêche pas de distinguer les privilèges.

(\*) C'est une allusion claire à Exode 19, et cela suit l'idiomatique hébreue selon la vraie leçon du texte, qui est non pas « rois et sacrificateurs », mais « un royaume, des sacrificateurs ». Bien sûr, il y a la différence essentielle qu'en Ex. 19 il ne s'agissait que d'une offre conditionnée par l'obéissance légale d'Israël ; ici la grâce nous a donné une position, mais la position elle-même est formulée à la manière juive comme tout le reste, selon ce que le lecteur a pu voir et verra encore.

Certains manuscrits faisant pourtant hautement autorité doivent subir ici une légère modification, qui ajoute beaucoup à la douceur et à la force du verset. Le texte correct est le suivant : « À Celui qui nous aime », et non pas « qui nous a aimés ». C'est parfaitement vrai que Christ a aimé l'assemblée, et s'est donné lui-même pour elle, selon Éph. 5. Et il est tout aussi vrai qu'Il m'a aimé et s'est donné Lui-même pour moi, comme nous le lisons en Gal. 2. Mais Apocalypse 1 nous montre l'amour *actuel* de Jésus. Ce n'est pas qu'Il soit toujours à nous laver de nos péchés : Il nous a lavés par son sang une fois pour toutes, et ainsi n'a pas à nous laver de nouveau. Naturellement il y a pourtant aussi la purification pratique journalière, le lavage d'eau par la parole ; mais ce n'est pas ce dont il est parlé

ici. Ce dont il est question ici est d'être lavé dans Son sang, une œuvre achevée et qui dure jusqu'au bout à Sa gloire. Mais qu'il est précieux de savoir que, tandis que nous lisons ici le livre même qui nous révèle le plus les voies et les moyens par lesquels Dieu va mettre de côté la chrétienté infidèle, et juger le mal du monde, — qu'il est précieux de savoir, dis-je, qu'en présence de tout cela nous pouvons regarder en haut dans une pleine confiance en Son amour actuel qui demeure, et nous écrire : « À Celui qui nous aime, et qui nous a lavés (\*) de nos péchés dans son sang... À Lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen ! »

(\*) certains manuscrits ont « délivrés » au lieu de « lavés ». Mais l'idée de laver est plus en harmonie avec le style du contexte. Doctrinalement, la différence est sans importance.

## Ch. 1:7

Après la salutation, « grâce et paix à vous », etc. voilà une interruption. C'est la voix des saints célestes qui éclatent en chant de louange.

Puis au v. 7, nous avons ces paroles solennelles, mais précieuses : « Voici, Il vient avec les nuées, et tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé ; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. Oui, amen ! ». Ceci ne fait pas partie du cantique, mais est un témoignage qui en est tout à fait distinct. Nous avons souvent ces deux choses : ce qui constitue la *communion* d'un saint de Dieu, et ensuite ce qui est ou devrait être son *témoignage*.

La communion les uns avec les autres est un grand élément du bonheur chrétien. Mais c'est la présentation de Christ et la connaissance de Lui et de notre part en Lui qui produisent le culte. Outre cela, le croyant est instruit par Dieu de ce qui va survenir sur le monde. Ceci fait partie de notre témoignage, mais n'est pas le thème dont le cœur devrait être le plus rempli. Chez quelqu'un occupé seulement de prophétie, vous trouverez des sujets d'intérêts valables et solennels, mais pas beaucoup de communion du cœur. Car, même si son jugement sur les événements en cours est correct, même si son attente du futur est fondée, il n'en reste pas moins que seule la grâce en Christ conduit à la communion. Il serait très mauvais de mépriser la prophétie, et celui qui le fait tombera sûrement dans tel ou tel piège. Mais si le chrétien est constamment occupé de détails de la prophétie, il n'y aura jamais chez lui la puissance pour le culte céleste, et cela ne le délivrera pas nécessairement des voies du monde. On peut être capable de parler fort bien sur les Juifs, sur les jugements de Babylone et de la bête, etc., et pourtant ne pas marcher dans la séparation du monde. Mais si notre cœur est occupé de Jésus, et que ces choses-là viennent en arrière-plan, elles se trouveront toutes au niveau qui leur convient. Le Saint Esprit nous conduit dans toute la vérité, Il glorifie Christ, et nous montre aussi « les choses qui vont arriver ».

C'est ainsi qu'il est dit en 2 Pierre 1:19, au sujet de la parole de la prophétie : « à laquelle vous faites bien d'être attentifs ». Il est important que je voie ce qui va arriver, et que je ne me laisse pas aller dans un chemin de facilité ici-bas. Ceux qui suivent le courant du monde ne devraient jamais trouver de consolation dans le fait de savoir que le Seigneur vient le juger. Mais il y a autre chose qui devrait faire les délices de l'âme : l'aurore commençant à luire, et l'étoile du matin se levant dans le cœur. Pierre ne parle pas ici du jour qui vient pour le monde, mais il affirme que la parole de la prophétie est une lampe admirable en attendant d'avoir la lumière céleste, et que l'étoile du matin se lève dans le cœur. C'est le cœur qui s'éveille aux espérances meilleures que celles d'Israël, et à l'espérance de Christ Lui-même venant pour nous comme la portion propre du cœur. Combien nombreux sont ceux, maintenant comme autrefois, et spécialement parmi les chrétiens juifs, qui ne s'élèvent pas au-dessus d'une espérance formée par la prophétie de l'Ancien Testament, laquelle est vraie et importante, mais qui n'est pas l'espérance céleste qui nous est donnée ! Ceci n'est jamais présenté dans l'Écriture comme un simple événement prophétique. Christ attendu et connu comme quelqu'un qui peut venir à tout moment pour nous rassembler autour de Lui, voilà la forme propre de notre bienheureuse espérance. C'est l'apôtre Paul qui expose tout spécialement l'espérance de l'Église, tout en présentant pleinement l'apparition et le royaume. Jean aussi regarde à Christ comme

à l'Époux, à ce qu'il est pour le cœur, après avoir achevé le témoignage général que rend l'Apocalypse à Son action judiciaire et gouvernementale.

Lorsque le Seigneur Jésus Christ vient pour nous prendre, il n'est pas dit qu'il vient « avec les nuées ». À Son ascension, une nuée Le reçut. Il en sera de même avec nous : nous serons pris ensemble dans les nuées à Sa rencontre. Mais ici Il est manifesté pour le jugement du monde, spécialement des Juifs. « Voici il vient avec les nuées ». C'est une révélation connue des saints célestes, et attestée par eux qui ne peuvent qu'aimer Son apparition comme ce qui brisera le joug du mal pour le monde, et assurera la gloire de Dieu et la bénédiction de toute la création ici-bas ; mais ce n'est point leur joie propre dans la communion. « Oui, amen ».

L'épître aux Colossiens dans ses chapitres 2 et 3, expose pleinement l'association des saints avec Christ. Il est ma vie, et je suis identifié à Lui. Ainsi, du moment que Christ, mon Sauveur, est mort au monde, moi aussi je suis mort au monde avec Lui. Il s'ensuit que non seulement mon trésor est jugé s'il est là, mais la religion même du monde est aussi jugée, parce que Christ a été rejeté par la religion du monde. Quand Lui qui est notre vie, sera manifesté, alors nous aussi nous serons avec Lui manifesté en gloire. Ainsi ici, quand Il viendra sur les nuées, tout œil Le verra. Mais ce ne sera pas le cas lorsqu'Il viendra prendre les Siens auprès de Lui en haut (2 Thes. 2:1). Maintenant Dieu rassemble les amis de Christ autour de Son nom. L'Église est un corps qui est appelé pendant que Christ ne se voit point, et le chrétien, ayant sa portion en Lui maintenant, est caché avec Lui. « Votre vie est cachée avec Christ en Dieu ». L'étape suivante est que nous sommes enlevés à Sa rencontre. Après cela (on peut chercher à savoir combien de temps après) Dieu nous amène avec Christ lorsqu'Il est révélé des cieus. Il ne sera pas alors vu simplement par des témoins choisis, mais « tout œil » le verra, spécialement les Juifs, caractérisés comme étant ceux qui L'ont percé (comparer Zach. 12:10 avec Jean 19:37), et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de Lui. Le mot « terre » peut aussi être traduit par « pays », auquel cas la phrase comprendrait non seulement les Juifs, mais toute la nation d'Israël, les douze tribus. Que le lecteur juge ce qui convient mieux au contexte, aussi bien qu'à l'énumération du verset. Il ne s'agit certainement pas des douze tribus parmi ceux qui L'ont percé, mais les douze tribus d'Israël distingué de Juda qui est plus directement coupable, à moins que ce ne soit encore plus large.

Dans ce verset, il ne s'agit donc pas du Seigneur venant à la rencontre des Siens pour les réunir auprès de Lui en l'air ; mais « tout œil le verra... et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui ». Quand le Seigneur viendra prendre son Église, ce sera bien différent. Dieu nous a unis à Christ dans le ciel déjà maintenant, selon toute l'efficacité de Sa mort et de Sa résurrection. Pour autant qu'il s'agit de l'esprit, cela est vrai dès à présent, et ce sera vrai du corps lui-même lorsque Christ viendra. La résurrection de Christ m'appelle à vivre complètement pour Dieu, comme la mort de Christ me fait être aussi mort en principe au monde que si j'étais déjà réellement enseveli. En pratique hélas ! nous avons à reconnaître combien nous manquons tristement. Néanmoins, dit l'apôtre, « votre vie est cachée, etc. ». C'est la vie de Christ que vous avez reçue en vous. Tant que Christ est caché, vous êtes cachés aussi. Mais le temps est proche où ce ne sera plus le cas. « Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui en gloire ». Lorsque Christ viendra recevoir l'Église, aucun œil ne Le verra si ce n'est ceux pour lesquels Il viendra. Le monde ne verra Christ que lorsqu'Il viendra en gloire, amenant Ses saints avec Lui — révélé du ciel avec les anges de Sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu (les Gentils) et contre ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile du Seigneur Jésus Christ (les Juifs). Si le monde devait voir Christ venant seul en gloire avant que l'Église soit prise auprès de Lui, l'association inséparable dont l'apôtre Paul parle tant aux Colossiens, cesserait d'être vraie. Mais l'Écriture ne peut être anéantie. Il n'est pas possible que le monde voie Christ venant prendre les saints, parce qu'autrement il Le verrait sans eux et avant eux ; tandis que le tout premier moment de Son apparition doit être celui de notre apparition avec Lui. Il vient pour nous, et ensuite, nous venons avec Lui. Et cela ne repose pas seulement sur un mot, c'est la doctrine de tout le

passage. La même vérité est montrée et confirmée par d'autres preuves dans tout le Nouveau Testament.

Avec Christ par Sa mort, nous sommes morts au monde ; unis à Lui ressuscité, nous sommes ressuscités, et en conséquence nous devons avoir nos cœurs fixés aux choses célestes avant que nous les voyions. Et il y a plus que cela. Christ ne doit pas être toujours caché : Il va être manifesté, et, quand Il le sera, nous serons aussi manifestés avec Lui. Il est évident qu'il faut que Christ et l'Église aient été ensemble avant d'être manifestés au monde, s'ils doivent apparaître ensemble. Cela est incontestablement enseigné en Apoc. 19:11 : « Je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc ; et celui qui était monté dessus appelé fidèle et véritable... Et les armées qui sont au ciel, le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur ». Le cheval est l'emblème d'une puissance agressive ; le cheval blanc, l'image d'une puissance qui prospère, ou victorieuse. C'est le Seigneur Jésus Christ venant en jugement, ce qui sera à peu près en même temps qu'il viendra avec les nuées du ciel. Ces armées qu'on voit le suivant du ciel, vêtues de fin lin, ne sont pas des anges. Le texte déclare que le fin lin (*bussinon*) est la justice des saints. Or il est remarquable que, bien que les anges soient décrits au chapitre 15, comme « vêtus d'un *lin* pur et éclatant » un terme différent (*linon*) est employé. Ainsi les saints célestes sont ceux décrits au ch. 19 comme les armées du ciel, etc. Ils étaient donc dans le ciel avant que la voie soit ouverte à Christ pour sortir en jugement ; ils avaient été pris à Sa rencontre auparavant ; et maintenant ils Le suivent du ciel quand Il vient. Je ne doute pas que les anges ne soient aussi dans son cortège, ainsi que cela ressort d'autres passages ; mais il ne semble pas qu'il soit question d'eux ici.

Dans la seconde venue du Seigneur, il y a deux étapes distinctes et importantes. En tout premier lieu, Il viendra recueillir à lui les Siens ; c'est ce que l'Église devrait attendre constamment. En second lieu, Il viendra pour juger le monde, après avoir enlevé les saints célestes, et que la méchanceté sera venue à son comble. Alors les cieux s'ouvriront tout-à-coup, et le Seigneur Jésus Christ viendra, et l'Église avec lui, apparaissant ensemble dans les nuées du ciel avec puissance et grande gloire. Comment tout cela se fera-t-il ? Il ne fut point dit à Israël comment ils allaient être délivrés de l'Égypte. L'Éternel allait les délivrer, mais Il ne le leur expliqua pas la manière avant que cela arrive. De même le Seigneur va prendre l'Église au ciel à Sa venue. Par ailleurs Il viendra et jugera la méchanceté du monde ; mais alors l'Église viendra avec Lui du ciel.

## **Ch. 1:8**

Ici, il me semble que nous avons Dieu comme tel, sans pour autant exclure Christ (\*), comme toujours, — avec l'expression des titres de Ses gloires variées, toutes divines, comme une espèce de sceau de ce qui précède, et une base pour ce qui suit, et dont ils sont une introduction. « Moi je suis l'Alpha et l'Oméga, dit le Seigneur Dieu, qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant ». Le premier nom (Alpha et Oméga) convient évidemment tout à fait à ce livre qui clôt si admirablement les communications écrites de Dieu. Il est le Dieu d'Israël, l'Éternel qui demeure à toujours, qui a soutenu les pères, et qui atteste ainsi la vérité, non pas seulement de l'avertissement solennel qui vient d'être donné, mais de tout ce qui est révélé ici jusqu'à la fin des temps. Assurément il serait salutaire pour tous les saints de se rappeler tous les noms annoncés ici, autant pour nous avant l'épreuve, que pour ceux qui seront appelés à traverser celle-ci. Il faut toutefois observer l'omission ici de ce qui est la révélation spécifique au chrétien. Il ne s'appelle pas Père dans cette prophétie. Les lecteurs de l'Apocalypse l'ont trop souvent oublié, en même temps qu'ils en oubliaient les raisons. Notre espérance diffère de la prophétie comme les cieux diffèrent de la terre.

(\*) À la fin du livre (ch. 22:13), le Seigneur prend des titres semblables ; car s'Il est l'homme exalté, et s'Il doit venir et juger comme tel, Il est beaucoup plus que cela, et aucune manière de désigner l'Éternel Dieu ne peut dépasser la dignité de Sa personne. Mais les paroles du Texte Reçu, au verset 11 (« je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier »), sont là une interpolation, et gâtent l'harmonie du contexte. Tous les meilleurs manuscrits et versions les rejettent et ont « Dieu » au verset 8.

## Ch. 1:9

Le texte correct est le suivant : « Moi, Jean, qui suis aussi votre frère et qui ai part avec vous à la tribulation et au royaume et à la patience en Jésus Christ ». *La tribulation, le royaume et la patience* vont tous ensemble. C'est intentionnellement que Jean parle de lui-même non comme membre du corps de Christ, mais comme leur frère et comme leur co-participant dans la tribulation (peut-être parce qu'après l'enlèvement de l'Église, il y aura encore des saints sur la terre et qui seront nos frères). Jean prend place avec eux. Quels que soient nos privilèges particuliers, le Saint Esprit aime nous voir entrer autant que possible dans la position des saints de Dieu de tous les temps. Le livre de l'Apocalypse fut écrit pour l'Église juste au moment où elle tombait dans un état de ruine. Le chapitre 6 présente quelques-uns de ces co-participants de la tribulation. Mais ce qu'ils disent prouvent qu'ils ne font point partie de l'Église. « Jusques à quand, ô Souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas, et ne venges-tu pas notre sang ? » etc. Nous trouvons dans le cas d'Étienne l'appel à Dieu qui est propre au chrétien : « Seigneur ne leur impute point ce péché ». Le chrétien est toujours appelé à souffrir dans le monde. Ces saints de l'époque apocalyptique comprendront que le Seigneur est sur le point de juger, et ils lui demanderont de le faire. Ce serait mal de le demander *maintenant*, car c'est encore le temps de la grâce. La foi règle toujours son langage sur ce que Dieu fait, et maintenant Il agit en grâce et non en jugement. Nous sommes appelés à sortir du chemin du monde, et à attacher nos cœurs simplement à tout ce qui est glorieux et céleste ; car c'est l'objet actuel de Christ. Les robes blanches données au chapitre 6 à ceux qui ont souffert, sont une marque évidente de l'approbation de Dieu. Ils devaient se reposer jusqu'à ce que leurs frères qui devaient être mis à mort comme eux fussent au complet. Le jugement devra alors prendre son cours.

« La tribulation, le royaume et la patience ». Le royaume de Christ sera établi en puissance quand l'affliction et la patience auront complètement cessé. Mais à présent les circonstances de ce royaume impliquent la tribulation. Le royaume des cieux présenté dans la prophétie de Daniel n'était pas un mystère : il signifie que les cieux règnent sur la terre. Mais au lieu que Christ trouvât, quand il est venu, sa place légitime comme Messie, Il a été rejeté et est monté au ciel ; et c'est là que commencent les mystères du royaume des cieux, tandis que Lui est invisible, sauf pour la foi. Il en résulte qu'il doit y avoir des choses à souffrir et à endurer dans le royaume dans son état effectif pour le chrétien. Lorsque Christ apparaîtra en gloire, tout cela prendra fin. Ce sera alors le royaume et la puissance (voir Apoc. 12). Maintenant c'est le royaume et la patience en Christ.

Ce terme « patience » est à bien peser. Nous avons communion avec Jésus dans cette attente patiente : nous attendons ce qu'Il attend. Un homme qui est né de nouveau maintenant ne se trouve point dans le royaume et la puissance, mais dans le royaume et la patience en Christ Jésus. De là vient que la conséquence naturelle d'un tel état de choses c'est la souffrance ici-bas. Aussi voyons-nous ici Jean jeté dans l'île de Patmos pour la parole de Dieu et pour le témoignage de Jésus-Christ. C'était, je présume, à cause de son travail fidèle comme apôtre dans l'évangile et dans l'église, présentant Christ sous ces deux angles dans son ministère. Mais la manière dont il en parle a été inspirée selon le ton de ce livre, pour les raisons déjà suggérées.

C'est ainsi que Jean ne s'adresse point aux assemblées expressément en tant qu'apôtre, mais comme leur frère et leur compagnon dans la tribulation et le royaume et la patience dans le Christ Jésus. Une chose remarquable que le christianisme a amenée, c'est que Dieu nous a ouvert un autre royaume d'un ordre différent du royaume terrestre, juif, — un royaume dans lequel il y a de la tribulation pour le temps présent, quant à nos circonstances, et une espérance patiente (la grande grâce qui correspond à cet état de choses et qui le distingue) ; car l'amour de Christ nous a faits rois, et nous régnerons avec Lui.

Mais l'Église s'est dérobée à sa position de souffrance et de patience ; elle a recherché et pris dans le monde une position de puissance ; — position qui avait appartenu de droit uniquement aux Juifs, et qui, à cause des péchés d'Israël, avait été dévolue aux empires Gentils par la souveraineté divine. En présence de la défaillance générale, il ne convient à personne d'avoir la tête haute ; et là



où il y a une réelle séparation d'avec le mal, qu'il y ait aussi l'humilité ! Partout où il est question de cesser de mal faire, il est de toute nécessité qu'on regarde au Seigneur, de peur qu'on ne dise : « c'est là ce que j'ai fait et ce que d'autres n'ont pas fait ». Dites plutôt que tout est la grâce du Seigneur. Mais les chrétiens qui ont le désir de se tenir séparés du mal qui les entoure, sont en grand danger de se prévaloir un peu de ce qu'ils font quelque chose que d'autres ne font point. En présence du mal que nous avons fait et quitté, et dont nous avons encore à juger les effets en nous-mêmes, ce n'est pas le temps d'avoir des pensées élevées à notre sujet.

Lorsque Dieu exécutera ses conseils envers la terre, les Siens auront communion avec Lui dans ce qu'Il fera, comme autrefois dans le pays d'Égypte, dans le désert, et en Canaan. Mais dans le christianisme, il n'est pas question de conseils quant à la terre, mais de Jésus crucifié en faiblesse, et de puissance exercée pour le ressusciter d'entre les morts. Il y aura de nouveau un terrible déploiement de la puissance de la part de Dieu quand Christ jugera non seulement les vivants, mais aussi les morts. Mais pour nous, le feu de la colère de Dieu est tombé sur Christ ; Son jugement a été porté en grâce par Son Fils bien-aimé. Et maintenant Dieu est en train de graver la gloire céleste sur le cœur des siens. Il forme leur caractère par ces deux grandes faits qui se rencontrent en Christ : l'un est la croix, et l'autre est la gloire dans laquelle Il est monté. C'est avec ce qu'Il a fait en Christ que Dieu veut que nous ayons communion. Comme les Israélites avaient la loi gravée sur des tables de pierre, ainsi Christ devrait être gravé par l'Esprit sur nos cœurs et dans nos voies. La vie d'une créature peut se perdre, mais ce que le chrétien possède est la vie de Christ, — et la vie de Christ peut-elle jamais périr ? Christ a passé par la mort, afin de donner une vie d'un caractère tel que la mort ne pût la toucher. Lorsque l'Éternel Dieu fit l'homme, il le fit de la poussière de la terre, mais il souffla dans ses narines la respiration de vie ; et c'est pour cela que l'âme est immortelle. L'homme a reçu cette vie directement du souffle de l'Éternel Dieu. Le péché cependant peut l'atteindre, et aussi la mort seconde — la misère éternelle dans l'étang de feu pour l'âme et pour le corps. Mais la vie que Christ souffla après qu'Il fut ressuscité des morts (Jean 20:22) était une vie que la mort ne pouvait jamais vaincre, ni même assaillir, et sur laquelle rien ne peut revendiquer des droits ; or telle est la vie de tout croyant.

Et pourtant il y en a qui s'imaginent que la vie d'un croyant peut se perdre ! Tout ce que je puis dire, c'est que Dieu n'agit pas avec ceux qui pensent ainsi, selon les pensées qu'ils ont de Lui. La vie est aussi forte chez un Arminien que chez un Calviniste, parce que c'est la vie de *Christ*. Lorsqu'un homme a conscience d'avoir gravement manqué contre Dieu, il est en grand danger de penser que c'en est fait de sa bénédiction. Mais non ; vous avez péché contre cette vie et contre Celui qui en est la source ; mais la vie elle-même est encore là, et ne saurait être atteinte ; elle est éternelle. Si on est occupé à regarder au-dedans de soi, à sa vie spirituelle, on n'aura jamais de consolation. C'est ici la preuve que je suis chrétien, c'est que j'ai reçu le témoignage de l'amour de Dieu en Jésus.

### **Ch.1:10a**

« Je fus en esprit, dans la journée dominicale ». Jean n'indique pas simplement qu'il avait l'Esprit comme tout chrétien l'a, ni qu'il était rempli de l'Esprit comme le chrétien devrait l'être, mais qu'il est devenu aussi complètement caractérisé par Sa puissance dans le but divin de voir et d'écrire ces visions, que l'est pour le mal quelqu'un qui est possédé par un esprit impur.

C'était la « journée dominicale », ou premier jour de la semaine. La « journée dominicale » (en Grec, *Kuriakê*) n'est pas la même chose que le jour du Seigneur n'est pas du tout la même chose que « le jour du Seigneur » (*Hemera tou Kurion*) de 2 Thess. 2:2, et autres passages. La même expression (« dominicale » = *Kuriakos*) était employée pour désigner la cène du Seigneur, parce que ce n'était point un repas ordinaire, mais un saint mémorial du Seigneur, institué divinement. Pareillement, la journée dominicale n'est point un jour ordinaire, mais un jour particulièrement mis à part, non comme un commandement, mais comme l'expression du privilège le plus élevé, pour le culte du Seigneur. Le sabbat était le dernier jour que l'Éternel réclamait dans la semaine de l'homme ; la journée dominicale est le premier jour de la semaine de Dieu, et dans un sens, pouvons-nous dire, de



l'éternité de Dieu. Le chrétien *commence* par la journée dominicale, afin que cela donne, pour ainsi dire, un caractère à tous les jours de la semaine. En esprit le chrétien est ressuscité, et chaque jour appartient au Seigneur. En conséquence il doit ramener au modèle de ce commencement béni (la journée dominicale), tous les jours qui suivent dans la semaine. Rabaisser le jour du Seigneur au niveau d'un autre jour, ne fait que manifester avec quel plaisir le cœur se livre à tout ce qui est de nature à emporter au loin quelque chose de Christ. Celui qui obéit à Christ seulement parce qu'il est obligé de le faire, n'a pas du tout l'esprit d'obéissance. Nous ne sommes pas sanctifiés seulement pour l'aspersion du sang, mais aussi pour l'obéissance de Jésus Christ (1 Pierre 1), — pour l'obéissance de fils sous la grâce, non pour celle de simples serviteurs sous la loi. La licence qui méprise la journée dominicale est détestable, mais ce n'est pas une raison pour que les chrétiens lui enlèvent son caractère, en confondant la journée dominicale, le jour de la création nouvelle, avec le sabbat de la nature ou de la loi.

### **Ch. 1:11 et 19 et sommaire de l'Apocalypse**

En cette journée-là, spécialement chère au chrétien, de brillantes visions de gloire passèrent devant les yeux du prophète. D'abord Jean nous dit ce qu'il a vu à cette occasion : c'est ce que nous avons dans le reste du chapitre premier (vers. 12-20). C'était la vision de la gloire de la personne de Christ au milieu des sept chandeliers d'or. « Les choses qui sont » (vers. 19) nous sont présentées dans les chapitres 2 et 3 qui décrivent la condition des assemblées en ce temps-là. La troisième division de l'Apocalypse renferme « les choses qui doivent arriver après celles-ci ». Le mot « ensuite » [utilisé par le Texte Reçu à la place de « après celles-ci »] est très vague, car il peut signifier des milliers d'années après. L'expression « après celles-ci » rend beaucoup mieux le sens de la phrase. Elle désigne ce qui allait arriver immédiatement après « les choses qui sont » maintenant — c'est-à-dire immédiatement après le temps de l'Église. Ces choses qui doivent arriver « après celles-ci » se trouvent à partir du chapitre 4 jusqu'à la fin du livre. Les « choses qui sont », continuent encore actuellement (dans l'application la plus importante du livre). Et qu'est-ce qui suivra ? « Les choses qui doivent arriver après celles-ci », lorsque l'Église aura cessé d'exister sur la terre.

### **Ch. 1:10b-13a**

Considérons un peu ce que vit l'apôtre. Tout d'abord, il entend derrière lui « une grande voix comme d'une trompette, disant (\*) : Ce que tu vois, écris-le dans un livre et envoie-le aux sept assemblées : à Éphèse », etc. (1:11). « Et je me tournai pour voir la voix qui m'avait parlé, et, m'étant tourné, je vis sept chandeliers d'or » (1:12). Évidemment c'était en analogie avec la lumière du tabernacle ; seulement en ce cas-ci, les chandeliers [ou : lampes] étaient séparés, de sorte que le Seigneur pouvait marcher entre eux. Ils étaient d'or, comme la justice divine placée ici pour donner de la lumière. Telle était leur responsabilité. Mais un autre objet attire l'attention du prophète : Christ était au milieu de ces chandeliers comme juge. Au milieu des sept chandeliers, Jean ne voit pas tout à fait le Fils de l'homme, mais il voit « quelqu'un semblable au Fils de l'homme ». Il est réellement Dieu, mais Il n'est pas tout d'abord présenté de cette manière. Jean 5 nous apprend la portée de ceci, et pourquoi il est question en cette circonstance du Fils de l'homme et non du Fils de Dieu. Le Fils de Dieu est celui qui vivifie, parce qu'Il est une personne divine ; Il vivifie en communion avec le Père. Donnant ainsi la vie, il est appelé le Fils de Dieu ; mais en tant que Fils de l'homme, Il exécute le jugement, parce que Dieu veut qu'Il soit honoré dans la nature même dans laquelle l'homme L'a outragé. Ceci nous montre en même temps la portée de ce que nous trouvons dans l'Apocalypse. C'est comme Fils de l'homme sur la terre que Christ est présenté ici, et comme tel il va exécuter le jugement sur les sept assemblées, et bientôt sur le monde. C'est alors qu'Il héritera de toutes choses, quoique d'une autre manière.

(\*) Il est bien connu que les mots inséré ici par le Texte Reçu « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, et » ne sont pas appuyés par suffisamment d'autorité, et ont manifestement été insérés par erreur par quelque scribe.

## Ch. 1:13b-15

La « robe qui allait jusqu'aux pieds », dont il était vêtu, n'indique pas une activité de travail, mais bien plutôt la dignité du jugement sacerdotal. L'« or » de la ceinture est le symbole de la justice divine ; pour le lin il est donné l'explication que c'est celle des saints et qui est vue des hommes. « Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige ». De sorte que, tout en étant le Fils de l'homme, et étant vu dans le vêtement et la position du sacrificateur occupé à discerner et à juger, on voit aussi en Lui les emblèmes de la gloire divine, comme cela ressort de la comparaison de ce passage avec Daniel 7. Ce qui est dit par Daniel de l'Ancien des jours, est appliqué par Jean au Fils de l'homme (\*), l'Ancien des jours étant le Dieu éternel. Jean voit ici que le Fils de l'homme est Lui-même l'Ancien des jours, et en effet Daniel Le montre bien venant comme tel (7:22). Le même Jean qui écrivait : « la Parole était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu » et « la Parole devint chair », etc., c'est lui qui voit maintenant, dans une vision prophétique, l'humanité se combiner avec les emblèmes propres à la divinité, dans la personne du Fils de l'homme. La tête et les cheveux « blancs comme de la laine blanche, comme de la neige » expriment la plénitude de la sagesse divine. Il n'y a pas de tiare comme s'Il était en train d'agir en tant que souverain sacrificateur intercédant en grâce ; Il est en train de juger. Encore moins le voit-on avec une couronne ou un diadème. Le temps de régner n'est pas encore venu. Il s'est assis sur le trône de Son Père, pas encore sur le Sien.

(\*) Il manque l'article en grec pour indiquer le caractère dans lequel Christ est vu : « un fils d'homme » est donc trop vague et ce n'est pas le sens. Si l'article avait été inséré, cela aurait donné l'idée de Christ comme la personne connue que Jean avait aimée et suivie sur la terre, plutôt que le caractère dans lequel Il apparaît maintenant.

« Les yeux, comme une flamme de feu » désignent la pénétration qui Le caractérisait dans le jugement. « Les pieds étaient semblables à de l'airain brillant (\*), comme embrasé dans une fournaise », etc. Ils ne pouvaient contracter aucune souillure, et sont inflexibles dans la force de jugement, comme s'occupant de l'homme responsable selon Dieu. « Sa voix comme une voix de grandes eaux » exprime une puissance irrésistible et une majesté en dehors du contrôle de l'homme (1:12-15). Tel Il est personnellement et relativement.

(\*) Le mot grec « kalkobano » semble composé du mot grec « kalkos » (cuivre) et du mot hébreu signifiant « blanc ». On a supposé que cette combinaison de grec et d'hébreu était en harmonie avec le livre. Comparer « oui, amen » (1:7) ; voir aussi 9:11, et peut-être ailleurs.

## Ch. 1:16

Et « il avait dans sa main droite sept étoiles », l'emblème des anges, ou de représentants ayant l'autorité au milieu des sept assemblées.

« Une épée aigüe à deux tranchants », la parole de jugement sortait de sa bouche, non pas de jugement moral seulement, mais de jugement jusqu'à la mort si nécessaire, et ceci même contre les apôtres à la fin ; parce que chez le Seigneur Jésus Christ, prononcer la parole, c'est en même temps frapper le coup. « Il dit, et ce fut fait ».

« Son visage était comme le soleil quand il luit dans sa force ». L'autorité suprême en gouvernement lui appartient comme homme. Les anges des assemblées sont représentés comme des « étoiles » seulement, du fait, bien sûr, qu'ils sont subordonnés au Seigneur en tant qu'instruments de la lumière divine. Il est clair que l'autorité suprême est dans le Seigneur, et qu'elle est universelle dans son étendue, et que les étoiles sont, dans les assemblées, ses luminaires administratifs, qu'Il maintient par Sa puissance. Il juge par Sa parole ceux qui l'ont et ceux qui la refusent.

## Ch. 1:17-19

Lorsque Jean voit cette vision merveilleuse du Fils de l'homme, il tombe à Ses pieds comme mort. Mais le Seigneur met Sa main droite, puissante pour soutenir, sur Son serviteur, tout tremblant par

terre devant lui, et même comme mort, et Il lui dit : « Ne crains point, je suis le premier et le dernier, et le vivant, et j'ai été mort, et voici, je suis vivant au siècle des siècles ». Ce n'est pas une parole désapprouvant une attitude de Son serviteur allant même plus loin qu'un hommage, mais c'est une parole pour lui donner de nouveau de l'assurance, alors que sa nature était comme foudroyée devant Lui. Il est l'Éternel, et pourtant Il est homme. Mais s'Il n'était pas mort, nous ne l'aurions pas connu dans ce caractère béni et cette énergie de vie dans lesquels Il est maintenant — la vie en abondance. Qui pouvait dire « ne crains pas » comme Lui le disait ? Le christianisme présente Christ comme ayant passé par la mort, et comme ressuscité en triomphe pour Dieu et pour son peuple. Jean va entendre parler de jugements, et de ruses, de puissance et de colère de Satan au-delà de tout ce dont les hommes avaient déjà fait l'expérience ; mais la connaissance que la droite de Celui qui était vivant aux siècles des siècles avait été sur lui, et les paroles de Sa bouche allaient lui donner force et courage pour tout ce qui devait arriver. Tel est l'esprit dans lequel ce livre a été écrit et devrait être lu.

« Voici, je suis vivant aux siècles des siècles et je tiens les clés de la mort et du hadès ». L'ordre de ces deux derniers mots dans le Texte Reçu est inversé et c'est une erreur. Le hadès *suit* la mort, et ne la précède pas (Apoc. 6). Voyez aussi le chapitre 20 où la mort et le hadès sont mentionnés plusieurs fois dans leur ordre normal. Il en est de même ici dans les manuscrits qui ont le plus d'autorité. Quand le Seigneur déclare qu'il tient les clés de la mort et du hadès, il indique qu'Il est le maître absolu de tout ce qui pourrait menacer l'homme soit dans son corps soit dans son âme.

Pareillement aussi, au verset 19, et selon les manuscrits faisant le plus autorité, il faut intercaler un petit mot qui ajoute un peu à la force et à la connexion de ce qui est dit. « Écris *donc* les choses que tu as vues », etc. Parce que Je suis ressuscité d'entre les morts, et que Je suis vivant à toujours, et l'unique maître de la mort et du hadès, écris donc. Celui qui commandait à Jean d'écrire (1:11, 19) était le Fils de l'homme avec les caractères de l'Ancien des jours ; mais Il était aussi le Seigneur vivant et victorieux, la sécurité contre la terreur et la mort, Celui qui fortifie Ses serviteurs en présence de la gloire : « Écris donc, les choses que tu as vues, et les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver après celles-ci » etc. La nature humaine pouvait bien être confondue par la vision, mais Celui qui était révélé à Jean se caractérisait Lui-même à la fois comme Dieu et comme l'Homme qui avait passé par la mort, et qui avait détruit les titres auxquels Satan prétendait et qui tenait le pouvoir pour les siens. Cela devait être écrit, la révélation de Jésus vue par Jean, ainsi que l'état présent de l'Église, et les choses qui suivraient (1:17-19).

## **Ch. 1:20**

Le verset 20 explique le mystère des étoiles et des chandeliers, comme déjà indiqué. Cela fait la liaison entre la vision de Christ et le jugement de l'Église, ou maison de Dieu sur la terre (Apoc. 2 et 3), aussi longtemps que son existence y est reconnue comme l'objet de Son gouvernement. Après cela, c'est le jugement du monde depuis le trône de Dieu dans le ciel, et on s'occupe de Juifs et de Gentils de diverses manières, mais les assemblées ne font plus jamais partie de ce livre. À mesure que nous avancerons, nous verrons tout cela plus clairement, et nous en verrons les raisons.

Les versets 1:4, 11 et ce qui suit, montre clairement que la vision de Jean concernait en premier lieu sept assemblées de la province d'Asie existant effectivement à l'époque.

Le chapitre précédent se terminait par ces mots : « les sept étoiles sont les anges des sept assemblées, et les sept chandeliers que tu as vus sont les sept assemblées ». Il résulte évidemment des versets 4 et 11 du chapitre 1, et de ce qui suit, que c'est aux sept églises qui existaient alors dans la province d'Asie, que ceci s'appliquait originairement.

Mais tout en reconnaissant qu'il y avait des raisons particulières de s'adresser à ces églises locales, je n'ai pas le moindre doute qu'elles furent choisies dans le dessein d'une portée plus vaste,

de dépeindre des tableaux successifs de l'Église en général depuis les jours apostoliques jusqu'au terme de son existence sur la terre. De là vient que la vision comprenait sept chandeliers [ou : lampes], sept étant le symbole bien connu de quelque chose de complet au point de vue spirituel. Il pouvait y avoir d'autres églises autant ou mieux connues, et le grand apôtre des Gentils s'était déjà expressément adressé à l'une de ces sept. Mais Éphèse est reprise à nouveau, et six autres églises lui sont associées, de manière à présenter une esquisse mystique et parfaite des traits moraux les plus importants qui existaient alors, et qui en même temps devaient se développer d'une manière successive dans l'histoire ultérieure du corps professant sur la terre (\*). Bien des choses qui sembleraient fort importantes aux yeux des hommes et même des chrétiens sont laissées de côté, car le Seigneur ne voit pas comme l'homme voit.

(\*) Quiconque croit à l'inspiration de l'Apocalypse, admet naturellement l'application permanente des tableaux moraux contenus dans Apocalypse 2 et 3, comme ceux des « Actes » dans le Nouveau Testament, ou ceux des histoires de l'Ancien Testament. Mais l'idée que les sept églises représentent toutes les églises, ou l'état et le caractère général des églises aux jours de Jean me semble une pure confusion. Ce qui est vrai, c'est que chacune d'elle représente un état moral distinct dans lequel le corps professant peut se retrouver en tout ou en partie à un moment donné. Il est parfaitement vrai que les assemblées locales présentaient du temps de Jean les traits spéciaux décrits ici ; mais elles ne pouvaient pas toutes caractériser l'état général de l'Église à ce moment-là, parce qu'elles manifestent des conditions morales différentes et même opposées. Dès lors, si nous admettons par conséquent, comme il le faut, que leur portée s'étend au-delà des assemblées locales ou de la conduite simplement individuelle, elles ne peuvent naturellement que se rapporter à des phases successives d'un état spirituel, bon ou mauvais, dans l'Histoire de la profession chrétienne. Les partisans extrêmes de l'école protestante d'interprétation ne savent généralement pas que leur savant leader, Mède, s'exprime comme suit dans ses commentaires les plus avancés, intitulés « Courtes observations sur l'Apocalypse » (Œuvres, p. 905) : « Si nous faisons attention à leur nombre de sept, qui est un nombre d'un cycle de temps, et qu'en conséquence, dans ce livre, les sceaux, les trompettes et les coupes sont aussi au nombre de sept ; si par ailleurs nous réfléchissons au choix qu'a fait le Saint Esprit, en ce qu'il n'a pas pris toutes les églises, ni l'église la plus célèbre au monde, comme Antioche, etc, (alors que celles-ci avaient sans doute autant besoin d'instruction que celles nommées ici), — si tout cela est considéré attentivement, n'apparaît-il pas que ces sept églises, au-delà de l'aspect littéral, ont été prises comme des modèles et des types des divers âges de l'Église catholique, depuis son commencement jusqu'à la fin, de manière que ces sept églises soient pour nous comme un échantillon prophétique septuple du caractère et de la condition successifs de toute l'Église visible, selon les âges divers, et correspondant à chacun des sept modèles d'églises que nous avons ici ? Et si on tient ceci pour acquis, savoir que l'intention du Seigneur était d'en faire autant de modèles d'états de l'Église, se succédant dans l'ordre où ces églises sont nommées, alors certainement la première église (l'état d'Éphèse) doit être au début, et la dernière église doit être à la fin », etc.

Un autre fait frappant réclame notre attention et notre admiration. On aurait pu penser qu'il était impossible de concilier l'éclairage prophétique sur des phases successives de l'église à partir des temps apostoliques comme on le trouve ici, avec l'attente continuelle de Christ. Mais la sagesse divine a résolu la difficulté ici-même, et on trouve la même fin dans les évangiles et les épîtres. Le Seigneur s'est plu à s'adresser à sept églises contemporaines existant effectivement, mais en s'occupant de ces faits existants, Il a su comment les choisir et formuler Son instruction de manière à concorder aux états qui suivraient jusqu'à Sa venue. Remarquons le commentaire contenu dans la réponse du Seigneur à la question de Pierre : « Seigneur, celui-ci (Jean), que lui arrivera-t-il ? et Jésus lui dit : si Je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi ». Dans cette partie du livre, le temps simplement littéral est exclu. Ce n'est pas futur, mais présent ; cependant du présent prolongé — « les choses qui sont ».

Mais on verra, je pense, que le Seigneur a surtout mis en avant les traits, bons ou mauvais, qui devaient réapparaître, et qu'Il a fait très convenablement ressortir ce qu'Il prévoyait devoir être de la plus haute importance pour celui qui aurait des oreilles pour entendre jusqu'à Son retour. Cette application étendue me semble confirmée avec force par la partie de phrase relative à ces églises dans la triple division que donne le chapitre 1 verset 19. Elles sont désignées comme « les choses qui sont ». Sans doute, elles existaient alors au temps de Jean ; mais si elles devaient continuer à exister, et si les semences qui étaient alors semées, devaient germer encore plus dans la suite, et donner une signification encore plus grave aux paroles et aux avertissements de notre Seigneur, cette expression « les choses qui sont » était encore appropriée pour désigner l'état de l'Église existant alors sur la terre.

C'est ainsi qu'Éphèse est le premier grand échantillon de déclin par suite du relâchement et de l'abandon du premier amour. Mais n'était-ce pas là quelque chose de notoire pour toute la chrétienté en général, avant que le dernier apôtre soit parti pour être avec le Seigneur ? S'il s'est trouvé dans ces jours-là, et encore plus dans les temps postérieurs, un pareil état moral, quoi de plus convenable et de plus naturel que de faire tourner des circonstances morales au profit d'un enseignement général ? Ainsi encore, sans mettre en question que le message adressé à Smyrne s'appliquait parfaitement à ce temps-là, il est aisé de voir qu'il fait admirablement ressortir les grandes persécutions répétées qui éclatèrent sur les chrétiens de la part des païens. De même l'élément que Balaam figure se montrerait naturellement avec une netteté plus grande, lorsque, au lieu de persécuter l'Église, le monde la protégerait. Vient ensuite Jésabel qui constitue un immense progrès dans le mal ; mais quoique dans les jours où l'Apocalypse fut écrite, il existât sans aucun doute ce qui donnaient lieu à ces allusions, peut-on nier que l'esquisse fût accomplie d'une manière bien frappante après que le trône du monde eut établi le Christianisme par ses édits, et que, à une époque plus avancée encore, l'église professante eut contracté une alliance coupable avec ce qui n'est, au fond, que paganisme et inimitié vis-à-vis de la vérité de Dieu ?

Ce coup d'œil rapide jeté sur les chapitres 2 et 3 fera voir d'un côté pourquoi je considère qu'il faut voir ces églises apocalyptiques comme ayant une portée prophétique réelle, quoique indirecte, sur les diverses conditions subséquentes de l'Église, telles qu'elles se présenteraient au jugement scrutateur du Seigneur. Il est clair, d'un autre côté, que la véritable position de l'Église, celle dans laquelle elle attend habituellement le Seigneur du ciel, aurait été faussée, si ce rapport avait été marqué au point d'être apparent d'emblée, et s'il avait été donné une histoire chronologique précise, si l'on peut s'exprimer ainsi ; car le Seigneur n'a parlé nulle part à l'Église, ni à son sujet, de manière à la faire s'attendre nécessairement à des siècles sur la terre. Naturellement, le Seigneur savait qu'il en serait ainsi ; mais Il n'a rien révélé qui fût de nature à mettre obstacle à la pleine jouissance de la bienheureuse espérance du retour du Seigneur comme une perspective immédiate. Dans les paraboles des évangiles qui parlent de Son retour, il figure un délai, mais le retour pendant la vie des disciples restait toujours une possibilité s'il avait ainsi plu à Dieu. Et il en est de même ici. Bien que dans ces sept assemblées, le déroulement complet de l'église sur la terre soit couvert par les phases variées et finalement parallèles, selon ce qu'il a plu au Seigneur de souligner, Il a pris soin de tout trouver dans des faits alors présents sous Son regard divinement perçant, en sorte que l'équilibre de la vérité a été maintenu sans discordance.

Quelques-uns ont pris avantage de ce manque de différenciation pour nier que ces sept églises aient ce caractère de succession et de prolongation dans le temps auquel j'ai fait allusion ; mais l'évidence apparaîtra de plus en plus au fur et à mesure que nous examinerons chacune des églises. Une autre considération qui doit avoir un grand poids, c'est qu'après ces deux chapitres 2 et 3, il n'est plus fait nulle part allusion à l'existence d'églises sur la terre. Dans les remarques finales du livre (22:16), le Seigneur dit qu'Il a envoyé Son ange pour rendre témoignage de ces choses dans les assemblées ; mais dans toute la série des visions et dans tout ce qui est donné à connaître de la condition des hommes ici-bas après Apoc. 3, il est gardé relativement à l'Église sur la terre, le silence le plus absolu, — silence inexplicable si l'Église s'y trouvait réellement ; mais rien de plus simple si l'état de choses se rapportant aux églises a pris fin. Tout cela s'accorde parfaitement avec chapitre 1:19 : « Les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver *après celles-ci* ». Lorsque c'en est fini avec les églises, et qu'on ne les voit plus comme telles sur la terre, la partie proprement prophétique du livre commence à avoir son cours.

Il semble, en outre, que l'introduction d'une nouvelle phase dans la succession des églises n'implique pas nécessairement la disparition de ce qui avait été auparavant. En un mot, après l'apparition d'un état de choses nouveau, il peut y avoir co-existence avec l'ancien état de choses, et chacun d'eux peut continuer dans sa propre sphère. Ceci apparaît particulièrement vrai pour les quatre dernières églises, qui comportent chacune une référence à la venue du Seigneur, comme on le voit en Thyatire et dans les églises qui suivent.

En voilà assez sur les églises dans leur ensemble. La responsabilité sur la terre est le sujet dont il s'agit : non pas les privilèges de l'Église ou des saints en Christ, mais l'obligation sous laquelle les églises se trouvent de Le représenter, et l'appréciation qu'Il fait de leur état. Les chandeliers sont formellement sous Son œil scrutateur et sous Son jugement. Longtemps auparavant, Paul avait montré (1 Tim.) que l'église du Dieu vivant était la colonne et le soutien de la vérité. Nulle part ailleurs dans le monde la vérité y est aussi gravée et maintenue que dans cette maison de Dieu ; mais même Paul nous fait voir qu'un tel privilège et une telle responsabilité ne la préservent nullement de la ruine ; car dans cette dernière épître il décrit sa condition comme étant celle d'une grande maison avec des vases non seulement à honneur mais aussi à déshonneur, desquels l'homme pieux doit se purifier. Ici, Jean place devant nous le fait solennel du Seigneur jugeant moralement les églises par Sa Parole (ce n'est pas l'église en train de juger !). Hélas ! l'église prétendant être un juge, et devenant par conséquent une fausse prophétesse meurtrière, — cela fait partie du mal jugé dans l'église de Thyatire, comme nous le verrons au ch. 2.

Thyatire a une autre caractéristique, en ce qu'elle est la première à avoir la venue du Seigneur, non pas spirituellement ou providentiellement comme dans les messages à Éphèse et à Pergame, mais effectivement, et par conséquent, tandis que ces deux dernières églises peuvent avoir disparu, elle (Thyatire) va jusqu'à la fin, comme les états qui suivent, ceux de Sardes, Philadelphie et Laodicée, ces églises étant encore spécialement remarquables par le fait que le Seigneur s'adressent à elles en portant des caractères différents en tout ou partie de ce qui a été vu de Lui dans la vision du ch. 1, tandis que Ses caractères selon la vision du ch. 1 étaient systématiquement utilisés pour s'adresser aux trois premières églises. Et si nous ne pouvons que discerner la papauté dans la Jésabel de Thyatire (celle-ci ayant un résidu fidèle qui, dans sa simplicité, refuse ses abominations et résiste à sa politique sanglante), pouvons-nous manquer de voir dans Sardes la froide exactitude du protestantisme s'approchant du monde et étant menacée de partager son jugement ; dans Philadelphie un témoignage faible mais dépendant de Christ, s'attachant à Sa Parole, mais ne reniant pas Son nom, remplie de la perspective de la « bienheureuse espérance » ; et dans Laodicée cet état final nauséabond d'indifférence et d'autosatisfaction qui grandit toujours plus autour de nous !

## Chapitre 2

### Éphèse

Voyons maintenant plus particulièrement la première des sept assemblées (1:1-7). Observons d'abord, qu'il est dit à Jean d'écrire à l'ange de l'assemblée qui se trouve là. Ce n'est plus aux saints et fidèles qui sont à Éphèse dans le Christ Jésus » que la lettre est adressée ; ni aux saints avec les surveillants et les serviteurs, comme dans le cas de l'assemblée de Philippes. Pourquoi cela ? Les voies du Seigneur sont toujours pleines de grâce, mais elles sont justes aussi, et l'Église était déchue et en chute, de sorte qu'Il ne pouvait plus s'adresser à elle avec le même amour familial qu'auparavant. L'assemblée s'était éloignée de Dieu de la façon la plus sérieuse, et Jean est dirigé à adresser sa lettre, non pas à l'assemblée, mais à son ange ou représentant. Les anges dont il est parlé dans ces épîtres étaient des hommes, et ne doivent pas être confondus avec les êtres d'une nature spirituelle qui sont appelés de ce nom (\*). L'apôtre Jean est employé par le Seigneur à leur envoyer un message, et Dieu agirait contrairement à toutes Ses voies s'Il employait un homme comme messenger auprès des anges proprement dits. Les anges servaient souvent d'intermédiaires entre Dieu et l'homme, mais jamais les hommes entre Lui et les anges.

(\*) Origène et Andréas adoptèrent le premier sens, mais Épiphane et d'autres le rejettent expressément. Plusieurs parmi les modernes supposent que ce terme est emprunté à la synagogue, et répond au *chazan* de celle-ci. Dans ce cas, l'ange de l'assemblée ne saurait être un ancien, bien moins encore le président ou chef des anciens, comme le prétend Vitringa, mais plutôt celui que l'on appelle clerc ou sacristain. Le terme employé par le Nouveau Testament pour désigner ce chazan ou ange de la synagogue, paraît être *hupérètès*, celui qui prenait soin des livres, etc (Luc 4:20) ; le chef de la synagogue (*archisynagogos*) était distinct, et il y en avait plusieurs. Comparer Lightfoot (Opp. Vol. 2 p. 279, 310). Par ailleurs, certains ont supposé que les « envoyés » pouvaient avoir été envoyés par les assemblées d'Asie auprès de Jean, et qu'ils étaient



donc appelés *aggelos ekklesion* (comme le furent les disciples de Jean envoyés vers le Seigneur, Luc 7:24 ; d'autres furent envoyés par le Seigneur Lui-même quand Il était ici-bas, Luc 9:52, et les espions furent envoyés par Josué, Jacques 2:25), et que le Seigneur s'adressa ainsi à eux dans les messages qu'Il commande d'écrire aux assemblées. Mais je préfère l'idée de représentants, beaucoup plus en harmonie avec la prophétie dans son ensemble.

Je crois, en outre, qu'il n'y a pas assez de base pour affirmer que l'ange à qui cette lettre est adressée, tout en étant un homme, occuperait nécessairement une position officielle telle que celle d'un surveillant ou ancien (\*), etc. Il pouvait éventuellement avoir une telle charge, ou non. « L'ange » implique toujours l'idée de représentation. Nous trouvons dans l'Ancien Testament l'ange de l'Éternel, l'ange de l'Alliance, etc., et il est fait mention en Daniel d'anges qui étaient identifiés avec Israël ou d'autres puissances, etc. Le Nouveau Testament parle d'anges des petits enfants qui voient la face de leur Père dans le ciel, expression par laquelle il faut évidemment entendre leurs représentants. Ainsi pour Pierre en Actes 12, on disait que c'était son ange. J'en conclus donc qu'ici l'ange, tout en étant un homme, est d'une manière ou d'une autre, le représentant de l'assemblée, un représentant idéal et responsable. En conséquence il pouvait être dit, « j'ôterai *ton* chandelier » [ou : « ta lampe »], etc. Voir sous ce terme d'ange une position officielle déterminée mériterait les plus fortes objections, non pas seulement parce que ce serait introduire une nouveauté, mais parce que cette nouveauté serait en opposition avec tout ce que l'Écriture enseigne ailleurs quant à l'assemblée. Mais je n'ai aucun doute qu'on trouve en fait dans les assemblées une personne particulière que le Seigneur associe à l'assemblée d'une façon toute spéciale comme la caractérisant : cette personne est moralement identifiée avec l'assemblée, et reçoit du Seigneur soit louange, soit condamnation, selon l'état de l'assemblée.

(\*) Nous savons d'après Actes 20:17, 28 qu'il y avait à Éphèse des anciens ou surveillants dûment nommés, comme c'était en tout cas l'habitude dans les assemblées tant soit peu matures, et où un apôtre ou un délégué apostolique comme Tite pouvait les visiter dans ce but. Mais il n'y a pas de raison pour croire que « l'ange » était un titre officiel ou un dirigeant-chef. Il est probable cependant que justement la mauvaise compréhension de ce terme a suggéré ou confirmé l'invention de l'épiscopat, qui était initialement congrégationnel plutôt que diocésain. Ignace rabâche très singulièrement et tellement sur cette dignité, même dans la forme la plus restreinte de ses rares épîtres authentiques, qu'il donne l'idée de quelqu'un soucieux d'accréditer une institution relativement nouvelle. Il est certain que l'Écriture ne soutient pas cette idée, sauf dans ce livre prophétique sous la forme de ce symbole mystérieux – une base bien précaire pour une charge des plus importantes, et ignorée des passages de l'Écriture consacrés à la question de direction.

Ici l'état de l'assemblée est directement imputé à l'ange. Le fait que c'est à lui que parle le Seigneur, et non à l'assemblée, place pour ainsi dire cette dernière, à une plus grande distance de lui. Un fait pareil ne nous dit-il pas beaucoup sur la terrible condition dans laquelle l'Église était tombée ! Le Seigneur ne pouvait plus s'adresser directement à ces assemblées. Il *avait* parlé sans intermédiaire même aux Corinthiens ; car si coupables qu'ils fussent, ils ne s'étaient pas ainsi détournés de Lui après L'avoir beaucoup aimé. Mais ici le message consiste en ces paroles désolantes : « Tu as abandonné ton premier amour ». Pourtant, si l'assemblée n'était pas fidèle, Christ avait au moins un fidèle serviteur dans la personne de Jean : et c'est à lui qu'il est parlé en tout premier lieu. Et qu'on se souvienne toujours que, depuis lors, l'Église ne s'est jamais relevée de cette chute, et de cette position d'éloignement relatif (\*). L'Église, la maison de Dieu, est dans un état complet de ruine ici-bas ; et dans un état pareil, la première chose qui nous convienne c'est de le sentir devant Lui.

(\*) C'est dans ce sens que nous pouvons comprendre comment les églises, tournant une oreille sourde aux messages de Christ, comme elles le firent certainement tôt, cessèrent d'être reconnues de Dieu, et ainsi la partie strictement prophétique peut, depuis lors, s'appliquer d'une manière imparfaite, partielle et par prolongation, tandis que dans un sens final et complet, il reste le rejet de la profession incrédule des Gentils, et sa crise brève quand la portion prophétique est exécutée à la lettre et en son temps. Ceci semble être tout à fait confirmé par la manière employée pour décrire cet état ecclésiastique anormal, « les choses qui sont », qui admet facilement une prolongation sans limite. Ce n'est pas les sept assemblées, ni les messages qui leur sont adressés, mais une phrase aisément applicable à la fois à leur condition du moment, et à l'état prolongé de ruine dans lequel nous sommes maintenant.

Ceci ne touche en aucune manière la question du salut éternel ; mais c'est abuser de la certitude du salut que de s'en servir pour amoindrir nos obligations envers Dieu. De fait, avant la conversion, on n'a jamais réellement le sens de ce qu'est le péché ; car s'il y en avait alors, il serait accompagné d'un désespoir complet. Mais après la conversion, et après avoir une paix parfaite, nous pouvons

supporter de regarder à notre péché, et nous sommes en mesure de le juger pleinement. Un ange saint ne connaît pas Dieu comme nous devrions le connaître — je ne dis pas comme nous le *connaissons*, quoique ce soit vrai aussi. Un ange pénètre dans les merveilles de la puissance de Dieu « obéissant à la voix de sa parole » ; mais les choses profondes de Dieu se montrent, chose merveilleuse à dire, au sujet de notre péché, et dans la personne de son Fils unique, « vu des anges » il est vrai, mais en relation vivante avec nous.

Le Seigneur se présente à Éphèse comme « celui qui tient les sept étoiles dans sa droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or » (2:1). Il parle de Lui-même comme ayant autorité sur tous les représentants de la lumière céleste, et en train de marcher parmi les vases de Son témoignage. C'est aux représentants qu'Il s'adresse, mais l'assemblée est néanmoins responsable et traitée comme telle. Il est venu pour examiner, pour juger — non pas encore naturellement le monde impie — mais l'assemblée qui est à Éphèse. Quelle différence entre l'aspect sous lequel Il nous est présenté ici, et celui sous lequel nous Le voyons, et l'Église aussi, en Éph. 1 et 2 ! Là, Il est assis à la droite de Dieu dans les lieux célestes, et Dieu nous y a fait asseoir aussi ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Ici Il marche au milieu des chandeliers. Sa main est indispensable, car personne d'autre que Lui ne pourrait faire face aux difficultés. Mais n'est-il pas solennel qu'Il soit ainsi présenté précisément à cette même assemblée à laquelle Paul avait ouvert la plénitude de Sa grâce céleste, et la plénitude de leur bénédiction en Christ ? Et maintenant Le voilà obligé, pour ainsi dire, de marcher et de revendiquer Son autorité, non pas parmi ceux qui ne L'ont pas connu, mais là où l'on avait jadis si bien connu Son amour — et que maintenant, hélas ! on l'avait oublié et déshonoré.

« Je connais tes œuvres, et ton travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants, et que tu as éprouvé ceux qui se disent être apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs, et tu as patience, et tu as supporté des afflictions pour mon nom, et tu ne t'es pas lassé » (2:2, 3). Ainsi, il y avait bien des choses à louer. Il y avait de la patience, et c'est le premier signe, sinon le plus grand, que Paul donne de son propre apostolat. Il y avait plus encore : car rien n'est plus facile à laisser que la patience quand elle a été beaucoup mise à l'épreuve. Mais ici, à Éphèse, il y avait de l'endurance (comparer les v. 2 et 3). En outre, là où il y a de la patience, il peut y avoir tendance à passer par-dessus le mal, ou du moins à supporter les méchants. Mais ce n'était pas le cas ici. Les Éphésiens avaient supporté des afflictions pour le nom de Jésus, mais ils ne pouvaient supporter les méchants, et ils avaient éprouvé ceux qui prétendaient à la position la plus élevée, celle d'apôtres, et les avaient trouvés menteurs ; ils avaient continué de cette manière, et ne s'étaient point lassés. Qu'il est doux de voir le Seigneur (dans sa douleur, et si l'on peut parler ainsi, dans Son amour déçu), commencer ainsi par tout ce qu'il y avait de bien !

Mais tout en trouvant chez eux des choses à louer, Il avait contre eux qu'ils avaient abandonné leur premier amour. Il est évident qu'il n'y avait rien de spécial, sinon l'esprit ou le principe du déclin de l'église en général. En effet cela va très loin : c'est ainsi que les anges ont abandonné leur premier état, et aussi Adam, et aussi Israël. Hélas ! il faut ajouter maintenant l'assemblée de Dieu, bénie et aimée plus qu'eux tous. Ils n'avaient plus la conscience de l'amour du Seigneur pour eux, et la fraîcheur de l'énergie de leur propre amour pour Christ avait disparu. Or c'était leur appréciation de l'amour du Seigneur qui produisait l'amour en eux.

Puis-je faire la remarque que l'ajout du mot « quelque chose » dans le Texte Reçu au verset 4 paraît affaiblir le sens ? Il pourrait suggérer l'idée que le Seigneur n'avait que peu de chose contre eux, tandis qu'en vérité, il était extrêmement affligé. Ne pas sentir Son amour, et par conséquent ne pas le Lui rendre, n'était pas une petite chute, surtout chez ceux qui avaient autrefois joui de Son amour. Mais maintenant il s'était éteint, et où cela allait-il s'arrêter avec le temps ? « Souviens-toi donc d'où tu es déchu, et repens-toi, et fais les premières œuvres, autrement je viens à toi [promptement], et j'ôterai ton chandelier de son lieu, à moins que tu ne te repentes ». Solennel avertissement ! Non seulement l'assemblée est susceptible de perdre sa place de soutien de la sainte lumière de Dieu, mais elle est assurée qu'elle la perdra effectivement si elle abandonne le premier



amour et qu'elle ne s'en repent pas. Il est beaucoup plus facile d'avoir du zèle pour agir que pour se repentir. Mais même ceci ne saurait satisfaire Son cœur, à moins qu'ils ne reviennent à leur premier amour qui avait produit leurs premières œuvres : sinon il faut que le chandelier soit ôté. La source de la grâce est comme tarie.

Je doute, tant pour des raisons externes que pour des raisons internes, que le mot « promptement » doive se trouver au verset 5. Car lorsque le Seigneur vient pour juger les voies des Siens, peut-on dire que c'est ainsi qu'il vient ? Quand il vient, soit pour combattre contre les Nicolaïtes, soit pour nous prendre avec lui, Il est certes prompt (Apoc. 2:16 ; 3:11 ; 22:7, 12, 20). Mais il donne du temps pour la repentance, même s'il s'agit de Jésabel, et combien plus à ses chers Éphésiens !

L'enlèvement du chandelier [ou : de la lampe] n'implique point que l'église ne pourrait pas continuer en apparence comme auparavant, mais qu'elle perd sa place comme témoin pour le Seigneur, digne de confiance. Rien ne peut réparer la distance entre Christ et les Siens, ou entre l'âme et Christ. Et telle était la situation alors, non pas simplement pour l'assemblée d'Éphèse, mais même dès lors, pouvons-nous dire, je pense, pour l'Église en général. À mon avis, ceci confirme le but de succession des « choses qui sont ». Le témoignage extérieur pouvait bien continuer, mais ce n'est pas là ce que le Seigneur apprécie le plus, quoiqu'Il l'apprécie, dans la mesure où il est simple, authentique et fidèle. Cependant il ne peut que faire grand cas de tous les cœurs qui lui sont dévoués, le fruit de Son propre amour, de Son amour personnel, parfait, qui s'immole lui-même. Il a sur la terre une épouse qu'il désire voir sans autre objet que Lui-même, gardée pour Lui, pure du monde et de ses voies. Dieu nous a appelés pour cela, non seulement pour le salut, ou pour un témoignage à Lui dans la piété, — quoique tout ceci soit vrai et fort important — mais Il nous a appelés par-dessus tout pour Christ — comme une épouse pour son Fils ! Ce devrait être là certainement notre première et notre dernière pensée, notre pensée continuelle et la plus chère ; car nous sommes fiancés à Christ, et Il a, Lui, prouvé la plénitude et la fidélité de Son amour pour nous. Mais qu'en est-il du nôtre ?

Regarder à Christ de cette manière tient le chrétien dans la poussière, et néanmoins se réjouissant toujours en Lui. Le sentiment de la chute en nous-mêmes et chez les autres serait accablant, si ce n'était que nous avons le droit de trouver notre joie en Celui qui n'a jamais failli, et qui, malgré tout, nous aime, nous qui avons rendu pour Lui un témoignage si faible et si vacillant. Si donc nous allons à *Lui*, connu de cette manière, même pour de pénibles confessions, Il ne nous laissera pas aller sans nous bénir et nous fortifier. Nous lui devons de reconnaître et de sentir notre péché ; mais être occupés seulement de défaillance ne donne jamais de force : Christ doit posséder la gloire. Et assurément Celui qui nous a délivrés de la colère à venir, et qui peut nous sauver de l'enfer, Lui a le pouvoir de nous préserver et de nous arracher à toute fosse sur la terre. Seulement que le chrétien confesse son péché, et s'attache à Jésus ; voilà qui justifie le nom de Celui qui vient à son secours, et alors la victoire est sûre.

Quelle consolation et combien cela est propre à rassurer, de voir qu'à la suite de ce qu'Il a dû censurer, le Seigneur reparle encore de ce qui peut avoir son approbation ! « Mais tu as ceci, que tu hais les œuvres des Nicolaïtes, lesquelles, moi aussi, je hais » (2:6). L'essence du Nicolaïsme semble d'avoir été l'abus de la grâce, au mépris du chrétien et même de la pratique morale. Les saints d'Éphèse avaient failli au devoir de demeurer attachés avec une ferveur renouvelée au bien, mais ils avaient communion avec le Seigneur dans le rejet des fausses prétentions et dans l'horreur du mal. On dit souvent : « il n'y a pas d'église parfaite sur la terre ». Je voudrais demander en réponse, ce qu'on entend par « une église parfaite ». Se trouvera-t-il un chrétien osant me dire que nous ne devons pas viser à tout ce qui est conforme à la sainteté de Dieu ? Je réclame juste pour l'assemblée ce que l'on est tenu de m'accorder pour tout chrétien individuellement. Comme il peut bien y avoir trop de fautes chez l'individu, ainsi peut-il aussi en être dans l'assemblée. Mais alors il y a cette bénédiction que, comme le Saint Esprit habite dans l'individu pour le guider et le bénir, ainsi le même Esprit habite dans l'assemblée, et Christ la purifie par le lavage d'eau, par la Parole. Il y a deux choses

dans l'assemblée aussi bien que dans l'individu — le Saint Esprit qui est la puissance du bien, et la chair qui convoite contre lui. De même que, dans un homme, on peut dire que l'âme est répandue dans tout le corps dont elle anime toutes les parties ; ainsi en est-il de l'Esprit dans l'assemblée de Dieu. Lorsqu'on prétend qu'il faut tolérer l'absence de sainteté parce qu'il n'y a pas d'homme qui soit exempt de péché, c'est de l'antinomianisme ; et je crois que c'est là le principe même des Nicolaïtes. Chaque individu est tenu d'être prêt à rencontrer le Seigneur, sans rien laisser qui ne soit réglé au moment de Sa venue, et le Seigneur attend la même chose de l'assemblée, parce qu'il y a une puissance divine contre le mal dans l'Église comme chez le saint.

Vient ensuite la promesse précédée de la parole d'avertissement, mais tout est général, comme le danger et la menace. « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées : À celui qui vaincra, je lui donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu » (2:7).

Il y a eu le paradis de la création où l'homme a été placé et mis à l'épreuve par le simple test de l'obéissance, une seule fois ; mais il est tombé. Maintenant une nouvelle scène s'ouvre. Ce n'est plus le jardin d'Eden, mais le paradis de Dieu — « de mon Dieu » dit le Seigneur Jésus ; non pas de Dieu seulement en contraste avec l'homme, mais de « mon Dieu » comme Jésus Le connaissait. C'est dans la rédemption qu'Il nous introduit. Il ne s'y trouve pas d'arbre de la responsabilité qui puisse introduire la douleur et la mort. Seul s'y trouve l'arbre de vie. L'assemblée d'Éphèse était déchue, il est vrai de son premier amour : mais y a-t-il quelque chose de trop dur ou de trop bon pour le Seigneur ? Quelqu'un a-t-il senti profondément et correctement le tort qui était fait à Sa grâce ? s'il n'y avait qu'un seul qui ait vaincu (et il s'agit de victoire par une foi forte, non par simple préservation de la bénédiction originelle ; il s'agit aussi de vaincre à l'intérieur de l'église), cette promesse lui était donnée pour la consolation et la joie de son âme. La grâce du Seigneur est tout aussi pleine aujourd'hui. Puisse-t-il n'y avoir ici que des personnes ayant des oreilles pour entendre ; et s'il y en a qui en aient, puissent-ils écouter et vaincre !

Il est bien d'écouter l'assemblée agissant en discipline, se confiant en Celui qui est au milieu d'elle. Mais quand l'église abandonne son premier amour, et revendique d'autant plus fort d'être écoutée, prenant la place de Christ ou de l'Esprit, et prétendant enseigner, que faire ? « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées ». Maintenant la responsabilité individuelle devient incontestablement le principe pour le chrétien, comme en Matt. 13 pour le disciple, après la proclamation au ch. 12 du jugement d'Israël.

## **Smyrne**

Dans le message à Éphèse, nous avons vu l'assemblée s'écarter de son premier état. L'état qui suit est différent. L'Église à Smyrne est dans la détresse ; les saints de Dieu souffrent. Ils ont pensé peut-être que cette terrible épreuve était quelque chose d'étrange qui leur arrivait : mais la vérité est au contraire que le Seigneur est plus attristé par un chrétien quand Il le laisse exempt de souffrance pour la justice ou pour Son nom. Le Seigneur a Lui-même connu la tribulation au plus haut degré : mais dans Son cas, ce n'était que l'épreuve du bien qui était en Lui intérieurement, et la manifestation de Sa perfection à l'extérieur. Et tout pauvres que nous sommes, nous pouvons aussi connaître l'épreuve indépendamment du mal qui est en nous. Dans les châtiments qu'Il dispense à un chrétien en mettant Sa main sur lui, le Seigneur a deux sortes d'objectifs : cela arrive parce qu'il y a quelque chose de mauvais, ou parce qu'il y a danger que ce mal, ou autre chose, soit peu senti par le chrétien. C'est quand David était sans tribulation qu'il est tombé dans un piège ; et c'est quand il se trouva dans la détresse qu'il épancha son cœur, sous l'inspiration du Saint Esprit bien entendu, en ces doux accents que nous lisons aujourd'hui avec joie. Il est dangereux pour l'âme de désirer sortir de l'épreuve. Le but de l'épreuve peut être de nous montrer ce que nous sommes en réalité, ou, ce qui vaut mieux, de prouver ce que Dieu est pour nous, et envers nous : mais elle peut aussi être envoyée pour nous empêcher de tomber dans le péché. Le Seigneur dans son amour, détourne souvent de cette manière le mal qu'Il voit et que nous ne voyons pas. Je ne doute point qu'il y ait une autre espèce de souffrances, plus profondes dans leur caractère, à savoir la communion avec les

souffrances de Christ, qu'il ne faut pas confondre avec la discipline fidèle du Seigneur, quoiqu'il semble quelquefois elles puissent être combinées dans une mesure. En un sens, tous les chrétiens souffrent maintenant avec Lui, bien que tous ne soient pas appelés à souffrir pour Lui.

Il semble qu'à Smyrne le Seigneur a fait face au déclin du premier amour qui avait commencé, et qu'Il avait envoyé la tribulation pour ce faire. Une telle manière de faire de Sa part n'est pas rare, grâces Lui en soient rendues, car Il est bon et fidèle.

Et dans quel caractère parle-t-Il à cette assemblée ? « Voici ce que dit le premier et le dernier, qui a été mort et qui a repris vie ». Son titre est avant tout celui d'une personne divine contre Satan. L'Esprit réclame ici pour Jésus ce qu'Ésaïe avait auparavant réclamé pour l'Éternel (És. 41:4). Et y avait-il quelque chose qui ne pût être revendiqué pour Lui ? Il est Celui « qui a été mort et qui a repris vie » ? Quelle consolation pour ceux qui étaient dans l'épreuve ! Qui est Celui qui leur parle dans leur affliction ? Celui qui a été au plus profond de la douleur, et a traversé même la mort ; Celui qui était le Premier et le Dernier, et qui avait formé toutes choses, c'est Lui qui était mort et qui avait repris vie. Et c'est auprès de Celui-là même qu'il faut me réfugier dans l'épreuve. Cela fait voir le rapport qu'il y a entre la vivification des morts et la consolation de ceux qui sont dans l'épreuve (comparez 2 Cor. 1 à 5). Jésus était Dieu, mais il était homme aussi. Il fut l'homme souffrant, et il fut l'homme triomphant ; et comme tel Il était capable de les consoler dans leurs tribulations.

« Je connais [tes œuvres et ] ta tribulation, et ta pauvreté (mais tu es riche), et l'outrage de ceux qui se disent être Juifs ; et ils ne le sont pas, mais ils sont la synagogue de Satan » (2:9). Le mot « Juif » est pris ici symboliquement. C'était le nom de la nation qui était connue autrefois comme le peuple de Dieu, au-dessus de tous les autres ; et ces symboles étaient empruntés à l'Ancien Testament. Il semble que celui-ci désigne des personnes qui, ayant pris la position d'enfants de Dieu, étaient retournées à leur religion héréditaire. D'un côté, il y avait cette affliction extérieure que le Seigneur permettait pour leur bénédiction, et de l'autre, il y avait des gens qui insistaient sur des principes juifs (Phil. 3:2).

Mais le Seigneur dit : « Ne crains en aucune manière les choses que tu vas souffrir ». Ne vous occupez point de ce que l'on dit, ni de ce que l'on fait contre vous. « Voici, le diable va jeter quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés ». C'est ainsi que, par la grâce de Dieu, l'ennemi lui-même est employé comme instrument pour le bien des enfants de Dieu dans les persécutions qu'il soulève contre eux. D'un autre côté, il n'y a rien qui serve plus efficacement à Satan pour les détourner, qu'une espèce de demi-christianisme fait de laisser-aller tranquille. Que Dieu garde Ses enfants d'avoir deux visages ou deux caractères, — en sorte qu'il ne leur arrive jamais d'être mondains avec les mondains, et de prendre ensuite les manières de faire et de parler d'un chrétien avec ses frères !

Ce n'est pas une nouveauté pour le Seigneur que de se servir des efforts et de l'inimitié de Satan pour la bénédiction de Ses saints. On voit la même chose dans le cas de Job : et même l'épreuve de ce serviteur du Seigneur fut beaucoup plus profonde. À chacun des assauts successifs de Satan, Job maintint son intégrité et bénit le Seigneur ; mais le Seigneur fit connaître à Job lui-même la chose précise dont il avait besoin pour une pleine bénédiction : c'était de lâcher le moi pour le Seigneur. Ensuite Il lui montra Dieu, et la consolation de Job à la fin fut aussi profonde que son abaissement à ses propres yeux.

Job ne pensait point être trop occupé de lui-même ; mais c'est précisément ce que Dieu avait à lui montrer. Il aimait à rappeler le temps où les fruits de la piété manifestés chez lui attiraient le respect et l'estime des hommes. Mais Dieu lui montra combien il est mauvais d'être occupé des effets de la grâce chez lui et chez les autres. Ce que l'ennemi de Dieu et de l'homme ne put pas faire, les amis de Job le firent. Il avait pu tenir ferme contre les tentations de Satan, mais il fut provoqué à la folie par ses amis venus pour prendre part à sa douleur, et qui donnèrent leurs avis malencontreux. Quand quelqu'un parle beaucoup de la grâce, on peut être sûr qu'il y a passablement de moi qui n'est pas jugé. Job même dut être mis dans la fournaise pour découvrir qu'il y avait en lui beaucoup d'autres

choses que la grâce. Mais quoique Satan l'eût tenté sans succès, et que ses amis l'eurent seulement provoqué, quand le Seigneur intervint, Job est aussitôt complètement humilié. Il se voit à la lumière de la présence de Dieu, et s'écrie : « Mon œil t'a vu. C'est pourquoi j'ai horreur de moi-même, et je me repens dans la poussière et dans la cendre ». Mais la fin du Seigneur est pour le moins aussi bonne que son commencement. Il est toujours miséricordieux et plein de tendres compassions. C'est lorsque Job ne pense plus rien de lui-même dans la présence de Dieu, que la grâce prend véritablement son cours, et qu'il prie pour ses amis. « Et l'Éternel tira Job de sa captivité [voir note de la traduction J.N. Darby de Job 42:10] quand il eut prié pour ses amis ».

Smyrne succède à Éphèse. Comme je l'ai déjà donné à entendre, l'Église de Smyrne s'appliquerait, à mon avis, au temps où l'Église fut appelée à passer par la tribulation qui suivit l'époque apostolique — les persécutions infligées aux chrétiens par les empereurs romains, etc. « Voici, le diable va jeter quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés : et vous aurez une affliction de dix jours » (2:10). Les souffrances des chrétiens, la manière dont ils moururent pour Christ, etc. furent les quelques points lumineux, les quelques manifestations brillantes de la vie au deuxième siècle et au commencement du troisième.

« Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie » (2:10). C'est une doctrine importante que celle relative aux distinctions en gloire parmi les serviteurs de Dieu. Car, tandis qu'il est essentiel de maintenir que la même grâce qui a pardonné le brigand sur la croix a été nécessaire pour sauver Paul de Tarse, ce serait néanmoins une grande erreur de supposer que le brigand aura, dans la gloire, la même récompense que l'apôtre Paul. Cependant, nous ne devons point être effrayés en entendant dire au Seigneur : « Je connais tes œuvres » : car quoique les vases qui doivent contenir la bénédiction puissent ne pas avoir une même capacité, la petite coupe sera aussi remplie que la grande, et remplie, si je puis m'exprimer ainsi, des mêmes matériaux de joie et de bénédiction. Dans l'état de gloire, il ne sera naturellement plus question de mise à l'épreuve, de fidélité ou d'infidélité. Il existe des différences spirituelles avant que nous y soyons, et lorsque nous y serons, les distinctions dans le royaume de Christ répondront au caractère et à la mesure du service accompli ici-bas, quoique il faille réserver aussi la part de la souveraineté de Dieu (Matt. 19 et 20).

On a ensuite une parole de consolation bien appropriée aux fidèles de Smyrne : « Celui qui vaincra n'aura point à souffrir de la seconde mort » (2:11). Ne craignez point la première mort : elle n'est qu'une servante pour vous introduire dans la présence de Dieu. La seconde mort *ne vous touchera point*. Le Seigneur est comme ce bois de jadis qui fut jeté dans les eaux de Mara : Il est descendu pour nous dans les eaux les plus amères de la mort, et cela les a changées pour nous en douceur et en rafraîchissement.

## **Pergame**

Le Seigneur s'annonce ici à l'Église de Pergame comme Celui qui est armé d'une puissance susceptible de tout transpercer par la parole de Dieu, l'épée à deux tranchants qui juge. Dans l'Apocalypse, l'épée aiguë est au commandement du Seigneur Jésus comme l'instrument du jugement. Comme l'épée dans la main de l'homme, ainsi agit la parole qui révèle Dieu, fouillant et pénétrant tous les obstacles. Le Seigneur l'applique avec puissance : elle décide toutes les questions qui ont à faire avec Lui. Il y a toujours une relation grande et belle entre l'aspect et le titre sous lesquels le Seigneur se présente, et l'état de l'église à laquelle Il s'adresse. C'était parce que la parole n'avait plus dans l'assemblée cette énergie vivante pour juger, que le Seigneur Jésus prend soin de montrer qu'elle n'avait jamais perdu sa puissance dans Ses mains. Comme la première assemblée nous présente le déclin déjà entré même aux jours de l'apôtre Jean, et Smyrne le temps des persécutions de la part des païens, ainsi aussi nous avons ici un état de choses tout à fait différent. Pergame est la scène du pouvoir de Satan pour flatter et séduire, pouvoir dont il fit usage aussitôt après que la violence de la persécution se fut atténuée. Ce moyen de l'ennemi était plus dangereux que le second ; car lorsque nos cœurs sont engagés dans quelque chose de mal, rien ne prouve mieux que le cas est grave et désespéré que le fait qu'Il nous abandonne à notre volonté sans plus

nous reprendre. « Éphraïm s'est associé aux idoles, laisse-le faire ». Dans le cas de Smyrne, c'était tout le contraire : là le Seigneur arrêta la puissance de Satan au moyen de la persécution du dehors, et Dieu s'en servait pour empêcher les progrès de la corruption au-dedans.

Après cela, le dieu de ce monde promit aux chrétiens toute sorte d'avantages mondains. L'empereur lui-même offrit de devenir chrétien, quoiqu'il différât le baptême jusqu'à son lit de mort. Rien ne prouve davantage combien l'Église était entièrement déçue par l'oubli du nom du Seigneur, que son acceptation des conditions de l'empereur et du patronage du monde. Ceux même qui étaient sauvés avaient perdu complètement de vue ce qu'était l'Église, qui n'appartient pas au monde, mais au ciel. L'empire romain était essentiellement la puissance du monde. L'Église avait été appelée pour être le témoin vivant de deux grandes choses : premièrement de la ruine du monde, et secondement de l'amour de Dieu. Mais quand nous voyons l'Église donner la main au monde, tout est fini, et l'Église tombe tout droit dans l'esprit de ce siècle. Si le monde y gagne sous quelques rapports, l'Église y perd à tous égards ; et ce n'est pas étonnant puisque c'est au prix de la volonté et de la gloire de Christ.

C'est bien du « trône » de Satan qu'il s'agit : en présence d'un tel trône combien est appropriée la manière dont le Seigneur se présente Lui-même comme armé de l'épée à deux tranchants !

Le terme original est le même pour désigner un « siège » aussi bien qu'un « trône » dans d'autres portions de ce même livre ; mais ici c'est bien proprement un « trône », parce qu'il est parlé de Satan sous le rapport de l'autorité. Il est évident que tout cela décrit d'une manière exacte l'état des choses au temps de Constantin. Au lieu d'être sur le bûcher et dans la souffrance pour Christ, l'Église était maintenant unie au monde sous un même joug, dans une simple profession de christianisme ; car, comme le monde ne pouvait pas s'élever vers Christ, il fallait que ce soit elle qui descende au niveau du monde. Rien d'étonnant dès lors que le Seigneur dise : « Tu habites là où est le trône de Satan ». Néanmoins, Il reconnaît tout ce qu'Il peut, même là où se trouve cette misérable association : Son assemblée habitant là où est le trône de Satan. Ces chrétiens tenaient encore ferme Son nom et n'avaient pas renié la foi qui était donnée aux saints ; mais c'était tout. Ils tenaient ferme Sa gloire personnelle, et ne reniaient pas ce qui était révélé de Lui sous prétexte de la chair et du sang. Ils croyaient à Son sujet ce que l'œil n'avait point vu : Sa Dété. C'est contre ceci que Satan dirigeait ses ruses, comme précédemment il avait essayé de détruire ceux qui confessaient la vérité. Ils venaient précisément de sortir de la grande persécution dans laquelle Antipas avait été mis à mort. Mais à présent au lieu de souffrir, l'Église de Pergame habitait tranquillement avec le monde. Comme Lot, ils affligeaient aussi leurs âmes justes à cause de l'impiété de ceux qui les entouraient.

En conséquence, le Seigneur met en avant les choses au sujet desquelles il Lui fallait les avertir. « Tu as là des gens qui tiennent la doctrine de Balaam » (2:14). Quel est le trait principal qu'on voit chez Balaam ? Sa cupidité le conduisait à frayer avec le méchant roi de Moab et à le servir en maudissant le peuple de Dieu. Après que Dieu lui eut donné une réponse, il retourna vers Lui une seconde fois, parce que son cœur voulait suivre son propre chemin. Et c'est une chose bien solennelle de voir que si Dieu vous abandonne, vous pouvez arriver à obtenir ce que vous désirez. Plus tard, Balaam tombe dans un mal encore pire. C'était en effet un homme dont le cœur n'était pas avec Dieu. Il dit certaines choses vraies, mais il n'avait pas son esprit à ces choses. Il parle toujours comme de dehors, comme un misérable, vivant loin de la bénédiction qu'il voyait. « Je le verrai, mais pas maintenant ; je le regarderai, mais pas de près ». Il poursuit ainsi pas à pas, jusqu'à ce qu'il se prête à être lui-même corrupteur des élus même de Dieu, par le moyen du monde.

Il en fut de même pour l'Église. Les philosophes eux-mêmes commencèrent à s'occuper de la vérité chrétienne, et dans les écrits des Pères, on trouve une grande partie de ce que nous avons ici. Ce que la fornication est dans le domaine moral, tel est le commerce illicite des chrétiens avec le monde dans les choses de Dieu. Il y eut, je n'en doute pas, des témoins dont on ne fit que très peu de cas, sauf dans le ciel ; mais un des hommes qui exercèrent l'influence la plus étendue et la plus durable, Augustin, était véritablement un saint de Dieu, et quoique ce ne soit pas beaucoup dire, il

fut la plus grande lumière de l'Église d'occident. Il avait tenu ferme le nom de Christ et n'avait point renié sa foi. Tout le monde est d'accord que ces épîtres s'appliquaient dans l'origine aux églises auxquelles Jean écrivait : mais beaucoup ne voient pas qu'elles s'appliquent aussi aux différentes périodes de l'Église et en décrivent les divers états successifs.

La doctrine des Nicolaïtes (\*) paraît être un mal du dedans, et celle de Balaam en était plutôt un du dehors. C'était maintenant érigé en principe et en doctrine. La lettre à Éphèse parle des *œuvres* des Nicolaïtes ; mais la chose alla plus loin et plus profond. C'était une corruption de la grâce, la grâce tournée en dissolution. La sainteté est le plus grand piège, si elle n'est pas réelle, si elle ne découle pas de la vérité. Il n'y a rien de plus terrible que l'abus de la grâce par ceux qui la connaissent ou au moins qui en parlent. Si nous sondons nos cœurs et nos voies, nous reconnaitrons que c'est justement ce que nous sommes tous enclins à faire. La grâce nous a rendus complètement libres par Celui qui est mort et qui est ressuscité ; quels droits n'a-t-elle pas sur nos cœurs ? Ne nous arrive-t-il pas fréquemment d'agir avec la grâce de Dieu envers nous, de la même manière que nos enfants agissent à notre égard dans leur plus grand endurcissement ? ils considèrent alors tout comme une question de droit ? Quoique la création ait été assujettie à la vanité par suite du péché d'Adam, il n'y a pas cependant de mal moral rattaché aux formes inférieures de cette création. Mais il n'en est pas de même pour l'homme. Connaissant le mal, il continue de marcher avec. Et même après avoir obtenu la certitude de la délivrance, si la joie du salut a quelque peu disparu, nous nous mettons à faire servir la grâce du Seigneur à notre propre satisfaction. C'est là quand on poursuit sans conscience dans cette voie, ce qui constitue le Nicolaïsme.

(\*) La véritable leçon du verset 15 est « pareillement » au lieu de « ce que je hais » qui a été probablement copié du verset 2:6. Le sens est qu'il y avait des gens qui tenaient la doctrine Nicolaïte, aussi bien que des gens qui tenaient celle de Balaam.

Dieu entendait que sa grâce nous liât complètement à Lui-même. Nous pouvons voir une personne tomber dans le mal, (et bien sûr, c'est quelque chose de vraiment douloureux chez un chrétien), mais il y a une bien plus grande quantité de choses mauvaises que les autres *ne voient pas*. Dieu nous fournit l'occasion de nous juger nous-mêmes, quand personne d'autre, peut-être, n'en sait rien. Si nous ne le jugeons pas, alors les choses peuvent en arriver ici-bas à ce que le monde même se prononce sur ce mal ; et nous pouvons être certains qu'il faut qu'il y ait eu une masse énorme de mal secret, pour que Dieu permette que nous fassions une chute telle que le monde même juge notre conduite comme mauvaise. Mais il ne faut pas nous décourager. C'est justement là où la vérité est le plus prêchée et retenue, que Satan s'efforcera inévitablement d'introduire la pire conduite et les pires hérésies, pour attirer l'opprobre sur le témoignage de Dieu. Si un homme tombe du faite le plus élevé ou d'un sommet, sa chute sera naturellement d'autant plus terrible, et elle sera aussi beaucoup plus manifeste pour le monde que s'il avait simplement culbuté dans la plaine.

Le Seigneur ne dit point : « je combattrai contre *toi* par l'épée de ma bouche », mais « contre *eux* » (2:16). À la vérité, l'épée du jugement peut agir en ôtant les gens par la mort, comme dans le cas des saints de Corinthe qui furent jugés par le Seigneur ici-bas, afin que plus tard ils ne fussent pas condamnés avec le monde. La discipline chrétienne n'a pas pour but d'ôter ceux qui ne sont pas chrétiens du milieu de ceux qui le sont ; mais elle a plutôt pour but de purifier les chrétiens de ceux qui marchent mal, afin de maintenir l'honneur et la sainteté du Seigneur au milieu d'eux. La miséricorde est le grand motif de la discipline, après le maintien du caractère de Christ dans l'Église. C'est le fond des voies du Seigneur envers nous, et certainement il devrait en être ainsi de nous à l'égard des autres.

Le mélange de l'Église avec le monde eut pour conséquence immédiate d'isoler le chrétien fidèle. L'Église n'est devenue invisible que par le péché. Ce n'était ni l'intention de Dieu, ni selon Son cœur, qu'elle le fut jamais, quoique je croie que tout a été permis et ordonné avec sagesse. Dieu n'a pas fait une lumière pour qu'elle soit cachée, mais pour qu'elle fut mise sur un chandelier. Néanmoins le fait était le suivant désormais : le catholicisme régnait, si vous prenez le point de vue à longue portée, et bientôt frayait la voie au papisme. Or si la Parole pénétrait celui qui avait des oreilles pour entendre, elle lui donnait une communion secrète avec Christ, quand la position publique était devenue fautive

de manière stable. C'est pourquoi au saint dont le cœur est sincère au milieu de cette ruine et de cette confusion, Il (Jésus) dit : « Je lui donnerai [à manger] de la manne cachée » (2:17). La manne représente Christ lui-même, comme descendu du ciel et ayant pris une place d'abaissement dans le monde. Cette place que Christ prit ici-bas est rappelée à ceux qui se laissaient glisser dans le monde. La manne *cachée* a trait à l'usage fait de la manne en rapport avec l'arche : on en porta une certaine portion dans le lieu saint comme mémorial devant Dieu. Les fidèles devaient manger non seulement de la manne, mais de la manne cachée.

Le sens de cette promesse n'est pas simplement que nous partagerons avec Christ, et pour en jouir avec Lui, toute Sa gloire comme exalté en haut, et manifesté devant le monde ; mais Dieu nous donnera une communion spéciale avec Christ tel qu'Il était ici-bas. Ce qu'il y aura de particulièrement doux dans la gloire, ce sera de sentir que le Bien-Aimé qui nous aura introduits dans toute la jouissance et toute la paix du ciel, est Celui-là même que nous avons connu dans tout Son sentier de douleur et Sa réjection dans ce monde, avec Lequel nous y avons participé toujours si faiblement ici-bas, nous nourrissant de Lui, comme de notre portion présente. Le caillou blanc était la marque d'acquiescement complet. Puisseons-nous regarder ainsi en avant vers Christ ; et que Dieu nous donne de goûter Ses propres délices en Son Fils, tel qu'Il était ici-bas dans Sa position de rejeté des hommes ! Puisseons-nous, de plus, posséder le caillou blanc, la portion des fidèles à Christ dans un état de choses tel que celui de Pergame, où l'Église et le monde se réjouissaient ensemble. Quand ils seront dans le ciel, ces fidèles jouiront de la même nourriture qui les soutient maintenant. Christ sera là plus que jamais pour en jouir dans le ciel ; voilà ceux qui auront le caillou blanc « et sur le caillou, un nouveau nom écrit que nul ne connaît sinon celui qui le reçoit » (c'est-à-dire l'expression de la satisfaction secrète du propre cœur de Christ à l'égard de la manière dont vous avez souffert pour Lui et dont vous L'avez servi ici-bas). Assurément ce que le cœur appréciera le plus, c'est ce que Christ donnera entre Lui-même et le cœur seulement — ce que nul ne connaîtra que nous-mêmes et Lui. Que le Seigneur nous accorde d'être séparés de tout appât que Satan offre au moyen du monde, et puisseons-nous posséder des marques de l'amour que nous avons pour *Lui*, lors même que personne ne dût les connaître maintenant que Lui-même. Même dans la gloire, la joie de Son approbation secrète ne sera pas perdue, mais sera connue plus profondément que jamais.

### **Changement dans la structure des épîtres de l'Apocalypse**

Il y a, dans ce chapitre, un grand changement qui commence avec l'épître à Thyatire. Dans les trois premières assemblées l'avertissement (« que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées ») précède la promesse ; or les quatre dernières ont la promesse avant l'appel à écouter. Enfin on verra que celles-ci représentent des états de l'église qui vont jusqu'à la fin.

Il doit y avoir une raison à un pareil changement, une raison suffisante pour que le Saint Esprit adopte un arrangement uniforme dans les trois premières épîtres, et s'en écarte pour adopter un autre arrangement aussi uniforme dans les quatre dernières. Rien n'est livré au hasard dans la parole de Dieu. Comme toutes Ses voies envers l'homme ainsi que toutes les œuvres de la création portent l'empreinte de Son dessein dont Il les a revêtues Lui-même, à plus forte raison en est-il de même de cette parole qui développe Ses voies et manifeste Sa gloire morale. Cette considération est pour nous d'une importance pratique immense : car souvenons-nous que le secret de la force est dans une connaissance de Dieu et de Ses voies en Christ, enseignée par l'Esprit. Entrer dans les pensées et les sentiments de Dieu tels qu'ils sont manifestés dans ce qu'Il fait et ce qu'Il dit dans la révélation qu'Il a donnée de Lui-même, et jouir de ces pensées et de ces sentiments, voilà ce qui gagne et garde le cœur du croyant, le purifie et lui donne de la force. Israël ne comprit pas Ses voies, et en conséquence ne comprit jamais le cœur de Dieu, et son propre cœur s'égara, comme il est dit : « c'est un peuple dont le cœur s'égarait ; car ils n'ont point connu mes voies » (Ps. 95:10). Moïse, au contraire, appréciait le cœur de Dieu, et en conséquence il est dit à son sujet que « l'Éternel a fait connaître Ses voies à Moïse ».



Dans les trois premières églises, l'appel à écouter est donc adressé formellement à toute l'assemblée concernée ; mais dans les quatre dernières, le changement de place qui a eu lieu pour cet appel semble marquer une plus grande réserve : ceci semble indiquer qu'il n'est pas attendu que quelqu'un écoute, excepté ceux qui vaincront. C'est pourquoi, à partir de là, cette classe est distinguée du reste (\*). Le mal avait maintenant gagné le corps professant, de sorte que la promesse n'est plus présentée et ne pouvait plus l'être dans son ancienne forme qui ne faisait aucune distinction. De cette distinction, nous concluons qu'un résidu commence à être de plus en plus clairement indiqué.

(\*) Si quelqu'un pose la question « à qui l'Esprit adresse-t-il ces paroles ? » et qu'on répond « aux anges de ces assemblées », ce serait une singulière mégarde pour un lecteur qui réfléchit, même si l'on suppose que les anges seraient des évêques / surveillants, ce que nous avons montré être sans fondement et contraire au ton et à l'objet de l'Apocalypse. Il est triste de conclure à l'existence de l'épiscopat ou du ministère congrégationnel à partir d'un appel solennel à écouter fait à celui qui a des oreilles, alors que l'assemblée est en train d'être moralement jugée. L'Esprit parle aux assemblées, mais l'individu est mis en avant ici même ; et ceci se voit de manière encore plus frappante quand l'appel à écouter suit la promesse au vainqueur, à partir de Thyatire.

On voit quelque chose d'analogue ailleurs. C'est ainsi que dans les paraboles de Math. 13, les trois dernières sont incontestablement distinguées des précédentes, et s'adressent à des gens d'un degré supérieur de spiritualité. Les quatre premières furent prononcées dehors à la multitude, les trois dernières le furent dans la maison aux disciples seulement. Partout dans la Bible où on trouve une série de paraboles, de visions prophétiques, ou de choses semblables groupées ensemble comme le sont celles-là, il y a d'ordinaire, pour ne pas dire toujours, une ligne de démarcation entre celles qui commencent avec une portée générale, et celles dont l'application devient plus spéciale et plus restreinte à mesure que nous approchons du terme de la série. Cela est vrai d'une manière frappante de ces épîtres apocalyptiques, dont les quatre dernières séparent les vainqueurs de la masse infidèle qui les entoure. En un mot, la formation d'un résidu fidèle, qui d'abord n'était, je suppose, séparé que d'une manière morale du corps qui portait le nom du Seigneur (en vérité, il ne le porte plus maintenant, hélas !), — cette formation d'un résidu devient de plus en plus nette. Dans le cas de Thyatire, il semble que l'Esprit de Dieu rend ce principe clair et pleinement manifeste, comme on va le voir.

## Thyatire

Le Seigneur Jésus se présente ici dans Son caractère de Fils de Dieu, suivi d'une description empruntée pour l'essentiel à la vision de l'apôtre du chap. 1. « Écris aussi à l'ange de l'assemblée qui est à Thyatire : Voici ce que dit le Fils de Dieu, qui a ses yeux comme une flamme de feu, et dont les pieds sont semblables à de l'airain brillant » (2:18).

Si nous nous reportons à ce que les Écritures disent du Seigneur Jésus ainsi considéré, deux choses méritent d'être remarquées. Comme Fils de Dieu, Il est la source et le souverain donateur de la VIE (Jean 5). La vie que nous tirons par la foi (« car Celui qui croit a la vie éternelle ») du Seigneur Jésus Christ, est une vie d'une telle puissance que les corps mêmes de ceux qui la possèdent en Lui, sortiront des sépulcres en résurrection de vie ; tandis que les autres qui ne l'ont pas en doivent sortir en résurrection de jugement (Jean 5:28-29). Dans la résurrection de jugement nul ne peut être sauvé. Aucun chrétien ne paraîtra devant le tribunal de Christ comme un criminel à juger. Tous les chrétiens y comparaîtront (comme il le faut pour tous les hommes aussi) ; mais le résultat devant le monde sera, en dépit des pertes de récompenses dans certains cas, leur glorieuse manifestation comme hommes justifiés. Mais si vous ou moi devons comparaître afin de voir si nous sommes justes, et si nous pouvons *ainsi* échapper à la condamnation, pourrait-il y avoir pour nous un rayon d'espérance ? Malgré cela, il ne peut jamais y avoir, ou du moins il ne devrait jamais y avoir un doute quant au salut absolu de ceux qui ont la vie dans le Fils de Dieu et par Lui. Le tribunal de Christ les manifestera clairement comme des personnes justifiées ; mais nous n'avons pas à attendre notre comparution devant le tribunal pour savoir que nous sommes justifiés : nous déshonorons la grâce de Dieu et l'œuvre de Son Fils en ne le sachant pas maintenant, ce « dont le Saint Esprit nous rend aussi



témoignage ». La foi possède de droit, dès à présent et ici-bas, une garantie de pleine justification, conformément à la valeur et à l'acceptation du Seigneur Jésus aux yeux de Dieu.

Ceci nous amène au second des privilèges auxquels j'ai fait allusion comme se rattachant au « Fils de Dieu ». Il donne la LIBERTÉ aussi bien que la vie. « Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres » (Jean 8:36). Ce sont là les deux grands aspects de la bénédiction qui caractérise Jésus comme Fils de Dieu. Il procure non pas seulement la vie, mais aussi la liberté. Non pas qu'elles aillent ensemble toujours ou nécessairement. Car, comme on l'observe trop souvent, un homme peut posséder la vie spirituelle, et être néanmoins dans un triste esclavage. C'est aussi ce que nous lisons en Rom. 7. Une personne convertie a la vie, mais peut être en même temps le plus misérable des hommes pour ce qui regarde son expérience propre. « Misérable homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » Nous trouvons au chap. 8 la réponse de la grâce. « Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort ». Maintenant, la liberté va de pair avec la vie du Fils de Dieu, car Il est le Seigneur ressuscité qui est mort pour moi, et qui m'a déchargé de tout ce que la loi pouvait revendiquer, et qui m'a délivré de tout ce qui et tous ceux qui pouvaient faire obstacle à ma bénédiction. Le serviteur ne demeure pas à toujours dans la maison ; il peut recevoir avis de la quitter ; mais pareille chose n'arrive pas au fils. Et c'est à ce titre, comme fils, que Dieu nous place dans sa maison, dans une position de pleine et sainte liberté.

Quel titre propre à nous sonder, mais précieux, le Seigneur eut à prendre là, surtout qu'Il n'était pas seulement en train de pourvoir aux besoins d'alors de l'assemblée de Thyatire, mais qu'il avait en outre à présenter l'état d'éloignement de la vérité, et même les profondeurs de Satan, qui ont caractérisé les siècles du moyen-âge ! À Éphèse, lorsque les apôtres avaient presque tous disparu de ce monde, il y avait eu le déclin du premier amour ; à Smyrne, la persécution de la part des pouvoirs païens ; puis à Pergame, ce qui est évidemment signalé, c'est l'époque où le Christianisme prit l'ascendant sur le monde, et où par conséquent l'Église consumma et ratifia la perte de sa sainte et céleste séparation sur la terre. La puissance du monde n'a jamais remporté de plus grande victoire que lorsqu'elle fut vaincue extérieurement par la croix, lorsque tout le monde romain fut traité comme né de Dieu en vertu d'une simple profession du nom de Christ dans le baptême ; en bref, lorsqu'en apparence le paganisme tomba devant le soleil levant de la chrétienté, mais c'était en réalité le christianisme qui tombait. Il se peut que, sous bien des rapports, cet événement ait été une grâce pour le genre humain, comme certainement il a été le plus grand dans le gouvernement du monde depuis le déluge ; mais qui peut mesurer la perte pour les saints et le déshonneur pour leur Seigneur, quand le corps chrétien échangea la position actuelle de souffrance en grâce, dans l'espérance de la gloire avec Christ à Sa venue, contre une position actuelle d'autorité dans le monde, et même sur le monde ? Avec Thyatire, nous arrivons à une période encore plus sombre — conséquence naturelle de la jouissance pour un temps des délices du péché. Quand l'empire se rangea sous la profession de la croix, et la revêtit magnifiquement d'or, il en résulta non seulement que les enfants de Dieu furent comblés de faveurs (au lieu d'avoir à errer, vêtus de peaux de brebis et de chèvres, ou à se cacher dans les cavernes et les trous de la terre), mais que leurs ennemis furent inévitablement attirés, que l'état typifié par Balaam se développa, et que l'homme courut avidement après l'erreur pour une récompense. Mais l'état typifié par Jézabel est pire encore que celui-là, et est tout à fait significatif de la manière sanguinaire et idolâtre de la prophétesse qui chercha à être maîtresse universelle dans les siècles de ténèbres, comme on les appelle et comme ils étaient effectivement. C'est cet état de choses, je crois, que préfigurait remarquablement l'assemblée à Thyatire.

Mais le Seigneur aime louer tout ce qu'Il peut, et c'est dans une sombre époque qu'Il prend plaisir à pouvoir donner Son approbation à quelque chose. « Je connais tes œuvres, et ton amour, et ta foi, et ton service [tel est bien l'ordre véritable], et ta patience, et tes dernières œuvres qui dépassent les premières ».

« Mais j'ai contre toi, que tu laisses faire la [ou : ta] femme Jézabel qui se dit prophétesse, et elle enseigne, et égare mes esclaves, les entraînant à commettre la fornication et à manger des choses

sacrifiées aux idoles ». Ainsi, il y avait beaucoup d'énergie, et de service dévoué ; mais en même temps, le mal le plus grave menaçait l'assemblée de Thyatire, et était même déjà alors à l'œuvre.

Quand Jézabel siégea en reine en Israël, tout ne fut que ruine et confusion ; mais le Seigneur ne manqua pas de se susciter un témoin convenable. C'est alors que nous trouvons un Élie et un Élisée, et même un autre témoin là où naturellement on pouvait le moins s'y attendre, dans la maison même où le mal régnait en souverain. Il y avait celui qui cacha dans une retraite, et nourrit les prophètes du Seigneur persécutés. Comme le Nouveau Testament nous montre des saints dans la maison de César, de la même manière précisément il y eut jadis un Abdias qui craignait beaucoup l'Éternel, et qui était établi sur la maison d'Achab, lequel « s'était vendu pour faire ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, sa femme Jézabel le poussant ». C'est aussi alors qu'il y eut ce résidu de sept mille qui n'avait pas fléchi les genoux devant Baal.

Sans doute que le Seigneur aurait pu dire de ce résidu ce que nous lisons dans l'épître à Thyatire : « Tes dernières œuvres dépassent les premières ». La méchanceté de ceux qui entouraient ces fidèles ne faisait que rendre leur fidélité plus précieuse au Seigneur ; et peut-être, pouvons-nous ajouter, les loue-t-Il davantage que s'ils avaient vécu dans des jours moins difficiles : tout comme, inversement, Il ne peut que traiter très sévèrement le mal commis dans un temps spécial de lumière et de grâce. Que d'Ananias et de Saphira il y a eu depuis les jours de la Pentecôte qui n'ont pas été visités d'une manière aussi ouverte et avec aussi peu de ménagements que lorsqu'une grande grâce reposait sur tous ! C'est là une pensée encourageante pour nous qui nous savons exposés non pas, il est vrai, à l'orage de la persécution, mais à une saison bien plus dangereuse. Il n'y a jamais eu de temps où l'homme ait eu meilleure opinion de lui-même, et c'est là un péché d'autant plus grave que le témoignage de la vérité de Dieu soutenant le fait contraire a été largement répandu partout. Je ne nie pas qu'il se fait aujourd'hui de grands efforts parmi les chrétiens. Mais « l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et écouter vaut mieux que la graisse des moutons » ; et jamais il n'y a eu moins de soumission à la volonté de Dieu qu'en ce temps-ci. L'esprit d'association est très répandu, et cela sonne bien ; on prend beaucoup conseil ensemble ; mais faire alliance est une chose, et s'appliquer à garder l'unité de l'Esprit en est une autre bien différente. Or voici ce que le Seigneur déclare : « C'est à celui-ci que je regarderai : à l'affligé, et à celui qui a l'esprit brisé, et qui tremble à ma parole ». Ce qui est réellement important pour les chrétiens, ce n'est point de se trouver ensemble, seraient-ils même tous les chrétiens, mais d'être ensemble dans la voie du Seigneur, et n'ayant pour but que la gloire du Seigneur, — la « seule chose » qu'ils aient à faire. N'y en eut-il que deux ou trois réunis à Son nom, Il nous a assuré Lui-même que Sa présence et Sa bénédiction seraient là, malgré toutes les apparences contraires. Tandis que même si nous nous retrouvions ensemble deux ou trois mille, si ce n'était pas en obéissance directe au Seigneur Jésus, nous ne recueillerions finalement que douleur et honte, malgré les apparences pour un temps. Si nous cherchons à plaire aux hommes, nous ne saurions être serviteurs de Christ.

C'est donc, me semble-t-il, quand le Seigneur a devant les yeux l'état d'une église qui pouvait bien préfigurer le sombre développement d'un jour à venir (durant lequel les saints seraient dans un grand esclavage et où une action complètement étrangère s'exercerait au milieu d'eux en les persécutant, tandis que l'autorité de Christ serait pratiquement anéantie), c'est, dis-je, à un pareil moment, que le Seigneur met en avant son titre de « Fils de Dieu » dont les yeux étaient comme une flamme de feu et les pieds comme de l'airain brillant. Jadis Pierre L'avait confessé comme le Christ, le Fils du Dieu vivant ; et là-dessus, immédiatement après l'avoir déclaré bienheureux et l'avoir solennellement nommé du nom nouveau qu'Il lui avait donné, le Seigneur ajoutait : « Sur ce roc, je bâtirai mon assemblée ». Maintenant, hélas ! le Seigneur anticipe le jour où l'église professante perdrait l'équilibre et se mettrait virtuellement à Sa propre place à Lui, alléguant que c'était elle, la dame « qui se dit prophétesse », qu'il fallait écouter en matière de foi, et non pas Lui le Seigneur. En conséquence nous le voyons ici revendiquer Sa gloire personnelle et les attributs de Son jugement inflexible et qui scrute tout, — pensée sérieuse mais consolante pour ceux des Siens qui se trouveraient au milieu de cette triste confusion, et ressource parfaite que leur procurait Sa sagesse

pour les délivrer de ce qui allait s'établir, ou était déjà établi. Ils auraient besoin de jouir du fondement immuable, le Fils de Dieu, et de l'assurance que Son assemblée bâtie sur le roc ne pourrait défaillir, au moment où toutes les apparences publiques seraient contraires, comme elles Lui avaient été contraires en Israël. Ces fidèles étaient pires que tout aux yeux de leurs persécuteurs ; ils étaient précieux en Christ. C'était une épreuve plus sévère que celle subie de la part des Juifs ou des païens ; mais le Fils de Dieu était un spectateur attentif qui voyait tout. C'est aussi de la même manière que Sa promesse (2:26, 27) devait les préserver de rechercher un royaume actuel, un soi-disant millénium spirituel sans Christ, où ils auraient soit la liberté de jouir du monde, soit même le droit de le gouverner.

Dans l'église de Thyatire il se trouvait des personnes fidèles, aimantes, et zélées particulièrement pour les bonnes œuvres ; mais il y avait aussi cette tache comme une plaie, qu'on y supportait « la femme Jézabel ». Jézabel, comme nous l'apprenons ici, était une fausse prophétesse qui enseignait et trompait les serviteurs de Christ, les induisant à commettre fornication et à manger des choses sacrifiées aux idoles. C'était pire que l'iniquité de celui qui aima le salaire d'iniquité, un pas de plus en avant dans la voie de Balaam.

« Et je lui ai donné du temps afin qu'elle se repentit, et elle ne veut pas se repentir de sa prostitution. Voici, je la jette sur un lit, et ceux qui commettent adultère avec elle dans une grande tribulation, à moins qu'ils ne se repentent de ses œuvres ; et je ferai mourir de mort ses enfants ; et toutes les assemblées connaîtront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs ; et je vous donnerai à chacun selon vos œuvres » (2:21-23).

Qu'y a-t-il de plus abominable que le mal prévu ici ? Jézabel, comme tous le savaient, ajoutait la violence à la corruption ; elle était conseillère pour verser le sang, ennemie active de tous les témoins de Dieu, protectrice publique et privée des prêtres des idoles et des prophètes de Baal. Et maintenant, on trouvait à Thyatire ce qui, aux yeux du Seigneur, dénotait l'idolâtrie sombre et cruelle que voulait enseigner et imposer expressément une prétendue autorité infaillible au sein de l'église professante. Mais maintenant, le germe existant ne pouvait être caché à Celui dont les yeux étaient comme une flamme de feu. Jézabel était là, et « ses enfants » aussi. C'était une source de mal profonde et durable. Mais le jugement qui devait la frapper, elle et tous ceux qui émanaient d'elle, était sévère, même s'il paraissait tarder. Le Seigneur distingue divers degrés de relation avec le mal ; mais aucun ne restera impuni si la chrétienté décide que le mal doit être autorisé sous le couvert de Son nom adoré. La repentance était absolument refusée, bien que le Seigneur ait donné largement du temps pour la faire. La « fornication », selon la figure utilisée, était à la fois enseignée et pratiquée. La longue patience de Sa part était le signe certain que l'objet devant subir le jugement était dans une condition mauvaise à fond (sinon Il vient promptement avec le souci jaloux de l'amour vrai qui compte sur une réponse vraie), et que, quand le jugement viendra, il sera nécessairement définitif et impitoyable. « La femme », on l'a remarqué depuis longtemps, symbolise l'état général, tandis que « l'homme » symbolise la place de l'activité responsable.

Les mots « quelque chose » [dans « j'ai contre toi »] au verset 20 selon le Texte Reçu, doivent disparaître. Il ne s'agissait pas d'un petit sujet de plainte, mais bien d'un ayant une gravité et une complication extraordinaires. Ces mots se sont glissés là en provenance du verset 14, j'imagine, ces deux versets se ressemblant assez pour qu'un copiste ait eu l'idée de les assimiler complètement. Mais un examen plus attentif montre, ainsi que nous l'avons vu, que la différence entre eux est grande, surtout si nous devons lire « ta femme Jézabel ». Le péché de fornication ou d'adultère est ici le symbole de ce commerce impie avec le monde qui, pour le chrétien ou pour l'Église, est une relation analogue à celle du mariage d'une Cananéenne avec un Israélite. L'action de manger des choses sacrifiées aux idoles met en communion avec ce qui avait un lien direct avec la puissance de Satan ; « car les choses que les nations sacrifient, elles les sacrifient à des démons et non pas à Dieu ». Et c'est une chose facile d'avoir communion avec les démons, que les hommes y attachent peu d'importance ou que les chrétiens jugent sainement de son énormité.

Outre celle qui était la corruptrice principale et la source du mal, il est fait mention de deux classes de personnes positivement coupables : d'une part les serviteurs de Christ qu'elle induisait à un commerce illicite avec le monde, et ceux qui étaient la postérité directe de Jésabel, « ses enfants ». Le Seigneur allait agir avec chacun selon ses œuvres. Il était le juste Juge, et il faut que l'homme, comme tel, soit jugé, et que tous, saints ou pécheurs, soient manifestés devant Son tribunal. Il est tout à fait remarquable que le Seigneur évite de dire que les saints seront jugés. « Je vous donnerai à chacun, dit-il, « selon vos œuvres ». Il en est de même au chapitre 22:12, et bien d'autres passages semblables. D'un côté il nous est déclaré positivement que le croyant ne viendra pas en jugement (car c'est le mot « jugement » en Jean 5:24 qu'il faut lire, et non pas « condamnation », quoique certainement tel en doive être le résultat). De l'autre côté, nous savons par Apoc. 20:12, 13, que les méchants doivent se trouver devant le trône, et là, être jugés selon leurs œuvres. Leur résurrection est une résurrection de jugement (et en effet de condamnation) en contraste avec la résurrection des justes qui est une résurrection de vie. Ainsi, il est certain que si je suis jugé pour le salut ou pour la perdition selon ce que mes œuvres méritent, je dois être perdu, car j'ai péché et j'ai le péché ; néanmoins, il est également sûr que le Seigneur n'est point injuste pour oublier l'œuvre et le travail d'amour, et ainsi Il donnera à chacun selon ses œuvres. Christ lui-même, l'amour de Christ, est le seul bon motif d'un chrétien en quoi que ce soit, mais il y a des récompenses pour ceux qui ont souffert pour Christ, ou qui ont été rejetés à cause de la justice ou du nom de Jésus.

Le résidu apparaît avec une grande clarté dans le verset qui suit : « Mais je vous dis à vous, savoir, aux autres (litt.: au reste, au résidu) qui sont à Thyatire » (2:24), paroles qui nous montrent quelques fidèles, appelés « les autres, le reste », distingués de la masse dans Thyatire. Le Seigneur avait parlé de Ses serviteurs qui avaient été induits à jouer avec le mal de Jésabel, et des propres enfants de cette méchante femme, classe pour laquelle il n'y avait aucune miséricorde à attendre de Sa part. Il s'adresse alors à une autre classe, le résidu, « les autres ». Le corps extérieur corrompu continue, et il y a un résidu que le Seigneur avait désormais particulièrement en vue. Il les suppose ignorants de ce que la chrétienté estimait être alors de la connaissance, et Il dit seulement « autant qu'il y en a qui n'ont pas cette doctrine, qui n'ont pas connu les profondeurs de Satan (comme ils disent), je ne mets sur vous aucune autre charge, mais seulement tenez ferme ce que vous avez, jusqu'à ce que je vienne » (2:24, 25). Ces « profondeurs de Satan », ils ne les avaient pas connues. Ils n'attribuaient aucune valeur à la connaissance qui savait l'appel à la sainteté. La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse, et ce commencement au moins, ils le chérissaient, et ils faisaient bien. Cela peut paraître insignifiant, mais ils s'étaient gardés purs de ce mal, et en tenant ferme le peu qu'ils avaient, ils auraient sûrement leur récompense à la venue du Seigneur. Dans ces siècles de ténèbres il y a eu ceux qui ont beaucoup souffert pour Christ et qui lui rendirent témoignage. Tels furent les Albigeois, les Vaudois, et d'autres. Je considère la phrase « vous, les autres, qui êtes dans Thyatire » comme se rapportant à ces diverses groupes persécutés qui ont retenu avec force ce qu'ils avaient de Dieu, surtout la piété pratique et leurs voies religieuses. Elles n'avaient guère de connaissances, mais elles étaient un résidu séparé et souffrant du mal qui les entourait, spécialement celui venant de Jésabel. La consolation qui leur est présentée ne consiste pas en quelque promesse d'amélioration de l'état de l'Église, mais bien dans une espérance en dehors de tout sur la terre, savoir le royaume et la venue de Christ en personne. Entre temps, ils étaient appelés à vaincre et à garder les œuvres de Christ jusqu'à la fin.

Il ne saurait y avoir en peu de mots une esquisse plus admirable que celle que nous avons ici. Il n'est pas peu remarquable que le livre de l'Apocalypse ait été beaucoup prisé par ces saints. À la vérité, il en a été toujours plus ou moins ainsi aux époques de persécution : non que ce soit là le meilleur motif, car c'est lorsque le Seigneur amène son peuple à attendre Son retour que ce livre de l'Apocalypse est le plus apprécié ; mais Sa tendresse envers les Siens dans la souffrance en un temps de ténèbres est extrêmement douce au cœur ; et quelle promesse ! « Et celui qui vaincra et qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les nations », etc (2:26, 27). Ce que l'Église du moyen-âge rechercha avec arrogance et méchanceté, les saints qu'elle persécuta ou

méprisa doivent le posséder lors de la venue et du règne de leur Seigneur, et ce sont donc cette venue et ce règne qui sont présentés ici comme l'objet convenable de leur espérance. L'Église coupable fut autant cruelle envers les véritables saints qu'ambitieuse de puissance sur le monde. Les choses ecclésiastiques ont atteint le niveau le plus grossier. Mais il est bon d'attendre le temps et les voies du Seigneur : Lui est le même, hier, aujourd'hui et éternellement. C'est lorsque la puissance terrestre aura été mise de côté et jugée, que ceux qui ont souffert avec Christ régneront avec Lui.

Mais la promesse va plus loin que l'autorité sur les nations, et le pouvoir de les paître avec une verge de fer selon que Christ aussi a reçu de son Père. « Et je lui donnerai l'étoile du matin » (2:28). Ceci est très précieux ; il ne s'agit pas seulement d'être uni à Christ au jour de Sa puissance, quand la force des hommes sera brisée en morceaux comme les vases d'un potier, mais « de nous réunir ensemble à lui » avant ce jour-là. L'espérance demeure dans toute sa plénitude, aussi fraîche qu'au commencement. Christ seul pouvait parler et agir ainsi.

Le lever du soleil appelle l'homme à ses laborieuses occupations, mais l'étoile du matin brille pour ceux-là seuls qui ne dorment pas comme les autres, pour ceux qui veillent comme des enfants de lumière et du jour. Sans aucun doute nous serons avec le Seigneur quand le jour de gloire se lèvera sur le monde ; mais l'étoile du matin précède le jour, et Christ ne dit pas seulement : « Je suis... l'étoile brillante du matin » ; mais « je donnerai l'étoile du matin ». Il viendra et recevra Ses saints célestes avant qu'ils soient manifestés avec Lui en gloire. Puissions-nous Lui être fidèles dans le refus des aises, des honneurs et du pouvoir du siècle présent ! Puissions-nous Le suivre en portant notre croix et en nous renonçant nous-mêmes chaque jour. Il ne nous oubliera pas en Son jour, et avant que ce jour vienne, Il nous donnera l'étoile du matin.

### ***Place particulière de Thyatire***

Je voudrais ajouter ici, en terminant ce tableau d'Apoc. 2, que la place de Thyatire est une sorte de transition, liée aux trois églises précédentes quant au terrain de l'église, quelle que soit la corruption qui a été permise et qui a caractérisé son état public. D'un autre côté elle est liée aux trois églises qui suivent sur la base de la vérité et du témoignage (qui n'est pas selon la règle ecclésiastique), les deux séries étant marquées par le changement de position dans l'appel à entendre, et aussi dans le fait qu'elles vont jusqu'à la fin. Les églises précédentes étaient des phases transitoires. Cette église de Thyatire commence les états plus permanents en vue de la venue du Seigneur.

En rapport avec cela, on peut noter qu'après Thyatire, ce que les voies du Seigneur visent dans la menace, c'est l'ange ; jusque là, elles avaient visé ou bien le chandelier comme à Éphèse, ou bien ceux qui commettaient le mal comme à Pergame et à Thyatire. Smyrne et Philadelphie sont une exception, chacune dans l'une des deux séries. À l'ange de l'assemblée qui est à Sardes, la parole adressée est « Je viens à toi comme un voleur » ; quand il y avait eu un langage de ce genre précédemment, Christ avait dit « Je vais combattre contre eux », etc. ; « Je la jette » et « Je ferai mourir de mort Ses enfants », etc.

Dans la deuxième série, il est question de témoins séparés dans la chrétienté, où la fidélité est tout, comme dans le cas des disciples des évangiles. Le jugement doit tomber sur l'ensemble, mais non pas sans distinguer ceux qui ont des cœurs vrais. C'est dans cette nouvelle partie (avec une légère exception pour Sardes, qui est nécessaire et qui ne fait que confirmer la règle) les titres de Christ sont distincts de ceux vus dans la vision du commencement au ch. 1, et ils attirent les regards sur Son règne futur. Ceci apparaît de manière particulièrement nette avec Laodicée, de sorte que les « choses qui sont » peuvent disparaître dès lors, et c'est bien ce qui a lieu.

## Chapitre 3

### Sardes

Tout lecteur intelligent doit s'apercevoir, je pense, qu'avec ce chapitre nous entrons dans un ordre de choses complètement nouveau, ou du moins que c'est une espèce de nouveau point de départ. On ne retrouve plus au ch. 3 ce qui était décrit dans la vision de Christ marchant au milieu des chandeliers, sauf la mention des « sept étoiles », qui toutefois ne sont plus tenues dans Sa main droite. Il est vrai que les traits que nous avons signalés dans le chapitre précédent peuvent exister encore, et être observés en même temps que les nouveaux traits révélés ici. Non seulement il peut y avoir des points moralement semblables à ceux que nous avons vus à Éphèse, Smyrne ou Pergame, mais aussi la continuation de l'état public du mal décrit dans le message à l'ange de l'assemblée à Thyatire, qui va jusqu'à la fin et d'une manière différente des précédentes. Nous trouvons à Sardes une autre condition, une condition qui correspond à l'état général du protestantisme après la Réformation. Ce n'est plus un mal aussi manifeste, comme l'idolâtrie ou les autres horreurs décrites précédemment : mais ce qui s'offre désormais à nos yeux est un état de choses ayant une forme extérieure plus correcte et un aspect orthodoxe. Comme les quatre églises du chapitre 2 se font suite l'une à l'autre, et décrivent l'état de choses avant l'apparition de Luther, ainsi Sardes décrit ce qui a suivi la Réformation, lorsque l'ardeur et la ferveur de la vérité et le premier courant de bénédiction eurent passé et qu'un froid formalisme se fût établi.

La manière dont le Seigneur se présente est merveilleusement appropriée à un état pareil. « Celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles dit ces choses » (3:1). C'est un nouveau point de vue sur Christ. Au ch. 1 « les sept Esprits » étaient distincts de Sa personne et reliés au trône. Les « sept esprits de Dieu » font référence au Saint Esprit de Dieu, vu dans Ses diverses perfections et dans les diverses voies dans lesquelles Il opère, — et ceci, non seulement dans l'Église, mais aussi envers le monde. Au chap. 5, lorsque tout ce qui concerne les églises est fini, le Seigneur Jésus est représenté d'une manière symbolique comme un Agneau immolé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept Esprits de Dieu envoyés sur toute la terre — le Saint Esprit en tant qu'agissant en vue du gouvernement de la terre. Ce n'est point le Saint Esprit dans toute la plénitude de la bénédiction dans laquelle il a introduit l'Église dans son unité ou par le fait qu'Il y habite. C'est l'expression de l'Esprit dans Sa plénitude de qualité et de puissance pour accomplir la volonté de Dieu sur la terre.

Mais quelle que fût la condition de l'Église, le Seigneur Jésus possède toute la puissance de l'Esprit de Dieu, et en même temps la plénitude d'autorité spirituelle. Il n'y a pas eu deux choses plus séparées que celles-là au temps de la Réformation. Il y avait à cette époque un vaste corps se nommant l'Église, qui réclamait le pouvoir de décider de tout, en qualité d'épouse de Christ. Il n'est pas étonnant qu'on mît aussi fortement en avant la prétention à l'infaillibilité, parce que ceux qui assumèrent une autorité irresponsable comme vicaires de Christ pour régler les affaires de l'Église, définir la doctrine, etc., devaient assurément être infaillibles. Ce corps avait été à l'œuvre pendant des siècles, concentrant le pouvoir sur lui ; mais à la fin la lutte s'engagea, et il fut démontré que c'était le plus grand assemblage de mal contre Dieu et contre son Fils, qu'il y eût jamais sur la terre. Il a pu, dans les pires moments, y avoir en son sein de véritables saints de Dieu ; mais même dès le début, des hommes excellents ont contribué à donner au siège de Rome une position d'autorité fautive et absurde : saint Bernard lui-même, par exemple, approuva la persécution des Vaudois.

Mais Dieu peut tourner de telles leçons à notre profit. Car il est bon de se souvenir qu'il ne saurait y avoir d'erreur plus grande que de demeurer dans ce qui est mauvais parce qu'on y trouve de véritables saints de Dieu. En effet, la grande visée de Satan est de tout gagner en obtenant que les personnes bonnes fassent de mauvaises choses. Quand finalement la crise arriva, et que des hommes se soulevèrent dans une partie considérable du monde contre ce mal horrible, il s'ensuivit un divorce entre les deux pensées, celle de l'autorité ecclésiastique et celle de la puissance spirituelle. Au lieu d'être un corps qui les réclamait toutes les deux, par dérogation et en dépit des

droits de Christ, le désordre se mit dans tout ce qui était ecclésiastique, et les hommes revinrent au pouvoir du monde pour s'affranchir de la domination du Pape.

Le protestantisme eut donc toujours tort dès le début sur la question ecclésiastique, parce qu'il considéra le pouvoir civil comme revêtu de l'autorité ecclésiastique ; en sorte que si, sous la papauté, le gouvernement du monde avait appartenu à l'Église, le monde devint désormais dans le protestantisme le gouverneur de l'Église. Il ne s'agit point de la question de l'état et de l'Église que les politiciens puissent discuter, et qui est beaucoup trop étroite et basse comme question pour le chrétien. Il n'y a qu'une chose satisfaisante : se trouver dans le sentier de Christ, Lui rendant honneur à Lui.

« Je connais tes œuvres, que tu as le nom de vivre, et tu es mort ». Ces paroles décrivent les voies froides et formalistes en matière religieuse qu'on trouva après la Réformation parmi ceux qui n'étaient pas réellement chrétiens. Le Seigneur Jésus montre ce qu'il désapprouve dans le protestantisme. Pourquoi ne pas être entièrement chrétien ? C'est misérable de se vanter de ne pas être aussi mauvais que Jézabel ; c'est la mort si ce n'est pas une abomination.

Dans les pays protestants, il y a habituellement une certaine mesure de vérité, et il y a encore plus communément la liberté de conscience. Mais le but de Dieu n'est pas simplement que l'âme soit délivrée de maux grossiers, ou de fautes de détail, mais que l'âme soit droite avec Dieu, et qu'elle laisse au Seigneur sa gloire et sa voie dans l'assemblée chrétienne — la liberté pour le Seigneur d'opérer par le Saint Esprit selon Sa volonté. Quand Il a la place qui lui revient, il y en a le fruit béni dans l'amour et dans une sainte liberté. Ce dont nous avons besoin c'est la liberté du Saint Esprit, et non une liberté humaine provenant de la puissance du monde (mais que Dieu nous garde de dire un mot contre les autorités qui existent et qui agissent dans leur sphère). C'est le péché des chrétiens d'avoir fait assumer aux puissances du monde une fausse position dans les choses divines. Le Seigneur Jésus touche la racine de toute l'affaire dans la manière dont Il se présente à l'assemblée de Sardes. Qu'il s'agisse de puissance spirituelle ou de l'autorité extérieure qui en découle, le Seigneur revendique tout cela comme Lui appartenant. Nous avons vu dans la lettre à Éphèse qu'Il tenait les sept étoiles dans Sa main droite et marchait au milieu des sept chandeliers d'or ; mais ici les deux choses sont réunies, la puissance spirituelle intérieure et l'autorité extérieure. Il a les Esprits de Dieu et les étoiles. Il n'est pas dit ici qu'il tient les étoiles dans Sa main droite, mais seulement qu'elles sont à Lui, aussi bien que la plénitude de compétence spirituelle. Il est encore moins dit qu'Il marche au milieu des sept chandeliers. Ce dont il s'agit est l'affirmation de Ses droits, non pas leur exercice.

Dans la plus grande partie des églises protestantes, on a, pour ainsi dire, abandonné le contrôle des sept étoiles entre les mains des puissances qui existent. D'un autre côté, ceux qui se révoltaient contre ce mal tombaient dans le mal non moins triste de supporter que ce soit l'Église qui ait les sept étoiles sous sa garde. L'Écriture ne renferme absolument rien à l'appui de la doctrine selon laquelle soit le monde, soit l'Église aurait en leurs mains ce genre d'autorité. Le Seigneur Jésus la possède encore tout entière. Il ne l'a point abandonnée, et la seule chose qu'il faille c'est que l'Église reconnaisse ce qu'Il est, et Il agira en conséquence. Quand il y a de la foi pour le reconnaître dans sa place de Tête de l'Église, Il répondra assurément à tous les besoins. S'Il prête l'oreille au plus faible cri de Ses agneaux, n'entrera-t-Il pas dans les besoins profonds de l'Église ? N'est-elle pas l'objet intime de Son cœur, et qui affecte Sa gloire morale ? Ce n'est que dans la gloire céleste qu'Il a pris Son caractère de Chef de l'Église, et il est monté là-haut non pas seulement pour être Chef [= Tête], mais pour agir comme Tête. Or quel est le caractère de Ses fonctions à cet égard ? Il exerce l'autorité en ayant des personnes pour agir sous Lui ici-bas. Le résultat en est l'existence du gouvernement et des dons dans l'Église de Dieu, choses auxquelles l'état de ruine de l'Église n'a pas porté atteinte. En prévision du temps où on secouerait l'autorité illégitime du corps qui s'appellerait lui-même l'Église, et de toute la confusion qui s'ensuivrait, le Seigneur se présente comme Celui qui est supérieur à tout cela. Quelle que puisse être la condition des choses ici-bas, la force est en Christ : et nous ne la trouverons jamais en regardant à la condition de l'Église, mais en regardant à Christ.

Lorsque les apôtres étaient ici-bas, ils étaient autorisés à agir pour Christ d'une manière toute spéciale ; mais après leur départ, la source réelle de la puissance en vertu de laquelle ils avaient agi de manière subordonnée à Christ, n'a pas tari ; le Seigneur Jésus l'a encore tout entière sous Sa garde. Il y avait à Sardes le nom de vivre, mais en réalité c'était la mort. C'est de leur condition en tant que corps, et non comme individus que parlait le Seigneur. « Sois vigilant, et affermis ce qui reste encore qui s'en va mourir, car je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites [complètes] devant mon Dieu ». Là encore nous avons un trait frappant de ce qui a eu lieu dans le protestantisme. Dans le désir d'éviter l'abus que le système romain avait fait des œuvres, les chrétiens ne leur donnèrent évidemment pas en pratique dans leurs pensées la place qui leur est due — une place due parce qu'ils ont été amenés à Dieu. Car Dieu attend des Siens une marche toute particulière et de réelle séparation ; ce qu'Il reproche à Sardes, c'est d'avoir manqué à cet égard. Les saints de Dieu, même à Thyatire, étaient approuvés de Dieu à cause de leur zèle, malgré tout le mal qui était là. *Leurs* dernières œuvres (\*) dépassaient les premières. Le protestantisme a affaibli l'idée de l'obéissance sous le prétexte qu'on ne saurait trouver « la perfection » ni dans l'Église, ni dans l'individu. Aussi, partout où le protestantisme a prévalu, le juste critère pour les œuvres a été rabaissé : or notre Dieu entend que Ses enfants prennent la perfection pour la mesure d'après laquelle ils doivent se juger — je ne dis pas qu'ils doivent l'atteindre. Il y a en lui la grâce en face des manquements ; mais c'est tout autre chose que de s'établir dans l'autosatisfaction parce qu'on n'a pas devant les yeux le niveau divin. Le Seigneur en revient toujours à cela.

(\*) Je suis loin de penser que l'idée romaine des œuvres est plus saine que leur dépréciation de la foi. Le résidu à Thyatire, vu mystiquement, n'était pas des romanistes, mais ils étaient persécutés par Jésabel.

Il vaut mieux, en cherchant à avoir ce niveau devant nous, faillir à le réaliser, que de réussir toujours, si nous l'avons abandonné. Car qu'est-ce que le Seigneur estime le plus, sinon des cœurs qui désirent Lui plaire ? Supposez un enfant qui vienne à son père et lui dise : « Vois quelle jolie chose j'ai faite » ; si son père lui avait commandé de faire autre chose, ne lui dirait-il pas : « Est-ce ce que je voulais que tu fasses ? » Le Seigneur a Sa volonté, et c'est elle qui pourvoit à nos premiers besoins de pécheurs réveillés, et qui est la source même de notre salut. Mais elle est bien loin de la pensée naturelle du cœur qui n'aime pas se soumettre à la volonté d'autrui, — disposition qui n'est rien moins qu'une partie du mensonge de l'ennemi. C'est évidemment la volonté de Dieu, nous le savons, qui a accompli notre sanctification par Celui qui a dit : « Voici, je viens pour faire ta volonté ». En Rom. 10, l'apôtre met la manière dont nous avons part à la chose en contraste avec les sentiments juifs. Leur pensée était que s'ils accomplissaient tout ce qu'ils pouvaient de la loi, Dieu était miséricordieux et accomplirait le reste : mais l'apôtre fait voir que le salut se trouve dans la soumission à la justice de Dieu. La volonté de Dieu est la source même et la puissance de notre bénédiction, non seulement en matière de pardon, mais tout le long du chemin. Prenez les voies de Dieu dans l'Église. Ce sont là les sujets qui furent particulièrement négligés par la Réformation. La vérité concernant l'individu, telle que la justification par la foi, fut proclamée avec force et à grande échelle ; mais elle devint le grand sujet que l'on eut en vue et le but de toutes choses, et la conséquence fut que les gens ne surent jamais à fond qu'ils étaient justifiés. Du moment que je fais de ma bénédiction l'unique ou la principale chose que je cherche dans la Bible, je ne connaîtrai jamais rien comme il faut ; mais celui qui reçoit les pensées de Dieu, et les objets qu'Il a en vue, il est sûr de savoir directement qu'il est sauvé et effectivement béni. Il ne peut regarder à la croix de Christ sans voir en même temps sa ruine complète et sa délivrance parfaite dans la résurrection. Tant qu'un homme doute d'être aussi mauvais que Dieu le déclare, il aura à attendre avant de jouir des richesses de sa grâce ; mais s'il se confie sans hésiter aux mains de Dieu, il n'y a pas une bénédiction qui ne coule abondamment. Nous nous voyons aussi mauvais ou pires qu'Israël, et nous sommes placés alors dans un cercle de bonté et de miséricorde supérieur à tout ce qu'Israël a jamais possédé.

À la Réformation, tout cela fut relativement perdu de vue ; et en se dégageant du terrible filet du papisme, les hommes sont tombés dans le péché de placer la puissance ecclésiastique entre les mains de l'autorité civile. D'un autre côté, d'autres qui évitaient ce mal, firent de ce qu'ils regardaient comme une véritable Église, le dépositaire de cette puissance ; tandis que c'est Christ lui-même



opérant encore par le Saint Esprit, qui maintient sa Seigneurie, — vérité qui est abondamment enseignée dans les épîtres. Supposons que quelqu'un travaille comme pasteur ou docteur : par quelle autorité doit-il le faire ? Les apôtres ou leurs envoyés choisissaient ceux qui devaient veiller aux affaires locales ; cependant partout où il était question simplement du ministère de la Parole, il n'y avait jamais de nomination, dès le début. Même quand il fut question de choisir un successeur au siège vacant de Judas, les apôtres ne firent pas le choix eux-mêmes, mais ils le remirent de leurs propres mains dans celles du Seigneur (Act. 1:24). Et quand plus tard le Seigneur choisit un autre apôtre, nous trouvons, il est vrai, un Ananias envoyé pour le baptiser, mais rien absolument de nature à suggérer la pensée que Ananias ou toute autre personne l'ait fait apôtre. Dans ce qui est dit plus loin (Act. 13) de l'imposition des mains aux apôtres Paul et Barnabas, il ne s'agissait point de donner des ordres ou une mission ; car ce fut fait par des hommes qui leur étaient inférieurs sous le rapport des dons spirituels et de la puissance spirituelle ; mais c'était tout simplement un acte par lequel leurs frères les recommandaient au Seigneur avant leur départ pour un voyage missionnaire particulier vers les Gentils. Nous sommes en droit d'attendre que le Seigneur maintienne Son autorité dans l'Église. Dans tous les âges, nous Le voyons secourir les Siens et faire Son œuvre par Ses serviteurs. Si quelqu'un désire prêcher, il pense naturellement qu'il lui faut une autorisation ; mais si nous recourons à quelque autorité, il faut qu'elle soit compétente. Et quoiqu'il puisse se trouver un caractère fort respectable selon le monde là où se trouvent ces titres extérieurs, cette question s'élève toujours : le Seigneur veut-Il qu'une autorisation soit nécessaire si quelqu'un veut valablement prêcher l'évangile ? Les apôtres ont nommé des anciens et des diacres, mais ces personnes n'étaient pas nécessairement des prédicateurs et des docteurs ; leur office d'ancien ou de diacre était tout autre chose. Philippe fut un prédicateur de l'Évangile, mais ce fut parce qu'il possédait un don de la part de Christ comme chef de l'Église, et non point parce qu'il était un des « sept ». On s'est habitué à l'abandon des principes de Dieu ; et on appelle cette manière d'agir « l'ordre », parce que c'est la coutume qui prévaut aujourd'hui dans l'Église professante. Pourtant, c'est quand nous abandonnons les vrais principes, que nous glissons dans des pratiques mauvaises. Le Seigneur attache une grande importance à ce qu'on Le reconnaisse comme Celui qui a dans Ses mains toute la puissance et toute l'autorité. Du moment que nous reconnaissons cela, cela oblige d'autant plus nos consciences. Si je sais qu'une chose est mauvaise, ma conscience est liée. Il se peut que je ne sois pas en état de voir tout de suite quel est le droit chemin à prendre ; mais le premier pas est évidemment de se retirer de ce qui est mal, et c'est un devoir impératif.

La liaison entre la fin du verset 2 (« je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites devant mon Dieu ») et ce qui suit (« souviens-toi donc comment tu as reçu et entendu » etc.) est remarquable. Le Seigneur leur rappelle ce qu'ils avaient reçu de Dieu lui-même au commencement. Il n'y a aucune place pour la pensée que, parce que les choses ne sont point comme elles étaient alors, toute église a le droit de déterminer ses propres lois. Ce serait une véritable rébellion que de prétendre que, parce que la reine ne demeure pas en Irlande, les Irlandais sont libres de se donner les lois qu'ils veulent ; de même il est aussi mauvais, voire pire, de penser que puisque les choses sont changées, que les apôtres ne sont plus là, que la confusion est entrée dans l'Église, et que les gens sont libres d'abandonner la parole de Christ et de faire leur propre volonté : le Seigneur nous a laissé *la Sienne*. La parole même de Dieu qui m'annonce ce que j'étais autrefois, mais que je suis lavé, sanctifié, et justifié au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu, cette même portion de la parole entre dans toutes les questions relatives à l'assemblée et à la manière dont le Saint Esprit opère en elle par qui Il veut (1 Cor. 12). Il est possible qu'il n'y ait ni langues, ni dons de miracles, ni guérisons ; mais le Saint Esprit y est-Il ? Ce qu'Il continue de faire, Il le fait conformément au même principe, et en vertu de Sa même présence qu'au commencement, quoique ce soit dans une mesure de puissance bien différente : autrement, nous n'avons pas de règles divine dans ces choses.

Remarquez aussi, qu'il est parlé de la venue du Seigneur de la même manière qu'elle avait été présentée pour menacer le monde (voir 1 Thes. 5). « Si donc tu ne veilles pas, je viendrai sur toi comme un voleur » etc. (3:3). Il viendrait sur eux quand ils ne s'y attendraient pas — subitement et inopportun. Ne s'étaient-ils pas mis dans le monde ? ils devaient prendre garde d'avoir la même

portion que le monde. Si vous avez choisi les aises du monde, vous avez à redouter le même jugement que lui. Ce n'est pas dans ce sens que le Seigneur parle de Sa venue à l'Église. En réalité et dans toute la force des mots, c'est sur la masse professante que le Seigneur viendra comme un voleur, et non pas sur les vrais croyants.

« Toutefois tu as quelques noms à Sardes qui n'ont pas souillé leurs vêtements ; et ils marcheront avec moi en vêtements blancs, car ils en sont dignes. Celui qui vaincra, celui-là sera vêtu de vêtements blancs » (3:4-5). Le Seigneur leur présente cette douce consolation, que, comme quelques-uns de Sardes avaient cherché à agir fidèlement sur la terre, ils marcheraient avec Lui en vêtements blancs. Comme ici-bas ils avaient maintenu une réelle pureté personnelle, ils apparaîtraient en haut devant Dieu dans la pleine justification de leurs voies. Mais il n'est question en cela que d'individus. L'état de l'Église considérée comme un tout était incontestablement mondain, et comme tel, il devait être jugé.

Dès que quelqu'un détermine que son association est contraire à la parole, il devrait sentir à quel point ce fait est grave, et il devrait considérer ce qui est dû au Seigneur. Il semblerait incroyable, si on ne savait pas qu'il en est ainsi, qu'il y a eu et qu'il y a des hommes de Dieu, guides du troupeau, qui non seulement demeurent dans le mal dont ils ont connaissance, mais encore qui lui cherchent un palliatif dans les circonstances d'un juste Asa ou d'un pieux Josaphat, qui pourtant n'ôtèrent pas les hauts-lieux. Quelle triste chose que les révélations solennelles de Dieu soient perverties au point de les faire servir aux buts de l'ennemi, et qu'un avertissement répété soit tordu de manière à justifier le péché. « La lampe du corps c'est l'œil ; si donc ton œil est simple, tout ton corps aussi est plein de lumière ; mais lorsqu'il est mauvais ton corps aussi est ténébreux. Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres ». Il ne suffit pas de corriger ses pensées, et ensuite d'en rester là ; si le Seigneur a donné un jugement n'est-ce pas dans le but que nous y conformions notre marche ? Satan cherche à faire que le sentier du Seigneur paraisse bien sombre et triste, tandis qu'il colore une marche mondaine d'un semblant d'humilité, d'ordre et de choses semblables. Mais la parole rend toute chose claire aujourd'hui, comme la puissance le fera dans peu, même pour le monde.

Puissions-nous marcher à présent avec le Seigneur, et sûrement nous marcherons plus tard avec Lui en vêtements blancs ! Au lieu d'effacer notre nom, Il le confessa devant Son Père et les saints anges.

## **Philadelphie**

Le ton de l'épître à Philadelphie me semble confirmer l'idée présentée en rapport avec Sardes, à savoir que ce que nous avons dans cette portion de l'Apocalypse (ch. 3), n'est pas tant l'église primitive, ou celle du moyen-âge, mais plutôt ce qu'on trouve ou qui se développe dans les temps modernes. Ce nouvel état de choses commence par Sardes : ce n'est pas un mal flagrant qui le caractérise, mais un trait d'une nature triste et fatale — c'est un état de choses négatif. Toute personne sincère qui a mûrement réfléchi sur ce qu'on appelle le protestantisme doit savoir que c'est là la chose affligeante que nous avons à reconnaître, nous qui avons été protestants, et qui par conséquent en partageons la honte. On s'attache trop, au moins d'une manière trop complaisante pour le moi, à certains sujets de controverse qui cachent en grande partie nos carences et nos fautes propres ; on tire vanité d'être purs de certains maux, tels que la suprématie du Pape, et l'infaillible autorité de l'Église, le culte de la Vierge, des saints et des anges, la doctrine de la messe, le purgatoire, etc. Mais en supposant que sur tous ces sujets-là, on soit dans une stricte orthodoxie, on pourrait se trouver dans mille maux d'un autre caractère, et, en dépit de toute l'exactitude extérieure, avoir un cœur tout à fait étranger à l'amour et à la gloire du Seigneur. C'est précisément ce que nous avons vu en Sardes — le nom de vivre, mais néanmoins mort. De même qu'en Israël, lorsque le Seigneur était sur la terre, l'ancienne idolâtrie avait disparu, l'esprit immonde avait quitté la maison et n'y était plus retourné ; ainsi l'état de la maison balayée et ornée correspond bien à ce qui a suivi la Réformation. Mais il faut distinguer entre cela et l'œuvre que Dieu donna à faire aux Réformateurs. Que nul ne parle de manière à déprécier ces hommes, que ce soit Luther ou les

autres ; mais quoique Dieu ait travaillé dans ce grand mouvement, il eût été meilleur et plus saint qu'ils eussent laissé les gouvernements terrestres aux fonctions qui leur sont propres. Sans doute, leurs protecteurs les préservèrent de la persécution et leur assurèrent les honneurs ; mais au lieu d'aider l'œuvre de Dieu, cela devint une grande entrave. Et ainsi, lorsque la ferveur du premier zèle eût passé, l'état de choses répondit à Sardes.

En Philadelphie, nous trouvons quelque chose de tout à fait différent. La première chose qui nous frappe, ce n'est point ce que fait, ou ce qu'a le Seigneur, mais ce que le Seigneur est Lui-même. S'il y a quelque chose qui délivre d'un sec et froid dogmatisme, c'est, selon ce que je comprends, d'apprécier la personne du Seigneur d'une manière toute spéciale. Je le vois dans l'épître à Philadelphie : le Seigneur s'y présente d'une manière plus personnelle que dans aucune autre de ces épîtres. Il est vrai qu'il y est dit avoir la clé de David ; mais avant qu'il en soit question, Il déclare qu'Il est le Saint et le Véritable. Le caractère du Seigneur ne se montre pas dans les autres épîtres sous le même point de vue moral. Ce que nous avons ici, c'est à mon avis, ce que le Seigneur a accompli parmi les enfants de Dieu durant ces dernières années. L'impulsion donnée à l'évangélisation par la diffusion de la Bible et les efforts missionnaires l'a caractérisé extérieurement ; mais intérieurement, l'Esprit s'est servi du sentiment que les saints avaient de l'état de ruine pour les conduire à la Parole, et par là, à une appréciation plus pleine de la personne de Christ — l'unique objet dans lequel nous puissions trouver du repos, par le Saint Esprit, comme Il était le repos du Père quand Il marchait ici-bas.

Il y a quelque chose d'extrêmement beau dans la manière dont la grâce du Seigneur opère après l'épître à Sardes qui était dans un état mondain et de mort. Christ s'est fait connaître Lui-même, et Il est la résurrection et la vie. Et qu'est-ce qui pourrait communiquer une vie nouvelle, et placer l'Église dans l'attitude qui lui convient, ou amener un résidu à la marche et aux sentiments convenant à un temps de ruine, si ce n'est le Seigneur se présentant Lui-même, personnellement. C'est ce qui caractérise l'évangile de Jean : la personne de Christ dans Ses droits propres, non seulement s'abaissant jusqu'à la mort, mais baptisant du Saint Esprit, dans l'exercice de puissance miséricordieuse qui convient à Sa gloire. Dans sa première partie Il place devant nous la personne de Christ ; dans la seconde, Il place l'autre Consolateur que le Seigneur devait envoyer du ciel lorsqu'Il s'en serait allé. Il est beau de voir ainsi la place que l'évangile de Jean occupe dans les écritures de Dieu. Il fut écrit fort tard, le dernier de tous les évangiles, et bien adapté à un temps de déclin. Il n'y est pas question de Jérusalem ni des Juifs comme objets immédiats de Dieu, même en rapport avec un témoignage. Il en est fait mention comme d'un peuple mis de côté, avec lequel Dieu n'a plus rien à faire pour le moment. Aussi le Seigneur parle-t-il de la Pâque comme d'une « fête des Juifs », et ainsi de suite. En Matthieu, au contraire, nous voyons Israël reconnu pour la vérité de Dieu. Le sanglier de la forêt peut ravager et la bête dévorer, mais c'est encore le pays d'Israel ; et Jérusalem est appelée la sainte cité même en relation avec la mort et la résurrection de Christ. Dans l'évangile de Jean tout cela est fini. Non seulement Jérusalem et les Juifs ont perdu tous leurs droits sur Dieu, L'ayant abandonné comme l'Éternel, et ayant aussi abandonné la loi et les prophètes, mais ils ont rejeté Christ ; et même quand le Saint Esprit est venu, ils L'ont rejeté aussi, et n'ont pas voulu non plus L'écouter, de sorte qu'il n'y avait plus aucune ressource. Dieu s'était manifesté de toutes les manières possibles. Aucune manifestation de Dieu ne put faire aucun bien, l'homme étant sous la loi. Les individus se sont saisi pendant tout ce temps, mais la nation était sous la loi. Le point de départ de l'évangile de Jean est que tout était ténèbres, et que la Vraie Lumière brille là, quoique les ténèbres ne l'ont pas comprise. « En elle était la vie ». Cela demeure toujours vrai, quoique Celui qui est la lumière et la vie agisse ici en jugement.

Mais revenons aux églises. Il y avait eu successivement abandon du premier amour, souffrance de la part de la puissance païenne, tentation de Satan au moyen de la puissance du monde, action séductrice de Jézabel entraînant à l'idolâtrie, et en bref, toute sorte de mauvais commerce avec le monde, et avec cela la persécution. Mais à présent voici un état tout moderne — pureté extérieure, mais le cœur abandonné à lui-même (voyez 2 Tim. 3). C'est Sardes qui nous présente ce tableau :

quelques-uns marchent purement, mais on ne trouve pas de cœurs entièrement soumis au Seigneur. Se contentera-t-il de cela ? Il faut que le Seigneur suscite un témoignage pour Lui-même, et la seule manière qu'Il a de rendre quelqu'un propre à être un témoin adéquat de Lui-même, c'est de se présenter Lui-même aux affections. Aussitôt que nous voyons le Seigneur Lui-même, il y a de la force pour Le servir avec joie.

Ici le Seigneur, dégoûté de l'état de Sardes, vient dire en quelque sorte : « Je désire posséder le cœur, il faut que je l'aie ». Il écarte le voile introduit par le péché de l'Église professante. Quand pour ainsi dire, ils voient ce Bien-aimé d'un peu plus près, il y a quelque chose qui répond (mais, hélas, si faiblement !) à Son désir de posséder leur cœur, et ce sera parfaitement accompli quand nous Le verrons comme Il est.

« Tu as peu de force ». Ce n'est pas la manière de Dieu de produire une grande force en un temps de ruine générale. À l'époque du retour de captivité de Babylone, le Seigneur agit avec une grande grâce. Il n'y eut pas de puissance extérieure ; au contraire, tout était chez les Juifs d'une apparence si méprisable, que leurs ennemis disaient, en se moquant, qu'un renard ferait crouler leur muraille s'il y montait dessus. Mais nous les voyons animés du même esprit que celui qui se montre dans Philadelphie. Ils ne construisent pas de fortifications pour se garantir des Samaritains (l'Éternel était une muraille de feu autour d'eux) ; mais la première chose qu'ils érigent, c'est un autel au Seigneur. Le Seigneur était le premier objet de leurs cœurs. S'Il était leur muraille, ils pouvaient attendre avant d'en construire une autre. On ne vit rien parmi eux qui rappelât l'ange frappant les premiers-nés, ni miracle opéré en leur faveur, ni promesse de plaies devant frapper leurs ennemis : mais cette parole leur est adressée : « Mon Esprit demeure au milieu de vous, ne craignez point ». Toutes les fois qu'Israël avait peur de ses adversaires, il était sans force ; mais quand il regardait au Seigneur, il oubliait les ennemis.

De même aujourd'hui, c'est quand nous nous appuyons sur Lui, que les cœurs de Ses adversaires sont le plus saisis de terreur. Quand un cœur est vrai pour le Seigneur, cela parle à la conscience des autres. Quelle joie de savoir que le cœur du Seigneur est tourné vers les Siens ! C'est là ce qui produit des sentiments convenables envers Lui, et les uns envers les autres. Le nom même de cette assemblée est significatif de la relation établie par le Seigneur ; et il est aussi important de se rappeler que c'est une relation sainte que nous avons les uns avec les autres. Il est sûr néanmoins que des gens qui ont de la sollicitude pour les intérêts célestes les uns des autres, ne seront pas négligents sous les autres rapports, quoique l'église ne soit pas un club dont les membres sont prêts à se prêter mutuelle assistance à tort ou à raison. Ce serait là du mutualisme ou autres choses semblables, et non de la fraternité selon le Seigneur.

Les premières paroles sont la clé de toute l'épître : « Le saint, le véritable » (3:7). Voyez la première épître de Jean. Cette expression n'est pas fréquemment employée à l'égard du Seigneur, mais nous la trouvons là. Au deuxième chapitre de cette épître, il est écrit à l'adresse des petits enfants de la famille de Dieu : « Vous avez l'onction de la part du SAINT, et vous connaissez toutes choses ». Lui qui est saint, Lui qui est véritable, a tout ce qu'il leur faut. Il pouvait y avoir de la faiblesse chez eux, mais Il a la clé de David. Dans la généalogie de notre Seigneur en Matthieu, on trouve l'expression : « David, le roi » ; on ne trouve pas cette désignation « le roi » ajoutée au nom de Salomon ou de quelque autre. La raison en est que c'est par David que la royauté a d'abord été caractérisée en Israël. Il était l'homme selon le cœur de Dieu. Tant que David a marché dans la foi, aucune difficultés n'a subsisté sur son chemin. Il est vrai que le type s'est montré imparfait : il n'y a pas de type parfait, parce que le type n'est pas Christ, quoiqu'il soit un témoin de Christ. C'est l'homme qui fait défaut ; mais là où la puissance de Dieu a opéré en David des choses brillantes, bénies et bonnes, nous trouvons le germe, pour ainsi dire, de ce qui se montre pleinement dans le Seigneur. La « clé » de David représente la puissance administrative, le moyen d'accès à tout ce qu'il possédait. C'est ainsi qu'il est dit (És. 22) : « Je mettrai la clé de la maison de David sur son épaule ; et il ouvrira, et nul ne fermera, etc. ». Telle était la conséquence ; celui qui avait la clé avait tout sous sa main ; c'était à lui à prendre soin de tout.

Le Seigneur se présente Lui-même comme ayant la clé de David. Ils ne devaient donc pas regarder à la puissance du monde, ni de l'homme ; car si Christ avait la clé, c'est juste ce dont ils avaient besoin. L'énergie de l'homme pouvait être à l'œuvre autour d'eux, celle de Jézabel, des faux prophètes ; mais il y avait ce Béni, le Saint et le Véritable ; et Il était d'autant plus nécessaire qu'ils étaient faibles. Ils avaient si peu de force que peut-être, ils n'étaient pas même capables d'ouvrir la porte ; mais il leur dit qu'il l'avait ouverte pour eux ; Il les avait amenés dans un lieu vaste où il n'y avait rien qui ressemblât à la servitude ou à la contrainte. Il est clair que le Seigneur est désigné ici selon ce qu'Il est personnellement et moralement ; non pas seulement comme la grande source de sainteté et de vérité, mais comme le Saint et le Véritable. Nous trouvons également ce deuxième nom dans la première épître de Jean : « nous sommes dans le véritable, savoir, dans son Fils Jésus Christ » ; mais cela va plus loin encore : « Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle ». C'est donc la personne du Seigneur qui est placée devant eux : c'est ce qu'ils désiraient ardemment. Christ avait de la valeur pour eux. Ils désiraient Le connaître davantage, et Il connaissait leur cœur. C'est ainsi qu'il est dit : « Si ton œil est simple, tout ton corps sera plein de lumière ». Ils étaient las de la simple forme de piété ; ils savaient qu'il était possible d'être perdu ou de déshonorer le Seigneur dans l'orthodoxie aussi bien que dans le monde. Ils se tournent vers le Seigneur, et Il se présente Lui-même comme le Saint et le Véritable — non pas comme étant contre eux, mais comme rempli de tendresse et de grâce, plaçant devant eux une porte ouverte, et leur donnant l'assurance que personne ne la fermerait.

« Tu as peu de force, et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom » (3:8). Il y a là trois déclarations les concernant. Ils sont dans un état qu'aucune marque de puissance extérieure ne signale. Ils sont inconnus au monde comme Il l'était Lui-même, mais ils ont gardé Sa parole ; et plus que cela, ils n'ont point renié Son nom. Considérez ce que c'est que garder la parole de Christ. Il est évident qu'on s'était écarté de Sa parole. Elle pouvait avoir circulé, mais avait-elle été l'objet d'une tendre affection ? L'avait-on aimée, l'avait-on sondée, comme on cherche un trésor caché ? Est-ce en vue d'elle, et pour la mieux comprendre, qu'on se réunissait pour prier et lire ? Quel mouvement en avant pour l'église quand la personne du Seigneur devient plus que jamais l'objet du cœur, et où la Parole est mieux traitée comme Sa parole. Ce n'est pas simplement de l'évangélisation, aussi précieuse qu'elle soit à sa place et dans son effet sur le monde. Mais ici, en Philadelphie, c'est le cercle intime de saints qui aiment, servent et adorent Christ pour Lui-même.

Dans cette épître nous trouvons aussi la grande valeur du nom du Seigneur Jésus. En 1 Cor. 1 l'épître est adressée non pas seulement aux Corinthiens, mais « à tous ceux qui en tout lieu invoquent » ce nom. Autrement dit, la première épître aux Corinthiens n'a, pas plus que la seconde, une application particulière : elle est pour tous les chrétiens partout. De fait, aucune autre épître n'a une adresse générale marquée aussi fortement ; et la raison en est peut-être que l'Esprit de Dieu prévoyait qu'elle serait, plus que toute autre, mise de côté. En ces temps où il n'y a pas de manifestation extraordinaire de puissance, les gens pourraient dire : cette épître-là n'est pas pour nous, elle appartient au temps passé. Il est vrai qu'il n'y a pas lieu de donner des règles pour l'exercice du don des langues, si vous ne l'avez point reçu. Mais nous avons le Saint Esprit, et béni soit Dieu ! L'Église ne saura jamais ce que c'est que d'être sans le Saint Esprit. Regardez à son heure la plus sombre, — le moyen-âge, le romanisme, etc. Le Saint Esprit était toujours là, non pas certes en train de justifier le mal ni de mettre Sa sanction sur la désobéissance, mais Il était là pour la certitude de la foi, selon la parole du Seigneur : « Il demeurera avec vous éternellement ». L'idée d'attendre que le Saint Esprit soit de nouveau répandu sur nous est entièrement fautive. C'est là l'espérance juive. Adresser une telle demande dans le cas de l'Église, c'est nier qu'elle soit l'Église. Ce peut être bon pour nous de nous jeter aux pieds du Seigneur et de reconnaître que nous avons agi comme si nous ne l'avions pas. Mais bénissons Dieu de ce que nous avons l'Esprit, non seulement habitant dans les individus, mais nous liant ensemble pour être une habitation de Dieu. La *manifestation* de ce fait est brisée, c'est vrai, mais le fait demeure ; c'est comme, en parlant d'un homme qui se trouve dans de mauvaises circonstances, nous disons qu'il est ruiné, quoique *l'homme* existe encore. C'est un motif de nous humilier d'autant plus que l'Église possédait l'Esprit et qu'elle a

mal tourné. Les hommes ont beau dire : « Si nous avions une Pentecôte maintenant, et que le Saint Esprit soit envoyé de nouveau, nous marcherions comme il faut », le fait est qu'après avoir eu le Saint Esprit le jour de la Pentecôte, ils se sont dévoyés et sont tombés. Ce que Dieu nous appelle à faire maintenant, ce n'est pas d'attendre de nouveaux dons de puissance, mais de nous humilier devant Lui d'avoir marché, même comme chrétiens, en opposition à Sa volonté de la manière la plus triste. Hélas ! quoique nous eussions le Saint Esprit, des veaux d'or ont été établis l'un après l'autre, au point qu'il y a autant de péché qu'il y en a eu en Israël. C'est là ce que le Seigneur nous appelle à sentir. Les sympathies des saints de Philadelphie étaient avec Lui.

Ce que l'Esprit présente dans cette église est donc clairement une compagnie méprisée, mais la parole de Christ particulièrement appréciée, et le nom du Seigneur maintenu. Nous avons appris que l'Église n'est jamais obligée de marcher dans le péché. « Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur ». Il peut y avoir iniquité morale et des convoitises mondaines ; et qu'y a-t-il d'aussi mauvais, en fait d'iniquité de l'Église, que ce qui est contre la personne même de Christ ? Si on marche contrairement à l'ordre extérieur de l'Église, c'est mal, mais ce n'est pas à comparer avec le péché commis contre la personne du Seigneur Jésus. Ce péché-là est toujours le pire (2 Jean 7), et il est un test pour les âmes. Le premier de tous les devoirs est que le cœur soit vrai pour Christ. C'est ce que Dieu attend. Le Père veut que Lui soit honoré.

Ici Christ se présente donc personnellement à l'Église, non pas avec une expressions générale d'amour, mais en manifestant un attachement spécial de Son cœur pour eux. De là vient qu'il est dit : « Je t'ai aimé ». Le Seigneur aime tous les Siens, mais il est également vrai qu'Il a des affections spéciales. Il peut y avoir un lien particulier entre Lui et les saints à des moments particuliers de danger ou d'épreuve. Sa grâce éloigne les obstacles, et fait qu'on se réjouit dans sa force. Ils connaissent Sa place dans la gloire, mais ce qui touche leurs cœurs, c'est qu'Il les aime au milieu de toute cette gloire. Son amour, voilà la grande base et la source de leur amour.

« Tu as peu de force ». Il sait qu'ils sont faibles ; mais ils ont « gardé ma parole et n'ont pas renié mon nom ». Remarquez ici le lien personnel : « *ma* parole », « *mon* nom ». Le nom de Christ saisi par l'âme, est le salut ; mais il est beaucoup plus ; il est tout. Lorsque le cœur est abaissé et amené à se soumettre au jugement de Dieu sur son péché, Dieu place Lui-même devant cette âme le nom de Christ : et quand elle trouve qu'elle n'a pas de nom sur lequel s'appuyer pour se tenir devant Dieu, Il lui dit : Voici un nom, le nom de Mon Fils. La foi suppose un homme qui s'abandonne lui-même comme bon à rien, et qui dit : « Dieu a été bon pour moi, quand je n'étais que méchant pour Lui ». Dieu a établi ce nom, comme une pierre de fondement pour le pauvre pécheur. Elle semble faible ; elle est appelée une « pierre d'achoppement », et elle l'est pour l'incrédulité ; mais je dois croire en elle. Si je ne fais que regarder à l'évangile, je suis perdu, parce qu'alors je raisonne à son sujet ; mais si je le *crois*, je suis sauvé. Que fit Abraham ? Il ne raisonna pas ; il ne considéra pas son corps qui était amorti, mais il donna gloire à Dieu. S'il s'était senti fort, il aurait cherché de la gloire pour lui-même. Tel est le grand but pratique en vue duquel Dieu travaille : que nous connaissions notre propre néant.

Mais est-ce là l'unique usage du nom de Christ ? Non : Il rassemble autour de Lui-même. Jésus est le grand objet, le point d'attraction autour duquel le Saint Esprit assemble. Supposez qu'il soit question de quelqu'un arrivant avec des vues calvinistes, ou des vues arminiennes, comme on les appelle, qui n'a jamais bien appris la ruine de l'homme ; vous direz peut-être : « Nous n'aimons pas qu'on nous trouble ». Mais la question est : que dit le Seigneur. N'a-t-il pas pouvoir de juger cette question ? L'a-t-il laissée à notre discrétion ? Christ a mis Son nom sur ce saint, et en conséquence je dois le recevoir. Un autre arrive et dit : « J'ai entendu que vous recevez tous les chrétiens ; mais je ne crois pas que Christ fût exempt de chute, soit dans Sa nature, soit dans Sa relation avec Dieu ». « Non », répondons-nous ; « vous ne pouvez vous servir du nom de chrétien à déshonorer Christ ». Mais toutes les fois que quelqu'un confesse humblement le nom du Seigneur (qu'il appartienne à l'église établie, ou qu'il soit dissident, la question n'est pas là) nous sommes tenus de le recevoir (\*). C'est une chose fort triste que toutes ces dénominations diverses soient dans l'Église : elles

prendront toutes fin bientôt. Mais il ne nous faut pas parler contre le nom de Christ maintenant. Par tout où on l'entend, il devient un passeport dans toute l'Église. Il ne s'agit pas de joindre à nous ; celui qui est joint à Christ nous est joint certes. Il est vrai que le Seigneur a Ses serviteurs, mais nous ne reconnaissons personne comme centre dans l'Église, sinon Christ.

(\*) Note Bibliquest : cet écrit date de 1858. L'état des églises et dénominations était fort différent de ce qu'il est aujourd'hui.

Un autre usage du nom de Christ se trouve dans la discipline. Quel est le but de la discipline ? Ce n'est point de maintenir *notre* caractère, mais que le nom de Christ ait sa juste place et son honneur, en conservant à ce nom tout son éclat, même là où est le trône de Satan. Dans le camp même de l'ennemi, il y a un nom qui ne peut être renversé. Le Saint Esprit est là, non pas simplement pour nous donner de la consolation, mais nous ayant délivré de toute inquiétude à l'égard de nos péchés, Il nous laisse libre pour nous occuper de Christ et Le servir. Ce dont il s'agit dans le maintien de la discipline, c'est de savoir si on s'est retiré de l'iniquité. Jamais le Seigneur ne reconnaît comme église quelque chose où l'iniquité est sanctionnée [approuvée]. C'est une chose bien différente qu'il y ait du péché, et que le péché soit sanctionné. Toute sorte d'iniquité peut surgir : cela a eu lieu dans les églises apostoliques. L'incestueux fut mis dehors à Corinthe parce qu'il était chrétien (comme il est dit « afin que l'esprit soit sauvé dans la journée du Seigneur Jésus »). On aurait pu croire d'après la terrible nature de son péché qu'il n'était *pas possible* que ce fût un chrétien. Le Saint Esprit nous montre par-là que si un chrétien s'écarte de Christ, il est capable de tout, excepté l'indifférence positive à l'égard de Christ lui-même. Car je pense que le Saint Esprit nous garderait toujours de cela ; comme dans le cas du jugement de Salomon, la fausse mère était résolue à avoir, à tout prix, sa moitié de l'enfant, tandis que la mère réelle aimait mieux céder la sienne que de laisser toucher à sa vie. Mais il peut arriver à un chrétien de tomber dans un état de froideur de sentiments à l'égard de Christ (aussi contraire à la nature que cela paraisse) ; et dans un tel état où il n'a pas un juste sens quant au nom du Seigneur, quel bien peut-on attendre de lui ?

Il n'en était pas ainsi des saints de Philadelphie. Ils ne reniaient pas Son nom ; et le Seigneur emploie à leur égard les expressions d'amour les plus tendres. Partout où l'on avait des prétentions ecclésiastiques, on l'a remarqué à juste titre, on était contre eux. Ils étaient tout à fait méprisés par ceux qui se disaient Juifs, mais touchant lesquels Christ fait cette déclaration, « je les ferai venir et se prosterner devant tes pieds » etc. (3:9). Les Philadelphiens se trouvaient au milieu de beaucoup de profession creuse, et le Seigneur leur promet de les défendre par Sa propre puissance. Qu'il est consolant de ne pas chercher à nous défendre nous-même, mais de poursuivre avec le Seigneur !

Il est d'une importance extrême de bien voir que le nom du Seigneur n'obligera jamais personne à choisir entre deux maux, et c'est, à mon avis, ce que Dieu a voulu nous faire sentir dans ces derniers temps. // y a un sentier hors du mal. Non pas que la chair de l'homme ne puisse introduire le mal ; mais si quelqu'un persiste dans quelque péché, vous dites qu'il ne marche pas comme un chrétien ; il ne peut pas être reconnu comme chrétien, quoique nous puissions prier pour lui, etc. Supposez encore une réunion de chrétiens. Le mal entre. Nous ne pouvons pas dire que ce ne sont pas des chrétiens. Non, mais introduisez l'autorité du nom du Seigneur pour mettre le mal dehors. Christ ayant l'autorité absolue, c'est à nous à nous soumettre entièrement à Lui. L'Église appartient à Dieu. Si elle était à nous, nous pourrions faire nos propres règlements ; mais malheur à celui qui s'ingère dans l'Église de Dieu, introduisant ses propres règles ! C'est là, à ce qu'il paraît, ce que ressentaient ces Philadelphiens. L'autorité du nom du Seigneur avait de la valeur pour eux. Ils avouaient être faibles, mais ils savaient que la puissance de Christ était assez forte pour les garder. Pourquoi s'effrayer ? En reconnaissant le nom de Christ pour centre de rassemblement, les chrétiens ne disent pas que le mal n'entrera pas : mais s'attendant à la puissance du Seigneur Jésus et à Son Esprit, ils n'entendent pas sanctionner [ou : approuver] le mal. Laissons seulement la porte ouverte pour que le Seigneur entre. Il peut y avoir bien des choses propres à exercer notre patience, mais ce que nous avons à faire, c'est de nous attendre au Seigneur. C'est ce que le Seigneur veut, que nous ayons

confiance en ce qu'Il est et ce qu'Il a, en prenant la place de faiblesse et de dépendance dans la prière, aussi pénible que soit cette épreuve.

Il est très intéressant de noter la réapparition du système catholique à ce niveau. Il s'était développé d'abord en plénitude pendant l'ère des premières persécutions par les païens sous ce qu'on appelle les pères de l'église, la période de Smyrne (comparer 2:9). Maintenant il resurgit, comme contrefaçon de l'ennemi, et comme réel opposant au témoignage de Dieu de nos jours. Mais le Seigneur les obligera à reconnaître où est la vérité et où se reposent spécialement l'approbation et l'amour du Seigneur. « Voici, je donne de ceux de la synagogue de Satan, qui se disent être Juifs, et ils ne le sont pas, mais ils mentent » (3:9). Ces personnes revendiquent être exclusivement le peuple de l'alliance ; ils regardent les autres (en particulier ceux représentés par l'assemblée à Philadelphie) comme étant dehors, indigne de tout nom, sinon de mépris. Car ceci est ce qui éprouve le saint, non pas, comme à Smyrne, une persécution par des ennemis déclarés et extérieurs. Ceux qui se vantent de leur tradition, de leur antiquité, de leur prêtrise, de leur ordre et de leurs ordonnances, seront forcés de reconnaître ceux qu'ils ont méprisés comme étant les bien-aimés du Seigneur. La fidélité au Seigneur, malgré la faiblesse, est précieuse à Ses yeux.

« Parce que tu as gardé la parole de ma patience, je te garderai de l'heure de l'épreuve » (3:10). Dans ces églises, le Seigneur envisage évidemment un état de choses proche de la fin. Comme l'heure de l'épreuve est encore future, il est clair qu'il y a de la place pour l'application de cette promesse jusqu'à la fin.

« Tu as gardé la parole de ma patience ». Ce n'est pas Sa Parole seulement, mais la Parole de Sa patience. Christ vient pour recevoir Son Église, et ensuite pour être le juge de toute la terre. Mais nous n'attendons pas des signes. Dieu, dans sa grâce en donne aux Juifs, mais l'Église n'a jamais été appelée à se guider dans ses pensées sur ce qu'elle voyait, comme Thomas. « Bienheureux sont ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ». C'est quand on ne voyait plus le Seigneur que l'Église est née dans le monde ; et depuis lors elle a été dans l'attente, mais il n'a jamais été envisagé qu'elle doive dépendre de certains signes extérieurs. C'est lorsque Christ a pris Sa place en haut comme tête, que Son corps, l'Église, fut formé ; car il ne pouvait y avoir de corps que premièrement il n'y eût une tête. Dieu veut que l'Église attende Christ lui-même, et non pas des signes. Il fera entendre sa voix, et les morts en Christ ressusciteront... et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Christ attend cela avec patience. Autant que j'aie pu le voir, le Seigneur ne parle pas de Sa venue, comme s'il s'y rattachait quelque hâte. Il attend avec patience que le moment arrive. Il tarde dans son amour pour qu'il y ait une prolongation de miséricorde pour le monde et pour que des âmes puissent lui être amenées. L'Église sait qu'Il attend, et elle est appelée à la même patience — à avoir communion avec Lui dans Sa patience.

« Je te garderai de l'heure de la tentation » (3:10). Ce n'est point ici la portion des Juifs. Pour eux, lorsqu'arrivera le temps de l'épreuve, le Seigneur leur dit : « Viens, mon peuple entre dans tes chambres » (És. 26). Notre place est celle d'Abraham. Il n'eut point à fuir vers la petite Tsoar comme Lot, qui fut sauvé du jugement, il est vrai, mais guère à son honneur. Le Seigneur avait un saint dont les pensées étaient aux choses célestes, ainsi qu'un saint dont les pensées étaient aux choses de la terre. Abraham n'était pas du tout dans la sphère de cette tentation. Ainsi l'Église sera gardée de l'heure qui vient. Telle est notre confiance — non pas simplement préservée dans ou à travers cette heure, mais hors d'elle. Prenez une autre figure, celle du déluge. Énoch fut transporté au ciel avant le déluge, tandis que Noé fut porté à travers ses eaux. C'est ainsi que dès le commencement Dieu nous donne des témoignages bénis de cette double manière d'être préservés, d'un côté comme Énoch et Abraham en esprit, et de l'autre comme Noé et Lot. Ces derniers se trouvèrent dans des circonstances d'épreuve ; et tel sera le cas du résidu converti d'Israël à l'époque des terribles jugements. L'espérance du chrétien est d'être avec le Seigneur dans le ciel, et c'est ce que l'Église doit attendre. Assurément le cri se propage maintenant : « Voici l'époux, sortez à sa rencontre ».



Je vous le demande, êtes-vous sortis ? Il y a ceux qui non seulement crurent quand ils entendirent le cri, mais qui sortirent. Avez-vous abandonné tout ce qui est contraire à Christ ? — Ce que vous savez — non pas ce que je sais — Lui être contraire ? Demandez-vous vous-mêmes si vous êtes prêts à Le rencontrer : Dans ce cas vous n'avez rien à craindre. Soyez assurés que tout ce que la volonté de l'homme désire retenir ne vaut la peine d'être gardé. C'est un gain de sortir de tout pour aller à la rencontre du Seigneur ; c'est joie que d'être dans Son sentier de douleurs. Ceci a-t-il atteint votre cœur ? Ne vous contentez pas de dire : « J'ai de l'huile dans mon vaisseau, peu importe où je suis ». Pensée égoïste et profane ! Que le Seigneur vous accorde de ne pas avoir de tel sentiment ! Il m'a sauvé pour que je pense à Lui. Il désire que je sorte à Sa rencontre, que je chérisse la précieuse espérance de Sa venue. Gardez-vous alors Sa parole ? Ne savez-vous pas. C'est une question entre votre conscience et le Seigneur. Quand vous aurez gardé ce que vous connaissez, vous en apprendrez davantage, et vous trouverez la vraie liberté à Le servir toujours.

« Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne ». C'est là une parole précieuse. Le Seigneur parlait à Sardes de venir comme un voleur, car elle avait pris le monde pour sa maîtresse, et permettait à ceux qui étaient souillés de gouverner à la place du Seigneur. Pour Philadelphie Il vient comme quelqu'un qui a une couronne à donner. Le Seigneur lui-même venant à notre rencontre, est le joyau qu'Il nous a donné à garder. Qu'Il nous accorde de le tenir ferme, afin qu'il ne nous soit pas enlevé !

Nous sommes effectivement faibles maintenant, mais le Seigneur dit : « Si vous vous contentez d'être maintenant dans la faiblesse, je ferai de vous une colonne dans le temple de *mon* Dieu ». Une colonne est l'emblème de la force (de ce qui soutenait le temple), en contraste avec la faiblesse. Il est dur de se contenter d'être faible ; et c'est rassurant pour la chair de sentir sous soi la puissance du monde. Mais si nous consentons à paraître ce que nous sommes maintenant, le Seigneur nous déclare ce qu'Il fera pour nous alors : « Je vous ferai être une colonne dans le temple de mon Dieu » (3:12). Selon que j'ai connu mon Dieu, je vous amènerai en communion avec moi. Vous étiez contents d'attendre Ma venue, et personne ne prendra votre couronne. Pour ceux qui ont pensé à Christ maintenant, Christ leur fournira alors toute la joie qu'Il peut leur donner. Que le Seigneur veuille que ce soit là notre consolation pendant que nous L'attendons ! Il se peut que, pour Christ, nous soyons en dehors de tout ce qui paraît fort et en ordre. Dans ce jour-là nous ne sortirons plus jamais dehors, mais nous jouirons de l'association avec Christ la plus intime, nous serons une colonne dans le temple de Son Dieu, et nous aurons le nom de Son Dieu et de la cité de Son Dieu, la Jérusalem céleste, et Son nouveau nom inscrits sur nous.

Faibles qu'ils étaient, ils prenaient la place de faiblesse, et comme ils avaient pensé à Sa Parole et à Son nom, le Seigneur dit : quand Je vous aurai dans Mon temple, J'écrirai sur vous « Mon nouveau nom » et Je ferai de vous « une colonne dans le temple de Mon Dieu ». Il ne dit pas le trône, qui serait l'expression de la puissance, mais le temple, ce qui est une pensée autre que le trône. Le temple est le lieu du culte, où Dieu est exalté dans la beauté de Sa sainteté. C'est exactement comme quand David portait un éphod quand il s'agissait de rendre culte de Dieu. Sa propre femme l'en méprisa (elle regardait à lui comme au gendre de son père, le roi Saül) parce qu'il ne sortait avec une robe convenable pour la royauté : mais David était occupé de Dieu, et à ses yeux, son plus grand honneur possible était de porter l'éphod, et ainsi de servir l'Éternel et de se réjouir dans Sa bonté qui daignait être au milieu d'eux.

Ainsi les Philadelphiens semblent être spécialement ceux qui avaient l'intelligence du culte, parce qu'ils avaient apprécié la personne et le caractère du Seigneur Jésus. C'est ce qui attire le cœur. Ainsi quand Jésus se révèle Lui-même après avoir donné la vue (Jean 9), l'aveugle-né Lui rend hommage. Il y a peu de jouissance du culte en général, même chez les vrais enfants de Dieu. On peut recevoir de la faveur de la part de Dieu, et rendre grâces de cœur pour cela, et malgré tout ne pas connaître grand chose du culte. C'est quelque chose de plus élevé et de plus rapproché de Lui. Le culte n'est pas simplement l'appréciation des faveurs qui descendent sur nous de la part de Dieu, mais c'est l'appréciation de ce qu'est le Dieu qui les donne. Le vrai culte est toujours cela. Le Père cherche des

adorateurs, mais c'est pour les ramener à la source d'où la grâce a découlé. Le mot « culte » n'est pas utilisé dans cette lettre à Philadelphie, sauf au v. 9 mais dans un sens différent, signifiant simplement que ces hommes qui maintenant étaient des moqueurs, auraient à s'humilier eux-mêmes et à donner honneur à ceux qu'ils ont méprisés. Le culte consiste à s'approcher de Dieu dans l'appréciation non seulement de ce qu'Il fait, mais de Lui-même. Il y a ceci qui prépare toujours la voie au culte : la connaissance pleine et simple de ce que nous sommes approchés de Dieu, aussi bien que de l'œuvre de Christ et de ses résultats bénis pour nous.

## **Laodicée**

Nous avons déjà noté le grand contraste entre l'état de Sardes et l'ordre de choses précédent. Une corruption grossière, le mal au grand jour, la persécution, la haine de la sainteté et de la vérité de Dieu, et les faux prophètes avaient régné à Thyatire, quoiqu'il s'y trouvât un résidu, et un résidu fidèle. Si Thyatire représente les siècles de ténèbres où le Seigneur avait ses saints fidèles cachés dans les réduits et les coins du monde, nous avons en Sardes un état de choses apparemment correct, — un nom de vivre, et la mort presque partout ; pourtant même à Sardes, il y avait ceux qui n'avaient pas souillé leurs vêtements. S'il se trouve une distinction aussi marquée entre Sardes et Thyatire, il y a aussi une ligne de démarcation non moins profonde entre Philadelphie et Laodicée.

« À l'ange de l'assemblée qui est à Laodicée ».

Considérons le caractère que Dieu attribue à cette église, et ce qu'Il met en lumière sur sa condition. Si parmi ces églises, il y en a deux qui soient en contraste plus marqué l'une avec l'autre, ce sont sûrement ces deux dernières. La raison, je pense, en est celle-ci : quand Dieu agit d'une manière spéciale, quand Il manifeste Sa grâce sous une nouvelle forme et sous un jour nouveau, cela amène toujours à sa suite, depuis la chute de la chrétienté, une ombre particulièrement obscure. C'est ainsi que Philadelphie présentait un tableau brillant. Il y avait de la faiblesse, mais ils dépendaient de Lui en paix, car le Seigneur avait ouvert la porte, et Il la tiendrait ouverte. Christ était toute leur confiance, en contraste avec tous les gens qui s'occupent de religion avec prétention, et qui en même temps revendiquent publiquement être le peuple de Dieu sans pour autant se soucier aucunement de Christ. L'assemblée aurait dû être, par le Saint Esprit, un témoignage réel à la nouvelle création, dont Christ est à la fois la seule source et l'exemple brillant. Mais l'église a entièrement failli, et jamais autant que dans sa dernière phase. Car quelle différence nous trouvons quand nous arrivons à Laodicée !

Ce n'est plus le Seigneur veillant aux besoins des saints de Philadelphie, ayant la clé de David et se présentant comme l'objet de leurs affections, — comme le Saint et le Véritable, dans Sa grandeur morale, et faisant appel à toute l'adoration de leur cœur. Il parle ici d'une toute autre manière : « Voici ce que dit l'Amen, le Témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu ». Ce qui n'était qu'une profession orgueilleuse allait prendre fin. Il était « l'Amen », le seul qui assure la réalisation de la promesse divine, l'unique « fidèle et véritable témoin » quand tous les autres avaient failli. Ce fait que Christ se présente comme le témoin fidèle et véritable, suppose que ceux auxquels Il écrivait étaient entièrement infidèles et avaient ranimé les vieilles choses qui avaient été ensevelies dans le tombeau de Christ. Même un saint comme Job n'était pas dans la présence de Dieu quand il était tout occupé de lui-même (« Quand l'oreille m'entendait... quand l'œil me voyait », Job 29:11). On peut dire qu'il était dans la présence de lui-même et non pas dans celle de Dieu. C'est toujours un pauvre signe quand nous voyons quelqu'un s'arrêter pour regarder à lui-même, que ce soit en bien ou en mal. Même si l'on est converti, le Seigneur ne veut pas que nous nous arrêtions à contempler le changement opéré en nous ; ce ne serait pas là oublier les choses qui sont derrière (ce qui, pour le dire en passant, ne signifie pas l'oubli de nos péchés, mais celui de nos progrès). Si le Seigneur nous a donné de faire un pas en avant, c'est pour que nous soyons plus près de Lui, et que nous croissions dans la connaissance de Dieu. Par là il y aura toujours progrès dans la connaissance de nous-mêmes, mais ce ne sera jamais à l'effet de nous admirer. Par le fait même que nous appartenons à Christ, Il est l'objet qui heureusement nous garde dans l'humilité. Lorsqu'à la fin, Job

fut amené réellement dans la présence de Dieu, il se trouva dans la poussière. Il ne savait pas ce que c'était de n'être absolument rien dans la présence de Dieu, jusqu'à ce qu'il fut amené-là, et que son œil ait vu Dieu. Auparavant, il avait regardé plutôt à ce que Dieu avait effectué en lui, mais à présent il se voyait comme n'étant que poussière. Et c'est après cela que nous le trouvons intercédant même pour ses amis, et que nous avons les holocaustes, etc. C'était là l'esprit d'intercession et aussi de culte. Il me semble que tel était l'esprit auquel avait été amenée l'église de Philadelphie. Ses membres avaient l'intelligence du culte, parce que, selon leur mesure, ils connaissaient Celui qui était dès le commencement. Le Seigneur aime que nous soyons forts en Christ, que nous croissions en Lui en toutes choses.

À Laodicée on ne pensait nullement à cela ; il n'y avait aucune intelligence des richesses de la grâce du Seigneur. Il n'y a rien à l'égard de quoi nous devons sentir autant combien nous sommes pauvres, comme à l'égard du culte, justement parce que nous sommes un peu en mesure de l'apprécier. C'est le sentiment spirituel, quoique la mesure en soit certes bien faible, qui nous rend sensibles à notre peu de puissance pour le culte. Tenez pour sûr que c'est l'esprit de culte qui constitue notre véritable puissance dans le service. Ainsi le Seigneur dit en Jean 10 : « Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; et il *entrera et sortira*, et trouvera de la pâture ». Ce n'est plus la bergerie juive et l'esclavage de la loi, mais la parfaite liberté, le privilège d'entrer pour rendre culte, et de sortir pour l'activité du service, trouvant partout nourriture et bénédiction. Qu'il est doux de penser que l'heure approche où nous entrerons pour ne plus jamais ressortir ! Ce sera toujours le service en relation directe avec le Seigneur lui-même — la jouissance de la présence de Dieu et de l'Agneau, — le culte éternel ! Mais quels sont ceux pour lesquels c'est là une agréable et heureuse promesse ? Ceux qui avaient apprécié le culte et en avaient joui ici-bas. Comme il est dit au Ps. 84 « Ils te loueront sans cesse ». Le lieu où demeurait le Seigneur était gravé dans les cœurs mêmes de ceux qui y allaient, « dans le cœur desquels sont les chemins frayés ». Ils devaient se trouver au lieu où Dieu était, et demeurer là.

Le Seigneur ne se révèle pas ici de la même manière personnelle, et encore moins ecclésiastique ; mais il est relevé plutôt certaines qualités, certains titres qui lui appartiennent, qui nous sont présentés, en partant de ce qu'il a été pour Dieu pour tendre vers ce qui Le relie à la nouvelle scène dans laquelle Il va être manifesté comme chef [ou : tête] sur toutes choses. Ceci ne peut faillir. // était « l'Amen, le Témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu ». Quant à *eux*, ils avaient failli à tous égards — ils avaient été des témoins infidèles ; mais Lui était assez bon pour leur dire : « Vous n'avez pas répondu à une seule pensée de mon cœur. Je viens maintenant me présenter à vous comme vous devriez tous être ». Il était aussi « le commencement de la création de Dieu » (3:14). La chrétienté est dès son commencement un témoin rejeté, certainement dès les jours apostoliques. Christ est en relation avec la création nouvelle.

« Je connais tes œuvres, que tu n'es ni froid, ni bouillant » (3:15). C'est le laxisme. Ce n'est pas l'ignorance qui opère cette erreur mortelle, mais le cœur qui reste indifférent à la vérité après que la vérité lui a été pleinement présentée. On ne veut pas de la vérité, parce qu'on sent le sacrifice et la séparation d'avec le monde qui s'ensuivent si on la suit. Il nous faut user de support partout où il y a de l'ignorance involontaire ; mais l'indifférence pour la vérité est une chose tout autre, et haïssable aux yeux du Seigneur.

Le laxisme n'est donc jamais la condition d'âmes qui sont simples de cœur, mais bien de ceux qui ont entendu la vérité et qui ne sont pas préparés pour la croix. La vérité de Dieu doit être une pierre de touche pour les cœurs. Elle n'est pas simplement quelque chose que j'ai à apprendre, mais c'est quelque chose qui me *met à l'épreuve*. Si la brebis est dans une condition saine, elle entendra la voix du Berger, et n'écouterait même pas la voix des étrangers ; mais si la brebis s'égarait après d'autres, elle s'embrouille tellement qu'elle peut en arriver à cesser de distinguer la voix bien connue. Ce mal surgit dans Laodicée, et à ce qu'il me semble, il provient du mépris du témoignage rendu dans l'église précédente. Laodicée est le fruit du rejet de la vérité spéciale qui a formé Philadelphie. Là, Christ se montrait Lui-même, et à chaque cœur qui le recevait, Il disait : « Comme Mon nom a été tout pour

vous sur la terre, ainsi Je vous donnerai Mon nouveau nom au temps de la gloire ». Toute affection qui a été spirituelle, tout ce que le Seigneur a produit dans nos cœurs ressortira dans le ciel avec un éclat plus brillant ». Mais pour Laodicée, le Seigneur dit : « Tu n'es ni froid ni bouillant ». Ceux de Laodicée devaient avoir eu quelque stimulant, puisque le froid n'est pas absolu. Ils n'étaient pas honnêtes. Laodicée est le dernier état du déclin, que le Seigneur ne peut pas permettre de continuer — un temps où l'on a possédé beaucoup de vérités en un certain sens, mais sans que les âmes en soient touchées. Si le cœur avait été tant soit peu sincère, même avec de l'ignorance, il aurait joui de tout ce qui venait du Seigneur. En 1 Jean 2, ceux dont il est dit qu'ils ont l'onction de la part du Saint, et qu'ils connaissent toutes choses, ce ne sont pas les « pères » (qui, bien sûr, ont aussi l'onction, mais les « petits enfants »). Si le cœur est vrai pour Christ, c'est de cela que dépend la capacité pour juger ce qui n'est pas de Christ. C'est ce qui fait que le plus jeune croyant, s'il a l'œil simple, peut avoir une certitude dans le discernement, là où le théologien se perd dans des généalogies sans fin.

Tout esprit qui ne confesse pas Christ, mais Le renie (le Christ de Dieu) est de l'antichrist. Il y a eu et il y a maintenant beaucoup d'antichrists, et là où on les trouve, c'est là où il y a eu le nom de Christ. Si Christ n'avait pas été connu, il n'aurait pas pu y avoir d'antichrist, — ceux-ci sont l'ombre noire qui suit la vérité. Si le Seigneur travaille en grâce, Satan sera aussi à l'œuvre. Être « tiède », c'était être faux, en prétendant avoir la vérité ; et le Seigneur dit : « Je te vomirai de ma bouche ». Il ne se trouve nulle part ailleurs, que je sache, une telle expression de mépris employée par le Seigneur. C'est sensiblement différent de Sa manière d'agir avec Sardes, où on a le jugement général du protestantisme : elle est jugée comme le monde, et la venue du Seigneur est comme un voleur. Est-ce la manière dont nous mesurons les choses ? Nous aurions dit probablement que c'est de Jézabel qu'il fallait être le plus inquiet ; mais aurions-nous pensé que la tiédeur était le pire de tous les états ? Or c'est celui-là qui attirait toute l'indignation du Seigneur ; et Lui seul est sage.

« Parce que tu dis : je suis riche et je me suis enrichi », etc. (3:16). Ces paroles sont la preuve évidente qu'on avait beaucoup entendu parler de la vérité à Laodicée. On s'estimait riche. L'instruction et l'intellectualisme en matière de religion, voilà ce qui avait du prix pour eux. S'ils croissaient (au moins en étendue, même si ce n'était pas en profondeur), y avait-il de quoi être satisfait ? La diffusion de la connaissance extérieure de Dieu est ce qui hâte la crise finale — le jugement final de Dieu et la mise de côté de tout ce qui porte faussement Son nom, pour sa propre satisfaction. Ils avaient cherché l'homme et le monde, qui promettent beaucoup à ceux qui regardent à eux. Mais ce n'est pas un jugement juste ; car permettre à la nature d'entrer dans l'église est tellement une perte, que cela va jusqu'à l'exclusion de ce qui est divin et céleste : c'est un appauvrissement réel et implacable quant à toutes les vraies richesses. C'est ce que le Seigneur expose à l'ange immédiatement après. Il s'ensuit l'absence de discernement.

« Et tu ne connais pas que tu es le malheureux et le misérable, et pauvre, et aveugle », etc. Tel était l'état des Laodicéens, parce qu'ils avaient rejeté le témoignage de Dieu. Le témoignage de Dieu produit toujours en celui qui le reçoit le sentiment de n'être rien, mais n'affaiblit jamais la confiance en Dieu. Il peut y avoir des pierres de touche [ou : tests], — les épîtres de Jean en sont remplies, — mais l'Esprit de Dieu ne conduit jamais quelqu'un à douter que Dieu soit pour lui. Il peut travailler, et sûrement Il le fera, dans une âme qui s'est détournée du Seigneur afin de la ramener ; Il peut nous faire sentir notre faiblesse ; mais ce n'est nullement Sa manière de faire douter de la vérité ; et laisser le champ libre à la défiance est toujours un signe que la chair est à l'œuvre, « convoitant contre l'Esprit ». Partout où est l'Esprit de Dieu, Il tend à faire que l'homme s'humilie entièrement, et juge la folie de la chair et y renonce. Il y a, et il doit y avoir réalité et vérité dans la présence de Dieu.

Laodicée dit : « Je suis riche, et je suis dans l'abondance, et je n'ai besoin de rien ». Mais l'Esprit de Dieu déclare que ce n'est là qu'une présomption charnelle, le cœur ne connaissant pas son dénuement, et refusant la grâce. Il y avait eu une chaleur momentanée qui avait rendu cet état si odieux au Seigneur. Mais c'est là précisément ce que font les hommes qui parlent de l'Église de l'avenir. Selon eux, les premiers temps sont l'enfance de l'Église ; ensuite elle a trop grandi et est devenue orgueilleuse ; et maintenant ils attendent une Église d'avenir où elle ne sera plus assujettie,

mais agira pour elle-même, — comme le fait un homme. Hélas ! à quoi toutes ces aspirations n'aboutiront-elles pas ? car Dieu sera laissé complètement en dehors de la prétendue Église, et on se débarrassera de Son autorité.

Tel est l'esprit à l'œuvre maintenant sur une vaste échelle. Les enfants de Dieu sont-ils tièdes à l'égard d'une œuvre pareille ? à l'égard de l'exclusion de la vérité de Dieu ? Souvenez-vous de ce que le Seigneur dit ici : « Je te vomirai de ma bouche ». Ce serait une erreur grossière de supposer qu'il n'y avait pas d'hommes de bien parmi eux. Mais ce n'est pas d'individus qu'il s'agit, mais de l'assemblée, et comme telle le Seigneur déclare qu'Il la vomirait de Sa bouche. On ne peut se rassembler en grandes masses sans que l'esprit de Laodicée en résulte, si même il n'en est pas aussi la source. La popularité est une chose, l'Esprit de Dieu rassemblant les âmes vers Christ dans le temps présent en est une autre tout à fait différente. Le Seigneur soit béni de ce que quelques-uns sortent pour se réunir autour de Son nom ! Que les enfants de Dieu se souviennent qu'ils doivent répondre au Seigneur Jésus, qu'ils soient ou non représentés par Laodicée, qu'ils vivent pour Christ ou pour ce qui porte simplement le nom de Christ comme un voile pour l'indifférence.

Pourtant, le Seigneur ne les abandonne pas : « Je te conseille, dit-il, d'acheter de moi de l'or éprouvé par le feu », etc. (3:18). En général, l'or est le symbole de la justice intrinsèque dans la nature de Dieu, ou de la justice divine ; et le vêtement blanc, ou de lin, désigne la justice des saints comme nous le voyons par le chap. 19.

La justice divine était sortie de leurs pensées : ils n'appréciaient ni la justice de Dieu, ce qu'un chrétien est fait en Christ, ni la justice pratique manifestée devant les hommes, à laquelle mène l'Esprit. Aussi leur conseille-t-Il d'acheter de Lui l'or véritable et des vêtements blancs, afin qu'il y ait la sainteté qui leur convenait devant les autres.

« Et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies ». Là était le secret, le manque d'onction de la part du Saint. Ils ne voyaient rien comme il faut, pas même le besoin qu'ils avaient de la justice divine.

« Pour moi, je reprends et châtie tous ceux que j'aime ; aie donc du zèle et te repens » (3:19). Tenez pour certain que c'est là ce que la voix du Seigneur fait entendre aujourd'hui. Ici, hélas ! c'était ce dont les Laodicéens avaient besoin. Le Seigneur s'occupe des Siens : Il place constamment devant eux quelque chose de nature à leur donner d'humbles pensées d'eux-mêmes, et ne leur dit pas de faire ou d'entreprendre quelque œuvre nouvelle, mais les appelle « à se repentir ». Il ne leur demande point de déployer leurs ailes pour un essor plus grand vers l'avenir, mais d'examiner où ils en sont et de confesser leur faillite. Mais cela est ennuyeux pour le cœur superficiel et satisfait de lui-même.

Cependant, l'appel à la repentance, comme à Sardes, diffère beaucoup de celui du message à Éphèse et Pergame, où l'insistance était entièrement basée sur la peine découlant du châtement solennel du Seigneur, qu'il soit général ou particulier. Ici aussi, Thyatire avait une place intermédiaire : « Je lui ai donné du temps pour se repentir de sa fornication, et elle ne veut pas se repentir ». D'où la menace de jugement qui suit, et le vaste changement qui s'ensuit dans toute son étendue.

Souffrir pour Christ et avec Christ est un privilège beaucoup plus élevé que d'être actif à *faire* quelque chose. Quand l'apôtre Paul demanda une fois : « Que ferai-je ? », le Seigneur lui répondit : « Je te montrerai combien tu dois souffrir », etc. C'est là ce que le Seigneur apprécie tout particulièrement, — non pas nos souffrances comme hommes, mais nos souffrances pour Christ. « Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec lui ».

Ici c'était des personnes aussi dégradées qu'orgueilleuses, qui étaient invitées à avoir du zèle et à se repentir, à s'humilier devant Dieu au sujet de leur triste condition. Mais le Seigneur fait entendre aussi une parole de grâce, « Voici, je me tiens à la porte et je frappe » (3:20). C'est pourtant une chose bien solennelle que le Seigneur fût là, prenant ainsi la position de quelqu'un qui est dehors.

Néanmoins Il était prêt à entrer où Il trouvait une âme vraie pour lui. « Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui », etc. Est-il nécessaire de dire que ceci ne s'adresse point au monde pour ceux qui doivent être sauvés ? En Jean 10, le Seigneur se présente dans une grâce parfaite, disant : « Je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé », etc. Mais ici c'est à l'Église qu'Il parle. Quelle position solennelle ! Combien elle était entièrement déçue maintenant ! Ce qui devait être la part dont toute l'Église avait à jouir, soit en s'approchant de Dieu, soit en manifestation devant les hommes, ou en communion avec Christ, voilà que ceci est offert en pure grâce à celui qui écoute et qui s'humilie devant la grâce du Seigneur. Il n'avait certainement aucune sympathie pour leur contentement d'eux-mêmes. Il se tenait dehors, frappant à la porte pour le cas où il se trouverait dedans, un cœur qui ne serait pas trop occupé des circonstances, choses et personnes l'entourant, et qui Lui ouvrirait. À quelqu'un de tel, il dit : « J'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi ». Mais en tout cela il ne s'agit que d'individus. En présence du pire dévoiement, devons-nous dire : « Il n'y a point d'espoir ? » Nullement ; car le Seigneur se tient à la porte et Il frappe. Il est possible qu'il n'y en ait pas beaucoup qui répondent à son appel, mais il y en aura quelques-uns, et voici la promesse : « Celui qui vaincra, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu, et je me suis assis avec mon Père sur son trône ».

On se tromperait si l'on supposait que c'est là une promesse relativement glorieuse : nous sommes portés à le penser, parce que naturellement nous attachons du prix à l'éclat. Mais Dieu n'a pas cette estimation des choses. Son saint amour, démontrant son caractère divin surtout dans l'abaissement de Christ descendant jusqu'à l'homme et mourant pour lui, — voilà la valeur de référence pour ce que Dieu apprécie, plutôt que la puissance ou la gloire. Il lui était infiniment plus facile de faire mille mondes que de donner son Fils pour qu'Il souffrît. Je ne mets pas en doute tout ce que renferme de grâce une telle promesse faite au vainqueur de Laodicée, malgré un pareil mal, mais notre participation au royaume avec Christ ne constitue pas la plus grande bénédiction dont nous sommes appelés à jouir. Or ici, la promesse ne va pas au-delà. Ce que nous aurons avec Christ et en Christ Lui-même est beaucoup plus précieux. En Jean 17:23, le Seigneur fait voir que la manifestation de la gloire a pour but de Le justifier devant le monde. Toute la gloire qui doit être révélée dans l'avenir est destinée à être une preuve pour le monde, afin qu'il connaisse que le Père nous aime comme Il a aimé son Fils. Mais pour nous, nous sommes autorisés à le savoir à présent par le Saint Esprit. Nous n'avons pas à attendre jusqu'alors pour connaître cet amour qui nous a donné la gloire, — bénédiction plus profonde que l'apparition au monde, ou que les trônes dans le royaume. L'affection personnelle du Seigneur pour les Siens est une portion meilleure que tout ce qui est déployé devant les hommes ou les anges.

### ***Fin de ce qui est dit sur l'Église***

Le Seigneur termine ici ce qui est relatif aux églises : il était arrivé à la dernière phase. Ce que la sagesse de Dieu nous a donné dans ces chapitres, ce n'est pas tant des vérités profondes, mais plutôt ce qui requiert de la conscience. Pour être guidé, ce dont il est besoin, c'est d'avoir l'œil fixé sur Christ. Outre ces lettres qui sont des messages aux églises locales au nom de l'apôtre Jean, nous avons vu en elles une esquisse de toute l'histoire de l'Église jusqu'à la venue du Seigneur. Car, à proprement parler, ce ne sont pas les lettres adressées par ordre du Seigneur aux sept églises, mais les églises elles-mêmes et leurs anges, qui constituent « les choses qui sont », c'est-à-dire la condition actuelle des choses aux jours de Jean. Tout en étant originellement rattachées aux faits qui existaient alors, les épîtres vont bien au-delà, et s'étendent par une application morale prolongée, jusqu'au temps où il n'y a plus d'assemblée reconnue, la dernière (quoiqu'il y ait eu de la miséricorde pour les individus) ayant été sommairement rejetée par le Seigneur, dans son caractère de témoignage public. Après cela, il n'est plus jamais fait mention des églises sur la terre. Au contraire, le rideau s'abaisse, et c'est une scène entièrement nouvelle qui s'offre à nos regards. Le voyant ne se tourne plus pour voir Celui qui parlait derrière lui sur la terre (\*), mais il entend la même voix en haut, dans le ciel, où il est maintenant invité à monter. Le gouvernement du monde de la part du trône dans le ciel, les circonstances et les faits qui l'accompagnent et qui en résultent, telles sont les

choses qui se déroulent quand la période assignée à la condition de l'Église a pris fin. Après cela, nous trouvons des saints individuellement, soit parmi les douze tribus d'Israël, soit issus de toutes les nations mentionnées comme telles, mais cela ne fait que rendre le contraste encore plus frappant. Désormais, quand ils sont un peu précisés, ils sont nommés comme Juifs et comme Gentils, parce qu'il n'y a plus rien sur la terre ayant la nature de l'assemblée de Dieu ; car la signification et l'essence même de l'Église est qu'il n'y a ni Juif ni Gentil, parce qu'ils sont tous un en Christ.

(\*) Il est certain, selon Apoc. 4:1, que quand les visions purement prophétiques sont sur le point de commencer, la voix de celui qui parle est en haut, non pas derrière. Ce que montre ce tournant à partir de la voix qui était derrière est réellement ceci : l'œil du prophète était dirigé vers l'avant, comme ci c'était en direction du royaume, et le voilà rappelé pour s'occuper de ce qu'il en est des églises, c'est-à-dire « des choses qui sont », ce qui justifie le fait que le Seigneur mette de côté la chrétienté pour introduire Son royaume en puissance, quand Sa patience n'est plus requise. Car le Seigneur créera de nouveaux cieux et une nouvelle terre : d'abord dans un sens préparatoire partiel (le millénium), et ensuite et finalement l'état éternel. Il y a insistance sur le fait que la condition de l'église est traitée comme faisant partie du temps présent.

Je crois que les détails des sept épîtres renferment d'abondantes instructions pratiques. Il est vrai que l'Esprit les adressait aux églises ; mais « celui qui a des oreilles » a expressément ordre de faire attention, c'est-à-dire de faire attention aux interpellations du Seigneur envoyées à eux tous. Une telle application entre cependant mieux dans le cadre du ministère ordinaire de la Parole.

### ***Note sur des objections à l'interprétation des ch. 2 et 3***

Il peut être bon, maintenant que nous connaissons la portée des sept épîtres, de signaler les objections faites par l'évêque Newton contre leur signification la plus large. « Plusieurs prétendent, et parmi eux des hommes aussi savants que More et Vitringa, que les sept épîtres constituent une prophétie d'autant de périodes successives, et d'états de l'Église, depuis le commencement jusqu'à la fin de tout. Mais il ne paraît pas qu'il y ait, ou qu'il devait y avoir, sept périodes de l'Église, ni plus ni moins. Et aucun des deux auteurs ne s'accorde pour déterminer ce que sont ces diverses périodes. Ces épîtres renferment aussi plusieurs caractères internes qui étaient particuliers à l'église de cet époque, et qui ne peuvent s'appliquer aussi bien à celle de quelque autre époque. Entre autres arguments contre cette manière de les entendre, il y a aussi cette raison évidente, que ce même livre décrit le dernier état de l'église comme le plus glorieux de tous, tandis que dans le dernier état que nous présentent ces épîtres, l'état de Laodicée, l'Église est représentée comme « malheureuse, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nue » (œuvres de Newton, vol. 1, p. 549, éd. 1782).

Or il est clair que ces mots : « il ne paraît pas » sont plutôt une supposition qu'une preuve. Pourquoi ne paraît-il pas ? D'autres pourraient faire la même objection, et peut-être avec tout autant de force, contre les sept sceaux, les sept trompettes, et les sept coupes. Il a plu à Dieu de spécifier dans chacun de ces cas sept points saillants, pour ainsi dire, comme le récit complet de chacun. « Les principaux sujets de ce livre », venait précisément de remarquer l'évêque, « sont composés, de sept, sept églises, sept sceaux, sept trompettes, sept coupes, selon que le nombre sept était aussi un nombre mystique dans tout l'Ancien Testament ». Si cette réponse est satisfaisante pour les sept coupes, pourquoi ne l'est-elle pas pour les sept épîtres ? Sans doute, il peut falloir plus de spiritualité pour un juste discernement dans le dernier cas que dans le premier, une de ces deux séries se rapportant à des jugements extérieurs dans le monde, tandis que l'autre prend connaissance de telles et telles conditions spirituelles remarquables, bonnes ou mauvaises, dans l'histoire de l'Église comme le Seigneur a trouvé bon de les signaler. Aussi pouvait-on, a priori, s'attendre à trouver parmi les chrétiens une plus grande divergence de jugement dans leur manière d'appliquer Apoc. 2 et 3, que dans leurs vues l'égard des autres parties du livre. Lors même donc que ce que dit Newton sur le manque d'accord touchant les diverses périodes de l'Église, serait véritable, le principe général n'en demeurerait pas moins ferme. Mais tel n'est point le cas : et il y a un accord frappant à l'égard des trois ou quatre premières églises. Naturellement, nous n'insistons pas sur cet accord comme s'il devait le moins du monde faire autorité, mais comme une réponse suffisante à l'accusation de divergences ne permettant aucun espoir mises en avant par l'évêque Newton. Il serait facile de répliquer par les systèmes si contraires d'interprétation des sceaux, des trompettes et des coupes.

Il est singulier, cependant, que l'évêque rende témoignage dans la page suivante à la signification mystique de l'épître à Smyrne. Car « l'affliction de dix jours » est expliquée là comme étant la plus grande persécution que l'Église primitive ait jamais endurée, la persécution de Dioclétien qui dura dix ans, et qui affligea cruellement toutes les églises orientales. Sentant qu'une telle application, non pas dans les promesses qui s'y rattachent, mais dans le corps de l'épître, est fatale à l'application exclusivement littérale qu'il en fait, l'évêque admet là-dessus que « la partie relative aux promesses ou aux menaces prédit quelque chose de leur condition future », et affirme que « dans ce sens, mais non pas dans un autre, ces épîtres peuvent être appelées des épîtres prophétiques » (p. 550).

Mais comment s'arrêter là, une fois que vous reconnaissez, comme il le fait pour l'épître à Smyrne, une portée qui s'étend au-delà de l'Église purement locale de ce temps, une fois que vous y faites entrer tout l'Orient, et que vous reportez sa date au commencement du quatrième siècle ? Et certes, cette terrible persécution ne fut pas limitée à l'Orient, car tout l'empire, sans en excepter l'Espagne et la Bretagne, se souilla du sang chrétien. Si le principe est vrai dans une de ces épîtres, pourquoi ne le serait-il pas dans toutes ? Et, de fait, le déclin général intérieur n'est-il pas signalé aussi clairement dans la lettre à Éphèse, que la persécution l'est dans celle à Smyrne ? Et Pergame ne décrit-elle pas les influences corruptrices de l'exaltation mondaine de l'Église, d'une manière aussi manifeste que Thyatire fait ressortir l'orgueilleuse et obstinée fausse prophétesse du papisme ?

Sans doute, le caractère peu satisfaisant que notre Seigneur rattache à Sardes doit être pénible et embarrassant pour ceux qui ne voient que le protestantisme ordinaire et son honnête orthodoxie. Et peut-être voit-on encore avec plus de déplaisir un autre témoignage subséquent au protestantisme, qui place ceux qui le portent dans la faiblesse et le mépris, en dehors du monde religieux, et ayant la venue de Christ comme leur espérance bénie et encourageante.

Mais il est évident que le tableau de la dernière assemblée, dans sa déplorable tiédeur et le rejet qu'en fait le Seigneur, était la grande difficulté pour l'évêque Newton, à cause de son incompatibilité avec sa théorie touchant le dernier état de l'Église, « décrit dans ce livre même comme le plus glorieux de tous ». Mais c'est là une erreur complète. L'Apocalypse ne décrit *jamais* l'Église sur la terre après Laodicée. La glorieuse description à laquelle fait allusion l'évêque est probablement celle que nous trouvons en Apoc. 19 à 21, où l'Église tout entière est glorifiée en haut. En un mot, cette raison est évidemment sans valeur. L'épouse de l'Agneau doit régner, mais cela n'est point en contradiction avec le témoignage solennel de l'épître à Laodicée, que le dernier état de la chrétienté ici-bas doit être comme celui d'Israël avant elle « pire que le premier ». Le témoignage général du Nouveau Testament tout entier confirme le témoignage porté par cette portion particulière, comme cela ressort de Luc 17:26-37 ; 2 Thess. 2:1-12 ; 2 Tim. 3:1-5 ; 2 Pier. 2 et 3 ; 1 Jean 2:18 ; Jude 11-19. La supposition gratuite selon laquelle la dernière phase de l'état de l'église sur la terre doit être le plus brillant est clairement en contradiction avec le témoignage direct de Christ et des apôtres, aussi bien que de l'avertissement solennel de l'Apocalypse. Qu'il est humiliant qu'on donne à beaucoup d'âmes des explications qui détournent de ce témoignage pour des raisons inintelligentes dont nous venons de démontrer la fausseté. Le mal n'est pas seulement lié à des spéculations, mais il est aussi très grand pratiquement ; et le danger s'aggrave de jour en jour pour ceux qui sont ainsi induits en erreur. Car si l'âme est enseignée à voir les événements comme évoluant progressivement vers un futur glorieux pour les derniers temps de l'évangile ici-bas, cela ne peut qu'endormir sa vigilance et l'exposer à perdre le discernement, vu qu'elle désirera un tel résultat final, au lieu qu'elle devrait être appelée à veiller durant la longue et triste nuit, et à juger chaque nouveau mouvement et chaque nouvelle mesure prise, comme un bon soldat combattant en terrain ennemi. S'il est certain que le dévoiement complet ou apostasie est l'aboutissement prédit, les moyens pris pour un très grand développement, et un triomphe apparent de l'église sur la terre doivent n'être finalement que des moyens pour parfaire cette apostasie, et être un objet majeur du jugement du Seigneur lors de Son apparition.



## Chapitre 4

Nous arrivons maintenant à la partie strictement prophétique du livre de l'Apocalypse. Les sept assemblées forment ensemble ce que le Saint Esprit nomme « les choses qui sont ». Et on a vu le Fils de l'homme jugeant la maison de Dieu sur la terre, représentée par les églises d'Asie. Elles existaient au temps de l'apôtre Jean, et d'une manière mystique au moins, elles ont une existence qui se poursuit d'une manière continue et, dans une mesure, successive, aussi longtemps qu'un témoignage est rendu par le corps professant sur la terre. Si l'application littérale de ces assemblées appartient au passé, leur portée comme représentant l'Église dans son existence prolongée continue encore.

Au chap.1:19, il nous est dit que, outre « les choses que tu as vues », et « les choses qui sont », il y a une troisième division : « les choses qui doivent arriver après celles-ci », comme signifiant ce qui doit suivre après que l'Église a pris fin sur la terre. Son histoire actuelle se clôt ici, bien qu'il lui soit réservé une meilleure existence dans le ciel, et qu'elle doive régner aussi sur la terre au jour de la gloire millénaire. Nous arrivons donc à cette partie purement prophétique. Les chapitres 4 et 5 sont une sorte de préface aux « choses qui doivent arriver après celles-ci » ; leur objet principal est de nous montrer, non les événements qui surviendront sur la terre, mais l'attitude ou l'aspect sous lequel Dieu apparaît, et la position de ceux qui Lui sont les plus proches tandis que surviennent les événements futurs, c'est-à-dire durant la crise du présent siècle. Il me faut m'arrêter un peu sur le premier de ces chapitres.

### Ch. 4:1-2

« Après ces choses je vis, et voici une porte ouverte dans le ciel, et la première voix que j'avais ouïe, comme d'une trompette, parlant avec moi, etc. (4:1a). Ici, « la première voix » ne veut pas dire la première des voix qui allaient parler, ainsi que plusieurs l'ont étrangement pensé, mais il s'agit de la voix que Jean avait déjà entendue au chap. 1 — la voix de Celui qui était au milieu des sept chandeliers d'or. Elle lui parle encore comme la voix d'une trompette, non plus de la terre, mais du ciel. Il y avait là une porte, et c'est de cette porte que la voix parlait — en sorte que cette portion du livre suppose que pour le moment on en a fini avec la terre, et que la scène se déroule en haut. Il ne s'agit pas simplement de saints qui rendent témoignage sur la terre ; mais la voix parle du ciel, montrant les choses qui doivent faire suite à la condition de l'Église sur la terre, arrivée maintenant à son terme. « Monte ici et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci » (4:1b). Puis il est rapporté que Jean fut sur-le-champ en Esprit (4:2a), c'est-à-dire qu'il fut transporté par la puissance du Saint Esprit, de manière à entrer dans les scènes nouvelles qu'il avait désormais à contempler.

Et voici un trône était placé dans le ciel, et sur le trône quelqu'un était assis. Et Celui qui était assis », etc. (4:2b). Dieu, comme tel, n'est pas nommé dans ce récit, sauf comme « Celui qui était assis sur le trône ». Jean va nous montrer l'aspect sous lequel apparaissait Celui qui était assis sur le trône, tandis qu'il y a en Dieu ce qu'« aucun homme n'a vu, ni ne peut voir ». C'est la représentation, d'une manière symbolique, de la gloire de Dieu. Il peut revêtir n'importe quelle forme qu'il Lui plaît ; mais pour autant qu'il permet de la contempler ici-bas, c'est celle à laquelle répond la figure de ces pierres précieuses. Au chap. 21, l'épouse, la nouvelle Jérusalem, « descend du ciel d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu, et son luminaire était semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspe cristallin » (21:10, 11) etc. Il est de toute évidence que ceci ne saurait être la gloire essentielle de Dieu. Cela indique plutôt, je pense, qu'il s'agissait d'une gloire divine, et non pas humaine. Il y a en Dieu ce qu'Il peut conférer à la créature, et il y a ce qui est incommunicable. Ici la gloire divine est mise pour contraster avec la gloire de la créature, non pas celle qui dérogerait à la majesté de Dieu, mais celle qui en serait un reflet. Son luminaire était comme une pierre de jaspe (21:11) ; la muraille aussi était de jaspe (21:18), ainsi que le premier fondement (21:19) (\*). L'aspect général de la cité était comme de jaspe. Ceci répond un peu, je pense, à ce qui nous est présenté au

chap. 4 sur la vue dont il fut donné à Jean de jouir, de Celui qui était assis sur le trône. En Rom 5:2, il est dit que non seulement nous avons accès à la grâce de Dieu dans laquelle nous sommes, mais que nous nous glorifions dans l'espérance de la *gloire* de Dieu. La gloire de Celui qui était assis sur le trône, en tant qu'elle pouvait être contemplée par la créature, est présentée sous la figure du jaspe et du sardius (4:3). Et quand l'Église apparaîtra dans la gloire de Dieu, sa lumière sera comme de jaspe. C'est-à-dire que c'est la pensée de la gloire de Dieu, et non celle de l'homme, qui est présentée à l'esprit. Même au « jour éternel », on ne verra jamais que Dieu abandonne ou abaisse la dignité de sa propre Dété ; car il y aura toujours une distance infinie entre Dieu et les créatures les plus élevées. Cependant il y a de la ressemblance entre la gloire de Dieu, telle que l'homme la voit, et la gloire qui sera bientôt celle de l'église. Et ceci correspond exactement aux paroles de notre Seigneur dans l'évangile de Jean (17:22, 23) : « Et la gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un comme nous, nous sommes un : moi en eux, et toi en moi ; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que toi, tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé ».

(\*) L'application du jaspe, dans la description de la cité céleste, semble mettre positivement de côté l'idée que la couleur de cette pierre devait représenter quelque chose à l'aspect à la fois fort terrible et glorieux. Il serait tout à fait hors de question d'attribuer un trait semblable à la nouvelle Jérusalem, dont la figure est employée encore plus emphatiquement. Je ne puis donc que penser qu'il nous faut chercher une signification en harmonie avec à la fois la pierre et la cité, et que l'idée de gloire et de splendeur est la plus satisfaisante. — Bien plus insoutenable encore est l'opinion que le jaspe désigne l'incarnation ; elle ne me paraît répondre à aucun des cas où se rencontre la figure ; elle ôterait d'une manière désespérante la cohérence des chapitres 4 et chap. 5 entre eux, et entraînerait, je crains, un abandon sérieux de la saine doctrine si on l'appliquait au chap. 21.

Mais outre la manifestation de la gloire divine, il y avait un arc-en-ciel autour du trône. Ceci ramène évidemment nos pensées à l'alliance que Dieu a conclue, non avec Son peuple d'Israël, mais avec la terre en général. L'alliance avec Son peuple est mentionnée pour la première fois en Apoc. 11, où l'on voit le ciel ouvert et l'arche de Son alliance dans Son temple. Ce n'est pas la nouvelle alliance elle-même ; car lorsqu'elle sera établie, il n'y aura ni tremblements de terre, ni éclairs ni tonnerres, etc. mais ce sera le jour de paix et de bénédiction pour Israël. Mais à l'époque à laquelle se rapporte la vision, Dieu fera voir qu'Il a égard à Son alliance. Ici (Apoc. 4) l'arc-en-ciel indique que Dieu se souvient de Son alliance avec la terre. L'arche dont il est parlé en Apoc. 11 indique que Dieu se souvient de Son alliance avec Son peuple. Dieu va déverser des jugements sur la terre et sur ceux qui avaient la responsabilité d'être Son peuple. Mais Il prend la peine de montrer, avant qu'un seul jugement tombe, qu'il y a de la miséricorde en réserve. Avant qu'Il touche à la création, il y a le signe de Son alliance avec la terre — tout comme on voit l'arche de Son alliance quand Il est forcé de déverser des plaies sur Son peuple d'Israël. L'arc-en-ciel témoignait que Dieu ne s'était pas dégagé de Son ancienne parole : Il ne pouvait pas l'oublier. L'arc-en-ciel est le signe de la miséricorde. Il va d'un bout du ciel à l'autre, et embrasse sur la terre et dans la mer, tout ce que Dieu a placé sous cette miséricordieuse garantie dont Il a perché le signe dans le ciel. Or ici nous trouvons l'arc-en-ciel non seulement sur le monde, mais encore autour du trône dans le ciel. Ce n'est pas sa place habituelle ; mais il était consolant pour Jean, au milieu de toute cette splendeur, de voir Dieu désireux de remplir les cœurs de confiance. Il n'avait pas simplement la vision de ce qui allait arriver sur la terre ; mais il voit l'arc-en-ciel dans la sphère de la manifestation et de la puissance divines, en haut. Dieu nous montre sa propre gloire, et en même temps l'arc-en-ciel nous déclare que Dieu est vrai — que c'est à dessein qu'Il amène l'homme à penser au gage donné après le grand jugement d'autrefois ; et qu'Il le fait d'autant plus, qu'en vue de rassurer nos cœurs, Il le met maintenant dans cette place particulière où jamais auparavant on n'avait vu d'arc-en-ciel. Mais quoique cette place soit particulière, qu'y a-t-il de plus significatif puisqu'il s'agit du trône de Dieu, le Tout-Puissant, le Créateur, le Maître Souverain de toutes choses.

Il est peut-être inutile de remarquer que rien de tout cela n'arrivera d'une manière littérale ; mais la vision était comme un panorama, plaçant tout devant les yeux du prophète : manière tellement vivante et admirable de transmettre ce que Dieu voulait enseigner ! Une fois qu'on est pleinement

établi dans la grâce de Dieu, rien n'est plus important que l'étude de ce livre ; mais s'absorber dans l'Apocalypse peut être nuisible aux âmes qui ne sont pas fondées dans la grâce.

### **Ch. 4:3**

Nous avons donc premièrement le trône de Celui qui est le centre et la source de toute l'action, la gloire et la majesté de Dieu étant présentées sous le symbole du jaspé et du sardius. Ensuite il y a l'arc-en-ciel, emblème familier de la fidélité de Dieu envers la création. L'arc-en-ciel était d'un genre particulier, « à le voir, semblable à une émeraude » (4:3). Il serait difficile d'avoir des couleurs plus opposées que celles qui représentent la majesté divine, et l'émeraude si agréable aux yeux. Le Saint Esprit produit sur nous une vive impression par ces symboles simples ; car ce livre n'a pas été écrit pour des savants, mais pour des saints dans l'affliction. Même des hommes du monde ont remarqué que l'Apocalypse était un livre spécialement recherché par les chrétiens persécutés ; et tandis qu'il est certain que ceux qui s'en servent pour faire de la recherche et des spéculations humaines, s'égareront ici comme partout ailleurs, il me semble que l'Apocalypse doit présenter une idée générale brillante à l'esprit d'un croyant illettré qui regarde à Dieu et désire la gloire de Son Fils.

La première pensée suggérée par ce chapitre est que le seul lieu valable pour considérer les choses qui doivent arriver après les Églises, c'est le ciel. Ce n'est pas sur la terre, ou de la terre, qu'on peut juger correctement ces événements. C'est d'en haut qu'il nous faut apprendre à regarder. Si nos pensées sont aux choses de la terre, nous n'aurons jamais l'intelligence pour les comprendre. Si je suis simplement au niveau de la scène où les jugements se passent, je m'efforcerai de tirer le meilleur parti des choses présentes et d'éviter les jugements ; je n'entrerai pas par la porte ouverte dans le ciel. Il faut prendre une position céleste comme fondement, et unique fondement sur lequel ces visions peuvent être appréciées correctement.

Le principal objet qui se voyait, c'est Dieu et Son trône — Sa puissance s'exerçant sous forme de la providence. Le trône n'est pas lui-même en relation avec la sacrificature, mais avec la puissance d'où procède le gouvernement divin. Dieu veut affermir les âmes dans la pensée que c'est Lui qui gouverne, même au milieu de toute la méchanceté qui doit se développer au temps des bêtes, ou de l'apostasie finale. La vision porte sur le trône de Celui qui n'avait pas besoin d'être nommé, mais qui laisse voir Sa gloire pour autant quelle puisse être vue par une créature. De Son trône dans les cieux, Il s'occupe du monde. Puis nous voyons Son trône environné du souvenir de Son alliance avec la création.

### **Ch. 4:4**

Ensuite au verset 4, le prophète voit qu'autour du trône central de Dieu, il y a d'autres trônes. La raison pour laquelle il y a ici des trônes plutôt que des « sièges », c'est qu'une partie essentielle de la vision consiste à montrer que les personnes qui y sont assises possédaient une dignité royale. Le même mot signifie trône ou siège, le choix n'est déterminé que par le contexte. Nous ne dirions pas d'une personne d'une humble condition qu'elle est assise sur un trône, ni du souverain dans une séance royale qu'il est assis sur un siège. Nous en jugeons par la nature du sujet.

Autour du trône de Dieu, sur la scène d'une gloire telle que l'homme n'en avait peut-être jamais vue, il y a donc d'autres trônes avec des anciens assis dessus, — c'est-à-dire ceux qui sont doués de la sagesse d'en haut, et qui entrent dans les pensées et dans les conseils de Dieu. Ils sont vêtus de vêtements blancs qui répondent à leur dignité sacerdotale, comme leurs couronnes à leur dignité royale. Ce sont clairement des saints, qui sont chez eux dans le ciel, auprès de la gloire, autour du grand trône central avant que commence le jugement du monde. Leur nombre est de 24, correspondant aux 24 classes de sacrificateurs en Israël. Quand le précurseur du Seigneur allait naître, son père Zacharie était sacrificateur de la classe d'Abia. Ces divisions figurent en 1 Chron. 24 et l'on trouve que celle d'Abia était la huitième. La sacrificature était ainsi divisée afin que chacun s'acquittât à son tour de l'œuvre sacerdotale, chaque classe ayant son principal sacrificateur. Le

souverain sacrificateur n'est pas nommé ici : nous savons tous qui Il est ; mais nous avons les 24 anciens correspondant à ces 24 classes de la sacrificature, ou plutôt aux chefs qui les représentaient (4:4.).

Il s'élève alors une question très intéressante. Si ces anciens avec des couronnes et des trônes représentent les saints célestes, comme peu le nieront, à quel temps et à quelle condition cette vision s'applique-t-elle ? Parle-t-elle (1) de ceux qui ont délogé pour être avec Christ ? Ou bien préfigure-t-elle (2) la manifestation du royaume de Christ et de Ses saints durant le millénium ? Or, je tiens pour certain qu'il doit être répondu négativement à ces deux questions, et que l'époque de ce chap. 4, et, par conséquent l'intervalle pendant lequel les anciens sont ainsi occupés en haut, sont postérieurs à l'état où les esprits sont séparés des corps (quant à ces anciens), et précèdent le règne millénaire.

Car (1) il est évident que le symbole des 24 anciens renferme tous les membres de la sacrificature céleste — non pas seulement une partie, si grande qu'elle soit, mais leur totalité. Il y avait exactement ce nombre de classes, et pas davantage. Dans la vision, elles sont au complet ; et dans la réalité, que la vision symbolise, il ne saurait en être ainsi tant que les saints sont absents du corps et présents avec le Seigneur. Durant cet état de choses, il y aura toujours des membres de l'Église sur la terre. Car « nous ne nous endormirons pas tous ». Et lorsqu'au retour du Seigneur les morts en Christ ressusciteront premièrement, « nous les vivants, qui demeurons, serons ravis ensemble, avec eux, dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur ». C'est-à-dire que le symbole, bien compris et bien interprété, exige le rassemblement de tous les membres de Christ, ensemble et dans la même condition ; et comme ceci ne sera jamais vrai des esprits séparés du corps, il s'ensuit nécessairement que la vision ne sera réalisée que lorsque « nous serons tous changés », et que nous serons avec le Seigneur.

Mais (2) il est clair que, quoi que puissent présenter par anticipation les cantiques des anciens ou de ceux qui se joignent à leurs accords, les actes des anciens aussi bien que l'ensemble de la scène céleste (dans laquelle ils jouent un rôle si considérable depuis le ch. 4 jusqu'au ch. 19) supposent que le règne sur la terre ne soit pas établi au sens littéral avant que Christ ait quitté le ciel avec Ses saints pour exercer le jugement sur Ses ennemis. Mais le nombre des anciens arrive au complet bien avant : personne ne peut nier qu'ils sont *dans le ciel* avant et pendant les sceaues, les trompettes et les coupes. La conséquence est claire : il faut que les saints qu'ils représentent soient tous dans le ciel, avant que ces jugements commencent à s'exécuter. Le millénium ne commence pas avant Apoc. 20 ; les anciens figurant les saints glorifiés sont longtemps auparavant avec le Seigneur dans leur corps transmués. Quand Il vient du ciel pour détruire la bête, ils Le suivent et règnent ensuite avec Lui mille ans. D'autres, je n'en doute pas, leur seront adjoints en ce règne-là : ceux-ci ne seront pas glorifiés dans leurs corps avant Apoc. 20, ayant souffert après l'enlèvement de l'Église, sous la bête, etc. Mais Apoc. 4. laisse entendre que cet enlèvement aura eu lieu précédemment, et que les saints enlevés sont vus comme une sacrificature royale, s'intéressant (par le fait qu'ils ont la pensée de Christ) aux épreuves, aux souffrances, aux témoignages et aux espérances de ceux qui leur auront succédé comme témoins de Dieu, durant l'heure de la tentation qui viendra sur tout le monde pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. Pour les saints transportés en haut, ce n'est même pas encore le temps des noces de l'Agneau ; et pour cette raison ainsi que pour d'autres, ils ne sont pas regardés ici comme le corps ou l'épouse, mais comme rois et sacrificateurs rendant hommage, et comme attendant encore leur manifestation en gloire, lorsqu'ils jugeront le monde.

Il existe un rapport étroit et solennel entre ceci et la mention de 25 hommes faite en Ézéchiél 8:16. À mon avis, il s'agissait de l'ensemble des chefs de la sacrificature, 24 chefs de classe avec le souverain sacrificateur. Mais où étaient-ils maintenant ? Hélas ! ils étaient les promoteurs de l'idolâtrie et de l'iniquité qui se commettaient dans le temple de l'Éternel. Ils étaient là, non pas comme ceux dont le vêtement parlait du sang qui purifie, mais comme les corrupteurs du modèle de la sainteté de Dieu, et comme ceux qui souillaient le peuple d'Israël, le conduisant à l'apostasie ; de sorte que si le jugement devait s'exercer, il fallait qu'il commence par la maison de Dieu. Il y a un

contraste tacite entre la scène décrite ici et celle d'Ézéchiél. Nous avons là en premier lieu les quatre animaux [ou : « être vivants », ou « créatures vivantes » ; ici et ailleurs ; non pas des « bêtes »] — symbole des jugements exécutés de la part de Dieu, de Son autorité judiciaire détruisant le mal. Le résultat terrestre de l'action de ces animaux, comme on le voit en Ézéchiél, pouvait être la destruction de Jérusalem ; mais ce n'était là que ce que l'homme voyait.

Les chérubins et les animaux (zôa) sont substantiellement la même chose ; mais il faut les distinguer soigneusement des bêtes (theria) mentionnées plus loin. La première fois qu'il est parlé des chérubins, c'est au début du livre de la Genèse (3:24). Nous les voyons dès que le péché est entré dans le monde. C'était les êtres auxquels était confiée l'œuvre du jugement. « Il plaça à l'orient du jardin d'Eden les chérubins et la lame de l'épée flamboyante [ou : qui tournait ça et là], pour garder le chemin de l'arbre de vie ». L'emblème de leur puissance était cette épée flamboyante. Si nous passons ensuite au second livre de Moïse, les chérubins s'y trouvent d'une manière nouvelle et plus bénie. Où regardaient-ils ? Au-dedans. S'ils avaient regardé dehors, ils auraient vu des pécheurs ; s'ils avaient regardé dessous, c'est-à-dire dans l'arche, ils y auraient vu la loi ; mais ils regardaient au-dedans, sur le propitiatoire, là où il était fait aspersion du sang pour l'expiation. Là était le sang qui témoignait de la parfaite miséricorde de Dieu, qui avait rencontré le péché et en avait triomphé, et là était aussi la puissance de Dieu : l'un et l'autre s'unissaient pour préserver la gloire de Dieu, et travailler en faveur de l'homme au lieu d'agir contre lui.

Si nous considérons maintenant les chérubins au temps de Salomon, on remarquera une différence sensible. Leur position change complètement, car au lieu de regarder en dedans, ils regardent au-dehors, parce que les jours de Salomon typifient le temps de la gloire, lorsque gouvernera le véritable Homme et Prince de paix. Et pourquoi ne regarderaient-ils pas au-dehors au temps de Apoc. 4 ? C'est que le péché aura été jugé, et au lieu que la bonté du Seigneur se répande, pour ainsi dire, goutte par goutte ici et là, le Roi Lui-même va descendre comme la rosée sur l'herbe fauchée, comme la pluie qui arrose la terre, et toute la terre va être remplie de Sa gloire — réalisation fidèle de la gloire du fils de David. Quand la miséricorde aura son plein exercice, et que le jugement aura été exécuté, rien n'empêchera les chérubins de proclamer la bonté du Seigneur.

Mais en Ézéchiél une crise terrible survenait. Le propitiatoire avait été méprisé, et la gloire de Salomon était flétrie. Israël péchait à main levée, et le temple lui-même était le lieu où Dieu était déshonoré par-dessus tout, et là les chérubins semblent dire : « Est-il possible que Dieu n'ait rien à faire avec ce peuple méchant ? il faut que le jugement ait son cours ». En conséquence, ils quittent Israël, tout en apportant le jugement sur le pays. Nous ne les revoyons que comme donnant le signal du jugement, et le mettant en vigueur par la main de Nébucadnetsar.

Nous avons la même chose en Apocalypse, avec cette différence qu'en Ézéchiél les animaux sont davantage vus en rapport avec la terre ; c'est peut-être la raison pour laquelle ils sont décrits comme ayant des roues en plus des ailes. En Apocalypse, le peuple terrestre étant délaissé pour un temps, et un peuple céleste étant appelé, nous les voyons seulement avec des ailes, figure appropriée au ciel, et non avec des roues, figure appropriée à la terre. Il est précieux de voir par cette omission que même lorsque Dieu va parler de jugement, la forme que revêt l'exécuteur du jugement de Dieu nous indique qu'une interruption céleste est survenue, avant la reprise de l'histoire du monde. Il est d'une extrême importance, si nous voulons nous former une juste appréciation de ces choses, de se tenir d'un pied ferme sur le fondement, sur lequel reposait l'apôtre — d'entrer, pour ainsi dire, par la porte ouverte dans le ciel.

## **Ch. 4:5**

Mais il y a encore ceci : « Et du trône sortent des éclairs, et des voix, et des tonnerres », etc. (4:5). Évidemment ce n'est point là le trône dont nous nous approchons ; car le nôtre est un trône de grâce, et celui-ci un trône de jugement. Son aspect, tel qu'il est ici décrit, n'a absolument rien à faire avec la grâce. Ce qui en sort n'est pas un fleuve pur comme du cristal, ainsi que c'est le cas du trône

mentionné au chap. 22, mais « des éclairs, et des voix, et des tonnerres etc., expression du courroux de Dieu. La forme symbolique de l'Esprit de Dieu elle-même, employée ici, répond au tableau : « Il y avait sept lampes [ou : torches] de feu brûlant devant le trône, qui sont les sept Esprits de Dieu ». Le Saint Esprit ne revêt pas la figure de lampes de feu quand il est parlé de la grâce de Dieu envers l'assemblée. Au jour de la Pentecôte, il y avait certes, des langues de feu — magnifique emblème de ce que Dieu allait faire alors, car c'était un pouvoir divin qui donnait à ces hommes illettrés de parler dans toutes les langues. Il descendit sur le Seigneur Jésus sous la forme d'une colombe ; mais cela est tout à fait différent de ce que nous avons en Apocalypse. Ici, c'est la puissance qu'a l'Esprit de Dieu de consumer. Le feu est l'emblème bien connu de la sainteté de Dieu, sainteté qui scrute et sonde tout. Le Saint Esprit dans Sa pleine perfection comme lumière, et dans Son caractère de feu consumant, — voilà comment l'Esprit nous représente Sa relation avec cette époque-là. Il est clair que cela n'a pas trait au royaume millénaire, car alors il sortira du trône de Dieu un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal ; et encore bien moins cela a-t-il trait à l'action de l'Esprit dans le corps de Christ durant le temps actuel. Le trône de Dieu n'est pas actuellement un trône dont sortent des éclairs et des tonnerres.

À quelle période est-il donc fait référence ? C'est un court espace entre le temps où Dieu aura fini Son œuvre en rapport avec l'Église, et celui où commencera la gloire millénaire. Le temps actuel est celui où Dieu rassemble Ses héritiers, co-héritiers de Christ, et où Il forme l'épouse ; et maintenant il y a un trône de grâce où nous pouvons recevoir miséricorde et trouver du secours au moment opportun. Ici, au contraire, les jugements de Dieu procèdent du trône, et le Saint Esprit est l'Esprit de jugement et de feu brûlant, tout comme le trône est un trône judiciaire et une source de terreurs pour la terre. Ainsi, ce n'est donc ni l'ère paisible de la gloire millénaire, ni le déploiement actuel d'une grâce illimitée, mais une époque intermédiaire. Il est inconcevable qu'on puisse avoir une intelligence claire de ce livre, si l'on ne voit pas que l'Apocalypse remplit l'intervalle succédant à l'enlèvement de l'Église par le Seigneur, et précédant Sa venue accompagné de l'Église (chap. 19). Je parle, bien entendu, des visions prophétiques qui remplissent le corps du livre, et non des trois chapitres introductifs, ni de ceux de la fin lorsque le Seigneur est près de paraître. Là, toute la scène est changée ; les cieux sont ouverts pour que le Seigneur Jésus vienne frapper le dernier coup du jugement sur l'iniquité de l'homme et sur la puissance de Satan ; puis nous avons l'immense flot de bénédictions s'étendant partout. Mais ici, nous avons l'intervalle qui précède cela — un intervalle du caractère le plus solennel pour le monde, alors que les saints célestes auront été enlevés.

### **Ch. 6:6**

« Et devant le trône, comme une mer de verre » (6:6). Ce n'est pas une mer d'eau, où l'on pût se baigner, mais une mer de verre. Le Saint Esprit se sert du lavage d'eau par la Parole, maintenant, pour ôter la souillure. Il n'y avait plus besoin de cette purification pour ceux qui se trouvent devant le trône. Au chap. 15, on trouvera une autre classe d'individus se tenant sur une mer de verre, montrant qu'il n'est plus question alors de la puissance de l'Esprit agissant à l'égard de ce qui est contraire à Dieu, mais que la victoire est remportée. Il n'est plus question d'épreuve pour les saints célestes. Ainsi ici en Apoc. 4, la scène où ces saints célestes ont été éprouvés est désormais close, et les voilà assis autour du trône même de Dieu.

### **Ch. 4:7-8a**

Là aussi sont les quatre animaux, pleins d'yeux devant et derrière, qui sont le symbole du discernement ; car bien que ce soit le jugement qu'ils aient à exécuter, ce n'est pourtant pas, bien sûr, un jugement aveugle. « Le premier animal était semblable à un lion ; le second animal, semblable à un veau ; le troisième animal avait la face comme d'un homme ; et le quatrième animal était semblable à un aigle volant » (4:7). Ces divers symboles sont empruntés aux chefs des principales classes de la création de Dieu ici-bas, et représentent différentes qualités de Ses jugements : le lion est à la tête des bêtes sauvages ; le bœuf ou veau à la tête du bétail ; l'homme, à



la tête des êtres intelligents ; et l'aigle à la tête des oiseaux. Le lion donne l'idée de force et de puissance majestueuse, le bœuf l'idée d'endurance patiente, l'homme d'intelligence, et l'aigle l'idée de la rapidité. Dieu nous fait voir la force, la patience, l'intelligence et la rapidité avec lesquelles Ses jugements vont s'exécuter. Les quatre animaux ayant chacun six ailes, dénotent une rapidité surnaturelle, et les yeux au dedans, le discernement intérieur (4:8). Certains ont supposé que les animaux, plutôt que les anciens, devaient représenter l'Église, en se basant principalement sur leur proximité du trône suprême (\*). Mais c'est là une opinion entièrement fautive. La raison pour laquelle, à mon avis, ces animaux sont ainsi rapprochés du trône, c'est qu'ils sont les agents de l'exécution des jugements, et que les jugements providentiels seront alors en train de s'accomplir. Ils caractérisent l'action du trône.

(\*) Tout le monde admet que les chérubins sont invariablement les servants du trône de Dieu, et que c'est la raison pour laquelle, lorsqu'ils étaient dans le lieu très saint, ils étaient faits de la même pièce d'or que l'arche elle-même sur laquelle siègeait l'Éternel. Mais on argumente que, si dans tous les cas de l'Ancien Testament ils avaient un caractère angélique (et cela parce que la loi a été ordonnée par les anges ; Gal. 3:17), ils pourraient bien prendre une forme humaine dans l'Apocalypse, parce que le monde à venir doit être assujéti à l'homme (Héb. 2:5). Ainsi, les chérubins et les anciens représenteraient les saints sous un double aspect, actif et contemplatif. Et c'est bien certainement un fait remarquable, ainsi qu'on l'a observé, qu'avant que l'Agneau paraisse et prenne le livre, il n'est pas fait mention d'anges qui rendent hommage, et que les chérubins ou les animaux ne font qu'exprimer ou célébrer la sainteté de Dieu, sans être associés à un culte intelligent ; par contre, lorsque l'Agneau est en scène, les anciens et les chérubins sont joints en un culte intelligent, et les anges sont expressément distingués d'eux. Mais nous nous étendrons davantage sur ce sujet en traitant du chap. 5.

### **Ch. 4:8b-10**

« Et ils ne cessent de dire, jour et nuit : Saint, saint, saint, Seigneur, Dieu, Tout-puissant, Celui qui était, et qui est, et qui vient ». C'est là une parole remarquable. Ce n'est pas le mal qui les occupe ; mais lorsque Dieu nous montre les moyens ou les instruments par lesquels Il exécute le jugement, nous les entendons s'écrier sans cesse à Son sujet : « Saint, saint, saint ! »

Pour nos âmes l'un des traits les plus importants de cette scène est celui-ci : les anciens symbolisent les saints célestes dans la gloire, les chefs de la sacrificature céleste vus dans leur précieuse activité là-haut. Mais remarquez que dès que nous les trouvons là, ils sont parfaitement familiarisés avec la scène ; il n'y a ni hâte ni anxiété. Ils sont paisiblement assis sur des trônes. Ils ne tremblent pas, même en la présence de Dieu. Que des tonnerres, des éclairs, des jugements sortent de Son trône, ils continuent à rester paisiblement assis sur leurs trônes : cela ne produit pas le moindre mouvement. Et qu'est-ce qui les fait s'animer ? La terreur ne les trouble absolument pas, le jugement ne les ébranle pas de leurs trônes ; mais lorsque les animaux rendent gloire et honneur et actions de grâces à Celui qui est assis sur le trône, les 24 anciens tombent sur leurs faces », etc. Dès que l'honneur est rendu par les exécuteurs du jugement à Celui qui est assis sur le trône, les anciens adorent. Quelle satisfaction en Dieu cela montre, quelle certitude d'en avoir fini désormais avec le péché ! Dieu peut être sur le point de juger, mais Il ne jugera pas ceux qui sont faits « justice de Dieu en Christ ».

### **Ch. 4:11**

Ils sont en harmonie de pensées avec Lui, et quand les animaux s'adressent à Dieu et Lui attribuent gloire et honneur et actions de grâces, c'est alors que les anciens se lèvent de leurs trônes et qu'ils se prosternent devant Lui. Bien plus, en rendant hommage, ils jettent leurs couronnes devant le trône, disant : « Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur et la puissance ; car c'est Toi qui as créé toutes choses, et c'est à cause de ta volonté qu'elles étaient, et quelles furent créées ». Ils entrent dans la pensée de Son excellence personnelle, comme ne font pas les animaux, et aussi avec beaucoup plus d'intelligence spirituelle. Ils sont anciens : ils comprennent la gloire de Dieu en création et en providence, tout comme au chap. 5 nous les voyons entrer dans la pensée de l'excellence et de l'œuvre de l'Agneau.

« Car tu as créé toutes choses » etc. Ils ne disent pas : « elles sont créées et furent créées » ; mais c'est à cause de Sa volonté ou de Son plaisir qu'elles furent en existence, et y furent maintenues telles qu'elles avaient été produites au commencement (4:10, 11). Ainsi leur louange embrasse les deux grandes pensées du chapitre — la gloire de Dieu en création, et Sa gloire en gouvernement. « Elles étaient » (c'est-à-dire : elles existaient maintenant par les soins et le gouvernement de Dieu), « et elles furent créées » (c'est-à-dire : c'est à Lui qu'elles doivent leur origine).

Ce n'est pas seulement ce que nous éprouverons alors, que Dieu nous révèle ici ; mais Il désire que nous entrions *maintenant* dans ce que nous aurons alors. Cette gloire nous est déjà donnée. Assurément nous n'aurons pas alors une telle position, si nous n'en avons pas acquis le droit sur la terre. Elle est nôtre maintenant par la foi, et alors nous la posséderons dans sa plénitude. Qu'est-ce qui rend les anciens capables d'être si calmes au milieu du jugement ? C'est ce que Dieu a fait pour eux par la croix de Jésus. Mais Dieu l'a déjà fait maintenant. En Christ fut opérée une œuvre aussi parfaite sur la terre qu'elle pouvait l'être dans le ciel. Il n'y accomplira aucune autre œuvre ni aucune œuvre plus excellente, même si nous pourrions en jouir davantage en haut. Dieu a révélé cette scène aux Siens pour qu'ils y entrent maintenant avec intelligence, et qu'ils soient adorateurs dans l'esprit de cette scène, même déjà sur la terre, en voyant la gloire qui sera la leur dans le ciel. Le culte est une chose plus sérieuse que beaucoup ne le supposent. Tout ce qui ne sied pas à la présence de Dieu dans le ciel, ne sied pas à la présence de Dieu sur la terre. Même dans les choses extérieures, Il veut que nos cœurs soient exercés. C'est un mauvais signe quand les enfants de Dieu se permettent quelque chose d'incompatible avec Sa présence. Nous avons la responsabilité que le culte de Dieu s'accomplisse d'une manière digne de Lui — solennellement, mais en liberté. Nous devrions prendre garde à ne pas distraire les autres, mais plutôt à nous aider les uns les autres à jouir davantage du Seigneur.

Que le Seigneur nous accorde de marcher dans une sainte liberté et de nous souvenir que ce n'est pas l'ordre selon la chair ou selon la forme qu'il nous faut garder, et que nous soyons préservés de penser que Son ordre est moins honorable que celui de l'homme ! Puisse-t-il nous accorder de rechercher ce qui convient à la présence de Celui qu'ensemble nous venons exalter ! Il nous a donné la position d'adorateurs : puissions-nous L'adorer en esprit et en vérité ! Dieu Lui-même ne pourrait pas nous donner une meilleure relation et une meilleure activité, même dans le ciel.

## Chapitre 5

Le chapitre précédent nous a fourni un tableau, parlant au plus haut point, et du plus grand intérêt : Dieu dévoilait, pour ainsi dire, l'intérieur du ciel, ce qu'on y pense et ce qu'on y fait, avant que nous voyions tomber sur la terre un seul coup du jugement. Mais ce tableau aurait été incomplet, si le Saint Esprit n'avait rajouté la scène révélée dans ce chapitre 5. Car s'il y avait une manifestation divine, et si les anciens entraient avec intelligence dans le culte rendu à Dieu, confessant Sa gloire en création et en gouvernement providentiel, cependant, il n'y avait point là de chant, et moins encore de chant du « cantique nouveau ». Or, le grand but du chapitre qui est devant nous, c'est de montrer cette autre manière, plus complète, dans laquelle on voit les anciens se prosterner devant l'Agneau et Lui rendre hommage. Le Saint Esprit prend un soin tout particulier à montrer que Dieu, à mesure qu'Il se dévoile Lui-même, doit être l'objet, la source et la base de toute l'adoration qui va suivre de la part de la créature. Ce n'est point une image conçue par l'esprit de l'homme : ce serait de l'idolâtrie. Il nous faut une révélation divine pour avoir une vérité divine et un culte susceptible d'être agréé. Les tableaux dépeints au chap. 4 ont laissé Dieu dans une sorte de grandeur et de majesté mystérieuses. En conséquence, le culte des anciens n'allait pas au-delà de la pensée que Dieu avait créé et soutenu toutes choses. C'était Sa gloire en création et en providence, et il leur convenait d'y répondre par une louange intelligente.



## Ch. 5:1

Dans ce chap. 5, nous avons une scène plus précieuse. Et pourquoi ? Parce que nous avons l'Agneau. Quelle bénédiction n'apporte-t-Il pas ! Il a effacé le péché, Il a enlevé l'aiguillon de la mort, Il nous a approchés de Dieu, et a mis dans notre bouche un cantique approprié à Sa présence dans le ciel. Dans cette portion bénie de la Parole, nous avons, comme son sujet principal, la portée de la rédemption sur les occupations et le culte dans le ciel, et la relation entre la rédemption et les conseils et les voies de Dieu sur la terre. Tant qu'il s'agissait seulement de la gloire de Dieu en création, il n'y avait aucun livre. Mais maintenant le prophète regarde, et il voit dans la main droite de Celui qui était assis sur le trône, un livre, écrit au-dedans et sur le revers, scellé de sept sceaux (5:1). Dans les temps anciens, un livre était un rouleau manuscrit, écrit normalement seulement au-dedans. Mais ici il y a une plénitude de révélation. Elle déborde, pour ainsi dire, et est inscrite sur le revers aussi bien qu'au-dedans, et en même temps elle est protégée de sept sceaux.

Mais remarquez que si Dieu est vu ayant ce livre en Sa main, il n'y a que l'Agneau qui l'ouvre, et que le contenu du livre apparaît n'est qu'en rapport avec Lui. Combien il est évident qu'il ne peut jamais y avoir une manifestation de la pensée de Dieu concernant les choses à venir, sans la connaissance de Christ et de Sa gloire en rapport avec elles ! Tout chrétien sait qu'on ne peut pas être sauvé sans Christ ; mais beaucoup ne s'aperçoivent pas que sans Christ, il n'y a point de compréhension réelle de la prophétie, ni de connaissance vraie de ce qu'est l'Église.

C'est ainsi que les hommes forment des associations religieuses et les appellent églises. Mais je n'hésite pas à dire qu'il est plus aisé de faire le ciel et la terre que de faire l'Église de Dieu. Mais la présomption de l'homme s'est élevée si haut, que les choses les plus élevées et les plus saintes de Dieu deviennent l'œuvre (pour ne pas dire le passe-temps) de mains humaines, parce qu'ils ont comme divorcé l'Église d'avec Christ. Ils traitent le sujet de l'Église comme étant facultatif, et extérieur, au lieu de reconnaître qu'elle est le domaine particulier des opérations les plus pures et les plus profondes de l'Esprit, et l'objet le plus cher des affections de Christ, ainsi que le témoin de Ses principales gloires. L'ordre de l'Église et les voies de Dieu en elle, font ressortir toute la profondeur et toute la hauteur de la sagesse et de la grâce divines.

La grande difficulté, aujourd'hui comme de tout temps, vient de ce que ceux que le Saint Esprit rassemble autour du nom du Seigneur Jésus-Christ, traînent avec eux un tas d'opinions provenant des milieux d'où ils viennent — des idées et des habitudes longtemps caressées qu'il leur faut désapprendre. Ils ont aussi la même chair que les autres — la même vanité, la même hâte, la même suffisance, etc. Nous devons nous souvenir que ce que les autres ont fait, nous ne sommes pas nous-mêmes moins en danger de le faire. Si l'Église a si tôt failli après que Dieu eût déployé ici-bas Ses conseils de grâce céleste, nouveaux et précieux, il est beaucoup plus facile, maintenant que la chrétienté a abandonné et presque oublié ses meilleurs privilèges, de retomber dans la même erreur et la même infidélité. La grande racine du mal, c'est la tendance à regarder l'Église comme étant notre propriété, et non pas celle de Christ. Vous n'arrivez jamais en dehors de Christ à la pleine vérité à l'égard de quoi que ce soit qui concerne soit Dieu, soit nous-mêmes. Il demeure toujours vrai que « la loi a été donnée par Moïse » (et il a été un serviteur de Dieu parmi les plus honorés), mais que « la grâce et la vérité vinrent par Jésus-Christ ».

Il en est de même des interprétations de la prophétie. Si je fais rapporter la prophétie à moi-même ou à mon pays ou à mon époque, je puis trouver dans la septième coupe la dernière révolution Française, ou la maladie des pommes de terre, ou le choléra asiatique, ou la guerre de Crimée, ou les conflits plus récents entre pays d'Europe. Je puis prendre le pays « qui fait ombre avec ses ailes » pour la Grande-Bretagne et ses colonies, et les « vaisseaux de papyrus » pour des navires cuirassés (Ésaïe 18). Trouvez-vous cela trop absurde ? Eh bien, des chrétiens ont pensé ainsi, et ils l'ont fait parce qu'ils rattachent les choses à eux-mêmes, au lieu de les rattacher à Christ. D'un autre côté, du moment que les choses sont considérées en relation avec Christ, Il est la lumière, et nous sommes délivrés de toutes ces pensées d'homme. Car qu'est-ce que notre pays ou notre temps ? Ni

l'un ni l'autre ne sont Christ. Si je recherche la communion avec Lui, je serai aussitôt débarrassé du désir de choisir pour centre de mon système quelque chose qui se rapporte à moi. Si l'on regarde du point de vue historique à la chute de l'empire romain, à l'émergence de la papauté, aux siècles de ténèbres, ou aux invasions barbares qui les ont précédés, on trouve tout cela très intéressant, et l'on en conclut qu'il est impossible que Dieu ait omis tout cela dans Son livre, — qu'Il doit donc avoir dit quelque chose au sujet d'une transition aussi importante. C'est ainsi qu'on s'est imaginé que l'invention de la poudre était prévue en Apoc. 9, la découverte de l'Amérique au chap. 10, et l'importance politique du Protestantisme au chap. 11. En bref, il n'y a pas d'idée trop bizarre que des gens n'aient pas cru découvrir dans l'Apocalypse. Et même des gens pieux avancent de telles choses ! N'y a-t-il pas dans tout cela un avertissement pour nous ? Pussions-nous être préservés du même piège qui a fait dérailler des personnes naturellement aussi sobres (ou aussi faibles) que nous ! Dieu nous fait voir qu'il n'est pas de mesure de connaissance, de science, de sincérité, — non, et même pas de piété, — qui nous rende capables de comprendre Dieu ou sa Parole. Qu'est-ce donc qui nous donnera cette capacité ? Christ seul.

C'est l'Agneau qui est la clé des choses de Dieu (et non point nos propres pensées), et qui nous initie aux choses de Dieu. Il en est beaucoup qui pensent que l'Église étant l'objet particulier de l'amour de Dieu, toute la prophétie doit s'y rapporter. Voilà une idée des plus erronées ! C'est le contraire qui est la vérité. De fait, il serait plus vrai de dire que l'Église n'est jamais le sujet dont la prophétie s'occupe. Le domaine propre de la prophétie est de traiter des événements terrestres ; or l'Église a sa place dans la gloire céleste. Quand nous arrivons à la véritable intelligence de ce livre, nous découvrons que le jugement en est le sujet ; et que l'objet spécial de ces deux chapitres 4 et 5, est de nous montrer qu'avant qu'un seul jugement sorte du trône, l'Église est retirée de la scène, et est, pour ainsi dire, mise à l'abri dans la gloire céleste. Les co-héritiers étant alors avec Christ, Dieu prépare l'introduction dans le monde de l'Héritier Premier-né. Si on ne voit pas cela, l'Apocalypse ne saurait être comprise dans son ensemble. On peut bien tirer de l'encouragement d'une portion particulière, mais ce n'est pas là avoir l'intelligence du livre. Pour comprendre la portée de la prophétie, il faut avoir saisi que son objet est Christ, et non pas l'Église ; autrement je suis hors du point de vue auquel le Saint Esprit l'a écrite. Ce n'est pas l'Église, mais Christ, qui est le centre du royaume de Dieu. Les astronomes pensaient que la terre était le centre autour duquel gravitaient les corps célestes, car ils jugeaient superficiellement sur la base de ce qui se présentait à leurs sens. Christ est le vrai centre et le vrai soleil du système de Dieu.

### **Ch. 5:2**

Dans notre chapitre, nous voyons donc Dieu sur le point de dévoiler ce qu'il était impossible à l'homme de découvrir. « Un ange puissant proclamant à haute voix » etc. (5:2). Les anges sont des êtres « puissants en force » (Ps. 103:20) non en intelligence. Nulle part nous ne voyons qu'ils disposent du même genre d'intelligence spirituelle que les membres du corps de Christ. Il n'est jamais dit des anges, et il ne peut pas l'être, qu'ils sont scellés du Saint Esprit, tandis que c'est Lui, le Saint Esprit, qui en rendant témoignage à Christ, est la puissance d'intelligence dans le plus faible enfant de Dieu. Si je veux connaître la vraie position de l'Église, le corps, je dois regarder à la position de Christ comme Tête ; et si je désire apprendre ce que Dieu va faire à l'égard de la terre, il me faut examiner ce que Dieu expose touchant Christ comme Fils de David et comme Fils de l'homme. Si je mets (involontairement, sans doute) l'Église à la place de Christ, je me tromperai complètement. C'est bien vrai que Dieu aime Ses saints, et qu'il est dans Son intention qu'ils partagent avec Christ le gouvernement sur toute la terre. L'homme en tire la conclusion que l'Église doit avancer et prospérer ici-bas ; mais quand on pèse plus complètement les révélations divines touchant Christ, on apprend une autre vérité, à savoir que Christ vient pour le jugement. Cela suppose naturellement que le corps professant n'a pas rempli sa mission, car s'il l'avait remplie, sur qui, dans la chrétienté, Dieu devrait-il faire fondre son jugement ? « Cet esclave qui a connu la volonté de son maître, et qui ne s'est pas préparé, et qui n'a point fait sa volonté, sera battu de plusieurs coups ».

## **Ch. 5:3, 4**

Voyez la vérité que Dieu met devant nous ici. Il y a d'abord le livre, c'est-à-dire la révélation des conseils de Dieu quant à la terre. Aucune créature ne fut trouvée digne d'ouvrir le livre, ni de le regarder. À cause de cela le prophète pleure (5:3, 4). Il faut garder à l'esprit que, dans ce livre, l'apôtre Jean n'est pas présenté dans sa pleine position d'apôtre pour l'Église, mais plutôt comme un prophète. Il était, c'est vrai, un membre des plus honorés du corps de Christ ; mais le but de ce livre n'est pas de montrer notre proximité avec Dieu dans cette relation-là : Jean écrit comme prophète du jugement intermédiaire et de la gloire finale. Il n'est pas considéré comme ayant une parfaite communion avec ce qui se passait autour de lui. Mais ceci est tout à fait caractéristique de ce qui est décrit pour les prophètes de l'Ancien Testament, comme il est dit en 1 Pierre 1 : « Duquel salut les prophètes se sont enquis », etc. Il se peut aussi que le prophète Jean soit montré dans cette position, principalement parce que le livre de l'Apocalypse n'est pas simplement destiné à l'Église, qui va être enlevée au ciel, et qui y est déjà vue par voie de symboles ; mais que ce livre est aussi destiné à aider un corps de témoins présent sur la terre après le départ de l'Église, et qui passera par de terribles souffrances dans les derniers temps. Jean est plutôt comme un représentant, semble-t-il, de ceux qui jouiront de l'Esprit de prophétie ici-bas en Israël, après l'enlèvement de l'Église au ciel, et non pas tellement comme ceux qui, en tant que fils, ont droit par grâce à la communion avec le cœur de leur Père.

## **Ch. 5:5**

Les anciens, nous montrent la vraie position qui appartient aux saints célestes ; et en conséquence, quand Jean pleurait beaucoup, un des anciens qui comprenait parfaitement ce qui se passait, lui dit : « Ne pleure pas : voici, le Lion qui est de la tribu de Juda, la racine de David, a vaincu pour ouvrir le livre et ses sept sceaux » (5:5) Voici le Seigneur Jésus introduit tout d'un coup. Sa Personne est manifestée, mais c'est en rapport avec les desseins terrestres de Dieu. Il est ici en relation avec David. Le fils de Jessé était celui que l'Éternel avait élu Roi d'Israël (Ps. 78). Il était par excellence David « le roi ». Ce titre est donc l'expression des conseils de Dieu à l'égard de Christ pour ce qui concerne la terre et Israël.

On sait que Juda était la tribu d'où était issu le Christ ou Messie. Cela explique dans quel style et sous quel caractère l'ancien annonce le Seul qui pût ouvrir ce livre : « le Lion qui est de la tribu de Juda ». L'image du lion (une métaphore) donne l'idée de majesté et de puissance parmi les bêtes sauvages de la terre. Jacob avait comparé Juda à un lion. C'est là une longue chaîne qui traverse toute l'Écriture. Le Saint Esprit qui parla par Jacob sur son lit de mort, parle maintenant au moyen de Jean, et révèle que, tout rejeté qu'il fût sur la terre, le Lion de la tribu de Juda est reconnu en haut comme Celui qui est au centre de tous les conseils de Dieu. Il est aussi « la racine de David » ; ce titre va plus loin que celui de fils de David. Il est Seigneur de David. Il pouvait faire partie de la lignée de David, mais Il était toutefois la racine de David, la cause réelle, quoique secrète, de tous les titres et de toutes les promesses qui lui avaient été faites ; tout comme Jean-Baptiste disait que Celui qui venait après lui était en réalité avant lui.

Mais il y a une autre déclaration remarquable. Il n'est pas dit seulement qu'il était digne, mais qu'Il « a vaincu ». Le petit mot « vaincu » (ou : conquis, subjugué) est lié à tout le sujet du chapitre. C'est la victoire de Jésus par Son sang. Le Seigneur Jésus a été de tout temps digne de prendre le livre ; mais s'Il l'avait reçu et ouvert sur la base de Sa seule dignité personnelle, qu'est-ce que cela nous eût valu ? Tout aurait dû rester encore scellé pour nous. C'est pourquoi le Seigneur n'a pas seulement prouvé qu'Il était personnellement digne d'ouvrir le livre contenant les futurs conseils de Dieu, mais qu'Il avait vaincu ; et c'est en vertu de cette victoire que le droit nous est accordé d'écouter et de comprendre les pensées de Dieu quant au futur.

## Ch. 5:6 — L'Agneau immolé

« Et je vis, au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des anciens, un agneau qui se tenait là, comme immolé » etc. (5:6). Jean avait entendu parler d'un Lion, mais maintenant qu'il vient regarder, c'est un Agneau. Là où il s'attendait à trouver le symbole de la puissance, il y avait devant les regards de tous, le tableau de la souffrance et du rejet les plus saints. Tel était l'emblème de Christ, comme on le voyait sur le trône dans toute la gloire du ciel : celui qui avait été battu, en qui il n'y avait point de fraude et qui ne résistait pas — « un Agneau comme immolé ». Il est revêtu de la perfection de puissance : les sept cornes, sans nul doute, signifient bien cela. Les sept yeux sont le symbole d'une parfaite intelligence — la plénitude de l'Esprit, en rapport ici avec la terre et son gouvernement. Mais Celui qui est vu possédant toute cette puissance et toute cette sagesse, c'est L'Agneau. Je crois que la base de toute notre bénédiction, repose sur cette précieuse vérité. Le Seigneur de gloire est devenu un Agneau, et c'est ainsi qu'il faut le connaître si nous voulons tirer profit, par Lui, de cette bénédiction.

L'Agneau est la figure qui correspond à l'idée de rédemption, comme en Jean 1:29. Même chez les Juifs, quand l'agneau était offert matin et soir, Dieu leur montrait que si un pauvre pécheur avait quelque chose à faire avec Lui, et s'Il pouvait continuer d'aller avec eux, c'était à cause de l'agneau. Ceux qui comprenaient par la foi, regardaient en avant, même si c'était obscurément, dans l'attente d'un meilleur Agneau. Le Fils de Dieu devait devenir l'Agneau de Dieu. Et maintenant qu'Il a été chassé du monde, Il est le rejeté, et bien que glorifié dans le ciel, Il y porte encore les marques de ses souffrances. Il est vu au milieu du trône, pareil à un Agneau qui aurait été immolé.

Le sujet que présente ici le Saint Esprit n'est pas tellement le sacrifice de l'Agneau, mais plutôt que Christ comme le saint homme de douleur a été accepté en haut. Seul fondement pour le pécheur, il est aussi le modèle et la source des espérances des Siens — et pour cette raison que si nous souffrons nous régnerons aussi avec Lui. Ici donc, comme partout, nous voyons que le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs est Celui qui a le plus souffert. Dieu rapproche ces deux pensées au chap. 17 (cf 17:14) : l'Agneau souffrant et rejeté, et le Roi des rois. Pourquoi ? parce que Dieu veut nous montrer que toute gloire repose sur Christ, le Rejeté et le Méprisé de la terre. La croix elle-même qui semblait être le coup de mort à toutes les espérances d'Israël, a ouvert la voie aux pensées les meilleures, aux conseils de gloire les plus élevés qui aient jamais existé. Si nous considérons la croix en elle-même, il pourrait nous sembler que tout avait pris fin, et que l'espérance elle-même avait été mise au tombeau, car Celui qui aurait pu bénir Israël, vaincre Satan et mettre fin au péché et à la misère humaine, se trouvait là rejeté et crucifié! Tout semblait tué dans l'œuf, et terminé prématurément dans la mort de Christ ; et cependant tel fut le moyen même dont Dieu se servit, afin de pouvoir bénir tout de suite et éternellement selon Son propre cœur. Ce qui pour un temps, ressemblait à une victoire de Satan, était réellement le triomphe de Dieu sur lui et ses œuvres, à jamais.

Remarquez que c'est comme Agneau que le Seigneur Jésus prend Sa place dans le ciel. Quel en est l'effet pratique sur nos âmes ? Plus on entre là-dedans, moins on recherche une place d'honneur et d'estime dans le monde. Tant que Satan est le dieu de ce monde, et que Christ est caché en Dieu, on sait bien que la vérité doit être méprisée ici-bas ; et par suite on n'est pas surpris de voir l'iniquité prospérer. On sera préparé à tout cela, parce que c'est précisément l'histoire de Christ. L'Agneau immolé place devant nous toute l'histoire morale du monde. Mais permettez-moi de vous poser une autre question : est-ce que l'Agneau immolé place devant votre âme votre propre histoire ? Savez-vous ce que c'est que d'être rejeté à cause de Christ, — non pas parce que vous avez mérité de l'être (quoiqu'en un sens ce soit vrai), mais parce que vous désirez tenir ferme à tout prix pour le Seigneur Jésus ?

Mais il y a un autre côté : Christ maintenant est glorifié — pas encore toutefois aux yeux du monde. Mais le ciel est ouvert à notre regard, et nous voyons que Celui qui était ici-bas le plus méprisé, est exalté dans le ciel, et nous apprenons que là-haut, Dieu en a rassemblé d'autres autour

de l'Agneau qui a été immolé pour les mettre en association avec Lui. Je demande : vous a-t-Il appelé, vous ? vous a-t-Il donné sur la terre la portion de l'Agneau immolé ? Si vous êtes chrétiens, vous ne devez pas être heureux sans connaître quelque chose de cela. Un chrétien doit être peiné s'il découvre qu'au lieu de réaliser ces choses, il ne sait pas même ce que signifie un pareil langage. Dieu désire que nous en ayons connaissance, non seulement en ce qui regarde Christ, mais encore comme étant notre portion ici-bas sur la terre.

En son temps David, quoique déjà oint de Dieu comme roi, a connu la douleur et la réjection, tandis qu'un autre roi était au pouvoir pour un temps. De même à présent, bien que le pouvoir de la bête ne soit pas encore pleinement développé, le monde se tient prêt pour sa venue et son gouvernement. David était rejeté, méprisé, insulté ; on le prenait (c'est au moins ce que Nabal insinuait), pour une espèce de vagabond s'enfuyant de devant son maître. Et certainement les apparences n'étaient guère prometteuses, environné comme il l'était dans la caverne d'Adullam, d'une bande des malheureux et des débiteurs insolubles d'Israël. Il y avait bon nombre de ceux qui le suivaient qui ne méritaient pas qu'on fasse grand cas d'eux, à ne considérer que leur caractère. Mais quel changement la grâce produit ! David était celui sur qui le cœur de Dieu se reposait spécialement, ils le savaient, et se groupaient autour de l'objet de l'amour de Dieu. Il résultait dès lors pour eux une certaine dignité de leur association avec David. Nous ne pouvons guère être plus faibles et misérables que nous sommes ; mais de même que c'était cet homme selon le cœur de Dieu qui donnait toute leur valeur à ces hôtes de la caverne d'Adullam, ainsi c'est de notre union avec Christ que découle toute notre bénédiction. Même les sacrificateurs de Dieu étaient attirés là par David. Mais maintenant un plus grand que David est venu, et Dieu a envoyé le Saint Esprit afin que nous connaissions que le Méprisé est actuellement dans la gloire. Le Seigneur veuille que nous ayons une connaissance plus pratique de Sa position de rejeté ici-bas, sans désirer nous y soustraire ou la renier ! Il n'est rien qui déplaît tant à la chair que d'être méprisé. Il est relativement facile de rassembler ses forces pour faire face à la persécution ou à une opposition déterminée ; mais c'est tout autre chose de se contenter de n'être rien du tout. Chez nous, pauvres vers que nous sommes, c'est ce qui affecte le plus la volonté ; pourtant c'est justement ce à quoi Jésus, le Seigneur de gloire, a condescendu ; l'inimitié qui L'a méprisé s'est élevée à son comble à la croix. Malgré toutes les prétendues lumières et le libéralisme du temps actuel, l'esprit du monde n'a pas changé au fond. Je ne me fierais pas un seul moment, à un état de choses provenant de l'indifférence pour Dieu ou de la glorification des droits de l'homme. Les hommes mettent la vérité et l'erreur au même niveau, ils n'ont pas de conscience vis-à-vis de Dieu, et ils prêchent le respect les uns pour les autres. L'esprit du siècle, qui maintenant a si belle apparence et tient un si beau langage, peut d'un moment à l'autre s'élever orgueilleusement contre Dieu, et alors il nous faudrait apprendre par expérience la vérité, que c'est un Agneau immolé que nous connaissons et adorons en haut. Nous en découvririons la réalité ainsi que la réalité de la communion avec Lui, et cela secouerait plus d'un enfant de Dieu de l'assoupissement où il se trouve, car les vierges sages elles-mêmes peuvent s'endormir. « Réveille-toi, toi qui dors ! » est-il dit aux chrétiens. Si vous avez dormi parmi les choses et les personnes mortes, le Seigneur veuille que vous ne restiez pas dans cette condition — que vous vous dégagez d'elles, « et le Christ luira sur toi ! »

### **Ch. 5:7-8**

C'est l'Agneau immolé qui est évidemment le grand centre du culte céleste. Maintenant que le péché est entré dans le monde, la gloire de Dieu en création ne suffit pas, pas plus que le gouvernement de Sa Providence. S'il doit être glorifié autrement qu'en pur jugement contre Ses adversaires, s'il doit y avoir des déploiements de bonté miséricordieuse dans un monde tel que celui-ci, s'il doit y avoir un cantique nouveau dans le ciel, — il faut qu'il y ait rédemption, et cela, non par puissance seulement, mais par de la souffrance et du sang. De là vient que comme le trône central au ch. 4 était occupé par le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, de même ici c'est l'Agneau qui est l'objet central dont dépend toute bénédiction pour la créature, et auquel l'hommage est offert, à égalité avec Celui qui est assis sur le trône : Le ciel entier l'honore comme le Père est honoré. Il est le

Premier-né, l'Héritier non seulement par droit de création et par gloire personnelle intrinsèque, mais par la rédemption, « l'Héritier de toutes choses » par décret de Dieu. Dieu destine le vaste univers à Son sceptre. Mais comment et à quel titre Christ prendrait-il l'héritage ? Par puissance ? Assurément Il a toute puissance. Dans les jours de Son humiliation, les démons étaient assujettis par Son nom aux moindres de Ses serviteurs, de sorte qu'Il pouvait dire : « Je voyais Satan, tombant du ciel comme un éclair », — (l'énergie par laquelle les 70 chassaient alors les démons étant à Ses yeux, je pense, le signe et le gage d'une victoire complète le moment venu). « Voici, je vous donne l'autorité pour marcher sur les serpents et sur les scorpions, et sur toute la puissance de l'ennemi ». Pourquoi ne pas prendre l'héritage justement à ce moment-là ? Après la démonstration de pareils triomphes sur l'usurpateur, pourquoi s'abaisser jusqu'à la mort, et à la mort même de la croix ? « Parce que la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes » ; parce qu'il fallait que Dieu fût glorifié dans Sa majesté, Sa puissance, Son amour, Sa sagesse et Sa justice ; parce que Christ ne pouvait pas accepter un héritage souillé ; (comparez Col. 1:20 et Hébr. 9:21-23) ; parce qu'Il ne voulait pas régner seul, et qu'en cela Lui et son Père avaient une même pensée. Dans Sa grâce Il voulait avoir des cohéritiers partageant Sa gloire. Une pareille réconciliation n'était possible qu'à travers la mort, lors même que l'offrande fût le corps de sa chair, tout exempte de tache quelle était. La paix ne pouvait être faite d'une manière stable et divine sinon par le sang de Sa croix ; c'est pourquoi Il est vu et célébré ici comme l'Agneau. Dieu entend assurément introduire Son Premier-né dans le monde habitable, et le livre qui est dans Sa droite décrit, je suppose, le processus par lequel l'héritage doit être remis en Ses mains ; mais l'achat par le sang, béni soit Son nom, est le fondement sur lequel tout est pris. Lorsqu'Il reçoit le livre, tout se met en mouvement. De même qu'au chap. 4, quand les animaux rendent honneur à Dieu les 24 anciens tombent sur leurs faces et adorent, de même ici, quand l'Agneau prend le livre de la main droite de Celui qui était assis sur le trône, les quatre animaux et les 24 anciens se prosternent devant Lui. Quoique le livre pût être ouvert en vue de frapper quelques coups, il n'y a aucune appréhension, aucun trouble, ni inquiétude pour eux-mêmes en particulier : ils tombent sur leurs faces devant l'Agneau. Il n'était pas simplement question de recevoir quelque chose de Dieu, mais ils voulaient L'exalter. Bien loin que ce soit ôter quelque chose à Dieu, au contraire, en présence même du trône et de Celui qui y était assis, l'Agneau est l'objet du culte, et la source de ses accents les plus purs et les plus profonds. Dieu n'est que mieux glorifié quand l'Agneau a sa part de louange.

Ils avaient « chacun des harpes, et des coupes d'or pleines de parfum, qui sont les prières des saints ». Dans le service du tabernacle au désert, les sacrificateurs se servaient de trompettes d'argent pour les saintes convocations. David fut le premier à introduire la harpe, mettant à part les fils d'Asaph, Héman et Jéduthun pour psalmodier dans la maison de l'Éternel avec des cymbales, des psaltériens et des harpes. Ceux-ci, comme les sacrificateurs, étaient divisés en 24 classes, de sorte que l'allusion n'est pas douteuse, avec la différence caractéristique de l'Apocalypse. Le service des sacrificateurs et celui des chantres sont ici parfaitement confondus. Ceci ne sert-il pas également à montrer que les anciens sont les seuls dont il est dit qu'ils ont des harpes et des coupes d'encens ? Au chap. 15 les quatre animaux donnent aux anges les sept coupes d'or pleines de la colère divine. Ainsi tout est en harmonie : les anciens sont les chefs de la sacrificature royale, comme les chérubins servent à l'exécution des jugements de Dieu ; mais les uns et les autres s'unissent (chap. 5) pour rendre l'hommage le plus complet à l'Agneau. Mais qui sont ces « saints » qui prient ? Les anciens, ou l'Église, sont dans le ciel, et forment un chœur de louange complet. De qui sont donc ces prières ? Elles viennent des saints qui passeront par la souffrance quand l'Église sera en haut. Les anciens sont ces saints célestes qui ont été préalablement enlevés, y compris, peut-être, les saints de l'Ancien Testament. Ils sont dans le lieu de l'adoration et de la louange, tandis que la prière implique le besoin. S'il est question pour eux de prières, ce sont les prières des autres, non les leurs propres.

### **Ch. 5:9-10**

De plus, ils chantent un nouveau cantique, le cantique de rédemption de l'Agneau, disant : « Tu es digne, car tu as été immolé » etc.



Il y a un changement important dans ce verset, bien connu des personnes un peu familiarisées avec les écrits originaux. Ceux qui ont étudié les plus anciens manuscrits et d'autres témoins de ce livre, tous sont d'accord qu'il faut lire : « et tu *les* as faits rois (ou un royaume) et sacrificateurs pour notre Dieu » (5:10). Qui sont ceux qu'il faut entendre par « les », et qui ont été faits rois et sacrificateurs « pour notre Dieu » ? Ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils parlent.

Je suis effectivement disposé à aller plus loin et je suis tenu de déclarer mon sentiment ferme sur le fait qu'au verset 9, le mot « nous » a été introduit par des copistes qui ont supposé que les anciens célèbrent leur propre bénédiction. Mais les anciens sont dans un si parfait repos quant à ce qui les concerne, qu'ils peuvent bien s'occuper d'autres. Je crois donc que le sens véritable est le suivant : « Tu es digne de prendre le livre... car tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple et nation ; et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu ; et ils régneront sur la terre ». Ils parlent des saints dont ils sont en train d'offrir les prières. Étant occupés de leurs prières, ils louent ici le Seigneur pour Sa bonté envers les saints encore sur la terre. Ils donnent à entendre qu'en retirant les saints célestes en haut, le Seigneur n'en a pas fini avec Sa riche miséricorde ; et que même au milieu de Ses jugements, Il voulait avoir un peuple acheté qui partagerait, comme sacrifice royale, la gloire du royaume au lieu d'être entraîné par les séductions de l'Antichrist.

Ces compagnons par anticipation sont probablement les mêmes qu'on voit sous l'autel au chap. 6, et desquels il est dit : « Les âmes de ceux qui avaient été égorgés pour la parole de Dieu etc. » et au chap. 14 : « Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur, dorénavant », etc. ; et au chapitre 15 : « ceux qui avaient remporté la victoire sur la bête ». Il y a aussi, dans le corps du livre, d'autres allusions aux justes. Ce sont bien clairement des saints de Dieu sur la terre, dans la lutte ou la tribulation, après que les anciens (qui, comme nous l'avons vu, représentent l'Église ou les saints célestes) ont été enlevés au ciel. Pour ce qui est des saints qui ont remporté la victoire sur la bête, « ils chantent le cantique de Moïse, esclave de Dieu, et le cantique de l'Agneau ». Remarquez le caractère complexe de la scène. Il y a, il est vrai, le cantique de l'Agneau, mais il y a aussi le cantique de Moïse : la scène est en partie terrestre et en partie céleste. En outre, au chapitre 20:4, il est dit : « Et je vis des trônes, et ils étaient assis dessus ». Ceux-ci sont les anciens, déjà ressuscités ou changés, assis sur des trônes. « Et je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu », (c'est-à-dire ceux dont on a vu les âmes au chap. 6) ; et encore, « ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main ». Ces derniers sont ceux qui ont chanté le cantique de victoire au chap. 15. Ceux qui composent ces deux catégories ont souffert après l'enlèvement de l'Église, et sont finalement unis au reste dans la gloire, et tous règnent ensemble avec Christ.

On remarquera combien le tout s'accorde pleinement avec le cantique du chap. 5. Les anciens sont dans le ciel, jouissant de Dieu et de l'Agneau ; mais il y a sur la terre des saints qui prient, et les anciens en haut sont occupés de leurs prières, et célèbrent la dignité et l'œuvre de l'Agneau en faveur d'autres qui doivent régner sur la terre, aussi bien qu'eux-mêmes. Au lieu de nous faire éprouver la moindre perte, cela ajoute indirectement (ou même directement), à la position de gloire dans laquelle l'Église est vue dans le ciel. Ils sont si pleinement bénis qu'ils peuvent se réjouir de tout cœur du bien des autres. Il y en a qui sont portés à s'inquiéter si ce qu'ils entendent de l'évangile ne peut pas toujours s'appliquer à eux-mêmes — non pas qu'ils apprécient l'évangile plus que les autres, mais parce qu'ils ne sont pas entièrement établis dans la grâce. Quand nos cœurs sont pleinement satisfaits, nous n'avons pas besoin d'éplucher et de faire un choix dans les Écritures, mais nous désirons que le Seigneur choisisse pour nous ; et nous sommes reconnaissants, parce que ce peut être quelque chose à Sa louange que nous n'avons pas connu auparavant, ou bien une arme qui nous sera utile dans notre prochain combat avec l'ennemi. Tout ce qui exalte Christ et Le glorifie, est ce en quoi nous devrions trouver notre joie. Tout ce qui décèle la tromperie de nos cœurs, nous est on ne peut plus salutaire. Lorsque les anciens sont vus rendant grâces à Dieu, ils prennent pour thème Sa bonté envers ceux qui souffrent sur la terre, et ils bénissent l'Agneau parce qu'Il a été

immolé et qu'il a aussi racheté ceux-ci pour leur Dieu. C'est leur délice de penser à cette œuvre si riche en résultats pour Dieu — de penser à d'autres venant de partout pour partager le royaume sur la terre.

### **Ch. 5:11, 12**

Les anges prennent pour thème, non point des actions de grâces au sujet de la rédemption faite par l'Agneau, mais la dignité de l'Agneau pour recevoir puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et gloire, et louange. Ils proclament bien haut le titre à la domination, de Celui que l'homme avait méprisé et mis à mort. « Digne est l'Agneau [non pas : digne es-tu] qui a été immolé » (5:11, 12). Ils ne chantent pas la rédemption, parce qu'ils ne sont pas des rachetés ; ils n'avaient rien à faire avec elle, bien que ce soit la puissance de Dieu qui les maintienne ; mais ceux qui ont connu leurs besoins comme de pauvres pécheurs, peuvent vraiment bien chanter le cantique nouveau. Les anges parlent de Sa dignité et de Sa mort, mais ils ne chantent pas la mélodie profonde et joyeuse de ceux qui ont été achetés par le sang. Si je regarde au don et à la Personne de Christ, je puis voir combien le caractère de Dieu ressort, et combien Son amour est manifesté. Si je regarde à la grande œuvre de Christ, et à ce que j'ai en Lui et avec Lui en haut, je puis voir combien l'amour de Dieu envers nous est rendu parfait.

Mais il n'y a rien dans la gloire du ciel qui brille autant que la croix de Christ. Nous pouvons suivre Jésus sur la terre, et voir la sainteté de Dieu ; nous pouvons regarder en haut, et voir à quel point il fait Ses délices de nous avoir heureux autour de Lui, nous pouvons revenir à Jésus pour Le suivre dans le sentier qu'il a parcouru sur la terre cherchant les perdus, les misérables, imposant les mains aux petits enfants, et même touchant le lépreux. Mais que nous pensions à la sainteté ou à l'amour de Dieu, à Sa justice ou à Sa grâce, c'est dans la croix, et nulle part ailleurs, que l'on trouve *tout*, que tout se déploie devant la foi.

### **Ch. 5:13**

« Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, et sur la terre, et au-dessous de la terre (\*), et sur la mer, et toutes les choses qui y sont, disant : « À Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, la bénédiction,... aux siècles des siècles » (5:13). La corde a vibré, la note principale a retenti et a été entendue enfin dans le ciel. Si l'Agneau prend le livre, il n'y a pas une créature qui ne réponde joyeusement à l'oreille du voyant ; car maintenant toute la création inférieure gémit dans la souffrance à cause du péché d'Adam. Pourquoi ces créatures ne se réjouiraient-elles pas si Dieu et l'Agneau s'unissent pour délivrer ? Sans doute, ce n'est que l'ouverture du titre officiel appartenant à l'Agneau à agir ; il reste encore beaucoup à faire pour détruire les œuvres du diable, et les destructeurs de la terre. Cependant, c'est ici le signe assuré de cette destruction, et par contre-coup, toutes les créatures en expriment leur joie en présence de Dieu.

(\*) Il faut soigneusement distinguer, quoiqu'en dise Bengel, l'expression toute créature « au-dessous de la terre » hupokatôtès gès d'avec Phil. 2:10, katachthoniôn, les « êtres infernaux ». La première signifie, je pense, les choses animées ou inanimées, sous la surface de la terre, lesquelles anticipent, dans la vision, leur affranchissement de la corruption et leur introduction dans la liberté de la *gloire* des enfants de Dieu. Elles ne peuvent pas, naturellement, partager la liberté de la *grâce* dont nous jouissons ; mais quand nous serons dans la gloire, ce sera le gage que leur changement glorieux suivra rapidement. La deuxième expression en Philippiens, signifie les êtres infernaux qui devront se prosterner quand tout genou de partout fléchira au nom de Jésus.

Tous s'inclinent devant l'Agneau. Les myriades d'anges s'unissent en reconnaissance de Sa mort ; mais il appartient aux saints célestes d'entrer dans le sens de l'efficace de cette mort ; oui, et dans la profonde joie, la joie de Dieu, que cause la bénédiction des autres, et non pas la leur seulement. Les quatre animaux y apposent leur sceau, et disent : « Amen » ; mais les anciens tombent sur leurs faces et rendent hommage. Ils ne donnent pas seulement leur assentiment à tout ce qui se passe, mais leurs cœurs s'y joignent. Telle est toujours leur position.



Je sens qu'un pareil sujet nous laisse infiniment en arrière ; il nous faut le méditer beaucoup dans ses profondeurs pour en avoir un sentiment convenable, ou pour en donner une expression adéquate. Je m'estimerai heureux si je suis parvenu à diriger l'attention du côté de la bénédiction qu'il y a à connaître Christ comme l'Agneau immolé, et à démontrer que Dieu fait de Lui la clé pour comprendre Ses conseils, qui autrement demeurent cachés. Même pour comprendre les conseils de Dieu à l'égard de la terre, il faut que nous voyions l'Agneau. C'est seulement en communion avec Lui que nous pouvons y entrer. Pour apprécier ce qui suit, il faut que nous soyons assujettis aux pensées de Dieu envers Christ ; il faut que nous retournions à ce par quoi Dieu commence ; il faut que nous voyions et entendions l'Agneau. Le Seigneur veuille que telle soit notre meilleure portion ! Nous serons près de Celui qui est Le Béni, dans la personne et l'œuvre duquel brille tout ce qu'il y a de grâce et de bénédiction en Dieu, et de qui nous pouvons apprendre en paix Son jugement si solennel de la rébellion et de l'apostasie de l'homme.

## Chapitre 6

### Généralités

Des deux chapitres précédents, il ressort avec clarté des enseignements qui sont, je n'en doute pas, à retenir :

1. Dieu est assis sur le trône d'où sortent des éclairs, des voix et des tonnerres,
2. toutes choses sont mises entre les mains de l'Agneau qui révèle tout,
3. nous y voyons la parfaite sécurité et les occupations bénies des saints célestes, alors retirés de la scène d'épreuve, et cela longtemps avant le jour du Seigneur, dans lequel leur bénédiction sera pleinement manifestée au monde.

Du moment que l'âme et le corps, ou tous les deux (l'âme à présent, l'âme et le corps réunis, à la venue de Christ) quittent ce monde, il y a, je crois, une jouissance immédiate du Seigneur pour les saints. Est-elle scripturairement la pensée que nous trouvons exprimée dans une hymne que nous chantons quelquefois et qui parle « de prendre l'essor vers des mondes inconnus » ? L'Écriture suggère-t-elle jamais l'idée d'une âme partant en voyage de découvertes ? La vérité n'est-elle pas au contraire, qu'elle entre paisiblement et immédiatement en la présence du Seigneur ? Quand Dieu permet au ciel de s'ouvrir un instant aux regards des hommes sur la terre (comme, par exemple, à la naissance et à la transfiguration du Seigneur, et dans les cas d'Étienne, de Paul, etc.) il semble qu'il n'y a pas une si grande distance entre eux. Ce n'est pas, bien entendu, une question simplement d'espace physique. Mais il y a une puissance divine qui tout d'un coup transporte une personne de son état d'existence actuel dans la présence du Seigneur, avec la jouissance de cette présence. Ainsi, quand Il parlait Lui-même au pauvre brigand mourant, Il disait : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » — ce jour-là même. À mon avis, il n'existe rien qui corresponde au sentiment poétique de prendre son essor vers des mondes inconnus.

Mais tandis qu'il est vrai qu'en cas de mort, l'âme va immédiatement en la présence du Seigneur, et qu'à la venue de Christ, les saints seront ressuscités « en un instant, en un clin-d'œil » (\*), cependant nous devons nous souvenir que leur manifestation sera une chose différente et ultérieure. D'autres passages prouvent ou impliquent qu'il y a un intervalle. Mais aucun passage ne marque plus clairement que la partie prophétique de l'Apocalypse, à quel point l'intervalle entre le rassemblement des saints auprès du Seigneur et leur manifestation au monde sera considérable. Dieu a un dessein très important à accomplir durant cet intervalle. Il faut qu'Il mette la terre en état de recevoir le Seigneur Jésus, Lequel, en tant que grand Héritier de toutes choses, doit être mis en possession de l'héritage. Mais de plus, Il veut amener les cohéritiers du ciel avec Jésus. En conséquence, cet intervalle est rempli par les préparatifs nécessaires pour ces divers desseins. Pour les accomplir, des jugements doivent tomber sur l'iniquité du monde ; mais parallèlement à ces jugements, nous avons des actes signalés de la miséricorde divine. Quand viendra la grande et

terrible journée du Seigneur, il n'y aura plus de support à l'égard de ceux qui sont trouvés mauvais : « la porte est fermée ». Mais pendant tout ce temps intermédiaire, il y aura un témoignage et des gens qui le recevront, tant parmi les Juifs que parmi les Gentils ; mais le jugement sera d'autant plus certain pour ceux qui, ayant entendu l'évangile maintenant, l'auront rejeté. Je ne vois guère de raison de conclure qu'il y aura espoir de miséricorde pour ceux-ci. Il y aura un intervalle de quelques années pendant lequel Dieu agira en jugement et en miséricorde — les jugements augmentant de sévérité sur ces pays favorisés où l'évangile aura été prêché ; mais je doute qu'il y ait rien de pareil à la grâce qui a cours aujourd'hui. C'est l'inverse hélas ! qu'on verra. Dieu livrera à un endurcissement aveugle ceux qui maintenant refusent sa miséricorde. Il se retirera, pour ainsi dire, de ces pays là pour accomplir ailleurs Son œuvre de salut. Et si je comprends bien la prophétie, Dieu se détournera de ceux qui auront parlé avec tant de suffisance des lumières qui sont les leurs, pour se tourner alors vers ceux qui maintenant sont si éloignés de l'évangile.

C'est une chose bien solennelle de penser que là où il y a maintenant le plus la lumière du christianisme, régneront les ténèbres les plus épaisses de l'apostasie ; c'est clair selon l'Écriture (2 Thes. 2). Elle nous fait savoir que ce qui est actuellement la scène favorisée de la miséricorde de Dieu, là où Il est maintenant à l'œuvre, et où Sa parole a le plus circulé, — cette scène est destinée à retomber dans la plus effroyable et la plus funeste idolâtrie, dans l'union de l'incrédulité avec cette idolâtrie, enfin dans l'antichristianisme (Dan. 11:36 et suiv. ; Apoc. 13). On pourrait se dire qu'une pareille évolution n'est que le sombre rêve d'un cerveau malade. Mais cela vient de ce que les hommes préfèrent croire leurs propres pensées et leurs propres fantaisies, et ne prennent pas la peine de sonder la parole de Dieu pour voir ce qu'elle contient. Hélas ! beaucoup dans la chrétienté font de la prophétie un sujet de railleries. Croira-t-on que les hommes s'enorgueillissent de leur ignorance touchant une grande partie de l'Écriture ? Concevrait-on, si ce n'était un fait, que les sages et les prudents tiennent pour un axiome que la prophétie n'a pas été donnée pour nous montrer ce qui va arriver, mais seulement pour prouver, une fois les événements passés, que Dieu les avait préconnus ? Certes le chrétien n'a pas besoin que ceci lui soit prouvé. La prophétie est donnée afin que le croyant sache comment Dieu nous dévoile Ses secrets à l'égard de ce qu'Il va accomplir ici-bas. Nous avons la Parole et l'Esprit pour nous le faire comprendre. Mais si les chrétiens n'ont pas foi en la parole prophétique, elle ne saurait leur profiter ; car comme tout le reste de l'Écriture, celle-ci doit être mêlée avec la foi dans ceux qui l'entendent.

Il y a une chose importante, implicite dans tous ces chapitres, c'est donc l'enlèvement des saints célestes de dessus la terre. Dans les chap.4 et 5, et dans tout le corps du livre, on ne les y trouve plus. Ils sont glorifiés dans le ciel, et pourtant ce n'est qu'au ch. 19 qu'ils sont manifestés, lorsqu'ils sortent du ciel. Entre ces deux points, nous avons évidemment une longue série d'événements. Nous avons sept sceaux, sept trompettes, sept coupes, avec divers épisodes du plus grand intérêt et de grande importance. Ces trois séries de jugements ne sont pas exécutées par le Seigneur en personne. Il est manifeste qu'ils doivent avoir lieu après que le Seigneur soit venu recevoir Son Église, mais avant qu'Il exécute personnellement le grand jugement du chap. 19. Car, il est incontestable que, avant que les saints soient pris auprès du Seigneur et qu'ils puissent ainsi venir avec Lui, il faut qu'Il soit venu *pour eux*. De quelle manière ceux qui sont symbolisés par les 24 anciens glorifiés sont-ils parvenus au ciel ?

On dira peut-être qu'ils ont pu y être individuellement introduits par la mort, c'est-à-dire que leurs âmes ont été glorifiées là. Mais l'Écriture ne nous présente jamais l'idée que des âmes de saints puissent être assises sur des trônes ou avoir des couronnes sur la tête. Les âmes des saints ne forment pas non plus l'ensemble des chefs de la sacrificature céleste, tel que nous le montrent les 24 anciens en allusion aux 24 classes de la sacrificature établies par le roi David ; car nous savons par 1 Thes. 4 qu'une partie de cette compagnie céleste sera vivante sur la terre jusqu'à ce que la présence du Seigneur ressuscite les morts et change les croyants vivants. Ce caractère complet tel qu'indiqué par le symbole ne peut pas être atteint avant que le Seigneur ait enlevé les uns et les autres à Sa rencontre en l'air. Christ sera alors sur le point de prendre sa place de roi ; et de même qu'avant

l'établissement du royaume de Salomon, David avait divisé la sacrificature en 24 classes, de même avant que le vrai Salomon, le Seigneur Jésus, paraisse dans toute sa gloire, nous avons de nouveau l'ensemble antitypique de ces classes. La céleste sacrificature se montre au complet.

On pourrait demander pourquoi l'on voit seulement les chefs [ou : têtes], et non le corps complet de la sacrificature ? Il semble probable, mais ce n'est qu'une suggestion, que ceux qui seront enlevés quand le Seigneur viendra, constituent les têtes [ou : chefs] de la sacrificature, et que ceux qui souffrent ensuite et les rejoignent peuvent en être le corps subordonné. 24 est nécessairement le nombre complet des classes, c'est-à-dire, des chefs. Or, les âmes dans le ciel ne peuvent jamais présenter cela d'une manière complète ; car jusqu'à ce que Christ vienne, il restera toujours sur la terre une partie de l'Église comme nous venons de le voir. Je conçois donc que par le nombre complet de sacrificateurs (24) autour du trône, Dieu veut montrer qu'il ne s'agit pas de cette portion qui se compose des âmes du paradis, car cela exige l'addition de nous les vivants qui demeurons, afin de compléter l'Église des premiers-nés, c'est-à-dire la somme entière des saints ressuscités et transmués. Les saints célestes, avant ce temps de la résurrection et de la transmutation ne peuvent pas figurer sur des trônes en haut.

Comment et quand ceci a-t-il eu lieu ? Il n'y a pas de difficulté réelle quant à l'enlèvement, parce que les saints ne peuvent pas être enlevés comme un corps complet ni changés, tant que le Seigneur Jésus n'est pas venu Lui-même, selon ce qu'Il a dit. « Si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ». Évidemment cela ne consiste pas à envoyer des anges pour les prendre. Nous trouvons les anges envoyés pour assembler les Juifs élus, ou Israël, des quatre bouts du ciel (Matt. 24) ; mais pour rassembler Son Église Il vient Lui-même, et ceci s'accorde avec ce que nous avons dit ailleurs. Il est dit que les saints de Thessalonique attendaient des cieux le Fils de Dieu (1 Thess. 1) ; et quant à ceux qui « dormaient », ils ne devaient pas être affligés comme ceux qui n'ont point d'espérance. Car le Seigneur Lui-même — non pas une simple intervention des anges ou de la providence, mais le Seigneur Lui-même, — descendra du ciel avec un cri de commandement, avec la voix de l'archange, et avec la trompette de Dieu. Il se peut qu'il y aura des anges, mais pas un mot n'est dit ici à leur sujet. Quand le Seigneur sera révélé pour l'exécution de la vengeance, Il sera accompagné d'anges ; mais ici, lorsque le Seigneur Lui-même descendra, « les morts en Christ ressusciteront premièrement », formant une portion des saints célestes ; puis, « nous les vivants qui demeurons » serons ravis ensemble avec eux. C'est là et à ce moment-là, me semble-t-il, que nous trouvons les 24 anciens formant évidemment l'ensemble des chefs de la sacrificature. Les saints dont les corps sont dans le tombeau, sont ressuscités premièrement, puis les saints survivants sont changés par la présence du Seigneur. Il n'y a pas le plus petit intervalle de temps entre ces deux importants effets de la voix du Fils de Dieu, et ainsi nous serons ravis ensemble pour être toujours avec le Seigneur.

Cet événement solennel et béni doit donc avoir lieu entre les chap. 3 et 4 de ce livre. Il n'est pas décrit, parce que le but de l'Apocalypse n'est pas de présenter la venue du Seigneur en grâce, bien qu'il y soit fait allusion, bien sûr. Les visions prophétiques de l'Apocalypse passent entièrement sous silence la venue du Seigneur à la rencontre des saints célestes ; mais elles décrivent pleinement Sa venue avec eux au chapitre 19. Cette dernière est celle qui est appelée ailleurs l'apparition ou le jour du Seigneur, quand Il punira d'une destruction éternelle de devant sa présence et de devant la gloire de sa force (2 Thes. 1). Pendant tout cet intervalle les saints célestes sont avec le Seigneur en haut ; tous les membres de l'Église sont là, et dans leurs corps de gloire. La première mention d'eux, c'est au ch. 4, où nous trouvons, non pas des anges, mais des rachetés, — des personnes dont les vêtements blancs, les trônes, les couronnes d'or, tout est en rapport avec la rédemption — des personnes qui exercent évidemment leur sacrificature devant Dieu au chap. 5. Ce sont les anciens. Comment sont-ils arrivés là ? Il faut que le Seigneur soit venu, et les ait pris auprès de Lui en l'air, et ait ainsi accompli Sa promesse à leur égard : « Dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures » etc ; « je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où moi je suis, vous,

vous soyez aussi ». Ainsi maintenant, cette scène future est arrivée, la place a été préparée, Il est venu pour eux et les a emmenés dans la maison du Père.

Il y a cependant un point remarquable qui montre le caractère de ce livre : bien que nous les voyions dans la présence de Dieu, ce n'est pas appelé la maison du Père. Au contraire, c'est un trône que l'on voit ; et c'est aussi pour cela que lorsque Celui qui est assis dessus est nommé, ce n'est pas comme le Père, mais comme le Seigneur Dieu Tout-Puissant. Lorsque nous parlons de Dieu comme du « Père », c'est pour exprimer la relation d'affection la plus intime dans laquelle Dieu nous a introduits ; et quand il nous est parlé de Dieu comme du « Seigneur Dieu Tout-puissant », c'est en relation avec le déploiement du pouvoir et du gouvernement divins. « Dieu », comme tel, est le nom le plus général et le plus abstrait, qui n'implique aucune relation avec d'autres êtres. Mais être appelé « le Père » implique nécessairement la relation d'amour la plus étroite, qu'il s'agisse, dans le sens intrinsèque et éternel le plus élevé du mot, de Jésus comme Fils du Père, ou qu'il soit question, dans un sens secondaire, de ceux qu'Il a adoptés comme fils, aimés du même amour (Jean 17 et 1 Jean 3).

Genèse 1 a pour sujet la création, et il y est parlé de Dieu comme de Celui qui est à l'origine de tout. En Genèse 2, Il est appelé « l'Éternel Dieu », parce que là, Il entre dans une relation spéciale avec Ses créatures, et Adam est placé dans une position de responsabilité vis-à-vis de Lui comme Éternel-Dieu, c'est-à-dire le Dieu de la création dans une relation morale. Combien est parfaite chaque parole de Dieu ! Les incrédules, au lieu de voir la perfection de la parole de Dieu, n'ont fait que raisonner à partir de leur propre ignorance et dans leur propre incapacité, et se sont efforcés de prouver que ces chapitres devaient avoir été écrits par deux personnes différentes, à cause des titres divers donnés à Dieu. Mais bien loin que ces distinctions soient le fait de variations du style de différents hommes, c'est la sagesse de Dieu qui se manifeste dans ces distinctions. Quand il y a une relation d'autorité, et que l'homme est mis sous l'épreuve de l'obéissance, l'expression « Éternel Dieu » est employée ; mais quand, dans le Nouveau Testament, Il entre en relation avec des fils, c'est celle de « Père ». Il n'a pas pleinement manifesté le nom de Père jusqu'à ce que vînt LE FILS, qui, pour ainsi dire, a ouvert l'écluse par laquelle toute la grâce de Dieu a pu couler à flots, et spécialement dans Sa résurrection en vertu de Sa mort. Mais entre les deux extrêmes séparant l'épreuve de la créature en Eden d'avec l'accomplissement de la rédemption, Dieu s'est fait connaître d'abord sous le nom de Tout-Puissant, puis sous celui d'Éternel. Abraham fut appelé à quitter son pays et sa parenté, à être pèlerin, n'ayant que Dieu sur qui il pût compter ; c'est ainsi que de manière tout à fait appropriée à cette position, Dieu s'est révélé à lui comme El-Shaddaï, Dieu le Tout-Puissant (Gen 17:1). Plus tard, Il s'est fait connaître à Israël sous Son nom d'Éternel, comme base de la relation nationale.

Ce sont toujours ces noms là que le Seigneur prend ici et non celui de Père, ou du moins pas celui de « notre Père ». Tout comme la scène ne présente pas la maison du Père, mais le trône, le titre que Dieu revêt n'est pas celui de Père. Le centre de cette scène céleste est le trône de Dieu, et il n'est pas fait allusion aux saints comme jouissant de demeures avec le Fils dans la maison du Père, mais ils sont vus sur des trônes. Dieu ne rassemble plus l'Église sur la terre ; Jésus sera venu pour elle, et sera reparti avec. Quand l'Église était l'objet des soins de Dieu sur la terre, les saints l'appelaient leur Père ici-bas même ; mais quand Il va exécuter le jugement sur la terre, ils sont déjà enlevés et au ciel, ils comprennent ce dont Il s'occupe, et s'adressent à Lui en conséquence.

Il faut donc que la venue du Seigneur pour recevoir l'Église, ait eu lieu avant les faits qui correspondent à la vision des 24 anciens sur des trônes. Certains n'arrivent pas à croire que la prophétie passerait sous silence un événement d'une telle importance. Mais ils oublient que, quel que soit l'endroit où l'époque où on le place, l'Apocalypse garde toujours un silence absolu sur l'enlèvement des saints. La seule question qui se pose est de savoir si, selon la meilleure lumière que nous puissions tirer de l'Écriture, il doit être sous-entendu ici. À mon avis, il faut le placer à un moment antérieur à celui où nous trouvons les saints célestes formant en haut un corps complet, ce qui arrive au chap. 4. Le Seigneur sera venu alors, aura reçu les saints glorifiés, et leur aura donné

leur place dans la présence de Dieu, avant qu'aucun des jugements ne tombe sur le monde. Sa justice est sur le point de frapper de terribles coups, mais les saints demeurent à l'abri de toute atteinte. Les sceaux, les coupes, les trompettes, n'ont rien d'effrayant pour eux ; ils ne font pas trembler les saints glorifiés, mais suscitent seulement l'adoration. Bien plus, les ressuscités seront même occupés de leurs frères qui se trouveront encore dans l'épreuve ; car il y aura des saints après l'achèvement de l'œuvre de Dieu actuelle pour former l'Église, des frères qui souffriront sur la terre après que nous nous en serons allés. C'est la partie centrale de l'Apocalypse qui traite de ce qui se rapporte à ces saints (Apoc. 6 à 9, 11 à 16 etc.). Lorsque le Roi viendra s'asseoir sur le trône de Sa gloire, et que toutes les nations de la terre seront rassemblées devant Lui, il y aura des hommes pieux vivants qu'Il appellera « Mes frères » ; selon la dernière partie de Matt. 25, les Gentils ou nations alors en vie sur la terre, seront traités selon la manière dont ils se seront comportés vis-à-vis des messagers du Roi. Les brebis auront montré qu'elles avaient foi dans le Roi, en ce qu'elles auront reçu Ses serviteurs. La conduite des boucs aura prouvé leur incrédulité. Lorsque tous les avertissements préliminaires donnés à ceux qui sont sur la terre auront été épuisés, lorsque tous les jugements qui procèdent du trône en se succédant avec rapidité, auront été démontrés vains, et que les cœurs rebelles des hommes n'auront fait que s'élever de plus en plus contre Dieu, le Seigneur dira en quelque sorte : « Je ne veux plus leur envoyer de châtiments, je ne veux plus attendre plus longtemps une repentance qui est refusée ; mais je viendrai moi-même et les balaierai du balai de la destruction ». Et c'est ainsi que nous avons le jugement sur les vivants au chap. 19. Et l'intervalle entre chap. 4 et 5 et le chap. 19 est rempli par de nouvelles opérations de Dieu en jugement providentiels, par de nouvelles manifestations de miséricorde envers les Juifs et les Gentils, et par des aperçus des saints célestes en la présence de Dieu.

Sans nul doute, les âmes des saints qui meurent dans l'intervalle vont à Dieu ; mais quelle que soit la bénédiction qui leur est réservée (Apoc. 14:13), les saints qui sont déjà changés demeurent dans cette présence pendant toute la durée de la période. Les saints célestes, comprenant ceux qui sont de vrais chrétiens aujourd'hui, ceux qui l'ont été auparavant, et les saints de l'Ancien Testament, peuvent être enlevés à tout moment pour être avec le Seigneur. Je ne connais pas de base scripturaire permettant au croyant de dire qu'il ne viendra pas demain. Personne ne peut dire en s'appuyant sur une parole de Dieu, qu'il reste quelque chose à faire auparavant, et qu'il doit y avoir un délai supplémentaire. Sans doute, il est possible qu'un temps plus ou moins long intervienne ; mais l'Écriture ne place jamais aucun délai entre nous et la venue de Christ : elle en met seulement avant Son jour. Tel un serviteur ayant sa main sur la poignée de la porte, et se tenant sur le qui-vive pour l'arrivée de son maître, de manière à être capable de lui ouvrir immédiatement quand il arrive, tel doit être maintenant l'attitude du vrai enfant de Dieu. C'est ce que dit notre Seigneur Lui-même. Il voudrait que tout soit en ordre, Il attend que nous soyons réellement prêts à tout moment. Non pas que nous soyons capables le moins du monde de préparer. Béni soit Dieu, Il nous a rendus agréables par la grâce de Christ ; mais il peut y avoir, dans nos voies et dans notre marche, dans nos pensées et dans nos espoirs et nos objectifs, des choses qui ne supportent pas la lumière de Sa présence. Quoi que nous fassions, nous devons chercher à ne rien entreprendre de nature à rendre malvenue la pensée du retour du Seigneur.

Nous devons nous garder de spéculations et de plans qui supposent que nous avons encore beaucoup de temps devant nous. Le Seigneur désire que nous soyons comme des voyageurs traversant une terre étrangère et qui en même temps sortent à la rencontre de Celui qui vient promptement pour nous. Il se peut que le Seigneur tarde un peu plus que nous ne pensons ; toutefois Il vient, et Il vient à une heure à laquelle les hommes ne pensent pas. Sa venue aura un effet immédiat sur tous les saints célestes : résurrection des morts, changement des vivants, et enlèvement des uns et des autres auprès de Lui-même en haut. Puis suivent les scènes d'Apoc. 4 et 5 qui nous font voir l'intérêt que prennent les saints glorifiés vis-à-vis des justes qui souffrent sur la terre, après que les premiers s'en sont allés au ciel. Ces scènes ne sauraient recevoir de pleine application, ni pendant qu'une partie seulement de l'Église est en haut et dans l'état où l'âme est séparée du corps, ni quand le règne millénaire sera arrivé. Elles supposent un intervalle entre ces

deux choses, après que le Seigneur sera venu et aura changé les saints en Sa ressemblance de ressuscité, et avant qu'ils L'accompagnent du ciel afin de juger et de régner (\*).

(\*) On remarquera que si ceci est bien fondé, cela tranche la question de l'application directe et vraie du reste du livre. Car quoi de plus important que de savoir si ce livre parle tout du long de ses visions centrales, du temps pendant lequel l'Église est encore sur la terre, ou des jours qui suivront — de la grande crise en laquelle l'Église ne sera plus ici-bas, mais sera ressuscitée, et où Dieu agira avec la terre sur un autre principe ? Dire qu'il nous est donné de connaître ces visions ne prouve rien. Toute l'Écriture nous est donnée et est bonne pour nous, mais il est certain qu'elle n'est pas toute à notre sujet. Nous en tirons le plus grand profit, non pas en nous imaginant que Dieu est toujours en train de penser à nous, mais en comprenant réellement son objet, sa portée et son but. Si Abraham s'était imaginé qu'il devait être mêlé à la catastrophe imminente de Sodome parce que le Seigneur dans Sa grâce la lui avait révélée avant quelle arrive, une telle illusion lui aurait fait du tort. Ce n'est pas à Lot qui y était, mais à Abraham qui n'y était pas, que fut faite la communication la plus complète. Et c'est ce qui arrivera encore, je n'en doute pas, dans le futur. Un résidu doit être sauvé, comme à travers le feu. Puisse notre place être au-dessus de tout cela, au-dessus du monde, en esprit maintenant, et puissions-nous regarder en bas à ses plans et à ses progrès, avec la conscience permanente du jugement qui se hâte, tandis que nous sommes destinés à être effectivement en haut quand ce jugement arrivera.

Nous en arrivons au cours terrestre des « choses qui doivent arriver après celles-ci ».

## **Premier sceau**

Les sceaux ne sont pas des jugements exécutés par le Seigneur, mais des jugements d'une nature providentielle. Quelques-uns ont pensé, à cause du cheval blanc, que le premier sceau s'appliquait à Christ. On voit sur-le-champ combien une telle représentation du Seigneur serait étrange, alors qu'on vient de Le voir comme l'Agneau qui ouvre les sceaux successivement, et voilà que, lorsqu'il serait clairement fait allusion à Sa personne dans le contenu du sixième sceau, Il conserve encore le nom d'Agneau (6:1). Et combien il serait encore plus étrange de Le voir se mettre à faire des conquêtes, au moment même où, si vous le prenez dans le sens historique, toute l'Asie se détournait de Paul, et que Timothée avait devant lui la perspective triste et sûre des hommes méchants et des imposteurs allant de mal en pis, et que Jean lui-même avait écrit, ou était près d'écrire : « Petits enfants, c'est la dernière heure ; et comme vous avez entendu que l'antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous connaissons que c'est la dernière heure ». Néanmoins, la plupart des écrivains anciens, et beaucoup de modernes commencent leurs commentaires par ce faux point de départ.

Certains l'appliquant à la seconde venue, mais une telle interprétation renverse complètement l'ordre des sceaux fixé par le Saint Esprit, et même la structure du livre tout entier. Il est vrai qu'au chap. 19, où le Seigneur vient en personne et comme juge, Il est représenté comme monté sur un cheval blanc. Mais il y a toutes les différences possibles entre cette vision du cheval blanc et le début d'Apoc. 6. Ce cheval du chap. 6. ne sort pas du ciel comme celui du chap. 19. Ensuite on ne trouve pas un mot au sujet du cavalier, tendant à montrer qu'il s'agisse nécessairement de Christ, tandis qu'au chap. 19 Il est appelé Fidèle et Véritable, et est dit juger et combattre en justice. De qui ceci pourrait-il être dit, sinon d'Un seul ? Ses yeux étaient comme une flamme de feu. Nul ne connaissait que Lui seul le nom écrit qu'Il portait. La Parole de Dieu, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs sont des titres qui ne peuvent appartenir qu'à Jésus seul. Quant à la robe teinte dans le sang, à l'épée sortant de Sa bouche, à la verge de fer avec laquelle Il gouverne, et au fait de fouler la cuve du vin de la colère de Dieu, ce sont des descriptions au chap. 19 auxquelles rien ne correspond dans le cavalier du chap. 6. Ici, point d'armées vêtues de fin lin ne suivent, et bien qu'il soit dit qu'une couronne est donnée à celui qui est monté sur le cheval, le mot est tout à fait différent de celui employé au chap. 19, et qui signifie un diadème royal, la couronne de royauté. Les Romains étaient grands amateurs de guirlande, qui ne présentait pas à leur esprit l'idée de l'autorité absolue, comme le diadème impérial ; or c'est cette couronne qui est mentionnée au chap. 6.

De plus, il y a deux figures ou symboles utilisés fréquemment dans l'Écriture pour exprimer la puissance : l'une est le trône, l'autre est le cheval. Ainsi nous avons déjà vu le trône suprême en haut, et maintenant nous avons le cheval avec le cavalier sur la terre. On voit la même chose aux chap. 19 et 20. Là, vous avez les symboles des chevaux dans un chapitre et des trônes dans l'autre. La

différence entre ces symboles est la suivante : quand il s'agit de pouvoir pris en renversant un rival ou en s'opposant à une autorité existant sur la terre, « le cheval » est utilisé comme symbole, vu l'usage qu'on en fait dans la guerre : on s'en sert pour subjuguier. Mais quand la victoire est remportée, et qu'il n'est plus question de subjuguier, mais de gouverner et de juger, « le trône » est alors employé, comme l'emblème approprié du gouvernement sur ceux qui ont été ainsi subjugués ou assujettis. Lorsque Christ va renverser Ses ennemis, Il est vu dans la vision du chap. 19 sur un cheval, employé pour représenter l'exercice de Sa puissance pour subjuguier ; lorsqu'il s'agit de la domination qui s'ensuit au chap. 20, les trônes paraissent. Ce serait bien sûr tout à fait à tort que l'on confondrait cette forme symbolique avec un cheval ou un trône matériel. L'idée fournie par le cheval est celle d'un pouvoir qui subjugue, et celle fournie par le trône est celle de la domination après que la victoire a été gagnée. Le trône peut aussi être employé, comme il l'est ensuite pour le solennel et éternel jugement des morts, trône d'une sainteté sans tache [grand trône blanc]. Il s'agit là du jugement par Christ avant que le royaume soit remis à Dieu (1 Cor. 15 ; 2 Tim. 4).

Nous ne pouvons naturellement pas appliquer les quatre chevaux et leurs cavaliers aux grands empires dont trois ont disparu depuis longtemps. On ne peut pas non plus soutenir qu'il s'agit là de quatre religions successives, surtout quand on prétend sérieusement que l'incrédulité est la dernière étape, la première étant le christianisme, suivi du Mahométisme et du Papisme. De telles pensées sont aussi bien opposées au temps et au lieu, à la convenance et au contexte. De plus, on convient qu'il serait choquant à l'extrême, et à tout point de vue, d'appliquer le premier sceau à Christ ou à l'Église dans les premiers triomphes de l'évangile, et les trois suivants à l'empire romain où aux empereurs romains.

Mais il est important de remarquer ici que l'Apocalypse elle-même fournit une base positive pour rejeter la supposition que le cheval désigne l'empire romain. Je ne me réfère pas à des passages tels que 9:17 qui paraît viser une cavalerie au sens littéral, mais le chap. 19 nous fournit un exemple de son usage comme symbole : Le fait que le Seigneur est sur le cheval blanc indique-t-il qu'Il dirige l'empire romain ? ou bien, les chevaux blancs des armées vêtues de lin impliquent-ils les pouvoirs impériaux ?

Assurément nous devons chercher une interprétation plus en harmonie avec l'usage qui est fait ailleurs de cette figure. Elle représente, selon moi, une opération militante agressive contre la terre, mais pouvant quand même venir du ciel. Elle peut donc, comme en Zach. 1, s'appliquer au Seigneur, ou aux diverses puissances impériales qui ont succédé à Babylone. Il en est de même des chars et des chevaux de diverses couleurs en Zach. 6. Mais comme ils sont distingués des cornes (1:19), le précédent symbole se rapporte plutôt aux instruments providentiels cachés derrière la scène et en rapport spécial avec ces empires, qu'aux chefs eux-mêmes ou à leurs royaumes. Il n'y a donc clairement aucune raison provenant de l'Apocalypse ou de Zacharie qui montrerait qu'appliquer simplement le symbole du cheval à l'empire romain serait une allusion évidente.

Il n'y a pas davantage de base dans l'histoire profane, pour soutenir que le cheval est le signe particulier de ce peuple romain et de cette puissance romaine. Et ce n'est pas étonnant ; car la puissance militaire romaine était mieux caractérisée par l'infanterie que par la cavalerie. Sans doute la figure du cheval abonde sur leurs médailles, mais pas plus, comparativement, que chez d'autres nations guerrières — particulièrement en Orient — qui signalaient leurs victoires par de telles médailles. Cette figure avait été mise autrefois sur l'un des étendards de guerre romains ; mais deux siècles avant Domitien, toutes les variétés avaient été remplacées par l'aigle.

D'un point de vue abstrait, le cheval ne peut donc pas être considéré comme l'insigne national de Rome, ou l'emblème de l'empire romain. La question de savoir s'il y est fait allusion dépend de l'examen du contexte. Et il me semble ici que le quatrième sceau amène à conclure que non, les quatre sceaux étant des jugements providentiels, homogènes de caractère, mais différents dans la forme. Il se peut que le territoire romain en soit la sphère, mais ceci n'a rien à faire avec la portée symbolique du cheval dans notre passage.

Sans prolonger la discussion, qu'on veuille bien me laisser établir ma manière de voir personnelle. Nous avons une série régulière de jugements providentiels. Le premier est le cheval blanc, symbole d'une puissance triomphante et prospère. « Celui qui était monté dessus avait un arc » (6:2). L'arc est le symbole d'une guerre à distance. Le cavalier a manifestement une suite ininterrompue de victoires. Dès qu'il paraît, il est vainqueur. La bataille est gagnée sans combat, et apparemment sans le carnage du second jugement dans lequel est utilisée l'épée, symbole d'un combat corps à corps. Mais ce premier conquérant est quelqu'un de puissant qui balaye la terre, et gagne victoire sur victoire par le prestige de son nom et de sa réputation. Rien ne suggère ici la pensée d'un grand massacre.

### ***Deuxième sceau — Ch. 6:3-4***

Le second jugement est d'un caractère bien plus effrayant. Il sortit un cheval qui était roux, et celui qui est monté dessus n'est pas le conquérant orgueilleux et prospère auquel les nations se soumettent sans résistance, mais quelqu'un qui, s'il remporte des victoires, fait flotter son étendard sur des monceaux de cadavres. En conséquence, il a un cheval roux, couleur de sang — le symbole de la puissance en rapport avec un affreux carnage. Le premier sceau, c'est-à-dire la carrière victorieuse de celui qui monte le cheval blanc, peut avoir eu pour résultat la paix et des changements sans que le sang soit versé. Mais sous le second sceau, tout est sanguinaire (6:4). Le cheval rouge-feu, la paix ôtée de la terre, le massacre réciproque, la grande épée, sont des signes trop évidents pour qu'on puisse se méprendre à leur égard.

### ***Troisième sceau — Ch. 6:5-6***

Le troisième cheval est noir, couleur de deuil. C'est une teinte choisie pour montrer qu'il doit survenir des douleurs particulièrement grandes, non plus causées par l'effusion du sang, mais par la disette, et peut-être pouvons-nous ajouter, à vue humaine, par une famine des plus extraordinaires. Ici nous avons la voix qui proclame : « Une mesure de froment pour un denier, et trois mesures d'orge pour un denier, et ne nuis pas à l'huile et au vin » (6:6). Dans ces lieux et dans ces temps-là, une mesure de froment pour un denier était chose fort coûteuse, car peu auparavant on pouvait se procurer sept ou huit mesures pour le même argent. On donnait un denier pour le salaire d'une journée, et c'était tout juste assez pour la nourriture quotidienne d'un homme ; car la mesure semble avoir été un minimum, ce que l'on accordait à un esclave. Mais tandis qu'il y aura cette disette des choses indispensables à la vie, il y avait ordre de ne pas toucher à ce qui tenait au luxe de la vie, l'huile et le vin. Ce que les classes les plus riches se procuraient ne devait pas être touché, mais seulement les premières nécessités de la vie. Dieu fait peser sa main sur le monde.

Il est encore possible que de tels événements surviennent en temps ordinaires. Il peut surgir n'importe quand un grand conquérant, et ceci peut être suivi par des conflits sanglants, puis encore après par de la famine, etc.

### ***Quatrième sceau — Ch. 6:7-8***

Dans le quatrième sceau, nous avons les quatre plaies mortelles envoyées par Dieu, l'épée, la famine, la mort, et les bêtes sauvages de la terre, mais limitées ici au quart de la terre. Ce ne sont encore que des châtiments préparatoires. « Et voici un cheval livide, et le nom de celui qui est monté dessus est la Mort, et le Hadès suivait avec lui » (6:8). En Ézéchiël 14, vous trouverez que ces quatre mêmes plaies (\*) sont mentionnées ensemble en rapport avec Israël. Dans ces premiers jugements, Dieu n'a pas recours à des mesures très extraordinaires. Un conquérant n'est pas quelque chose de rare sur la terre ; une guerre sanglante, et peut-être civile, est également quelque chose d'assez commun. Ceux-ci pourraient être suivis d'une famine, et cette famine pourrait assez naturellement produire la peste, etc. L'homme voudrait expliquer ainsi ces choses, et les sages seraient pris dans leur propre ruse. Mais nous savons d'avance, par la parole de Dieu, qu'il vient un temps de conquête



— puis de guerre sanglante — ensuite de disette — et enfin le temps de déversement des quatre plaies mortelles de Dieu. Les saints célestes sont destinés à être établis dans la paix et dans le repos — l'Église, à être abritée en sécurité, avant que commencent ces jugements.

(\*) Note Bibliquest : toutefois la plaie nommée « mort » en Apocalypse est nommée « peste » en Ézéchiel

## Cinquième sceau

La scène suivante, sous le cinquième sceau, est bien remarquable. Les animaux cessent leur cri : « Viens » (\*), qui était en rapport seulement avec des jugements extérieurs providentiels. Mais nous avons à présent une série d'événements quelque peu différents. Le cinquième sceau fait voir que Dieu a encore un peuple sur la terre. Qui sont ceux qui souffrent maintenant ? Le prophète voit leurs âmes sous l'autel, où elles sont offertes comme des holocaustes. Quoique morts, ils parlent encore. Ils avaient été égorgés à cause de la parole de Dieu et à cause de leur témoignage. Après cela l'homme ne peut plus rien faire. Ils font appel à la vengeance ; car après que le Seigneur aura pris à Lui les saints célestes, Il commencera à appeler les saints terrestres. Bien sûr, ils ne seront pas nés de nouveau par un autre Esprit ; mais ils seront appelée à suivre un autre chemin, et ne connaîtront pas Dieu dans la même plénitude et la même proximité avec lesquelles Il se révèle à nous maintenant, et dans lesquelles nous devons Le connaître. Ces saints auront « l'Esprit de prophétie ». Tel était le mode par lequel le Saint Esprit opérait dans les saints de l'Ancien Testament. L'effet de l'esprit de prophétie, c'est qu'ils attendaient la venue de Christ pour l'accomplissement de la promesse et de la prophétie ; et pareillement ces saints attendront la venue de Christ pour apparaître en gloire. Toutes leurs espérances reposent sur Lui, qui doit les délivrer des circonstances à la base d'une aussi profonde détresse.

(\*) Il peut être bon de mentionner dans cette note mon opinion que voici : les mots « et vois », qui d'après le Texte Reçu et la version anglaise autorisée du Roi Jacques, suivent le mot « Viens » dans le cri des quatre animaux vivants, me paraissent être une interpolation. Dans le cas du second cri (6:3), il n'y a pas de différence de jugement parmi les critiques de quelque notoriété ; mais, chose étrange, Griesbach et Scholz retiennent le sens ordinaire dans les deux derniers cas, et, dans le premier, Knapp avec eux. Buttmann, Hahn, Lachmann, Tischendorf et Tregelles sont unanimes à supprimer ces mots, et, je pense, avec raison. La différence quant à l'interprétation serait celle-ci : D'après la leçon du Texte Reçu, c'est un appel fait par chaque animal à Jean : mais s'ils crient seulement, « viens », l'appel semblerait s'adresser directement à ceux qui sont montés sur les divers chevaux, et qui, en conséquence, sortent à leur commandement. Le rapport des animaux avec l'action des cavaliers est rendu plus clair et plus expressif par ce petit changement.

Ce n'est pas de cette manière que nous devons attendre Christ. Nous avons le repos en Lui maintenant. Bien que nous soyons dans l'attente de la venue de Christ, nous avons actuellement communion avec Lui dans la paix, et le droit, mis à mort ou non, de toujours nous réjouir en Lui. Il ne convient pas aux chrétiens persécutés de dire : « Jusqu'à quand, ô Souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas, et ne venges-tu pas notre sang ? ». Ainsi Étienne « cria à haute voix : Seigneur ne leur impute pas ce péché ». C'est la seule prière correcte et convenable pour les saints qui ont une vocation céleste.

Mais ici, les saints dont il est question sont sur un terrain différent. Ils prennent la position et expriment les sentiments décrits dans les psaumes, lesquels font appel à la vengeance divine. Ceux qui pensent que les psaumes ont pour but de présenter notre position et les sentiments propres aux chrétiens, ne peuvent qu'éprouver une grande difficulté à comprendre le langage de vengeance et d'imprécation qui y est employé. C'est une erreur de leur appliquer les psaumes de cette manière ; car « ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi » ; tel est le commentaire de l'apôtre après avoir cité des psaumes (Rom. 3:19). Mais lorsque l'Église sera enlevée, Dieu déversera ces jugements apocalyptiques, depuis la place qu'il occupe sur le trône ; c'est à ce moment là que ces psaumes s'appliqueront pleinement. Dieu agit en grâce maintenant : alors, ce sera le jugement de la terre. Lorsque ces visions s'accompliront réellement, Dieu ne déploiera pas, comme à présent, les immenses richesses de Sa grâce, mais les éclats terribles de Sa juste colère ; et ainsi, quand ce jour-là viendra et que les hommes continueront à ne pas en tenir compte, les saints vivants ou morts diront : « Jusques à quand, ô Souverain », etc.

« Et il leur fut donné à chacun une longue robe blanche » (6:11). C'est-à-dire que la vengeance leur a été accordée, bien qu'ils ne prennent place sur des trônes qu'au chap. 20. Il n'est jamais dit des esprits dépouillés du corps qu'ils y soient assis. Il n'est pas parlé d'esprits glorifiés, mais de corps, quand ils entrent dans la bénédiction qui leur est destinée. Ils régneront avec Christ. Ainsi, une fois l'Église partie, il y aura des personnes qui rendront témoignage pour Dieu ici-bas, mais qui tiendront un langage totalement différent : ils réclameront la rétribution, et non pas des paroles de grâce et de longanimité. Autrefois, c'était une sainte obligation d'exterminer les Cananéens ; ce ne serait pas du tout le rôle d'un chrétien maintenant. Combien cela serait inconvenant pour nous, alors que Dieu montre de la miséricorde ! Mais lorsqu'Il introduira Son royaume par des jugements, cette conduite sera convenable et juste, alors qu'elle ne serait pas de saison maintenant. Si Dieu voit que la terre est dans un état tel que le moment est venu de la châtier et de la juger, ce sera une chose sainte d'avoir part à cette œuvre. Mais si le chrétien s'occupait maintenant de juger lui-même les méchants sur la terre, il ferait ce que le Seigneur ne fait pas, et même le contraire de ce qui L'occupe. Le Seigneur est occupé maintenant à déployer les merveilles de Sa grâce ; et tous ceux qui le comprennent, agiront dans le même esprit.

### **Sixième sceau — Ch. 6:12-17**

Le terrible bouleversement du sixième sceau (6:12) vient apparemment en réponse à la prière des saints concernés par ces scènes. La fin du chapitre montre que les pouvoirs persécuteurs et leurs instruments, tant de haut niveau que de bas niveau, reçoivent un véritable acompte de leur jugement, tout comme les égorgés au temps du sceau précédent, ont été en partie reconnus avant d'hériter effectivement du royaume. Leur sang criait, pouvons-nous dire, au Seigneur Sabaoth. Ils ont vécu pour Dieu, et ils ressusciteront certainement ; mais il leur faut attendre. Une autre classe de martyrs reste à compléter. « Et il leur fut dit qu'ils se reposassent encore un peu de temps, jusqu'à ce que leurs compagnons de servitude, et leurs frères qui devaient être mis à mort comme eux fussent au complet » (6:11). Nous ne trouvons ici aucun récit sur la mort de ces saints ; il faut les chercher plus loin dans d'autres parties de ce livre. En attendant, ceux qui ont souffert les premiers jouissent des résultats de la justice, et sont reconnus de Dieu ; mais ils doivent attendre qu'une nouvelle classe différente de frères martyrisés qui doivent souffrir jusqu'à la fin, soit au complet. C'est alors que viendra la rétribution. Il faut que l'iniquité parvienne à son comble (son sommet et son pire degré) avant l'heure du plein jugement de Dieu. Une autre persécution finale doit éclater avant ce jugement. Mais remarquez-le aussi, il n'est laissé à absolument aucune personne la perspective d'être enlevé sans passer par la mort.

Nous avons établi que les saints célestes (c'est-à-dire les morts en Christ et nous qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur), ont déjà été enlevés de la terre, comme l'avait fait voir le ch. 4 — le cinquième chapitre ajoutant un élément complémentaire, à savoir que, tandis qu'ils sont en haut, il y a sur terre des justes aux prières desquels les saints ressuscités s'intéressent. Ce qui veut dire que ceux qui sont en haut sont en position d'intercession ; et il n'est rien de plus doux que cette position — rien en quoi nous soyons pratiquement plus rapprochés de Christ, sauf notre relation immédiate avec Lui-même. L'Église est destinée à avoir ce privilège en gloire, comme nous l'avons maintenant en grâce à l'égard de tous les hommes (1 Tim. 2) — le privilège de l'intercession pour d'autres qui sont encore dans l'épreuve sur la terre. L'Église prendra le plus profond intérêt à leurs douleurs, à leurs bénédictions et à leurs espérances.

Mais qui sont ceux qui souffrent sur la terre ? Au chap. 6:9, comme nous l'avons vu, il y a un effroyable massacre des saints. Ils crient à haute voix, et il nous est permis de l'entendre avec l'apôtre Jean, et par son moyen. Ils font appel à Dieu comme au Souverain et Médiateur de toute âme. « Jusques à quand, ô Souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas, et ne venges-tu pas notre sang de ceux qui habitent sur la terre ? » Ceci n'est évidemment pas le cri d'un chrétien ; je ne dis pas que ce ne sera pas un cri de croyant, mais il sera approprié à leurs circonstances, et aux voies de Dieu de ce temps-là. On a des vues si bornées, qu'on s'imagine qu'il n'est pas possible d'être croyant sans

être chrétien. Il est vrai, bien sûr, que maintenant un croyant est un chrétien. Même les petits enfants connaissent le Père. « Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père ; celui qui confesse le Fils a aussi le Père ». Mais dans les choses divines, nous devons toujours tirer nos pensées et notre langage de l'Écriture, et non pas de notre propre imagination. Or, bien qu'Abraham et tous les saints de l'Ancien Testament fussent nés de l'Esprit, ils n'étaient cependant pas chrétiens au sens propre du Nouveau Testament. Car un chrétien est non seulement quelqu'un qui a la foi en Christ, mais quelqu'un à la foi duquel Christ mort et ressuscité a été présenté par Dieu, et qui a, par conséquent, le Saint Esprit pour l'unir à Christ dans le ciel. Mais cela n'était pas et ne pouvait pas être jusqu'à ce que Christ fût venu et eût achevé l'œuvre de la rédemption. Ils étaient nés de nouveau sans doute ; car être né de nouveau n'implique pas nécessairement que l'œuvre de l'expiation ait été préalablement accomplie ; mais cependant c'est dans une position différente que nous avons été introduits par l'œuvre accomplie, et par le résultat qu'elle a eu : la présence de l'Esprit durant l'absence de Christ.

Ce ne sont donc pas des accents chrétiens que font entendre les âmes qui sont sous l'autel ; elles nous rappellent plutôt la position et les sentiments révélés autrefois. Depuis que le Seigneur Jésus Christ est venu dans le monde et est monté au ciel, comme le Rejeté maintenant glorifié, les souffrances de Christ comme le juste témoin pour Dieu et à l'égard de l'homme, en grâce parfaite, sont, pour ainsi dire, reproduites dans les Siens. Le Saint Esprit les met en communion de sentiment avec Christ. Ce qui était auparavant vrai dans une certaine mesure, devenait maintenant la portion des saints. Nul autre que Christ ne pouvait souffrir de la part de Dieu pour porter le péché. Mais une partie des souffrances, même des souffrances de la croix, provenait du fait que Christ y était placé par la méchanceté des hommes ; une autre partie de ces souffrances, beaucoup plus profonde, résultait de ce qu'il était placé là par la grâce de Dieu pour revendiquer les droits de Sa sainteté et pour délivrer le pécheur. Dans cette dernière catégorie, Il a souffert pour nous : dans la première catégorie, nous pouvons et devons souffrir avec Lui. C'est pourquoi l'apôtre Paul n'hésite pas à dire : « Pour le connaître, Lui... et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort ». Un chrétien peut partager les souffrances de Christ dans le sens d'être rejeté, même jusqu'à la mort. Maintes fois l'apôtre lui-même eut ainsi la mort devant lui dans ce chemin (voyez 2 Cor. 1 et 4). Il connaissait la communion des souffrances de Christ ; Étienne l'a connu aussi.

Tel n'est pas du tout l'esprit de ce cri. Ici, ceux qui souffrent sont sous le profond sentiment du tort qui leur a été fait, et ils ne font appel qu'au jugement de Dieu. Quelle différence quand, au lieu de fuir la prison et le jugement, on se retire en rendant grâce à Dieu, plein de joie pour avoir été estimé digne de souffrir l'opprobre pour le nom de Jésus ! Est-ce là ce que nous trouvons ici ? Sans doute le monde est aussi injuste que jamais ; mais il y a quelque chose de plus précieux que d'en appeler à Dieu pour qu'Il traite le monde comme le monde nous a traités. Cette dernière manière de faire était ce qui avait lieu lorsque les hommes étaient sous la loi ; et le principe de la juste rétribution réapparaîtra au jour millénaire, quand ils auront la loi écrite sur leurs cœurs. En ce qui concerne la portée morale de la loi, Dieu l'accomplit maintenant dans les Siens. Mais il y a un autre principe qui se manifeste maintenant sous toutes ses formes ; car la grâce de Dieu se répand auprès des perdus. La mort de Christ est la plus grande manifestation de cette grâce, et le Saint Esprit opère selon ce modèle dans le cœur des Siens. Mais le cri du cinquième sceau est que le péché soit mis à la charge des oppresseurs, et qu'en conséquence la vengeance ait son cours : c'est de la justice, mais non pas de la grâce. N'oublions pas cependant, que Dieu ne nous permet pas de faire entendre à notre gré un cri de justice ou un cri de grâce. Nous avons toujours tort si, toutes les fois que nous souffrons de la part du monde, chaque coup qu'il porte n'amène pas un appel à la grâce. Dans nos rapports entre chrétiens, nous sommes sans doute en droit d'attendre les uns des autres une conduite pieuse et juste : cela fait en effet partie du caractère d'un chrétien de sentir ce qui est mal et d'apprécier ce qui est bien (Rom. 12). Mais il devrait toujours y avoir de la puissance pour s'élever au-dessus du mal, et d'apporter Christ pour faire face au mal, que ce soit en discipline à l'égard de ceux de dedans, ou en intercession en faveur de ceux de dehors. Dieu agit en parfaite grâce, et nous devrions l'imiter dans nos rapports avec le monde.

Ici, dans l'Apocalypse, c'est tout autre chose : Dieu exerce des jugements préparatoires en faveur des Siens ; et il en résulte pour les Siens un autre genre de relation, différent de celui où Il nous a placés jusqu'à ce qu'Il nous prenne à Lui. En accord avec cela, nous y trouvons l'attente juive d'une délivrance, au moyen de la destruction par Dieu des adversaires, et non pas l'espérance chrétienne d'être retiré de la scène et transporté au ciel. Une juste vengeance est appelée sur les habitants de la terre. Cela n'implique pas chez les saints un caractère vindicatif, mais assurément ce n'est pas de la grâce pratique. Ils s'attendent donc à ce que Dieu juge, au lieu de soupirer comme nous après la venue de Christ pour nous prendre auprès de Lui. « L'Esprit et l'Épouse disent : Viens. Et que celui qui entend dise : Viens ! »

Remarquez l'emploi du mot « Souverain » ici. Ce n'est pas le mot « Seigneur », mais le même mot qui se rencontre en Luc 2:29 et Actes 4:34 et Jude 4. Il signifie « Maître souverain ». Il est aussi employé en 2 Pierre 2:1 : « Reniant aussi le Maître qui les a achetés ». Nous n'avons pas ici l'intimité dans laquelle nous Le connaissons comme « notre Seigneur » ; mais la relation générale d'autorité dans laquelle le Seigneur est le Maître du monde entier — de tous les hommes, soit bons soit mauvais. Il n'est jamais dit que ceux qui connaissent le Seigneur Jésus Christ, par le Saint Esprit, puissent renier le Seigneur qui les a achetés.

Quoi qu'il en soit, des douleurs de toute la nature répondent universellement à cet appel ; elles présentent sous une forme symbolique, aux yeux du prophète, ce qui allait arriver. « Et je vis, lorsqu'il ouvrit le sixième sceau, et il se fit un grand tremblement de terre, et le soleil devint noir comme un sac de poil, et la lune devint toute entière comme du sang ; et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre comme un figuier agité par un grand vent, jette loin ses figues tardives. Et le ciel se retira comme un livre qui s'enroule, et toute montagne et toute île furent transportées de leur place » (6:12-14). Les cieux sont bouleversés d'un bout à l'autre ; les étoiles tombent, etc., évidemment, à ce qu'il me semble, dans la vision seulement. « Et les rois de la terre, et les grands, et les chiliarques, et les riches, et les forts, et tout esclave et tout homme libre, se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes. Et ils disent aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, et tenez-nous cachés de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau, car le grand jour de sa (\*) colère est venue ; et qui peut subsister ? » (6:15-17). Ces jugements imminents jettent dans l'agitation les hommes de toutes les classes. Ce n'est pas réellement le grand jour de la colère de l'Agneau ; cependant les hommes le pensent ; ils craignent que le dernier jour ne soit déjà venu.

(\*) La Vulgate, avec une forte autorité des manuscrits, lit « leur colère » (ipsorum, non pas ipsius).

Beaucoup ont considéré que ce sceau représente l'épiphanie du Seigneur en jugement à la fin du siècle. C'est ce qui les a amenés à voir dans cette description un récit littéral des changements du ciel et de la terre qui accompagnent ce grand événement. Mais de semblables pensées ne reposent sur aucune base solide. En premier lieu, le septième sceau n'est pas encore ouvert, de sorte que ce ne peut être la fin, lors même qu'on adopterait le système d'après lequel les trompettes ne seraient que la répétition des sceaux, sous un autre point de vue. De plus, il n'y a pas un mot faisant allusion à la présence du Seigneur. Il y a un grand tremblement de terre ; mais l'apparition de Jésus est incomparablement plus grave que toute commotion possible dans le monde. La différence est manifeste, si nous comparons ces versets avec le chap. 19:11-21 de ce livre, et avec 1 Thess. 5 et 2 Thess. 1 et Luc 17:24-37, etc. Sans rien dire de la sixième trompette, il y a sous la septième coupe (qu'on doit sûrement reconnaître comme ne précédant pas le sixième sceau), un tremblement de terre dont le Saint Esprit parle en termes encore plus forts. Cependant nous savons que ceci précédera le jour du Seigneur ; car tous admettent que les coupes sont versées avant qu'Il vienne comme un voleur. Et *a fortiori* pourquoi pas le sixième sceau ? Si ces commotions avaient été envoyées sous le septième sceau, la raison aurait pu paraître plus valable : mais il n'y en a vraiment pas comme c'est sous le sixième sceau.

Il y a aussi cette différence notable entre le sceau qui nous occupe et les passages de Matthieu 24, Marc 13, et Luc 21 auxquels quelques-uns voudraient le rattacher : Dans ces derniers il est

expressément dit du Fils de l'homme qu'on Le voit venir dans les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire ; dans le passage sur le sceau, comme nous l'avons observé, on ne trouve pas trace de ce fait. Nous trouvons dans la description du sceau que, dans leur terreur, tous les hommes disent aux montagnes et aux rochers (ceci pourrait-il être littéral, après qu'ils aient été transportés de leur place ?) : « Tombez sur nous et cachez-nous de devant Celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau ; car le grand jour de sa colère est venu, et qui pourra subsister ? » C'est là une révélation, non pas de ce que Dieu déclare au sujet du temps et des circonstances, mais de l'effroi des hommes et de son effet sur leurs consciences. Prendre ce que Jean dit dans la vision pour autant de réalités physiques qui devraient alors se produire littéralement dans le soleil, la lune, les étoiles et le ciel, serait, je pense, adopter une opinion sans y avoir mûrement réfléchi. Aurait-on besoin et serait-il possible d'appeler une chute des montagnes et des rochers, si les étoiles tombaient réellement sur la terre ? Les hommes ou le globe lui-même pourraient-ils survivre à un tel choc ? En outre, il est clair que la description fait allusion à des passages de l'Ancien Testament tels que És. 13 ; 34 ; Éz. 32:7, 8 et Joël 2. Or, ce dernier passage affirme nettement que les signes qui y sont prédits ont lieu avant que vienne la grande et terrible journée du Seigneur, et le premier passage a reçu son accomplissement dans le passé, lors de la chute de Babylone, quoiqu'on puisse aussi voir en eux des types d'une catastrophe plus solennelle et plus universelle qui doit avoir lieu à la fin.

Tout ceci prouve d'une manière à mon avis décisive que le sixième sceau, d'après la place naturelle qu'il occupe dans la prophétie, ne désigne en aucune manière la grande journée du Seigneur, mais fait ressortir, d'abord en figures et puis en langage ordinaire, une terrible révolution qui renverse les institutions existantes et tout l'ordre gouvernemental. Toutes les autorités, suprêmes, dépendantes et subordonnées, s'effondrent. Le choc est universel. Les hommes pensent que la dernière heure est venue. Or ce n'est pas le Seigneur, mais leurs consciences mauvaises et effrayées qui qualifient ces événements de jour de Sa colère. Mais quand ce jour-là vient effectivement (chap. 19), ils sont hardis comme des lions. La fréquence même des jugements divins agit sur les cœurs endurcis des hommes, et il en est ainsi, alors que les trompettes n'ont pas encore sonné, et que les jugements deviennent de plus en plus intenses. Cependant, lorsque le Seigneur vient en personne, au lieu de crier aux montagnes de les couvrir, on les trouve combattant contre Lui. Quand leurs consciences étaient moins endurcies, ils s'alarmaient, mais lorsque le grand jour arrive, ils sont en rébellion ouverte contre Christ. Quelle chose que le cœur de l'homme ! et quelle grâce infinie que le Seigneur nous ait amenés, non pas à la pensée de sa colère — bien que je puisse désirer que le Seigneur veuille se servir de ce moyen pour réveiller les âmes — mais par Sa grâce, Il nous a amenés à jouir de la paix qu'Il a faite par le sang de Sa croix ! Il veut nous avoir dans la pleine jouissance de nos bénédictions célestes, même lorsque tous ces jugements passent au-dessous de nous ! Être dans la céleste présence de Celui qui exécutera alors finalement et directement tous les jugements nécessaires, voilà ce qui sera notre portion. Que le Seigneur nous accorde de marcher dans Sa grâce maintenant, de ne pas nous laisser entraîner dans l'esprit du monde et de ne pas nous prévaloir de nos droits ! Hélas ! Du moment que les hommes pécheurs commencent à parler de leurs droits, la seule chose à laquelle ils ont droit en la présence de Dieu, c'est d'être jugés et perdus. S'Il agissait envers nous sur ce pied-là, quand et comment pourrions-nous être sauvés ? Mais Il nous a pardonné toutes nos fautes, et nous a donné la joie de tenir ferme pour Ses droits. Le Seigneur nous accorde d'être vrais à l'égard de Lui-même et de Sa croix !

## Chapitre 7

### *Les parenthèses de l'Apocalypse*

Le lecteur attentif de l'Apocalypse aura remarqué que ce chapitre ne fait pas partie à proprement parler du cours des événements ; c'est-à-dire qu'il ne nous présente ni l'un des sceaux, ni l'une des trompettes, ni l'une des coupes. Les sceaux ne sont pas encore épuisés. Nous en avons eu six au chapitre 6, et nous en trouvons un septième au chapitre 8. Quel est donc le sens du chap. 7 ? Il

constitue un intervalle — une espèce de parenthèse dans la suite de ces événements — qui se situe entre le sixième et le septième sceau. Au sixième sceau, il survient une catastrophe effroyable parmi les rois et leurs sujets, les grands et les petits, qui appellent les montagnes et les rochers à leur tomber dessus et à les cacher de devant la colère de l'Agneau. Dans leurs pensées, Son jour est arrivé.

D'un autre côté, lorsqu'il ouvre le septième sceau (ch. 8), il se fait dans le ciel un silence d'environ une demi-heure : de sorte que l'ensemble du chap. 7 ne constitue pas un chaînon dans le fil de l'histoire vue par avance. Cependant il y a autant d'ordre dans cette interruption apparente du fil de l'histoire que dans la série formellement comptée des jugements, parce que tout ce que Dieu fait est parfait : chaque détail est établi avec le plus grand soin et la plus grande précision. Une considération qui confirme cela, c'est que, lorsque nous arrivons aux sept trompettes, nous trouvons la sixième au chapitre 9, tandis que la septième n'apparaît qu'au chap. 11:15, de sorte que tout le chap. 10, et la plus grande partie du chap. 11, forment une grande parenthèse où des événements sont révélés, d'une manière tout à fait semblable à ce que nous avons ici au ch. 7. Pour moi, c'est même plus remarquable encore dans le cas des trompettes. Il est dit en effet au chap. 9:12 : « Le premier malheur est passé ; voici, il arrive encore deux malheurs » etc., et nous avons alors le sixième ange sonnant de la trompette et la description des cavaliers de l'Euphrate. Mais ce n'est qu'au chap. 11:14, que nous lisons « le second malheur est passé », paroles qui se rapportent évidemment aux cavaliers de l'Euphrate mentionnés auparavant dans le chap. 9. De sorte que toute la scène de l'ange puissant descendant du ciel, avec le petit livre que le voyant devait prendre et dévorer, du temple et des adorateurs qu'il devait mesurer, ainsi que du parvis et de la cité abandonnés pendant 42 mois, et des deux témoins, de leur témoignage, de leur mort, de leur résurrection et de leur ascension, etc. — tout cela fait partie de ce remarquable épisode. Par conséquent, de même qu'il y a une parenthèse entre le sixième et le septième sceau, il en existe une, correspondant exactement, entre la sixième et la septième trompette ; et non seulement cela, mais les coupes présentent quelque chose d'analogue. Si vous regardez la sixième coupe (16:12), vous verrez une interruption entre elle et la septième. Premièrement, l'eau du grand fleuve Euphrate tarit afin que la voie des rois qui viennent de l'orient soit préparée ; puis nous trouvons un sujet totalement différent. « Je vis sortir de la bouche du dragon... trois esprits immondes... ce sont des esprits de démons » ; et alors, quelque chose de distinct (16:13-15) : « voici, je viens comme un voleur. Bienheureux celui qui veille », etc. C'est là une courte mais remarquable parenthèse qui donne le récit à la fois du mal et de la venue du Seigneur pour juger celui-ci. Je ne fais cette allusion ici que pour montrer qu'il n'y a rien dans la parole de Dieu, et particulièrement dans ce livre-ci, qui ne s'y trouve à dessein et avec une précision étonnante.

Si on prend l'Apocalypse, à première vue elle paraît n'être qu'un labyrinthe embrouillé ; mais il n'en est rien en réalité, et une pareille impression ne provient que d'une précipitation ignorante, ou d'une incapacité de discernement. Les gens ajoutent à ce livre certains sentiments ou souhaits, au lieu d'attendre pour savoir quelles sont les pensées de Dieu et ce qu'il leur dit dans ses pages. Prenons pour la parole de Dieu le terrain le plus élevé, et maintenons que le Saint Esprit est la seule puissance permettant de comprendre une partie quelconque de cette parole. Qu'il s'agisse de l'âme d'un homme, de son salut et de ses espérances, de sa marche pratique individuellement ou collectivement, de ses voies dans l'Église ou dans le monde, de son instruction touchant le culte et le service de Dieu, ou même touchant ses devoirs sur terre, — dans tous ces cas quels qu'ils soient, il existe une lumière divine pour chaque pas du chemin, et la seule raison par laquelle nous ne la voyons pas tous, c'est parce que nous n'avons pas l'œil simple que donne la foi. C'est la foi qui obtient la bénédiction, et je crois que, de même que cette parole reste toujours vraie : « qu'il te soit fait selon ta foi », il y a aussi aveuglement selon la mesure d'incrédulité. Le Seigneur accorde toujours ce sur quoi la foi compte de Sa part ; l'incrédulité trouve inévitablement la stérilité qu'elle mérite.

## **Relation entre ch. 7, ch. 14:1-5, ch. 21:24-26 et Matth. 25:31-46**

Mais revenons à notre sujet. Longtemps j'avais été arrêté par la difficulté que présentaient le scellement d'un corps de Juifs élus et la vision d'une innombrable foule de Gentils sauvés, alors que leur bénédiction n'arrive que vers la fin du livre. Mais du moment que j'ai appris que tout cela était une parenthèse, et que le moment effectif où le résidu scellé d'Israël et les Gentils sauvés entrent réellement dans l'action publique et prennent leur place sur la scène, était une tout autre chose, cette difficulté a disparu. Pendant que les jugements continuent, Dieu permet pour notre consolation que le rideau soit levé un petit moment, et nous voyons qu'ils sont tous en sûreté sous Ses yeux et prêts à être manifestés au moment voulu. Mais pour ce qui est de savoir quand ils arrivent publiquement en vue, c'est une autre question. Le chap. 14 fait mention d'un corps de 144000 dont l'Agneau est le centre, et qui se tiennent avec Lui sur la montagne de Sion, ayant Son nom et le nom de Son Père écrits sur leurs fronts. Ce corps est évidemment analogue à celui que nous avons ici, quoiqu'il ne soit pas le même ; et peut-être pouvons-nous aussi comparer, mais non pas identifier, les « nations » dont il est parlé en Apoc. 21:24, 26, avec la foule innombrable de Gentils que nous présente notre chapitre. Leur ressemblance avec les brebis de Matth. 25 est plus frappante encore, parce que celles-ci ne sont pas simplement les Gentils bénis du jour millénaire, mais ils ont soutenu l'épreuve douloureuse durant l'intervalle qui l'a précédé. Et remarquez que dans ce passage, les brebis sont distinguées des frères du Roi dont la position est encore plus rapprochée de Lui-même — les saints Juifs auxquels, après l'enlèvement de l'Église au ciel, sera confié l'Évangile du royaume qui doit être prêché dans tout le monde comme un témoignage à toutes les nations avant que la fin arrive. Ainsi, en Matth 25:31-46, les frères Israélites du Roi, immédiatement avant la fin, sont un test pour les Gentils qui à Son apparition sont convoqués devant Son trône, et distingués les uns des autres comme bénis ou maudits, selon leur foi ou leur incrédulité démontrées par leur conduite envers les messagers qui annonçaient l'approche du royaume, au temps de leur douloureux témoignage. Dans les jours de paix du règne millénaire, il naîtra des millions de Gentils pour lesquels la mise en liberté de Satan à la fin de ce règne sera fatale, même si tous ceux qui sont nés de Dieu sont épargnés au début de ce règne.

Nous avons donc simplement dans ce chapitre deux scènes remarquables, rattachées l'une à l'autre par leur sens, sinon par l'époque où elles ont lieu, en dehors du déroulement normal des événements. L'Esprit de Dieu interrompt pour le moment la description des jugements divins dans leur ordre historique, et nous montre que Dieu a en réserve de la miséricorde, même dans le jour de détresse qui vient. Israël se trouvera dans des circonstances terribles : Jérusalem recevra de la main de l'Éternel le double pour tous ses péchés (És. 40:2). Comme elle a été ardente dans sa haine contre le Seigneur, ainsi entend-Il faire le compte de ce que Sa vengeance soit doublement répandue sur la ville coupable. Nous avons vu passer sous nos yeux les jugements qui ont d'abord commencé par des événements relativement ordinaires, tels que l'apparition d'un grand conquérant, un carnage, la disette, les plaies mortelles de Dieu (la mort ayant trait au corps et le hadès à l'âme) ; puis une persécution éclatant impitoyablement contre le peuple de Dieu ; ensuite un bouleversement effroyable et universel atteignant le ciel, la terre et la mer, et causant la pire panique et la plus grande confusion parmi les hommes qui pensent que le jour de la colère de l'Agneau est venu. Mais ce jour n'est pas encore arrivé à ce moment. Lorsqu'il sera arrivé, le Seigneur exécutera en personne le jugement sur les morts et sur les vivants. Mais ici c'est une terreur panique qui s'empare des hommes et leur fait redouter le jour du jugement. Et les rois de la terre, les grands, et les chiliarques et les riches, et les forts, et tout esclave et tout homme libre, sont dans une consternation extrême.

### **Ch. 7:1-3 — L'ange est-il Christ ?**

Mais ici le Seigneur s'arrête, et nous prend à part pour un temps, afin de nous montrer ce que sa miséricorde va faire. « Et après ces choses je vis quatre anges... retenant les quatre vents de la terre ». Ils sont contenus pour le moment. « Et je vis un autre ange montant de l'orient, ayant le sceau du Dieu vivant ; et il cria à haute voix aux quatre anges, auxquels il avait été donné de nuire à



la terre et à la mer, disant : Ne nuisez pas à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons scellé au front les esclaves de notre Dieu » (7:2, 3).

Quelques-uns se sont imaginés que l'ange qui a le sceau est Christ, notamment parce qu'on prétend que l'œuvre dont il s'agit consiste à communiquer le Saint Esprit, le sceau de la rédemption. Pour moi tout cela est plus que douteux. Le Seigneur ne prend jamais la forme et le titre d'un ange avant la série des trompettes. Que nous regardions aux sceaux, ou à la parenthèse entre les deux derniers sceaux, Il est invariablement mentionné sous le nom de l'Agneau, partout où il est question de Lui avec certitude. En outre, cet ange monte de l'orient. Il est facile d'appliquer un tel mouvement aux anges assujettis au Fils de l'homme, montant et descendant pour faire Son bon plaisir. Mais quand le Seigneur apparaît vêtu comme un ange, ou bien Il exerce Son service de Souverain sacrificateur avec l'encensoir d'or, ou bien Il descend avec les gages irrécusables et la proclamation de Sa domination et de Sa puissance.

Dans la scène décrite ici, il n'est rien dit qui révèle sans équivoque sa gloire propre. On a beaucoup insisté sur la phrase « jusqu'à ce que nous ayons scellé », comme si elle renfermait une allusion à la pluralité des personnes dans la Dèité, comme en Gen. 1:26. Je suis surpris qu'on n'ait pas observé que le reste de la phrase était incompatible avec un sens pareil. Le Père, le Fils et le Saint Esprit (car tel serait alors le sens) diraient-ils : « jusqu'à ce que nous ayons scellé les esclaves de *notre Dieu* ». Cette idée me paraît sans aucun fondement. Et même si on attribuait un pareil langage au Seigneur exclusivement, cela ne semblerait pas en harmonie avec Sa dignité. Il enseigne Ses disciples à dire « notre Père », mais Il ne le dit pas avec eux ; et quand Il les associe avec Lui-même comme ressuscité des morts, l'expression dont Il se sert alors est : « *Mon Père est votre Père ; mon Dieu est votre Dieu* » ; — ce n'est jamais *notre Dieu*.

### **Les 144000 scellés d'Israël**

Le sens est donc que, avant que les jugements divers se déversent sur la création, Dieu se sera approprié un certain peuple pour Lui-même. Ce sont des personnes scellées du sceau du Dieu vivant, c'est-à-dire qu'un caractère est mis sur elles en tant que mises à part pour Dieu. L'Éternel avait mis sur Caïn une marque très différente : elle avait pour but de le mettre à l'abri du jugement de l'homme. Ici aussi le sceau peut impliquer l'idée de protection. Dans tous les cas, ces personnes sont scellées sur leur front, ce qui bien sûr ne veut pas dire une marque physique, mais le fait que Dieu les met à part pour Lui-même, et je suppose d'une manière publique. Qui sont les scellés ? Un résidu déterminé de Son ancien peuple.

Ainsi, nous voyons les anges retenir les jugements qui vont tomber sur toute la création, et le sceau de Dieu est mis sur un certain nombre de personnes choisies du milieu d'Israël. Dieu aura des élus d'entre ce peuple, mais ce sera une élection personnelle et individuelle, et non pas simplement une élection nationale, comme autrefois. Lorsque David tenta de dénombrer le peuple, ce fut un péché de présomption ; mais ici c'est la grâce de Dieu qui s'approprie un certain nombre de personnes des tribus d'Israël. Le nombre 144000 est un nombre régulier et complet, quoiqu'il soit un nombre mystique ayant trait, je suppose, à l'usage que Dieu veut faire ici-bas de la nation privilégiée. Le nombre douze implique toujours l'idée de quelque chose de parfait en vue de l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, en tant que confiée à l'administration de l'homme. On peut le voir dans les douze tribus d'Israël, les douze patriarches, les douze apôtres, et même dans les douze portes et les douze fondements de la nouvelle Jérusalem. C'est un nombre parfait dans les choses du ressort de l'administration de l'homme. De là vient que, lorsque la nation d'Israël doit être introduite de nouveau, nous trouvons employé par le Saint Esprit le multiple de douze, exprimé en milliers : c'est le plein résultat pour ce qui concerne Israël, de l'administration que Dieu confiera à l'homme.

Une question importante a été soulevée ici : il s'agit de savoir si les tribus d'Israël doivent être prises au sens littéral ou dans un sens mystique. En faveur du sens mystique, on fait valoir que la toute première vision, celle des chandeliers, image empruntée au sanctuaire juif, ainsi que les



allusions renfermées dans les sept épîtres qui suivent, et plus particulièrement dans le chap. 3:12, comparé avec le chap. 21:12, conservent le sens chrétien tout le long du livre. Mais raisonner ainsi, n'est-ce pas méconnaître le fait qu'appliquer les symboles juifs aux églises, alors qu'elles sont expressément mentionnées comme étant encore ici-bas, et d'autres symboles à l'Église glorifiée en haut ou suivant Christ sortant du ciel, au jour du Seigneur, — une telle application est entièrement distincte de la question de savoir si certains symboles, pris d'Israël, ne peuvent pas s'appliquer aussi à une classe différente de témoins sur la terre entre ces deux termes ? La véritable question consiste à savoir quel est l'intervalle entre le moment où il n'est plus fait mention des églises et celui où l'Épouse apparaît en gloire avec l'Époux. Il suffit de bien poser la question pour montrer le manque complet de force de l'argument dans son application (non pas à Apoc. 2 et 3, ni à Apoc. 21:12, où en général nous sommes tous d'accord, mais) aux visions prophétiques à partir du chap. 6.

En outre, il est admis par le plus intelligent de l'école historique que, vers la fin du siècle, les Juifs se convertirent et seront en tête pour le chant de louange des saints terrestres de ce temps. Il se peut que cela soit placé trop tard dans le livre et appuyé sur la faible preuve de la présence du mot hébreu « Alleluia » en Apoc. 19:3. Le fait n'en est pas moins admis — celui d'une prophétie apocalyptique de ce qui doit arriver avant l'apparition du Seigneur. Et qui plus est, une portion considérable de la même école, représentée par un de ses ouvrages les plus populaires (Dissertation sur les prophéties, de l'évêque Newton, Œuvres, tome 1, pages 578, 579), prend les tribus d'Israël dans leur portée naturelle, historique, et applique la prophétie qui nous occupe à la vaste affluence de juifs convertis sous le règne de Constantin. De fait, le premier écrivain chrétien qui fasse allusion à ce chapitre, Irénée, le pieux évêque de Lyon, explique sans hésitation l'omission de Dan d'une manière qui prouve qu'il pensait que c'était bien les tribus effectives d'Israël qui sont visées. Victorien tient aussi le même langage dans un passage au moins du commentaire le plus ancien qui existe encore sur l'Apocalypse. D'autres commencèrent bientôt de se tourner vers la méthode allégorique jusqu'à ce qu'à ce que la théorie anti-judaïque finisse par prévaloir à la longue.

Mais il peut être bon de signaler rapidement les raisons alléguées par l'un des plus habiles défenseurs de l'école mystique, Vitringa. D'abord, il prétend que s'il faut prendre les noms au sens littéral, il doit en être de même des nombres. Or est-ce réellement une conséquence ? Mais si même il le fallait, où est l'obstacle ? Celui qui au jour d'Élie s'était réservé 7000 hommes peut bien en sceller 144000 d'Israël à une époque future. Mais je ne vois pas la nécessité de cela. Il n'y a pas de difficulté à prendre les personnes au sens littéral et leur nombre dans un sens symbolique, sauf pour un esprit fasciné par l'amour d'une simplification excessive. On ne nie pas que les symboles existent, ni qu'ils aient un sens déterminé, mais c'est contraire à tous les faits partout d'attendre une harmonie de couleurs dans toutes les parties. De plus, que faudrait-il entendre par un Ruben, un Gad, un Aser mystiques ? Personne, que je sache, ne prétend attribuer à ces noms une signification distincte, si ce n'est des gens livrés au plus haut degré des caprices de leur imagination. Ensuite, si c'est dans ce sens qu'il fallait les prendre, on peut s'attendre à ce que chacun de ces noms ait un sens ; or on cherche en vain un tel sens chez ceux qui plaident le plus ardemment en faveur de ce principe d'interprétation. On met encore en avant que par les scellés, il faut entendre les élus de Dieu, qui doivent être garantis d'une calamité universelle ; et qui peut assurer que ce ne sont que des Juifs ? Et qui affirme qu'il n'y a pas d'autres élus que ceux-là ? Nous allons voir que la portée de la prophétie et le contexte indiquent le contraire. Ce qu'il y a de faux, c'est donc, non pas de prétendre que les milliers scellés sont pris des vraies tribus d'Israël seulement, mais de prétendre qu'il n'y aura pas d'autres saints que ceux-là. En troisième lieu, l'omission de Dan semble présenter une difficulté au moins aussi grande dans l'hypothèse d'interprétation mystique que dans l'hypothèse d'interprétation littérale. Dans la bénédiction de Moïse (Deut. 33), Siméon est laissé de côté. Faut-il donc prendre cette liste de tribus d'une manière allégorique ? En quatrième lieu, le passage parallèle allégué (Apoc. 14:1) ne prouve en aucune manière qu'il ne s'agit pas des tribus d'Israël prises à la lettre. Les 144000 du chap. 14 sont des saints existant sur la terre peu avant la catastrophe finale, et qui font contraste avec ceux qui sont souillés par Babylone et asservis par la Bête. Mais qu'ils ne soient pas l'Église, mais plutôt un résidu de Juifs pieux associés dans la pensée de l'Esprit avec Christ

souffrant, mais maintenant exalté, c'est ce que les écrivains de ce genre n'ont même jamais bien considéré, et ils n'ont jamais décidé entre l'une ou l'autre interprétation sur de bonnes raisons.

D'un autre côté, je conçois que l'indication précise du nom des tribus n'est compatible avec aucun autre sens que le sens littéral. Puis encore la distinction entre les scellés d'Israël et la multitude innombrable de toutes nations et tribus et peuples et langues, est aussi claire et positive que des mots peuvent l'exprimer. De sorte que si on l'examine de près, la théorie mystique ne peut échapper au reproche d'absurdité ; car elle identifie les Israélites scellés avec les Gentils qui ont des palmes en leurs mains, malgré le contraste manifeste et formel qui ressort de ce chapitre. Cela vient de ce qu'on ne veut voir dans la multitude Gentille que la réunion de toutes les générations successives des élus d'entre les tribus. Pour ce qui concerne les scellés, on ne trouve pas le moindre indice suggérant une succession : l'ordre de suspendre l'action des quatre vents, jusqu'à ce que les élus fussent scellés, implique même le contraire. C'était une heure précise limitée, de même qu'il s'agissait d'une classe spéciale de personnes. Mais ce qui tranche la question, c'est que les Gentils porteurs de palmes (c'est-à-dire, selon quelques-uns, l'Église chrétienne dans sa plénitude céleste), sont tous décrits comme venant de la grande tribulation — tribulation que même ils considèrent comme ayant suivi les jours de Constantin. Ainsi, à mon avis, tout concourt à prouver avec force que les scellés de notre chapitre sont à la lettre Israélites ; et ils ne sont pas seulement d'Israël, mais ils sont Israël, l'Israël de Dieu ; et interpréter de manière mystique la première partie du chapitre, et littéralement le reste du chapitre, conduit les défenseurs de ce principe à des conséquences des plus grossières, là où on le suit systématiquement.

Quant aux tribus dont il est fait mention, il y a un point particulier sur lequel je ne puis dire que peu de chose. On y trouve les fils des diverses femmes de Jacob : d'abord les deux fils de Léa, Juda et Ruben ; puis ceux de Zilpa (la servante de Léa), Gad et Aser, ensuite Nephthali, le fils de la servante Bilha de Rachel, et à la place de Dan, son autre fils lui est substitué, Manassé, premier-né de Joseph. Viennent ensuite les quatre fils de Léa, Siméon, Levi, Issacar et Zabulon, et enfin les fils de Rachel, Joseph et Benjamin. Évidemment les fils sont placés d'après leurs différentes mères, les enfants des servantes étant entremêlés avec ceux des femmes libres. Dan, qui avait été le plus en évidence pour l'idolâtrie, est omis, et à la place d'Éphraïm, le plus jeune fils de Joseph, nous trouvons Joseph lui-même. Ce sont les scellés d'Israël que nous avons ici ; mais les tribus sont comptées et disposées dans un ordre particulier. Ce n'est plus l'ordre naturel, selon l'ordre de naissance, qui est suivi, mais Dieu semble indiquer qu'Il voulait faire d'eux un peuple spirituel, marqué de Son sceau. Ce seront de vrais Israélites, en qui il n'y a pas de fraude. Dan n'est pas déshérité à la fin (Ézéch. 48:1, 32).

### ***La foule des Gentils***

Mais ce n'est pas tout. Dieu va sauver aussi une multitude de Gentils, et ici il n'est pas indiqué de nombre. C'est une pensée bien délicieuse par son ampleur. Car quoique Dieu tire maintenant des Gentils un peuple pour Son nom, néanmoins quand nous pensons aux multitudes plongées dans les ténèbres, aux myriades de myriades qui vivent dans les contrées païennes, et au milieu de celles-ci, çà et là, à la poignée d'hommes ayant la connaissance de Dieu (quelquefois une personne toute seule), — quel sujet de réflexions affligeant et humiliant ! Mais combien il est remarquable qu'au moment où Dieu va nous montrer l'accroissement de la méchanceté tant du Juif que du Gentil, et quand Ses jugements sont sur le point d'éclater, nous trouvons qu'il y a cette multitude d'Israel comptée avec le plus grand soin, et que Dieu n'oublie pas les pauvres Gentils ! Il se peut qu'ils ne soient pas placés dans une position aussi élevée que les Juifs, mais néanmoins Dieu les bénira d'une manière merveilleuse. Or le prophète qui venait d'apprendre l'élection d'Israel scellé et en avait entendu le nombre, doit se tourner vers l'un des anciens pour savoir qui sont ceux de cette multitude innombrable. Ils étaient pour Jean une foule nouvelle, inconnue parmi les bienheureux. S'ils avaient été scellés sur leurs fronts, peut-on croire que, juste après, leur vue aurait paru aussi étrange ?

La multitude dont il s'agit ici est distincte de l'Église, voire même en contraste avec elle ; voici comment nous savons cela clairement. Les anciens représentent les saints célestes comme chefs de

la sacrificature. Certes Dieu pourrait bien employer deux symboles différents pour représenter le même corps, comme par exemple les vierges sages, et les serviteurs bons et fidèles de Matth. 25 qui représentent les uns après les autres les saints célestes. Mais notre passage donne la multitude Gentile et les anciens comme *des groupes distincts dans la même scène*. En outre, les anciens font une chose, et la multitude une autre. Et par-dessus tout, remarquez que la manière dont Dieu parle de cette multitude la distingue totalement, tant de l'Église de Dieu que des saints de l'Ancien Testament.

Voici, en effet, ce que nous lisons au verset 14 : « Ce sont ceux qui viennent de *la grande tribulation* ». On comprendrait bien sûr que l'ensemble de cette dispensation soit appelé, d'une manière figurée, un temps de tribulation, et même de grande tribulation ; mais ici il n'est pas dit simplement : « Ce sont ceux qui sont venus *d'une* grande tribulation », mais « de *la* grande tribulation ». Il n'est pas possible d'étendre « la grande tribulation » à tout la période de temps entre la première et la seconde venue du Seigneur. Même les interprètes protestants vagues, en font une période spécifique, mais ils l'appliquent, comme c'est naturel chez eux, aux terribles persécutions de la papauté — « la grande tribulation prédite, de l'apostasie qui vient, et de l'antichrist » selon une citation. La phrase biblique signifie un temps particulier de trouble, et nous apprenons d'ailleurs qu'il est encore à venir ; c'est précisément ce temps-là sur lequel porte la partie centrale de l'Apocalypse, et qu'elle couvre à titre principal. Il était dit dans l'épître à Thyatire : « Voici, je la jette sur un lit, et ceux qui commettent adultère avec elle, dans une *grande tribulation*, à moins qu'ils ne se repentent de ses œuvres » (2:22). Je soupçonne fort que le temps de cette grande tribulation est encore futur maintenant. Une fois la scène de l'Église close, la grande tribulation vient à grand pas, et ceux qui avaient fait profession de christianisme, mais qui sont retournés à l'idolâtrie, y seront jetés avec d'autres. Ce que Dieu nous fait voir ici, c'est donc une multitude de *Gentils sauvés* ; il ne s'agit pas de Juifs, car nous les avons eus juste avant ; ce ne sont pas non plus des chrétiens, car ceux-ci seront alors au Ciel. C'est un corps de Gentils appelés après l'enlèvement de l'Église ; ils doivent se trouver dans la grande tribulation, mais ils seront préservés en la traversant.

Il est parlé de la grande tribulation dans plusieurs passages de la parole de Dieu. Jérémie la nomme en rapport avec les Juifs (Jér. 30:6). « Hélas ! que cette journée-là est grande. Il n'y en a point de semblable ; et c'est le temps de la détresse pour Jacob, mais il en sera sauvé ». Il doit y avoir un temps d'angoisse extrême, qui se termine par le jour du Seigneur, et Jacob doit en être délivré, de sorte que dans ce passage de Jérémie, vous avez la détresse du Juif ainsi que sa délivrance. C'est encore plus explicite en Daniel (Dan. 12). L'ange parle du *propre* peuple de Daniel, les Juifs. « En ce temps-là..., et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a point eu depuis qu'il existe une nation jusqu'à ce temps-là. Et en ce temps-là, ton peuple sera délivré, quiconque sera trouvé écrit dans le livre ». C'est là « le temps de la détresse de Jacob, mais il en sera sauvé ». C'est évidemment la contre-partie manifeste des paroles de Jérémie. J'en conclus qu'il doit y avoir une période future de « détresse telle qu'il n'y en a jamais eu », ... et qui précédera immédiatement la délivrance du peuple de Jacob, comme il en est parlé dans ces prophéties.

En Matthieu 24, le Seigneur lui-même y fait allusion. « Car alors il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais ». Il s'agit de nouveau de la même période, le Seigneur citant le passage même de Daniel qui vient d'être cité. Il est tout à fait clair qu'il ne parle que de Juifs, parce qu'ils sont supposés être en rapport avec le temple, et qu'il leur est dit de prier pour que leur fuite n'ait pas lieu en un jour de sabbat (auquel cas ils ne pourraient fuir plus loin que le chemin d'un sabbat), ni en hiver. Dans l'un et l'autre cas, ils seraient gênés dans leur fuite, soit de la part de Dieu, soit dans les circonstances de la saison. La même allusion se trouve en Marc, mais Luc semble parler d'une manière plus générale.

Quelles sont donc les personnes qui doivent se trouver sur la scène de la tribulation ? D'abord il y aura des Juifs dont il est parlé dans les prophètes et les évangiles, objet des soins de Dieu qui agira avec amour à l'égard d'un résidu d'Israël et le délivrera de sa détresse. Puis Apoc. 7:9 nous apprend

qu'il doit aussi y avoir une multitude de Gentils. Mais ni l'une ni l'autre de ces deux catégories ne sont l'Église.

Nous ne voyons jamais Dieu s'occuper ainsi de Juifs et de Gentils comme tels, et en même temps former l'Église, car alors il y aurait en même temps sur la terre, deux, si ce n'est trois objets — non seulement différents, mais opposés — de l'affection particulière de Dieu, et avec lesquels Il agirait sur des principes et dans des buts différents.

Supposez qu'il y eût deux personnes que le Seigneur s'occupât de rapprocher de Lui : s'Il s'occupait de Juifs, Dieu aurait reconnu un temple, une sacrificature et un culte terrestres. Quand Il était sur la terre, le Seigneur reconnaissait les Juifs comme tels, et Il fera de même dans le jour qui vient, et d'une manière encore plus bénie. Mais tant que le Seigneur s'occupe de former l'Église, l'ordre juif cesse d'avoir le moindre droit. À supposer donc que Dieu bénît les Juifs comme Juifs, et qu'en même temps Il fût occupé à former l'Église sur la terre, si deux personnes se convertissaient, l'une dirait : je dois encore avoir mon sacrificateur et aller au temple, tandis que l'autre s'écrierait : il n'y a pas d'autre sacrificateur que Christ, et c'est dans le ciel qu'est le temple. Voyez la confusion qui résulterait du fait que Dieu reconnaîtrait en même temps ici-bas un peuple terrestre et un peuple céleste.

En ce temps de tribulation, où le Seigneur reconnaîtra les Juifs (ou le résidu pieux) dans une mesure, l'Église ne sera plus sur la scène. Les objets de la délivrance seront des Juifs élus et des Gentils élus, parfaitement distincts les uns des autres, et qui ne seront pas l'Église de Dieu dans laquelle Juifs et Gentils sont unis, et où toutes ces distinctions disparaissent. Nous avons vu aux ch. 4 et 5, la preuve directe que l'enlèvement de l'Église a eu lieu. Ici nous en trouvons une démonstration indirecte dans le fait que nous avons des Juifs scellés et des Gentils sauvés, et que ces derniers sont expressément distingués des anciens et des saints célestes. Les Juifs scellés comprenaient des élus d'entre toutes les tribus d'Israël, sauf de là où il y avait une sorte spéciale de mal, comme dans le cas de Dan. Mais du moment que les Juifs reparassent, Dieu regarde aussi aux nations, quoique séparément d'Israël ; en effet, ayant déjà visité les Gentils en grâce, Il ne leur retirera jamais cette grâce. C'est pourquoi, comme Il parle ici de miséricorde à une plénitude d'Israël, il y a aussi le salut pour une multitude de toutes nations, tribus, langues et peuples.

Nous avons vu en Thyatire que si les professants chrétiens coupables continuaient leur péché avec Jézabel, ils seraient abandonnés et auraient à passer par une grande tribulation. Ici la grande tribulation est arrivée, et non seulement les Israélites sont scellés, mais une multitude de Gentils en sont délivrés. L'Ancien Testament ne parle pas de délivrance de Gentils de la tribulation ; il ne parle sous ce rapport que des Juifs. Entre temps, Dieu a envoyé le salut aux Gentils. De là vient que dans la prophétie du Nouveau Testament, la délivrance des Gentils est autant en vue que la délivrance juive l'est dans l'Ancien Testament. Dieu fait voir que dans les derniers jours, Il va sauver une immense multitude de Gentils. Mais en sera-t-il de même dans ces contrées où la lumière de l'Évangile a brillé et a été méprisée ? « Ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Et à cause de cela Dieu leur envoie une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru à la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice » (2 Thes. 2:10-12). Dieu visitera ceux qui n'ont pas joui de ce témoignage, les peuples en dehors de la chrétienté auxquels Christ n'a pas été présenté comme il faut. L'Église a entièrement manqué à ce que Dieu attend de nous. Il appelait l'Église à prendre la croix et à suivre Christ ; mais dans la pratique, l'Église a abandonné la croix et a suivi le monde. Tout cela a endurci les païens, qui ont trouvé que l'Église ne porte pas les fruits qui conviennent à la grâce et à la vérité que nous professons avoir trouvées en Christ. Mais Dieu, dans la plénitude de Sa miséricorde, ira vers ces peuples de dehors. Ma pensée est donc que les pays qui se seront donnés comme le centre d'où émane la lumière, ce seront précisément eux qui seront plongés alors dans l'idolâtrie de l'antichrist, tandis que ceux qui auront été dans les ténèbres viendront dans la lumière. Ce sera une répétition de l'histoire de la Galilée des nations, lorsque Jérusalem méprisa et perdit le Fils de Dieu, — hélas ! jusques à quand ?

Le résultat béni de cela nous apparaît ici dans cette multitude innombrable de toutes nations, tribus, peuples et langues, qui se tiennent devant le trône (\*) et devant l'Agneau. Leurs robes sont des robes de justice (\*\*), et leurs palmes sont des palmes de victoire ; mais ils ne chantent pas le cantique nouveau. Rien dans cette scène ne rappelle le ton élevé et triomphant du chap. 5 ; pas d'intercession pour d'autres, pas un mot du privilège d'être fait rois et sacrificateurs pour Dieu. Ils *crient* à haute voix : « Le salut est à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'Agneau ». Ce sont des personnes sauvées ; mais dans ce qu'elles célèbrent, elles s'arrêtent au titre que Dieu prend sur le trône, et à l'Agneau, et ne vont pas au-delà. Or, Dieu n'est pas maintenant assis sur le trône dont parle ce passage, du moins ce n'est pas ainsi qu'il se révèle pendant que l'Église est sur la terre. Il y prendra bientôt place, comme quelqu'un qui émet des jugements ; et le point essentiel présenté ici, semble être que, quoiqu'on soit dans un temps préparatoire de colère et d'action judiciaire, Dieu montre pourtant une miséricorde éclatante, même envers les Gentils.

(\*) La vision de Jean n'implique pas que ceux qui sont devant le trône doivent se trouver dans le ciel plutôt que sur la terre quand le royaume s'établit. L'expression « devant le trône et devant l'Agneau » a une portée plutôt morale que locale (comparer Apoc. 12:1 et 14:3). Elle exprime simplement la place où le prophète les voit dans les pensées de Dieu. La description qui clôt le chapitre donne l'idée de gens délivrés de souffrances extrêmes, et qui sont désormais à l'abri pour toujours. Sans aucun doute, ce sera pour eux une consolation inexprimable ; mais rien de ce qu'ils disent ne s'élève à la hauteur de la joie et de l'intelligence qui se montrent chez les anciens, et il n'est absolument rien dit qui les mette sur un même terrain que ces anciens. On ne les voit jamais avec des couronnes, ni assis sur des trônes comme les 24 anciens. Ils sont en relation avec Dieu quand il n'est plus envisagé comme assis sur un trône de grâce, aspect sous lequel nous Le connaissons maintenant, mais comme assis sur un trône d'où procèdent des jugements. Tout cela est en harmonie avec l'intervalle de gouvernement à caractère introductif qui précède le millénium.

(\*\*) On a cherché à établir un contraste entre ces Gentils d'Apoc. 7 et notre position propre en Apoc. 1:5, 6, en insistant sur la différence d'expression « ils ont lavé leurs robes » et « // nous a lavés ». Mais de telles comparaisons mènent souvent à de graves erreurs, comme en effet cela a été le cas ici. Je désire donc déclarer de manière explicite ma propre conviction (à laquelle sans doute l'auteur à qui je fais allusion se joindrait cordialement), que le salut de tous les sauvés de tous les temps dépend de l'œuvre de Christ, et que l'Esprit est le seul qui l'applique efficacement à toute âme. La question réelle, c'est celle de la diversité des voies de Dieu et de Ses dispositions souveraines parmi les sauvés. À mon avis, l'Écriture est parfaitement claire sur tout cela, si on voulait bien abandonner toute idée préconçue et s'attendre à Dieu pour la réponse.

Au verset 13, nous avons les anciens en train de considérer cette scène. Comment pourraient-ils se contempler eux-mêmes ? Tel cependant devrait être le cas si on suppose que les anciens et la multitude innombrable sont tous les deux des figures de l'Église. Or ce sont des catégories distinctes. Si les anciens sont l'Église, la multitude ne l'est pas ; et si la multitude l'est, alors les anciens ne peuvent pas l'être. Je puis bien comprendre qu'un homme se soit fait peindre avec un costume à une époque, et dans un costume différent à une autre époque. Mais il n'est pas possible d'avoir le portrait d'un homme pris au même moment avec deux costumes différents destinés à le montrer dans des caractères distincts, et remplissant des fonctions opposées.

Dans l'Église de Dieu dont l'appel a cours actuellement, il n'y a ni Juif ni Gentil. Du moment que la distinction entre eux est maintenue, il ne peut plus s'agir de l'Église. Dès que vous séparez les Juifs des Gentils, vous êtes hors du terrain de l'Église. Avant la mort et la résurrection de Christ, Dieu n'était pas en train de former les Juifs et les Gentils en un seul corps. Même quand le Seigneur Jésus était sur la terre, Il a défendu à Ses disciples d'aller vers les Gentils, ou même d'entrer dans les villes samaritaines (Matt. 10). Mais quand le moment fut venu où il allait former l'Église, Lui, le commencement, le premier-né d'entre les morts, Il leur commanda d'aller partout et de prêcher l'évangile à toute créature, au lieu de ne chercher que ceux qui le méritaient en Israël. Ainsi un changement complet dans les voies de Dieu se manifestait, non pas qu'Il ne connaissait pas la fin dès le commencement, mais en vue de déploiements nouveaux de Sa gloire dans Son Fils. De la même manière, lorsque l'appel (céleste) actuel prendra fin, Sa miséricorde s'épanchera dans de nouveaux canaux, comme nous l'avons vu.

Je pense avoir montré clairement que le sujet de ce chapitre n'est pas l'Église, mais bien Israël et les Gentils bénis comme tels. En effet, il ne faut pas hésiter à dire que si quelqu'un supposait que Apoc. 7 traite de l'Église, cela prouverait qu'il n'a aucune idée juste de la nature et de la vocation de l'Église, — qu'il n'a pas l'idée de ce que le Saint Esprit attache au corps de Christ ici-bas (\*). L'Église

de Dieu est essentiellement un corps céleste qui exclut complètement toute distinction de Juifs et de Gentils. Il résulte de ce chapitre, si même il n'a pas pour but de le montrer, que ces distinctions réapparaissent au temps auquel il se rapporte. Il nous présente d'abord un ensemble déterminé d'Israélites, ensuite une foule innombrable provenant des Gentils. À côté de ces deux catégories, la classe des rachetés composée de Juifs et de Gentils, et qui nous est familière depuis longtemps dans ce livre, savoir les anciens couronnés, y est aussi présentée comme un corps entièrement distinct.

(\*) L'extrait suivant de la Dissertation préliminaire du Commentaire sur les Hébreux du docteur John Owen est appuyé par une forte recommandation par un professeur de théologie vivant [1871], et cela peut servir de preuve des ténèbres qui règnent sur le sujet. « À la venue du Messie, il n'y eut pas d'église ôtée et remplacée par une autre ; mais la même église continua d'exister en ceux qui étaient les enfants d'Abraham selon la foi. L'église chrétienne n'est pas une église différente ; elle est exactement la même qui existait avant la venue de Christ, partageant la même foi, et intéressée à la même alliance. L'olivier est le même, seulement quelques branches ont été coupées, et d'autres y ont été greffées : les Juifs sont tombés et les Gentils sont venus à leur place. C'est là ce qui fait et doit faire la différence entre les Juifs et les chrétiens relativement aux promesses de l'Ancien Testament. Elles sont toutes faites à l'Église. Personne n'y a part, si ce n'est en qualité de membre de l'Église. Cette église est, et a toujours été, la même. Quels que soient ceux dans lesquels elle se poursuit, les promesses leur appartiennent, non pas par application ou analogie, mais directement et en propre. Elles appartiennent aussi immédiatement aujourd'hui, soit aux Juifs (?), soit aux chrétiens, qu'elles appartenaient jadis aux uns ou aux autres. Il s'agit de savoir quels sont ceux qui composent cette église qui est fondée sur la semence promise dans l'alliance ; car là où elle est, là se trouvent Sion, Jérusalem, Israël, le Temple de Dieu ». Il n'y a pas une phrase dans tout cela qui ne soit une erreur, car là même où il y a un certain fond de vérité, il en est fait un usage trompeur. Dans ce schéma, il y a une judaïsation complète de l'église. Le fait est que le Dr Owen confond l'appel de l'Église selon le mystère caché dès les siècles et les générations, avec l'ordre terrestre auquel appartient l'administration des promesses. Ainsi, la doctrine des épîtres aux Éphésiens, aux Colossiens, et d'autres portions semblables de l'Écriture, est laissée de côté et est inconnue : c'est-à-dire, la doctrine d'un corps uni à Christ, sa tête glorifiée, et manifesté sur la terre par le Saint Esprit envoyé du ciel. Un état de choses pareil n'existait pas avant la première venue de Christ, ni ne saurait exister après sa seconde venue. Quant à l'héritage des promesses, nous y avons part avec les saints d'autrefois, mais cela ne constitue pas notre lot particulier de bénédiction. L'Église, comme telle, est une chose toute différente, quoique ses membres soient, avec d'autres, héritiers par Christ. De même pour l'olivier. Sans doute les Gentils y sont greffés maintenant, mais est-ce possible qu'un homme spirituel confonde cela avec le corps de Christ ? Ces Juifs étaient des branches *naturelles*, l'olivier était *leur propre* olivier ; les branches incrédules elles-mêmes en faisaient partie, quoiqu'elles aient été coupées à la fin pour permettre aux Gentils d'entrer. Mais y a-t-il en tout cela un mot qui manifeste l'Église telle qu'elle nous apparaît en Éph. 1 et 2 ? N'est-ce pas tout au-dessus de la nature ? Dans ce seul corps, ce ne sont pas les Juifs qui font place aux Gentils, mais les croyants Juifs ou Gentils, retirés de leur ancienne condition précédente, sont réconciliés en un par la croix, et édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. Tout cela est annulé par la théorie du Dr Owen. M. Elliot l'abandonne au moins pour ce qui regarde l'avenir. « L'Église des premiers-nés, l'épouse peut être complète, dit-il, mais il ne s'ensuit pas que personne ne peut être sauvé après. La déclaration que les rois de la terre marcheront à la lumière de la Jérusalem céleste, me semble impliquer une jouissance de la bénédiction par d'autres que ceux qui composent l'épouse de Christ, la nouvelle Jérusalem. Le fait même que Christ soit sacrificateur sur Son trône, (si cela s'applique, comme je le pense, à l'époque millénaire) implique que Christ exerce encore Ses fonctions d'intercesseur et autres fonctions sacerdotales. Et si la manière dont je comprends Jean 17:21, 23, est juste, c'était un point important de Sa toute première prière d'intercession, que c'est à la suite de la manifestation spécifique en gloire de l'église de Ses disciples de la dispensation actuelle, que le monde en général croirait en lui ; — manifestation qui, comme tous en conviennent, n'aura lieu qu'à sa seconde venue » (Horae Apoc. p. 187). Chacun doit reconnaître que dans le millénium l'olivier sera plus florissant que jamais, et que les promesses à Abraham seront accomplies à la lettre. Si donc l'Église, l'épouse de Christ, est distincte des saints de l'époque millénaire, quoique ces derniers héritent des promesses et soient des branches de l'olivier, le principe est évidemment abandonné. La même chose peut être vraie des saints de l'Ancien Testament. C'est une question de témoignage de l'Écriture. Or, celle-ci nous l'avons vu, déclare clairement que l'Église de Dieu, le corps de Christ, dépend du don et de la présence du Saint Esprit à la suite de la mort, de la résurrection et de la glorification du Sauveur (Matt. 16:18 ; Jean 7:39 ; 14 à 16 ; Actes 1 et 2 ; 1 Cor. 12, etc).

### **Ch. 7:15-17— Comparaison avec 21:22 (le temple)**

Nous avons donc dans ce chapitre, « les Juifs, les Gentils et l'Église de Dieu », — des Juifs scellés et des Gentils sauvés, pour la terre, comme je le suppose, et l'Église avec les saints de l'Ancien Testament conservés pour la gloire céleste. Quoiqu'une grande miséricorde soit aussi manifestée aux élus des douze tribus, et aux Gentils aussi (on aurait pu croire que ceux-ci étaient alors oubliés, voir 7:14-17), ce n'est pas cependant le même privilège élevé dont nous jouissons. « Ils », c'est-à-dire, les Gentils épargnés, « le servent jour et nuit dans son temple » (7:15). Mais quand le Saint Esprit nous montre notre place particulière de bénédiction, le prophète dit : « je ne vis pas de temple en elle »

(21:22). Au chap. 21 où il décrit l'épouse ou la Jérusalem céleste, il s'agit d'un état de choses entièrement différent de celui que nous avons ici. Quoique ce fût la cité où vous vous seriez le plus attendu à trouver un sanctuaire, il dit : « Je ne vis pas de temple en elle ». Pourquoi cela ? parce que cette cité est le symbole de l'Épouse, et que lorsque Dieu révèle la bénédiction et la gloire de l'Église, Il en parle comme l'attirant tout près de Lui, de telle sorte qu'il ne se trouve personne, sinon Christ, entre Lui et elle — si nous pouvons appeler cela « entre », quand Christ Lui-même est l'image du Dieu invisible, Celui qui nous révèle Dieu et qui est Dieu. Cela exclut l'idée d'un temple. Ici au contraire nous avons le temple. Un de leurs plus grands privilèges dont il soit parlé, c'est qu'ils servent Dieu dans son temple nuit et jour, et que « Celui qui est assis sur le trône dressera sa tente sur eux ». Le véritable sens de l'original est « aura Son Tabernacle *au-dessus d'eux* », et non pas *parmi* eux. Au chap. 21, nous trouvons Dieu habitant avec les hommes ; mais c'est une expression complètement différente (en grec) de celle de notre chapitre. Ici au ch. 7 l'idée est que la présence de Dieu couvre les Gentils de son ombre, les met à l'abri ; mais rien ne tend à faire penser que Dieu prenne place parmi eux. Ils sont bénis de Dieu, couverts de son ombre, et protégés, comme autrefois Israël, sous la nuée de Sa présence. Comme eux aussi, dans l'avenir (És. 49), « ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus ni aucune chaleur » : expressions bénies, mais qui correspondent plutôt à une position terrestre qu'à une position céleste. Pour nous, nous avons l'Agneau Lui-même pour nous nourrir [paître] maintenant. Même ici, il nous donne d'avoir en nous des fontaines d'eau jaillissante jusqu'en vie éternelle, et de voir couler de nous des fleuves d'eau vive.

J'ai donc tâché d'établir que les desseins de Dieu ne se bornent pas à ce qu'Il fait maintenant. Tout en formant le corps céleste, l'Église, et lui conférant les plus hauts privilèges qu'Il puisse accorder, Dieu va bientôt visiter les Gentils. Ils seront remis en mémoire, et cela sera fait au milieu des jugements les plus terribles qui précèdent le grand jour. Dieu fait voir clairement notre position propre au milieu de tout cela, car nous voyons les anciens à part, et ayant la pensée de Christ. Ceci est la part de l'Église déjà sur la terre, tout comme Joseph fut, en son temps, le dépositaire de la sagesse de Dieu. Que ce soit en prison, ou en dehors de prison, il entrait dans les pensées de Dieu, et était capable de les exprimer aux autres. Telle est la position dans laquelle nous place la bonté de Dieu. Hélas ! Combien peu elle est appréciée, et combien peu on agit en conséquence. Entrer dans les pensées de Dieu est l'un des plus précieux privilèges de l'Église de Dieu, hormis la position que Dieu nous donne en tant qu'approchés de Lui en Christ. Il devrait y avoir la puissance d'annoncer les pensées de Dieu révélées par le Saint Esprit.

## Chapitre 8 — Septième sceau

### Ch. 8:1

Il est évident pour moi que l'ouverture du septième sceau est suivie d'une pause courte mais solennelle qui introduit encore une nouvelle série de châtements divins. « Et lorsqu'il ouvrit le septième sceau, il se fit un silence au ciel, d'environ une demi-heure. Et je vis les sept anges qui se tiennent devant Dieu, et il leur fut donné sept trompettes ». Les jugements qui arrivent devant nous avec les trompettes ont un caractère un peu différent de celui des sceaux. D'abord, les sceaux semblent avoir en général une étendue plus grande, mais les coups n'étaient pas aussi rudes. Il est vrai qu'en Apoc. 6:8, il y avait une certaine limitation du coup frappé quant à son étendue (le quart de la terre), mais on ne retrouve pas une telle restriction pour les autres sceaux, tandis que dans la plupart des trompettes, seul le tiers est frappé, hormis quelques légères exceptions. Il est donc possible que le domaine sur lequel portent les trompettes soit moins étendu que celui des sceaux, mais on verra bientôt qu'elles ont un caractère beaucoup plus judiciaire que les sceaux.



## ***Différences entre trompettes et sceaux***

En outre, le nom lui-même indique une différence. La trompette est l'expression d'un appel de Dieu éclatant et solennel. C'est Dieu adressant aux hommes une sommation ; car s'ils ont rejeté Sa grâce, il faut qu'ils entendent, lors même qu'ils les oublient, les rudes avertissements de l'approche de Son jugement. Les sceaux n'auraient pas pu être aussi aisément considérés comme des interventions divines, si Dieu ne nous eût déclaré d'avance qu'ils en étaient, quant à leur nature et à leur ordre. En eux-mêmes, et spécialement les quatre premiers, ils annonçaient des événements désastreux, mais non pas sans précédents. Mais lorsque nous arrivons aux trompettes, il n'est pas aussi nécessaire d'annoncer que ce sont des jugements dispensés d'en-haut. Leur retentissement, ou la sommation qu'elles adressent, sont tout à fait clairs et pressants : impossible aux du hommes de se méprendre sur cet appel.

## ***Christ sous une forme angélique***

Mais il y a une autre différence remarquable et de nature plus spirituelle. L'Agneau disparaît dans ces nouvelles scènes. Il n'est plus parlé du Seigneur Jésus dans ce caractère-là, tant que ces jugements de destruction ont leur cours. Cela implique et marque un changement considérable, et nous avons à rechercher ce que Dieu veut que nous apprenions par-là. Si parfois le Seigneur Jésus intervient, c'est sous une autre apparence, un autre aspect, et non pas comme l'Agneau. Ce n'est pas l'Agneau qui prend l'encensoir d'or, mais un ange. Je ne nie pas qu'il s'agisse de Christ, mais Christ envisagé dans ses rapports avec les anges, ou au moins sous une forme angélique. Il est présenté ici dans une position plus éloignée que celle dans laquelle l'Église ou le chrétien, comme tels, L'ont jamais connu ou Le connaisse. En Hébr. 2, le Saint Esprit argumente à partir du fait que Christ a pris la place de l'homme. « Car certes il ne prend pas les anges » etc., c'est-à-dire qu'Il ne se charge pas des anges ; ils n'ont pas fait l'objet de l'appel de Dieu, ni de Sa rédemption. Jésus s'est chargé de la semence d'Abraham, il a pris son affaire en mains, et à cause de cela, « puisque les enfants ont part à la chair et au sang, lui aussi semblablement y a participé ». Il ne s'est pas chargé de la cause des anges. Il ne soutient pas de relation avec eux sur ce pied-là. Cependant il n'y a rien de contradictoire, à ce qu'il me semble, dans l'idée que le Seigneur Jésus soit présenté dans notre chap. 8, comme l'ange officiant à l'autel, car en effet Il est véritablement le Chef de toute chose, le Chef de *toute* principauté et puissance. Pourquoi donc ne pourrait-Il pas être envisagé ici dans une gloire élevée, une gloire angélique ? Le personnage dont il est parlé agit comme un ange-Sacrificateur. Sans doute ce n'est pas de cette manière que Christ a affaire avec les saints célestes, et qu'Il sert pour nous devant Dieu. Mais au moment où nous sommes arrivés dans la prophétie, le Seigneur en a complètement fini avec Ses divers ministères en faveur de ceux qui sont participants de l'appel céleste, au moins dans la mesure où il s'agit de pourvoir à ce qu'exigent leurs manquements ; mais nous apprenons qu'Il s'intéresse à une autre classe de saints, — à « tous les saints » naturellement — qui se trouveront sur la terre après que l'Église aura été enlevée au ciel.

Les saints de Dieu dans la souffrance n'apparaissent guère ici, en tout cas moins que partout ailleurs. Les jugements tombent presque exclusivement sur le monde, sur les hommes dans leurs circonstances et leurs personnes, et finalement sur les hommes dans leur responsabilité quant à leur relation avec Dieu. Il semblerait qu'extérieurement les saints sont mêlés avec eux, et cela explique l'absence de l'Agneau ; car, toutes les fois qu'Il apparaît comme tel dans le livre de l'Apocalypse, c'est dans Son caractère de Celui qui a souffert, étant saint et rejeté de la terre. En conséquence, l'Agneau est particulièrement mis en avant là où il est fait mention de saints dans la souffrance. Car cette parole-ci demeure toujours vraie : « Quand Il a mis ses propres brebis dehors, il va devant elles ». Jamais Il ne les met sur un sentier dont Il n'a pas goûté auparavant la douleur la plus amère. Ici, Il se retire en quelque sorte, et on ne le voit que dans une gloire relativement distante, angélique.



## **Des symboles. Aspect extérieur des choses**

Remarquez aussi combien le chapitre est rempli de symboles, et combien, dès la première trompette, ils portent sur l'extérieur des choses. Partout domine le caractère mystérieux. Ce n'est point l'expression du bon plaisir du cœur de Dieu en ceux qu'Il aime que nous trouvons là. Lorsque ceci fait le sujet de Ses communications, Dieu parle face à face pour ainsi dire. Il est simple et explicite dans Son langage. Sans sortir de ce livre, prenez par exemple le chap. 14. Il va parler là de personnes qui étaient ou allaient être exposées à toutes sortes d'épreuves, à cause de leur association avec Jésus ; et la première chose que nous voyons sur la montagne de Sion, c'est l'Agneau ; vient ensuite la portion des méchants de manière bien distincte. De même encore au chap. 12, « ils l'ont vaincu (le dragon-accusateur) à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage ; et ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort ». Mais ici il s'agit des voies de Dieu avec le monde, et il n'y est presque pas question des Siens comme vus à part ; et comme le monde n'a pas de titre à faire valoir auprès de Dieu, quelle que soit Sa miséricorde à son égard, comme le monde n'a pas de lien avec Lui et n'a que mépris pour Son amour, Dieu ne parle que de Ses jugements terrestres sous des formes de plus en plus terribles. Il ne met pas en avant les personnes d'une manière aussi distincte que dans d'autres scènes ; et c'est pour cela, je suppose, que même la personne de Jésus ne ressort pas avec évidence. Car ici comme partout ailleurs, on voit régner dans l'Écriture la plus étonnante harmonie, une fois qu'on en possède la clef.

### **Ch. 8:2**

Ce qui nous est présenté d'abord, ce sont les anges se tenant devant Dieu et qui prennent leurs trompettes, le septième sceau étant une sorte de préparation, ou un signal, pour une nouvelle série et une autre catégorie de jugements. Mais avant que cela commence, nous avons un ange-sacrificateur. Il y a ceux envers qui Dieu est fidèle, « car les yeux du Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles sont tournées vers leurs supplications ; mais la face du Seigneur est contre ceux qui font le mal » (1 Pierre 3:12). Et quoiqu'il n'y ait là qu'un rapide aperçu sur les saints, Dieu ne veut pas cependant que nous oublions que, même en ce temps-là, il y a des objets de Ses soins sur la terre.

### **Ch. 8:3-4 — Les autels. Les prières**

« Et un autre ange vint et se tint debout devant l'autel, ayant un encensoir d'or ; et beaucoup de parfums lui furent donnés ». Toutes les fois que l'autel est mentionné sans autre qualification, il s'agit toujours, je crois, de l'autel d'airain, — le premier moyen de contact ou point de contact entre Dieu et les hommes sur la terre. C'est là qu'étaient brûlés l'holocauste et les autres sacrifices de bonne odeur ; on y prenait aussi le feu pour faire fumer l'encens sur l'autel du parfum dans le lieu saint. Et de même que cela résulte des autres parties de l'Écriture, ou s'accorde avec elles, c'est aussi en parfait accord avec son emploi dans l'Apocalypse (6:9 ; 11:1 ; 14:18 ; 16:7). Quand il est question de l'autel du parfum, il est désigné comme « l'autel d'or » devant le trône, ou devant Dieu (8:3 ; 9:13). Il est fait référence aux deux autels, ici. S'il avait été question du même autel au début et à la fin du v. 3, sa description complète aurait sûrement été donnée lors de sa première mention plutôt que lors de la seconde. Il n'y a pas plus de difficulté à voir le grand autel dans la vision céleste ici, que la mer ou la cuve d'airain au ch. 4, car selon le type juif, ils se trouvaient tous les deux dans le parvis. C'est donc devant cet autel qui rattachait le feu au sacrifice et à l'acceptation de Christ, que se tenait l'ange ayant l'encensoir qui se rapporte au lieu très saint. La phrase elle-même donne à entendre, à mon avis, que ce n'était pas sa place habituelle : il *vint* et se tint là.

« Et beaucoup de parfums lui furent donnés pour donner efficace [ou : puissance] aux prières de tous les saints » (8:3), et non pas « pour offrir avec les prières » comme dans la version anglaise autorisée. Il s'agit de la même forme d'expression qu'en 11:3 « Je donnerais [puissance] à mes deux témoins ».

« Et la fumée des parfums monta avec les prières des saints, de la main de l'ange devant Dieu » (8:4). Quel est l'effet des prières et du parfum ? Chacun sent bien que le Saint Esprit ne porte pas à prier pour des choses contraires aux pensées de Dieu, quoique, lorsqu'une prière erronée est offerte, Dieu l'écoute dans sa longanimité, et sait comment montrer à Ses enfants la folie de semblables requêtes. Mais personne ne peut dire que le Saint Esprit ait jamais suggéré ou appuyé une prière qui ne soit pas en accord avec le dessein de Dieu. Remarquez aussi que le parfum qui monte de la main de l'ange, accompagne ces prières des saints, et que ces prières sont offertes à Dieu.

### **Ch. 8:5**

Le cinquième verset signale une action nouvelle. « Et l'ange prit l'encensoir et le remplit du feu de l'autel ». Certainement il s'agit ici de l'autel d'airain, où le feu (non pas l'encens) brûlait continuellement. Le résultat ici est non pas que l'efficace de l'œuvre de Christ monte devant Dieu en odeur de plus en plus agréable, (comme dans le cas des sacrifices offerts sur l'autel d'airain dans le Lévitique), mais que le feu est jeté sur la terre et qu'immédiatement suivent « des tonnerres, et des éclairs, et des voix, et un tremblement de terre ». De sorte que, si l'on compare à ce qui se passe pour nous maintenant, c'est évidemment une prière d'un caractère particulier et d'un effet différent, et le sacrificateur lui-même est vu sous un aspect tout autre. Pour nous, Jésus le Fils de Dieu a traversé les cieux, comme un Souverain Sacrificateur qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché. Il mourut pour nos péchés, Il peut sympathiser avec nos infirmités ayant souffert au plus haut point dans les tentations et dans l'expiation. Notre Dieu aussi est sur un trône de grâce d'où viennent la miséricorde et la grâce pour secourir au moment opportun (Héb. 4). D'un autre côté, notre attitude envers ceux de dehors est du même caractère, et en conséquence, des supplications, des prières, des intercessions et des actions de grâces sont et doivent être faites pour tous les hommes.

Ici il ne s'agit pas de miséricorde, mais de jugement ; car, quoiqu'il y ait le parfum et les prières des saints, l'effet immédiat est qu'on voit les symboles des jugements de Dieu avoir leur effet sur la terre. Toutes les scènes décrites ici concordent parfaitement. Quoiqu'il y ait un sacrificateur, les saints, un autel (et même les deux autels, à ce qu'il me semble), le parfum, l'encensoir, le feu, et que tout soit en ordre à sa place, néanmoins tout cela se retrouve en communion avec Dieu qui châtie la terre. De la, aussi, la position relativement distante que nous avons déjà remarquée. Si le Seigneur apparaît en quelque mesure, c'est comme un ange, et non dans Sa pleine dignité de Fils de Dieu consacré pour toujours. Bien sûr il est toujours le Fils de Dieu, mais Il possède en outre d'autres dignités, et la vision prophétique Le présente ici dans une gloire et sous un titre entièrement différents.

Il y a une conclusion qui paraît inintelligente, émanant des écoles d'interprétation soit historique soit futuriste, qui consiste à dire que l'expression « tous les saints » (8:3) implique nécessairement qu'il s'agisse de l'Église de Dieu. Cette question doit être décidée sur la base de nos convictions sur la portée de toute cette partie du livre, et j'ai abondamment fait voir que, partout depuis le début du ch. 4, l'Église est considérée comme déjà et entièrement glorifiée dans le ciel. En conséquence, il est hors de question qu'il s'agisse ici de l'Église, et les saints dont il s'agit sont tous ceux qui se trouveront sur la terre postérieurement à elle, et pour lesquels la délivrance est préparée. L'ange offre leurs prières, et la réponse est l'effusion du jugement sur la terre en vue de leur délivrance. L'explication qu'on donne ordinairement est donc à côté de la question. Les mots « tous les saints » désignent bien sûr des personnes qui sont au Seigneur, une catégorie de convertis, Juifs ou Gentils. Qu'ils désignent ceux que l'Écriture appelle chrétiens ou l'Église, c'est une tout autre question que nos contradicteurs feraient bien d'étudier.

### **Première trompette**

« Et les sept anges qui avaient les sept trompettes se préparèrent pour sonner de la trompette. Et le premier sonna de la trompette : et il y eut de la grêle et du feu, mêlés de sang » etc. La portée

générale de tout ceci est manifeste. Il ne faut pas s'arrêter à la signification immédiate ou physique des termes. Supposant qu'il arrive littéralement qu'une montagne tombe dans la mer (8:8), changerait-elle jamais l'eau en sang ? Pas du tout. En fait, il s'agit de tableaux ayant passé devant les yeux du prophète. Quant à leur signification, nous avons à la saisir à partir de la teneur générale de la Parole, par l'enseignement de l'Esprit. Je présume que le prophète lui-même avait à l'apprendre à partir de l'Écriture. En effet Jean ne nous est pas présenté ici comme quelqu'un devant lequel tout était nu et découvert, et immédiatement compris, mais plutôt simplement comme un voyant. Il n'est pas nécessairement capable, bien sûr, d'entrer pleinement dans ce qui passait devant lui, mais il a besoin de remarquer, d'apprendre, et de digérer intérieurement. L'Apocalypse nous place sur le terrain de la prophétie, et c'est un domaine différent de celui où le Saint Esprit nous dévoile les choses de Christ dans la communion. En effet ce qui nous est dit du prophète Jean lui-même dans tout ce livre, prouve qu'il ne se rendait pas toujours nécessairement compte de ce qu'il contemplait en Esprit. En d'autres termes, il vit une sorte de panorama, et il enregistra les visions exactement comme elles lui apparaissaient ; et il nous faut faire usage de la Parole de Dieu par l'Esprit pour savoir ce que les symboles impliquent. Nous ne devons pas supposer que l'événement lui-même ne sera qu'une simple répétition formelle de ce qui l'avait préfiguré, mais une réalité répondant à l'ombre qu'on en a vue d'avance (\*).

(\*) Tout ce qu'il y a de fantastique et d'incertain dans les schémas d'interprétation des trompettes, particulièrement de ceux qui nient qu'elles sont postérieures aux sceaux et qui tâchent d'en déduire un cours d'événements parallèle à celui des sceaux, peut se voir par l'esquisse ci-dessous tracée par l'un des plus habiles d'entre eux. « Il suffira de choisir neuf ou dix commentateurs des plus éminents et des plus renommés, pour voir combien leurs vues diffèrent dans les détails ; tandis qu'il y a accord unanime quant à l'idée générale que ces trompettes indiquent les jugements politiques qui tombèrent dans les premiers siècles sur l'empire romain. Comparons Mède, Cressener, sir Isaac Newton, Whiston et Lowman ; et parmi les auteurs vivants M. Faber, M. Cuninghame, M. Frère et le Dr Keith ; c'est avec ce dernier que M. Elliot est à peu près d'accord dans l'arrangement de cette partie de la prophétie. La première trompette commence, selon Lowman, au temps de Constantin ; selon M. Cuninghame et M. Frère, à la mort de Valentinien, en l'an 376, et finit à la mort de Théodose, en l'an 395. Mais Mède, Newton, le Dr Keith, et M. Elliot la font commencer à la mort de Théodose et durer jusqu'à la mort d'Alaric, en l'an 410. Cressener et Whiston y comprennent les deux périodes. M. Faber s'accorde avec Mède et Newton quant à son commencement, mais la continue quarante ans après la mort d'Alaric, A. D. 395-450. La seconde, d'après Lowman, M. Cuninghame et M. Frère, s'étend depuis Théodose jusqu'à Alaric, précisément l'intervalle que Mède, Newton, Keith et M. Elliot assignent à la première. Mède la rapporte à la chute de la souveraineté romaine, A. D. 410-455 ; Cressener, aux invasions au-delà des Alpes, A. D. 410-448 ; sir Isaac Newton, aux Visigoths et aux Vandales, 407-427 ; Whiston, Faber et Keith aux Vandales seulement, mais dans des limites différentes, A. D. 406-450, 439-477, et 429-477 respectivement. La troisième trompette est appliquée par sir Isaac Newton aux Vandales, A. D. 427-430 : par Whiston, M. Cuninghame et Dr Keith, à Attila et ses Huns, A. D. 441-452 ; par Mède, Cressener et Lowman, aux troubles d'Italie ou à l'établissement du César occidental, A. D. 450-476 ; par M. Faber, aux mêmes événements dans des limites plus étroites, A. D. 462-476 ; et par M. Frère, à l'hérésie Nestorienne. Enfin, la quatrième est rapportée par M. Cuninghame à la chute de l'empire, A. D. 455-476 ; par Whiston, à son extinction elle-même, A. D. 476 ; par Mède, Cressener, Lowman et Keith, à l'éclipse subséquente de Rome, A. D. 476-540 ; par Newton, aux guerres de Bélisaire, A. D. 535-552 ; par M. Faber et M. Frère, au règne de Phocas et à l'invasion des Perses en Orient, A. D. 602-610. La remarque de M. Faber sur ces différences chez les premiers auteurs, est très naturelle et très juste : « Tandis qu'ils conviennent que la chute de la puissance romaine en Occident est au moins le trait le plus saillant de la prophétie, c'est à peine si deux d'entre eux s'accordent sur la division de ce sujet entre les diverses trompettes que l'on suppose s'y rapporter. Le résultat en général qu'ils font ressortir, c'est le renversement de l'empire d'Occident, mais on ne saurait imaginer plus de variété et de désaccord sur les étapes diverses et discordantes qui y mènent. Une situation aussi curieuse peut bien être considérée avec juste raison comme la honte de l'interprétation de l'Apocalypse, et peut bien sûr amener à soupçonner que la véritable clef pour l'application particulière de chacune des quatre premières trompettes n'a jamais été trouvée encore ou que, si elle l'a été, on ne s'en est jamais encore servi d'une manière satisfaisante ». La conséquence naturelle qui découle de cette étrange variété d'opinions parmi les meilleurs commentateurs, c'est que les divisions historiques qu'ils ont adoptées ou admises sont incertaines et vagues en comparaison de la netteté avec laquelle les quatre premières trompettes sont distinguées les unes des autres (Birks' Mystery of Providence, p. 103-104). Je dois ajouter cependant que peu de commentateurs ont dépassé M. B. dans la liberté qu'il s'est donnée dans la manière d'appliquer ce chapitre. Il appelle les versets 2 à 4 la saison de l'intercession, et les applique au temps qui va depuis Nerva jusqu'après Aurélien (A. D. 86-180) ; pourquoi à cette époque plutôt qu'une autre quelconque, c'est ce qu'on ne voit pas clairement. Puis les vers. 5-6 sont l'avertissement et la préparation (A.D. 181-248) ; ensuite v. 7, la première trompette (A.D. 250-268), avec une pause imaginaire dans le jugement (A.D. 270-365) ; vers. 8, 9, la seconde (A.D. 365-476) ; vers. 10-11, la troisième (431-565) ; vers. 12, la quatrième (540-622). On pourrait penser que le v. 13 dénote au moins autant que la pause invisible entre les v. 7 et 8, mais il passe par-dessus sans lui attribuer rien de chronologique. En effet il fait empiéter le premier malheur (A.D. 609-1063) sur la quatrième trompette (A.D. 1037-1453). Mais j'ai des raisons de croire que l'auteur a abandonné sa théorie pour se rallier pour l'essentiel à celle de Mr Elliott.

Ainsi, quand la première sonnerie a retenti, il éclate une violente tempête de grêle et de feu mêlés de sang — le sang la distinguant de tous les précédents orages, comme n'étant pas une tempête naturelle. Celle-ci annonce ou introduit une explosion furieuse, sanglante et destructrice, qui bouleverse et ravage tout dans sa sphère. « Et le tiers (\*) de la terre fut brûlé, et le tiers des arbres fut brûlé, et toute l'herbe verte fut brûlée » (8:7). Évidemment ceci ne se rapporte pas littéralement à la terre, aux arbres ou à l'herbage. Dans l'Écriture, l'herbe est le symbole employé pour désigner l'homme dans sa faiblesse, sa gloire même étant comme la fleur de l'herbe. La prospérité humaine serait alors représentée par l'herbe verte. C'est un jugement de Dieu sur cette prospérité que nous avons ici : elle est détruite tout entière, et non pas seulement en partie, même si l'on voulait que ce soit une grande partie. Les arbres représentent ceux qui sont haut et élevés parmi les hommes. C'est un symbole très commun dans la parole de Dieu pour désigner ceux qui ont de profondes racines, avec un port altier et une influence étendue ici-bas (voyez par exemple : Ézéchi. 31:3 ; Dan. 4, etc.). Ainsi donc, un coup est frappé sur une partie déterminée de la scène des voies morales de Dieu, et tant les hommes d'humble condition universellement, que ceux des classes élevées, dans une large proportion, en éprouvent les effets ruineux.

(\*) L'expression « le tiers » se rencontre souvent dans les quatre premières trompettes. Elle est relative, je pense, à la partie occidentale de l'empire romain. Nous la retrouvons au ch. 9 dans une connexion différente où sa signification doit être modifiée, car, à mon avis, il ne saurait y avoir de doute que les deux premières trompettes de malheur, (quoi qu'on puisse penser de la dernière), trouvent leur application locale en Orient. De fait, cela est si clair qu'un écrivain de nos jours voudrait décider du sens de l'expression dans le chap. 8, par son rapport incontestable avec l'Orient, (ou la Grèce, comme il voudrait peut-être dire), dans le chapitre suivant. Mais évidemment ce mode d'interprétation n'est pas légitime, et c'est une erreur de voir là une allusion ordinale au troisième emblème de Daniel. En soi, le « tiers » ne définit rien, sinon qu'il y a une division en trois. Cela peut s'appliquer pareillement à n'importe laquelle des trois parties : pour déterminer celle qui est particulièrement désignée, il nous faut tenir compte du contexte.

## **Deuxième trompette — Ch. 8:8-9**

Le second coup suppose un grand changement. Il tombe sur la mer, et ainsi a trait, non pas à cette portion du monde qui est sous le régime d'un gouvernement spécial et fixe, mais à celle qui est, ou qui sera, dans un état de confusion et d'anarchie. Les nations qui sont dans cette condition-là ne restent pas indemnes. « Et le second ange sonna de la trompette : et comme une grande montagne toute en feu fut jetée dans la mer, et le tiers de la mer devint du sang. Et le tiers des créatures qui étaient dans la mer et qui avaient vie mourut, et le tiers des navires fut détruit » (8:8-9). Si on consulte Jérémie, on verra que l'explication que je donne de ces choses n'est pas arbitraire, ni le fruit de l'imagination. Comme il s'agit ici d'un jugement peu ordinaire, il semble que Dieu daigne nous donner un autre exemple ; car Dieu introduit de la lumière et de l'instruction précisément là où nous risquerions fort de commettre des erreurs. La « montagne toute en feu » représente un système de puissance, lui-même sous le jugement de Dieu et qui est une occasion de jugement pour d'autres. Nous lisons en Jérém. 51:25 : « Voici, j'en veux à toi, dit l'Éternel, montagne de destruction qui détruis toute la terre : j'étendrai ma main contre toi, et je te roulerai du haut des rochers, et je ferai de toi une montagne brûlante ». Nous avons là ce qui répond en quelque mesure à ce que nous avons ici. En Jérémie, Babylone devait être « une montagne brûlante » précipitée de sa haute position. Ici la montagne est présentée comme « toute en feu ». Babylone devait être elle-même comme une montagne consumée ou détruite. Ici la montagne est un moyen de destruction pour d'autres, comme il est dit dans le prophète juif : « Montagne de destruction, dit l'Éternel, qui détruis toute la terre ».

Une montagne est normalement le symbole d'un pouvoir établi et exalté. Mais ici elle est jetée dans la mer, parce que, tout en étant un objet de jugement elle-même, elle sert d'instrument de jugement pour d'autres. Le Seigneur Jésus se sert Lui-même d'une partie du symbole à l'égard d'Israël. Ayant vu un figuier qui n'avait rien que des feuilles, il déclara là-dessus que désormais aucun fruit ne naîtrait plus de lui, et que l'homme ne mangerait plus de son fruit dorénavant et à jamais. Il était venu, et n'y avait pas trouvé de fruit, mais seulement une abondance de feuilles. Et le figuier sécha sur-le-champ. Or, presque tous ceux qui ont lu avec soin la parole de Dieu, ont vu dans ce

figuier le symbole d'Israël, responsable de porter du fruit pour Dieu, mais qui a complètement manqué à le faire. Le figuier était la figure de « cette génération », et c'est en rapport avec ceci que le Seigneur dit à ses disciples : « Non seulement vous ferez ceci... mais même si vous dites à cette montagne : Ôte-toi de là et jette-toi dans la mer, cela sera fait ». Et il en fut ainsi : aussitôt que le témoignage des apôtres fut parvenu à la connaissance d'Israël, et aussitôt qu'Israël eut entièrement rejeté ce que le Saint Esprit lui faisait annoncer par eux, alors le jugement vint sur eux. Ce n'est pas seulement que le peuple ne porta pas de fruit, mais il fut l'objet d'un jugement positif, et déraciné de la position qu'il occupait. La montagne fut jetée dans la mer ; la place et la nation d'Israël disparurent complètement dans la masse des Gentils. C'était beaucoup plus que le fait de simplement cesser de produire du fruit. L'état politique des Juifs fut brisé et s'évanouit complètement, absolument comme il en arriverait d'une montagne qui serait arrachée de sa base et jetée dans la mer.

Ici de même une grande puissance qui paraissait être bien établie, est ôtée de sa place, et cette puissance n'est pas tant mise en pièce elle-même, mais plutôt elle devient un moyen de souffrance pour d'autres. Elle est toute en feu, et il en résulte la destruction du tiers des créatures qui avaient vie dans la mer et des navires, toute la scène étant une figure empruntée à l'effet que produirait un volcan jeté dans la mer. C'est ainsi que le Seigneur complète le tableau de destruction, par une grande puissance en feu elle-même qui tombe sur la masse confuse des peuples, avec un grand carnage d'hommes et l'anarchie politique pour résultat. Il se peut que tout cela ait une signification plus précise, mais je ne fais que présenter le peu que je vois dans les symboles, indépendamment de leur application à un temps, à un lieu ou à un peuple particuliers.

### ***Troisième trompette — Ch. 8:10-11***

Le troisième jugement dans la série des trompettes est d'une autre sorte. « Le troisième ange sonna de la trompette, et il tomba du ciel une grande étoile, brûlant comme un flambeau ; et elle tomba sur le tiers des fleuves, et sur les fontaines des eaux. Et le nom de l'étoile est Absinthe : et le tiers des eaux devint absinthe, et beaucoup d'hommes moururent par les eaux, parce qu'elles avaient été rendues amères ». Or une étoile, comme nous l'avons vu dans un chapitre précédent, quoique dans un contexte différent (1:20) est le symbole de quelqu'un qui occupe une position d'autorité subordonnée — quelqu'un qui peut donner de la lumière à d'autres — étant assujéti lui-même à un autre, mais cependant exerçant une autorité. Ici c'est un chef dégradé, un dignitaire déchu de sa place d'autorité. Les eaux sont le symbole des peuples dans un état informe, les fontaines sont les sources de leur rafraîchissement, et un fleuve est ce qui caractérise leur course. Une partie est gâtée par la chute de cette étoile ou de ce chef, qui rend amer tout ce qu'il touche, et beaucoup meurent parce que les eaux ont été rendues amères. Ce jugement-ci ne semble pas tant d'un caractère politique comme le précédent ; c'est plutôt l'empoisonnement de tout ce qui devrait être pour l'homme un moyen de bénédiction et qui concerne sa vie ordinaire.

### ***Quatrième trompette — Ch. 8:12***

Sous la quatrième trompette nous avons quelque chose de plus élevé. Auparavant les eaux étaient devenues poison ; mais maintenant les autorités les plus élevées sont atteintes. Ce n'est pas une étoile qui tombe du ciel, mais le tiers du soleil, et le tiers de la lune, et le tiers des étoiles sont frappées, « de sorte que le tiers en fut obscurcie et que le jour ne parut pas pour le tiers de sa durée, et de même pour la nuit ». Je comprends que cela est un jugement de Dieu sur les autorités de ce monde dans la sphère dont il s'agit, soit l'autorité suprême soit les autorités inférieures ; toutes sont éteintes dans une certaine étendue, ou au moins éclipsées.

Maintenant surgit une importante question : Quel est le véritable accomplissement des jugements de ces trompettes ? Il est évident, toutefois, que la réponse doit dépendre de la question plus vaste portant sur le temps et l'état de choses auxquels la vision prophétique s'applique en général. Car il ne s'agit pas ici de détails, mais d'un principe général, et ce n'est pas moi qui nierai les conséquences pratiques immenses qui découlent, d'un côté vers une application juste, et de l'autre

vers des vues qui induisent en erreur. Convaincu que les sept épîtres avaient une application littérale directe aux assemblées d'Asie du temps de l'apôtre Jean, je ne puis douter, quant à moi, que les sceaux préfigurent le cours de l'empire romain à partir de cette époque : et qu'ainsi ils ont eu une application tout à fait concrète (en gros selon la manière d'insister des systèmes historiques ordinaires), allant jusqu'au renversement du paganisme et à la suprématie (de nom) du christianisme, avec comme résultat naturel l'accession d'une multitude d'âmes d'entre les Juifs, et encore bien plus des Gentils, à cette sphère et à cette époque. Conformément à cette idée, les premières trompettes me semblent se rapporter presque nécessairement : la première aux invasions des Goths sous Alaric, Radagaise, etc. ; deuxièmement, aux ravages de Genséric et ses Vandales ; troisièmement, au « fléau de Dieu », comme Attila le Hun aimait à s'appeler lui-même ; et en quatrième lieu, à l'ère mémorable signalée par l'extinction de l'empire romain d'Occident.

Mais tout en reconnaissant pleinement que ces événements sont inclus dans la portée de ces visions, il est manifeste pour moi que les sept épîtres portent la marque de buts plus étendus, et comprennent, comme cela résulte de preuves internes fortes, les phases diverses par lesquelles la maison de Dieu devait passer dans toute la durée de son existence ici-bas, jusqu'au moment où le Seigneur enlèvera au ciel les fidèles, les gardant de l'heure de la tentation qui va atteindre ceux qui habitent sur la terre, et vomissant de sa bouche la masse de la chrétienté satisfaite d'elle-même. En accord avec cette manière continue et successive de voir les églises, qui, sous une forme ou sous une autre, s'est recommandée d'elle-même dans les âges divers à des gens pieux et intelligents qui ont creusé les Écritures, — l'interprétation la plus simple des chap. 4 et 5 est celle qui suppose que l'église des premiers-nés a déjà été enlevée et glorifiée, et qui ne voit le grand accomplissement des chap. 6 et suivants qu'après cet événement. Il est facile à des esprits ingénieux de soulever des difficultés et d'opposer une ligne formidable d'objections : il n'est aucune partie de l'Écriture, aucune des vérités qu'elle révèle, qui ne soit exposée à des attaques exactement semblables. Mais on ne peut qu'affirmer, si on ne s'en tient qu'au texte sacré lui-même, que c'est la manière la plus naturelle de prendre les chap. 4 et 5, et que, dans la théorie ordinaire, ces passages admirables ne s'adaptent pas correctement aux circonstances d'alors, quand on considère soit la scène décrite comme un tout, soit les personnages particuliers qui y figurent. Leur apparition ici, dans l'interprétation ordinaire, constitue une difficulté énorme, inexplicée, et peut-être, pouvons-nous ajouter, inexplicable ; tandis qu'avec la clef de l'enlèvement des saints comme un fait déjà accompli, ces chapitres 4 et 5 sont une préface magnifique et indispensable à tout ce qui suit.

Il y a plus. Le chap. 6 et ceux qui suivent soulèvent la question fondamentale de savoir s'il y a encore des églises ou des chrétiens, au sens propre des termes, impliqués dans les scènes dépeintes sur la terre, lorsque ces scènes recevront leur plein accomplissement, non pas simplement commenceront à se réaliser. Pourquoi ceux qui écrivent sur la prophétie l'affirment-ils sans le moindre élément raisonnable de preuve ? Pourquoi ne pas la prouver s'ils le peuvent ? Plus ce point-là est indispensable à la défense du système en vogue, et moins les personnes sans préventions se satisfont de ce que ses avocats gardent un silence si absolu, alors qu'il s'agit de le démontrer, et non pas simplement de réitérer des allégations ou de raisonner d'après ces allégations. Qui pourrait prétendre que c'est une proposition évidente par elle-même ? Qui ignore qu'il y a bon nombre de chrétiens occupés de l'étude intelligente de la parole prophétique, qui croient que les parties envisagées et concernées directement dans les conflits des derniers jours, ne sont pas l'Église, mais un résidu Juif pieux avec des Gentils convertis mais distincts ? N'est-ce pas un sujet digne d'être discuté ? Y a-t-il une question prophétique plus vitale, de plus grande portée ? Ce ne serait pas charitable d'attribuer ce singulier silence à un sentiment de mépris pour leurs frères, et ce ne serait pas bien non plus de l'interpréter comme un aveu tacite de l'impossibilité où se trouvent ceux qui le tiennent de donner un semblant de preuves tirées de l'Écriture à l'appui de leur sentiment.

Nous nions que ces prophéties, aussi profitables soient-elles pour nous, concernent pleinement, et bien moins encore exclusivement, l'Église : si quelqu'un prétend que c'est à l'Église qu'elles se rapportent, c'est à lui qu'incombe la preuve. Mais on se borne à l'admettre, sans le prouver. Ne



vaudrait-il pas mieux que les défenseurs de ce système réunissent et présentent avec autant de force que possible toutes les preuves qui frappent leur propre esprit ? Nous en appelons aux passages mêmes de l'Écriture qui fournissent le sujet du débat ; ils fournissent avec clarté quelques-unes de ces preuves : les uns montrent que le corps chrétien est dans le ciel dans un état glorifié avant qu'aient lieu les événements judiciaires terrestres ; d'autres passages montrent que les Juifs et les Gentils, distincts les uns des autres, et non réunis en un seul corps comme l'Église, sont vus sur la terre, et sont réellement les objets visés par la prophétie dans la crise de la fin. Si nous avons raison, une grande partie des différences entre ceux qui étudient le sujet seraient tranchées sans plus de contestation. Pourquoi donc perdre son temps dans les champs creux des champions aux tendances historico-allemandes, ou futuristes romanistes ? Pourquoi ne pas se saisir des preuves apportées par des chrétiens qui, par la grâce de Dieu, sont au moins autant éloignés de Babylone que peuvent le prétendre les protestants les plus zélés ? Si c'est là, comme j'en suis certain, la vraie interprétation satisfaisante, rien ne nous oblige à faire entrer le passé, bon gré mal gré, dans le cadre d'un accomplissement forcé, et nous n'avons pas non plus à donner une explication arbitraire des fréquents et manifestes indices de l'avenir. Toutes les exigences légitimes sont satisfaites par l'admission d'une ressemblance générale n'ayant rien de forcé entre les visions et l'histoire du passé, ressemblance qui suffit pour montrer positivement le doigt de Dieu, mais qui, loin d'épuiser la portée de la prédiction, laisse place plutôt à ce qu'elle reçoive une application finale et plus directe, lorsque les saints, corps et âme, seront dans le ciel.

### ***Annonce des trois malheurs — Ch. 8:13***

« Et je vis et j'entendis un aigle qui volait par le milieu du ciel et qui disait à haute voix : malheur ! malheur ! malheur ! à ceux qui habitent sur la terre, à cause des autres voix de la trompette des trois anges qui vont sonner de la trompette » (8:13).

C'est un aigle, je crois, que Jean voit ici, un ange en Apoc. 14:6, auquel notre verset peut avoir été assimilé (les deux termes peuvent avoir été confondus par simple négligence). Le vol de l'aigle au milieu du ciel était le signe avant-coureur sombre et très approprié des malheurs qui approchaient. Le fait qu'il prononce des paroles à haute voix ne renferme aucune difficulté réelle, car l'autel lui-même est présenté comme parlant au chap. 16:7.

Les quatre premières trompettes ont introduit les jugements préliminaires. Ils concernaient dans une certaine mesure, la prospérité de l'homme de haute ou basse condition — d'abord dans la sphère d'un système d'ordre établi, et ensuite dans un état de confusion ; puis le coup a frappé les moyens des jouissances humaines qui ont été changées en amertume et en destruction ; et enfin tout le système de gouvernement politique, suprême et subordonné, subit une éclipse considérable. En tout cela les hommes étaient donc jugés dans leurs circonstances, plutôt que visités dans leurs personnes mêmes. Mais il nous est aussi annoncé une dernière série de châtiments plus profonds encore, et distingués de manière très nette de la série précédente : « Malheur, malheur, malheur à ceux qui habitent sur la terre », etc. Ceux qui n'étaient pas scellés du sceau de Dieu n'échappent pas au premier malheur, le tiers des hommes sont tués au second, et avec le dernier nous arrivons d'une manière générale, à la fin de tout.

Il est possible qu'une idée de lieu se rattache au sens de l'expression « ceux qui habitent sur la terre », particulièrement durant la grande crise finale. Mais il me semble que l'examen des divers cas où elle se rencontre permet de conclure sûrement que l'intention principale et manifeste du Saint Esprit est de donner une force morale à cette expression. Deux fois auparavant on l'a vue dans l'Apocalypse ; et à mesure que nous approchons de la fin sa signification acquiert une gravité nouvelle. D'abord, elle se trouve dans l'épître à l'ange de l'assemblée de Philadelphie, où le Seigneur promet à ceux qui gardent la parole de sa patience qu'ils seront gardés de l'heure de la tentation qui va arriver sur tout le monde habitable pour éprouver ceux qui habitent sur la terre (3:10). La raison pour laquelle, à mon avis, les hommes qui ont leurs pensées aux choses de la terre sont spécialement mis en avant là, c'est que l'état de l'église en question suppose qu'on a saisi Christ dans une mesure

inhabituelle et d'une manière céleste (notamment en rapport avec une jouissance présente de Lui et en rapport avec l'espérance de Son retour). De là le contraste avec ceux dont le cœur est aux choses d'ici-bas. Ils mangeront le fruit amer de leur choix quand sera venue la grande tribulation, tout comme ceux dont les affections sont fixées sur les choses célestes seront alors effectivement là où ils habitent déjà maintenant en esprit. Puis, sous le cinquième sceau (6:10), les âmes des premiers martyrs de la période apocalyptique sont représentées comme appelant le Souverain à juger et à venger leur sang « de ceux qui habitent sur la terre ». Ces personnes-là se seront déchaînées alors en des persécutions impitoyables, meurtrières, contre les témoins que Dieu aura sur la terre durant l'accomplissement des sceaux. Et maintenant sous les trompettes de malheur, « ceux qui habitent sur la terre » sont l'objet spécial de ces jugements terribles. Nous ajournons d'autres détails jusqu'à ce que nous en venions aux chapitres qui en traitent plus particulièrement.

## Chapitre 9

### ***Les sceaux ne se déroulent pas parallèlement aux trompettes***

Une remarque préliminaire que je désire présenter, c'est que ce chapitre fournit une preuve complémentaire que les trompettes ne coïncident pas avec les sceaux. C'est dans la grande parenthèse de Apoc. 7 à la suite du sixième sceau, que nous avons vu sceller les serviteurs de Dieu, tandis qu'il est fait allusion à cet acte, non pas après, mais avant la sixième trompette. Il ne pourrait en être ainsi s'il y avait parallélisme entre les deux séries de jugements. La conséquence naturelle, et, je crois, véritable, qui en découle, c'est que les sceaux ont terminé leur cours avant que les trompettes commencent, de sorte que lorsque la cinquième trompette donne le signal du premier « malheur », les hommes de la terre en ressentent le tourment prédit ; et il est fait une allusion à ceux qui avaient été scellés comme étant dans cette scène, mais préservés du fléau. Comment pourrait-il y avoir ordre de ne nuire qu'aux hommes qui n'avaient pas le sceau de Dieu, si le sceau n'avait pas encore été empreint ? Et s'il l'avait été déjà, il ne saurait exister de parallélisme entre les sceaux et les trompettes, et ces deux séries de jugements ne peuvent pas non plus se rapporter à la même époque. Elles sont consécutives, et non concomitantes ; et comme nous l'avons vu, le dernier sceau n'est qu'un prélude de silence immédiatement avant la nouvelle série de plaies d'origine divine. Comment cela pourrait-il se faire, si sceaux et trompettes devaient s'accomplir simultanément, ou côte à côte pour ainsi dire. Car si les premiers sceaux se suivent incontestablement en ordre régulier, le septième doit être le dernier dans l'accomplissement, aussi bien que dans la vision ; mais ce septième sceau au lieu de figurer, comme les sceaux précédents, un pas nouveau dans l'action de Dieu en providence, il ne consiste qu'en une courte pause dans le ciel et il introduit une autre classe de jugements décrétés, d'une nature plus sévère. Nous en venons maintenant à la cinquième et à la sixième trompettes, c'est-à-dire aux deux premiers malheurs auxquels le chap. 9 est consacré.

### ***Cinquième trompette, premier malheur — Ch. 9:1-12***

« Et le cinquième ange sonna de la trompette ; et je vis une étoile tombée du ciel sur la terre, et la clef du puits de l'abîme lui fut donnée, et elle ouvrit le puits de l'abîme, et une fumée monta du puits, comme la fumée d'une grande fournaise, et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits. Et de la fumée il sortit des sauterelles sur la terre, et il leur fut donné un pouvoir semblable au pouvoir qu'ont les scorpions de la terre. Et il leur fut dit qu'elles ne nuisissent ni à l'herbe de la terre, ni à aucune verdure, ni à aucun arbre, mais aux hommes qui n'ont pas le sceau de Dieu sur leurs fronts » (9:1-4).

L'étoile tombée du ciel sur la terre est un dignitaire en état apostat ; car c'est bien un personnage réel qui est en vue, comme le montrent les paroles suivantes : « et la clef du puits de l'abîme *lui* fut donnée ». Cela paraît une allusion évidente à Ésaïe 14:12-15, où le roi de Babylone est l'objet de



cette mordante apostrophe : « Comment es-tu tombé des cieux, astre brillant, fils de l'aurore ?... Toutefois on t'a fait descendre dans le shéol, au fond de la fosse ». Ici en Apoc. 9, ce n'est pas sa sentence comme en Ésaïe, mais l'autorité qu'il lui est permis d'exercer sur l'abîme, terme qui exprime la source du mal et de la misère sataniques. « Elle [l'étoile] ouvrit le puits de l'abîme, et une fumée monta du puits, comme la fumée d'une grande fournaise » (9:2), — symbole d'une énergie d'erreur qui obscurcit l'esprit de l'homme. « Le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits ». L'autorité suprême et toutes les influences sociales saines souffrent au plus haut degré de ses effets aveuglants. Et ses effets ne se bornent pas là. « De la fumée il sortit des sauterelles » figure d'instruments agressifs de désolation, et qui sont revêtus d'un singulier pouvoir de tourmenter, « semblable au pouvoir qu'ont les scorpions de la terre ». L'ordre qui leur est donné montre très clairement, à mon avis, l'erreur de ceux qui prennent ces sauterelles au sens littéral. Elles ne devaient pas nuire à l'herbe de la terre, etc., c'est-à-dire, à ce qui est leur nourriture naturelle, s'il s'agissait de sauterelles véritables. Les hommes devaient subir les effets de ces prédateurs symboliques — sauf ceux qui sont marqués du sceau de Dieu.

Pourtant ces maraudeurs devaient non pas tuer, mais tourmenter les hommes durant cinq mois (9:5). « Et leur tourment est comme le tourment du scorpion quand il frappe l'homme. Et en ces jours-là les hommes chercheront la mort et ils ne la trouveront pas ; et ils désireront de mourir, et la mort s'enfuit d'eux » (9:6). Rien sur la terre ne peut surpasser l'angoisse de conscience infligée à leurs victimes. Le tableau de leur misère est encore plus fort que celui que Jérémie trace (Jér. 8:3) des Juifs désolés et dispersés, dans tous les lieux où le Seigneur les avait chassés dans son grand déplaisir.

Mais il est ajouté une autre description. « Et la ressemblance des sauterelles était semblable à des chevaux préparés pour le combat ; et sur leurs têtes il y avait comme des couronnes semblables à de l'or, et leurs faces étaient comme des faces d'hommes. Et elles avaient des cheveux comme des cheveux de femmes, et leurs dents étaient comme des dents de lions ; et elles avaient des cuirasses comme des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes était comme le bruit de chariots à plusieurs chevaux courant au combat ; et elles ont des queues semblables à des scorpions, et des aiguillons ; et leur pouvoir était dans leurs queues, pour nuire aux hommes cinq mois. Elles ont sur elles un roi, l'ange de l'abîme, dont le nom est en hébreu, Abaddon ; et en Grec il a nom : Apollyon » (9:7-11).

Ce n'était pas simplement des pillards, mais elles avaient une énergie guerrière, et elles réclamaient pour leur carrière victorieuse la juste approbation de Dieu, dont elles portaient extérieurement la ressemblance et la gloire, tandis qu'en réalité elles étaient complètement assujetties à l'homme et à Satan. La férocité les caractérise, et leurs cœurs sont cuirassés contre tout sentiment de pitié dans leur carrière rapide. Mais leur pire pouvoir était le venin de mensonge qui les suivait. C'était l'énergie d'une fausse doctrine, représentée par l'aiguillon de la queue d'un scorpion. Et comme nous le savons par un autre passage « le prophète qui enseigne le mensonge, lui est la queue ».

Enfin, leur roi est l'ange de l'abîme, le même peut-être, que l'étoile tombée qui avait la clef du puits. Dans ce cas, c'est un sombre destructeur satanique, voire Satan lui-même. C'est dans ce monde que le diable est ainsi exalté, qu'il en est le prince ; il est aussi le chef de l'autorité de l'air et le dieu de ce siècle. Dans l'abîme il sera lié comme un prisonnier de longue durée ; et dans l'enfer, il sera tourmenté à toujours, l'objet le plus misérable qui y sera ; il ne sera ni gouverneur ni roi ni dans l'abîme ni en enfer. Ce sont là des rêves de poètes ; mais l'Écriture ne parle pas ainsi.

### ***Sixième trompette — Ch. 9:13-21***

« Et le sixième ange sonna de la trompette : et j'entendis une voix sortant des quatre cornes de l'autel d'or qui était devant Dieu, disant au sixième ange qui avait la trompette : Délie les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve Euphrate. Et les quatre anges qui étaient préparés pour l'heure

et le jour et le mois et l'année, furent déliés, afin de tuer le tiers des hommes. Et le nombre des armées de la cavalerie était de deux myriades de myriades : j'en entendis le nombre.

Et je vis aussi les chevaux dans la vision, et ceux qui étaient assis dessus, ayant des cuirasses de feu, et d'hyacinthe, et de soufre ; et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions ; et de leur bouche sortaient du feu, de la fumée et du soufre. Par ces trois fléaux fut tué le tiers des hommes, par le feu et la fumée et le soufre qui sortent de leur bouche ; car le pouvoir des chevaux est dans leur bouche et dans leurs queues ; car leurs queues sont semblables à des serpents, ayant des têtes, et par elles ils nuisent. Et les autres hommes qui n'avaient pas été tués par ces plaies, ne se repentirent pas des œuvres de leurs mains, pour ne pas rendre hommage aux démons, et aux idoles d'or, et d'argent, et d'airain, et de pierre, et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher ; et ils ne se repentirent pas de leurs meurtres, ni de leur magie, ni de leur fornication, ni de leurs larcins » (9:13-21).

C'est la voix du Seigneur, sans aucun doute, qu'on entend d'entre les cornes de l'autel d'or. Mais quel son solennel, — par-dessus tout, par le lieu d'où il retentit ! car d'ordinaire cet autel est le témoin spécial de l'intercession toujours efficace de Christ. C'est de là que le parfum montait devant Dieu. Lorsqu'un individu avait péché, que ce fût un des principaux ou quelqu'un de commun parmi le peuple, le sang du sacrifice pour le péché était mis simplement sur les cornes de l'autel d'airain. Mais lorsque toute la congrégation était coupable, le sacrificateur devait mettre du sang de la victime sur les cornes de l'autel d'or ; car la communion du peuple vu comme un tout, était interrompue et avait besoin d'être rétablie. Combien est différent ce que nous trouvons ici ! Une voix sortant des quatre cornes de l'autel d'or, commande à l'ange de la sixième trompette de délier les quatre anges qui, jusqu'à ce moment, étaient liés à (ou : près de) l'Euphrate. Ils avaient été préparés là pour l'heure, le jour, le mois et l'année afin de tuer le tiers des hommes. Ils avaient été préparés, non pas durant ce temps, et encore moins après qu'il eût expiré, mais en vue de ce temps : lorsque cette heure, et ce jour, et ce mois, et cette année arrivèrent, ou plutôt, quand ils furent venus à leur terme, ces anges étaient prêts pour l'œuvre de carnage qui leur était assignée. Ils détruisent les hommes par l'apostasie.

Et cependant si c'est une chose terrible d'entendre un tel signal sortir de l'autel d'or, combien il est consolant de penser que tout dans le jugement, est ainsi minutieusement arrangé et préordonné par le Seigneur ! C'est Lui qui le premier donne l'ordre, et qui le donne à l'ange saint ; ensuite l'ange délie les quatre qui sont liés sur l'Euphrate. Les mauvais anges ne peuvent agir qu'au moment et dans la mesure où les bons le leur permettent, et les anges bons, aussi excellents en force soient-ils, ne font qu'exécuter les ordres du Seigneur, obéissant à la voix de Sa parole. C'est une idée étrange que celle qui voudrait identifier les quatre anges que nous avons ici avec ceux qui retenaient les vents au chap. 7, surtout si l'on voit qu'il s'agit d'un contraste, et non d'une ressemblance. Ici ils ne retiennent pas, mais sont retenus, ce qui n'est dit nulle part des saints anges. Au ch. 7 ils se tiennent aux quatre coins de la terre, aussi séparés les uns des autres que possible ; ici ils sont tous liés en un même lieu.

Quant à la nature même du second malheur, il ne s'agit pas d'un tourment comme le premier malheur, mais de destruction de la vie. Il y a toutefois encore ici des éléments de fausse prophétie comme dans le premier malheur, « car le pouvoir des chevaux », est-il dit, « est dans leur bouche et dans leurs queues ; et leurs queues sont semblables à des serpents, et elles avaient des têtes et par elles ils nuisent ». C'est-à-dire qu'elles propagent, et laissent derrière elles, l'erreur venimeuse, et cela d'après un plan plus méthodique que dans le malheur figuré par les sauterelles. Les sauterelles du premier malheur avaient des queues semblables à des scorpions et des aiguillons, tandis que les chevaux du second malheur ont des queues comme des serpents, ayant des têtes. Mais le pouvoir des chevaux est aussi dans leur bouche. « Et je vis les chevaux dans la vision, et ceux qui étaient assis dessus ayant des cuirasses de feu, et d'hyacinthe et de soufre ; et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions : et de leur bouche sortent du feu, et de la fumée et du soufre » (9:17). C'est la puissance judiciaire de Satan, dans la mesure où Dieu la permet. En outre cela dépasse de

beaucoup le premier malheur en termes d'énergie guerrière et d'activité destructrice. Celui-là était de nature spirituelle — dans le sens du mal, bien sûr ; celui-ci est plus destructeur, quoiqu'il suive dans son mouvement des ravages provenant des tromperies et des mensonges des ennemis. Il semble aussi plus varié quant aux meneurs, car le premier malheur n'avait qu'un agent angélique à la tête, et le second en a quatre.

### **Ch. 9:20-21**

« Et les autres hommes qui n'avaient pas été tués par ces plaies ne se repentirent pas » etc. Leçon humiliante, dont il faut bien se souvenir ! Dieu a envoyé jugement sur jugement, d'abord sur les circonstances des hommes, et ensuite sur eux-mêmes, et dans ce dernier cas, le tourment, et finalement la mort elle-même. Mais c'est en vain. L'homme est tel qu'après tout cela, il ne se repent pas de son mal, qu'il soit religieux ou moral. Le dernier effort de Satan subsiste.

Le lecteur verra que je cherche simplement à présenter le trait principal de chaque malheur, selon que j'en suis capable, de manière à aider les âmes à comprendre en quelque mesure la prophétie. Ceci, qu'il s'en souvienne, est une chose très différente de l'application d'une prophétie. La question des personnes, des lieux, ou des temps auxquels il est fait allusion, peut être profondément intéressante, mais elle est subordonnée à l'intelligence du livre.

### **Applications**

Pour ma part, je ne doute pas que l'application que l'on fait ordinairement des sauterelles aux Sarrasins, et l'application des cavaliers de l'Euphrate aux Turcs, soit bien fondée. Mais nous avons vu maintes fois que l'accomplissement de l'Apocalypse ne saurait proprement avoir lieu avant que les saints célestes soient enlevés au ciel, et que le peuple terrestre recommence à être l'objet des voies de Dieu sur la terre et dans son propre pays, sans exclure aucunement le témoignage divin et ses effets bénis parmi les Gentils. Dans ce dernier et final accomplissement, le second malheur serait accompli, je suppose, dans les premiers ravages des armées du Nord-Est (ou : Assyrien), comme le premier malheur le serait par l'action trompeuse de l'Antichrist en Palestine. Je pense que lorsque la prophétie sera réalisée dans toute sa précision, la scène sur laquelle ces mystérieuses sauterelles doivent exercer leur tourment aigu mais passager, sera le pays ou les Juifs seront largement rassemblés en ce temps-là, dans l'incrédulité pour la plupart. C'est naturellement eux, et très probablement leur pays, qui sont visés par la mention de ceux qui ne sont pas scellés. Car on remarquera que sous cette cinquième trompette, il n'est pas fait mention de « tiers » pour indiquer la cible du malheur, ni d'aucun indice sauf que les scellés en sont garantis. Le reste des Juifs sont encore dans l'aveuglement judiciaire, et sont les objets implicite de ce jugement. Si ce sont les mouvements préliminaires de ces deux pouvoirs que ce chapitre nous présente, chacun d'eux est aussi décidément opposé à l'autre qu'ils le sont tous deux au Seigneur Jésus : ils doivent être successivement jugés et détruits quand Il viendra en puissance et en gloire.

Il est intéressant d'observer que le ch. 14 d'Ésaïe auquel je me suis référé pour illustrer l'étoile tombée du ciel, (c'est-à-dire le personnage principal du premier malheur) — ce même ch. 14 traite aussi de l'ennemi Assyrien que je juge être le parfait accomplissement de ceux qui figurent dans le second malheur. « L'Éternel des armées a juré, disant : Pour certain, comme j'ai pensé, ainsi il arrivera, et comme j'ai pris conseil, la chose s'accomplira, de briser l'Assyrien dans mon pays ; et je le foulerai aux pieds sur mes montagnes ; et son joug sera ôté de dessus eux, et son fardeau sera ôté de dessus leurs épaules. C'est là le conseil qui est arrêté contre toute la terre, et c'est là la main qui est étendue sur toutes les nations. Car l'Éternel des armées a pris ce conseil ; et qui l'annulera ? Et sa main est étendue, et qui la lui fera retirer ? » (És. 14:24-27). La différence est qu'Ésaïe nous donne la fin de la carrière de cet ennemi pour la délivrance d'Israël, tandis que l'apôtre Jean nous en montre plutôt le commencement et le cours, comme un fouet sur le Judaïsme apostat et la chrétienté apostate. Ce serait une erreur de limiter Ésaïe à l'histoire passée, ou de prendre le passé pour plus qu'un type de l'avenir, quelque important qu'il ait été en son jour. En effet, dans l'histoire, l'Assyrien

tomba le premier, et Babylone ne subit sa sentence que longtemps après. Dans la prophétie, au contraire, c'est le dernier représentant de Babylone (c'est-à-dire, la Bête de la crise) qui est détruit le premier, et puis celui qui répond à l'Assyrien, le grand chef des nations, viendra à sa fin, et personne ne lui donnera du secours. C'est ainsi qu'il est écrit en Ésaïe 10:12 : « Mais il arrivera que quand le Seigneur aura achevé toute son œuvre contre la montagne de Sion et contre Jérusalem, je visiterai le fruit de l'arrogance du cœur du roi d'Assyrie et la gloire de la fierté de ses yeux », etc. Notre chapitre d'Apoc. 9 nous donne un aperçu des commencements de la carrière politique de l'Assyrien, voire de l'Antichrist, ou de leurs entreprises respectives.

Dans le système de l'application de ces visions à l'histoire d'une manière plus vague et sur une période prolongée, — application que je conçois être inclus dans le plan divin de ces visions, — on peut se demander comment il faut comprendre ce chapitre. J'ai déjà fait voir brièvement comment les premières trompettes nous amenaient jusqu'à l'extinction de l'empire romain d'Occident. Poursuivant la même ligne de pensées, la cinquième trompette porte d'une manière distincte sur les malheurs dont les Sarrasins furent les instruments, et la sixième trompette est relative à l'attaque furieuse des Turcs. Par suite, on veut bien accepter que l'étoile tombée du ciel fasse référence d'une manière générale à Mahomet qui fut l'instrument de Satan pour ouvrir sur le monde la tromperie de l'abîme avec tous ses effets ténébreux. La description que fait l'apôtre Jean convient certainement à plusieurs de ses principaux traits, — non pas au développement et à l'extension graduels de la dépravation morale et doctrinale de la chrétienté, — mais à cette armée de pillards qui, embrassant avec ardeur la croyance du faux prophète arabe, inspirée de l'enfer, se lança dans une conquête ambitieuse et fanatique. Toutefois je ne puis accepter sans en retirer beaucoup, la signification que l'on a donnée, en fait de lieux et de nations, aux sauterelles et aux scorpions, aux lions et aux chevaux, aux faces d'hommes, aux cheveux de femmes, et aux cuirasses de fer. Il est évident, par exemple, que la nation dont l'incursion rapide et dévastatrice en Palestine est décrite en Joël 2 (prototype des sauterelles de l'Apocalypse) n'a rien à faire avec les Sarrasins ou l'Arabie, mais est plutôt l'armée du Nord, « l'Assyrien », dont les prophètes juifs parlent si souvent. Comparez aussi Nahum 3:17, qui confirme cette pensée. Un raisonnement parfaitement semblable s'applique à l'usage que font les Écritures du terme « scorpions », comme en Ézé. 2:6, où il est employé dans le sens figuré, de même qu'ici, mais sans aucun rapport avec les voleurs du désert. Quant aux « chevaux », la vision des guerriers de l'Euphrate qui suit immédiatement, réfute l'idée qu'il faut y voir une allusion géographique ; car les Turcs appartiennent à une race tout à fait distincte et sont sortis d'une contrée différente ; et cependant les chevaux occupent ici une place aussi proéminente que dans la vision de leurs devanciers (\*). Puis, dans l'une nous trouvons les têtes, dans l'autre les dents de « lions ». Aussi, tout cela réfute-t-il l'idée que ces symboles soient d'un usage exclusivement distinct, pour ne pas parler des applications différentes qu'indiquent d'autres passages. La vérité est, que le Saint Esprit trace un tableau symbolique, juste et complet, et ne s'astreint en aucune manière aux animaux, etc., particuliers au pays.

(\*) L'Égypte est la première puissance renommée dans l'histoire pour ses chevaux (Ex. 6). Ainsi, elle en était le grand marché du temps de Salomon (1 Rois 10:28), comme Togarma le fut pour Tyr (Ézé. 27:14). Voyez. És. 31:1, 3. En Zacharie ils symbolisent les divers puissances impériales.

Selon moi c'est une intention morale, et non pas géographique, qu'il faut voir dans ces visions, et la manière dont tant d'écrivains les expliquent fait perdre à l'Écriture de sa force réelle en occupant l'esprit de choses qui, dans l'ordre naturel, peuvent être vraies en partie, mais qui ne sont pas, je crois, ce que le Saint Esprit a en vue. Aussi est-ce de la légèreté que de voir dans les faces d'hommes, les cheveux de femme, et les couronnes semblables à de l'or, une allusion à la barbe ou à la moustache, avec une chevelure littéralement flottante, surmontée d'un turban. Tandis que si l'on prend ces choses comme des emblèmes du caractère moral des personnes dont il s'agit, la dignité de la parole divine est maintenue et sentie. Les sauterelles désignent bien sûr des multitudes innombrables, exerçant leurs ravages dans des limites déterminées, mais plus remarquables encore par les tourments que cause l'aiguillon d'une fausse doctrine. Ceux qui n'ont pas le sceau de Dieu, les hommes de la terre, sont les victimes du fléau, mais il avait pour but une propagande conquérante,

non pas l'extinction de la prospérité, mais plutôt son maintien aux dépens de la vérité, et cela pendant une période limitée. Leur ressemblance à des chevaux préparés pour le combat, exprime leur attitude agressive, et leurs couronnes semblables à de l'or semblent indiquer une confiance, dont on se vante, en une mission divine de justice et de victoire. Leurs faces d'hommes, mais avec des cheveux de femmes, peuvent signifier que, malgré toute leur prétention d'agir avec autorité au nom de Dieu, elles n'en étaient pas moins assujetties à une autorité purement humaine, et non pas à Dieu après tout. Dans leurs cuirasses de fer, leurs dents de lion, le bruit de leurs ailes, je vois des figures de l'inébranlable courage de leur fanatisme (leur forte cuirasse), et les dégâts féroces qui accompagnent leur guerre d'une rapidité merveilleuse. Le nom hébreu de leur roi confirme, à mon avis, la pensée qu'il s'agit là tout à fait d'une dévastation spéciale des Juifs, comme aussi son nom grec peut impliquer un rapport avec l'empire d'Orient.

J'ai fait ainsi ressortir la signification spirituelle des émissaires du premier malheur, en exposant surtout ce que l'on pouvait supposer préfigurer l'accomplissement qu'il a eu dans le passé, et selon lequel les cinq mois doivent bien sûr être pris comme des mois d'années. Mais je proteste contre l'arbitraire qu'il y a à interpréter une partie du récit au sens littéral, et l'autre au sens figuré. Si nous l'examinons attentivement, je le répète, tout ce que l'on peut admettre, c'est qu'il y a eu un commencement d'accomplissement partiel. Il est manifeste, en effet, que le prophète de La Mecque ressemblait davantage à un astre qui se lève, qu'à un dignitaire tombé ; Mède, avec les anciens auteurs en général, y voit Satan, comme d'autres le Pape, etc. De plus, l'ordre de ne pas tuer est très difficile à concilier avec la politique exterminatrice des expéditions des Sarrasins ; et quelques auteurs fort estimés ont doublé le terme de 150 ans, du fait qu'il est mentionné deux fois (mais comp. Apoc 20) en vue d'obtenir une solution plus plausible. Mais, ainsi que d'autres l'ont montré suffisamment, cette conséquence peu probable que l'on tire de la double mention des cinq mois a elle-même ses difficultés.

Pour ce qui concerne le second malheur, la première difficulté qui se présente dans le système de l'application de l'Apocalypse à une longue période, consiste dans le sens à donner aux quatre anges qui étaient liés sur l'Euphrate. La plupart des écrivains protestants l'appliquent à quatre puissances musulmanes successives ou contemporaines. Mais, dit M. Elliott (Horae Apoc. I, p. 488-490) « à l'examen, toutes ces interprétations sont toutes trouvées inadmissibles. Comme dans la vision, c'est par un seul et même acte que les quatre anges reçoivent leur mission et sont déliés, de même les agents dont ils sont les symboles doivent nécessairement avoir été déliés et chargés de mission dans un seul et même temps : cette considération à elle seule semble exclure toute succession dans les agents de destruction, comme dans l'explication suggérée par Vitranga, et Woodhouse après lui. Et pour ce qui est des dynasties turques contemporaines, qu'on se reporte à la liste donnée par Mède et par Newton après lui, ou à celle de Faber et de Keith, d'après Mills et Gibbon, il n'y a aucun groupe de quatre qui aient agi de concert dans la destruction de l'empire grec, — qui soient toutes établies sur l'Euphrate, — qui aient existé au temps qu'on dit être celui où la mission a été donnée aux quatre anges — ou qui aient continué d'exister jusqu'au temps où la mission donnée fut accomplie avec la destruction de l'empire grec. En bref, l'incompatibilité manifeste avec les faits de l'histoire de toutes les tentatives de solution, a été jusqu'ici, dans la pensée des interprètes de la prophétie les plus attentifs et les plus savants, comme une meule au cou de toute la théorie qui applique cette vision aux Turcs ». Voilà au moins, un aveu plein de candeur, surtout quand on considère qu'il s'agit d'une prophétie à l'égard de laquelle on s'est généralement accordé plus que pour aucune peut-être de l'Apocalypse.

Mais quelle est la vue que l'on suggère et qui doit laisser intacte l'application générale ? La ressource d'intelligences surhumaines angéliques dirigeant les énergies subordonnées des hommes, et cela sans rapport avec le nombre d'instruments terrestres employés. De fait, M. Elliott, identifie ces anges sur l'Euphrate avec les anges introduits dans la parenthèse après le sixième sceau (ch. 7), et raisonne d'après la supposition que les jugements des précédentes trompettes étaient les résultats probables de leur action. Mais cela, évidemment, n'est pas en harmonie avec le système qui

ne veut pas voir un ange, mais Mahomet, dans l'étoile tombée du ciel au premier malheur. L'harmonie exigerait, semble-t-il, que si l'ange de l'abîme dans la trompette précédente représente un homme, ces quatre-ci doivent représenter des chefs semblables. Ces anges sont certainement en contraste avec les anges dont la tâche était plutôt de retenir les vents que d'exciter leur souffle dévastateur. Toutes les circonstances secondaires confirment l'idée qu'ils sont distincts les uns des autres. Puis, l'usage que l'on fait du feu, de la fumée, et du soufre qui sortaient de la bouche des chevaux, comme s'ils préfiguraient l'artillerie turque ; des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre, comme si c'était une allusion aux vêtements de guerre, de couleur écarlate, bleue et jaune, des Ottomans ; et des queues de chevaux semblables à des serpents ayant des têtes, comme emblème des pachas turcs, — tout cela me paraît aussi incompatible avec les autres parties de l'Apocalypse, que (le dirai-je ?) grotesque en soi.

Je ne nie pas l'application des cavaliers et des chevaux aux anciennes invasions des Turcs, en tant que distinctes de leurs prédécesseurs Sarrasins, se vouant à leur œuvre de destruction dans l'empire d'Orient, romain ou grec, d'une manière bien plus systématique, et avec des résultats bien plus durables. Dans leur course violente, ils respiraient fortement un esprit infernal de jugement, outre la vieille séduction diabolique ; et telles qu'étaient leurs armes, telle était leur armure. Le feu et le soufre représentent la forme extrême du jugement divin, car ce sont les mêmes symboles utilisés pour l'étang de feu à la fin de toutes choses, et dans lequel les méchants morts seront jetés après avoir été ressuscités et jugés. C'est sur cette puissance particulièrement satanique, non pas semblable au scorpion maintenant, mais semblable au serpent, que le Saint Esprit attire l'attention comme sur la grande source du mal causé. L'action morale de faux prophète est là, et elle est aussi revêtue d'autorité, car les queues ont des têtes, et par elles, elles nuisent. Dans toute la sphère où il leur fut permis d'agir, le résultat fut l'entière abolition de la profession chrétienne, tandis que le reste, hélas ! ne prit pas garde à l'avertissement. Mais tous ces traits embrassent, à mon avis, des éléments encore plus terribles que tout ce qui a été jamais vu sur la terre, de sorte que tout me confirme dans la conviction que nous devons attendre un autre et dernier accomplissement de ces scènes symboliques, dans le dernier fléau qui doit tomber sur la corruption et l'idolâtrie de l'Orient. Un tableau terrible est donné après que le jugement a eu son cours (9:20-21) : « Et les autres hommes qui n'avaient pas été tués par ces plaies, ne se repentirent pas des œuvres de leurs mains, pour ne pas rendre hommage aux démons, et aux idoles d'or, et d'argent, et d'airain, et de pierre, et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher ; et ils ne se repentirent pas de leurs meurtres, ni de leur magie, ni de leur fornication, ni de leurs larcins ». Ainsi même l'apostasie de ceux qui sont tombés sous le fléau de Dieu, n'a pas réussi à éveiller les consciences cautérisées des hommes, et cela est d'autant pire qu'ils ont vu la lumière de l'évangile, et l'ont négligée. Il ne reste plus qu'un état où l'on est livré à toute immoralité et toute superstition.

## Chapitre 10

### Ch. 10:1

Certains se rappelleront une ressemblance déjà soulignée entre les séries des sceaux et des trompettes. Lorsque nous arrivons au sixième, dans l'une et l'autre série, il y a une interruption de nature très intéressante. Nous avons vu qu'après le sixième sceau, il y a eu un tel épisode, non de jugement, mais de grâce — Dieu intervenant en faveur de l'homme, après le bouleversement le plus extraordinaire parmi les hommes et les choses sur la terre ; et non-seulement cela, mais les puissances mêmes des cieux furent aussi ébranlées. Puis nous avons vu qu'au milieu du jugement, Dieu montre qu'Il n'oublie pas d'être miséricordieux ; car il y a le scellement d'un nombre complet d'entre les douze tribus d'Israël, auquel se rajoute la preuve claire et touchante que les pauvres Gentils ne sont pas oubliés. Ainsi, quand le prophète regarde, il voit une grande foule innombrable, de toutes nations, et tribus, et peuples et langues. Ils étaient évidemment délivrés par la grande bonté de Dieu, et sortaient de cette terrible tribulation qui est encore à venir. Puis au chap. 9, nous

avons eu la sixième trompette, et, de manière correspondante à ce que nous avons vu pour les sceaux, il y a une interruption entre la sixième et la septième trompette qui n'est annoncée qu'au ch. 11:15. La vision décrite là (ch. 10) est d'un caractère bien marqué et bien extraordinaire, si l'on pense aux visions qui accompagnent toutes les trompettes. Un ange puissant qui paraît être le Seigneur Lui-même descend du ciel. C'est ainsi que nous avons vu dans un précédent chapitre l'ange-sacrificateur devant l'autel d'or, ajoutant le parfum aux prières des saints qu'Il offrait à Dieu. Personne ne s'imaginera, je suppose, que Dieu puisse confier ce service du sanctuaire céleste à une simple créature quelconque. Dans l'Ancien Testament, l'Éternel a occasionnellement revêtu une forme angélique ; et comme ce livre nous ramène en grande partie à ce qui est proche des Écritures juives, c'est peut-être une raison pour laquelle Christ prend ainsi une forme angélique. Comme avant que les trompettes sonnent, l'ange qui donnait le signal pour chacune a été vu sous un caractère *sacerdotal*, c'est ainsi qu'il apparaît ici revêtu de puissance et préparant la voie au *royaume*. En conséquence, il est entouré de tout ce qui est de nature à faire ressortir Sa majesté.

« Et je vis un autre ange puissant, descendant du ciel, revêtu d'une nuée ». La nuée, comme se le rappelle quiconque est familiarisé avec les idées et les termes de l'Écriture, était le signe bien connu de la présence de l'Éternel. Lorsque le sang de l'Agneau eut été répandu et qu'Israël fut conduit hors du pays de servitude, Dieu Lui-même marcha devant eux comme l'ange de l'alliance, et la nuée en était la forme visible, le gage (Exode 13:21 ; 23:20, 23 ; 40:36, 38 ; Nom. 9:15-23). L'ange que nous avons ici, présente bien des caractères qui semblent indiquer la présence même du Seigneur, revendiquant Son droit de possession du monde entier. On peut rappeler l'exemple remarquable dans le Nouveau Testament même, au temps où fut donnée une petite préfiguration du royaume à venir. Qu'est-ce donc qui rendait témoignage de la présence immédiate de Dieu ? et qu'est-ce qui fit trembler Pierre et Jean, bien qu'ils fussent habitués à la compagnie de Jésus et aux merveilleux effets de Sa puissance ? « Ils eurent peur comme ils entraient dans la nuée », parce que la nuée était le signe particulier et connu de la présence de l'Éternel.

Ici donc, je crois qu'il ne s'agit pas d'une simple créature, mais du Créateur Lui-même qui prenait la forme d'un ange. Cela peut aussi représenter le Seigneur se retirant, si l'on peut dire, de tout ce qui eût été de nature à le lier ouvertement et directement avec Son peuple, et cela pour une raison très solennelle. Son peuple, pendant la durée des trompettes, est supposé avoir perdu — mais pas entièrement toutefois — sa séparation distinctive, et avoir sombré dans le monde, — en sorte que, moralement, Dieu ne peut pas reconnaître d'une manière publique Sa relation avec eux. En Héb. 11, il est dit de certains croyants que Dieu n'a pas eu honte d'être appelé leur Dieu. Hélas ! il y a des saints dont Dieu aurait honte d'être appelé leur Dieu. Il n'en était pas ainsi des premiers patriarches, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : Dieu fut leur Dieu. Mais Il ne se nomme jamais le Dieu de Lot. Cela fait sérieusement réfléchir, et que nos cœurs soient en garde contre tout ce qui pourrait faire que Dieu ait honte d'être appelé notre Dieu. Il a déjà été fait allusion à ceci, quand nous avons remarqué que dans cette série, il n'est jamais parlé du Seigneur comme l'Agneau, tellement le peuple de Dieu se sera mélangé avec les incroyants. Lorsque ces jugements tomberont, les saints auront tristement fusionné avec le monde, en sorte qu'une grande partie des châtiments tombera sur tous les deux à la fois. Souvenons-nous aussi que le Seigneur nous fait connaître les écarts de son peuple afin que nous en soyons avertis. Qu'il est triste de se servir de la prophétie relative à l'infidélité dans le but de justifier celle-ci, et d'attribuer les effets de notre incrédulité à la providence de Dieu !

Au temps des trompettes il y a un silence sinistre quant au peuple de Dieu. Il y a tout juste (9:4) une allusion au fait qu'ils sont exemptés du tourment des apostats ; mais c'est là le seul trait spécifique jusqu'à la parenthèse des ch. 10 et 11. Si vous appliquez les sceaux et les trompettes à l'histoire passée du monde, la signification en est si claire que la plupart des chrétiens profonds sont d'accord pour l'essentiel. Constantin introduisit le christianisme par la force des armes. La conséquence en fut le grand effondrement du paganisme, avec des témoignages de miséricorde, soit dit en passant ; et le septième sceau fut suivi d'un silence d'environ une demi-heure dans le ciel. Il n'y eut pas là d'attente illusoire. Dieu savait qu'on était loin de ce que le monde devînt réellement



meilleur par cet étonnant changement, et que tout se terminerait par les effroyables conséquences de l'abus, de la corruption et du mépris de la grâce. Le vaste corps qui avait échangé l'idolâtrie contre la profession du christianisme mûrirait pour le jugement. Ici, le résultat immédiat est l'apparition de ces trompettes. Et puis que voyons-nous ? Dieu a honte de la chrétienté ; le ciel est maintenant dans le silence et pourtant nous savons qu'il y a de la joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent. La chrétienté est devenue, extérieurement au moins, un borborygme de formes. Et où est le Rocher du salut ? Hélas ! une fois de plus, il est estimé pour rien.

C'est en connexion avec cela, me semble-t-il, qu'il n'est plus parlé du Seigneur Jésus comme du Fils de l'homme, et bien moins encore comme de l'Agneau. S'il apparaît ici, c'est sous une forme angélique. Et comme précédemment (afin qu'il soit bien distingué de tous les autres), Il s'occupait du parfum à l'autel d'or, ainsi que nous Le voyons ici « revêtu d'une nuée » — le signe de la gloire de l'Éternel, — « et l'arc-en-ciel sur sa tête », c'est-à-dire le gage de l'alliance immuable de Dieu avec la création. « Son visage était comme le soleil ». Le soleil est toujours le symbole de la gloire suprême en gouvernement, et le visage de cet ange est dit être semblable au soleil. Il en fut de même sur la sainte montagne (Matt. 17:2), et lorsque Jean vit de nouveau son Seigneur à Patmos (Apoc. 1:16). « Ses pieds comme des colonnes de feu » sembleraient indiquer que la solidité de la « colonne » s'unit au jugement complet et final, selon la figure constante du « feu ». Il pose son pied gauche sur la mer, qui représente les masses informes du monde extérieur, et son pied droit sur la terre, c'est-à-dire cette partie du monde qui est favorisée par un témoignage et un gouvernement divins. En d'autres termes, c'est le droit universel du Seigneur sur les hommes, sur le monde. C'est une déclaration publique de Son droit, non par rapport à l'Église, mais par rapport à la terre : ce n'est pas encore Son investiture effective comme Fils de l'homme, mais une action à caractère providentiel, qui implique une reprise d'un témoignage préparatoire à Sa prise en mains rapide de la domination universelle.

### **Ch. 10:2 — Le petit livre ouvert**

Maintenant, il y a un pas de plus à faire. Ce n'est plus comme au chapitre 5, Dieu assis sur Son trône et tenant dans Sa droite le livre scellé, puis l'Agneau ouvrant le livre, comme Celui qui a vaincu pour le faire. Et comment a-t-il vaincu ? Par la mort. Ce n'est pas par une force de créature que l'homme de Dieu est vainqueur. Les victoires qui brilleront avec le plus d'éclat, sont celles qui auront été gagnées en la conformité de la mort du Seigneur Jésus. Dans le cas de l'homme si pauvre, si faible, il y a la vie d'abord, et la mort ensuite, parce que par nature nous sommes morts dans nos fautes et dans nos péchés ; mais dans le cas du Seigneur Jésus, la mort vient en premier, et ensuite la vie de résurrection : voilà le modèle que doit réaliser la foi du chrétien. Notre vie tout entière comme croyants, devrait se dérouler en conformité avec la croix même qui a opéré notre salut ; car la croix est pour nous la puissance de Dieu tout le long du chemin (Gal. 6). C'est Dieu qui nous a donné de souffrir, après quoi vient pratiquement la puissance ; mais celle-ci ne vient peut-être jamais qu'après avoir plus ou moins éprouvé la faiblesse et la souffrance (2 Cor. 12 ; 13:4). Un homme ne peut pas remporter de victoires chrétiennes, tant qu'il n'a pas pris place dans la nudité et l'abaissement devant Dieu. Il faut qu'il soit brisé d'une manière ou d'une autre. Et heureux sommes-nous, si nous sommes brisés dans la présence de Christ ; car si ce n'est là, il nous faudra être brisés en face de nous-mêmes, si l'on peut dire ainsi, et peut-être en face des autres. Toutefois, au chap. 5, Christ ouvre le livre qui était inintelligible à toute pensée d'homme, et Il nous montre, par le moyen des sceaux, certains jugements de Dieu si proches des événements providentiels ordinaires, que nous les aurions à peine tenus pour des jugements si Dieu ne nous avait ainsi dévoilé leur véritable caractère. Mais l'Agneau déploie tout, et nous voyons Dieu à l'œuvre pour introduire le royaume du Premier-né, et mettre l'Héritier en possession effective de l'héritage.

Dans le chapitre que nous étudions, il y a une différence. Ce n'est pas un livre scellé que nous avons, mais un livre ouvert ; et il est aussi insisté sur le fait que c'est un petit livre. Il n'y rien là de mystérieux. Nous sommes arrivés ici à un grand changement dans l'Apocalypse. Au lieu d'avoir,



comme jusqu'ici, des évènements qui sont les effets secrets de la main invisible de Dieu, désormais il y a une manifestation de Sa puissance et de Son propos à l'égard de Son peuple. Tout devient parfaitement clair. On n'a plus des sauterelles symboliques ayant un roi (cf. Prov. 30:27), ni des chevaux et des cavaliers étranges en eux-mêmes et par leur nombre. C'est maintenant Dieu agissant ouvertement, rapidement et de manière décisive. Voilà ce qui constitue, je crois, la différence entre les deux livres. Le premier était dans la main de Dieu, et scellé, de sorte que nul ne pouvait l'ouvrir, excepté l'Être béni qui a tout souffert pour la gloire de Dieu. Ici, il s'agit d'un livre ouvert, que le prophète prend de la main de l'ange, et immédiatement après nous n'avons plus les figures secrètes ou énigmatiques des visions précédentes, mais le temple, la sainte cité, les nations la foulant aux pieds — tout cela comme une manifestation évidente que Dieu agit sur les Juifs. Nous avons vu précédemment le sceau appliqué sur un certain nombre d'entre les tribus d'Israël, dispersés, je pense, dans le monde entier. Mais ici (ch. 11), nous arrivons à une plus petite échelle, où ce que Dieu fait est concentré sur Jérusalem, le sanctuaire, l'autel, les adorateurs, les deux témoins, etc., et où ce qu'Il fait est exposé si clairement qu'il n'y a pas à se tromper sur ce que Dieu entend par là. La Bête, comme telle, apparaît également ici, dans son opposition terrible et ouverte contre Dieu et contre Ses serviteurs. Évidemment le Seigneur Jésus montre que le temps approche où Il va prendre toutes choses en main. Ce livre-ci est donc un livre ouvert, parce que tout ce qu'il contient est parfaitement clair ; et c'est un très petit livre, parce qu'il ne s'applique qu'à une période brève et un espace restreint.

### **Ch. 10:3-7**

« Et il cria à haute voix comme un lion qui rugit ; et quand il cria, les sept tonnerres firent entendre leurs propres voix. Et quand les sept tonnerres eurent parlé, j'allais écrire, et j'entendis une voix venant du ciel, disant : Scelle les choses que les sept tonnerres ont prononcées, et ne les écris pas » (10:3, 4).

« Le lion rugira-t-il dans la forêt, s'il n'y a de proie ? Le lionceau fera-t-il entendre sa voix de son repaire, s'il n'a pris quelque chose ?... Sonnera-t-on de la trompette dans une ville et le peuple ne tremblera pas ? Y aura-t-il du mal dans une ville, et l'Éternel ne l'aura pas fait ? Or le Seigneur l'Éternel ne fera rien qu'Il ne révèle son secret à ses serviteurs les prophètes. Le lion a rugi : qui n'aura pas peur ? L'Éternel a parlé : qui ne prophétisera ? » (Amos 3). Je ne puis que considérer ce passage du prophète Juif comme illustrant divers éléments de la vision que nous examinons. Dans l'Ancien Testament, le tonnerre est toujours l'expression de l'autorité de Dieu en matière de jugement. Nous sommes appelés à écouter cette déclaration terrible des jugements de Dieu.

Jean allait l'écrire, mais une voix du ciel le lui défend. Il ne devait pas communiquer les détails de ce que Dieu allait faire maintenant. Mais l'ange « leva sa main droite vers le ciel et jura par Celui qui vit aux siècles des siècles, lequel a créé le ciel... qu'il n'y aurait plus de délai, mais qu'aux jours de la voix du septième ange, quand il sera sur le point de sonner de la trompette, le mystère de Dieu sera aussi terminé, comme il en a annoncé la bonne nouvelle à ses esclaves les prophètes » (10:5-7).

On se fait souvent une idée vague, voire fautive, de ces mots « qu'il n'y aurait plus de délai ». Beaucoup s'imaginent que cela signifie que le temps sera alors tout près de finir, et l'éternité de commencer. Mais ce n'est pas du tout là le sens, et cet exemple montre l'importance de chercher la lumière auprès de Dieu. Le sens est que Dieu ne laisserait pas davantage le temps passer sans qu'Il intervienne dans le cours de ce monde. Ce n'est pas que l'éternité dût tout-à-coup commencer, mais qu'il n'y aurait plus de laps de temps avant la dernière sommation de Dieu au monde et l'introduction d'une dispensation nouvelle où Il agirait de manière ouverte avec les hommes sur la terre. Depuis la réjection et l'ascension du Seigneur Jésus-Christ, les hommes — « ses concitoyens » — ont envoyé après lui une ambassade, disant, au moins dans leurs cœurs : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ». Telle a été toujours la voix du monde depuis que Christ s'en est allé dans un pays éloigné. Le désir réel de l'homme est de se débarrasser de Christ, et, en général, l'homme croit qu'il en est débarrassé. Aussi n'est-ce pas étonnant qu'il n'aime pas entendre parler

de son retour en puissance et en gloire ; car l'Écriture déclare expressément que Christ doit juger l'homme, et l'homme n'aime pas paraître devant son juge. De là vient qu'il éloigne autant que faire se peut, la pensée de la venue de Christ pour juger le péché et les pécheurs. Le Seigneur donne à entendre ici, que sous peu, un terme sera mis au délai actuel. Tout le temps que Christ est loin à la droite de Dieu, il y a suspension de Son jugement. Mais Dieu sympathise profondément avec Son peuple dans la souffrance qu'il endure pendant l'intervalle de la réjection de Christ, et maintenant Il ne permettra plus qu'un pareil état de choses continue davantage — de sorte qu'il y a des signes et des témoignages évidents que le Seigneur vient pour agir contre ses ennemis.

L'ange puissant jure qu'il n'y aurait plus de nouveau délai — non pas avant l'éternité, mais avant le jour du Seigneur. Le délai dont il est ici parlé, c'est le jour de l'homme, et quand celui-ci finit, le jour du Seigneur commence, — jour qui, dans l'Écriture, n'est jamais confondu avec l'éternité, parce qu'il a une fin, tandis que, bien sûr, l'éternité ne peut jamais finir. La force réelle de l'expression, considérée sous toutes ses faces, est bien « qu'il n'y aurait plus de délai ». Et remarquez les paroles du verset suivant : « Mais qu'aux jours de la voix du septième ange, quand il sera sur le point de sonner de la trompette, le mystère de Dieu sera aussi terminé » etc. Ceci contredit d'emblée la pensée que l'éternité doit suivre immédiatement après. Au contraire, après ceci, le millénium complet vient ; après le millénium, une courte période, et ensuite l'éternité. Quelquefois les âmes sont empêchées d'entrer dans la vérité de Dieu par un seul petit mot, et je crois que tel a été le cas pour ce passage. Souvent, lorsqu'une légère obscurité est éclaircie, des monceaux de difficultés disparaissent.

Dieu mettra donc un terme au délai actuel : « le mystère de Dieu » sera alors terminé. Ceci me paraît désigner le secret par lequel Dieu a permis à Satan d'avoir son propre chemin, et à l'homme aussi ; c'est-à-dire, cette chose étonnante de voir le mal prospérer et le bien foulé aux pieds. Dieu, sans doute, réprime le mal dans une mesure, en partie par le moyen du gouvernement humain, et en partie par Ses propres actions providentielles. Et en vérité, c'est une immense grâce qu'il y ait de tels freins à la malice de ce monde ; car sans cela, qu'advierait-il quand, au milieu même des freins de la providence de Dieu, la méchanceté triomphe si souvent, et la piété est si souvent jetée à terre ? Toutefois il y a une influence du mal qu'aucun gouvernement ne peut déraciner, et le bien qui existe est démenti, en sorte qu'il a relativement peu d'influence. Voilà ce qui nous paraît si mystérieux, lorsque nous connaissons Dieu et savons combien Il hait le mal. Mais cela va bientôt finir. Dieu est près de porter la main contre tout ce qui Lui est contraire, d'introduire tout ce qui a été promis dès le commencement, et de mettre le sceau de son approbation sur ce qui aura été fait selon Lui. Et cela, Il va le faire par Son Fils. Celui que l'homme a méprisé et rejeté, est Celui-là même que Dieu enverra pour mettre fin à la confusion actuelle et ranger toutes choses dans un ordre resplendissant de sainteté et d'harmonie.

Il ne faut pas confondre « le mystère de Dieu », avec le mystère de Sa volonté (Éph. 1:9). Ce dernier est ce qui a toujours été près de Son cœur, car il renferme non seulement la gloire de l'Église, mais celle de Christ. Il est « selon son bon plaisir, lequel il s'est proposé en Lui-même » ; il n'y a personne qui l'ait suggéré. C'est le fait de Sa propre volonté. Et quel est le mystère de Sa volonté ? « Qu'en l'administration de la plénitude des temps, il réunit en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre, en Lui ». Toutes ces choses que Satan a maintenant dispersées, seront réunies en un, sous Christ. Alors la bonté et la vérité se rencontreront, la justice et la paix s'entre-baiseront (Ps. 85:10). Ceci est vrai du croyant dès à présent, dans la mesure où il s'agit de sa propre réconciliation avec Dieu. Satan insinue bien ceci : Comment serait-ce vrai, en présence de tant de mal au-dedans ? C'est là une chose qui pénètre droit à la conscience de l'homme qui doute de Dieu, et même de celui qui croit Dieu, s'il regarde à lui-même. Quand je regarde à moi, de pareils doutes peuvent bien s'élever, mais jamais si je ne regarde qu'à Christ. Christ seul a le droit de me donner du repos devant Dieu. Christ seul peut dissiper les vagues et les vents. Satan a dressé l'homme contre Dieu de toute manière, même contre la bonté qui provient de Lui ; mais Dieu ne va pas permettre au mal de dépasser une certaine limite. Quoiqu'il soit

permis à Satan, par son opposition, de se mettre en travers des plans de Dieu dans le temps actuel, cependant toutes les voies dans lesquelles Dieu a agi sur la terre depuis le commencement, sont destinées à triompher, et à triompher toutes ensemble à la fin (Osée 2:21-23). Ainsi l'homme a été établi en Adam, le gouvernement a été mis entre les mains de Noé, l'appel de Dieu a été donné à Abraham, il y a eu la longue et patiente épreuve de la loi, et finalement, il y a la mission de Son Fils et de Son Esprit. Toutes ces choses ont été, pour ainsi dire, des courants venant de Dieu et qui ont coulé à travers cette terre. Ils ont été corrompus ou repoussés par l'homme dès le commencement, et par la puissance de l'ennemi, les hommes abuseront de ces voies de Dieu, pour amener la conspiration la plus audacieuse et la plus fatale que le monde ait jamais vue — Satan et l'homme associés contre Dieu qui permettra à tout ce mal de venir au jour, et Dieu alors y mettra fin par le jugement. C'est là l'achèvement du mystère.

Mais ce qui est appelé « le mystère de sa volonté », n'est pas le sujet de la prophétie. Christ sera le chef de toute bénédiction, et Il rassemblera toutes choses dans une unité de bénédiction sous Sa propre primauté, — tout ce que Satan s'est efforcé de gêner. Tout ce que Dieu fit à l'origine était simplement dans une condition d'innocence ; mais ce que le Seigneur Jésus opérera à la fin, la réconciliation de toutes choses, sera hors d'atteinte de la puissance de Satan. Toutes choses seront réunies en un, en Christ le Chef. Laissez-moi encore établir un autre point. Dans ce mystère de la volonté de Dieu, nous n'allons pas seulement être bénis sous Christ, mais pour avoir le plein caractère de la bénédiction, nous sommes bénis avec Lui. C'est ce que nous avons dans l'épître aux Éphésiens : nous ne sommes pas une sorte d'héritage pour Christ, mais nous sommes cohéritiers avec Lui. Dans ce grand mystère de Dieu en Christ, il y a deux pensées — la primauté universelle de Christ, et l'union de l'Église à Christ. L'idée que nous devons être réunis en un sous la puissance de Christ, n'existe pas ; mais toutes les choses créées sont destinées à être réunies sous Sa primauté, et, pensée merveilleuse ! l'Église est appelée à partager toute cette gloire avec Lui. Il ne s'agit pas de ce qui appartient à Christ comme personne divine, mais de ce qui Lui revient comme récompense de la rédemption. Et cette œuvre même Lui donne le droit de conférer cette gloire à quiconque Dieu veut. L'Église est unie comme le corps, et l'épouse de Celui qui est Seigneur de tout. Elle est l'Ève du second Adam. En Éph. 5, l'apôtre Paul traite particulièrement la dernière partie de ce sujet. Christ doit se la présenter l'Assemblée à Lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable. Le grand mystère, ici dévoilé, c'est la proximité, l'amour, l'intimité de la relation d'époux à épouse entre Christ et l'Église.

Dans l'épître aux Colossiens, vous avez la même chose rapportée (Col. 2:2) : « Pour la connaissance du mystère de Dieu ». Il est parlé en Colossiens 1:26 d'un certain grand mystère. Le terme mystère signifie un secret ; ce peut ne plus être un secret maintenant, mais ce mot indique que la chose en question en a été un. Quand il y a quelque chose que les gens ne comprennent pas, on est porté à dire : « c'est un mystère ». Mais dans l'Écriture ce terme désigne une vérité que Dieu a tenue cachée, mais qui ne l'est plus désormais ; quelque chose que les saints ne connaissent pas comme hommes, ou comme Juifs, mais que Christ devait leur apprendre comme chrétiens. Au verset suivant, il apparaît une autre déclaration (Col. 1:27) : « Auquel Dieu a voulu donner à connaître quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère parmi les nations, c'est-à-dire Christ en vous, l'espérance de la gloire ».

Si nous prenons les prédictions faites au sujet de Christ dans l'Ancien Testament, c'est une erreur d'appeler cela un mystère, car elles étaient largement assez claires. Que proclamaient les prophètes Juifs ? La venue d'un Messie qui devait régner sur eux, et qui associerait le salut avec le fait d'être un « grand Roi ». Ce qu'ils ne comprenaient pas, quoique ce fût révélé, c'était Son humiliation et Sa mort. Il a été pour eux une pierre d'achoppement. Mais le mot « mystère » n'est jamais appliqué à la mort et à la résurrection de Christ. Ce n'était pas du tout un secret, mais c'était au contraire clairement prédit en Ésaïe 53 ; Ps. 16, 22, 69, 106 et en beaucoup d'autres passages.

Ce qui était un mystère, c'était que, pendant le rejet de Christ par son peuple et pendant le temps de Son exaltation dans le ciel, Dieu Le ferait devenir la tête d'un corps céleste, choisi par Sa grâce

d'entre tous, Juifs et Gentils. Cela n'était pas traité dans l'Ancien Testament. Il y avait certaines choses que nous pouvons maintenant montrer comme en étant des types ; mais ces choses n'eussent jamais projeté la moindre lumière sur cette vérité, si le mystère n'avait pas été donné à connaître. Dans ce temps-là, il n'y avait rien, même comme prédiction, qui ressemblât à l'état de choses actuel de Juifs et Gentils, bénis ensemble en un seul corps ; et voila la raison pour laquelle c'est appelé « le mystère caché dès les siècles et dès les générations ». C'était un secret caché en Dieu, auquel les prophètes ne touchèrent pas. Lorsque les Juifs auront leur Messie, ce ne sera pas comme l'espérance de la gloire, mais comme étant Celui-là même qui introduit la gloire. Lorsque sera venu le temps de bénédiction qu'ils attendent, il n'y aura pas de doute là-dessus, car tout sera manifesté, tant pour les amis que pour les ennemis ; ce ne sera pas davantage une espérance, mais l'accomplissement effectif de la gloire au milieu d'eux. Mais maintenant Dieu opère parmi les Gentils une œuvre d'un caractère spécial, tandis que les Juifs sont rejetés. Les Gentils ont Christ actuellement, non pas comme apportant la gloire visible sur la terre, ainsi que ce sera le cas bientôt parmi les Juifs ; mais ils ont Christ en eux, l'espérance de la gloire toute prochaine, et cela dans le ciel.

### ***Le mystère de Dieu au ch. 10:7 — Ch. 10:8-11***

Il est possible que le terme « le mystère de Dieu » soit employé dans notre chapitre (10:7), parce que c'est spécialement pendant le temps de la non-intervention de Dieu à l'égard du monde, que Dieu a produit ce merveilleux secret concernant Christ et l'Église. Ici c'en est fini de ce temps-là. Toutefois ce mystère par lequel il est permis au mal de prospérer, — cette passivité de Dieu par laquelle il n'empêche pas que le mal ait la haute main, et que le bien soit foulé aux pieds, — se continue pour un certain temps. Ceci prendra fin bientôt, comme Il en a déclaré la bonne nouvelle à Ses esclaves les prophètes. La voix parle de nouveau et dit : « Va, prends le petit livre ouvert qui est dans la main de l'ange » etc. (10:8). En conséquence, Jean prend le livre, et après l'avoir dévoré, il le trouve dans sa bouche doux comme du miel, mais lorsqu'il en sonde le contenu et en digère les résultats, quelle amertume au-dedans ! Ainsi en est-il et en sera-t-il. Quand nous voyons comment Dieu accomplira tout, nous devons être peinés en pensant à ce qui est réservé à l'homme, comme nous devons l'être, en effet, quand nous savons sa persévérance à se rebeller contre Dieu, et à mépriser même la miséricorde dont il est l'objet.

Que le Seigneur nous accorde que soit imprimé sur nos cœurs ce dont Il s'est servi pour débarrasser notre état de tout principe terrestre et pour réveiller un juste sentiment de l'excellente dignité de la position qu'Il nous a donnée ! Personne n'est dans une position d'aussi grande responsabilité que ceux qui sont occupés des choses célestes. Et ne supposons pas qu'une position quelconque ou même la vérité, puissent d'elles-mêmes garder une âme : rien ne le peut, sinon l'Esprit de Dieu. Et jamais l'Esprit de Dieu ne gardera une âme, là où il n'y a pas de dépendance et où le moi n'est pas jugé. Il est venu pour glorifier Christ. Que le Seigneur nous accorde de veiller et de prier ! Car, tandis que la vérité a pour but de séparer du monde, cependant là où l'on en abuse, et qu'elle dégénère en connaissance qui enfle, on est préparé pour les pires résultats.

### ***Accomplissement d'Apoc. 10***

Il reste, comme à l'ordinaire, à ajouter quelques mots sur la mesure d'accomplissement que cette vision parenthétique a déjà reçue dans le passé. Je ne suis pas disposé à mettre en doute qu'elle ait trait, dans son application générale, à cette merveilleuse et divine intervention : la Réformation. L'empire d'Orient avait depuis quelque temps succombé à la furieuse attaque des Turcs. L'Occident n'était pas un brin moins impénitent et moins imprégné d'idolâtrie et d'imposture que lorsque cette lumière subite resplendit d'en-haut sur l'Europe étonnée. La grâce de Christ avait certes été profondément réalisée ou réfléchie dans la Réformation. Le témoignage de son principal conducteur, Luther, s'exprimait d'une manière qui ressemblait plus aux éclairs et aux tonnerres de Sinaï, et il tenait trop souvent de la terre plus que du ciel. De fait, c'est ce caractère relativement terrestre qui

fait que les tenants de l'école historique trouvent tant de coïncidences apparentes entre cette grande œuvre et la vision qui est devant nous. C'est justement parce que Luther s'est si fortement rapproché, non de la ligne de ministère de Paul, mais du témoignage prophétique de Jésus, lequel doit être rendu par les témoins du dernier jour, qu'il y a tant de points communs entre le caractère de sa vie et la tendance de ses travaux, et les prédictions de ce que ces témoins doivent enseigner, faire et souffrir bientôt. L'idée de comparer cette vision avec la propagation de l'évangile et la formation de l'Église à la Pentecôte, est, je ne puis penser autrement, une erreur fort grossière.

De plus, est-il vrai qu'il n'y a dans la vision aucun détail auquel la Réformation ne réponde exactement ? Le resplendissement du Soleil de justice implique-t-il une nouvelle publication de Son évangile ? Je ne doute pas que la pleine signification de la vision ne renferme un témoignage public à l'arrivée du « jour » ; mais pour cette raison même, l'évangile de la grâce est exclu, ainsi que peut le voir toute personne spirituelle qui examine sans préjugé Malachie 4. Car l'essence de l'évangile est que par lui, Dieu justifie l'impie et sauve le perdu ; au lieu de lire en Mal. 4 : « Et pour vous qui craignez mon nom [c'est-à-dire : le résidu pieux d'entre les Juifs], se lèvera le soleil de justice ; et la guérison sera dans ses ailes ; vous sortirez et vous prospérerez comme des veaux à l'engrais. Et vous foulerez les méchants, car ils seront de la cendre sous la plante de vos pieds, au jour que je ferai, dit l'Éternel des armées. Souvenez-vous de la loi de Moïse, mon serviteur ». Il peut y avoir une certaine ressemblance entre ceci et les buts et la carrière (non pas l'issue toutefois) des Réformateurs les plus belliqueux ; mais dans la proportion même de cette ressemblance, c'est l'opposé de l'évangile, ou de la conduite pratique qui en découle, et qui lui est conforme.

En outre, la nuée rappelle la délivrance d'Israël, comme l'arc-en-ciel rappelle l'alliance établie avec la terre, lorsque le gouvernement fut institué ; les colonnes de feu représentent la fermeté judiciaire ; et la voix forte comme celle d'un lion qui rugit, est la frappante et terrible affirmation des droits du Seigneur, précédée de l'acte significatif revendiquant le monde entier, et suivie de l'expression complète de la puissance de Dieu. Toutes ces choses, y compris le petit livre ouvert (lequel paraît signifier la prophétie connue relativement à la cité et au temple), sont des figures qui s'accordent pleinement avec la reprise prochaine des relations du Seigneur avec Jérusalem et les Juifs, et le monde en général ; mais aucune de ces figures, dans tout ce qu'elles impliquent, ne me paraît ressembler à l'évangile de la grâce de Dieu. Le ciel et l'Église sont entièrement hors de la vision ; il est question d'un peuple terrestre, et partant, de rois et de nations ; c'est la reprise, non pas de l'évangélisation, bien moins encore de l'édification du corps de Christ, mais du témoignage prophétique ici-bas. Le décret est publié. Le roi oint de l'Éternel est sur le point de prendre Sion, la montagne de Sa sainteté, et même les nations pour Son héritage, et les bouts de la terre pour Sa possession. Il n'a plus à faire des demandes au Père concernant les fils célestes, mais concernant le monde lui-même — Il n'a plus à se sanctifier par la vérité pour associer avec Lui-même en haut (Jean 17), mais Il doit briser les peuples avec une verge de fer, et à les réduire en pièces comme les vases du potier. « Maintenant donc, ô rois, soyez intelligents ; juges de la terre, recevez instruction » (Ps. 2). Voilà évidemment à quoi se rapporte la scène qui nous occupe. Tel est l'ordre de faits auquel elle sert de prélude. Si les Réformateurs avaient compris la haute vocation des saints, et la nature, le caractère et les conséquences de notre union avec Christ dans les lieux célestes, il y aurait eu contraste et non analogie avec la vision. De fait, ce fut, je le répète, l'effet de leur manque d'intelligence spirituelle comme chrétiens, et leur ressemblance aux Juifs pieux, qui imprimèrent à leur œuvre la ressemblance qu'on y trouve avec la scène que nous examinons.

Enfin, essayer d'établir une complète correspondance entre cette scène et la Réformation, c'est au moins en tordre le sens, et je pourrais presque dire, tomber dans l'absurde. Car dans son empressement à appliquer le principe des allusions, comme on l'a nommé, l'auteur des *Horae Apoc.* (Elliott), n'aperçoit pas même le lien des sept tonnerres avec Christ. Ce serait perdre une trop bonne occasion de faire allusion aux foudres du Vatican. Mais ici, chose étrange à dire, et en opposition, me paraît-il, avec le principe même invoqué, M. Elliott enlève ces tonnerres à Celui qui est le personnage principal de la vision et les applique exclusivement au Pape ! Le raisonnement sur lequel on appuie la

proposition, si monstrueuse pour tout esprit qui n'est pas sous le préjugé écrasant d'un système, — ce raisonnement me paraît manquer absolument de base, tout en n'étant pas indigne de l'ingéniosité bien connue de M. Elliott.

1. La faculté possédée par les tonnerres de faire entendre leur voix, n'est pas dépourvue de précédent dans ce livre (6:1), et de plus, les trompettes sont dites avoir cette même faculté aussi (8:13). Comparez aussi 16:7, pour l'autel. Le parallèle supposé en Jean 12:28, n'est certainement pas en faveur des oracles papistes.
2. Le pronom réfléchi implique sans nul doute que les voix étaient bien proprement les leurs, les sons propres aux tonnerres dont il est parlé ; mais qu'elles fussent en opposition avec le cri de l'ange, semblable au cri d'un lion qui rugit, c'est une conclusion extravagante. Quoi que l'on pense de la théorie d'une allusion à Léon X, même dans ce cas, l'analogie par rapport à toutes les autres visions est en faveur de l'idée que cela indique directement la parfaite expression de la puissance divine, comme un sceau de Dieu sur l'affirmation que l'ange fait de son droit.
3. Il me paraît presque effrayant d'avancer que la proposition « ne les écris pas », implique que les voix n'étaient « pas les véritables paroles de Dieu, mais plutôt une fausseté et une imposture » (H. A. vol. 2, p. 105). La raison véritable est très simple. Ce que nous avons ici, c'est le fait général que « la voix de l'Éternel » fait écho aux droits que Christ fait valoir à la possession du monde ; les détails ne doivent pas être écrits. L'apôtre Paul fut ravi dans le Paradis pour entendre des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer. Le prophète Jean allait écrire ce que les tonnerres annonçaient, mais la voix du ciel commande que ces choses soient scellées, et ne soient pas écrites — ce qui est une manière de faire des plus extraordinaires, si les paroles des voix sont supposées être les faux décrets de Rome, mais bien en harmonie avec cette conclusion que d'autres choses seraient encore révélées, avant que la puissance de Dieu s'exerce et que les droits de Christ prévalent par le jugement.
4. De là vient que je rejette entièrement, comme un corollaire de l'erreur précédente, l'idée qu'il y ait ici une allusion aux sept collines de Rome. Jusqu'ici, l'emploi du nombre sept dans l'Apocalypse a été entièrement indépendant de ce signe local, qui n'apparaît qu'au ch. 17 où le contexte prouve que Rome est en question. Ici, pour la même raison du contexte, les collines romaines sont une intrusion, et l'idée de plénitude est le seul sens naturel.
5. Cette remarque explique aussi la présence de l'article comme dans le cas des sept anges (chap. 8) qui, je le présume, n'ont pas de rapport spécial avec cette ville. Quant à l'opinion que ce n'est qu'aux bulles papales que les sept tonnerres apocalyptiques aient jamais été appliqués, elle est naturelle à la région d'où elle vient ; mais quand l'écrivain ajoute : « ou puissent jamais l'être », il dépasse, pensé-je humblement, les limites de la sagesse et de la modestie. Nul de nous n'est la mesure de la connaissance divine, ni de celle que le Seigneur peut accorder. De plus, je confesse, moi tout le premier, mon incapacité à discerner, même aidé de l'argumentation particulière des Horae, la liaison spéciale du serment de l'ange, avec les convictions puissantes des pères de la Réforme ou de leurs enfants protestants. Savonarole et d'autres avant lui, paraissent avoir été plus occupés de la proximité du royaume de Christ, que ne l'ont été Luther et ses collaborateurs. Ce qu'attendait le grand réformateur allemand, était plutôt la destruction du royaume du Pape par la *parole* seulement, et cela fondé sur le sens qu'il donnait à Daniel, autant qu'à l'apôtre Paul, c'est-à-dire, me semble-t-il, en contraste avec le livre ouvert et l'annonce si solennelle de l'ange. Mélanchthon n'a pas fait mieux que Luther quand il a appliqué Daniel 7 au mahométisme, et Daniel 8 au papisme. Je ne puis davantage admettre que la prophétie, telle qu'adressée à Jean et prêchée par les deux témoins, ou par n'importe qui d'autre, soit simplement l'acte d'exposer les Écritures et d'exhorter par elles, ainsi que le fait tout fidèle ministre de l'Évangile. En outre, prétendre que dans cette expression : « Va, prends le petit livre », et dans cette autre : « Il faut que tu prophétises encore », nous devons voir (et cette fois, cela va sans dire, non plus par allusion, mais réellement) une sorte de préfiguration de l'ordination des diacres pour annoncer l'évangile ou exercer le ministère chrétien, et la prise en main du Nouveau Testament pour le traduire en langue vulgaire ; et plus encore, que l'apôtre Jean en tant que représentant les

ministres fidèles de la Réforme à cette époque, implique que ceux-ci se trouveraient dans le fil de la succession apostolique — prétendre et soutenir de telles choses, me fait plutôt l'effet de jouer avec les sentiments que de s'occuper d'un exposé sérieux de ce chapitre.

Essayer d'appliquer les détails au passé, trahit que le système protestant exclusif n'est pas satisfaisant. Qu'il y ait un rapport de l'Apocalypse avec l'histoire passée, assez précis pour faire voir qu'une œuvre telle que la Réformation n'avait pas été méconnue de Dieu, je l'ai déjà admis dans une application de l'Apocalypse à une longue période. Mais l'entier accomplissement littéral de toutes les paroles du livre n'aura lieu qu'à la fin de notre ère.

## Chapitre 11

### Ch. 11:1

Dès l'instant où Dieu commence à agir ouvertement à l'égard de la terre, Israël entre bien sûr en première ligne, puis viennent les Gentils en connexion avec Israël (Deut. 32:8, 9). Nous avons eu les douze tribus dans la dispersion, et un nombre déterminé d'entre elles, scellé ; mais ce sont la Judée et Jérusalem qui forment surtout le premier plan du tableau que nous voyons ici : « Lève-toi », est-il dit au prophète, « et mesure le temple de Dieu, et l'autel, et ceux qui y adorent ». Ici, l'autel correspond clairement, je pense, à l'autel d'airain ; car l'autel d'or était à l'intérieur du temple. « Ceux qui y adorent » sont des personnes caractérisées par leur proximité avec Dieu. L'autel est l'expression d'un accès véritable auprès de Dieu, et ces personnes ont été approchées de Lui. C'était le lieu de l'holocauste qui marquait l'acceptation de l'individu. Or, ceci nous montre que Dieu reconnaît ici un certain nombre d'entre le peuple sur la terre, comme capable de s'approcher de Lui. « Mesure le temple » etc. indique et détermine, je suppose, la portion que Dieu s'appropriait pour Lui-même (11:1).

### Ch. 11:2

« Et le parvis qui est en dehors du temple, rejette-le, et ne le mesure point, car il a été donné aux nations, et elles fouleront aux pieds la sainte cité 42 mois » (11:2). Les Juifs sont reconnus de Dieu dans une mesure ; et par conséquent, il est parlé de leur ville comme étant la sainte cité, et des Gentils comme étant ceux qui la souillent en la foulant aux pieds.

Mais avant d'aller plus loin, il est important de rechercher s'il est fait allusion ailleurs dans l'Écriture, à cette période dénommée ici période de « quarante-deux mois ». Il est évident que le livre de Daniel dans l'Ancien Testament, est celui qui correspond le plus à l'Apocalypse dans le Nouveau. Nous trouvons en Daniel la mention d'une période de trois ans et demi, appelée dans un langage mystique : « un temps, des temps et une moitié de temps ». Voyons Dan. 7. Nous y trouvons les puissances Gentiles représentées par des bêtes sauvages, qui ont partiellement quelques ressemblances dans la nature. Il y a un lion avec des ailes, et un ours ; un léopard portant quatre ailes est le témoin de la rapidité de conquêtes qu'on verrait dans la puissance représentée par cette bête. Chacun sait que dans l'antiquité, jamais on n'a vu un empire s'étendre par des conquêtes rapides comme l'empire Macédonien [grec] sous Alexandre ; et non seulement cela, mais il avait des racines profondes, de telle sorte que même à ce jour, on en voit des restes, et ceux-ci n'apparaissent pas comme des restes exhumés, pour ainsi dire, mais ils se montrent par des effets vivants. La quatrième bête était d'un caractère composé, différente de tout ce qu'on avait vu auparavant. Elle avait dix cornes sur sa tête ; et après ces dix cornes, et au milieu d'elles, le prophète vit une autre petite corne qui montait. Cette dernière prend la place de trois autres cornes, et devient le grand objet dont l'Esprit de Dieu est occupé, non pas, bien sûr parce que quelque bien s'y rattache, mais à cause de sa mortelle hostilité contre Dieu et contre les Siens. Daniel voit plus particulièrement cette corne sous son caractère politique, et l'Apocalypse la présente plutôt sous son caractère politico-religieux. C'est

avec ce quatrième empire, la bête romaine, et en relation avec les Juifs, qu'est donnée la période de « un temps, des temps et la moitié d'un temps ».

Il est complètement aberrant de séparer la Judée de ces passages, et de vouloir y introduire Rome. Mais la cause en est manifeste. Les hommes se sont tellement occupés des controverses entre le protestantisme et le papisme, qu'ils ont naturellement cherché à découvrir dans l'Écriture quelque chose touchant le pape ; et voyant quelqu'un de plus méchant que n'importe quel autre (l'Antichrist), ils en ont conclu que l'Antichrist et le pape étaient un seul et même individu. Or, il est vrai que l'un et l'autre font des choses semblables jusqu'à un certain point. Mais en examinant les Écritures, vous trouvez que l'Antichrist prend place en Judée et en relation avec le peuple Juif, d'une manière que le pape n'a jamais faite. Je ne dis pas que le pape ne puisse pas agir ainsi ; mais il est impossible d'appliquer pleinement et exclusivement au pape comme tel ce qui est dit de l'Antichrist. Il y a un système à venir d'iniquité, et à la tête de ce système un personnage à venir, qui s'élèvera contre Christ dans Sa gloire et Ses droits juifs, et qui unira le pouvoir politique à la prétention religieuse, et cela dans la ville du grand Roi. Il y a beaucoup d'antichrists, c'est vrai, et l'on peut avec raison regarder le pape comme l'un d'eux, mais non pas comme l'Antichrist qui doit venir. Celui-ci est réservé pour le temps qui précèdera immédiatement l'apparition de Christ venant du ciel. Il essaiera personnellement de contrefaire le Seigneur Jésus et de s'opposer à Lui, et il sera personnellement renversé par Lui. On devrait être préparé à cet événement ; mais on s'imagine, au contraire, que la papauté est le dernier antichrist, et qu'elle devient si décrépée, qu'elle est bien près de descendre dans la tombe. Mais la Bible enseigne clairement que le développement le plus haïssable de l'iniquité est encore à venir, et que, lorsqu'il arrivera, il n'entraînera pas seulement les pays papistes, mais aussi les pays protestants, et les Juifs eux-mêmes dans ses tromperies fatales.

En Dan. 7, il est dit de la petite corne qu'elle proférait de grandes choses contre le Très-haut, et qu'elle consumerait les saints des lieux très-hauts, et qu'elle penserait changer les saisons et la loi, et que celles-ci seraient livrées en sa main jusqu'à un temps, des temps et une moitié de temps (Dan. 7:25). Or, il me paraît parfaitement clair que « les saisons et la loi » dont il est question ici, sont ceux avec lesquelles le prophète Daniel était familier. Les « saisons » ont trait aux fêtes d'Israël, et la « loi » avec l'ordre ou le rituel juif. Les saints des lieux très-hauts sont ceux que le prophète connaissait, et auxquels il s'intéressait ; cette expression vise, comme au ch. 12, « les fils de ton peuple » (c'est-à-dire du peuple auquel appartenait Daniel). Ceci montre qu'il y est parlé ici d'un ennemi spécial du peuple de Dieu en Judée, qui surgira en ce jour-là. Il se mêle aux Juifs au moment où ils commencent à être reconnus de Dieu dans une mesure. Ce pouvoir inique consume les saints des lieux très-hauts et pense changer les saisons et la loi ; celles-ci seront livrées en sa main. Ce ne sont pas les saints qui sont livrés entre ses mains, car Dieu ne les abandonne jamais à l'ennemi : Il peut permettre qu'ils soient tourmentés pour un temps, mais Il ne les abandonne jamais. Ce sont les saisons et la loi qui sont ainsi livrées pour un temps, parce que la nation n'est pas pleinement reconnue avant la venue du Messie. Les saisons et la loi lui sont donc livrées pour « un temps, et des temps et une moitié de temps ». Il s'agit de la même période que dans les 42 mois, qui donnent exactement le même laps de temps, si l'on admet qu'« un temps » signifie une année.

En Daniel, chap. 9, vous avez une autre désignation de temps, les fameuses 70 semaines. « Et après ces 62 semaines, le Messie sera retranché et n'aura rien » (Dan. 9:26 ; notez le « ces » qui fait que les 62 semaines se rajoutent aux 7 précédentes) ; c'est-à-dire qu'après 69 des 70 semaines, le Messie est retranché et n'a rien. Alors, par suite de ce retranchement, une interruption a lieu. Toutes les semaines ne sont pas écoulées. Il en reste une, la dernière, à accomplir ; elle est gardée à part, comme un maillon arraché à la chaîne qui précède. Vous remarquerez qu'après la mort du Messie, le Prince, il est fait allusion à un autre prince encore à venir, lequel est évidemment un prince ennemi, un prince du peuple romain. La grande méprise dans laquelle beaucoup sont tombés, c'est que ce prince serait Titus, qui est venu et a pris la ville de Jérusalem ; mais il n'en est pas ainsi. Le verset 26 ne déclare pas que le prince détruirait, mais que « le peuple du prince qui viendra détruira la ville et le lieu saint », et c'est ce qu'ils ont fait. Les Romains vinrent sous ce général. Mais lorsqu'il est parlé



du : « peuple du prince qui viendra », cela donne clairement à entendre, à mon avis, qu'un certain grand conducteur viendrait après, — un prince en rapport avec l'empire romain. Son peuple devait venir en premier, ce qui eut lieu sous Titus ; ensuite, le prince lui-même vient, ce que je crois être encore futur. Car remarquez bien que la destruction passée de la ville et du lieu saint, n'est *pas du tout comprise* dans le cours des 70 semaines. Elle a lieu après la 69ème et avant que la 70ème commence. Il y a eu, pour ainsi dire, une chaîne de 69 semaines d'années jusqu'à la mort de Christ ; elle fut alors rompue. Il restait un maillon important de la chaîne, la 70ème semaine. Que devient ce maillon ? Le dernier verset le reprend, et il en ressort assez clairement que cette 70ème semaine a affaire, non pas avec Christ, mais avec Son ennemi (l'Antichrist) qui sera manifestement en relation avec le peuple romain, et aussi avec les Juifs. Notez qu'au v. 26, après les 62 semaines ajoutées aux 7 qui les précèdent, c'est-à-dire après que le Messie est retranché, il n'est plus fait mention des semaines. Dans ce qui vient ensuite nous n'avons pas de date, jusqu'à ce que nous arrivions au vers. 27 ; c'est la preuve que ce qui survient entre deux n'est pas compté comme faisant partie de la suite continue des semaines. « Et la fin en sera avec débordement, et jusqu'à la fin il y aura guerre, un décret de désolations ». La ville et le lieu saint ont été depuis longtemps détruits ; mais les désolations durent « jusqu'à la fin », et elles se poursuivent encore.

Jusqu'à ces derniers temps (\*), parmi tous les peuples de la terre, c'était les Juifs qui avaient le plus de mal à entrer dans le pays. J'admets qu'il y a un changement dans les dispositions des nations envers Israël. Certains parmi les Gentils semblent oublier que les Juifs sont sous un jugement spécial de Dieu. Sans doute ce n'est pas une excuse pour traiter ce peuple avec dureté, mais c'est une raison sérieuse pour laquelle les hommes ne devraient pas se mêler politiquement avec eux. Pour les Juifs, se mêler ainsi avec les Gentils est une sorte d'apostasie ; et pour les Gentils, c'est mépriser le jugement de Dieu et finalement l'attirer sur eux. On découvrira que Dieu ne peut pas être avec une telle union. Je crois que lorsque les Gentils auront entièrement perdu la pensée de l'élection divine des Juifs, c'est alors que la main de Dieu confondra leurs desseins, et qu'Il interviendra pour faire sortir Son peuple distinctement et séparément de tous les autres, d'abord pour le jugement et ensuite pour la bénédiction. Quand tout semblera tranquille et prospère, Dieu fera échec aux projets de l'homme, car Il n'a pas rejeté Israël à toujours. Les Juifs peuvent avoir abandonné Dieu et s'être amalgamés aux Gentils, mais Dieu n'oublie jamais qu'Il a choisi les pères et qu'Il a fait des promesses quant aux enfants. Il est vrai que les Juifs ont pris la responsabilité d'être Son peuple et ont misérablement manqué à remplir leurs obligations ; mais Dieu ne manque pas à l'accomplissement de Son dessein. Lorsque les marins Gentils mirent Jonas à bord de leur navire, Dieu résolut de l'en faire sortir, et s'ils ne l'eussent pas jeté dans la mer, Dieu aurait brisé leur navire pour en faire sortir Son prophète et l'avoir à Lui dans Son œuvre. Ainsi en sera-t-il au jour qui approche rapidement.

(\*) Note Bibliquest : écrit en 1871

En Ésaïe 18, on trouve qu'il doit y avoir une restauration partielle d'Israël par la puissance Gentile, principalement au moyen d'une certaine puissance maritime « qui envoie des ambassadeurs sur la mer ». Ils pourront ramener une partie des Juifs dans leur terre, mais les Juifs seront encore en état de rébellion et d'incrédulité. Tout paraît florissant, mais soudain il survient un fléau de la part de Dieu. De façon tout à fait inattendue, Dieu permettra que l'ancienne inimitié des Gentils contre les Juifs se réveille, ainsi qu'il est écrit : « Les oiseaux de proie passeront l'été sur eux, et toutes les bêtes de la terre passeront l'hiver sur eux » (És. 18:6). Toute sorte de haine implacable leur sera montrée une fois de plus. Ils sont le corps mort, et là où est le corps mort, là s'assembleront les aigles. Les Gentils qui auront d'abord paru si bienveillants à leur égard prendront à nouveau leurs distances, et s'uniront une fois encore dans le but de les écraser. Et quelle sera la fin de tout cela ? Les Gentils étant retombés dans leur vieille haine contre Israël, Dieu épousera la cause de Son peuple. Dieu s'en abstient tant que l'homme s'en mêle ; mais lorsqu'une immense armée monte contre Israël, « en ce temps-là, un présent sera apporté à l'Éternel des armées, le présent d'un peuple répandu loin et ravagé, et de la part d'un peuple merveilleux dès ce temps-là et au-delà » (És. 18:7). Dieu, selon ce

que je comprends du prophète, se fera présent à Lui-même de Son Israël si longtemps dispersé et persécuté.

Ce qui précède fait voir combien il est naturel d'avoir en Apocalypse une réorganisation du régime politique et du culte juifs après l'enlèvement de l'Église au ciel et avant l'apparition de Christ. Nous y voyons un petit résidu, au milieu de la masse qui devait être livrée aux Gentils. Pendant 42 mois la cité sainte sera foulée aux pieds. Le Seigneur permet qu'une certaine période de temps continue à s'écouler pour la plupart, mais Il mesure pour Lui-même le temple et l'autel, et ceux qui y adorent. Il se peut que ce résidu soit égorgé, mais toutefois Il les apprécie. Dans un temps où une partie des Juifs est ainsi dans leur propre terre, mais où Israël comme ensemble n'est pas encore entièrement ramené par Dieu, à cette époque le prince Romain annoncé viendra, et il « confirmera une alliance (non pas l'alliance) avec les plusieurs [ou : « la multitude »] pour une semaine ». Je sais que quelques-uns appliquent ceci à Christ ; mais le Seigneur n'a jamais fait d'alliance pour une semaine ou sept ans. Il est impossible d'appliquer légitimement ces mots à une alliance que le Seigneur aurait jamais établie, bien moins encore à une alliance établie après Sa mort. « L'alliance éternelle » forme évidemment un contraste avec cette alliance établie pour une semaine, et elle n'en est pas l'accomplissement. Beaucoup interprètent le passage de Dan. 9:27 de cette manière, mais ceux qui le font, oublient qu'au verset précédent, Christ a été vu comme « retranché ».

« Au milieu de la semaine il fera cesser le sacrifice et l'offrande ; puis, à cause de la protection des abominations, il y aura un désolateur, etc ». Ici nous avons des événements subséquents, d'une nature tout à fait différente. On demandera : « Quand et comment devons-nous supposer qu'aura lieu cette cessation du sacrifice et de l'offrande ? Qui, et d'où est ce personnage qui les fait cesser ? « Le Messie, le prince », et le « prince du peuple qui viendra », sont-ils la même personne ou sont-ils deux personnes différentes ? Quant au Messie, l'histoire se clôt au v. 26. « Le peuple » de ce prince qui viendra, est ennemi d'Israël, *sujet* d'une puissance opposée, et non pas peuple du Messie. Au verset 27 le prince dont l'arrivée est annoncée au verset 26, est venu lui-même ; et c'est lui qui confirme une alliance avec « les plusieurs » [ou : « la multitude »], ou la masse des Juifs, pour une semaine ; mais au milieu de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'offrande, et à cause de la protection des abominations, etc. Le langage peut sembler quelque peu obscur, mais ce qui est au moins bien clair, c'est qu'il doit y avoir après la mort de Christ un certain prince (un Prince Romain) dont le peuple était d'abord venu causer une désolation depuis longtemps accomplie ; après quoi lui-même survient enfin. Au moment où il paraît sur la scène, la dernière semaine de Daniel commence. Cette interruption entre la 69ème et la 70ème semaine semblera peut-être étrange, et l'on demandera peut-être : Comment se fait-il qu'il y ait un pareil intervalle ? Mais le fait n'est pas sans précédent. En principe, c'est la même chose qu'en Luc 4, lorsque le Seigneur lisait dans le prophète Ésaïe. La portion lue était la description de Son propre ministère en Ésaïe 61:1, 2. « L'Esprit du Seigneur, l'Éternel, est sur moi... Il m'a envoyé pour panser ceux qui ont le cœur brisé... pour publier l'an agréable du Seigneur... Et il ploya le livre ». Il n'acheva pas le passage. Pourquoi ? Parce que, si l'on peut ainsi répondre avec révérence, la prophétie se poursuivait par « le jour de la vengeance de notre Dieu ». Proclamer l'an agréable du Seigneur, est ce que Christ a fait à sa première venue ; mais ce temps-là n'était pas le jour de la vengeance du Seigneur ; — de telle sorte que le christianisme tout entier et l'appel de l'Église s'intercalent entre l'an agréable du Seigneur et le jour de la vengeance. Quand Christ est venu en humiliation et en amour, c'était l'an agréable du Seigneur : c'est pourquoi Il ferma le livre ; mais le jour de la vengeance est différé jusqu'à ce que le Seigneur revienne en gloire.

Il en est de même en Daniel : les 69 semaines courent jusqu'à ce que le Messie soit retranché, puis nous avons une interruption évidente. La destruction de Jérusalem n'est pas comprise dans le cours des 69 semaines, et ne prend évidemment pas place dans la 70ème semaine. Car, si vous entendez que la dernière semaine commence à la mort du Messie, vous n'auriez que sept ans, alors que Jérusalem n'a été prise que 40 ans après la mort de Christ (\*). La 70ème semaine n'a rien à faire

avec ce siège et, de fait, les guerres et les désolations ont lieu avant la 70ème semaine, qui n'est citée qu'au dernier verset.

(\*) Si, selon Usher, on mettait la mort de Christ au milieu de la 70ème semaine, la confusion n'en est qu'aggravée. Car, en toute justice d'interprétation, la dernière semaine ne commence pas à s'accomplir avant que la ville et le lieu saint soient détruits par les Romains, pour ne rien dire d'un temps de désolation subséquent. Ainsi la manière de voir d'Usher sur le verset 27, place réellement la mort de Christ trois ans et demi, au moins, après la destruction de Jérusalem, si on considère bien le verset 26. La vérité est que la prophétie, si elle est bien comprise, laisse place pour, et permet de supposer, un intervalle de temps de durée indéterminée après que le Messie est retranché, et avant que commence la dernière semaine. Il est certain que l'invasion romaine et les désolations qui s'en suivirent pour les Juifs, hormis l'action du prince qui viendra, ne se rattachent pas plus aux 69 semaines qu'à la 70ème. Le texte lui-même prouve bien l'existence de ce long intervalle.

Dans le dernier verset (Dan. 9:27), une alliance est confirmée. Titus ou aucun autre prince romain ont-ils jamais conclu une alliance avec les Juifs pour une semaine ? Et de plus, il est dit : « À la moitié de la semaine il fera cesser le sacrifice et l'offrande ». Ceci montre qu'il y aura un renouveau de service religieux chez les Juifs à Jérusalem au dernier jour. Le sacrifice et l'offrande auront été rétablis, et ce prince, malgré l'alliance traitée avec eux, met fin à tout. Et puis, après ? Les abominations, c'est-à-dire l'idolâtrie, sont publiquement établies et protégées. Elles seront introduites jusque dans le sanctuaire même, ce qui n'était pas le cas lors de la destruction de Jérusalem. Il y eut alors beaucoup d'effroyable méchanceté, toute sorte d'autres crimes et d'excès, mais pas d'idolâtrie. Ici, au contraire, il est supposé que l'idolâtrie sera ouvertement admise dans le temple. Cela ne répond pas à la prise de la ville par Titus, ni à la mort du Seigneur Jésus-Christ ; car en ce temps-là l'esprit immonde de l'idolâtrie avait quitté la nation ; depuis l'époque de la captivité babylonienne, hormis la profanation d'Antiochus, la nation s'était gardée pure de telles abominations, et, en ce sens, se trouvait « vide, balayée et ornée ». Mais nous savons que l'esprit immonde doit revenir en plus grande force que jamais (Matt. 12:45). La chrétienté et le judaïsme contribueront, chacun de son côté, à produire la dernière forme du mal — l'antichristianisme. Vous vous rappelez que les Pharisiens accusaient le Seigneur, lorsqu'il était sur la terre, de faire Ses miracles par la puissance de Satan, et la signification de la parabole qui leur est alors présentée, est réellement l'histoire d'Israël lui-même. Le vieil esprit immonde s'en était allé ; le peuple et ses conducteurs étaient remplis de zèle pour leurs ordonnances. Mais que dit le Seigneur ? que le vieil esprit immonde, parti depuis longtemps, reviendrait. Et quand il reviendra, il amènera avec lui sept autres esprits plus méchants que lui-même. Les Juifs tomberont dans l'idolâtrie, unie à l'antichristianisme, et leur dernier état sera pire que le premier. Voir aussi Ésa. 65 et 66.

### **Ch. 11:3-4**

Mais revenons à l'Apocalypse. Nous avons constaté en Israël cet état de choses, savoir : la nation partiellement reconnue de la part de Dieu, et le culte qui s'exerce, et pourtant la profession extérieure est livrée à l'oppression des Gentils. Et remarquez que le Seigneur dit : « Et je donnerai puissance à mes deux témoins, et ils prophétiseront 1260 jours, revêtus de sacs » (11:3). Que le Seigneur fasse mention d'eux par le nombre de jours qu'ils passent ici-bas plutôt par un nombre de 42 mois, — semble indiquer la valeur qu'il attache à leur témoignage : Il le grandit, pour ainsi dire, autant qu'il peut. Il n'en donne pas la somme, comme lorsqu'il parle de la bête (13:5). Avec une tendre sollicitude, Il parle du temps en nombre de jours, comme s'Il les comptait tous un par un. « Ils prophétiseront mille deux cent et soixante jours, revêtus de sacs », un témoignage rendu dans l'affliction. Ce n'est pas le christianisme, ni l'état de choses qui suivra l'apparition du Messie en gloire ; mais c'est un temps de transition entre l'enlèvement de l'Église et sa sortie du ciel avec le Seigneur Jésus-Christ — le temps où l'homme aura ramené Israël dans sa terre, au moins la masse du peuple complètement impropre à être en relation avec Dieu. Il y a un petit résidu croyant, il y a un culte, il y a en outre un témoignage prophétique, mais tout cela est évidemment juif dans son caractère. En Zacharie, bien qu'il soit fait mention de deux oliviers, il n'y a pourtant qu'un chandelier (Zach. 4:11) ; ici, il y a deux lampes / chandeliers parce qu'il y a deux témoins, qui prophétisent touchant la gloire terrestre à venir, sans toutefois l'introduire personnellement. Ceci signifie que ce

n'est pas l'ordre régulier de Dieu, mais une preuve que Ses yeux sont en bien sur Son peuple, avant la venue de la plénitude de bénédiction.

### **Ch. 11:5-7**

« Et si quelqu'un veut leur nuire, le feu sort de leur bouche et dévore leurs ennemis ; et si quelqu'un veut leur nuire il faut qu'il soit ainsi mis à mort » (11:5).

Voilà ce qui montre que ce n'est pas un témoignage proprement chrétien, ni les fruits qui y répondent pratiquement. C'était justement ce que le Fils ne voulut pas faire lorsqu'Il était sur la terre (sauf, bien sûr, au sens figuré de Luc 12:49) et au sujet de quoi Il censura fortement Jacques et Jean pour l'avoir désiré (Luc 9:54, 55). Ici, au contraire, le feu sort de la bouche des témoins, et dévore leurs ennemis — chose parfaitement juste quand Dieu est sur le point de prendre le caractère de Juge sur la terre. Mais le Seigneur ne prend pas cette position maintenant. Il sauve les pécheurs, et autrement déploie la plénitude de la grâce ; et aussi longtemps qu'Il agit ainsi, Il ne peut pas désirer que les Siens soient les dépositaires d'une puissance terrestre. C'est pourquoi les miracles de Ses serviteurs, durant ce temps de la manifestation de Sa grâce, n'ont pas un caractère destructif. Le Seigneur peut agir aujourd'hui dans le cas de certains péchés comme Il a agi envers les saints de Corinthe : je ne vois pas pourquoi Il ne devrait pas agir ainsi en tout temps. Mais ce serait une chose étrangère au christianisme et contraire à tout ce qu'il respire, si un saint, parce qu'il aurait subi de la part d'un autre une méchante opposition, désirât à celui-ci la mort ou quelque malheur. Le christianisme montre que la victoire que la grâce nous fait remporter, c'est de montrer de l'amour et de la bonté à son ennemi. Cela peut amasser des charbons de feu sur sa tête ; mais telle est la manière de faire du Seigneur : surmonter le mal par le bien.

Cependant, c'est le Seigneur qui approuve ici la puissance destructrice qui accompagne le témoignage de Ses témoins juifs, car Il dit : « Je donnerai puissance à mes deux témoins... Et si quelqu'un veut leur nuire, il faut qu'il soit ainsi mis à mort ». Voilà ce qu'Il entendait qu'ils fissent — et ce qui, évidemment, était fait selon la pensée de Dieu. Cela indique une condition différente de celle du chrétien, qui est appelé à souffrir sans résister. Il s'agit de la fin de l'ère, alors que le christianisme aura achevé son œuvre, et que le Seigneur recommencera d'agir envers les Juifs.

De plus, le ministère et les miracles de ces témoins ont le même caractère que ceux accomplis par Moïse et par Élie. C'est ainsi qu'ils ont « pouvoir sur les eaux pour les changer en sang et pour frapper la terre de toutes sortes de plaies », comme au temps de Moïse ; et qu'ils ont « pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne tombe point de pluie durant les jours de leur prophétie » comme au temps d'Élie (11:6). Et effectivement, ce que l'on verra dans ces temps concorde passablement avec ce qu'on avait aux temps de Moïse et d'Élie. Il y avait alors de l'idolâtrie en Israël, et un témoignage remarquable de la part d'Élie contre elle. Dieu Lui-même châtiât Son peuple — les cieux au-dessus d'eux étaient comme de l'airain. Ainsi en arrivera-t-il de nouveau. Celui qui, dans ce temps-là, tiendra en main les destinées d'Israël sera un apostat qui admettra et imposera l'idolâtrie. En outre, Israël sera trouvé assujéti à l'autorité Gentile, comme aux jours de Moïse : — néanmoins, il y aura un petit résidu mis à part pour Dieu. Mais quoique ces deux témoins soient gardés pendant un certain temps par des miracles, toutefois dès que les jours sont achevés, il ne leur reste, pour ainsi dire, plus du tout de puissance. La bête qui monte de l'abîme leur fait la guerre, et ils sont tués comme d'autres hommes.

### **Ch. 11:8**

« Et leur corps mort sera étendu sur la place de la grande ville, qui est appelée spirituellement Sodome et Égypte, où aussi leur Seigneur a été crucifié » (11:8). Il est parfaitement clair que cette ville est Jérusalem. Plusieurs pensent que c'est Rome, parce que, comme je l'ai dit ci-devant, les protestants sont absorbés et influencés par leur controverse avec le papisme. Lorsqu'il est question des droits de Dieu sur la terre, Il attache le plus grand intérêt possible à son peuple Israël.

Mais pourquoi l'Écriture est-elle si brève au sujet du papisme ? Parce que Dieu ne reconnaît jamais Son église comme un peuple terrestre. La politique, les aspirations et les intérêts de ce monde suffisent bien assez pour ceux qui n'ont qu'une portion terrestre, et qui ne veulent pas d'intrus dans leur domaine. Mais rivaliser avec les pots de terre est au-dessous de ceux qui sont nés du ciel.

Nous voici maintenant, dans ce chapitre, à Jérusalem, le centre de ce que Dieu fait et de Son témoignage, et le centre de l'opposition qui monte de l'abîme. Le grand adversaire de Dieu et de Son témoignage est clairement nommé ici pour la première fois dans l'Apocalypse, comme étant « la Bête », absolument comme si vous connaissiez déjà tout sur elle. C'est une puissance remarquable, qui ne monte pas simplement de la mer comme au chap. 13, mais qui, ici comme au chap. 17, est dite « monter de l'abîme ». Cet empire ne monte pas de la terre, symbole d'un gouvernement stable, comme la seconde bête du chap. 13:11 ; ni seulement de la mer, qui figure une condition révolutionnaire instable. Dans notre passage, il est ajouté ce trait caractéristique vraiment extraordinaire et effrayant, qu'elle monte de l'abîme. Satan a directement à faire avec son dernier état. Les hommes ont de temps à autre caressé le projet de former un vaste empire universel. Charlemagne en fit l'essai, mais il échoua. Il ne posséda jamais l'ancienne terre romaine. Et plusieurs se rappellent un autre personnage qui eut la même chose à cœur, mais qui, lui aussi, échoua et mourut dans un triste exil. Mais le moment vient bientôt où ce plan se réalisera. Dans les autres empires, il y a toujours eu un gouvernement de la providence de Dieu. Dieu était au-dessus d'eux, demandant à son peuple d'être soumis aux autorités existantes, quels qu'en soient les éléments constitutifs. Le chrétien ne doit pas se mêler avec eux, mais il doit les reconnaître et leur payer les impôts. Mais un empire va naître qui sera autant sous le pouvoir direct et complet de Satan, que les autres empires ont été sous la providence directe de Dieu ; et Dieu retirera les soins et le frein qu'Il a maintenus sur les royaumes du monde, et permettra que tout mûrisse pour un chef soumis à Satan. C'est donc bien à juste titre que cet empire est dit monter de l'abîme.

Cela s'accorde avec ce que nous avons en Daniel. Le personnage qui se mêlera des affaires des Juifs d'une manière particulière (Dan. 7:25 ; 9:27) est la Bête romaine, le conducteur de ce même empire qu'en son dernier état Dieu ne reconnaît plus. Lorsque Jésus naquit, le quatrième empire ou empire romain, existait, et Dieu prit avantage de ses décrets pour introduire l'héritier de David à Bethléem. C'est la « Bête » qui était là. En Apocalypse 17, il est écrit : « La Bête qui était et n'est pas, et va monter de l'abîme » (17:8). Faites attention à ce trait important que Daniel ne donne pas et que Jean fournit. Celui-ci expose trois conditions successives de l'empire romain. Cet empire existait au temps de Jean ; puis il devait cesser d'exister ; et en dernier lieu, il devait monter de l'abîme, une influence satanique toute particulière se rattachant à sa condition finale. La Bête qui « n'est pas » décrit exactement l'état actuel de non-existence de l'empire. Les Goths et les Vandales se sont jetés sur lui et le vieil empire romain est arrivé à sa ruine. Depuis lors, les hommes n'ont pas été capables de le réorganiser, parce que Dieu avait une autre pensée. Dieu a déclaré dans sa Parole qu'il serait réorganisé, non par l'homme, mais par la puissance de Satan. La source de son existence viendra d'en-bas. Combien tout ceci est remarquable ! Nous avons eu le déclin et la chute de l'empire romain ; mais il est une chose qu'aucun historien ne pouvait signaler, que la prophétie seule indique et pouvait indiquer, à savoir la restauration de l'empire romain. Puisseons-nous voir cela, non pas comme étant sur la terre, mais comme le regardant du ciel.

Je crois que ceux qui rejettent l'Évangile aujourd'hui, seront entraînés, s'ils vivent encore, dans les terribles tromperies de ce jour-là. Ils recevront la marque de la Bête à leur front ou à leur main droite ; ils adoreront son image ; et il est écrit par Dieu que ceux qui le feront, seront tourmentés dans le feu éternel. Le monde peut s'imaginer, à cause de l'accroissement de grandeur, de prospérité et de luxe qui existera alors ou qui sera apparu préalablement, que le millénium est arrivé ; mais ce sera le millénium de Satan. Tel est le sort réservé à ces pays-ci ; car cela fait partie du juste jugement de Dieu que là où l'Évangile aura été prêché et où le monde en fait peu cas, jusqu'à permettre l'idolâtrie pour des raisons politiques, Dieu retire la lumière et y envoie une énergie d'erreur. Et c'est alors que Satan produira l'homme de péché. Tout cela est d'une importance pratique immense. On

peut demander : « À quoi bon pour nous de savoir cela, si, comme chrétiens, nous devons être enlevés auparavant ? ». Parler ainsi, c'est dédaigner ce que Dieu s'est plu de nous révéler. Lorsque Dieu lui annonça d'avance la destruction de Sodome, Abraham ne dit pas : « En quoi cela me regarde-t-il ? » Dieu aime que nos cœurs débordent en louange et en gratitude à cause de Sa grâce et de Son amour pour nos âmes ; mais Il nous fait part aussi de la triste destinée qui attend le monde, et Il réveille l'esprit d'intercession, comme avec Abraham pour Lot, pour les saints infidèles qui peuvent s'y trouver mêlés.

### **Ch. 11:9-10**

Je voudrais juste remarquer, quant aux deux témoins, qu'il n'est pas nécessaire de les considérer comme étant deux personnes : ce pourrait être deux cent. Ils sont présentés comme deux témoins (que ce soit littéralement ou non), parce que c'est un principe divin que « par la bouche de deux ou de trois témoins toute parole sera établie ». Dieu offre un témoignage suffisant. Ceux-ci maintiennent les droits de Christ sur la terre, et qu'Il est « le Seigneur de la terre », et c'est ce qui excite l'inimitié. La « bête » ne se serait peut-être pas autant soucieuse d'eux s'ils avaient parlé du « Seigneur du ciel », mais ils réclament la terre, non pour eux-mêmes, mais pour Lui, et c'est ce que les hommes ne supporteront pas.

L'incrédulité aime jouir maintenant, et tout ce qui y met obstacle et met la conscience mal à l'aise, est haï et mal venu. Aussi, lorsque le témoignage est achevé et que les témoins sont renversés, ce n'est pas seulement la bête, mais les deux grandes catégories de l'espèce humaine qui sont affectées de leur chute. « Et ceux des peuples et des tribus et des langues et des nations voient leur corps mort durant trois jours et demi, et ils ne permettent pas que leurs corps morts soient mis dans un sépulcre. Et ceux qui habitent sur la terre se réjouissent à leur sujet... et s'enverront » etc. (11:9, 10). Ce n'est pas la première ni la seule fois que nous trouvons cette distinction établie entre « les peuples, et tribus, et langues, et nations », et « ceux qui habitent sur la terre ». Cette dernière expression ne désigne pas simplement des hommes sur la terre ; elle a une portée morale et désigne ceux qui ont essentiellement leurs pensées aux choses de la terre, ceux qui par le cœur et par la vie, ne s'élèvent pas au-dessus de la terre. Les corps morts des témoins sont étendus sur la place de la grande ville, et ceux d'entre les peuples et tribus et nations les y voient trois jours et demi, et ne permettent pas qu'ils soient mis dans un sépulcre. Voilà qui était déjà mauvais, comme méchanceté de l'homme contre ceux qui ont rendu témoignage pour Dieu. Mais « ceux qui habitent sur la terre » vont beaucoup plus loin ; car chez eux, il y a des réjouissances positives, ils s'amusent et s'envoient des présents l'un à l'autre. Et pourquoi tout cela ? « Parce que ces deux prophètes », est-il écrit, « tourmentaient ceux qui habitent sur la terre ».

La distinction que j'établis ici n'est pas purement imaginaire, ou fondée sur un seul passage. Vous trouverez la même chose ailleurs. Ainsi, chap. 14:6, où l'on voit l'inverse de ce que nous avons ici, il est dit : « Et je vis un autre ange volant par le milieu du ciel, ayant l'évangile éternel, afin de l'annoncer à ceux qui sont établis sur la terre et à toute nation et tribu et langue et peuple ». Dans notre passage, nous avons premièrement la masse des peuples Gentils qui manifestent leur méchanceté envers les deux témoins en ne permettant pas que leurs corps morts soient ensevelis. Mais il y a une réjouissance spéciale de la part de ceux qui habitent sur la terre, ou qui ont leurs pensées aux choses de la terre. Au chapitre 14, au contraire, Dieu envoie un message solennel, l'évangile éternel. Et par qui commence-t-il ? Par les plus mauvais, « ceux qui habitent sur la terre » « tous katoikountas » littéralement « qui sont assis », ce qui me semble plus fort que « tous katoikountas » — ; puis ensuite le message s'étend aux hommes en général. En poursuivant cet examen, vous trouverez la même distinction confirmée par d'autres passages. En d'autres termes, « habiter, ou être établi, sur la terre » n'est pas une simple description de la position extérieure des hommes, mais c'est l'expression d'une condition morale.



## Ch. 11:11-13

Mais revenons à notre sujet — Dieu intervient. « Et après les trois jours et demi, l'esprit de vie venant de Dieu entra en eux ; et ils se tinrent sur leurs pieds et une grande crainte s'empara de ceux qui les contemplaient. Et ils (\*) ouïrent une grande voix venant du ciel, leur disant : Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans la nuée, et leurs ennemis les contemplèrent » (11:11-12). Ce n'est pas simplement « dans *une* nuée » selon le Texte Reçu, mais « dans *la* nuée ». Je pense qu'il s'agit de la nuée que l'on voit au début du ch. 10 enveloppant l'ange puissant. Ce fut la nuée — symbole spécial et connu de la présence de l'Éternel — qui reçut les témoins, et démontra ainsi que leur Seigneur, le Seigneur du ciel aussi bien que de la terre, était pour eux. Ils montèrent au ciel à la face même de leurs ennemis.

(\*) Les deux plus anciens manuscrits en lettres onciales connus jusqu'ici, Aleph, A, C et P, avec un grand nombre de manuscrits à lettres cursives, confirment le Texte Reçu, ce qui me paraît renforcé encore par le fait qu'ailleurs dans le livre, il y a : *ékousa*. Car sous de telles circonstances, l'idée d'assimilation, soit par accident soit à dessein, est bien plus vraisemblable que l'idée de différence. S'il en est ainsi, le sens est que les témoins ont reçu une justification publique et glorieuse en face et aux oreilles de leurs ennemis.

« Et à cette heure-là, il y eut un grand tremblement de terre, et la dixième partie de la ville tomba, et sept mille noms d'hommes furent tués dans le tremblement de terre, et les autres furent épouvantés et donnèrent gloire au Dieu du ciel » (11:13). Avant d'aller plus loin, je dirai un mot sur la distinction remarquable qui se rencontre en ce verset même. Les témoins rendaient témoignage au Seigneur de la terre ; mais ceux qui furent épouvantés en voyant de quelle manière la cause de Ses serviteurs martyrs était justifiée, donnèrent gloire au Dieu du ciel. Dans ce jour-là, il sera plus facile aux hommes de reconnaître Dieu en haut d'une manière vague, que de le reconnaître Seigneur de la terre, s'occupant Lui-même de ce que les hommes font ici-bas. En reconnaissant Dieu comme Dieu du ciel, on peut ne le voir que comme quelqu'un à distance ; quoique, dans ce sens plus élevé je puisse le connaître comme Celui qui est descendu ici-bas afin de me donner une part avec Lui en haut. Ainsi donc, Dieu dans le ciel est ou bien extrêmement proche des siens, ou bien à grande distance pour ceux qui ne sont travaillés que par cette terreur passagère. L'homme du monde peut bien supporter la pensée d'un Dieu éloigné de lui ; et c'est précisément ce que nous avons ici. Les hommes étaient alarmés par ce qui approchait. Mais le témoignage n'était pas reçu, il n'y avait pas de conversion. C'est devant le Seigneur de la terre que les hommes auraient dû se courber. Ils donnent gloire au Dieu du ciel. Mais c'est trop tard. Ils sont tués dans le tremblement de terre, « sept mille noms d'hommes », comme on doit le rendre littéralement.

Avant tout nous avons vu le résidu sacerdotal au milieu des Juifs au dernier jour, occupé à rendre culte à Dieu, — le résidu saint de Dieu. Après cela, nous avons les témoins qui sont loin d'apporter de la part de Dieu ce qu'Il manifeste aujourd'hui, mais qui soutiennent Ses droits par rapport à l'avenir, comme l'implique bien sûr la prophétie. Ici, je puis faire une autre remarque. Il y a dans l'Apocalypse une expression souvent mal comprise : « Le témoignage de Jésus est l'esprit de prophétie » (cf. 19:10). Cette expression ne veut pas dire que toute la prophétie se rapporte au Seigneur Jésus-Christ (ce qui peut être vrai dans un certain sens), mais que le témoignage de Jésus tel que ce livre le contient, — ce dont Jésus témoigne dans ce livre — est l'esprit de prophétie. C'est le Saint Esprit comme Il nous est montré tout le long du livre ; non pas amenant les âmes en communion actuelle avec le Seigneur Jésus dans le ciel, mais communiquant ce qu'Il doit faire bientôt. Eux, les témoins, soutenaient les droits de Christ par rapport à la terre. Quoi que les hommes en pussent dire, le Seigneur était Celui à qui la terre appartenait, et Il allait bientôt venir exercer ces droits.

## Ch. 11:14-15

La fin du chapitre renferme une troisième chose. Outre une position sacerdotale, et puis un témoignage prophétique, il y a maintenant le royaume qui vient. La trompette sonne. Et maintenant il ne s'agit plus, comme dans le cas des témoins, d'une proclamation environnée de puissance miraculeuse ; cela avait pris fin : leur propre sang avait scellé leur œuvre. Mais s'il semble que la Bête

a joué une partie facile dans leur mise à mort, Dieu dirige l'attention sur autre chose : « Le septième ange sonna de la trompette, et il y eut dans le ciel de grandes voix » (11:15) etc. Voilà la proclamation d'un royaume, qui toutefois n'est pas entendue sur la terre, mais dans le ciel ; et aussitôt que cette proclamation a eu lieu, ceux qui ont la pensée de Christ, « les 24 anciens qui étaient assis devant Dieu sur leurs trônes, tombèrent sur leurs faces et rendirent hommage à Dieu » (11:16).

Je désire ajouter un mot sur ce verset 15. La manière dont on l'a rendu, l'a beaucoup affaibli dans sa forme. En voici la véritable force : « Le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu ». À mon avis, cette forme donne au verset une signification bien différente et un poids bien plus grand. C'est le royaume du monde ; et pourquoi ? Parce que ce livre, dès le commencement, nous a fait voir qu'il y avait un royaume d'un ordre tout à fait différent. Au chap. 1, Jean parlait de lui comme d'un « frère qui a part avec vous à la tribulation, au *règne et à la patience* de Jésus-Christ ». Ainsi, le royaume (ou règne) de Christ existe maintenant, et pourtant il est caractérisé ou du moins accompagné de tribulation et de patience. Mais ici, l'ange proclame le royaume du Seigneur et de Son Christ, par rapport à ce monde. Précédemment, il s'agissait d'un royaume connu seulement de la foi et réclamant de la patience — une chose que, par conséquent, le monde ne voudrait pas croire. Parlez-lui d'un royaume dont les sujets souffrent, et où Christ permet qu'ils souffrent au lieu de faire valoir ses droits ! Et c'est là, exactement, ce par quoi les enfants de Dieu ont été appelés à passer depuis ce jour jusqu'à présent.

Mais permettez-moi de dire que ceci montre l'extrême erreur de beaucoup de braves gens qui pensent qu'il est tout à fait juste de se servir de la puissance terrestre pour chercher à établir la cause de Christ. Pour ne considérer que le Puritanisme, sans parler du Romanisme, ses partisans ont complètement oublié que le royaume de Christ est actuellement un royaume de patience, et non de puissance. Ils se sont figurés que parce que leur cause était juste, au moins à ce qu'ils croyaient, il ne leur convenait pas de souffrir ; au lieu que la chose même sur laquelle Dieu insiste, est que, parce que le monde a tort et que Ses enfants ont raison, il leur faut donc souffrir. C'est ainsi que Pierre rend ce témoignage : « Si en faisant bien vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu ». Là vous avez évidemment la grande conséquence morale du royaume de Christ dans les choses pratiques : un chrétien fidèle n'est pas « souffleté » parce qu'il fait mal, mais parce qu'il fait bien. Et pourtant, même parmi le peuple de Dieu, on trouve le fait d'être souffleté pour avoir mal marché. Quelle fut l'épreuve de Lot ? Et quelle fut l'épreuve d'Abraham ? L'épreuve avait pour but de prouver qu'Abraham était fidèle ; mais pour Lot, elle provenait de ce qu'il était infidèle. Ce n'est pas qu'Abraham ait toujours été fidèle envers Dieu ; mais chez lui l'infidélité était l'exception, tandis que je crains bien qu'elle ne fût trop souvent la règle chez le pauvre Lot. Lot était sans doute plus heureux dans ses circonstances extérieures. Il était à la porte de la ville, nous est-il rapporté, siégeant là où il n'aurait pas dû, bien que ce soit là où la chair aime à se trouver. Nous ne devons pas supposer pourtant qu'il fut entraîné dans l'impiété du corps politique où il habitait. Sans nul doute Lot pouvait fort bien leur faire des reproches à l'égard du mal qu'ils commettaient, mais pour autant qu'il s'agisse de Dieu, il occupait une place de déshonneur, sans toutefois participer au péché commis ouvertement, si l'on ne pense qu'à sa conduite morale. Par la miséricorde de Dieu il fut délivré, mais il le fut ignominieusement. Ses gendres restèrent en arrière ; sa femme fut transformée en un monument durable de sa folie et de son péché.

Abraham connut un autre genre d'affliction, celle d'un homme qui connaissait Dieu et qui était sorti à Sa parole. Nous voyons des manquements chez Abraham, comme par exemple en Gen. 12 et 20. Mais malgré des faux pas, Abraham fut, si nous considérons l'esprit de sa marche dans son ensemble, un homme béni de Dieu au plus haut point, et un modèle de foi pour tous, comme Dieu le place devant nous en Hébr. 11 et ailleurs. Il connut l'épreuve, parce qu'il était fidèle à Dieu et à son appel. Lot connut l'épreuve parce qu'il voulait saisir des jouissances présentes, une place dans le monde. Et quelle fut l'issue ? Un coup frappe le monde, et Lot en est emporté : tout ce sur quoi il avait placé ses affections est balayé, et ne lui est rendu que par l'intervention d'Abraham venu à



temps à son secours, puis tout cela est définitivement tout reperdu lorsque le jugement vient fondre sur Sodome. Pour finir, une sombre tache de honte reste empreinte sur cet homme, et il lui faut apprendre amèrement que, pour le croyant, une voie mondaine est une voie où la peine et les déceptions sont fréquentes, — et quand on y persévère, c'est une voie qui assure l'affliction pour le présent, et qui laisse derrière elle la semence de la misère et les fruits de la honte. Si nous sommes véritablement des enfants de Dieu, il nous faut passer par l'un ou l'autre de ces genres de souffrances : ou par la souffrance qui vient sur le monde, si nous sommes infidèles à Dieu ; ou par les souffrances de Christ, si nous confessons son nom.

Ainsi donc, le septième ange donne le signal que cette forme mystérieuse du royaume touche à sa fin. Les voix célestes proclament que le royaume de ce monde est devenu celui du Seigneur et de son Christ. Au lieu d'avoir un royaume ouvert seulement à la foi, et que nul n'apprécie sinon le croyant — un royaume dont la portion terrestre est la tribulation et l'attente du Seigneur, seule place que puisse maintenant prendre l'espérance — au lieu de cela, nous avons un changement complet. Dieu ne permettra pas que le monde soit plus longtemps le camp, la parade et le sport de Satan. Et lorsque sonne la septième trompette, il est annoncé que ce royaume du monde de notre Seigneur est venu. Si l'on objecte que le Seigneur Lui-même déclare, en Jean 18, que Son royaume n'est pas de ce monde, je répondrai que ceci est hors de propos. Ce monde n'est jamais la source du royaume de Christ, mais n'est-il pas destiné à en être la sphère ? Le monde n'était pas Son royaume à ce moment-là, mais cela ne prouve pas qu'il ne doive jamais l'être en quelque temps à venir, où Il combattra avec Ses serviteurs, quoi que d'une manière toute nouvelle. Ici, vous avez cette parole positive de Dieu, que le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu. La souveraineté sur l'univers est transférée au Seigneur Jésus

« Et il régnera aux siècles des siècles ». Sans doute il faut prendre l'expression « aux siècles des siècles » selon son contexte. Lorsqu'il est question de l'éternité, il faut la prendre dans son étendue pleine et illimitée ; mais ici elle ne peut que signifier « pour toujours », dans le sens de : « aussi longtemps que durera le monde ». Et je sens, bien que ce ne soit pas la pensée la plus brillante dont nos âmes puissent jouir en rapport avec l'avenir, que le fait que le Seigneur Jésus doive prendre possession du monde, communique un très grand repos au cœur au milieu de toute la confusion actuelle. Cela élève au-dessus de l'esprit du présent ; parce que si je sais que la place de l'Église n'est pas ici-bas, mais que je suis maintenant dans le règne et la patience de Jésus-Christ, je n'aurai pas besoin d'honneur ou de puissance dans ce monde. Nous devons avoir une place bien meilleure dans le ciel, et les saints, qui se trouveront sur la terre lorsque le Seigneur apparaîtra et que nous apparaîtrons avec Lui en gloire, seront dans une position de sujets. Mais quelle est la position de ceux qui sont dans le règne et la patience du Christ Jésus ? Nous ne serons pas simplement des sujets de Christ lorsqu'Il viendra ainsi, mais des rois régnant avec Lui. Dès maintenant même, ceux qui sont rejetés pour Christ, sont des rois rejetés. Ils ne chantent pas seulement : « À Celui qui nous aime », mais encore : « qui nous a faits rois et sacrificateurs pour son Dieu et Père ».

Le Seigneur possédera un royaume approprié à la terre, mais les Juifs ne sont pas destinés à être rois. Ils occuperont sur la terre une place d'honneur ; mais même quand la nation sera convertie à Dieu, ils ne jouiront pas de cette proximité qui appartient à toute âme, Juive ou Gentile, qui croit en Christ maintenant. Notre portion peut paraître à l'incrédulité une portion éprouvante, et en effet elle est éprouvante pour le temps présent. Mais le Seigneur Jésus a marché dans ce sentier auparavant, et Il a connu la souffrance comme nul autre ne le pouvait. Il l'a traversée tout entière, et quand Il viendra prendre le royaume, Il assignera une place à chacun de ceux qui auront souffert pour Lui. Ils seront comme les compagnons intimes de David lorsqu'il parvint au trône. Il y a David dans la caverne d'Adullam, et David pourchassé dans les montagnes par Saül ; mais dans toutes ces circonstances, c'était la foi de David, comme moyen, qui avait allumé la flamme dans leurs cœurs. Ils avaient saisi le ton de l'âme de David. Bien qu'il leur fallût endurer la tribulation pour un temps, et qu'il se trouvât beaucoup de fous du genre de Nabal qui accusait David d'être un serviteur fuyard, voilà que, malgré sa susceptibilité et sa promptitude à ceindre l'épée à son côté, David accepte

quand même la parole d'un vase plus faible [féminin] et se retire pour une place meilleure, celle de la grâce — la place où le bien se pratique, où l'on souffre pour le bien et où l'on endure avec patience (1 Sam. 25). Et bientôt après vient le trône. Et puis ensuite ? Les pauvres persécutés qui avaient connu le sentier de la souffrance, et qui avaient partagé les tribulations de David au jour de son rejet, les voilà partageant maintenant ses honneurs. Où était Jonathan en ce jour-là ? Il est vrai que son cœur s'était attaché à David, mais sa foi ne fut pas en état de supporter l'épreuve. Quelle en fut la conséquence ? Il tomba sur la montagne de Guilboa avec son misérable père ; et celui dont le cœur aurait volontiers donné la première place à David, et qui s'était déjà dépouillé pour l'amour de David, le voilà maintenant qui tombe avec le monde auquel il était resté extérieurement lié jusqu'à la fin. C'est ainsi que, quelle que soit notre affection pour Christ, si nous restons dans une fausse position mondaine, ce ne sera jamais à notre honneur au jour de Christ, où ceux qui auront souffert avec Lui, régneront avec Lui. Puissions-nous attendre ce royaume avec des cœurs exercés par la vérité !

On trouve bien des personnes qui n'aiment guère entendre parler du royaume de Christ, et qui prétendent toujours préférer quelque chose qui touche davantage aux besoins immédiats de l'âme. Mais Dieu ne saurait-il pas mieux ce dont nous avons besoin ? Ce dont nous avons le plus besoin, c'est de ne pas nous confier en nous-mêmes, mais dans le Dieu vivant. Tout en donnant toujours la première place et la place finale à la croix de Christ, puissions-nous ne pas oublier que son royaume vient ! Si la croix est le seul lieu de repos pour le pécheur, c'est le royaume qui réjouit et encourage le chrétien dans son sentier de foi et de patience. Ceux qui suivaient David dans ses souffrances, étaient séparés de tout le monde d'alentour, où qu'ils aillent. Ils étaient rassemblés, venant de toutes conditions et de partout ; mais entourer David, et participer aux pensées et aux desseins de Dieu à son égard, voilà ce qui les soutenait. Bien que Dieu ait oint le Seigneur Jésus-Christ pour cela même, Il n'a cependant pas encore pris possession du royaume dans le sens de ce « royaume du monde » dont j'ai parlé. Rejeté et crucifié, Il est monté en haut, et nous L'attendons tout en souffrant patiemment. Mais le jour approche rapidement, où ce ne sera plus la tribulation et la patience, mais la puissance et la gloire. Toutes choses seront assujetties à Christ, et Il régnera aux siècles des siècles.

### **Ch. 11:16-18**

Lorsque cette nouvelle est annoncée dans le ciel, les 24 anciens se lèvent de leurs trônes (11:16). Quelle douceur dans cet acte ! Auparavant, lorsque la gloire était attribuée à Dieu, ou que l'Agneau paraissait sur la scène, ils se jetaient sur leurs faces devant Lui. Ils étaient prêts pour tout ce qui exaltait la Déité ! S'il s'agissait du Créateur (ch. 4), ils se prosternaient devant Celui qui est assis sur le trône ; s'il s'agissait de l'Agneau immolé sur le point de dévoiler les secrets de l'avenir (ch. 5), ils tombaient sur leur face devant Lui, et le proclamaient digne.

De même ici la dernière trompette sonne, « le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ » est annoncé, et immédiatement les 24 anciens tombent sur leurs faces, rendant grâce à Dieu de ce qu'Il a pris Sa grande puissance et est entré dans son règne. Mais ce fait, il est vrai, n'a pas lieu sans beaucoup de douleur pour les hommes coupables, car il faut que l'épée du jugement nettoie le chemin afin que le sceptre de la justice ait libre cours. « Les nations se sont irritées, et ta colère est venue » etc. (11:18). Mais ils savent bien que s'il faut que l'homme tombe avec fracas, il sera toutefois exalté de la seule manière qui soit vraie et durable dans le royaume de notre Seigneur et de son Oint. Et, en conséquence, ils rendent grâce au Seigneur Dieu Tout-Puissant « qui est, et qui était [et qui vient] » (11:17).

Je demande la permission d'omettre le membre de phrase entre crochets : [et qui vient] (\*) — non pas d'après une conjecture (parce que conjecturer sur l'Écriture, c'est de la présomption), mais en vertu de ce que maintiennent les meilleurs manuscrits faisant autorité touchant la Parole de Dieu. Ce dernier membre de phrase [et qui viens] a été introduit dans le but de faire concorder la phrase avec d'autres passages où elle se trouve contenue.

(\*) Note Biblique : Le Texte Reçu contient ces mots « et qui vient ». La traduction J.N. Darby française les omet.

Vous vous rappelez qu'au ch. 1, la salutation est ainsi conçue : « Grâce et paix vous soient de la part de Celui qui est, qui était, et qui vient ». Chacun de ces trois membres de phrase est de Dieu. Elles affirment qu'Il est l'Éternel, Celui qui est, qui était et qui vient ; en bref, ces trois titres sont presque la traduction en grec du nom de l'Éternel — nom qui signifie : Celui qui est toujours le même. La même chose est répétée chap. 1:8, mais il s'agit alors non pas de la salutation de Jean aux assemblées, mais de la parole directe de Dieu Lui-même : « Moi, je suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, qui est, et qui était et qui vient, le Tout-Puissant — paroles qui désignent l'invariable continuité de Son Être. Au ch. 4 se trouve une petite différence d'avec l'ordre donné dans les passages précédents, et cela tout à fait à propos. « Saint, saint, saint, Seigneur Dieu Tout-Puissant, qui étais, qui es et qui viens ». Ici ce n'est pas : « qui es et qui étais », mais « qui étais et qui es ». Ce changement peut paraître sans importance, mais il a bien sa signification. Au chap. 1, l'insistance repose sur les mots « qui est », parce que Dieu se présente comme Celui qui existe dans toute l'éternité. L'expression : « qui était » vient en premier au ch. 4, parce que les animaux (qui avaient été les instruments des jugements de Dieu dans les dispensations passées, comme ils le seront dans la dispensation future) regardent le passé, et par conséquent, n'insistent pas sur le « qui es », mais commencent par ce que Dieu a toujours été dans le passé. On les avait d'abord vu au jardin d'Eden sous forme de Chérubins (Gen. 3), ensuite ils forment une sorte de représentation de la puissance judiciaire de Dieu dans le tabernacle et dans le temple (Exode 25 et 1 Rois 6) ; puis, finalement, on les voit en action à l'époque où Jérusalem fut balayée et où le jugement de Dieu tombe sur Israël. En Apoc. 4 et Éz. 1 et 11, ces animaux, qui avaient été les témoins des voies de Dieu dans tout le passé, commencent par déclarer que Dieu « était », la perfection de son Être, telle, si l'on peut dire ainsi, qu'elle s'était déployée historiquement. Au chap. 11, les mots « et qui viens » sont omis, parce que la venue du royaume du monde de notre Seigneur est en train d'être célébrée, de sorte qu'il n'est pas besoin d'ajouter quelque chose. Avant qu'Il entrât dans Son règne, ces paroles étaient bien appropriées ; mais ici, elles conviendraient difficilement. Comme j'ai trouvé que les meilleures autorités rejettent ces mots, il est parfaitement légitime de montrer comment la meilleure version est en harmonie avec la vérité de Dieu dans le passage même.

La signification générale du verset suivant (11:18) est claire. « Les nations se sont irritées, et ta colère est venue, et le temps des morts pour être jugés, etc. », — toutes choses qui doivent recevoir exécution après. C'est en quelque sorte une vue générale de ce qui allait avoir lieu à partir du commencement du royaume, une fois jugées les diverses sortes de corruption, et durant le millenium jusqu'à « la fin », où tout jugement se terminera.

### ***Vue générale du chapitre***

Les trois grandes pensées de ce chapitre sont donc, ainsi que nous l'avons vu, le culte sacerdotal (11:1) ; puis un témoignage prophétique (11:3-14) ; et enfin, le royaume annoncé dans le ciel comme venu (11:15). Le Seigneur veuille que nos cœurs, amenés dans la jouissance de tels privilèges, soient avec Christ, non-seulement à cause de la bénédiction, mais pour l'amour de Lui-même. Christ vaut mieux que toutes les bénédictions qui viennent de Lui ; et nous ne jouirons jamais de ce qu'Il donne, que dans la proportion où nous jouirons de Lui-même.

### ***Ch. 11:19***

Je crois que l'ouverture du temple dans le ciel marque une nouvelle partie du livre, et qu'en conséquence, elle est reliée non pas tant avec ce qui précède, mais plutôt avec ce qui suit ; car il est clair que les versets précédents (11:15-18) donnent la voix de la dernière trompette, et l'annonce des conséquences de ce que Dieu prend Sa grande puissance et entre dans Son règne — non pas la domination de l'homme seulement, mais la puissance de Dieu se manifestant d'une manière entièrement nouvelle. Il y avait eu des exemples de Sa puissance, mais non pas en rapport avec Christ, au temps où Il combattait avec Son peuple et renversait les Cananéens. Mais ensuite cette puissance dut s'exercer au milieu d'un Israël défaillant et coupable, et sans son Messie ; souvent Il lui

fallut agir contre le peuple lui-même, et non contre ses ennemis seulement, parce que Dieu ne peut jamais traiter alliance avec le péché. Mais maintenant, au temps de la dernière trompette, le royaume de Dieu et de Son Christ est venu ; or, c'est ce que la terre attend, et aussi le Seigneur Lui-même, car Il attend « jusqu'à ce que ses ennemis soient mis comme marchepied de ses pieds ». Alors la scène tout entière sera changée ici-bas. Il viendra pour exécuter Sa colère, — une colère aussi terrible que sa patience aura été divine, et l'effet en sera que « lorsque tes jugements sont sur la terre, les habitants de la terre apprennent la justice » (És 26:9). Il y aura la présence du Seigneur Jésus et l'absence de Satan ; il y aura, non seulement l'exécution de la colère sur les vivants, mais aussi le jugement des morts à la fin. Et ces choses paraissent devoir être rangées sous la même trompette. Tout est anticipé, du commencement à la fin du royaume, toutes les grandes manifestations de la gloire divine en gouvernement tant des vivants que des morts. Et là se termine évidemment ce sujet ; car le temple de Dieu ouvert dans le ciel (11:19) introduit une autre vision, entièrement différente, qui n'a pas de rapport direct avec l'action de Dieu dans Son royaume : d'abord et avant tout, c'est un nouveau thème qui paraît devant nous.

## Chapitre 11:19 et ch. 12

### *Retour en arrière sur les desseins de Dieu*

Sous la septième trompette, les anciens anticipaient ce qui résulterait de l'établissement effectif du *trône* sur la terre. Mais voilà maintenant *le temple* qui apparaît de nouveau, de sorte que, de fait, nous revenons en arrière, car ce qui nous est présenté ce sont les desseins de Dieu en rapport avec le Seigneur Jésus dès le commencement — car c'est Christ Lui-même qui est évidemment, je pense, le fils mâle qui doit paître toutes les nations avec une verge de fer. Dieu revient à Son propos en Christ, né en tant qu'héritier du monde, (et non pas en relation avec l'appel de l'Église, mais) comme l'Homme puissant destiné à tout gouverner d'une main puissante. Il me semble que ceci rend compte d'un autre trait remarquable de la vision. Il n'y est fait allusion ni à la mort ni à la résurrection de Christ, mais seuls Sa naissance et Son enlèvement (non pas Sa mort) y sont sommairement mentionnés. La femme nous est présentée en grand tourment pour enfanter ; puis le fils mâle naît ; et alors nous Le voyons enlevé vers le trône de Dieu en haut. Bien entendu, ceci n'est pas présenté comme s'il s'agissait d'un récit historique. Il y a longtemps que le Seigneur Jésus est né et qu'il est mort ; et s'il se fût agi d'histoire, Sa mort et l'importance de celle-ci n'auraient pas été passées sous silence, et n'auraient pu l'être.

Il est clair qu'ici, le Saint Esprit rattache la naissance de Christ et son enlèvement vers le trône de Dieu dans le ciel, à Israël et aux desseins de Dieu à l'égard de ce peuple. La naissance de Christ est d'une importance spéciale pour Israël. C'est pourquoi Sa généalogie est donnée avec soin en Matt. 1 ; et en Matt. 2, nous voyons tout Jérusalem troublée au sujet de Sa naissance. C'était là l'œuvre du dragon. Hérode était en quelque sorte l'expression de la puissance du dragon, qui aurait volontiers dévoré l'enfant dès Sa naissance, par le moyen de ce méchant roi comme instrument. L'enfant fut délivré ; mais, historiquement, au lieu d'être élevé sur le trône de Dieu, il fut emporté en Égypte.

Notre chapitre ne saurait donc être regardé comme historique, au moins au début ; et même quand il est fait allusion à des faits historiques, ils ne sont pas du tout arrangés historiquement, mais simplement liés aux pensées de Dieu à l'égard d'Israël. L'Église, comme telle, est passée sous silence. Elle peut être incluse mystiquement dans la personne et la destinée du fils mâle, mais il n'y a pas de manifestation progressive des pensées de Dieu touchant Son dessein d'avoir une épouse céleste pour Son Fils. Il n'est rien dit au sujet d'une épouse pour le fils mâle. Ce que nous trouvons ici, c'est la mère, mais non pas la femme de l'Agneau. Israël fut la mère de Christ, car c'est d'Israël selon la chair que le Christ est né. C'est là la grande question sur laquelle l'apôtre Paul insiste en Rom. 9, parce que les Juifs pensaient qu'il faisait peu cas de leurs privilèges, et qu'il y était même contraire vu la force avec laquelle il faisait ressortir la grâce de Dieu envers les Gentils. Mais il n'en était nullement ainsi. Il

démontre qu'en fait, c'était eux qui méconnaissaient leur privilège le plus élevé. C'est à eux qu'avaient été donnés l'adoption et la gloire et les alliances, et la loi et le service divin et les promesses. Ils avaient aussi les pères, et en dernier lieu il leur fut donné un Fils, l'enfant mâle, qu'ils ne connurent pas — le Christ ; car c'est d'eux selon la chair que descendait Celui qui est Dieu sur toutes choses béni éternellement. Loin de minimiser la juste gloire d'Israël, l'apôtre l'exaltait beaucoup plus que les Juifs eux-mêmes ne le faisaient.

Déjà en Rom. 9 Paul ne s'étend pas sur le sujet de la mort et de la résurrection du Seigneur Jésus : il en est de même ici, ces deux pensées sont liées l'une à l'autre en Apoc. 12. Le fils mâle est enfanté, mais Il quitte la scène où le dragon s'opposait à Lui, et Il prend sa place sur le trône de Dieu, ce à quoi personne, sinon une personne divine, n'avait droit. Il siègera bientôt sur Son propre trône, mais ce sera quand Il gouvernera la terre d'une manière directe et publique ; car Dieu ne se dessaisira jamais du droit et du titre que le Seigneur Jésus possède quant à la terre, et pareillement quant aux cieux. Outre Son droit essentiel comme Créateur, Il a acquis un nouveau droit comme Rédempteur. Mais comme tel, Il veut faire beaucoup mieux que paître les nations avec une verge de fer, ou même bénir Son peuple terrestre : Il veut ouvrir son propre cœur. Il faut que Son amour ait libre cours, et ait un objet qui en soit digne. Christ veut faire participer à Sa gloire en haut, ceux qui ne méritaient rien d'autre que le jugement.

Il n'est fait aucune allusion ici à ce qui est fait par Christ et pour Christ pendant qu'Il est sur le trône de Dieu. C'est d'Israël qu'il est question. Ces quelques pensées aideront peut-être à saisir la place et la portée propres de cette nouvelle vision.

### **Ch. 11:19 — Le temple et l'arche**

Le temple de Dieu est donc ouvert dans le ciel (\*), et on y voit l'arche de Son alliance, gage de Sa fidélité envers Son peuple. En effet, comme nous l'avons vu au dernier chapitre, il y avait un résidu qu'il avait fallu mesurer, et qui s'approchait de Dieu pour rendre culte ; c'est à ces témoins qu'était confié un témoignage à rendre aux droits du Seigneur sur la terre, puisque le royaume était enfin annoncé. Maintenant nous sommes en présence d'un autre ordre d'idées. En Apoc. 4, il y avait le trône et un arc-en-ciel à l'entour. Ici nous avons le temple, et l'arche de l'alliance de Dieu qui apparaît au-dedans. Cela prépare à faire la différence entre les deux sujets. Au ch. 4 il s'agissait de la puissance de Dieu sur la création. Des jugements providentiels allaient tomber sur la terre, et l'arc-en-ciel était destiné à montrer, avant qu'aucun jugement ne s'exerce, que Dieu n'oublierait pas d'user de miséricorde. L'arc-en-ciel soit autour du trône au ch. 4, soit autour de la tête de l'ange puissant au ch. 10 avant le son de la dernière trompette, était la garantie que Dieu travaillait non pas pour la destruction, mais pour la délivrance de la terre. Maintenant nous touchons un autre point ; car aussi béni que soit le trône, il ne nous fait pas entrer dans les profondeurs du caractère de Dieu autant que le temple accompagné de l'arche. Nos cœurs sont moins disposés à l'adoration devant des manifestations de la puissance divine que quand nous nous approchons de la demeure ou de l'habitation de Dieu Lui-même ; car bien que rien ne doive nous faire autant honte que la manière pauvre et inadéquate dont nous répondons à Sa sainteté, cependant c'est justement dans cet état que Dieu nous a rencontrés dans Sa grâce.

(\*) La véritable leçon est probablement *o en to ourano*, c'est-à-dire : qui est dans le ciel. Il en est ainsi du moins selon bon nombre de manuscrits.

Maintenant Dieu va nous montrer non seulement des jugements frappant la création et le genre humain, mais le lien entre Satan et l'apostasie finale de ce siècle. Il y a eu une allusion, sous forme de figure, à son influence au ch. 9:2, où l'on a vu la fumée montant du puits de l'abîme ; puis au ch. 11:7, la bête monte de cet abîme ; mais ici (ch. 12), la source du mal est entièrement dévoilée. N'est-il pas précieux de voir qu'avant que Dieu dévoile le flot du mal à son comble, et qu'Il nous en montre non seulement le développement et les instruments parmi les hommes, mais la grande source cachée, et le personnage de celui qui se met à sa tête, et qui doit encore susciter cette terrible conspiration contre Dieu — n'est-il pas précieux, dis-je, de voir avant tout cela que le temple de Dieu est ouvert

dans le ciel, et qu'on y voit dedans l'arche de l'alliance de Dieu ? car, en de telles circonstances, le cœur n'aspire pas simplement à la manifestation de la puissance de Dieu, mais il a besoin de savoir que la sainteté de Dieu est garantie et qu'en vertu de cela son peuple est maintenu. Aussi voyons-nous que quand le temple est ouvert en haut, ce n'est pas un arc-en-ciel qui apparaît, mais c'est la relation de Dieu avec Son peuple qui est présentée dans la figure de l'arche.

Car l'arche a toujours été tout près de Dieu, et elle a donc été ce à quoi la foi s'est le plus attachée. Israël se montrait mort à tout sentiment juste et pieux, quand ils voulurent exposer l'arche dans l'espoir d'être délivrés des Philistins. La douleur qui fit mourir Éli, et les transports de joie de David attestent pareillement de ce qu'était l'arche aux yeux de ceux qui avaient un cœur vrai. Ici, il s'agit de l'arche de l'alliance *de Dieu* dans le ciel, et non pas simplement de l'arche d'Israël qu'on pouvait emporter. Le roi particulièrement doué de sagesse [Salomon] n'a pas eu une saine appréciation de la valeur de l'arche, ce qui montre la supériorité de David, car la foi est toujours, si l'on peut dire, plus sage que la sagesse. Nous aurions beau être doués de l'intelligence humaine la plus vaste, et de la sagesse naturelle la plus élevée que Dieu puisse conférer, nous n'arriverions pourtant jamais à la hauteur de la simple foi. Salomon paraît devant le grand autel. C'était un spectacle magnifique. Et ce roi auguste apportait des offrandes convenables. Mais David montre sa foi en ce qu'il n'attachait pas seulement de la valeur à l'autel, mais par-dessus tout à l'arche. L'arche était une chose cachée ; même le souverain sacrificateur ne pouvait la voir, car elle était enveloppée d'un nuage d'encens. Il fallait marcher par la foi et non par la vue pour apprécier l'arche de Dieu. C'est pourquoi David ne pouvait avoir du repos tant que l'arche de Dieu n'avait pas sa place stable en Israël (Ps. 132) ; et il n'éprouva jamais de joie plus profonde que quand l'arche fut ramenée à Jérusalem. Il est vrai que l'arche attirait le jugement sur tous ceux qui la méprisaient ; et le cœur de David lui-même eut peur pendant quelque temps, et l'arche resta dans la maison d'Obed-Édom le Guitthien. Mais David retrouva la source de sa confiance en Dieu, qui marqua si généralement sa carrière, car nous le voyons ensuite se réjouir lors de l'accueil de l'arche à son retour, et il se réjouit plus qu'en toutes ses victoires réunies.

Ici (11:19), il ne s'agit pas du tout de l'arche de l'alliance de l'homme, mais de l'alliance de Dieu ; le temple de Dieu est ouvert dans le ciel, mais non pas encore sur la terre (c'est-à-dire qu'on a seulement le dessein de Dieu à son égard) ; et en liaison avec ceci, l'arche de l'alliance de Dieu apparaît, gage certain de miséricorde et signe de fidélité envers Son peuple. Mais les circonstances restent telles qu'elles nécessitaient le jugement ; et c'est pourquoi « il y eut des éclairs et des voix, et des tonnerres, et un tremblement de terre et une grosse grêle » (\*), choses qui étaient toutes des signes de jugement de la part de Dieu. Le jour de paix et de gloire est encore à venir. Ainsi donc, on a la réunion de ces deux choses : d'abord le gage de l'intérêt que Dieu prend à Son peuple, et de Son triomphe pour Son peuple, puis les signes de Son jugement sur le mal qui doit être mis de côté avant qu'arrive le temps de la pleine bénédiction.

(\*) Il est étonnant que le vrai rapport de ce verset avec le contexte ait échappé à l'attention de tant de chrétiens intelligents ; c'est peut-être dû simplement au rattachement malheureux du verset 19 avec la fin du ch. 11, au lieu qu'il soit mis en tête de la nouvelle vision au début du ch. 12.

### **Ch. 12:1 — La femme revêtue du soleil**

« Et un grand signe parut dans le ciel, une femme revêtue du soleil, et ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles » (12:1).

Il s'agit probablement ici, me semble-t-il, d'une allusion au songe bien connu de Joseph (Gen. 37) où celui-ci vit le soleil, la lune et les étoiles, et l'interpréta en l'appliquant à ses parents et à ses frères. Ici, les symboles ont un caractère plus général, et ils se rapportent naturellement : le soleil, à la gloire suprême ; la lune, à la gloire qui dérive de celle-là ; et les étoiles, à une autorité inférieure et subordonnée. Tout cela est vu en rapport avec Israël ; car Dieu veut, en ce qui concerne le monde, que toute puissance et toute gloire aient leur centre en Israël. Quant à l'Église, elle aura tout en



perfection avec Christ et en Christ ; mais pour ce qui concerne la terre, c'est Israël qui sera le centre. La femme est le symbole du dessein de Dieu comme se rattachant à Israël.

### **Ch. 12:2, 5 — L'enfantement du fils mâle**

Au verset suivant, nous avons autre chose : c'est l'homme qui procède de la femme. Nous lisons : « étant enceinte, elle crie étant en travail d'enfant et en grand tourment pour enfanter » (12:2), et un peu plus loin (12:5) « elle enfanta un fils mâle, qui doit paître toutes les nations », etc. Ainsi nous voyons que ce qui a tant d'importance n'est pas la femme pour ce qu'elle est en elle-même, même revêtue de tous ces symboles de puissance glorieuse, mais l'importance de la femme vient de ce que c'est d'elle que naît le fils mâle. Nous allons voir que cette pensée n'est nullement étrangère à l'Écriture.

Prenez, par exemple, les Psaumes, où on retrouve la même chose sous forme d'allusion de manière mystique. Ainsi, au Psaume 87 où l'Éternel est célébré, il est dit : « La fondation qu'il a posée est dans les montagnes de sainteté ». Il appelle le monde à comparer ce qu'il a de mieux avec ce que Lui peut produire. « L'Éternel aime les portes de Sion, etc ». Il a choisi Sion parmi toutes les villes d'Israël, parce que le choix souverain de Dieu doit être mené à bonne fin, au milieu même de son peuple. « Je ferai mention de Rahab et de Babylone à ceux qui me connaissent ». Rahab était un nom figuratif pour l'Égypte, et l'Égypte et Babylone étaient les nations les plus renommées au temps du Psalmiste. La Philistie, avec Tyr et l'Éthiopie étaient sans doute des pays d'ordre inférieur, mais très renommés pour leur trafic, leur commerce, leur habileté, etc. On disait d'eux : « celui-ci était né là ». Et de Sion, il sera dit : « Celui-ci et celui-là sont nés en elle ; et le Très-haut, Lui, l'établira. Quand l'Éternel enregistrera, etc ». Je crois que ce passage renferme une allusion voilée à la naissance de Christ, où Dieu et Son peuple se glorifient pour ainsi dire de ce que *celui-ci* est né là, quels que soient les personnages célèbres qui aient pu exister ailleurs. L'allusion est, je pense, principalement, sinon exclusivement, au Seigneur Jésus. Que les autres se vantent de leurs grands hommes, mais l'Éternel comptera, quand Il enregistrera les peuples, que CELUI-CI est né là. Lorsqu'il enregistre tel peuple, à quoi pense-t-Il ? Voyons ! c'est à Christ, à Celui qui est né de femme, né d'Israël, et est maintenant enlevé au ciel. Quand le regard cherche Christ, on trouve des passages de l'Écriture le concernant plus ou moins nettement tout au long de l'Écriture ; car Celui qui a écrit la Parole avait toujours Christ en vue. Ce n'est pas la mort de Christ dont parle ce psaume 87, car ce sujet aurait spécialement mis le péché des Juifs sous leurs yeux ; mais c'est Sa naissance qui a été ou aurait dû être un sujet de joie sans mélange. C'est pourquoi, lorsque Jésus naquit, les armées célestes éclatèrent en louanges : « Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts ; et sur la terre paix et bon plaisir dans les hommes ». Il n'y avait nul trouble parmi ces multitudes célestes, quels que fussent les sentiments d'Hérode et de tout Jérusalem. Leur grande joie provenait de ce que Christ serait pour Dieu et pour les hommes, et spécialement pour la cité de David : autrement dit, c'était justement les sentiments qui convenaient à ces multitudes célestes ; n'étant pas occupées d'elles-mêmes, il leur était permis de discerner les conseils de Dieu quant à Son peuple.

Il y a un ou deux autres passages dont je voudrais faire brièvement mention ici, parce qu'ils peuvent nous aider à saisir la signification de cette femme et de son enfant, non seulement quant à au fait de la naissance elle-même, mais dans sa relation avec la prophétie. Michée 5 contient un passage qui à la fois s'éclaire à la lumière d'Apoc. 12 et éclaire Apoc. 12. « Maintenant attroupe-toi, fille de troupes ; il a mis le siège contre nous, ils frappent le Juge d'Israël avec une verge sur la joue ». Ces derniers mots font ressortir ce que nous n'avons pas en Apocalypse : le rejet de Christ et l'opprobre dont il est couvert par Son propre peuple. Alors le Saint Esprit interrompt le cours du chapitre par une parenthèse, car tel est bien le verset 2 en entier : « Mais toi, Bethléhem Éphrata, bien que tu sois petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui doit dominer en Israël, et duquel les origines ont été d'ancienneté, dès les jours d'éternité ». C'est le Christ, selon la chair, qui est Dieu sur toutes choses, béni éternellement (Rom. 9:5). Vous avez là les deux aspects de la gloire de Christ : Sa gloire comme homme, comme Messie, et avec elle Sa gloire comme Celui dont



les origines ont été d'ancienneté, dès les jours d'éternité. Ayant montré ensuite qui est celui-ci (l'homme qui doit être frappé, mais qui est une personne divine, ce qui rendait impardonnable l'acte de le frapper, s'il n'y avait eu l'intervention de la miséricorde infinie), le Saint Esprit reprend : « Ils frappent le juge d'Israël avec une verge sur la joue... C'est pourquoi il les livrera jusqu'au temps où celle qui enfante aura enfanté ; et le reste de ses frères retournera vers les fils d'Israël ». Remarquez qu'ils sont livrés par Dieu « jusqu'au temps où celle qui enfante aura enfanté ». Cela montre que nous ne devons pas prendre la naissance du fils mâle pour une allusion purement littérale à la naissance de Christ dans le monde, mais plutôt comme se rattachant à l'accomplissement des conseils de Dieu à l'égard d'Israël. Christ est né (Michée 5:2) ; ensuite vient Sa réjection, puis l'appel de l'Église, comme si c'était la mesure de la durée de Sa rejection sur la terre et de Son exaltation dans le ciel.

Mais ici la prophétie passe par-dessus tout ce qui se rapporte à l'Église, et traite la naissance de Christ d'une manière figurée, la rattachant à la manifestation du conseil divin, qui lui-même est symbolisé par une naissance. Le Juge d'Israël est frappé avec une verge sur la joue, et en conséquence, Israël est abandonné jusqu'au temps où, en se servant du langage de Jérémie (30:7), le temps de la détresse de Jacob viendra, et qu'il en sera délivré. Dans le passage de Michée, il s'agit, dans un sens figuré, du travail de Sion jusqu'à l'enfantement du grand dessein de Dieu concernant Israël. « Et le reste de ses frères retournera vers les fils d'Israël ». Durant tout le temps de l'appel de l'Église, le résidu des Juifs (« ceux qui doivent être sauvés ») est pris et sorti d'Israël, et cesse de s'occuper de ses espérances juives, et est absorbé dans l'Église. Mais quand le propos de Dieu quant à la terre commencera à recevoir exécution au dernier jour, le résidu de ce jour-là fera partie d'Israël, et reprendra l'ancienne position juive. Les branches naturelles seront greffées sur leur propre olivier.

Un autre passage traite de l'enfantement de Sion, mais dans un sens bien différent. Au dernier chapitre d'Ésaïe, il est parlé d'une naissance, — une naissance qui doit avoir lieu en un jour.

« Une voix de tumulte vient de la ville, une voix du temple, une voix de l'Éternel qui rend la récompense à ses ennemis. Avant qu'elle ait été en travail, elle a enfanté ; avant que les douleurs lui soient venues, elle a donné le jour à un enfant mâle. Qui a entendu une chose pareille ? qui a vu de telles choses ? Fera-t-on qu'un pays enfante en un seul jour ? Une nation naîtrait-elle en une fois ? Car aussitôt que Sion a été en travail, elle a enfanté ses fils. Amènerais-je jusqu'au moment de l'enfantement, et je ne ferais pas enfanter ? dit l'Éternel. Moi qui fait enfanter, je fermais la matrice ? dit ton Dieu. Réjouissez-vous avec Jérusalem et égayez-vous à cause d'elle, vous tous qui l'aimez, etc. » (És 66:6-10). Ici, il ne s'agit évidemment pas du temps dont parle Apoc. 12. Il est donc clair qu'il y a trois grandes phases critiques se rattachant à l'histoire d'Israël. Il y a d'abord la naissance du Messie ; en second lieu le passage de Michée, ou le progrès des conseils de Dieu à l'égard d'Israël vers leur maturité, et l'effet qu'ils ont, — ce passage se reliant à Apoc. 12, où Dieu déploie Son dessein envers Israël, avant que la bête et l'Antichrist soient pleinement révélés ; et en troisième lieu, il y a ce passage d'Ésaïe 66 qui fait en quelque sorte contraste par rapport aux autres, les circonstances mentionnées étant exactement l'inverse de ce qui a lieu lors d'un enfantement naturel, et l'inverse de la figure employée en Apoc. 12. Les trois passages peuvent être ainsi rapprochés : — Premièrement, Michée 5 nous montre la naissance de Christ, et Israël abandonné jusqu'à ce que soit bientôt manifesté le résultat des desseins de Dieu à leur égard ; en second lieu, Apoc. 12 déploie le temps d'épreuve (\*) qui doit juste précéder la dernière tribulation, quand Satan, perdant ses anciens domaines, essaiera de nouveaux plans pour faire échouer le dessein de Dieu de bénir et de magnifier Israël ; et, en dernier lieu, Ésaïe 66 est le temps où toute peine est finie, où Sion enfante avant d'être en travail — la pleine et soudaine bénédiction d'Israël après l'apparition du Seigneur. Toute la souffrance antérieure a passé en raison de la joie qui remplit la cité de Sion ; elle n'est rappelée que pour rehausser cette joie.

(\*) Quelques-uns n'admettent pas qu'il soit fait ici allusion à la naissance de Christ, parce que cette hypothèse ne s'accorde pas avec la portée exclusivement future de l'Apocalypse, et penchent vers l'idée que l'enfantement de la femme signifie, symboliquement, la formation de Christ dans les cœurs d'Israël ou au moins d'une certaine partie, avant la crise finale. Comparez Gal. 4:19.

## Ch. 12:3 — Le dragon

Mais revenons à notre chapitre. Nous voyons qu'outre la femme et le fils mâle, il y a un autre signe ; un grand adversaire de Dieu apparaît ; ce n'est pas la bête, mais une puissance beaucoup plus dangereuse, « un grand dragon roux ». Il y a ceci de remarquable, que la description appliquée à la bête, est la même que celle appliquée au dragon (voir 12:3 et 13:1). D'où cela vient-il ? Que Satan soit le grand dragon roux, cela ne fait pas de doute ; le chapitre même nous le dit au verset 9 ; et pourtant il est décrit sous les mêmes traits (\*) qui caractérisent l'empire romain (13:1), « ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses sept têtes, sept diadèmes ». La raison en est, je crois, que Satan est vu en rapport avec la puissance terrestre. Tout comme la femme a été vue investie des symboles d'une puissance d'en-haut que Dieu lui a donnée, de même ici Satan est revêtu de la plénitude d'autorité terrestre. Il a sept têtes, symbole du pouvoir qui délibère, guide et gouverne, — et dix cornes représentant des rois ou des dignités royales. Il est le prince du monde et s'entoure de toute la puissance qui se rattache à la terre. L'empire romain est le grand représentant de la puissance de Satan. Mais quand on considère cet empire au ch. 13, il y a cette différence : les diadèmes sont sur les têtes du dragon, alors qu'ils sont sur les cornes de la bête. La signification de cette différence est la suivante : l'empire romain présente l'exercice de la puissance comme *une question de fait*, tandis qu'en ce qui concerne Satan, nous avons l'exercice de la puissance seulement comme *principe, à sa racine*. Satan, quoique invisible, est la grande force motrice. C'est de source et de caractère qu'il est question, non pas d'histoire.

(\*) note Biblique : il y a sept diadèmes pour le dragon et dix pour la bête

## Ch. 12:4

Nous avons donc eu en premier lieu la pensée et le plan de Dieu à l'égard d'Israël et de Christ. Il est clair qu'il s'agit de la destinée du fils mâle, et non pas encore de l'exercice de Sa domination sur toutes les nations ; car s'il s'agissait de ce dernier point, la femme n'aurait pas à s'enfuir au désert, et il ne serait pas permis à Satan de lui faire la guerre, à elle et au résidu de sa semence. Faire de ceci une application historique, c'est manquer entièrement l'enseignement de Dieu, qui fait voir ici Son dessein et rien de plus pour le moment. Ensuite apparaît le dragon, celui que Dieu considère comme le gouverneur de ce monde, le chef de l'autorité de l'air, revêtu des mêmes symboles de puissance terrestre que ceux que nous voyons plus loin dans l'empire romain, sauf que dans ce dernier, les diadèmes sont sur les cornes de la bête, sur ceux qui ont effectivement le pouvoir en main (Apoc. 13).

« Et sa queue entraîne le tiers des étoiles du ciel » (12:4). Ceci semble être sa puissance de méchanceté sous forme de doctrine et de prophétie. En Ésaïe 9, il nous est dit que « le prophète qui enseigne le mensonge, lui est la queue ». La queue du dragon ne représente pas son pouvoir terrestre, mais son influence pour égarer les âmes par de la fausse doctrine, spécialement pour égarer ceux qui gouvernent et occupent une position d'autorité — « les étoiles du ciel ».

« Et le dragon se tenait devant la femme qui allait enfanter, afin que lorsqu'elle aurait enfanté, il dévorât son enfant ».

Quelle harmonie merveilleuse entre les diverses parties de l'Écriture ! car si vous commencez au tout début de l'Écriture, celle-ci parle du serpent, et l'on y voit justement la femme et cet adversaire rusé face à face ; et plus encore, Dieu apparaît sur la scène où Satan a en apparence remporté un grand triomphe, et c'est là qu'il fait cette révélation bénie que « la semence de la femme écrasera la tête du serpent ». Ici, à la fin de l'Écriture, les mêmes parties réapparaissent, mais avec des différences notables. Au jardin d'Eden, le serpent avait la victoire, mais ici le triomphe certain est du côté de Dieu ; en Eden on avait la tromperie du diable, mais ici c'est la puissance de Dieu, longtemps déployée en patience, mais toute glorieuse à la fin. Dieu permet que le dragon se tienne devant la femme, prêt à dévorer son enfant dès sa naissance. Le dragon montre sa haine et sa méchanceté au plus haut degré, et ses plans au chapitre suivant. Dieu change la souffrance même en bénédiction

encore plus grande pour les fidèles. La certitude même qu'Il peut écraser le dragon, Lui donne la patience pour attendre, et Il désire que Son peuple ait la même attitude.

### **Ch. 12:6**

Je voudrais remarquer qu'il ne nous faut pas envisager le chapitre comme s'il était tout selon l'ordre chronologique. En effet le verset 7 commence une nouvelle division, et la preuve que tout ne se suit pas dans l'ordre est celle-ci : Satan précipité du ciel sur la terre précède la fuite de la femme au désert, et est même la cause de cette fuite (12:13), bien que ce ne soit constaté qu'après. Le fait est que les six premiers versets nous fournissent le tableau complet. Dans le conseil divin, nous voyons la femme revêtue des astres célestes : elle représente la puissance que Dieu seul peut conférer. Mais l'autre côté du tableau est que lorsque le fils mâle est enfanté, on voit la mère dans la faiblesse, obligée de fuir au désert pour sauver sa vie en un lieu préparé par Dieu. Dieu se préoccupe tellement du temps qu'elle y passe, qu'Il ne l'appelle pas « un temps, des temps et une moitié de temps » ; mais il compte, pour ainsi dire, chacun des jours qu'elle y passe : « afin qu'on la nourrisse là, 1260 jours ».

### **Ch. 12:7-12**

Puis vient une nouvelle scène au verset 7. Il ne s'agit plus de ce qui se passe sur la terre, mais de ce qui a lieu au ciel, — une chose nouvelle et alarmante pour beaucoup. Un combat est signalé en haut. Comment cela ? Un combat dans le ciel ! Il est facile d'imaginer l'ennemi des âmes sur la terre, et une guerre avec lui ici-bas. Mais le combat commence ailleurs. « Et il y eut un combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon. Et le dragon combattait, et ses anges ; et il ne fut pas le plus fort, et leur place ne fut plus trouvée dans le ciel ».

Si on croit la Bible, elle indique nettement que Satan a le pouvoir de s'approcher et d'accuser les saints devant Dieu. On peut en être ébranlé, et dire que ce n'est pas possible, mais il vaut mieux se laisser guider par la parole de Dieu que par les idées des hommes. Le livre de Job le montre ; 1 Rois 22 aussi, et peut-être Zach. 3. Vous pouvez dire que, dans ces passages, il s'agit de visions ; mais dans l'épître aux Éphésiens, Paul nous dit que notre lutte n'est pas comme celle d'Israël combattant contre les Cananéens. « Car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » (Éph. 6:12). Certains se servent de ce verset pour justifier les chrétiens qui résistent aux pouvoirs de ce monde, en contradiction évidente avec Rom. 13 et d'autres passages. Mais les principautés et puissances dans les lieux célestes en Éph. 6:12 ne représentent pas du tout des hommes. Ce sont des esprits de méchanceté, en contraste avec les hommes. La lutte d'Israël était contre des hommes vivants sur la terre, tandis que celle des chrétiens a lieu contre des esprits de méchanceté dans les lieux célestes. Bien sûr Satan ne peut pas s'approcher de la présence immédiate de Dieu, dans la lumière où Dieu habite, de laquelle nul ne peut s'approcher ; mais il peut s'approcher assez pour accuser le peuple de Dieu devant Dieu Lui-même (\*). Le terme « les lieux célestes » signifie ici les cieux en général, et non pas simplement ce qu'on appelle le troisième ciel ou ciel supérieur. Satan a accès aussi loin que s'étendent les cieux inférieurs ; on ne saurait mettre en doute qu'il soit le chef de l'autorité de l'air.

(\*) Note Bibliquest : ne pas oublier Rom. 8:33

Les Israélites devaient combattre pour acquérir la possession de leur héritage. La terre leur fut donnée en droit, et avant que la vie fut ôtée à Moïse, le Seigneur lui-même le prit au sommet de la montagne, et lui fit voir tout le pays, depuis Galaad jusqu'à Dan, nommant les régions selon les noms des douze tribus d'Israël, comme si elles y étaient déjà. Mais pour jouir de leurs possessions, Israël devait combattre, et il en est de même pour nous maintenant. Il n'est pas possible de jouir de la part céleste de l'Église sans entrer en conflit avec l'ennemi, et c'est la raison pour laquelle un si grand nombre de chrétiens n'en jouissent pas. Si le chrétien n'entre pas, dès ici-bas, dans la plénitude de sa

part céleste, c'est parce qu'il est occupé soit de lui-même, soit du monde, ou bien de quelque autre idole de l'ennemi, et alors il ne peut pas en jouir. Le grand but de Satan, c'est de nous empêcher de goûter à nos bénédictions célestes en Christ, d'en jouir et d'y vivre. Dans la mesure où le monde et la chair sont tolérés, et où la porte est ainsi laissée ouverte à Satan pour aveugler nos yeux, nous ne pouvons pas voir le bon pays. Il faut avoir eu la victoire sur Satan avant d'y entrer. L'adversaire n'exerce pas seulement sa puissance au moyen des convoitises des hommes ici-bas, mais spécialement en rapport avec les lieux célestes — cette puissance a pour but d'empêcher les chrétiens d'apprécier la portion qu'ils y possèdent. Or il va y avoir un terme à cet état de choses, mais non pas sans lutte. Dieu fera cesser tous les moyens d'accès de Satan au ciel.

Il y a un texte considéré comme obscur par certains, et que je ne peux omettre en rapport avec ce sujet. En Hébreux 9, où il est parlé des diverses applications de la mort de Christ, on trouve l'allusion suivante aux lieux célestes : « Il était donc nécessaire que les images des choses qui sont dans les cieux fussent purifiées par de telles choses ; mais que les choses célestes elles-mêmes, le soient par de meilleurs sacrifices que ceux-là ». Une des raisons de ce besoin de purification, je pense, est que Satan y a eu si longtemps accès comme accusateur. Si ce n'eût été en raison de la mort de Christ, Dieu aurait depuis longtemps manifesté Son propre jugement sur la souillure apportée là par Satan. Mais comme Il supporte la rébellion de ce monde, Il en fait de même à l'égard d'une autre rébellion, l'audace de Satan qui ose s'introduire lui-même jusque dans Sa propre présence, pour apporter devant Lui des accusations contre Son peuple. Mais n'oublions pas que s'il en est un qui se plaint à accuser, il y en a Un autre qui intercède, l'Avocat qui ne sommeille ni ne dort jamais. Le diable peut être là contre les saints, mais Christ se tient pour eux, Lui qui est toujours vivant pour intercéder. Bientôt Dieu ne permettra plus à Satan de souiller davantage l'air du ciel. Il en sera chassé par force, et il ne lui restera plus que la puissance d'agir sur l'espèce humaine par les moyens terrestres. « Malheur à la terre et à la mer, car le diable est descendu vers vous » etc. (12:12) ; toutes les nations sont concernées, tant celles qui sont dans une condition de stabilité, que celles qui sont dans un état d'instabilité. Satan sera désormais entièrement empêché d'usurper sa place la plus élevée, comme chef de l'autorité de l'air. Les cieux seront à jamais débarrassés de lui et de ses anges, et ils ne retrouveront plus jamais leur place en haut. Satan pourra de nouveau sortir sur la terre pour un peu de temps après avoir été lié ; mais il ne réapparaîtra jamais plus dans le ciel comme l'accusateur des frères devant Dieu. La différence majeure dans les voies de Dieu à l'égard des Siens est bien marquée ici. Pendant toute la durée du temps actuel, il y a l'accusateur dans le ciel, mais à l'époque prédite, il est chassé, et il n'y retrouve plus jamais place.

Remarquez que ceci implique naturellement, voire nécessairement, l'enlèvement de l'Église au ciel avant que ce changement ait lieu ; la raison en est que, si nous supposons l'Église encore sur la terre lorsque le diable et ses anges sont précipités du ciel, il ne serait plus vrai que nous avons notre lutte avec les esprits de méchanceté dans les lieux célestes. Les saints pendant le millénium, ou ceux dans la grande tribulation qui le précède, n'ont pas ce combat avec les esprits de méchanceté dans les lieux célestes.

Trois ans et demi s'écoulent après que Satan est précipité sur la terre ; pendant ce temps la femme et sa semence (c'est-à-dire Israël) sont les objets de sa persécution. « Et le grand dragon fut précipité, le serpent ancien, celui qui est appelé diable et Satan, celui qui séduit la terre habitée toute entière — il fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui. Et j'ouïs une grande voix dans le ciel, disant : Maintenant est venu le salut et la puissance et le royaume de notre Dieu et le pouvoir de son Christ, car l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit, a été précipité ; et eux l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage ; et ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort » (12:9-11). « Le sang de l'Agneau », voilà ce qui leur maintient une bonne conscience, et leur donne confiance devant Dieu. Leur conscience est purifiée par le sang de Christ, et à côté de cela, ils ont leur témoignage pour Dieu ; Dieu leur donne à la fois le sang de l'Agneau et la parole de leur témoignage, et ils sont

vainqueurs par les deux : le sang de l'Agneau les purifie devant Dieu, et avec la parole de leur témoignage, ils tiennent devant les hommes.

« C'est pourquoi, réjouissez-vous, cieus, et vous qui y habitez ». Il y a à ce moment-là des habitants du ciel, et ils ont à se réjouir, parce que Satan en est chassé. L'Église est au ciel au temps dont parle le passage ; les saints sont déjà enlevés de la terre.

### **Ch. 12:13-14**

« Or, quand le dragon vit qu'il avait été précipité sur la terre, il persécuta la femme qui avait enfanté le fils mâle. Et les deux ailes du grand aigle furent données à la femme, afin qu'elle s'envolât dans le désert, en son lieu, où elle est nourrie un temps, des temps, et la moitié d'un temps, loin de la face du serpent » (12:13-14).

Il est clair que ceci nous ramène au verset 6. Il fallait les versets 7 à 13 pour faire le lien entre les deux, et ensuite on a l'ordre chronologique. Nous sommes ramenés à la persécution de la femme et de son enfant par le dragon, et à la fuite de la femme au désert (12:6). L'Esprit de Dieu a dû revenir en arrière pour nous montrer les raisons plus profondes et l'origine supérieure de tout : Satan est obligé de quitter sa place dans le ciel, et désormais en fureur, « sachant qu'il a peu de temps », il descend sur la terre pour commettre le pire. Il hait la femme, sachant bien que la semence de celle-ci doit l'écraser ; de sorte que son inimitié longtemps entretenue, se concentre sur la femme et sur sa semence. C'est ce qui conduit la femme à s'enfuir au désert. L'inimitié de Satan n'est pas simplement due à ce qu'elle a enfanté un enfant qui doit paître les nations avec une verge de fer, mais elle est due à ce que Satan est précipité sur la terre. Satan fut autrefois innocent, mais il est sorti de sa place de créature, s'admirant lui-même, et s'élevant contre Dieu. Maintenant, lorsque Satan est précipité du ciel, il manifeste tous ses sentiments de méchanceté contre Dieu en persécutant la femme et sa semence.

« Et les deux ailes du grand aigle furent données à la femme ». Remarquez ici la différence (analogue à Apoc. 11) : « où elle est nourrie un temps, des temps et la moitié d'un temps ». Dans un verset précédent, le temps est, pour ainsi dire, aussi allongé que possible, parce que, c'est du moins ce que je comprends, les soins de Dieu envers elle sont le grand point mis en relief. Il y avait un lieu préparé pour elle de la part de Dieu, et quand il est question de Ses soins et de ce qu'Il a préparé, il allonge le temps le plus possible ; mais quand il est question de la puissance du diable, Il le raccourcit. C'est, je crois, la même période, mais présentée d'une manière différente.

### **Ch. 12:15-16**

Le serpent, ainsi appelé à cause de son inimitié subtile, adopte maintenant un nouvel expédient. Il « lança de sa bouche de l'eau, comme un fleuve, après la femme, afin de la faire emporter par le fleuve ; et la terre vint en aide à la femme », etc. (12:15-16). Ceci représente des moyens providentiels contre les instruments de l'ennemi, et Dieu s'en sert pour délivrer Son peuple terrestre et préserver Son dessein quant à la terre ; tout est secoué par une grande commotion. Les instruments de l'ennemi sont représentés par les eaux qui sortent comme un fleuve de la bouche du dragon (des peuples sous l'influence directe du diable), tandis que la terre qui aide la femme désigne ces parties plus stables du monde employées par la Providence de Dieu pour résister aux efforts de Satan pour écraser les Juifs. Dans le cours de ce livre, l'expression « la terre », peut impliquer un caractère moralement mauvais ; mais Dieu peut produire une diversion quand Il le trouve convenable, et réduire ainsi à néant les calculs faits pour écraser Son peuple.

## Ch. 12:17

« Et le dragon fut irrité contre la femme, et s'en alla faire la guerre contre le résidu de la semence de la femme, ceux qui gardent les commandements de Dieu, et qui ont le témoignage de Jésus » (12:17).

Certains pourraient éprouver de la difficulté à comprendre comment un résidu Juif pourrait avoir le témoignage de Jésus. Mais si vous m'avez suivi dans les chapitres précédents, la difficulté n'est pas insurmontable : dans le livre de l'Apocalypse, « le témoignage de Jésus » est toujours celui de Jésus revenant comme l'Héritier du monde, et non le témoignage de Ses relations en grâce parfaite et céleste, comme nous le connaissons maintenant. Le résidu Juif ne jouira pas de la même communion avec le Seigneur Jésus Christ que celle que l'Église possède à présent ; mais ils se tiendront debout par la foi, et ils auront le témoignage que Jésus rend dans l'Apocalypse.

Au ch. 1, nous lisons : « Révélation de Jésus Christ, que Dieu lui a donnée pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt » etc. C'est, comme nous l'avons vu souvent, une certaine révélation que Dieu donne à Jésus, en rapport avec des événements qui vont bientôt arriver. C'est ce qui est appelé au verset suivant « la parole de Dieu et le témoignage de Jésus Christ ».

De même, en Apoc. 19:10 : « Le témoignage de Jésus est l'esprit de prophétie » — ce qui montre clairement qu'il s'agit d'une connaissance prophétique de Jésus. Ainsi le témoignage rendu dans ce livre, quoique également divin, diffère de la manière bénie dont Dieu manifeste Christ maintenant à l'Église qui est Son corps.

Le résidu aura une connaissance semblable à celle que possédaient les saints des temps de l'Ancien Testament — probablement plus grande en quantité, mais de nature semblable, me semble-t-il. Ils attendront l'apparition de Jésus. Ils diront avec des cœurs repentants : « Béni soit celui qui vient au nom de l'Éternel ». Ils crieront : « Jusques à quand, ô Souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas et ne venges-tu pas notre sang ? » Je ne nie pas qu'ils puissent avoir le Nouveau Testament devant les yeux : mais il n'y aura aucune puissance pour appliquer les faits du Nouveau Testament à leurs propres âmes, au moins en ce qui concerne la paix et la communion qui sont nôtres actuellement.

Quelle preuve qu'il ne faut pas seulement la Parole, mais aussi le Saint Esprit pour nous l'ouvrir, pour le repos et la joie de l'âme ! Même comme chrétiens, certains d'entre nous manquent de lumière quant à certaines vérités, jusqu'à ce que, dans Sa grâce, il plaise à Dieu d'ôter le voile de nos yeux. Dieu le fait d'habitude par des moyens spéciaux, car Sa manière d'agir n'est pas de donner aux gens la capacité de prendre la Bible, et de la comprendre indépendamment des ressources qu'Il a données pour le perfectionnement des saints (Éph 4:10-13). Dieu enseigne Ses enfants, mais en général Il le fait par le moyen de ceux qu'Il a donnés pour le bien de l'Église ; quoiqu'Il ne s'assujettisse jamais à cet ordre, Il ne met pas de côté le sage et miséricordieux arrangement qu'Il a formé [les dons de grâce selon Éph. 4] et qu'Il fera demeurer aussi longtemps que durera l'Église.

Il y a des jointures et des liens (Éph. 4:16) pour fournir la nourriture au corps, et c'est ainsi que, bien uni ensemble, tout le corps croît d'un accroissement de Dieu. Dieu ne donne ni ne sanctionne jamais quelque chose qui nous permettrait de nous passer les uns des autres.

Supposons une personne jetée dans une île déserte ; elle sera bénie de Dieu en lisant toute seule la Parole avec prière ; mais là où il y a d'autres moyens et d'autres occasions, comme le rassemblement de nous-mêmes pour l'édification, pour la lecture des Écritures, pour la prédication en public, pour l'exhortation, etc., négliger ou mépriser ces moyens ou ces occasions, c'est la volonté de l'homme, et non pas la direction de l'Esprit de Dieu.

Ces saints, comme ceux d'autrefois, craindront l'Éternel, et obéiront à la voix de Son serviteur, mais en même temps ils marcheront dans les ténèbres, et n'auront pas de clarté jusqu'à ce que le Seigneur revienne en gloire (És. 50:10). Notre position est identique à celle de Christ Lui-même,

ressuscité et glorifié. Comparez Ésaïe 50:8-9 avec Rom. 8:33-34 pour les chrétiens, et Ésaïe 50:10-11 pour le résidu juif. Les chrétiens peuvent ne pas toujours agir selon la lumière, mais ils marchent dans la lumière, comme Lui est dans la lumière. « Celui qui me suit », dit notre Seigneur, « ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ». Le résidu de ce jour-là se confiera dans le nom de l'Éternel, et s'appuiera sur son Dieu ; mais ce sera d'une autre manière. Thomas, en Jean 20, comparé aux autres disciples, peut illustrer cette position.

### ***Autres interprétations de ces chapitres d'Apocalypse***

Je ne m'arrêterai pas à discuter l'application que font de ce chapitre les partisans de l'interprétation historique. Ils voient dans le symbole de la femme revêtue du soleil, etc., l'Église chrétienne élevée au ciel politique avec l'éclat du soleil projeté sur elle par Constantin, par le plus élevé des trois dignitaires de l'empire romain, et par les principaux évêques, ceux-ci étant la couronne d'étoiles. Dans le grand dragon rouge, ils voient le vieux paganisme romain concentré pour un temps dans l'énergie de réaction païenne déployée par Maximin, interdisant les assemblées chrétiennes et tuant les évêques dans le tiers de son empire. Dans le fils mâle, Constantin réapparaît encore comme empereur baptisé (?), le fils de l'église fidèle de Christ, etc. Je ne nie pas, sans doute, qu'il n'y ait, ici comme en d'autres endroits une vague analogie avec le renversement par l'empereur de la puissance que l'ennemi tirait de l'idolâtrie ; mais ce sur quoi j'insiste, c'est qu'un accomplissement passé est loin de répondre à tous les traits de la scène.

### ***Récapitulé sur ce chapitre***

Même si l'on trouve quelques ressemblances partielles entre des événements déjà accomplis et ce que présente notre chapitre 12, on comprend aisément que son accomplissement a lieu dans la crise future. La septième trompette nous a conduits d'une manière générale jusqu'à la fin. À partir d'Apoc. 11:19, on aborde un sujet entièrement nouveau, dont ce verset est une sorte de préface. L'arche de l'alliance du Seigneur est vue dans Son temple en haut : ce n'est pas encore l'introduction effective de la maison d'Israël et de la maison de Juda sous l'efficace de la nouvelle alliance, mais c'en est un gage. La source de toutes choses du côté de Dieu ainsi que du côté de l'ennemi, est mise à découvert. Puis, comme il est expressément admis que cette vision ramène en arrière, je pense qu'il n'y a rien de discordant à considérer que la naissance et l'enlèvement au ciel du Messie d'Israël sont présentés comme l'objet spécial de la haine de Satan, et l'occasion de sa haine toujours croissante et toujours plus intense contre les Juifs et contre les conseils de Dieu à leur égard. Je puis comprendre aussi que l'enlèvement du fils mâle inclut celui de l'Église — comme une étoile double, dont le caractère double n'apparaît qu'à un examen approfondi. C'est bien de cette manière que, dans l'Ancien Testament, nous voyons l'Église pour ainsi dire comprise en Christ. Le premier grand acte du royaume de notre Seigneur consistera, je pense, à précipiter des lieux célestes Satan et les esprits de méchanceté (cf. Éph. 6:12, et Apoc. 12:7-12). Sur la terre, la question d'Israël, peuple choisi de Dieu, est tout à coup soulevée ; et soit comme dragon, soit comme serpent, Satan met en œuvre toutes ses ressources contre le dessein (encore en suspens) de Dieu relativement à ce peuple, et contre le résidu fidèle qui a (prophétiquement je crois) le témoignage de Jésus, comme l'Homme élevé à la droite de Dieu, le Fils de l'Homme qu'Il s'est fortifié (Ps. 80 :17). Nous trouvons dans le chapitre qui suit, le développement de Ses plans.

## **Chapitre 12:18 et ch. 13**

### ***Rappel général sur le ch. 12***

Nous avons vu que le chapitre 12 revient sur le passé, puis anticipe sur l'avenir, et rattache au Messie, et même à Sa naissance, le dessein de Dieu qui sera manifesté au dernier jour. Ainsi, tandis que l'enfant mâle représente clairement, à mon avis, le Seigneur Jésus Christ, ce n'est pourtant pas



Sa naissance considérée simplement comme fait historique, que ce livre nous révèle, mais Sa naissance en tant que liée au plan futur de Dieu. Du moment où il est ainsi fait allusion à Christ (c'est-à-dire à Christ envisagé comme la tête, non de l'Église, mais d'Israël, « paissant les nations avec une verge de fer », et prenant en main propre le gouvernement du monde), Satan intervient en personne pour s'opposer. Il serait inutile de chercher à appliquer la chose à un autre, car Dieu lui-même a déclaré au jardin d'Eden qu'Il mettrait inimitié entre le serpent et la femme, et entre sa semence et la semence de la femme. C'est là ce qui avait été révélé au commencement, et c'est ce que nous voyons s'accomplir à la fin. Sans qu'il soit fait aucune mention de Son humiliation, le fils mâle est enlevé vers Dieu et vers Son trône. Il est donc clair que ce n'est pas un simple constat de la vie du Seigneur que nous avons ici, mais que ces faits sont rappelés (les deux grands faits si importants de Sa naissance et de Son enlèvement vers Dieu et vers Son trône) dans le but de faire le lien avec ce que Dieu doit bientôt accomplir avec Israël. Tout ce que Dieu a opéré intermédiairement dans l'Église entre ces deux événements est entièrement omis, sauf si l'on suppose que l'Église doit être envisagée comme comprise dans la destinée du fils mâle, lequel est maintenant caché auprès de Dieu, quoiqu'Il doive encore régner. C'est exactement comme ce qui est dit de Christ dans l'Ancien Testament, et qui est appliqué à l'Église ou au chrétien dans le Nouveau. Mais aussi vrai et béni que cela soit, nous ne pouvons réellement en faire qu'un usage indirect. C'est donc le Messie que nous avons ici en rapport avec le plan futur de Dieu à l'égard d'Israël.

Il y a eu ensuite la vision d'une bataille livrée dans le ciel. Ce n'est pas le Seigneur Jésus Christ qui abat les anges rebelles, Satan et son armée, mais Dieu se sert d'une puissance angélique pour le faire. À partir de ce moment, Satan perd son pouvoir en haut (c'est-à-dire la portion la plus importante de son pouvoir, la plus nuisible intrinsèquement, la plus déshonorante pour Dieu, et la plus redoutable pour le peuple de Dieu), sa puissance dans les lieux célestes, à laquelle Éph. 6 et d'autres passages font allusion. En conséquence, lorsque Satan perd sa place, il y a de la joie au ciel, et une voix y proclame : « Maintenant est venu le salut et la puissance et le royaume de notre Dieu et le pouvoir de son Christ ». Cependant pour ce qui est de la terre, le royaume n'est pas encore effectivement venu : seulement Satan a perdu sa place dans les cieux.

On trouve quelque chose qui correspond à cela, quand notre Seigneur fait allusion à cette chute de Satan tombant du ciel dans l'évangile de Luc. J'attire l'attention du lecteur sur ce passage parce que plusieurs en ont conclu que Satan avait été chassé des cieux déjà depuis longtemps. Ce passage se trouve en Luc 10, lorsque les disciples reviennent au Seigneur tous joyeux parce que les démons mêmes leur étaient assujettis. Le Seigneur leur répond qu'il contemplait « Satan tombant du ciel comme un éclair ». Quelqu'un pourrait opposer ces paroles de l'évangile à celles qui décrivent la chute de Satan dans l'Apocalypse comme étant encore future. Mais ce ne serait évidemment pas là un bon usage de l'Écriture. Restons toujours convaincus que la Bible ne se contredit pas. Mettre un passage de la Parole de Dieu en contradiction avec un autre, c'est de l'ignorance ou de l'incrédulité. Il doit être évident, je crois, pour un esprit sans préjugé, que la chute de Satan dans la prophétie est un événement futur qui précède de trois ans et demi (de quelque manière qu'il faille les comprendre) la destruction de la bête et l'enchaînement de Satan. C'est donc une chute qui, au moins du temps de l'apôtre Jean, était encore future. L'effet direct doit être une terrible persécution contre la femme et sa semence. Je me suis efforcé de présenter diverses considérations d'où il ressort clairement, à notre avis, que les événements dont nous venons de parler sont postérieurs à l'enlèvement de l'Église. Le lecteur doit se rappeler que c'est la déduction que j'ai constamment tirée de tous les premiers chapitres 4 à 11, de sorte que la chute de Satan dont il est ici question doit être un événement postérieur à l'enlèvement au ciel des saints glorifiés.

Que veut donc dire le Seigneur Jésus Christ lorsqu'Il dit : « Je contemplais Satan tombant du ciel comme un éclair ? » En voyant et en entendant les résultats du service des disciples opéré en Son nom, la vision de la catastrophe atteignant Satan se présente à Ses yeux, et tous les effets de Sa puissance victorieuse sont salués dans ce qui n'en était encore que les arrhes. Le Seigneur Jésus envisage la crise finale et la chute du Méchant lorsque les disciples lui rapportent les merveilleux

échantillons « des miracles du siècle à venir ». C'était le premier grand coup porté par des hommes à la puissance de Satan, c'est pourquoi, dès le commencement de la chose, le Seigneur Jésus en anticipe la fin, et ainsi dans une sorte de vision méditative et contemplative, Il voit l'ennemi précipité du sommet de son usurpation.

Ce n'est pas là une chose rare dans l'Écriture. Dans un autre évangile (Jean 12), lorsque des Grecs venus à la fête désirèrent voir Jésus, que dit-Il ? « L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié ». Il allait à la croix et à la mort, et cependant Il déclare que l'heure était venue pour qu'Il soit glorifié. Comment cela se fait-il ? Si vous prenez ce passage dans un sens purement littéral, vous en perdez, me semble-t-il, toute la force. Jésus voit dans les Grecs qui se trouvaient devant lui un échantillon du rassemblement des Gentils comme résultat de la moisson ; Il savait parfaitement bien que seules Sa croix et Sa gloire dans le ciel les attireraient. De sorte qu'Il regarde à travers toute la scène intermédiaire placée devant Lui, car Il devait encore accomplir la rédemption et monter en haut. Mais à partir de ce faible gage qu'Il venait de recevoir, Il rattache tout à Sa glorification, et en parle comme d'un fait présent.

Dans une autre circonstance, lorsque Judas fut sorti, le Seigneur Jésus Christ répéta à peu près les mêmes paroles : c'est, je présume, sur la base du même principe (Jean 13:31).

En Apoc. 5:13, nous avons vu quelque chose d'analogue. La vision fait voir un mouvement remarquable qui affecte l'univers, lorsque l'Agneau prend le livre scellé. Il n'y a pas seulement les animaux [ou : créatures vivantes] qui se prosternent, et les anciens qui entonnent le cantique nouveau, et les myriades d'anges qui louent à haute voix ; mais toute la création se joint en chœur. « Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, et sur la terre, et au-dessous de la terre, et sur la mer et toutes les choses qui y sont, disant : À celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, la bénédiction, et l'honneur, et la gloire et la force aux siècles des siècles ! ». C'est comme si l'on eût fait sonner une note qui ne cesse plus de vibrer, jusqu'à ce que les bouts les plus reculés de la création soient remplis de la gloire de Dieu et de l'Agneau. Mais c'est ici une anticipation du temps de la pleine bénédiction ; ces débordements d'adoration et de joie proviennent en fait de ce que l'Agneau vient de recevoir le livre de l'héritage. Après cela a lieu l'ouverture des sceaux, qui n'est que le prélude des jugements du dernier jour, jugements qui vont redoubler de sévérité jusqu'à ce que Christ Lui-même vienne exécuter la colère (Apoc. 19). Et ce n'est qu'alors qu'apparaît la gloire, et que ces anticipations peuvent être réalisées (Apoc. 21 et 22). Pourtant dès le premier anneau de cette chaîne d'événements, la fin en est saluée.

C'est donc la même chose qui a lieu en Luc 10. Le Seigneur ne fait pas là allusion à la chute de Satan comme d'un fait déjà accompli, mais Il regarde à travers ce qui se réalisait effectivement à ce moment-là jusqu'à l'humiliation future et plus complète de Satan qui nous est dépeinte ici en Apoc. 12.

Or même cette chute de Satan n'est nullement le dernier exercice de la puissance de Dieu contre l'ennemi. Car jusque-là, Satan lui-même n'a guère été atteint, sauf pour la foi. Il est vrai qu'il a été déjà jugé en principe à la croix de Christ (Jean 12:31), mais comme fait littéral, il n'a pas encore été renversé de son trône sur le monde. Sans nul doute, la grande œuvre de Dieu en vertu de laquelle Satan doit être chassé du ciel, a été accomplie à la croix, de sorte que pour que la chose s'effectue, ce n'est plus qu'une question de temps et de la volonté de Dieu. En premier lieu, Satan perd la part céleste de la puissance qu'il a usurpée. Ensuite, il descend sur la terre en grande fureur, sachant qu'il a peu de temps. Cela amène au ch. 13 où nous avons le détail des actions de Satan ici-bas, c'est-à-dire sur la mer et la terre (la mer, comme nous l'avons déjà vu, étant le symbole de ce qui n'est pas sous un gouvernement régulier, et la terre représentant cette partie du monde qui bénéficie d'un état d'ordre). La terre et la mer réunies composent le monde dans son entier, ou un domaine donné de celui-ci, quelle qu'en soit la condition.

## Ch. 12:18

Le prophète (\*), est-il dit, se tenait sur le sable de la mer. Plus loin, au ch. 17, il est transporté par l'Esprit au désert, et plus loin encore (ch. 21), sur une grande et haute montagne. Ici, comme partout ailleurs, tout est en harmonie avec la scène. « Je me tins sur le sable de la mer ». La raison en est évidente ; Jean va voir une grande bête monter de la mer, et par conséquent il prend dans la vision une place pour bien voir.

(\*) Il faut que le lecteur sache que c'est ici la leçon la plus contestée du livre. Dans le grec, la différence n'est que d'une lettre en plus ou en moins ; or dans un cas il s'agit de Jean, dans l'autre du Dragon. Les autorités (manuscrits, versions, éditeurs et commentateurs) sont partagées. Si on compare notre texte avec Apoc. 10:5-10, cela suffira peut-être pour montrer qu'il n'y a pas d'inconvenance interne à assigner à Jean une telle position. Il faut se rappeler Daniel 10:4-5 et 12:5. D'un autre côté, si on doit lire « il se tint », je ne vois pas que cela attribue à Satan un pouvoir providentiel, ce à quoi il y aurait fort à objecter.

## Ch. 13:1

« Et je vis monter de la mer une bête ».

Il faut se rappeler que toutes ces visions sont comme un grand panorama qui passe sous les yeux du prophète. La signification des symboles employés est à découvrir par l'enseignement du Saint Esprit. La mer représente une masse informe de peuples dans un état de confusion du monde, — des peuples en grande agitation, comme les vagues de l'océan. C'est ce qui représente une condition révolutionnaire parmi les hommes. Et c'est de cette masse dans l'anarchie et la confusion que surgit une puissance impériale. Cette puissance est appelée « la bête ».

La même chose apparaît en Daniel 7, mais avec cette différence, que le prophète juif voit quatre bêtes sortir successivement de la mer, et non pas une seulement, comme au ch. 13 de l'Apocalypse. La première bête était comme un lion, la seconde comme un ours, la troisième comme un léopard, et la quatrième une bête d'un genre tout spécial. Et avant que l'interprétation soit donnée, quelqu'un comme un fils d'homme vient sur les nuées des cieux, en contraste avec les puissances qui sortent de la mer tumultueuse. C'est un royaume d'origine céleste et un roi qui doit exercer la puissance de Dieu sur la terre dans la personne du Seigneur comme Fils de l'homme ; ainsi l'autorité est laissée à la souveraineté de Dieu et ne demeure pas entre les mains de ces bêtes féroces. Le fait que ces bêtes montent de la mer sur laquelle viennent de se déchaîner les quatre vents des cieux, représente probablement le vaste bouleversement de peuples qui précéda la formation des quatre grands empires. Il est intéressant de remarquer que la fondation de ces états, qui plus tard appartenirent à la puissance impériale, eut lieu à peu près en même temps. Ils surgirent de l'obscurité et du chaos politique presque simultanément. Mais Dieu dans Sa souveraineté donna la puissance successivement à chacun d'eux : d'abord au Babylonien ; puis au Médo-Perse ; ensuite au Grec ou Macédonien, et en dernier lieu au Romain.

Jean ne voit qu'une bête monter de la mer. La mer représente un état de troubles pour les nations, et le prophète voit sortir de la mer la quatrième et dernière bête mentionnée par Daniel. Les trois premières bêtes avaient eu leur temps, et elles avaient disparu ; la quatrième, l'empire romain, avait suivi, et existait alors, revêtue de toute la puissance. C'était l'autorité de cette bête romaine qui venait juste de jeter Jean à Patmos. Il semble que ce que Jean voit ici soit le dernier essor de la bête avant sa destruction, mais il manque ici ce qui doit se passer entre sa première apparition comme empire et sa réapparition. D'après la description donnée, il n'est pas douteux qu'il s'agisse de l'empire romain. Il est dit que la bête a « dix cornes et sept têtes, et sur ses cornes dix diadèmes », les mêmes choses qu'on a vu pour Satan (12:3) quand il était considéré comme détenteur de la puissance du monde, et spécialement de celle de Rome.

Nous nous rappelons tous probablement ce que Satan dit au Seigneur Jésus en Lui montrant tous les royaumes du monde : « Je te donnerai toute cette autorité et la gloire de ces royaumes, car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux » (Luc 4:6). Il en fait don maintenant ici à la bête

romaine. Satan était évidemment un usurpateur, mais il est quand même, de fait, le prince de ce monde, et comme tel il a sept têtes et dix cornes. Mais il ne se présente pas ouvertement aux hommes dans son caractère de Satan. Il lui faut un représentant ou un agent. Il lui faut se déguiser et agir par le moyen d'un autre en se choisissant un instrument parmi les hommes. Dieu avait aussi trouvé bon d'agir d'une manière semblable pour accomplir Ses précieux desseins de grâce. Satan le fait également, — terrible contrefaçon en méchanceté de la bonté de Dieu en Christ ! L'agent dont il est parlé et par lequel Satan opère, c'est l'empire romain dans sa dernière phase. Satan profite de ce que l'homme convoite la puissance, car c'est la puissance qui est l'objet de l'ambition dans ce monde. Ici on a un grand pouvoir impérial qui, à l'origine, était reconnu de Dieu. En tant que sortant de la mer, Dieu aurait encore pu le reconnaître ; mais, du moment qu'il monte de l'abîme, sa source n'est plus aucunement providentielle, mais elle provient expressément de l'ennemi.

Outre ces sept têtes et ces dix cornes, il y a sur ces dernières dix diadèmes. Je suis persuadé qu'il fallait que les cornes soient citées avant les têtes. Le verset 1 se lit : « qui avait dix cornes et sept têtes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème ». Ce n'est pas que nous attachions une importance exagérée à cet ordre, mais il faut toujours être exact. Les deux propositions qui terminent le verset s'accordent pour mettre les cornes en premier ; la raison en est peut-être que la bête est envisagée ici comme exerçant effectivement la puissance, tandis que Satan ne la possède que virtuellement. C'est le blasphème, et non pas simplement le paganisme, qui caractérise ses têtes.

### **Ch. 13:2**

« Et la bête que je vis était semblable à un léopard ».

C'était l'allure générale de son corps, et cela rappelle l'empire macédonien [ou : grec, d'Alexandre] si renommé pour la rapidité de ses conquêtes.

« Ses pieds étaient comme les pieds d'un ours ». C'est une allusion à la domination perse, et implique une grande ténacité de prise.

« Et sa bouche était comme la bouche d'un lion ». C'est une image de sa voracité, comme dans la royauté et la carrière de Nébucadnetsar.

C'est ainsi que l'empire romain, dans sa dernière phase du moins, doit réunir en lui-même les divers caractères des empires précédents. Et en effet, telle était la politique habituelle des Romains. Ils ne cherchaient pas à interférer avec ce qu'ils trouvaient chez les diverses nations qu'ils conquéraient ; ils essayaient plutôt d'introduire dans leur propre système tout ce qui avait contribué à la puissance de ces nations. Ils n'imposaient point leurs coutumes aux autres, mais cultivaient tout ce qu'ils jugeaient avantageux, et le tournaient à leur propre profit. De même, comme nous le voyons ici, cette bête réunit les divers caractères de puissance qui avaient donné leur importance aux précédents empires.

Il y a pourtant une différence notable chez la bête par rapport à tous les empires précédents, et même par rapport à sa condition d'origine. « Le dragon lui donna sa puissance et son trône, et un grand pouvoir » (13:2). Cette distinction importante fait suite à la chute de Satan du ciel. Il a besoin d'un intermédiaire pour agir d'une manière universelle sur les hommes, au centre de la civilisation et de l'activité du monde, pour la courte durée de temps pendant laquelle il lui est permis de faire ce qu'il veut sur la terre. Et c'est pourquoi il donne à la bête romaine sa propre puissance de dragon, car c'est elle qui, par la providence de Dieu, détenait déjà l'autorité impériale. C'est quelque chose qu'on n'a encore jamais vu sur la terre, du moins dans son sens absolu — l'union du pouvoir impérial et avec toute l'énergie satanique.

## Ch. 13:3-4

Mais le prophète voit encore autre chose en rapport avec cette investiture de la bête par le dragon : « Et je vis l'une de ses têtes comme frappée à mort ; et sa plaie mortelle avait été guérie ; et la terre toute entière était dans l'admiration de la bête » (13:3). Je suis porté à croire que cette tête blessée est la forme impériale de gouvernement (comp. 17:10). Les têtes qui étaient, comme nous l'avons vu, en liaison avec le dragon (12:3) aussi bien qu'avec la bête, représentent les diverses formes de puissance qui ont existé successivement. L'une d'entre elles devait être perdue, du fait qu'elle était blessée à mort, mais à cette époque il lui est donné de revivre par l'opération de Satan. Tout le monde est surpris, et il y a bien de quoi. Ils seront saisis d'un étonnement extrême devant la renaissance de l'empire romain, avec une splendeur supérieure à celle d'autrefois.

Si nous donnons maintenant un coup d'œil dans Daniel, nous y trouvons un fait remarquable au sujet de l'état divisé de cet empire à la fin, et sur ses divisions après sa cessation d'existence comme empire. La statue du ch. 2 de Daniel a des pieds « en partie de fer, en partie d'argile ». Par conséquent il y a de la faiblesse. Le métal représente l'élément romain d'origine dans sa force, tandis que l'argile est l'élément étranger, générateur de faiblesse quand il cherche à fusionner avec le fer. « Et selon ce que tu as vu le fer mêlé avec de l'argile grasse, ils se mêleront à la semence des hommes, mais ils n'adhéreront pas l'un à l'autre, de même que le fer ne se mêle pas avec l'argile » (Dan. 2:43). Cela rend compte exactement de l'état de choses existant en Europe occidentale. L'histoire de cette partie du monde a été complètement changée par les invasions barbares vers le cinquième siècle après Jésus Christ. Il fut un temps où un pouvoir vaste et solide exerçait une domination universelle et incontestée — le pouvoir de fer de Rome. Mais à l'époque dont nous venons de parler, les multiples hordes barbares fondirent sur l'empire à la fois du nord et de l'est et l'assaillirent de toutes parts : il tomba. Mais si ces barbares étaient puissants pour renverser, ils furent incapables d'établir autre chose que de petits royaumes séparés ; et depuis, aucune main n'a été capable de rassembler ces morceaux épars pour les réunir solidement. Ce n'est pas qu'il manquât de gens disposés à le faire ; au contraire, toutes sortes d'expédients furent tentés, soit l'épée, soit la politique, soit les alliances matrimoniales ; mais tous ces efforts sont demeurés vains, et ainsi tout est resté sous la Providence de Dieu. Il n'y a pas eu d'unité, de sorte que l'expression favorite qui a prévalu dans la politique moderne a été, et sera encore, « l'équilibre des puissances ». Le sens réel de cette expression est qu'une distance respectueuse est maintenue entre les membres épars de ce qui constituait autrefois un corps uni. Des jalousies réciproques et un esprit d'indépendance chez tous ont toujours empêché effectivement la réunion. La tendance ordinaire a toujours été d'arrêter ou de prévenir la prépondérance d'une nation sur les autres par la formation de partis ou d'alliances entre certaines puissances.

Mais quoique cette blessure semblât mortelle, elle fut pourtant guérie : « et je vis l'une de ses têtes comme blessée à mort et sa plaie mortelle fut guérie » ; c'est-à-dire qu'à l'époque dont parle la vision, la puissance romaine doit être reconstituée, mais non pas comme précédemment sous la bonne main de Dieu qui contrôlait tout, quoi qu'il en ait été des voies de certains empereurs ; mais alors tout est abandonné à la volonté de la bête comme instrument direct de Satan.

Dans ce qui est décrit, Satan ne peut plus accuser les saints devant Dieu, mais il est désormais à l'œuvre sur la terre pour amener à ce qu'on blasphème ouvertement contre Lui. Et il le fait d'abord au moyen de l'influence politique. L'empire romain est réorganisé, la puissance impériale ranimée ; et au-dessus il y a une tête qui rassemble tout sous son contrôle, de sorte que le monde entier est dans l'admiration de la bête à laquelle le dragon a donné son pouvoir, son trône et une grande autorité. Mais nous voyons plus que cela au verset suivant (13:4) : « ils rendirent hommage à la bête, disant : qui est semblable à la bête et qui peut combattre contre elle ? »

Combien l'homme est versatile ! Sans doute, un état d'anarchie et de confusion a sûrement précédé, et c'est de là que la bête a surgi, et elle devient un objet d'admiration et d'adoration pour les hommes fatigués des désordres antérieurs, des luttes et de l'insécurité. On a vu quelque chose

d'analogie en France. Les hommes avaient été tout bouleversés par la Révolution qui avait renversé toutes les bornes, et rempli les esprits d'anxiété et d'angoisse. Qu'en résulta-t-il ? Une main forte s'empara des rênes et mit en place un despotisme militaire, une puissance quasi-impériale. Ce qui s'est opéré ainsi sur une petite échelle parce qu'il ne s'agissait que d'une nation, se produira bientôt dans toutes les puissances occidentales d'Europe. Et ainsi les hommes ne dirigeront plus les choses eux-mêmes, mais un chef vigoureux prendra en charge le gouvernement ; cependant, ce ne sera pas simplement la main d'un homme, mais plutôt la puissance du dragon. Dieu lui permettra de faire sa propre volonté, et pour un peu de temps, il pourra faire le pire. Ainsi, à côté de gouvernements distincts, et de gouverneurs régnant chacun sur son pays, il y aura une unité impériale sous un grand chef qui détiendra leur pouvoir, et qui sera leur président. Alors seront réalisés les désirs et les rêves des hommes qui n'ont été jusqu'ici que de vaines chimères, ou, au plus, des efforts avortés.

Il existe dans l'une des premières épîtres un passage sur lequel je voudrais faire une courte remarque ; ce passage est en rapport avec ce qui a empêché et empêche encore le développement de ce mal et de bien d'autres aussi. Il se trouve en 2 Thes. 2:6-7. « Et maintenant vous savez ce qui retient pour qu'il soit révélé en son propre temps. Car le mystère d'iniquité opère déjà ; seulement celui qui retient maintenant, le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. Et alors sera révélé l'inique ». Dieu place un empêchement ou une entrave au développement de l'iniquité du monde, et je pense que c'est le Saint Esprit agissant ici-bas dont il est fait mention par ces mots : « Celui qui retient maintenant ». Même après l'enlèvement de l'Église, Dieu poursuivra encore un témoignage ici-bas, quoique d'une autre nature, et Satan sera encore tenu en échec, au moins pour un temps. Cette entrave à l'action de l'ennemi sera maintenue par l'opération du Saint Esprit d'une manière providentielle. Lorsque Dieu cessera d'agir ainsi, le Saint Esprit ne retiendra plus, et ne sera plus vu comme les sept esprits de Dieu envoyés sur toute la terre, c'est-à-dire que la puissance que le Saint Esprit exerce maintenant sur le monde, et non pas seulement dans l'Église, ne se déploiera plus alors pour tenir Satan en échec. « Celui qui retient maintenant le fera jusqu'à ce qu'il soit loin ». On ignore tout ce dont on est redevable à une telle entrave mise à l'activité de Satan qui cherche à faire le pire. Mais le temps viendra où Dieu cessera de mettre cette entrave ; et alors Satan triomphera sur toute la ligne, pour un temps, sur la terre. Il suscitera un personnage à la tête, et les hommes seront charmés de la grandeur de son énergie exercée sans conscience envers Dieu ; et ils seront aussi charmés de la relative tranquillité qui résultera du fait d'avoir une personne dominant tout. En bref, ils auront à beaucoup d'égards tout ce qui convient à l'idolâtrie et à l'orgueil du cœur. Les hommes comme les enfants, sont toujours déçus de leurs propres plans et même de leurs succès. Mais ayant rejeté l'amour de la vérité, ils tomberont facilement dans n'importe quel piège placé devant eux par Satan. De sorte qu'après avoir passé à travers les tempêtes de révolutions, ils seront tout contents de se prosterner pour adorer la bête et le dragon qui lui a donné son pouvoir. En outre, le caractère du culte rendu à la bête dans ce jour-là sera différent de celui de l'idolâtrie ordinaire. Les gens ne seront pas simplement ses adorateurs en continuant de rendre également hommage à beaucoup d'autres dieux et d'autres seigneurs, comme les païens d'autrefois. Il y aura un rejet absolu de tout dieu au-dessus de celui qu'ils adoreront comme tel sur la terre. Cette misérable créature (la bête) remplie de Satan sera l'objet de l'adoration des gens ; le dragon y participera.

## **2.6 Ch. 13:5-6**

« Et il lui fut donné une bouche qui proférait de grandes choses et des blasphèmes ; et le pouvoir d'agir 42 mois lui fut donné ».

Personne, je suppose, ne met en doute que ce passage se relie à Daniel 7. C'est le même genre de langage, et il est appliqué à la même époque. Si nous examinons ce chapitre, nous découvrirons que certaines pensées que je viens d'exposer y sont confirmées.

Il est dit en Dan. 7:7, que la quatrième bête différait de toutes celles qui l'avaient précédée. « Elle avait dix cornes. Je considérais les cornes, et voici une autre corne, petite, monta au milieu d'elles »

(Dan. 7:8). Il n'y a rien de cela dans l'Apocalypse ; la petite corne n'y est pas mentionnée, au moins comme telle.

Mais ce n'est pas tout. « Trois des premières cornes furent arrachées devant elle » ; la petite corne prend possession du territoire de trois des cornes, de sorte qu'il n'en reste plus que sept sur les dix de départ.

« Il y avait à cette corne des yeux comme des yeux d'homme » (symbole de l'intelligence), « et une bouche proférant de grandes choses » (c'est-à-dire des paroles pleines d'orgueil et de blasphèmes contre Dieu ; comp. Dan. 7:25). C'est là ce qui amène le jugement de Dieu, non pas assurément le jugement des morts devant le grand trône blanc, mais le jugement des vivants et du monde habitable. C'est pourquoi il est écrit au verset 11 : « Je vis alors, à cause de la voix des grandes paroles que la corne proférait, — je vis jusqu'à ce que la bête fut tuée ; et son corps fut détruit et elle fut livrée pour être brûlée au feu ». Notez une différence entre la prophétie de Daniel et celle de Jean : ce que Daniel dit de la petite corne, Jean le dit de la bête (comparer Apoc. 13:5-6 avec Dan. 7:8, 25). La raison en est que Jean nous donne le caractère ou le principe, tandis que Daniel donne le détail des faits historiques. Le fait est que dix rois doivent surgir de l'empire romain, et que trois d'entre eux doivent disparaître par la force ou la fraude d'un autre, la petite corne — un pouvoir obscur à son origine, mais qui arrive à posséder effectivement trois royaumes, et qui devient alors le directeur réel de tous les autres. Dans l'Apocalypse, où il est naturellement supposé que ce qui est décrit en Daniel est déjà connu, le Saint Esprit ne revient pas sur les faits historiques, mais il parle comme si l'empereur et l'empire n'étaient qu'un.

Je suis tenu de reconnaître les autorités établies (Rom. 13:1) ; mais lorsque Satan donne son autorité à la bête, c'est une tout autre affaire. Nous ne devons aucune obéissance à Satan. De fait, c'est lui qui conduit la bête dans toutes les profondeurs et les sommets du péché. Car la bête « ouvrit sa bouche en blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom, et son habitation, et ceux qui habitent dans le ciel » (13:6). L'empire romain est, si je puis employer une telle figure, comme un char mené par un cavalier fou.

Mais jetons encore un coup d'œil sur Dan. 7 : « Je regardais ; et cette corne fit la guerre contre les saints, et prévalut contre eux » (Dan. 7:21). « Il profèrera des paroles contre le Très-haut, et il consumera les saints des lieux très-hauts, et il pensera changer les saisons et la loi, et elles seront livrées en sa main jusqu'à un temps et des temps et une moitié de temps » (Dan. 7:25). C'est la même période de 42 mois dont il est question en Apoc. 13 : « un temps » (qui signifie une année), « des temps » (deux années), et « la moitié d'un temps » (une demi-année). Je n'ai pas le moindre doute que la personne qui apparaît comme la bête en Apoc. 13 est celle que Daniel appelle « la petite corne ». En Daniel elle a le nom de « corne » parce que Daniel nous présente la succession progressive de l'histoire, et y ajoute le côté spécialement juif des circonstances, à savoir que les saisons et les lois sont livrées en sa main ; tandis qu'ici en Apoc. 13, ce personnage est appelé « la bête » parce qu'il apparaît comme ayant toute la puissance et l'autorité du système impérial.

« Elle ouvrit sa bouche en blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom, et son habitation, et ceux qui habitent dans le ciel » (13:6).

C'était là le grand but de Satan dont la bête n'est que la bouche. C'est du ciel qu'il a été précipité ; aussi Dieu dans les ciels et ceux qu'il appelle à y être en relation avec Lui-même, sont particulièrement odieux à Satan et à cette bête orgueilleuse. « Ceux qui habitent dans les ciels » leur sont insupportables.

Aujourd'hui même il n'y a rien qui excite autant le monde que cela. Le monde ne déteste pas toujours la piété quand elle se rattache aux choses d'ici-bas : le monde peut apprécier l'amour dans une mesure, car l'homme peut en tirer profit. Mais du moment qu'il s'agit d'une piété qui ne s'occupe pas des choses de la terre — non pas simplement en rejetant les choses mauvaises, ce qui serait encore compréhensible — mais en s'en séparant délibérément même quand les hommes font



de leur mieux (par exemple quand les hommes cherchent à être religieux et à honorer Dieu à leur idée), rien n'excite autant que cela la haine des hommes, je le répète.

Et ce sera encore bien pire quand ce jour sera venu. Car alors Satan aura tout perdu, puissance et position dans les cieux, et il n'aura plus que la terre pour y agir, et la pensée de bénédictions dans les lieux célestes lui sera insupportable. Il cherchera à persuader les hommes que la bête est Dieu, et je suppose qu'il se servira des prophéties de l'Écriture pour leur faire croire que le temps de la bénédiction est arrivé, que Dieu est revenu dans le monde, et qu'il ne reste plus qu'à jouir de toutes les bénédictions de la terre et de ces temps où Dieu a promis de disperser ses ennemis. Satan cherchera à ramener la date de ces événements à sa propre époque, sous son autorité et sans Dieu. Il saura pourtant ce qui est en train d'arriver, et quels sont les tourments qui l'attendent quand ce jour sera là. Il s'efforcera de tirer parti des promesses mêmes de Dieu pour tromper les hommes en leur faisant croire que ces temps d'iniquité sans pareille, sont les jours du règne des cieux sur la terre.

Voilà le temps décrit dans ce chapitre 13, quand la conscience vis-à-vis de Dieu sera totalement anéantie, et ce qui s'est passé à petite échelle pour le Pharaon se réalisera alors dans toute la chrétienté. Elle sera abandonnée à un endurcissement judiciaire, puis elle sera détruite. C'est justement ce que l'Esprit nous montre (2 Thes. 2:11-12) devoir arriver lorsque Dieu, affligé du rejet de la vérité par ce monde, laissera l'homme avec Satan pour commettre le pire. « Et à cause de cela Dieu leur envoie une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice ». Je suis fermement convaincu non seulement que Dieu sera juste en agissant ainsi, mais qu'en outre la justice de ces voies sera pleinement reconnue de toute âme soumise à Sa Parole.

### **Ch. 13:7-8**

Nous avons ensuite les moyens par lesquels Satan accomplira ses desseins. Il a donné son immense puissance à la bête, et il fait ensuite de celle-ci un objet d'adoration.

« Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre. Et il lui fut donné pouvoir sur toute tribu et peuple et langue et nation. Et tous ceux qui habitent sur la terre dont le nom n'a pas été écrit, dès la fondation du monde, dans le livre de vie de l'Agneau immolé, lui rendront hommage » (13:7-8).

Nous trouvons ici la même distinction dont j'ai déjà parlé. « Tous ceux qui habitent sur la terre » forment une catégorie pire que les tribus, peuples, langues et nations, parce que ce sont ceux qui ont complètement abandonné le ciel et les espérances célestes, et qui sont pleinement livrés aux tromperies du dernier jour. Pour ce qui regarde « toute tribu et peuple et langue et nation », l'autorité a été donnée à la bête sur eux ; mais « ceux qui habitent sur la terre » sont entièrement sous l'emprise de la bête et de son influence perverse. Tous ceux qui habitent sur la terre lui rendront hommage. Cela n'est pas dit des autres, mais ceux-ci sont totalement livrés à la bête.

Certaines traductions lisent au verset 13:8 : « Tous ceux qui habitent sur la terre dont les noms ne sont point écrits au livre de vie de l'Agneau immolé dès la fondation du monde », et quelques personnes en ont conclu que l'Agneau avait été immolé dès la fondation du monde, rapportant cela au conseil de Dieu comme en 1 Pierre 1:19-20. Mais la pensée de Dieu n'est nullement celle-là. Le vrai sens du passage est que leur nom n'a pas été écrit, dès la fondation du monde, au livre de l'Agneau immolé. En comparant ce verset avec 17:8, nous trouvons que l'Esprit a omis quelques mots dont l'absence rend parfaitement clair le reste du verset, et cela nous montre avec quel membre de phrase le rapport doit être établi. « Ceux qui habitent sur la terre dont les noms ne sont pas écrits, dès la fondation du monde, au livre de vie » (17:8). Le Saint Esprit laisse de côté les mots « de l'Agneau immolé », et Il place les mots « dès la fondation du monde » immédiatement après ceux de « écrits au livre de vie ». Le langage de Pierre (1 Pierre 1:20), où il parle du Seigneur Jésus comme

d'un agneau sans défaut et sans tache « préconnu dès avant la fondation du monde » a une tout autre portée.

### **Ch. 13:9-10**

Après cela viennent de solennelles paroles d'avertissement sur lesquelles je ne compte pas m'attarder : « si quelqu'un a des oreilles, qu'il écoute ! Si quelqu'un mène en captivité, il ira en captivité ; si quelqu'un tue avec l'épée, il faut qu'il soit tué par l'épée. C'est ici la patience et la foi des saints » (13:9-10).

Le contenu de ce verset 10 est une maxime générale, vraie pour quiconque, y compris la bête. Si elle a conduit en captivité, elle aussi y sera envoyée, ou quelque part de pire ; si elle a tué par l'épée, elle aussi sera tuée. Ces paroles sont placées là pour enseigner les saints qui seraient naturellement enclins, en voyant la méchanceté de la bête liguée au dragon, à se croire autorisés à lui résister. Je crois que c'est la raison pour laquelle cela est dit, afin qu'aucun saint ne soit tenté d'oublier sa place, ni la suprématie de Dieu, ni Son jugement certain. Leur affaire n'est pas de s'armer pour leur propre défense. S'ils le font, quel en sera le résultat ? Dieu maintiendra Ses principes même dans ce cas, quel que soit le caractère de ceux qui ont agi ainsi, et quel que soit celui de la bête. Chacun doit s'attendre à recevoir ce qu'il a voulu infliger. C'est la loi du gouvernement rétributif de Dieu. L'apôtre Paul en Éph. 6 ne se fait pas de scrupule à tenir le même langage que la loi, quand il s'agit de l'honneur dû aux parents : « Honore ton père et ta mère... afin que tu prospères, et que tu vives longtemps sur la terre ». Sûrement il ne veut pas dire que les chrétiens doivent attendre une longue vie sur la terre comme récompense d'avoir honoré ses parents. Mais c'était un principe posé par Dieu autrefois, et l'apôtre, se référant à la promesse terrestre, montre seulement que, même sous la loi, une bénédiction particulière s'y rattachait. C'était le premier commandement avec promesse. De même ici, l'Esprit de Dieu pose un principe général, vrai de tous les temps, et applicable aussi bien aux ennemis qu'aux amis. « Si quelqu'un » etc. — peu importe qui. Un chrétien est dans une fausse position lorsqu'il occupe une place de puissance dans ce monde. Ce qui rend la chose d'autant plus remarquable dans notre passage, c'est qu'il est question de saints juifs et qu'eux, plus que tout autre, pourraient croire tout à fait justifié de résister de toute leur force. En face de la bête blasphématrice, et douloureusement persécutés, ils pourraient dire : « Sûrement nous avons le droit de nous lever pour défendre notre religion et nos vies ». — Mais le Seigneur dit : « si quelqu'un a des oreilles qu'il écoute... Si quelqu'un tue avec l'épée, il faut qu'il soit tué par l'épée ». Si Dieu laisse la bête libre d'agir pour un temps, à quoi sommes-nous appelés ? « C'est ici la patience et la foi des saints » — la foi quant à Dieu, et la patience quant à l'ennemi. Ainsi Dieu apparaîtra d'autant plus en faveur des Siens qui ont souffert. Et si cette attitude de foi et de patience convient aux saints juifs dont la vocation est terrestre, combien plus doit-elle être la nôtre, nous qui avons une vocation uniquement céleste (voir Matt. 26:52).

Notre grande affaire est bien en premier lieu de jouir de Christ et d'apprécier Son amour, mais immédiatement après, ce devrait être de cultiver ce qui est selon Sa volonté, afin de ne pas rendre un faux témoignage sur ce qu'Il est et ce qu'Il a fait pour nous. Nous ne sommes pas du monde, et dès l'instant où nous nous rejets sur les ressources de la nature, ou sur notre puissance, notre influence, notre autorité personnelles, nous quittons le terrain chrétien. Dans nos rapports de famille, il est tout à fait correct d'agir selon la position d'autorité qui est la nôtre ; d'ailleurs la bénédiction de Dieu ne peut pas reposer sur ceux qui ne tiennent pas la place où Dieu les a mis au sein de ces relations : soit comme père ou comme enfant, comme mari ou comme femme, etc. Les affections, quelle que soit leur importance, ne sont pas la seule chose à considérer. Dieu doit être respecté en se tenant à l'ordre qu'Il a établi et qu'Il sanctionne. Ce sont là des choses qui ne sont pas modifiées par notre position céleste ; au contraire, cela nous donne plutôt l'occasion de manifester que nous possédons en Christ une puissance nouvelle pour toutes les relations légitimes. Mais, agir comme ayant un intérêt dans ce monde, est une toute autre chose, et ce n'est pas la place du chrétien ; sa place est plutôt d'y passer comme si c'était sans s'arrêter, comme ceux qui savent que

leur portion est avec Dieu dans le ciel. Christ vient pour juger le monde que Dieu tient pour coupable du sang de Son Fils, et qui ne fait que mûrir pour le jugement. Si nous gardions habituellement cette vérité devant nos âmes, nous serions préservés de bien des choses qui déshonorent le Seigneur en nous comme chrétiens.

Que tout ce que nous apprenons dans ces chapitres puisse servir à notre bénédiction, en nous séparant de tout ce qui doit prendre fin d'une manière aussi épouvantable ! Les effets extérieurs sur la conduite ne suffisent pas. L'Église est considérée comme ayant la pensée de Christ, et nous sommes responsables envers Dieu de nous garder des pièges et sources secrets par lesquels Satan est en train d'amener tout ce mal. Car Satan agit de manière beaucoup plus subtile envers nous qu'envers le monde. Pussions-nous ne jamais oublier ce que Dieu est à notre égard à cause de ce que requiert présentement Sa gloire ! C'est maintenant que nous avons la meilleure occasion d'être fidèles à Christ. Il est vain de regarder avec regret aux autres, en imaginant ce que nous ferions si nous étions dans leurs circonstances. Dieu est à la hauteur pour toutes les difficultés de notre position et de notre temps, et Il donne la force nécessaire lorsqu'on s'attend à Lui. La seule raison pour laquelle nous sommes enclins à grossir la singularité et la difficulté de nos circonstances, c'est que notre œil n'est pas simple envers Christ. Lorsque nous Le voyons en toutes choses, le danger, les difficultés, la tentation, tout disparaît.

### **Ch. 13:11 — l'antichrist**

L'apparition de la seconde bête diffère grandement de celle de la première bête. La première montait de la mer ; or maintenant nous lisons : « Et je vis une autre bête montant de la terre » (13:11).

Nous avons vu que dans toute l'Apocalypse que la terre est le symbole de ce qui est stable politiquement, et en ordre. C'est proprement la scène du témoignage et des voies de Dieu aussi bien que d'un gouvernement humain établi. On peut abuser des privilèges d'une telle scène ; elle peut tomber dans un état effrayant de ténèbres morales, car là où se trouve quelque bénédiction d'en haut, il y a spécialement danger de corruption et d'apostasie. La mer, au contraire, est un aspect relâché et désorganisé du monde. Du point de vue chronologique, cela peut indiquer que l'apparition de la seconde bête est postérieure à celle de la première. Lorsque le monstre à sept têtes surgit, tout est en état d'agitation ; mais quand et où la seconde bête apparaît, les choses sont stabilisées d'une certaine manière. C'est pourquoi il est maintenant question de la terre ; il ne s'agit plus des eaux, scène tourmentée par tous les vents.

Le personnage annoncé comme « montant de la terre » n'est pas un simple particulier. C'est un pouvoir politique, oppresseur, qui agit sans conscience envers Dieu — une bête (\*). Il se peut, et je ne doute pas que ce soit le cas, qu'un individu particulier exerce le pouvoir, comme pour la première bête. Mais le terme « bête », comme symbole, ne représente pas un individu comme tel, mais bien une puissance impériale, parfois environnée de satellites qui lui sont assujettis.

(\*) M. Elliott voit dans la bête à deux cornes semblables à l'agneau le clergé papiste, le clergé séculier et le clergé régulier, unis sous le pape en tant que patriarche de l'occident, et qui le soutiennent dans son caractère plus orgueilleux de vicaire de Christ ou antichrist. À son avis, le passage de Matt. 7:15 exclut presque toute possibilité d'erreur dans cette interprétation du symbole du corps clérical anti-chrétien. Mais le terme « bête » n'implique-t-il pas toujours dans le langage figuré de la prophétie, une corporation politique ou un pouvoir civil, et jamais une classe sacerdotale si organisée soit-elle ? Doit-on laisser de côté un pareil élément en interprétant ce chapitre ?

Il est évident, en outre, que cette bête est d'un genre extraordinaire, car ce qui la caractérise c'est qu'elle imite Christ. « Elle avait deux cornes semblables à un agneau ». On aura remarqué que, dans l'Apocalypse le Seigneur est souvent désigné comme « l'Agneau ». Qu'il soit assis sur le trône de Dieu, ou qu'il soit décrit comme étant Lui-même la grande Victime, sympathisant activement avec le peuple de Dieu souffrant, Il est vu comme un « Agneau ». Mais lorsque les saints sortent ici-bas de la position de rejetés de la terre, et qu'ils abandonnent cette position, le Seigneur Jésus cesse aussi

d'être symbolisé de cette manière. Il semble avoir honte d'eux, aussi se retire-t-il à distance, et on le voit comme un ange, et non plus comme un Agneau.

La chose extraordinaire de ce passage, c'est que la bête prétend ressembler à Christ. Elle possède deux cornes semblables à un agneau ; c'est-à-dire qu'elle a une certaine prétention de ressembler à Christ quant au pouvoir officiel. Si la corne est quelquefois employée comme le symbole d'un roi, elle peut aussi signifier simplement la puissance. C'est le cas lorsqu'il est dit de David « la corne de son oint » etc. Mais cette signification de la corne apparaît encore mieux quand nous regardons au Seigneur Jésus qui est vu dans ce livre avec sept cornes et sept yeux (5:6) ; assurément les sept cornes ne peuvent pas être sept rois ; de sorte que, suivant le contexte, les cornes peuvent signifier des rois, ou simplement de la puissance. En rapport avec la première bête, il nous est dit qu'elles représentent des rois ; mais en soi, elles n'ont pas nécessairement ce sens, et ici il ne semble pas qu'elles représentent plus que de la puissance. Ce n'est pas une perfection de puissance comme dans le cas de l'Agneau, mais seulement une prétention à la puissance ; il y avait deux cornes [et non pas sept]. L'Esprit de Dieu se plaît à montrer au chapitre 17 de ce livre que les dix cornes de la première bête sont dix rois (17:12).

Jusqu'ici tout est clair sur cette seconde bête. C'est une puissance comme un corps, qui se développe quand tout est extérieurement établi et en ordre, et par conséquent elle apparaît après la première bête. Mais il y a plus encore : elle s'arroge le pouvoir de Christ (elle a deux cornes comme un agneau) ; toutefois son langage la trahit : elle parle comme un dragon. De l'abondance du cœur, la bouche parle. Quelle que soit son apparence extérieure, lorsqu'elle exprime les sentiments réels de son cœur, sa voix est celle d'un dragon. Le dragon avait donné sa *puissance* et son *autorité* à la précédente bête, mais la seconde bête a une *ressemblance plus intime* avec le dragon ; sa voix en est l'expression. C'est la grande puissance du mal en action au dernier jour, et c'est là une différence entre les deux bêtes. La première bête est pour la parade ; elle séduit le monde profane par son déploiement de puissance et de gloire. La seconde bête est de beaucoup la plus énergique des deux ; c'est celle qui prend le plus la place de Christ ; c'est un faux Christ ou plutôt l'antichrist, l'expression même de Satan dans son opposition directe à Christ. Lorsqu'on a vu Satan au ch. 12 attendant la naissance de l'enfant mâle pour le dévorer aussitôt, il n'était pas là comme le serpent, mais comme le dragon. Et ici, pour l'accomplissement de ses derniers desseins, cette bête parle comme un dragon.

Il peut être intéressant de considérer quelques passages de l'Écriture qui s'appliquent à cette seconde bête, car ils sont souvent l'objet de passablement de confusion ; et ce n'est point surprenant car ces bêtes sont si étroitement liées ensemble au dernier jour, qu'il est difficile de déterminer laquelle des deux est l'antichrist. Le mot « antichrist » ne se trouve que dans les épîtres de Jean, et c'est là qu'il faut regarder pour savoir ce qu'implique ce nom.

En 1 Jean 2 le Saint Esprit écrit à ce sujet aux petits enfants de la famille de Dieu. En effet, soutenir que les jeunes en Christ ne doivent connaître Christ qu'en rapport avec le salut de leur âme est un principe faux. La raison qu'avait Jean de leur écrire ainsi, c'est, je suppose, qu'ils couraient un danger tout spécial à cause des pièges et des tromperies de l'ennemi ; car le Seigneur, même s'Il préserve, ne désire pas que nous ayons les yeux bandés. Il ne conduit pas les chrétiens en les maintenant dans l'inintelligence. Il ne s'agit pas d'aveugle conduisant un autre aveugle, ni même d'un voyant conduisant un aveugle, mais bien de quelqu'un qui voit conduisant quelqu'un d'autre qui voit. Dieu donne aide et instruction ; mais le Saint Esprit prend un soin tout particulier pour montrer qu'Il ne fait pas appel à l'ignorance des saints, mais à leur connaissance de la vérité. « Petits enfants, c'est la dernière heure ; et comme vous avez entendu que l'antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs [beaucoup d'] antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure » (1 Jean 2:18). Nous apprenons là avec certitude ce qui était déjà à l'œuvre au temps de l'apôtre Jean, et qui n'a pas cessé de croître depuis, portant en germe jusqu'à ce jour une moisson terrible, même si son fruit, c'est-à-dire les antichrists, n'est pas encore arrivé à pleine maturité : « Maintenant aussi, il y a plusieurs [beaucoup d'] antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure ». Voilà la preuve : le

progrès et la diffusion, non pas du bien comme pensent les hommes, mais du mal si profond de l'antichristianisme. « Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres ; car, s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous ; mais c'est afin qu'ils fussent manifestés comme n'étant pas des nôtres » (1 Jean 2:19). Quelle chose solennelle !

Ceux qui manifestent l'esprit de l'antichrist sont des gens qui, en leur temps, ont professé le nom de Christ. De fait, il ne pourrait y avoir d'antichrist sans au préalable une profession d'être de Christ. Il faut nécessairement qu'il y ait quelque vérité, car Satan ne saurait inventer. Il peut imiter ; il peut corrompre la vérité de Dieu, et s'en servir à ses propres fins ; il peut même la mettre sous une forme nouvelle et mauvaise, de manière à donner une apparence de vérité à ce qui n'est qu'erreur positive : « car aucun mensonge ne vient de la vérité » (1 Jean 2:21). Ainsi donc, le grand antichrist est encore à venir ; mais déjà, à l'époque où Jean parlait, il y avait plusieurs [beaucoup d'] antichrists. Et chose triste à dire, ces personnes avaient appartenu un temps à la famille de Dieu ; elles avaient pris la place d'enfants, extérieurement seulement.

« Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres » (1 Jean 2:19). Puis l'apôtre ajoute : « Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ? » (1 Jean 2:22). Mais il va plus loin. Nier que Jésus soit le Christ, c'est le premier caractère. Mais il y a des abominations plus grandes. « Celui-là est l'antichrist qui nie le Père et le Fils » (1 Jean 2:22). Ce sont deux états qui nous sont dépeints. Il y a d'abord la négation de Jésus comme Messie, le dernier degré d'incrédulité que tous les Juifs incrédules manifestent en rejetant Christ, depuis les jours de l'apôtre jusqu'à aujourd'hui. Mais ce qui est terrible, c'est de trouver ce mal chez ceux qui ont autrefois professé Jésus comme le Christ. Celui qui sera le meneur de tout cet abandon et de ce reniement, est appelé « menteur ». Mais il y a plus encore : il n'est pas seulement un menteur, mais aussi un antichrist « qui nie le Père et le Fils ». Jésus était le Messie, et beaucoup plus encore : Il était la manifestation du Père. Si je regarde au Messie comme tel, je ne vois pas nécessairement et pleinement le Père en Lui. Ce que je puis discerner dans ce titre c'est le royaume de Dieu, la puissance et la fidélité de Dieu envers son peuple. Toutefois il y a quelque chose de beaucoup plus béni que le royaume ; car avec la pensée du Père, je ne m'élève pas seulement jusqu'à la région de la puissance divine, mais j'atteins la sphère des affections les plus élevées, les plus saintes et les plus intimes. Il est évident que ce que nous connaissons dans la présence de Dieu maintenant, est quelque chose d'infiniment plus intime que la gloire qu'Il donnera ou manifestera bientôt. Cette gloire dira aux autres Ses sentiments à notre égard, démontrant l'amour dans lequel nous sommes introduits maintenant. Nous n'avons pas besoin d'attendre le royaume pour savoir cela, car par le Saint Esprit nous nous approchons de Dieu maintenant, et nous le connaissons de la manière la plus précieuse par laquelle Il se révèle ici-bas. Bien sûr, dans le ciel, nous aurons une connaissance sans mélange de Son amour, et une jouissance qui ne sera plus interrompue par l'activité des pensées charnelles ou par l'influence du monde. Tout entrave sera ôtée, toutes les idoles auront disparu — car un objet quelconque qui devient l'objet de mes pensées à la place de Christ, c'est en réalité une idole. Nous serons en dehors et au-dessus de tout ceci quand serons pris pour être avec le Seigneur. Mais l'amour du Père est aussi vrai et aussi parfait actuellement qu'il le sera jamais, et, par le Saint Esprit, nous avons le privilège d'en jouir déjà. Nous entrerons alors plus pleinement dans cet amour, mais quant à l'amour lui-même, il est le même déjà maintenant.

Ce qui introduit l'antichrist, c'est donc le rejet du Seigneur Jésus, non pas seulement dans Son caractère de Messie, mais dans Sa gloire divine comme Fils. Tout l'amour du Père s'est manifesté en Christ, témoignage lui étant rendu par le Saint Esprit. Cela comprend la révélation non seulement juive, mais aussi chrétienne ; et cela suppose aussi que le Messie est non seulement venu et a été rejeté, mais qu'en outre Il a manifesté toute Sa gloire céleste et divine. Car être le Fils du Père n'a rien à voir avec la terre. Sa position éternelle de Fils est évidemment une vérité qui surpasse entièrement Ses droits et Son caractère messianiques. Cette vérité aurait été toute aussi vraie lors même qu'il n'y aurait jamais eu ni terre ni opérations de la Providence. Il s'agissait là de Sa relation et de Sa gloire éternelles ; c'est pourquoi, quand le Saint Esprit désire nous amener à toute la plénitude

de bénédiction et à la position qui sont nôtres, Il parle du Père. « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle » (Éph 1:3). Où cela ? Ici-bas ? Pas du tout : « Dans les lieux célestes en Christ selon qu'Il nous a élus en Lui avant la fondation du monde ». De sorte que le siège de notre bénédiction est complètement en dehors et au-dessus de toute la scène de la création inférieure. Et si un homme rejette entièrement cela, et le méprise, reniant Sa gloire qu'il avait une fois reconnue, qu'est-il ? Un antichrist. Ce qu'il fait sur une petite échelle, l'antichrist le fera aussi à une plus grande échelle.

Je cite les épîtres de Jean, parce que l'antichrist y est mentionné, non pas comme une bête comme dans l'Apocalypse, mais comme l'aboutissement et le chef de ceux qui, ayant une fois appartenu extérieurement à la famille de Dieu, en sont sortis, abandonnant et reniant même la vérité bénie qu'ils avaient paru recevoir concernant le Père et le Fils. « Celui-là est l'antichrist qui nie le Père et le Fils ». D'un autre côté, nous lisons aussi : « Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père » (1 Jean 2:23). Dieu tient toujours le plus grand compte de Son Fils. Si vous niez le Fils, tout est perdu ; tandis que « celui qui confesse le Fils, a aussi le Père ». Du moment que je possède le Fils de Dieu, et que mon cœur trouve sa satisfaction en Lui, je connais le Père. « Celui qui m'a vu, a vu le Père » (Jean 14:9).

Alors, après avoir exhorté les chrétiens à laisser demeurer en eux ce qu'ils avaient entendu dès le commencement, afin de demeurer dans le Fils et dans le Père (1 Jean 2:24), Jean termine son sujet ainsi : « Je vous ai écrit ces choses touchant ceux qui vous égarent » (1 Jean 2:26). C'était un mal en activité dès le commencement. Quelle grâce il y a en cela-même ! Puisque le mal existait, et ne pouvait qu'être manifesté une fois ou l'autre, Dieu a permis qu'il éclate alors, de sorte qu'Il pût prononcer Lui-même Sa sentence à l'encontre, une sentence révélée. Nous n'aurions jamais osé parler d'une manière aussi sévère sur ceux que nous aurions connus comme amis ou comme de soi-disant frères. Les appeler menteurs ! C'est choquant, et c'est manquer d'amour, diraient les hommes. Mais du moment que les hommes se dressent contre la pleine révélation du Fils de Dieu, ou plutôt la nient, le Saint Esprit ne fait pas de quartier ; et je crois que nous ne devons pas non plus en faire. Si le cœur n'est pas préparé à agir de cette manière, vous découvrirez que quelque autre mal s'y rattache. Partout où l'égoïsme n'est pas brisé, où règnent la sensibilité et la ténacité quant à tout ce qui nous touche, nous verrons en même temps qu'on n'a guère égard au Seigneur Jésus. Vous ne pouvez pas aimer deux maîtres. Lorsque le cœur est seulement pour Christ, Il nous élève au-dessus des sentiments personnels ; mais lorsque le souci du cœur se concentre sur nous-mêmes, il n'y a guère de dévouement pour Christ, et peu de jalousie pour Son Nom.

En 1 Jean 4, l'apôtre s'occupe de l'esprit du mal : « Tout esprit qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair n'est pas de Dieu ; et ceci est l'esprit de l'antichrist, duquel vous avez ouï dire qu'il vient ; et déjà maintenant, il est dans le monde » (1 Jean 4:3).

Pourquoi le Saint Esprit introduit-Il là ce sujet ? Beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde, a dit le verset 1 (1 Jean 4:1) ; et je crois qu'il en est de même aujourd'hui. Mais c'est très difficile de le réaliser dans le temps où nous vivons. On peut le voir dans les temps passés, mais la grande difficulté est de discerner le caractère de ce qui est à l'œuvre actuellement. Nous sommes exactement dans les mêmes circonstances que celles où les saints étaient alors. Car autant il est certain que l'Esprit-Saint continue à agir, autant il est certain que la puissance subtile de Satan est là pour s'opposer. « Tout esprit qui ne confesse pas... » etc. Ceci est la puissance ou l'esprit de l'antichrist, « duquel vous avez ouï dire qu'il vient ; et déjà maintenant, il est dans le monde » (1 Jean 4:3). Il ne s'agit pas encore de l'antichrist dans son plein développement, mais il s'agit de l'esprit de l'antichrist à l'œuvre parmi les hommes, tout comme le Saint Esprit est aussi à l'œuvre. L'ennemi ne commence pas par introduire ce mal dans le monde profane, mais bien parmi ceux qui ont porté le nom de Christ. Il n'aurait pas été possible à Satan de forger une telle rébellion contre Dieu, si ce n'est chez ceux qui ont professé croire la vérité.

On trouve encore une autre allusion à cela en 2 Jean, où il est dit : « Plusieurs séducteurs sont sortis dans le monde, ceux qui ne confessent pas Jésus Christ venu en chair : celui-là est le séducteur et l'antichrist ».

Il n'est plus question de la justification simplement par la foi, ou par la loi, mais il s'agit d'une chose encore plus sérieuse : il s'agit de Satan, non seulement attaquant l'œuvre de Christ et cherchant à amener des personnes à y ajouter quelque chose, afin d'ôter quelque chose à la gloire du Seigneur, — mais il s'agit de Satan dépréciant et niant la Personne du Fils. Aussi importante que soit pour nous l'œuvre de Christ, ce n'est pas elle, mais Sa Personne qui est le centre et la substance de toute vérité et de toute gloire. En présence d'un tel thème, je voudrais plutôt adorer que me livrer à la discussion. La raison pour laquelle certaines personnes se soucient plus de l'œuvre de Christ, c'est parce qu'elles sentent, à juste titre, qu'elles ne peuvent être sauvées sans cette œuvre. Mais dès l'instant où nous avons la paix de la conscience, c'est la Personne de Christ qui devient l'objet le plus précieux de nos cœurs. Il est les délices de Dieu ; et ce qui est très précieux pour Lui, c'est ce que nous trouverons de plus précieux, et de plus riche en bénédiction pour nous.

Il n'est pas dit simplement que l'antichrist est celui qui *nie* Jésus Christ venu en chair, mais il est celui qui *ne confesse pas* Jésus Christ venu en chair ; voilà le séducteur et l'antichrist. Le Saint Esprit devient, si j'ose m'exprimer ainsi, de plus en plus hardi dans ses déclarations. Baisse-t-Il le niveau requis parce que Satan semble gagner du terrain, et qu'il devient de plus en plus audacieux contre Christ ? Allons-nous dire que nous ne devons pas être aussi exigeants maintenant, parce qu'il y a tant de mal, qu'il n'y a plus d'espoir parce que l'Église est en ruine ? Au contraire, le Saint Esprit pourvoyant au nécessaire pour les derniers temps, utilise un langage plus fort que jamais. Voici ce qu'il dit (2 Jean 10) : « Si quelqu'un vient à vous, et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne le saluez pas ». Nous n'avons rien à lui dire. Non seulement il ne doit pas être reçu dans l'Église, la maison du Dieu vivant, mais il ne doit même pas l'être dans les maisons chrétiennes. Il ne faut pas qu'il rencontre parmi les saints approbation ou appui ; car la maison du chrétien doit être une forteresse pour le nom du Seigneur, et elle doit refléter ce que le Seigneur aime et produit là où Il est reconnu et honoré. Même la salutation ordinaire doit être refusée. Il est sans importance que l'apôtre n'écrive qu'à une dame, c'est-à-dire à quelqu'un qui n'est appelé ni à enseigner ni à gouverner. Car quand il est question de Christ, c'est en vain qu'on prétexte qu'elle était une femme pour excuser du laxisme. Elle désire Christ, elle Lui doit tout ; parce qu'elle est une femme, n'est-elle pas tenue de Lui donner la première place, de L'avoir comme Objet de ses affections ? C'est pourquoi si qui que ce soit porte atteinte à Christ, peu importe qui il est ou ce qu'il est, son obéissance à Christ réclame empressement et décision. Cela devient aussitôt un mobile impérieux pour la foi, et une importante responsabilité pour l'âme. Qu'il s'agisse de personnes ayant l'esprit de l'antichrist, ou bien du grand antichrist qui vient lui-même, il y a opposition à Christ, et cela décide tout pour un cœur vrai.

Dans l'Apocalypse, l'antichrist est dépeint non pas simplement comme un séducteur, mais comme une « bête », comme une puissance terrestre à laquelle un royaume est assujéti — un système impérial en fait, plutôt qu'une influence mauvaise purement spirituelle, comme on le trouve dans les épîtres de Jean. Si nous consultons un peu quelques-uns des prophètes juifs, nous en saurons plus sur cette bête. Je fais particulièrement allusion à Daniel 11. Vers la fin de ce chapitre (Dan. 11:36), voici ce que nous lisons : « Le roi agira selon son bon plaisir, et s'exaltera, et s'élèvera contre tout dieu, et profèrera des choses impies contre le Dieu des dieux ». Qui pourrait nier qu'il s'agit d'un personnage qui s'exalte lui-même dans le pays de Judée ? Ceci est très clair, car un peu plus bas il est dit : « Il honorera le dieu des forteresses : avec de l'or, et avec de l'argent, et avec des pierres précieuses, et avec des choses désirables, il honorera un dieu que n'ont point connu ses pères. Et il agira dans les lieux forts des forteresses, avec un dieu étranger... il les fera dominer sur la multitude, et leur partagera le pays en récompense » (Dan. 11:38-39). Or, il me semble que partout où le Saint Esprit parle d'un pays de cette manière, en l'appelant *le* pays, c'est qu'il s'agit de la terre d'Israël. Il en parle comme de la propre terre de l'Éternel. Cela est confirmé encore un peu plus loin (Dan.



11:41) : « Il [le roi du nord] viendra dans le pays de beauté, et plusieurs pays tomberont ». C'est ainsi qu'un grand ennemi venant du nord se lèvera contre le roi (Dan. 11:40) « comme une tempête, avec des chars et des cavaliers » etc. Il est donc évident que le pays de beauté dont il est ici parlé est précisément celui que « le roi » a partagé entre ses favoris. En bref, il est roi dans le pays de Judée, et il est dit expressément que l'époque, la politique et les conflits décrits appartiennent « au temps de la fin ». Alors « le roi du Midi heurtera contre lui [le roi de Judée], et le roi du nord fondra sur lui », etc. (Dan. 11:40).

Plusieurs points sont clarifiés par ces versets. Tout premièrement un roi qui agit selon sa propre volonté s'établit en Palestine. Tandis qu'on peut voir en lui des aspects moraux qui le rattachent à « l'antichrist » de Jean, il est vu ici comme une puissance terrestre, ce qui le rattache à l'une des bêtes de l'Apocalypse. Mais il y a plus que cela : il s'exalte et s'élève par-dessus tout dieu. C'est là un nouveau caractère. Les empereurs romains se faisaient rendre, durant leur vie et après leur mort, des honneurs divins, mais jamais aucun d'entre eux ne se plaça au-dessus de tout dieu. Mais « le roi » s'élèvera au suprême degré, et cela dans un pays qui était spécialement le pays de l'Éternel au-dessus de tous les autres pays, et parmi un peuple que Dieu avait appelé en dehors de tous les peuples pour être témoin contre toute idolâtrie. Et voilà que cet homme revendique une adoration nouvelle et des plus audacieuses, en s'arrogeant la place du Très-Haut dans le pays et le temple de Dieu (comp. 2 Thes. 2). Israël d'autrefois avait certes été extrêmement corrompu « s'enflammant avec les idoles sous tout arbre vert » (És. 57:5), mais nous avons ici le spectacle de quelque chose de jamais vu : un homme qui prend la place du Dieu suprême.

Malgré cela, il a lui aussi un objet d'adoration, car tout homme doit avoir une idole dont il est esclave — sauf s'il possède la seule vraie élévation réelle, qui n'appartient qu'à celui qui se prosterne devant le vrai Dieu. L'élévation de l'homme est d'autant plus grande que sa sujétion à Dieu est plus forte. Car l'homme, contrairement à Dieu, ne peut se suffire à lui-même. Il faut ou bien qu'il élève ses yeux vers le vrai Dieu, ou bien qu'il les dégrade vers un faux dieu. Celui même qui cherchera à s'assujettir toutes choses pour devenir l'objet suprême du culte, lui-même se trouvera asservi à quelque chose. C'est ainsi que nous voyons (Dan. 11:37) que, tandis qu'il n'a égard ni au Dieu de ses pères (ce qui confirme qu'il s'agit d'un Juif), ni au désir des femmes (ce qui se réfère probablement au Messie), ni à aucun Dieu, car il s'élèvera au-dessus de tout, l'Esprit Saint nous montre cette apparente contradiction avec lui-même (Dan. 11:38) : « Il honorera le dieu des forteresses ». Il veut que tous les autres l'honorent lui, mais lui honore ce faux-dieu « avec de l'or et de l'argent et des pierres précieuses et des choses désirables ». Il fera cela avec un dieu étranger qu'il reconnaîtra et à qui il multipliera la gloire.

« Et au temps de la fin, le roi du Midi heurtera contre lui, et le roi du nord fondra sur lui... et il viendra dans le pays de beauté ». Il est ici clairement question de la Palestine. Les roi du Midi et du nord sont ainsi appelés à cause de leur position par rapport à la Judée. Le roi du nord, annoncé comme arrivant avec une force immense est l'ennemi si habituel dans les prophètes ; tandis que le roi du Midi est le souverain de l'Égypte.

Ces deux puissances montent contre « le roi » qui, à mon avis, est l'antichrist de l'Écriture. Le Saint Esprit ne décrit pas ici son apparition, car il n'y avait pas besoin de dire qui il était ; mais Il l'introduit de manière tout à fait abrupte. Si nous examinons en effet le verset 35, nous voyons qu'il y est question de sages, par référence à ce qui eut lieu au temps des Macchabées sous le règne d'Antiochus-Épiphanes, un prince célèbre mais des plus méchants, qui persécuta cruellement les Juifs et auquel beaucoup résistèrent de manière remarquable. Ils résistèrent énergiquement à tous les efforts qui furent tentés pour leur faire abandonner l'Éternel pour le culte des idoles, même s'il s'est peut-être mêlé à leurs sentiments et à leurs actions quelque chose de la nature humaine et de l'esprit du monde. Quelques-uns « tombèrent, afin que d'autres fussent éprouvés, épurés et blanchis jusqu'au temps de la fin ; car ce sera encore pour le temps déterminé » (Dan. 11:35).

C'est là que s'intercale un intervalle de temps dans l'histoire passée, dont le Saint Esprit ne dit rien. Il place d'abord devant nous les luttes entre Antiochus et ses adversaires, suivies des exploits et des souffrances de ceux qui étaient sages en Israël. L'histoire de ce peuple est alors mise en suspens, et nous sommes directement reportés « au temps de la fin ». Entre ces deux points, il y a une suspension de l'histoire d'Israël.

Quelle est la suite ? « Le roi agira selon son bon plaisir ». Le silence est gardé ici sur son origine ou ses progrès ; il ne nous est rien dit du lieu d'où il vient ; nous avons seulement cette expression singulière, « le roi », comme si cela nous en disait assez sur la personne dont il s'agit.

Ce n'est pas le seul passage de l'Écriture où il est parlé du roi. Voyez la fin d'Ésaïe 30, et vous verrez que « le roi » y est introduit d'une manière non moins singulière. Je crois que la raison en est, que les Juifs, tout en attendant le Messie, attendent aussi l'antichrist, ce grand prince qui doit fouler aux pieds les pieux d'entre eux lors de la tribulation finale. La prophétie en parlait de manière claire, et ils le comprenaient ainsi. Dans ce chapitre 30, l'Esprit de Dieu décrit deux ennemis d'Israël. Premièrement, au verset 31, il est dit : « Car, par la voix de l'Éternel, Assur [ou : l'Assyrien] sera renversé ; il le frappera de sa verge ». Celui qui frappe est le roi du nord mentionné en Daniel, et dont Ésaïe donne peut-être un type avec Sankhérib — Sankhérib était l'Assyrien de son époque, mais bien sûr il n'est qu'un type du grand ennemi du nord aux derniers jours. Plus loin, nous lisons : « Et partout où passera le bâton ordonné que l'Éternel appesantira sur lui, ce sera avec des tambourins et des harpes ; et par des batailles tumultueuses, il lui fera la guerre » (És 30:32). C'est ainsi qu'aux larmes et aux difficultés se mêlera aussi la joie : « on entendra des tambourins et des harpes ». « Car Topheth est préparé depuis longtemps ; pour le roi aussi il est préparé » (És 30:33). C'est là, je crois, la force du passage : « pour le roi aussi ». Si ce que nous venons de dire est exact, nous trouvons donc, dans la scène finale, le jugement de Dieu fondant sur ces deux grands ennemis d'Israël — l'Assyrien, et « le roi » qui est introduit ici sans que rien n'y prépare.

La même chose apparaît en Ésaïe 57. Je tiens d'autant plus à citer ce chapitre qu'on pourrait prétexter qu'au ch. 30 « l'Assyrien » et « le roi » sont identiques. Mais au ch. 57, il est absolument impossible de soutenir une pareille idée. Le prophète vient de décrire l'iniquité morale effrayante du peuple juif aux derniers jours ; et soudain, voici qu'il ajoute : (És. 57:9) « Tu t'es rendue auprès du roi avec de l'huile ». Ceci montre clairement que « le roi » est un ennemi spécial de Dieu, qui n'attaque pas les Juifs de l'extérieur, comme fera l'Assyrien, mais qui s'arroge au sein de la nation le titre et la place de roi sur le peuple de Dieu. Il était inutile de préciser de quel roi il s'agissait, parce que l'idée d'un tel personnage était familière à Israël, de sorte que le Saint Esprit pouvait facilement l'introduire sans un mot d'introduction. Le peuple savait que ce roi terrible devait venir — ce dernier grand ennemi de Dieu et des Juifs dans le pays même. L'Assyrien est aussi un ennemi de Dieu et d'Israël, mais non pas dans le pays, puisqu'il combat « le roi » qui y règne. Le dernier roi, qui agit selon son bon plaisir (Dan. 11:36), est l'objet des attaques du dernier Assyrien puissant. Ils sont tous deux extraordinairement méchants, mais ils ne s'accordent pas du tout dans leur méchanceté. Ils barrent la route chacun à l'autre. Aucune paix durable ne peut être établie entre eux, et c'est exactement ce que montre Daniel 11. Le verset 14 de Dan. 11 n'est pas du tout une description du « roi ». Celui-ci paraît alors perdu de vue, pour faire place au récit concernant le roi orgueilleux d'Assyrie. Le Saint Esprit se hâte de nous donner la fin de la carrière de l'Assyrien, laissant de côté celle du « roi ».

En passant maintenant au Nouveau Testament, nous découvrirons d'autres traits de ce roi. 2 Thessaloniens 2 renferme la description la plus complète des épîtres de Paul sur ce sujet.

Voici ce qu'on lit au verset 3 : « Que personne ne vous séduise en aucune manière ; car ce jour-là ne viendra pas que l'apostasie ne soit arrivée auparavant, et que l'homme de péché ne soit révélé, le fils de perdition ».

Il y a d'abord l'apostasie, une apostasie toute spéciale ; puis il y a l'homme de péché qui est quelque chose de différent et postérieur à l'apostasie. L'apostasie prépare le chemin pour la révélation de l'homme de péché. La révolution française, par exemple, correspond mieux à

l'apostasie que le Romanisme qui confesse des vérités, mais les met hors de leur place. Il y aura sans nul doute un développement plus avancé et plus terrible de l'apostasie, quoique ceci en soit quand même une illustration. Toutefois il doit y avoir quelque chose de pire encore que tout cela : l'homme de péché. Qui est-il ? Le Seigneur Jésus Christ a été l'homme de justice : celui-ci est tout le contraire, l'homme de péché, « le fils de perdition, qui s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération » (2 Thes. 2:4). Le même genre de caractères moraux dépeints en Daniel au sujet du « roi », se retrouvent précisément dans cet homme de péché.

« En sorte que lui-même s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu » (2 Thes. 2:4). C'est un nouveau détail qui traite de quelqu'un habitant Jérusalem. Il s'assied dans le « temple de Dieu », et je ne vois aucune raison de supposer qu'il s'agisse d'autre chose que le temple littéral et bien connu de cette ville (\*).

(\*) C'est une allusion évidente et incontestable à Dan. 11, qui a en vue les Juifs et leur pays, et nullement l'Église. Cela est complètement confirmé par Matt. 24:15, qui se rapporte certainement à une chose et à une époque postérieures au rejet de Christ par les Juifs, et au rejet des Juifs par Christ. Mais à mon avis, cela signale aussi clairement un temps où Christ aura de nouveau un résidu pieux au milieu d'une génération incrédule, gouvernée par un faux roi sous influence romaine. Si, en de telles circonstances, le temple peut être appelé « le lieu saint », pourquoi ne pas l'appeler aussi « le temple de Dieu » ? L'argument tiré de ce qu'est la maison de Dieu aujourd'hui, tant que l'Église demeure ici-bas, est tout à fait dénué de valeur. Comparez aussi l'expression « la sainte ville » en Matt. 27:53. Le dessein de Dieu n'est point révoqué, malgré le péché d'Israël.

En même temps, je n'ai rien à objecter si quelqu'un veut appliquer le principe de ce passage à ceux qui, actuellement, dénaturent la position de l'Église, et font d'elle un instrument et une sphère pour s'élever orgueilleusement. J'ose même dire qu'une telle application de ce passage est légitime, — au moins en partie ; seulement je pense que ce passage vise une personne qui s'approprie l'honneur dû au seul vrai Dieu.

« Ne vous souvenez-vous pas », dit l'apôtre, « que quand j'étais encore auprès de vous, je vous disais ces choses ? Et maintenant vous savez ce qui retient pour qu'il soit révélé en son propre temps. Car le mystère d'iniquité opère déjà » (2 Thes. 2:5-7). Il y a quelqu'un qui retient. Quand cette retenue aura cessé, l'inique apparaîtra immédiatement, et son jugement viendra en son temps à l'apparition du Seigneur.

L'apôtre Jean dit : « maintenant aussi il y a plusieurs antichrists » ; de même, dans le passage qui nous occupe, le mystère d'iniquité opérait déjà ; seulement maintenant il y a quelqu'un qui maintient les choses en suspens.

« Celui qui retient maintenant le fera jusqu'à ce qu'il soit loin ». Je n'ai pas le moindre doute que ce qui retient soit la puissance du Saint Esprit, non seulement comme ayant son habitation dans l'Église, mais aussi comme exerçant un contrôle sur le monde — comme les sept esprits de Dieu envoyés sur toute la terre. S'il ne s'agissait que du Saint Esprit habitant dans l'Église, dès l'instant où celle-ci aura été enlevée, l'homme de péché serait manifesté. Mais il paraît que l'inique ne parviendra pas à son plein développement et à sa manifestation immédiatement après l'enlèvement des saints. Il y aura un intervalle et un témoignage donné de Dieu. Quand ce témoignage aura disparu, ou sera abattu par la violence, l'homme de péché paraîtra dans son plein épanouissement. C'est, me semble-t-il, le moment où le Saint Esprit cessera de retenir. Il laisse alors les hommes montrer ce qu'ils sont, et toute leur iniquité viendra au grand jour. Le Saint Esprit n'exerçant plus son contrôle sur la terre, il sera permis à Satan de mûrir ses plans les plus exécrables pendant une courte période de temps.

Voilà, je pense, le temps, et le caractère de ce temps, où ce qui retient et Celui qui retient cesseront de retenir. Durant de longues années, les chrétiens des premiers âges avaient coutume de prier pour la continuation de l'empire romain, parce qu'ils supposaient que la retenue venait de là, et que, du moment où cet empire disparaîtrait, l'inique serait révélé. Il y avait une certaine mesure de vérité dans leur supposition, car la forme diabolique de l'empire romain ne surgira assurément qu'après que cet empire ait existé, puis se soit éteint. Mais l'empire romain s'est éteint depuis

longtemps, et l'homme de péché dans son plein développement n'a pas encore été révélé. C'est la réapparition de l'empire, et non pas son extinction, qui est l'époque critique ; or cette réapparition dépend du Saint Esprit, et du fait qu'il cesse de retenir. Lorsque le Saint Esprit cessera de retenir, tout le mal de l'homme et de Satan se donnera libre cours sans mesure et sans déguisement. « Celui qui retient maintenant le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. Et alors sera révélé l'inique, lequel le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche et anéantira par l'apparition de sa venue » (2 Thes. 2:7-8).

Le ch. 19 de l'Apocalypse dépeint cet anéantissement. Voici ce que nous lisons au verset 20 après la description de la venue du Seigneur en jugement : « La bête fut prise et le faux prophète qui était avec elle, et qui avait fait devant elle les miracles... Ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre ». Ce sont sans aucun doute, les mêmes systèmes ou les mêmes personnes déjà caractérisés au ch. 13 comme des bêtes montant de la mer ou de la terre. Or il est clair que l'une ou l'autre de ces deux bêtes est l'antichrist. La question reste : laquelle des deux est cet homme de péché. Est-ce la grande puissance du monde, la bête qui monte de la mer ? Ou bien est-ce l'autre bête si énergique, qui sort de la terre, et qui imite Christ dans sa puissance royale et prophétique ? Je suis porté à croire que c'est la dernière (\*), mais j'avoue franchement qu'il y a des difficultés, et je crois que c'est un point sur lequel il ne faut pas dogmatiser. Ces bêtes sont en effet si intimement liées dans leurs actions, dans leurs buts, et dans leur jugement final qu'il n'est pas surprenant que beaucoup soient dans l'embarras pour se prononcer, ou que des esprits intelligents arrivent à des conclusions inverses. Toutefois plus j'étudie ce que dit l'apôtre Paul sur l'homme de péché, et l'apôtre Jean sur l'antichrist, plus je comprends qu'il doit s'agir de la bête qui parait le plus rivaliser avec Christ et s'opposer à Lui. Ce caractère, je le trouve par excellence dans la bête qui monte de la terre.

(\*) C'est aussi ce que pensait Hippolyte de Rome, qui fut martyr sous Maximin ou Décius, et que Photius dit avoir été disciple d'Irénée. Il semblerait d'après Jérôme qu'il écrivit positivement sur l'Apocalypse, outre son court traité encore existant sur notre sauveur J.C. et sur l'antichrist. Voici comment il parle de la seconde bête, dans ce dernier traité (§ 49) : « la bête qui monte de la terre exprime la royauté future de l'antichrist ».

## Ch. 13:12

Considérons un peu maintenant la suite de notre chapitre 13 à la lumière de ce que nous avons glané dans les passages que nous avons examinés. Après la description de la bête au verset 11, nous avons quelques détails sur l'exercice de sa puissance.

« Elle exerce tout le pouvoir de la première bête devant elle » (13:12a), c'est-à-dire en sa présence. C'est la puissance énergique, celle qui se soucie beaucoup plus d'avoir une influence et une énergie réelles, que de ce qui est vu extérieurement, — ceci étant ce à quoi la première bête attache surtout de l'importance.

« Elle fait que la terre et ceux qui habitent sur elle rendent hommage à la première bête dont la plaie mortelle avait été guérie » (13:12b). Remarquez encore ici que ceux qui habitent sur la terre sont livrés à son énergie d'erreur.

En voyant que la seconde bête travaille pour susciter l'adoration de la première, certains en ont déduit que 2 Thes. 2 réfute l'idée que la seconde bête est identique à l'homme de péché, puisque celui-ci est représenté comme ne tolérant aucun autre objet d'adoration que lui-même. Mais il est évident que trois personnages se trouvent étroitement liés ensemble dans la scène que nous avons sous les yeux, savoir le dragon, la grande puissance du monde ou première bête, et la puissance politico-religieuse ou seconde bête. Il ressort d'Apoc. 13:4, que le dragon est autant adoré que la première bête ; de sorte que la même difficulté demeure, quelle que soit la bête que l'on suppose être l'antichrist et l'homme de péché, soit que ce soit la première bête, soit que ce soit la seconde. Dans un cas comme dans l'autre l'adoration est partagée par un autre. De fait, elles constituent l'anti-trinité, et elles trouvent le lien qui les unit dans la puissance invisible de Satan.

## Ch. 13:13

La seconde bête est très importante. C'est la puissance réellement active en Terre Sainte. La bête montant de la mer domine sur l'Occident, avec une vaste influence au-delà ; mais, ni Jérusalem, ni la Palestine ne font partie de sa sphère, sauf qu'elle y fait mettre à mort les témoins, et que c'est là qu'elle tombe. La seconde bête est le grand pouvoir connu en Terre Sainte. « Et elle fait de grands miracles, en sorte que même elle fait descendre le feu du ciel sur la terre devant les hommes » (13:13). Ce qui donne à ce miracle un si profond et si pénible intérêt, c'est que c'était le signe spécial dont se servit Élie pour confondre les faux prophètes de Baal. Lorsque la question se posa de choisir entre Dieu et Baal, l'événement critique qui décida en faveur de l'Éternel et contre le faux dieu fut justement le feu descendant du ciel. C'était un signe avec lequel on était familiarisé en Israël, et qu'on rattachait justement à l'idée d'approbation et de puissance directes de Dieu. Plusieurs fois Il avait fait descendre le feu du ciel en témoignage évident de Son approbation. Le feu était sorti de la part du Seigneur lors de la consécration des sacrificateurs, lors de la construction et de la dédicace du temple par Salomon (2 Chron. 7:1). « Et sitôt que Salomon eut achevé de faire sa prière, le feu descendit des cieus et consuma l'holocauste et les sacrifices, et la gloire de l'Éternel remplit la maison ». C'était la preuve suprême de la présence de l'Éternel en relation avec Israël, — de Sa présence remplissant la scène et acceptant les sacrifices.

Nous voyons donc, dans notre chapitre, ce contrefacteur effrayant du Seigneur Jésus, qui Lui est opposé et qui s'établit comme Dieu d'Israël et comme Christ. Le vrai Messie était le Dieu d'Israël, et nous trouvons ici l'imitation de Sa majesté, de Ses droits, et de Sa puissance. L'antichrist doit aussi faire descendre du feu du ciel. Je ne dis pas que ce soit réellement du ciel, mais il y en a l'apparence ; aux yeux des hommes, le feu vient du ciel. De même que Satan a le pouvoir d'imiter, de même aussi cette puissance méchante, dont la présence est selon l'opération de Satan, se met à reproduire en apparence ce qu'avait fait Élie. La même démonstration fournie par Élie en faveur de l'Éternel contre Baal, est celle donnée par l'inique en son propre nom. C'est une scène épouvantable et qui l'est encore plus si nous la comparons avec 2 Thes. 2:9. Car, chose triste à dire, les mêmes paroles qui sont employées pour nous parler des miracles de Christ en Actes 2:22, sont appliquées en 2 Thes. 2:9 par le Saint Esprit à l'homme de péché. Voici ce que dit Pierre : « Jésus le Nazaréen, homme approuvé de Dieu auprès de vous par les miracles, les prodiges et les signes » ; de même en 2 Thes. 2:9 nous lisons : « La venue [de l'inique] est selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles et signes et prodiges de mensonge ». Les signes distinctifs de Christ pour que les hommes reconnaissent la vérité, sont imités par cet imposteur. Il opère des signes analogues pour appuyer le mensonge, et les hommes sont complètement pris et trompés.

Le dégoût que les hommes éprouvent pour la chrétienté dans l'état où elle est parvenue, est ce qui prépare le chemin à un tel résultat. Je reconnais que c'est avec raison que l'on dit du mal de l'état dans lequel est tombé le christianisme. Dès qu'il perd de vue sa séparation céleste et se mêle aux principes du monde, il en résulte aussitôt la confusion. Les chrétiens oublient que Satan est le dieu de ce monde, et de là, ils se laissent complètement aveugler par lui quant à ce qu'est l'Église de Dieu, et quant à ce qui est dû au nom de Son Fils ici-bas. Christ est ouvertement laissé de côté, et on perd même la fidélité et la véracité que les hommes exigent dans les choses les plus ordinaires de la vie. Notre désir n'est pas de dire du mal d'autrui ; mais que Dieu nous préserve de ne pas juger, en âme et conscience, ce qui reste au-dessous de l'honnêteté ordinaire dans les affaires de cette vie. Lorsque l'Église ou le chrétien individuellement, cesse de juger, — ou s'il condamne dans son cœur et tolère en pratique, dans les choses les plus saintes, ce que l'homme naturel même ne tolère point dans les relations humaines et sociales, — de sorte que le monde lui-même peut voir que ce qui se revêt du nom de Christ est complètement mauvais, — quand un pareil temps est arrivé, Dieu peut-il garder plus longtemps le silence ? Le jugement, certes, est imminent ; et quelle grâce que Dieu nous ait donné quelque chose de doux comme espérance et comme bonheur, au lieu d'un perpétuel et sombre pressentiment d'un jugement assuré ! Notre portion est en dehors de la sphère de ce monde ; et il faut que le jugement ait lieu avant que le monde puisse être pleinement béni. Si

quelqu'un est uniquement occupé du mal et du jugement qui attend le monde, cela lui donnera-t-il de la puissance pour agir pour le bien ? Ce qui donne de la puissance, ce n'est pas la dénonciation de ce qui est mauvais, mais bien l'introduction de la grâce et de la vérité pour agir sur les âmes ; autrement on ne ferait que sortir d'une forme du mal pour tomber dans une autre. La seule sécurité véritable, c'est de se tenir près de Christ ; et nous ne sommes réellement utiles aux autres, qu'autant que nous les mettons en contact avec Lui.

Nous avons vu qu'il sera donc permis au grand ennemi de Dieu, de faire des miracles imitant la puissance de Christ et appuyant ses prétentions à être l'Éternel. Il n'est pas étonnant qu'il trompe ceux qui habitent sur la terre. Et ce qui prépare rapidement la voie, et mûrit les hommes pour tout cela, c'est qu'ils écoutent maintenant Satan, lequel détruit toute confiance dans les miracles de Christ, et dans les Écritures qui les rapportent. Ainsi quand les hommes non seulement repasseront dans leur esprit, mais auront sous leurs propres yeux les horreurs qui ont eu lieu dans la chrétienté, et qu'ils seront laissés étrangers à l'amour de la vérité dans leur cœur, ils seront livrés à la merci de Satan. Quand les désirs des hommes seront satisfaits sans égard pour la conscience, — et quand Dieu Lui-même, dans Sa justice rétributive, enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge (leur tenant pour ainsi dire ce langage : vous avez refusé la vérité pour être sauvés : maintenant, vous avez tout ce que vous aimez), — c'est alors, dis-je, que paraît ce personnage (l'antichrist), et que se produisent ces miracles qui prétendent être des signes du ciel. Quoi d'étonnant que les hommes se prosternent et adorent la bête et son image ?

### **Ch. 13:14-15**

C'est Satan, bien sûr, qui est derrière toutes ces scènes ; mais son esclave, la seconde bête, « séduit ceux qui habitent sur la terre, à cause des miracles qu'il lui fut donné de faire devant la bête, disant à ceux qui habitent sur la terre (\*) de faire une image à la bête qui a la plaie de l'épée et qui a repris vie. Et il lui fut donné de donner la respiration à l'image de la bête, afin que l'image de la bête parlât même, et qu'elle fît (\*\*\*) que tous ceux qui ne rendraient pas hommage à l'image de la bête fussent mis à mort » (13:14, 15).

(\*) Je ne suis pas en état d'affirmer que « l'abomination de la désolation » dont notre Seigneur parle en Matt. 26 par allusion à Daniel 12:11, est la même chose que « l'image » que nous avons ici. Il est absurde de supposer que notre Seigneur fasse allusion à l'acte d'Antiochus Épiphane par lequel il souilla le temple (Dan. 11:31). Cela était passé longtemps auparavant. Mais le Seigneur donne un avertissement à l'égard d'une autre abomination encore future et finale. On peut remarquer en conséquence que la phrase donnée par Matthieu répond exactement non pas à Dan. 11:31, mais à Dan. 12:11 selon les Septante. En Dan. 8:13, il s'agit de tout autre chose, « la transgression qui désole ». Et en Dan. 9:27, quoiqu'il puisse y avoir un lien de connexion, il faut lire, je pense, « à cause de l'aile (c'est-à-dire la protection) des abominations, [il y aura] un désolateur », — déclaration entièrement distincte, même si on accepte qu'elle se réfère à la même époque ; elle signifie que l'antichrist établit l'idolâtrie dans le temple, à cause de quoi un désolateur apparaît dans la personne du grand ennemi du nord d'Israël. La tentative d'appliquer ce passage aux Romains sous Titus, ou au Pape, est complètement vaine. La première de ces deux applications est due probablement à l'erreur consistant à confondre Matt. 24:15 etc. avec Luc 21:21. Seul Luc 21 introduit le siège et la captivité par les Romains, car c'est lui seul qui traite du temps des nations. D'un autre côté, Matthieu, également inspiré par Dieu, laisse de côté cette partie du grand discours prophétique de notre Seigneur, et s'arrête longuement sur la crise finale, en réponse à la question des disciples quant à la fin du siècle, ce que Luc omet entièrement.

(\*\*) Il est possible que le sens soit « afin que l'image de la bête parlât et agît ; afin que tous ceux » etc. S'il en est ainsi, ce passage attribue à l'image de la bête les mêmes choses qui caractérisent la bête au v. 5.

Remarquez en passant, que nous avons une nouvelle preuve de ce que la seconde bête s'élève après la réapparition de la première, car c'est la seconde bête qui fait « faire une image à la bête qui a la plaie de l'épée et qui a repris vie ».

### **Ch. 13:16-18**

« Et elle fait qu'à tous, petits et grands, et riches et pauvres, et libres et esclaves, on leur donne une marque sur leur main droite ou sur leur front ; et que personne ne peut acheter ou vendre, sinon

celui qui a la marque, le nom de la bête, ou le nombre de son nom » (13:16, 17). Cette marque était le sceau de l'assujettissement ou de l'esclavage à la bête.

« Ici est la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête, car c'est un nombre d'homme ; et son nombre est 666 » (13:18).

Je ne prétends pas résoudre une pareille question. Il est facile de répéter ce que d'autres ont pensé. Certains des premiers chrétiens, et notamment le pieux évêque de Lyon, Irénée, ont supposé que c'était « l'homme latin ». D'autres ont trouvé divers noms correspondant à leurs polémiques ou leurs préjugés. Les catholiques romains ont prétendu y voir Luther, et les protestants le nom de plus d'un pape. Mahomet dans les temps anciens, et Napoléon dans les temps plus récents, ont aussi été imaginés. Mais de telles idées valent-elles mieux que des énigmes ? Ce n'est pas la manière d'agir de l'Esprit d'occuper le peuple de Dieu à lui faire reconnaître des lettres et des nombres à partir d'une information vague. Ne pouvons-nous pas plutôt nous contenter de ce qu'il y a là un point de détail laissé aux « sages » des derniers jours, et que, lorsque le moment sera venu, la solution sera donnée, avec toute la lumière éventuellement nécessaire ? Car il y a dans les voies de Dieu une sorte d'économie, au moins quant aux points de détail et aux applications. De même que Dieu ne donne pas à un saint la force nécessaire pour traverser une épreuve particulière jusqu'à ce qu'il soit aux abords de cette épreuve, — de même le Seigneur réserve l'instruction nécessaire à l'égard de ce nombre au temps où paraîtra l'homme [de péché].

L'application de la prophétie à un individu particulier sera alors le point important. Il me semble prématuré et inutile de discuter une telle question avant que les personnages soient sur la scène. Les sages comprendront alors, et pour eux tout sera clair comme le jour, mais non pas pour les méchants (voyez Dan. 12:10). Toutefois déjà maintenant la vérité générale est claire. Il y a cette seconde « bête », la puissance active et énergique qui s'oppose à Christ ; mais, lorsque viendra le jour des rétributions et que le jugement du Seigneur pèsera sur elle, on ne parlera plus d'elle comme de la bête, mais comme le « faux prophète » qui avait opéré des miracles (19:20). Admettant que la seconde bête est l'antichrist, je suis enclin à penser qu'il y a une contrefaçon de Christ quand elle fait rendre hommage à la première bête. Le Seigneur Jésus Christ parlait et œuvrait en vue de glorifier Dieu le Père, tandis que le Père Lui-même faisait de Christ l'objet spécial de Ses délices et de Ses pensées. « Que tous les anges de Dieu lui rendent hommage » (au Fils ; Hébr. 1:6) ; et ailleurs : « Que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père » (Jean 5:23). Il en est de même de cette bête : elle aide à exalter la grande puissance du monde ; et en même temps elle cherche à s'exalter elle-même, surtout dans les choses spirituelles. Elle a des cornes comme un agneau, c'est-à-dire qu'elle prétend avoir la puissance de Christ ; mais elle parle comme un dragon (c'est-à-dire que l'expression de ses pensées est satanique). Le fait qu'elle soit une bête indique qu'elle a une autorité dans le domaine temporel, tout en étant aussi désignée expressément comme étant un faux prophète. Elle est ainsi l'opposé personnel de Christ, mais plutôt dans ce qu'il était et ce qu'il sera, que dans ce qu'il est. Le papisme (ou anti-chrétienté, si vous voulez) est un travestissement de la sacrificature de Christ, et périra avec tout ce qui participe à son péché dans la contradiction de Coré. Mais ici, au moment où Christ, après avoir terminé son œuvre céleste, va assumer Sa dignité royale terrestre, voilà quelqu'un qui s'oppose et s'exalte lui-même dans la ville du grand roi. Car c'est la Terre Sainte qui est le siège central de sa puissance et de ses tromperies. C'est, je crois, le personnage auquel le Seigneur Jésus se réfère en contraste avec Lui-même dans un passage que nous avons cité en partie, et qui résume tout en peu de mots (Jean 5:43) : « Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, celui-là, vous le recevrez ». Les Juifs ne voulurent pas Celui qui venait de la part du Père. Celui qui était Son Envoyé et Son Serviteur, tout en étant Son égal en honneur et en puissance, est venu ainsi, et a été rejeté. Mais il en est un qu'ils vont recevoir, un qui flattera et exaltera l'homme dans son péché ; car il ne reconnaîtra aucune autorité supérieure à la sienne, faisant ainsi écho à la volonté de l'homme. C'est *lui* le personnage que nous avons ici (2ème bête d'Apoc. 13), celui qui a peut-être un supérieur (la première bête) en ce qui regarde la puissance



territoriale effective et la splendeur extérieure, mais qui est sans égal du point de vue de l'influence et de l'énergie spirituelles.

### ***Tirer parti de ces prophéties pour le temps présent***

Que le Seigneur nous accorde de renier l'impiété et les convoitises mondaines (Tite 2:12), non seulement à cause de la colère, mais à cause de la conscience ! (Rom. 13:5). Oh ! puissions-nous être séparés pour Christ dans un esprit de grâce céleste ! Qu'il serait vil de penser qu'il sera bien temps d'y penser le moment venu, et plus vil encore d'alléguer que l'Église de Dieu doit être préalablement enlevée au ciel, et que, puisque tout ira bien alors, nous pouvons bien nous permettre maintenant ce qui n'est pas bien ! Rappelons-nous que déjà, comme le dit l'apôtre, il y a plusieurs antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure. Si donc vous composez avec l'esprit du monde, ou si vous badinez avec quelqu'une des influences anti-chrétiennes d'aujourd'hui, que feriez-vous si vous étiez exposé à toutes les effroyables persécutions et à toutes les tentations de ce jour où l'homme de péché sera révélé ? La grâce de Dieu peut me fortifier pour faire face à tous les dangers, et pour repousser toutes les séductions, plutôt que d'abjurer le vrai Dieu et le vrai Christ et d'adorer un faux Dieu et un faux Christ. Mais n'est-il pas profondément solennel et humiliant d'avoir une communion quelconque avec un mal connu, quels qu'en soient les motifs ?

Et c'est là que je trouve la grande valeur, présente et morale, de la prophétie. Je vois la chute effrayante à la fin, et je peux retrouver la trace du courant qui y mène. Son cours est peut-être long et sinueux, et c'est une rivière qui peut ne pas paraître bien dangereuse ; mais regardez un peu plus bas, là où la Parole de Dieu soulève le voile flou qui cache l'avenir, et voyez la rapidité fatale avec laquelle tous ceux qui y naviguent sont engloutis pour leur entière destruction ! Il y a beaucoup de courants liés au monde, et je peux ne pas en voir la source ni voir à leur début toute l'étendue du mal qui en résulte inévitablement. Par la prophétie, Dieu me montre par grâce la fin d'une chose dès son commencement, de sorte que, si je n'en tiens pas compte, je méprise l'avertissement de Son amour, qui veut que je sache ces choses à l'avance (2 Pierre 3:17). Puissions-nous être gardés, non seulement d'une sorte de mal, mais du mal sous toutes ses formes ; et d'une manière particulière, ne nous y mêlons pas lorsqu'il prend une forme de ressemblance à Christ jointe à une association au monde. Nous avons ici (Apoc. 13) la fin de cette puissance ouvertement blasphématoire, mais aussi de celle du mal spirituel plus actif et plus subtil de la grande crise (\*). Les hommes seront pris dans l'un ou l'autre de ces pièges — l'incrédulité effrontée, ou la corruption religieuse des derniers jours. Même si elles peuvent être bien différentes en apparence, elles se trouvent réunies à la fin de la manière la plus étroite, la plus triste, et la plus fatale. Que le Seigneur nous donne d'avoir des cœurs fixés sur Christ et qui attendent Sa venue du ciel ! Il n'y a plénitude de repos et de bénédiction qu'autant que notre œil soit simple pour Lui.

(\*) Il n'est pas surprenant que ceux qui sont fort occupés des choses présentes éprouvent le plus profond sentiment d'étonnement et d'horreur, non pas à la vue de l'antichrist tel que dépeint par les futuristes, mais à la vue du Papisme tel qu'il a été et qu'il est, qui reconnaît une si grande mesure de la vérité révélée et en même temps qui détruit l'efficacité de la rédemption et toute relation immédiate avec Dieu, — pour ne rien dire de son hideuse idolâtrie et de sa persécution systématique de ceux qui ne se sont point inclinés devant elle, qu'ils fussent ou non de vrais chrétiens. Mais plus de telles pensées font ressortir sa subtile hypocrisie, plus elles semblent prouver que le romanisme correspond au mystère d'iniquité. Naturellement son action dans les jours apostoliques n'était qu'un germe de ce qui se développa plus tard, jusqu'à aboutir à cette effroyable corruption que les écrivains protestants ont, dans un fidèle service, dévoilée et flétrie avec une vigueur et un zèle incontestables. De là vient que ce que nous trouvons en Apoc. 17, c'est la femme corrompue (non pas la bête vorace) dont le nom est « Mystère, Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre ». Et remarquez le, c'est la vue de la femme qui causa l'étonnement si profond de Jean. Toutefois, « l'apostasie », dans l'Écriture, implique la négation publique de la vérité chrétienne, et non le maintien orthodoxe à tout prix des faits essentiels de l'Évangile, que nous voyons dans le romanisme. D'un autre côté, le fait que l'homme de péché doit s'asseoir et être l'objet du culte dans le temple de Dieu implique un défi à l'Éternel, dans le cadre de la fausse attente d'Israël, qui vise une autre forme à venir et plus audacieuse de la puissance de Satan.

## Chapitre 14

### *Place du ch. 14 dans son contexte*

Ce chapitre termine le passage intermédiaire qui sépare les trompettes des coupes. Nous avons entendu annoncer les événements de la dernière trompette ; mais les détails et les moyens de leur accomplissement ne nous ont pas encore été révélés. Des louanges en ont célébré les résultats au ciel (11:16), mais l'effet immédiat sur la terre de la dernière trompette n'a été abordé que d'une manière générale ; ce qui en a été dit va toutefois jusqu'à la fin de tout, y compris même le jugement des morts (\*).

(\*) Aussi est-ce aller trop loin que de dire que les coupes sont le déroulement des événements de la septième trompette ; en effet il n'y a pas de preuve pour cela, et c'est même inexact. Il ne sert de rien d'alléguer à l'appui de cette opinion que les trompettes sont le développement du septième sceau. Je n'ai aucun doute sur ce dernier point, car il n'y a absolument rien sous ce sceau, sinon un silence d'une demi-heure, et alors les trompettes sont données aux sept anges, etc. Mais il n'y a rien d'analogue à la fin d'Apoc. 11. Il est manifeste que les ch. 12, 13 et 14 sont une insertion, et le ch. 14 contient la vision d'une scène de jugement par le Fils de l'homme, ce qui est incontestablement postérieur aux coupes.

Comme nous l'avons vu, le Saint Esprit interrompt son récit au ch. 12 et 13 pour montrer la source, le caractère et les principaux instruments de la dernière explosion du mal, sur lesquels les coupes doivent être déversées, après quoi le Seigneur interviendra par une vengeance personnelle. Nous sommes parvenus, dans une histoire d'ensemble, au récit d'une bataille qui décide à tout jamais du sort du monde. Le narrateur s'arrête un instant, pour décrire l'état précédent des parties en lutte, et les causes qui ont amené la crise. C'est précisément ce que nous avons ici : les coupes sont pour ainsi dire les arrhes de la rétribution. C'est ainsi que les ch. 12 et 13, pour ne pas parler du ch. 14, nous montrent ce qu'il y avait auparavant et qui amène une effusion si terrible de la colère de Dieu. Ainsi, quoique ces chapitres puissent sembler être une interruption, ils sont donc nécessaires pour bien nous pénétrer du caractère horrible du mal contre lequel le Seigneur va sévir.

Nous avons vu au ch. 12 que, derrière la scène, Satan a été dès le commencement la source cachée, mais puissante et subtile, de la haine contre Christ et contre les Siens. Il y a ensuite le combat au ciel entre Michel et le dragon, accompagnés de leurs anges respectifs ; et enfin la conduite de Satan une fois qu'il est précipité sur la terre, est retracée et expliquée. Ensuite le chapitre 13 fait voir ceci : si Dieu s'est révélé à l'homme non seulement sur des tables de pierre, mais aussi dans la personne de Son Fils afin que les hommes puissent avoir une connaissance de la grâce divine qu'aucune table de pierre n'aurait jamais pu faire voir (c'est même le contraire), — de même Satan trouve une politique appropriée à ses fins en prenant des hommes sur cette terre pour en faire les instruments et l'expression de sa volonté. Satan donc, agit par les deux bêtes qui représentent les deux grands systèmes, ou leurs chefs, qui seront à l'œuvre durant la courte période de la grande fureur ici-bas de notre adversaire. La violence du monde, son orgueil et ses blasphèmes sont déployés par la bête qui monte de la mer. La bête qui monte de la terre est munie de tout le nécessaire pour prendre au piège ceux qui désirent une religion qui exclue Dieu et qui soit l'auxiliaire de l'homme et du monde, — et parallèlement l'autre bête les intimide par sa puissance, et les éblouit en faisant appel à leur ambition et à leur amour de vaine gloire.

Il se pose alors une question : Si Satan et ses agents déploient une telle activité, qu'est-ce que Dieu fait ? Est-Il constamment inactif ? (il est hors de question qu'Il puisse être indifférent). Le ch. 14 me paraît répondre à cette question. La perversion de tout ce que Dieu a confié à l'homme et de tout ce que Satan peut machiner aboutiront à une fin terrible en l'espace de quelques mois et années. Mais si épouvantable que soient ces choses, et même s'il semblerait que Dieu a abandonné le monde pour voir ce que Satan et les hommes réunis en font, Dieu n'en sera pourtant pas moins à l'œuvre, là et dans ce temps-là.

## **Ch. 14:1 — Les 144000 sur la montagne de Sion**

Remarquons d'abord que ce ne sont ni les cieux, ni la terre, ni la mer, qui nous sont présentés comme le théâtre des événements rapportés aux premiers versets de ce chapitre. C'est un lieu nouveau et restreint qui est introduit, un lieu qui n'a pas été mentionné auparavant, un lieu qui est pourtant des plus importants et des plus significatifs :

« Et je vis, et voici l'Agneau se tenant sur la montagne de Sion ».

Arrêtons-nous un instant pour nous rendre compte des notions que le Saint Esprit veut communiquer à l'aide de cette montagne de Sion, et ce qui s'y rattache. Le livre de l'Apocalypse suppose partout la connaissance du reste de la Parole de Dieu, depuis la Genèse jusqu'à la fin du Nouveau Testament. Il serait même difficile d'indiquer quelle partie de l'Écriture n'a pas besoin d'être connue pour parvenir à une pleine intelligence de cette merveilleuse prophétie. Prenons l'exemple de l'allusion faite ici à Sion. Si je n'ai aucune idée de ce que Dieu enseigne ailleurs au moyen de la montagne de Sion, comment connaîtrai-je la signification de la vision du début du ch. 14 ?

La première circonstance où Sion apparaît, se trouve dans l'histoire de David, lorsqu'il devint roi sur tout Israël (2 Sam. 5). Quel était alors l'état du peuple ? Israël avait précédemment choisi un roi selon son cœur, un roi à leur image qui puisse marcher à leur tête et conduire leurs guerres. « Il y aura un roi sur nous, et nous serons, nous aussi, comme toutes les nations » (1 Sam. 8:19-20). Ils choisirent Saül, mais David fut l'Élu de Dieu.

Certes David eut besoin de la miséricorde et du pardon de Dieu, car après avoir été favorisé par Dieu, il fit une chute déplorable. Cependant David entra incontestablement dans les pensées de Dieu, et y répondit d'une manière remarquable. Il pécha, il est vrai ; mais qui a ressenti et reconnu son péché plus profondément que lui ? Qui, plus que David, justifia Dieu contre lui-même ? En même temps, Dieu ne passa pas légèrement sur le péché de David, parce qu'Il prenait plaisir en lui. Le péché avait été commis en secret, mais il fut publié sur les toits. David avait agi perfidement envers son fidèle serviteur, et avait souillé la maison de ce serviteur ; mais quelle douloureuse histoire fut ensuite celle de sa propre maison durant de longues années (2 Sam. 12).

Israël avait auparavant été dans la confusion ; les sacrificateurs avaient corrompu le peuple sans que le roi apportât de délivrance ; tous s'étaient rebellés contre Dieu et avaient subi les razzias et la tyrannie de leurs voisins Philistins ; la ruine était générale ; quant au sanctuaire, dans quel état était-il ? le tabernacle de Dieu était séparé de l'arche ! Ainsi dans tous les domaines, religieux ou politiques, grands ou petits, publics ou privés, le tableau était des plus sombres.

Or c'est à ce moment-là que Dieu commença à agir énergiquement par Son Esprit dans le peuple. Celui-ci souffrait à juste titre sous la loi sous laquelle il s'était volontairement placé à Sinai. Il est vrai que, malgré tout, il y avait la miséricorde et la fidélité du côté de Dieu ; mais du côté d'Israël, le mal croissait encore rapidement, et il n'y avait plus ni espoir ni ressource. Qu'arriva-t-il alors ? Dieu fit surgir David étape par étape, et Sion acquit une place notoire dans son histoire. C'est là que fut bâtie la cité de David, le siège de sa royauté. De nos jours, on n'attache guère d'importance à ce lieu dans le monde ; pourtant en un sens, toute la bénédiction du monde comme tel va dépendre de ce petit territoire, et jamais la terre ne jouira du repos et de la gloire avant que Dieu reprenne Ses rapports avec cette cité, comme Il le fera bientôt, — cette cité qui marqua jadis un point d'arrêt dans la décadence d'Israël et qui devait servir d'oasis à la foi. Dans les Psaumes et les Prophètes, Sion reparaît constamment, l'Esprit du Seigneur conduisant toujours les cœurs des saints à anticiper le plein résultat que le type promettait en germe dès le premier jour.

Le Saint Esprit fait de nouveau allusion à Sion en Hébr. 12, quoique peut-être différemment. La pensée dominante qui s'y rattache reste l'intervention de la grâce de Dieu. Ce passage met en contraste la position d'Israël et celle du chrétien ; et après avoir décrit la vision de Sinai avec son obscurité, ses ténèbres et sa tempête — choses terribles même pour le médiateur — il ajoute :

« Mais vous êtes venus à la montagne de Sion, et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste » etc. Voilà précisément le même grand et précieux principe. Israël était venu à Sinaï, et cette montagne caractérisa leur marche du commencement à la fin ; quel en fut le résultat ? Cela commença par les ténèbres et l'éloignement, et finit par la misère et la mort. Vu ce qu'étaient Israël et le Sinaï, les Israélites ne pouvaient que reculer loin de Dieu ; car Dieu se présentait là en majesté et en jugement, et non pas dans cet amour qui s'abaisse jusqu'à se mettre sous le fardeau, afin d'en ôter la charge. Cela ne pouvait pas avoir lieu à Sinaï, car il s'agissait là d'un Dieu juste en présence de gens qui n'étaient que pécheurs, de sorte que Sa présence ne pouvait qu'inspirer la terreur et faire présager le jugement. Il fallait entourer la montagne de barrières ; même si une bête inconsciente la touchait, le châtement en était la mort : voilà ce qu'était Sinaï. « Mais vous êtes venus », dit l'Esprit « à la montagne de Sion », le lieu de l'intervention de Dieu en grâce, comme Sinaï était celui de la responsabilité de l'homme. Quel pouvait être le résultat de Sinaï pour le pécheur ? Uniquement de faire peser sur sa conscience la terreur de la mort. L'Israélite qui se tenait là comme pécheur ne valait pas mieux qu'un homme mort, parce qu'il était déjà pécheur ; et la sentence de mort devait certainement être exécutée sur lui après avoir quitté la montagne ardente.

L'apôtre fait voir que le terrain de la grâce sur lequel est placé le chrétien, est diamétralement opposé à celui qu'occupe le pécheur tremblant devant un Dieu qui réclame avec justice ce que la chair est incapable de produire. Or maintenant, c'est Dieu qui est descendu vers nous, et Il est venu pour accomplir Son œuvre d'amour. Le nom de Sion est apparu pour la première fois lorsque tout avait complètement failli en Israël — peuple, sacrificateurs, et roi. C'est alors que Dieu intervint, sans qu'on L'ait cherché, et Il établit le roi de son choix en Sion, et Il l'élève, lui et son fils, à un tel sommet de gloire qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais plus en Israël jusqu'à ce que vienne le vrai David, pour instaurer Sa gloire royale en Sion, pour toujours.

Le principe impliqué dans Sion, est donc l'intervention de Dieu en grâce en faveur de Son peuple quand tout est perdu sous la loi. C'est là ce qui donne à la montagne de Sion sa véritable portée en Apoc. 14. Elle nous dit que Dieu s'occupe en grâce de ceux qui sont du côté de la Sainte Victime — l'Agneau. Dieu travaille en vue de Son Fils, tant pour assurer Sa gloire sur la terre que pour rassembler autour de Lui un résidu dont le cœur Lui soit attaché — et non pas simplement des scellés en tant que serviteurs de Dieu (selon ce que le ch. 7 en a présenté une compagnie prise d'entre les douze tribus d'Israël) ; pour rassembler des personnes associées à l'Agneau en Sion, c'est-à-dire selon le dessein de Dieu en grâce relatif au royaume.

Il me semble qu'il s'agit du résidu de Juda, — résidu souffrant qui aura passé à travers la tribulation sans égale, ce qui n'est pas dit de l'autre résidu du ch. 7. C'est ce que signifie la position qu'ils occupent avec l'Agneau sur la montagne de Sion. C'est là que l'apôtre Jean les voit. Il est évident que je n'affirme pas qu'ils seront *de fait* sur la montagne de Sion, ni qu'ils saisiront nécessairement la portée de ce symbole. La question importante est de savoir ce que Dieu veut communiquer à Jean et à tous ceux qui désirent comprendre les paroles de ce livre. Je crois que la véritable signification du passage qui nous occupe est, comme déjà dit, l'intervention spéciale de Dieu en faveur de Son peuple dans les derniers jours. Il associera au Seigneur Jésus Christ, comme Messie souffrant, un résidu complet, pieux et bien déterminé en nombre, qui sera amené à avoir communion avec Lui.

Dans la vision, nous voyons ces 144000 avec le nom de l'Agneau et le nom de Son Père écrits sur leurs fronts. Il n'est pas dit qu'ils connaissent Dieu comme *leur* Père. L'Apocalypse ne nous envisage jamais dans la position d'enfants, et bien moins encore le fait-elle pour le résidu juif. Aussi, même lorsqu'il est question de l'Église, nous sommes vus comme rois et sacrificateurs de *Son* Dieu et Père, et non pas de *notre* Père. Cela est d'autant plus remarquable de la part de Jean, qu'aucun autre évangéliste ne s'applique plus à montrer la relation d'enfants dans laquelle Dieu nous a placés maintenant vis-à-vis de Lui-même.

Ainsi en Jean 20, aussitôt après la résurrection du Seigneur d'entre les morts, voici le message qu'Il fait transmettre à Ses disciples : « Va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ». Rien de semblable ici, parce que l'Apocalypse n'a pas pour but de dévoiler notre intimité de relation avec Dieu comme Père, mais plutôt Ses jugements et Sa gloire, — quoique avec des pensées de miséricorde pour un résidu. Je parle évidemment de la partie prophétique et terrestre de l'Apocalypse, non pas de celle qui nous donne un aperçu des choses d'en haut.

Ainsi l'inscription du nom de l'Agneau et du nom de Son Père (car c'est ainsi qu'il faut lire ce passage) sur le front des 144000, est en contraste avec le nom de la bête au ch. 13. Le nom ou la marque de la bête est placé sur la main droite ou sur le front de ses adeptes. Les 144000 portent le nom de l'Agneau et celui de Son Père sur leur front, non pas dans leur cœur seulement, si l'on peut parler ainsi, : c'est chose manifeste et publique qu'ils appartiennent à l'Agneau.

### **Ch. 14:2-4. Autres caractères de ce résidu**

« Et j'entendis une voix venant du ciel, comme une voix de grandes eaux et comme une voix d'un grand tonnerre ; et la voix que j'entendis était comme de joueurs de harpe, jouant de leurs harpes ; et ils chantent un cantique nouveau devant le trône et devant les quatre animaux et les anciens ; et personne ne pouvait apprendre le cantique, sinon les cent quarante-quatre milliers qui ont été achetés de la terre. Ce sont ceux qui ne se sont point souillés avec les femmes, car ils sont vierges ; ce sont ceux qui suivent l'Agneau où qu'Il aille ; ceux-ci ont été achetés d'entre les hommes, des prémices à Dieu et à l'Agneau » (Apoc. 14:2-4).

Outre la connaissance qu'ils ont du cantique nouveau, ils sont caractérisés par une sainte séparation de toutes les sortes d'idolâtrie qui prévaudront sur la terre (aspect négatif), et (aspect positif) par leur fidèle attachement à l'Agneau, quelle que soit l'ardeur de l'épreuve. Au lieu de devenir les esclaves de la bête, ils sont rachetés pour être les premiers fruits (prémices) de la terre à Dieu et à l'Agneau. Ils sont une classe toute particulière, et forment une sorte de lien entre les cieux et la terre de laquelle ils ont été rachetés. Ils sont exempts des influences corruptrices de ce mauvais jour, et spécialement des idolâtries qui marqueront si tristement ce temps-là. Je ne fais pas allusion à une idolâtrie au sens vague et général (nous sommes ainsi exhortés à fuir la cupidité, qui est moralement de l'idolâtrie ; Éph. 5:5), mais il s'agit ici d'une idolâtrie positive, littérale.

Beaucoup peuvent considérer comme absurde l'idée de voir réapparaître le culte des idoles dans des pays qui ne sont ni papistes ni païens, mais un tel avis montre une grande ignorance du cœur de l'homme et de la puissance de Satan. La Parole de Dieu est parfaitement explicite que les derniers jours seront caractérisés par un esprit d'idolâtrie grossière, et cela dans les parties les plus éclairées de la chrétienté, y compris Jérusalem qui une fois de plus fera valoir les plus hautes prétentions. Embrasser une telle apostasie, le cœur de l'homme en est parfaitement capable, et Dieu abandonnera la chrétienté à cette apostasie comme juste rétribution de son rejet de l'amour de la vérité pour être sauvé. « Et à cause de cela, Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge » (2 Thes. 2:10-12). Il les livrera à leurs convoitises naturelles, et nous savons que le cœur préfère n'importe quoi à Dieu.

Il est dit des saints que Jean voit associés avec l'Agneau en Sion, qu'ils ne se sont point souillés avec les femmes, c'est-à-dire qu'ils ont été préservés de la corruption environnante. Leur marche a été d'une pureté virginale ; ils ne se sont pas émerveillés devant la bête. « Ce sont ceux qui suivent l'Agneau où qu'Il aille ». « Ceux-ci ont été achetés d'entre les hommes, des prémices à Dieu et à l'Agneau ». Ils sont des prémices (premiers-fruits) : la moisson suivrait en son temps (voir 14:14-16). « Et il n'a pas été trouvé de mensonge dans leur bouche, car ils sont irréprochables ».

Dans le Texte Reçu et la version autorisée (du roi Jacques), il est ajouté au v. 5 « devant le trône de Dieu », mais ces mots ne doivent pas s'y trouver. Les meilleures autorités ne les retiennent pas, et un instant d'étude attentive du passage va montrer qu'ils ont été insérés à tort. « Ils sont

irréprochables » cela est vrai ; mais ici, ce mot a trait, je crois, à leur vie pratique. Comparés aux gens d'entre lesquels ils ont été rachetés, ils sont assurément irréprochables : c'est en leur présence qu'ils sont irréprochables. Mais supposez que Dieu les fasse comparaître devant Son trône pour prendre connaissance de ce qu'ils ont été ici-bas, et en faire la mesure d'après Sa sainteté — ce serait toute autre chose ! Le besoin de pardon se ferait aussitôt sentir, ainsi que la nécessité de se présenter, non avec sa propre irréprochabilité, mais avec la justice de Dieu en Christ. Si je me présente comme individu, non pas vu en Christ, mais selon mes voies effectives, pourrai-je dire que je suis irréprochable devant la face de Dieu ?

La vérité de ce que nous avançons sera plus claire si nous nous référons à 1 Jean 1 : « Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est point en nous ». Nous ignorons la vérité pour ce qui nous concerne, et nous n'avons pas communion avec Christ pour discerner le mal qui s'y trouve. Mais « si nous disons que nous n'avons pas péché », nous faisons Dieu menteur, ce qui est infiniment pire que de se séduire soi-même. Nous Le faisons menteur, et Sa Parole n'est pas en nous, car Il a déclaré le contraire maintes et maintes fois. Mais au ch. 3 de la même épître, quel changement ! « Celui qui pratique le péché est du diable », et « quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché... et il ne peut pécher parce qu'il est né de Dieu. Par ceci les enfants de Dieu et les enfants du diable sont rendus manifestes ». Comment concilier ces deux choses ? Comment justifier l'immense différence de langage entre le ch. 1 et le ch. 3 ? C'est tout simple. Au ch. 1 le Saint Esprit amène le chrétien à se voir à la lumière de la présence de Dieu : il se trouve devant le Père et le Fils, face à face avec Dieu, si l'on peut dire, — non pas précisément devant le trône, mais devant le Père et le Fils. Or quel peut être le langage d'un homme dans une telle position ? Va-t-il dire qu'il n'a point de péché ou qu'il n'a pas péché ! Ah ! sûrement non. Quiconque prononce de telles paroles montre que la vérité n'est pas en lui, et que la Parole de Dieu ne l'a jamais sondé. Mais lorsque Dieu compare Son enfant avec ceux qui ne Le connaissent pas de la manière divine, Il dit : « Il ne pratique pas le péché », et « il ne peut pas pécher ».

Voyez aussi le livre des Nombres. On y voit Israël en grand désordre et en chute, coupable d'incrédulité et d'infidélité tout au long de sa marche. Mais du moment où l'ennemi se présente pour maudire le peuple de Dieu, qu'est-ce que Dieu déclare au sujet de ce même Israël qui L'avait tenté et provoqué tant de fois ? « Qu'Il n'a point aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'a vu d'injustice en Israël ; l'Éternel son Dieu est avec lui, et un chant de triomphe royal est au milieu de lui » (Nomb. 23:21). Il ne peut maintenant apercevoir la moindre faute en ceux chez qui il en avait tant trouvé quand Il s'adressait à eux. Que Satan et le monde se mettent à nuire aux Siens, et tout Son cœur prend aussitôt leur défense.

Tel que ce verset 5 se trouve dans le Texte Reçu avec les mots « devant le trône de Dieu », on ne saurait l'entendre que de notre position en Christ ; tandis qu'ici, le sens veut qu'il s'agisse, je crois, de conduite pratique. Dieu les voit sans souillure et fidèles, parce qu'ils ont été gardés par grâce de toutes les idoles de Babylone et de la puissance séductrice de la bête : ils sont donc irréprochables.

Je ne signale cela que pour montrer combien des changements presque imperceptibles portent atteinte à l'ensemble des vérités chrétiennes. La moindre rature ou la plus petite erreur qui vient furtivement se glisser dans la Parole de Dieu, ne peut manquer d'en altérer l'exactitude et la parfaite beauté.

### ***Ch. 14:6-7 — L'ange avec l'évangile éternel***

La seconde chose qui vient fixer notre attention dans ce chapitre, c'est un ange volant par le milieu du ciel et ayant l'évangile éternel pour l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, et à toute nation et tribu et langue et peuple. Je sais que certains ont appliqué cela au vaste développement des missions évangéliques parmi les païens dans ces derniers temps. Mais est-ce le moyen de comprendre la prophétie que de toujours s'efforcer de lui trouver un accomplissement actuel ? Il faut la considérer comme un tout en prenant le contexte en compte. Si je n'admets pas qu'il y ait un

nouveau groupe de Juifs dans la souffrance et associés avec Christ dans l'attente ou l'espérance du royaume en Israël, il est inutile de chercher l'ange annonçant l'évangile éternel dans les efforts des missionnaires durant ces cinquante dernières années [note Biblique : 19<sup>ème</sup> siècle].

Du reste, le caractère du message n'est nullement en rapport avec le plan de Dieu pour le temps actuel. La base de l'appel de l'ange, c'est que « l'heure du jugement est venue ». Est-ce le cas aujourd'hui ? Évidemment non. Le jour de grâce n'est-il pas en contraste complet avec l'heure du jugement ? Il est encore vrai que c'est « maintenant le temps agréable, maintenant le jour du salut » (2 Cor. 6:2). La porte est encore ouverte. C'est forcer l'Écriture que de dire : « l'heure de Son jugement est venue ». Mais lorsque viendra le temps de l'accomplissement du jugement, il est évident que ce sera bien là l'avertissement de Dieu adressé aux hommes. Car les jugements finaux seront alors sur le point d'être exécutés, et la colère de Dieu tout près de se déverser. Il est impossible de concilier tout ceci aujourd'hui avec le jour de bénédiction et de grâce, comme si les deux pouvaient aller ensemble. Pourtant certains prétendent que nous sommes aujourd'hui au milieu de la période des coupes ! Une telle manière de voir (là où on la tient, non pas partiellement, mais d'une manière absolue et définitive), témoigne que la vérité est presque totalement éclipsée dans l'esprit de tels gens qui peuvent supposer que le jour de la grâce de Dieu et l'heure de Son jugement sont la même chose, ou peuvent avoir lieu en même temps.

Examinons d'un peu plus près le message de l'ange, et nous allons voir que son caractère diffère complètement de celui de la bonne nouvelle que Dieu proclame aujourd'hui. L'ange appelle-t-il tous les hommes à se repentir parce que Dieu a ressuscité un homme d'entre les morts, par lequel Il jugera le monde en justice ? (Actes 17:31). C'est là ce qu'annonçait Paul de son temps, et c'est aussi ce qu'il convient d'annoncer aujourd'hui, savoir un Christ mort, ressuscité et qui va revenir pour juger le monde. Le message de l'ange de notre chapitre parle bien de l'heure du jugement divin, mais il ne dit pas un mot de l'Homme ressuscité, pas un mot d'un Sauveur ni de la rédemption. « Craignez Dieu et donnez-lui la gloire, car l'heure de Son jugement est venue ; et rendez hommage à Celui qui a fait le ciel et la terre et la mer et les fontaines d'eaux » (14:7). Je le demande, est-ce là le genre de message qu'il convient de publier partout ? Notre mission est-elle de dire aux gens de rendre hommage au Dieu qui a fait les cieux et la terre, la mer et les fontaines d'eaux ? Certes cette vérité demeure éternellement vraie, mais est-ce le message spécial à communiquer pour le temps présent ? Dieu nous garde d'amoindrir Sa gloire comme Créateur, car c'est une chose extrêmement importante.

Mais l'application correcte de ce message est pour le temps où Dieu aura achevé Sa tâche actuellement en cours, qui est de sauver et d'appeler en la mettant à part, l'Église (corps de Christ) pour la gloire céleste. Combien il y aura un besoin urgent de ce message, et quelle valeur il aura, lorsque Satan aura atteint son objectif de faire que non seulement les hommes rejettent le vrai Dieu venu en tant qu'homme, mais qu'ils adorent un homme en tant que Dieu sur la terre ! Ce message donnera un démenti à tout ce que la bête et le dragon concoctent et cherchent à introduire. Quand tout ce culte faux et inique sera mis en place, il faudra une foi tout à fait positive dans le Dieu vivant et vrai pour ne pas céder et pour ne pas tomber sous l'effet de l'énergie d'erreur. En effet pour tous ceux qui ne céderont pas, Satan fera que ce soit au péril de leur vie et de leurs moyens de subsistance.

C'est pourquoi voici le message publié : « Craignez Dieu et donnez-lui gloire ». Le monde entier aura sombré dans l'idolâtrie, adorant la bête et se prosternant devant elle. Satan n'a pas pu amener le Fils de Dieu à se prosterner devant lui et à l'adorer, mais quand il aura la bête à son service, le monde entier ira après lui.

« Rendez hommage à Celui qui a fait le ciel et la terre et la mer et les fontaines d'eaux ». C'est ce droit à l'adoration suprême que Dieu revendiquera dans ce temps où « la terre » sera entièrement détournée par la tromperie anti-chrétienne.



On se demandera peut-être pourquoi ce message est qualifié d'évangile, et d'évangile éternel. La réponse est peut-être parce que c'est toujours vrai. Il en a été ainsi dès le commencement, et cela restera jusqu'à la fin. « Craignez Dieu et donnez-lui gloire ». Le motif mis ici en avant (« car l'heure de son jugement est venue ») n'a sans doute pas toujours pu s'appliquer ; mais la parole : « Craignez Dieu... et rendez hommage à celui qui a fait le ciel et la terre » (il s'agit de cette gloire de Dieu qui a sa preuve et son témoignage dans la création) n'en demeure pas moins une vérité immuable et fondamentale. Seulement elle sera mise en lumière et proclamée avec une vigueur extrême, lorsque Satan aura obtenu du monde le reniement du vrai Dieu et la substitution du culte de la créature à celui du Créateur.

La signification de ce verset 7 me paraît assez simple, mais je désire ajouter encore quelques mots au sujet du terme « évangile ». Il est utilisé dans l'Écriture avec un sens beaucoup plus large que celui auquel les gens sont habitués aujourd'hui. La bonne nouvelle annoncée à Israël dans le désert était qu'ils allaient hériter du pays de la promesse. Ce fut une bonne nouvelle annoncée à Abraham que l'assurance que toutes les familles de la terre seraient bénies en lui (Gal. 3:8). La bonne nouvelle au temps de Jean-Baptiste, celle qu'il prêchait, était en substance que le royaume des cieux était proche. C'est aussi ce qu'annoncèrent le Seigneur et Ses disciples pendant Son ministère sur la terre ; mais le peuple ne voulut point de Lui, et la conséquence en fut que le royaume fût quand même établi, mais d'une manière totalement différente de ce qu'attendait le peuple. Il fut établi dans la personne du Roi rejeté dans le ciel, jusqu'au moment où Il reviendra en puissance, et que ce royaume sera établi de manière visible sur la terre. Il y a donc différents évangiles, différentes bonnes nouvelles en rapport avec les sujets et les espérances variés et divers que Dieu a présentés à des époques diverses. Mais l'évangile éternel existait forcément avant Abraham, et avant aucune autre bonne nouvelle. Il a toujours consisté et consistera toujours à proclamer que Dieu a été et sera toujours l'unique objet digne d'adoration. « Nul n'est bon, sinon un seul, Dieu » (Marc 10:18). Et lorsque l'aube de ce jour magnifique paraîtra — quand le roi resplendira en gloire, et que le royaume préparé dès la fondation du monde sera établi — quand Dieu aura tous les Siens bénis autour de Lui, tant ceux du Nord que ceux du Midi, de l'Orient et de l'Occident (et non seulement ceux qui auront passé par la résurrection, mais aussi ceux qui auront été épargnés dans leur corps naturel pour participer à la bénédiction sur la terre, dans le même temps où les saints ressuscités jouiront de la gloire céleste sous la seigneurie de Celui qui seul peut réunir en Lui toutes choses en bénédiction) — en ce jour-là, dis-je, quel sera le message le plus convenable, et le plus important à publier au préalable ? Sûrement celui-ci : « Craignez Dieu et donnez-lui gloire ». Il est évident qu'il sera alors fort justement appelé l'« évangile éternel ».

Vous remarquerez aussi qu'il est adressé « à ceux qui habitent sur la terre » aussi bien qu'à « toute tribu, nation, langue et peuple », en harmonie avec la distinction déjà signalée plus haut. Ces deux catégories entendront le témoignage ; et si « ceux qui habitent sur la terre » ne le reçoivent pas, par la bonté de Dieu, les nations, les tribus, les langues et les peuples le recevront en partie (comparer Ps. 96 et Matt. 24:14, et les résultats en Matt. 25:31-46).

### ***Ch. 14:8 — Chute de Babylone***

Après ceci vient un autre message, celui de la chute de Babylone. Je ne veux pas m'arrêter sur ce sujet pour le moment, car nous trouverons beaucoup plus d'information sur cette grande cité dans les chapitres suivants. Babylone est d'une telle importance qu'il était besoin d'une mention spéciale rien que pour elle. Mais comme elle est évidemment la source active de la corruption, droguant les gens et les détournant du Dieu vivant, Dieu fait maintenant sonner le glas funèbre sur cette cité. Le but de ce passage ici est probablement de lui donner sa place dans l'ordre des voies de Dieu à la fin de ce siècle [ou : dispensation], et d'indiquer ses vrais rapports avec ce qui précède et ce qui suit.

## **Ch. 14:9-12 — Contre ceux qui rendent hommage à la bête**

Nous trouvons ensuite l'avertissement solennel adressé à ceux qui rendent hommage à la bête et qui reçoivent sa marque, la déclaration du tourment certain et éternel de tous ceux qui seront entraînés par elle. Beaucoup appliquent ces prophéties au sujet de Babylone et de la bête exclusivement à Rome ; mais si la ville aux sept collines possède beaucoup de principes de Babylone et de la bête, l'accomplissement qu'on pourrait en trouver dans la papauté d'aujourd'hui ou jusqu'à aujourd'hui ne serait que partiel et sans aucune unité. Outre cela, Babylone et la bête ne sont pas la même chose, puisque la bête détruit Babylone. Rome se détruira-t-elle elle-même ? Certainement, on y trouve des éléments de Babylone, mais si l'on y regarde de plus près, tout ne se trouve pas dans Rome. Pour ma part, je crois que Rome, plus que tout autre système, est déjà Babylone au vrai sens moral, et que plus tard elle contiendra et manifestera tous les éléments de cette vile corruptrice. Mais justement pour cette raison, elle ne peut pas être la bête, car la bête est ce qui détruit Babylone, et ce n'est qu'ensuite que la bête manifeste ouvertement sa propre rébellion contre Dieu, la pire qui soit, puis elle périt. Le pire état de la bête est postérieur à la destruction de Babylone, car c'est alors qu'elle s'élève jusqu'aux cieux, pour être ensuite jetée en enfer. Mais nous verrons bientôt la chute complète de toutes deux : « Ici est la patience des saints ».

## **Ch. 14:13 – Ceux qui meurent dans le Seigneur**

La cinquième division est la parole concernant les saints qui meurent dans le Seigneur.

« Et j'entendis une voix venant du ciel, disant : Écris, bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur dorénavant. Oui, dit l'Esprit, afin qu'ils se reposent de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent (14:13).

Ce verset ne s'applique pas à ceux qui meurent tout au long de la présente dispensation. Quand des chrétiens meurent aujourd'hui, c'est bienheureux, mais dans le passage qui nous occupe le Saint Esprit parle d'une catégorie de gens encore future qui passeront *tous* par la mort. Il faut prendre ces choses qui sont liées ensemble, comme un tout, et non pas en prendre un petit peu qui convient aux circonstances présentes, et laisser le reste de côté parce qu'il ne s'applique pas. Quel est le sens réel de ce verset ? Quelle est la pensée de Dieu ? Il s'agit de saints qui mourront en ces jours-là. Beaucoup seront tués : le sang des saints coulera à flots. L'évangile éternel aura été proclamé ; l'heure du jugement sera arrivée comme annoncée par l'ange, et il pourra sembler terrible d'être mis à mort précisément au moment où Dieu va introduire Son règne. Mais au contraire, la voix déclare : « Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur dorénavant », autrement dit « n'en soyez pas effrayés ». Ils auront seulement une gloire d'une nature plus excellente. Quelle sera la portion de ceux qui meurent alors dans le Seigneur ? Ils régneront avec Christ et avec Ses saints célestes. Le ch. 20 démontre que ceux qui meurent sous la persécution de la bête ressusciteront pour rejoindre les saints célestes qui auront été enlevés. « Bienheureux les morts » etc. ne peut pas s'appliquer à l'église au sens strict parce que, parmi ceux qui appartiennent à l'église, tous ne mourront pas. Certains seront en vie et demeureront jusqu'à la venue du Seigneur pour être alors transmués sans passer par la mort, tandis que ceux dont parle notre verset passeront tous par la mort, comme catégorie. Il est donc exclusivement question de ceux qui meurent dans le Seigneur *à cette époque-là*, et il est montré qu'au lieu de perdre leur place dans le royaume de Christ, ils gagneront une meilleure position de bénédiction. Il s'agit d'une compagnie complète, et leur pleine bénédiction arrive sans autre délai : bienheureux *dorénavant*.

L'esprit de ce passage peut trouver une application maintenant, mais l'intention du Saint Esprit semble être de consoler ceux qui mourront avant que la bête soit jugée et que la gloire céleste paraisse. On aurait pu penser que la mort leur faisait perdre quelque chose, mais non. La voix qui se

fait entendre du ciel dit : « Écris, bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur, dorénavant. Oui, dit l'Esprit, afin qu'ils se reposent de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent ». Le Saint Esprit ajoute ce « oui » qui exprime Sa douce sympathie, Sa fidélité envers les saints dans la joie et dans la douleur, soupirant avec eux dans leurs infirmités, et se réjouissant dans leur triomphe et leur récompense prochaines.

### **Ch. 14:14-20 — La moisson et la vendange**

Puis viennent les deux dernières scènes de ce chapitre.

La première est la vision d'un personnage semblable (\*) au Fils d'homme assis sur une nuée blanche « ayant sur sa tête une couronne d'or et dans sa main une faucille tranchante ». Cette vision est fondée sur l'idée d'une moisson, c'est-à-dire d'un jugement séparatif [= s'accompagnant d'une séparation]. Il y a ce qui doit être jeté loin, et ce qui doit être rassemblé et engrangé. On peut peut-être rapprocher ceci de ce qui est dit dans les évangiles : « L'un sera pris et l'autre laissé ; il en sera de même au jour où le Fils de l'homme sera manifesté » (Luc 17:34, 26).

(\*) Le sens est que la similitude porte sur le caractère plutôt que sur la personne.

Le second jugement est d'un autre caractère. Il s'agit de la vendange de la terre, non pas de sa moisson. Il n'y a rien de bon, et en conséquence rien à séparer. Dans la moisson, il y avait quelque chose à séparer ; mais quand on arrive à la vendange, on se trouve devant un état de choses plus grave. Il ne s'agit pas d'une bonne vigne, mais de la « vigne de la terre ». Le Seigneur Jésus Christ est la seule vraie vigne, et si nous sommes des sarments qui portent du fruit, cela ne peut être qu'en demeurant en Lui. Dans le passage qui nous occupe, il s'agit de « la vigne de la terre ». Et que fait le Seigneur de cette vigne de la terre et de ses grappes ? Il n'y a rien d'autre à faire qu'un jugement sans mélange — sans aucune miséricorde pour le mitiger. Le fruit est récolté et jeté dans la grande cuve [pressoir] de la colère de Dieu. Ceci est suivi par le tableau d'un jugement impitoyable. « La cuve fut foulée hors de la ville, et de la cuve il sortit du sang jusqu'aux mors des chevaux dans un espace de mille six cents stades » (\*). C'est l'image d'un carnage épouvantable — le sang coulant à flot comme une rivière profonde sur environ 300 km de long. Ceci ne doit pas être pris au sens littéral ; mais la grande pensée de Dieu ici est celle d'un jugement où il n'y a rien que de la colère, et de la colère au plus haut degré, sur les apostats. Qui a jamais entendu chose pareille dans l'histoire passée ? Cela dépasse tout ce que l'homme pourrait faire. La réalité qui viendra sera encore plus terrible que l'image qui a passé comme un tableau prophétique sous les yeux du prophète [Jean] (14:17-20). Le carnage pourrait être celui des apostats religieux venant de toutes les parties de la chrétienté, mais il paraît être spécialement juif, car la scène où cela se passe est le pays. La cuve est foulée hors de la ville : il s'agit, je pense, de Jérusalem. Comparez Joël 3.

(\*) Jérôme a remarqué la coïncidence de cette donnée avec la longueur de la Palestine ; et Fuller, Faber, etc. l'appliquent littéralement à ce pays, comme étant le grand Aceldama futur. D'un autre côté, Mède suggère le fait d'une longueur pareille dans les États de l'Église Rome à Vérone.

En Ésaïe 63, nous voyons le Seigneur foulant le pressoir ; mais il semble qu'il s'agisse d'une scène plus éloignée : Il vient d'Édom, de Botsra avec des habits teints en rouge. Dans notre chapitre la scène est « hors de la ville », et la vengeance s'exerce sur tous ceux qui ont été coupables dans le domaine religieux en rapport avec elle. La miséricorde leur a été annoncée, mais ils l'ont méprisée ; et maintenant le jugement est venu, et ils n'ont rien d'autre devant eux. On n'a fait qu'abuser de la miséricorde : c'est ce que Dieu ressent et juge par-dessus tout ?

### **Résumé-conclusion sur le ch. 14**

Ce chapitre 14 fournit donc une esquisse complète des voies de Dieu dans la crise des derniers jours. Il se divise en sept parties. D'abord le résidu au complet de Juifs pieux est associé à l'Agneau sur la montagne de Sion ; ils sont dans la sympathie avec Ses souffrances et attendent le royaume. La seconde section contient un témoignage rendu aux nations du monde entier, aussi bien qu'aux

habitants de la terre prophétique. La troisième section a trait à la chute de Babylone. La quatrième section proclame la terrible sentence, tant pour ce monde que pour l'autre, sur tous ceux qui rendraient hommage à la bête et à son image, ou qui recevraient la marque de son nom. La cinquième section déclare bienheureux dorénavant ceux qui meurent dans le Seigneur. La sixième section montre le processus de la moisson en route, avec son caractère discriminatoire ; et enfin la septième section montre la vengeance épouvantable sur l'apostasie religieuse. Parmi ces deux derniers actes de jugement, le premier, au moins, est exécuté par le Fils de l'homme, ce qui implique nécessairement que le siècle [la dispensation] est tout près de sa fin : c'est la colère, non pas de Dieu seulement, mais de l'Agneau.

Cette esquisse des voies finales de Dieu, en miséricorde ou en jugement, nous présente donc une septuple série. C'est parfaitement en harmonie avec le livre de l'Apocalypse. Nous avons déjà vu sept sceaux, sept trompettes, et il reste encore sept coupes. Ici aussi, bien que cela ne soit pas formellement compté, nous avons les voies de Dieu au nombre de sept, formant un récit complet. Quant aux détails des coupes donnés plus loin, nous les verrons après.

Quoique nous ne soyons pas le sujet de cette esquisse, n'est-ce pas une grâce d'éprouver que nous n'avons pas toujours besoin d'être occupés de nous quand nous lisons la Bible ? Beaucoup pensent qu'il est très spirituel de toujours se demander : Qu'y a-t-il ici pour moi ? Notre désir devrait être d'entrer dans toute la bénédiction que Dieu peut nous donner, et non pas de ne nous contenter d'une petite Tsoar (Gen. 19:20-22). « Ouvre ta bouche toute grande, et je la remplirai » dit l'Éternel (Ps. 81:10). Si je désire que ma coupe déborde, et être ainsi fortifié à Son service, je désirerai connaître tout ce que Dieu peut me dire au sujet de Christ. N'est-ce rien pour moi, et n'est-ce pas quelque chose de bon, que de savoir que Christ va avoir Son résidu au complet, non seulement lorsque la gloire sera là, mais avant même la gloire ; ce résidu Lui sera associé dans la souffrance, dans leur mesure, comme ce fut le cas de David lorsqu'il vint à la montagne de Sion ? Qui partagea alors ses honneurs ? ce fut ceux qui avaient été ses compagnons durant son rejet. Il en est de même de ces 144000. Ils n'auront pas la même gloire céleste que celle réservée à l'Église des premiers-nés ; car ou bien nous avons les meilleures bénédictions, ou nous n'en avons aucune. Tous les chrétiens sont maintenant placés dans les plus glorieux privilèges dont puissent jouir des enfants de Dieu. Quelles que soient les prétentions du monde, nous vivons dans un temps où Christ est complètement rejeté. Dieu désire que nous trouvions en Christ assez de trésor pour mépriser le monde, pour fouler aux pieds ses cadeaux. Le difficile, c'est de prendre la place de rejet de Christ, et d'y rester en s'y trouvant heureux.

## Chapitre 15

### *Rappel sur les ch. 12 à 14*

Nous arrivons maintenant à une nouvelle division de ce livre. Les trois chapitres précédents (12 à 14) forment à eux seuls une section très importante : ils donnent toute l'histoire des voies finales de Dieu, et des dernières plans de Satan, pour ce qui concerne la dispensation actuelle. Et non seulement cela, mais avant même que soient développées les voies de Satan et les interventions de Dieu, ces trois chapitres nous révèlent la source cachée des unes et des autres. Nous avons vu au ch. 12 la naissance du fils mâle victorieux, et le dragon et ses anges précipités du ciel. Ensuite on trouve sur la scène, face à face, les deux grands partis avec leurs chefs respectifs opposés l'un à l'autre. Mais quels que puissent être les instruments de la puissance de Satan ici-bas selon le ch. 13, et quelles que soient les voies de Dieu dans Sa grâce ou dans Ses jugements au ch. 14, tout découle de ce fils mâle, l'objet de la terreur et de la haine de Satan.

## Ch. 15:1

Maintenant nous en venons à un sujet nouveau. Il avait été fait mention en 12:1, d'un grand prodige ou signe. Il est dit ici : « Et je vis dans le ciel un autre signe, grand et merveilleux, sept anges ayant sept plaies, les dernières ; car en elles, le courroux de Dieu est consommée ». Nous reprenons une fois de plus le fil des événements historiques. Vous vous rappelez qu'à la dernière trompette, il avait été dit : « Les nations se sont irritées, et ta colère est venue » (11:18). Or, je pense que ce qui doit naturellement frapper tout le monde, c'est qu'ici la colère de Dieu est venue, et que les nations ne sont pas seulement irritées, mais qu'elles blasphèment au plus haut degré. À chaque nouveau coup que Dieu frappe, au lieu d'amener l'homme à l'humiliation, cela ne fait qu'accroître son inimitié contre le Seigneur.

La septième trompette nous amenait jusqu'à la fin d'une manière générale, et ici nous avons certains détails, mais non pas tous. Ce n'est que plus bas que nous trouvons plus particulièrement deux des partis décrits sous les coupes : le ch. 17 traite de Babylone et de la bête dans leurs rapports mutuels ; le ch. 18, de la destruction de Babylone, et le ch. 19, du jugement de la bête.

Encore une autre remarque nécessaire. Le ch. 14 présente ces événements tous ensemble. Il s'agissait là de ce qu'on peut appeler les actes religieux de Dieu — Dieu agissant avec l'homme sur la terre comme responsable de l'usage ou de l'abus qu'il a fait de la lumière révélée, et responsable de reconnaître et de rendre hommage à Dieu seul. Les coupes prennent plutôt l'histoire civile extérieure ou la condition séculière de l'homme, quoique la même chose puisse dans certains cas avoir à la fois une portée religieuse et une portée séculière. Telle est, par exemple, Babylone : elle est évidemment la grande puissance corrompue et corruptrice en matière de religion ; mais cela n'empêche pas Babylone de se mêler largement aux affaires du monde. Et de fait, c'est là l'un des maux qui constituent Babylone — l'introduction de l'esprit du monde dans les questions spirituelles, produisant ainsi la confusion, odieuse pour Dieu et hautement séductrice pour les hommes. De là vient que nous trouvons Babylone au ch. 14 aussi bien qu'au ch. 16. Le ch. 14 donne un sommaire des voies de Dieu à la fin du siècle [ou : de la dispensation] dans le domaine religieux, qu'elles soient brillantes ou sombres : grâce, témoignage et jugement. Il nous est ainsi d'un grand secours que les événements de la fin soient rangés dans l'ordre où ils se passent. La chute de Babylone, par exemple, est le troisième maillon dans la chaîne du ch. 14. On voit d'abord le résidu complet des Juifs pieux sous la souffrance — un résidu saint, associé par grâce avec l'Agneau sur la montagne de Sion. Vient ensuite le témoignage de l'évangile éternel à la terre et à toutes les nations, et, en troisième lieu la chute de Babylone. D'un autre côté, dans la série des coupes, la chute de Babylone vient en dernier, au septième rang. Nous en concluons que les jugements représentés par les six premières coupes doivent précéder la chute de Babylone : c'est-à-dire, que les six premières coupes peuvent être successivement accomplies, tandis que le résidu juif est en train de se former, et que l'évangile éternel est diffusé auprès des nations. La dernière coupe implique la chute de Babylone, qui correspond au troisième maillon, et est elle-même ce troisième maillon dans la chaîne des événements du ch. 14. Ceci est important à remarquer pour prévenir toute confusion. L'avertissement touchant le culte de la bête, la déclaration relative au bonheur de ceux qui meurent au Seigneur, la moisson, et la vendange de la terre, sont des événements tous clairement postérieurs à la chute de Babylone.

Ayant dès lors la vue générale et ordonnée des voies de Dieu, tant en miséricorde qu'en jugement, nous apprenons au ch. 16 une partie de ces voies, les détails de certaines d'entre elles se rattachant à 14:8, et étant peut-être simultanés avec ce qui précède ce verset. Il ne faut donc pas supposer que les coupes sont postérieures au ch. 14 ; il est possible que les premières coupes soient versées tandis que le résidu du ch. 14:1 est en voie de formation, et que le témoignage est annoncé. Il se pourrait aussi qu'elles aient lieu rapidement après ces choses, et avant la chute de Babylone. Mais il est certain que la dernière coupe comporte la chute de Babylone, et cette chute précède d'une manière non moins évidente les événements solennels qui suivent l'annonce de cette chute et qui sont rapportée dans la dernière partie du ch. 14.

## Ch. 15:2

Considérons maintenant la scène qui sert d'introduction aux coupes.

« Et je vis comme une mer de verre, mêlée de feu ».

C'est là un type emprunté au temple, quoique avec certains changements. Le tabernacle avait la cuve d'airain, et le temple sa mer de fonte, un récipient plus grand, mais de même nature, dans lequel les sacrificateurs avaient l'habitude de se laver les pieds et les mains avant d'aller faire le service de l'Éternel. Ici c'est une mer de *verre*, qui ne peut donc servir à la purification. Ce n'était pas une mer d'eau, mais elle était solide. Le fait qu'elle soit en verre indique un état de pureté ferme et établie. Le verre n'est pas l'image de quelque chose qui sert à purifier, mais l'image d'une pureté que rien ne peut souiller. Ces saints ne se trouvent plus dans des circonstances où ils ont besoin d'être purifiés par le lavage d'eau par la parole. Cet état de choses est fini. Maintenant c'est « une mer de verre, mêlée de feu », ce qui montre clairement par quelles circonstances ont passé ceux qui sont en relation avec cette mer. Ils ont subi la tribulation ardente, ils ont glorifié Dieu dans les flammes. Il est clair que cela ne se réfère pas à l'église. « Vous aurez de la tribulation dans le monde » (Jean 16:33) est une parole qui s'applique à nous. Mais ce que nous avons ici se rapporte à une tribulation spéciale, « la tribulation » dont l'Écriture parle fréquemment.

« Je vis comme une mer de verre mêlée de feu, et ceux qui avaient remporté la victoire sur la bête et sur son image » (il s'agit donc clairement de contemporains de la bête) « et sur le nombre de son nom, se tenant debout sur la mer de verre, ayant des harpes de Dieu ».

Ce dont il est parlé ici, n'est pas qu'ils se lavent dans la mer, mais qu'ils sont debout dessus. Ce qui les caractérise, ce sont leurs circonstances terrestres, mais la scène de conflit est désormais passée. L'Esprit de Dieu anticipe tout ce qui caractérise ceux qui auront été persécutés par la bête, mais ils sont considérés comme l'ayant vaincue. Ce sont des gens déjà purifiés ; ils en ont fini avec la scène présente, et en sont maintenant tout à fait en dehors. Ils se tiennent debout sur la mer de verre, et non seulement cela, mais ils ont « des harpes de Dieu » : autrement dit, ils sont occupés de la joie et de la louange divines, en contraste avec tout ce qu'ils ont traversé.

Je désire faire remarquer ici, quoique ce soit un petit détail, qu'un petit membre de phrase doit être omis au v. 2. Selon le Texte Reçu et la version autorisée (du Roi Jacques), le verset 2 dit : « Et ceux qui avaient vaincu la bête, et son image, *et sa marque*, et le nombre de son nom ». Or le membre de phrase « et sa marque » n'a absolument rien à faire ici. La même chose se présente au ch. 13:17. Le Texte Reçu et la version autorisée disent : « ... que personne ne peut acheter ni vendre, sinon celui qui a la marque, *ou* le nom de la bête, ou le nombre de son nom ». La vérité est que le petit mot « ou » inséré avant « le nom de la bête » doit être supprimé. La différence de sens est que « la marque » serait soit le nom de la bête, soit le nombre de son nom. Or il n'y a pas de troisième chose distincte de ces deux-là, comme le ferait supposer le Texte Reçu. La bête a deux manières de marquer ses partisans ; l'une est de les marquer par son nom, l'autre par le nombre de son nom ; cela n'aurait pas de sens de dire « la marque, *ou* le nom de la bête, ou le nombre de son nom ». Le nombre constitue sa marque, quoique ce ne soit pas la seule ; il y a en outre son nom ; ce dernier est, je suppose, plus intime et plus approprié que l'autre manière de marquer.

Ici au ch. 15, il y a ceux qui ont remporté la victoire sur la bête, et sur son image, et sur le nombre de son nom. Dans la Bible anglaise, l'expression « et sur le nombre » est imprimé en italique, ce qui ne fait qu'ajouter à la confusion avec les mots « sur sa marque ». Je mentionne ces problèmes pour montrer que l'introduction par l'homme où que ce soit dans l'Écriture d'un mot même aussi petit que « ou » en altère le sens. Dans la langue [grecque] dont l'Esprit s'est servi, la différence ne porte que sur une seule lettre ; mais vous ne pouvez introduire ne serait-ce qu'une lettre dans la parole de Dieu sans porter atteinte à sa beauté et à sa perfection. Par la grâce de Dieu, il se peut qu'il ne soit guère fait tort à Ses enfants par de pareilles tares, mais c'est dû en partie à ce qu'ils n'y pensent pas assez. S'ils se mettaient à bâtir un système à partir de là, ils pourraient tomber dans bien des cas dans de



graves erreurs. Mais heureusement (c'est ainsi que Dieu les protège dans Sa miséricorde), ils ne reçoivent pas la fausse doctrine ; ils ne savent pas ce qu'elle signifie, et la laissent donc de côté. Mais évidemment, il n'y a guère d'honneur pour Dieu à ce que des gens échappent à l'erreur simplement parce qu'ils ne la comprennent pas. C'est la miséricorde de Dieu de préserver ainsi les Siens du mal, mais c'est une action en puissance de Sa main plutôt que la direction intelligente de l'Esprit. Le Livre de l'Apocalypse a souffert plus qu'aucun autre de la négligence de l'homme ; et comme nous sommes occupés de son contenu, et qu'il est désirable que les enfants de Dieu aient des idées claires sur Sa parole, j'ai pensé qu'il valait mieux faire cette remarque, même si le sujet peut paraître mineur. Je me souviens avoir été moi-même dans un grand embarras pour découvrir la différence entre la marque de la bête et son nom et son nombre. Mais ayant examiné la question de plus près, j'ai trouvé qu'en fait il n'y avait rien à décider. Un petit renard était entré et avait ravagé la vigne (Cant. des c. 2:15). En bref, la marque n'est pas différente du nom ou de son nombre, mais c'est un terme général qui recouvre les deux — le nom exprimant probablement une soumission plus étroite et plus entière à la bête, que le nombre de son nom.

### Ch. 15:3

Ceux qui avaient remporté la victoire sur la bête, n'étaient pas ses créatures ou ses esclaves ; bien loin de cela, ils étaient les serviteurs de Dieu. On les voit ici se tenir conscients de leur victoire, en dehors de la scène de leurs combats, ayant les harpes de Dieu. Et ils chantent : c'est la louange intelligente.

« Ils chantent le cantique de Moïse, esclave de Dieu, et le cantique de l'Agneau ».

Leur louange a un double caractère, tout à fait différent du cantique des anciens. Elle est très bénie, mais ce n'est pas la même chose. Les accents des anciens avaient beaucoup plus de profondeur. Il n'est pas dit de ces saints qu'ils fussent sacrificateurs de Dieu, et encore moins des chefs de la sacrificature céleste ; ils ne portent pas non plus d'emblèmes de dignité royale. Ils chantent le cantique de Moïse. Ce sont de véritables saints, mais incontestablement avec un caractère juif. Ils chantent aussi le cantique de l'Agneau. S'ils ne connaissaient pas le Sauveur, ils ne seraient pas du tout des saints. Mais en même temps ils chantent le cantique de Moïse. Ils ne seront pas exactement dans la position chrétienne dont nous jouissons aujourd'hui. Ils se trouveront au milieu de circonstances d'épreuve, quand l'Église aura passé de la scène d'ici-bas au ciel. Mais le Seigneur aura encore une compagnie de saints qui souffriront pour Lui, même jusqu'à la mort ; car la bête a le pouvoir de tuer — et cela, peut-être, afin qu'ils aient la victoire sur elle par leur propre sang, aussi bien que par le sang de l'Agneau (bien sûr, seul le sang de l'Agneau a de la valeur pour le péché devant Dieu).

On les voit ici dans le repos, comme autrefois Israël chantant en triomphe de l'autre côté de la Mer Rouge — à quoi il semble y avoir une allusion, tout comme les plaies du chapitre 16 font allusion à celles dont fut frappée l'Égypte.

« Ils chantent le cantique de Moïse, esclave de Dieu, et le cantique de l'Agneau, disant : Grandes et merveilleuses sont tes œuvres, Seigneur, Dieu, Tout-puissant ! justes et véritables sont tes voies, ô Roi des nations ! » (15:3).

Or au Ps. 103:7, nous voyons que le Saint Esprit fait ressortir deux choses : les *voies* de l'Éternel et Ses *actes*. « Il a fait connaître ses *voies* à Moïse, et ses *actes* aux fils d'Israël ». Une distinction est faite entre les *voies* profondes et cachées de l'Éternel que Moïse connaissait, et les *actes* publics visibles de tout Israël. Ici en Apoc. 15, ces saints ne s'occupent pas premièrement des *voies* de Dieu, mais des *œuvres* manifestées : « Grandes et merveilleuses sont tes œuvres, Seigneur, Dieu tout-puissant » ; et ils s'élèvent ensuite à la célébration de ses voies : « justes et véritables sont tes voies, ô roi des nations ».



« Ô, Rois des nations » : c'est bien ainsi qu'il faut lire ce verset 3 ; l'expression « Roi des *saints* » du Texte Reçu et de la version autorisée (du Roi Jacques) est chose entièrement inconnue dans toute la Bible. Mais l'expression « Roi des nations » est tout à fait correcte. Elle fait allusion à Jérémie 10:6 : « Tu es grand, et ton nom est grand en force. Qui ne te craindrait, Roi des nations ? »

Je désire montrer l'enseignement général de l'Écriture à ce sujet. Certes Christ est Roi, et même « Roi des rois et Seigneur des seigneurs », et c'est notre joie de le reconnaître (car en effet les chrétiens sont les seules personnes aujourd'hui qui savent justement que le Seigneur Jésus Christ est Roi). Cependant il est remarquable que le Saint Esprit évite de L'appeler Roi en rapport avec l'Église. Je suis bien conscient que des cantiques bien connus L'appellent « notre Roi », et l'Écriture L'appelle fréquemment Roi, mais elle ne Lui donne jamais ce titre dans Sa relation *avec nous*. Naturellement le but de la parole de Dieu n'est pas d'affaiblir notre soumission à Christ. Tout ce qui tend à l'affaiblir ne vient pas de l'Esprit, mais de Satan. Mais il est clair que la relation de roi avec ses sujets n'est pas aussi étroite, aussi intime, et elle n'embrasse pas aussi pleinement toute chose dans son autorité, et elle n'implique pas non plus autant d'affection, que la relation d'Époux à épouse, ou de Tête à corps. Or c'est là la relation dans laquelle l'Écriture envisage l'Église. Il y a la soumission la plus profonde et la plus constante, mais c'est celle des membres à leur Tête, de l'épouse à l'Époux. C'est ainsi que l'Église est soumise à Christ. Il est vrai que nous sommes transportés dans le royaume du Fils de l'amour du Père (Col. 1:13), mais à quel titre ? Il nous a fait *rois* dans ce royaume. C'est effectivement ainsi que nous sommes présentés en train de chanter au ch. 1 : « À celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits rois et sacrificateurs pour son Dieu et Père » [note Bibliquest : la version JND donne « nous a faits un royaume », voir toutefois 2 Tim. 2:12 et Apoc. 4:4]. Quoiqu'il soit donc parfaitement certain que nous sommes dans le royaume, nous n'y sommes pourtant pas en tant que sujets, même si nous sommes assurément sujets. C'est une joie pour nous de reconnaître Christ comme notre Seigneur, Lui dont la grâce nous a faits rois avec Lui, et non pas simplement comme un peuple tenu à distance sous Lui. Cela n'affaiblit en aucune manière notre responsabilité de Lui obéir, pas plus que cela ne Lui ôte rien de Sa gloire. Cela nous met dans la position de nous montrer obéissants en vertu d'un principe plus ferme et selon des motifs plus élevés ; et cette position n'est pas la faiblesse de la chair sous la loi, mais le cœur purifié par la foi et fortifié par la grâce. Christ nous remplit du sentiment de la gloire, cette gloire de laquelle nous sommes cohéritiers avec Lui. Il nous élève en espérance jusqu'au trône, mais l'effet en est que, même dans le ciel, nous nous prosternerons et nous jetterons nos couronnes devant Lui. Il aime que notre obéissance prenne, pour ainsi dire, la forme de l'adoration.

Nous voyons par là comment le Seigneur maintient intactes ces deux choses. D'un côté, il prend son plaisir à ce que nous sachions et que nous considérons que le Seigneur Jésus est toujours infiniment au-dessus de nous ; et d'un autre côté, Christ nous a déjà donné maintenant les arrhes de l'Esprit, et nous établira bientôt par une possession effective sur des trônes. Il peut ainsi faire voir que nous Lui sommes associés non pas simplement comme serviteurs, ni comme les sujets de Son peuple, mais par l'effet de son amour parfait et divin ; car nous sommes un avec Lui. Il veut nous placer sur des trônes autour de Lui — sur son propre trône (3:21) ; mais même dans cette position, la sujétion à Christ ne peut jamais disparaître : il n'y aura jamais autre chose, ni dans le royaume ni dans l'état éternel. Où que vous regardiez, jamais l'Église ne pourra oublier ce qu'elle doit à son Seigneur et Époux, au point de désirer qu'il en soit autrement. Ce serait abuser de Sa grâce, Lui ôter quelque chose de Sa gloire, et l'Église doit le ressentir. Si les anciens se prosternent devant l'Agneau et l'adorent simplement pour L'avoir vu prendre le livre, à combien plus forte raison la pensée de Lui porter atteinte par la moindre indignité doit susciter les sentiments les plus vifs d'horreur et d'indignation. L'Église peut être aimée, et est aimée de Christ : mais prétendre d'une manière quelconque à se mettre sur un terrain d'égalité avec Lui, serait manifester cet esprit de l'antichrist, « duquel nous avons oui dire qu'il vient, et déjà maintenant il est dans le monde ».

« Justes et véritables sont tes voies, ô roi des nations ». Si je comprends bien, la raison pour laquelle les « nations » sont introduites ici, c'est que ces coupes vont être versées tout spécialement

sur les Gentils (= nations). Sous les trompettes, et aux ch. 12 à 14, les Juifs, ou au moins le résidu juif, sont apparus comme les objets particuliers de la miséricorde de Dieu selon l'alliance. L'expression même de 11:19 « l'arche de son alliance » fait le lien avec cette nation, car c'est avec elle que l'alliance a été faite. C'est pourquoi nous avons vu qu'au chapitre suivant (ch. 12) la femme représente Israël. Puis nous avons eu le résidu de Juifs pieux (ch. 14). Mais à présent ces saints célèbrent les voies justes de Dieu envers les Gentils ou nations. Il est Roi des nations, non pas seulement des Juifs. Les relations juives apparaissent dans les deux cas, mais ce sont des visions distinctes, introduites chacune par un signe très différent.

### **Ch. 15:4**

« Qui ne te craindrait, Seigneur, et qui ne glorifierait ton nom ? Car seul tu es saint ; car toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi, parce que tes jugements ont été manifestés » (15:4 ; note Biblique : JND traduit « faits justes » au lieu de « jugements »)

Le mot employé ici pour « saint », n'est pas le terme habituel. C'est celui dont l'Écriture se sert là quand elle parle des grâces de David, et le terme hébreu correspondant se retrouve souvent dans les Psaumes. Car en grec comme en hébreu, il y a deux mots pour exprimer la sainteté. Le terme ordinaire pour « saint » se trouve par exemple en Apoc. 4 : « Saint, saint, saint Seigneur Dieu tout-puissant ». Il implique toujours la séparation du mal, une séparation absolue. La sainteté dont il est parlé ici (ch. 15), implique la miséricorde, ce qui est une toute autre pensée. Il va être question des coupes, et la première pensée serait : « Que c'est terrible ! » La colère de Dieu va s'exécuter ». Mais qui et quel est ce Dieu dont la colère va être consommée ? C'est Celui dont la sainteté est pleine de miséricorde : « Toi seul es saint ». C'est la sainteté de miséricorde. « Car toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi ; parce que tes jugements ont été manifestés ». Leur regard perce à travers les jugements, et ils voient la fin du Seigneur, et la fin est toujours que « l'Éternel est plein de compassion et miséricordieux » (Jacq. 5). De sorte que, quoiqu'il en soit de cette tempête de jugement qui va éclater, ils contemplent la fin depuis le commencement, et en conséquence ils célèbrent la sainteté de Celui qui, dans le jugement, se souvient de la miséricorde (Hab. 3:2).

Sans aucun doute, il faut que la colère ait cours, et Dieu ira jusqu'au bout, d'autant plus que le premier déversement de cette colère ne fait qu'endurcir les hommes davantage. Mais remarquez qu'il n'est pas question ici de Christ, et il n'y a rien ici qui rappelle la colère de l'Agneau, pas même dans les pensées des hommes : c'est la colère *de Dieu*. Au ch. 14, celui qui moissonne est le Fils de l'Homme ; mais ici Dieu agit selon ce qui Lui revient, avant que Christ descende du ciel pour exécuter la colère. Ceci montre que les coupes s'achèvent avant que commencent les jugements finaux du ch. 14, parce que la fin du chapitre nous montre le Fils de l'Homme venant Lui-même exécuter le jugement.

Ils peuvent donc bien dire, en regardant en haut : « Seigneur, qui ne te craindrait ?... Car tu es saint, toi seul ; car toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi, parce que tes jugements ont été manifestés » (15:4).

Autre vérité importante : nous lisons en Ésaïe 26:9-10, qu'aussi longtemps que Dieu agit en grâce, que fait l'homme ? Il en prend avantage et refuse d'apprendre la justice. Mais le temps vient où le Seigneur lèvera Son bras en jugement ; et qu'en résultera-t-il ? « Lorsque tes jugements sont sur la terre, les habitants du monde apprennent la justice ». Il en est de même ici : « Toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi, parce que tes jugements ont été manifestés ». Tel sera en définitive le résultat.

### **Ch. 15:5-8**

Le prophète regarde de nouveau, « et le temple (\*) du tabernacle du témoignage dans le ciel fut ouvert » (15:5). Remarquez la différence. Au verset 11:19 (qui introduit la scène des ch. 12 à 14 avant les coupes), le temple fut ouvert dans le ciel, et on y voyait l'arche de l'alliance de Dieu, tandis qu'ici

on ne voit pas d'arche. Là elle était le gage de la fidélité assurée de Dieu, de l'immutabilité de ses conseils à l'égard de son peuple d'Israël. Mais ici il est question de Ses ennemis plutôt que de Son peuple, et il n'y a rien sinon le tabernacle du témoignage, et celui-ci est inauguré, pour ainsi dire, par des jugements sur les hommes de la terre. Il est ouvert pour l'effusion de la colère, et non pour les triomphes de l'évangile. C'est le témoignage judiciaire de Dieu sur la condition de l'homme.

(\*) « Naos » est toujours employé exclusivement dans l'Écriture pour désigner le temple intérieur, les lieux saints.

L'homme est coupable : que peut-il en résulter ? « Les sept anges sortirent du temple ». Et, chose terrible à dire, ils sortent du lieu où maintenant on ne voit point d'arche. Quel en serait, quel en est l'effet ? Rien d'autre que la colère, et une colère d'autant plus terrible qu'elle procède du sanctuaire ? Ils « sortirent du temple ayant les sept plaies ». C'est là tout ce que Dieu peut faire pour l'homme maintenant.

« Vêtus d'un lin pur et éclatant et ceints sur leurs poitrines de ceintures d'or. Et l'un des quatre animaux » — les principaux agents qui président à l'exécution des jugements providentiels de Dieu — « donna aux sept anges sept coupes d'or ». Le mot signifiant « coupe » est tiré des vases servant à verser les libations devant l'Éternel. Hélas, il ne s'agit pas maintenant de libations, mais de colère descendant de la part de Dieu.

« Sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu qui est vivant aux siècles des siècles. Et le temple fut rempli de la fumée qui procédait de la gloire de Dieu et de sa puissance, et personne ne pouvait entrer dans le temple jusqu'à ce que les sept plaies des sept anges fussent consommées ». Ainsi, il n'y a plus possibilité maintenant de rendre culte à Dieu ou d'intercéder. C'est en vain que quelqu'un essaierait d'entrer dans le temple : la fumée du feu de la juste colère de Dieu le remplit, — la fumée prouve que le feu est là. Absolument personne ne peut entrer, pas même un sacrificateur. Nul ne peut approcher maintenant : la colère, la fumée du jugement remplit le temple. C'est comme à Sinäi où l'on voyait la fumée montant de la montagne comme la fumée d'une fournaise ; ou encore, comme au Psaume 18 : « Une fumée montait de ses narines, et de sa bouche sortait un feu dévorant ». De même dans notre chapitre, on a l'image de la majesté de Dieu offensée, et dressée contre le péché. Rien de ce à quoi Dieu regardait ici-bas ne fait appel à Sa miséricorde en faveur des hommes. Le temps de l'intercession est passé. En conséquence, les jugements ont leur cours, et la colère de Dieu est consommée (15:6-8).

## Chapitre 16

### Ch. 16:1

Je m'étendrai un peu sur les détails des jugements de Dieu du ch. 16. C'est un sujet douloureux et humiliant, quand nous pensons que telle est la fin déclarée des progrès tant vantés de l'homme. J'essaierai de jeter un bref coup d'œil sur ces sept plaies.

« Et j'ouïs une grande voix venant du temple, qui disait aux sept anges : Allez, et versez sur la terre les sept coupes du courroux de Dieu » (16:1).

La colère n'est plus restreinte au tiers ou au quart, mais la scène tout entière est livrée au jugement. Il n'y a pas seulement un accroissement de sévérité, mais tout ce qui a eu autrefois la lumière de Dieu, et a joui largement de privilèges extérieurs, est en apostasie complète, et est livré à Sa colère.

### Ch. 16:2-4

« Et le premier s'en alla et versa sa coupe sur la terre ; et un ulcère mauvais et malin vint sur les hommes qui avaient la marque de la bête, et sur ceux qui rendaient hommage à son image. Et le second ange versa sa coupe sur la mer » etc.

Les quatre premières coupes ressemblent aux trompettes en ce que les unes et les autres tombent sur la terre et sur la mer, sur les fleuves et sur les fontaines d'eaux, et finalement sur le soleil. On peut trouver quelques différences ; par exemple, à la quatrième trompette, seul le tiers du soleil fut frappé. Ici, il est dit simplement : « Le soleil ». Néanmoins, il s'agit de la même sorte de sphère.

De plus, je pense que les objets de ces plaies, la terre, la mer, etc., ne doivent pas être pris simplement au sens littéral. Le langage est symbolique. Ce n'est pas que j'éprouve, dans mon esprit, la moindre difficulté à croire que Dieu ne puisse exécuter ces choses d'une manière littérale, si telle est Sa volonté. Il a bien changé les eaux d'Égypte en sang, rempli de ténèbres un royaume, et infligé des plaies semblables à celles que nous avons ici : de sorte qu'il n'y a aucune difficulté à concevoir que la même chose recommence. Mais la seule question est de savoir si c'est cela que nous devons retirer de ce chapitre. Je pense que non, et je crois que Dieu fait ici allusion à des plaies, qui autrefois ont été littérales en Égypte, mais qui maintenant sont rappelées symboliquement, pour représenter certains jugements de Dieu.

En premier lieu, ce sont les parties du monde stables et en ordre qui sont frappées comme d'une maladie ulcéreuse, là où les hommes sont caractérisés par leur assujettissement au pouvoir civil apostat et par leur idolâtrie.

Ensuite, il y a un jugement sur la mer, c'est-à-dire sur les régions extérieures, là où la profession de vie est tout à fait éteinte.

Le troisième objet du jugement se sert des fleuves pour représenter, ce me semble, des peuples de nationalités distinctes, comme des eaux qui coulent dans des canaux distincts sous une influence locale particulière. Les fontaines désigneraient plutôt les sources de la prospérité d'une nation. Tous les principes actifs revêtent la forme de la mort. Le troisième jugement s'applique à des détails moindres que les précédents. Le quatrième jugement concerne l'autorité suprême publique.

### **Ch. 16:5**

Aux versets 5-7, pour avoir la force et la clarté complètes du passage, il faut lire : « Tu es juste, toi qui es et qui étais, le Saint, » etc. J'ai fait remarquer (au ch. 11) que les mots : « et qui seras » étaient absolument sans portée ici, et que l'expression « le Saint » est appuyée par les meilleurs témoignages. C'est la même expression qui se rencontre au verset 16:4 — avec le terme le moins usité pour « saint ». Avant que ces coupes soient versées, Dieu est célébré selon Sa sainteté miséricordieuse.

« Tu es juste ». Cela est évident, car Dieu verse Sa colère sur les hommes dans leur iniquité précisément parce qu'Il est juste. Mais il y a plus que cela : « Qui es et qui étais, le Saint ». Avant que les coupes soient versées, et pendant qu'elles sont versées, cela demeure vrai. L'ange des eaux atteste la grâce de Dieu, quand Il est en train de juger, alors qu'on aurait pu penser que c'est contradictoire. Lui aussi, d'en bas, répond au cantique en haut. Si les saints qui se tiennent en repos sur la mer de verre, célèbrent Dieu comme étant miséricordieux dans Sa sainteté, l'ange le confirme.

### **Ch. 16:6-7**

« Car ils ont versé le sang des saints et des prophètes, et tu leur as donné du sang à boire ; ils en sont dignes » (16:6).

Il s'agit d'une juste rétribution ; ils sont dignes dans un sens terrible. « Et j'entendis » (non pas une autre voix venant du côté de l'autel, mais « j'entendis *l'autel* disant » (16:7). Il peut paraître extraordinaire que l'autel parle, et sans aucun doute d'autres mots ont été ajoutés dans certaines copies ou traductions parce que les gens trouvaient ce langage trop étrange. Mais il n'y a là rien de contraire à l'usage prophétique, si on le prend au sens symbolique. Personne ne voudrait insérer intentionnellement une difficulté dans l'Écriture, mais il est tellement commun de chercher à

éliminer ce que l'on ne comprend pas dans la Parole, afin de le mettre en accord avec les modes de pensée ordinaires !

D'autres passages de la Parole nous préparent à considérer cette expression comme familière. Au ch. 9:13, il est dit : « Et j'entendis une voix sortant des quatre cornes de l'autel d'or qui est devant Dieu ». Ici (16:7) la figure va plus loin : la voix est attribuée à l'autel lui-même. Pour moi, cela confirme ce que nous avons plusieurs fois remarqué, que les hommes sont tellement impropres à s'immiscer dans la teneur de l'Écriture, alors qu'ils sont justement enclins à s'y immiscer. L'expression « j'entendis l'autel disant » possède une grande force. Au ch. 6 on avait sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été « égorgés pour la Parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient rendu ». Or ici, cet autel qui avait rendu témoignage au sujet de leur sang versé, c'est lui qui crie à Dieu et qui reconnaît que Ses jugements sont véritables et justes. Dans la Genèse (ch. 4) il est parlé de la terre qui crie à Dieu au sujet du sang d'Abel ; à combien plus forte raison l'autel ne doit-il pas crier au sujet du sang des saints martyrs pour Dieu ! Je pense que cette expression est extraordinairement appropriée. Si cette parole avait été simplement exprimée par un ange, cela aurait été un lien relativement distant ; car un ange, même s'il sert en faveur de ceux qui vont hériter du salut, n'entre pas aussi directement dans leurs souffrances, et on peut à peine dire qu'il éprouve directement de la sympathie pour eux. Or Dieu a non seulement vu les os de ses saints égorgés, dispersés sur les froides montagnes, comme s'expriment les poètes, mais Il considère en outre Ses saints comme autant d'holocaustes s'élevant devant Lui, et dont le sang, ou plutôt l'autel qui en est témoin, réclame l'indignation et la colère. Le Seigneur peut paraître sommeiller pour un temps ; mais quand Il se réveillera, comme on se réveille du sommeil, Il vengera certainement leur sang sur ceux qui habitent sur la terre. Or maintenant ce temps est proche. La grande Babylone n'est pas encore venue en mémoire devant Dieu, quoiqu'elle ait été dès le commencement la corruptrice par excellence de la vérité, et qu'elle soit enivrée du sang des saints. Mais entre temps, l'autel ne peut pas se tenir en repos, et le Seigneur entend et écoute. Car le Dieu qui tient compte des soupirs de la création répondra sûrement au cri de l'autel concernant Ses égorgés.

### **Ch. 16:8-9**

« Et le quatrième versa sa coupe sur le soleil ; et il lui fut donné de brûler les hommes par le feu » (16:8).

C'est un jugement sur le soleil, figure du gouvernement suprême ; de sorte que ce qui aurait dû être un instrument de lumière et de bien-être, le grand luminaire destiné à dominer sur le jour (Gen. 1:16), devient maintenant l'instrument pour brûler les hommes par le feu. L'effet de sa tyrannie est insupportable.

« Et les hommes furent brûlés par une grande chaleur ; et ils blasphémèrent le nom de Dieu qui a pouvoir sur ces plaies, et ils ne se repentirent pas pour lui donner gloire » (16:9).

### **Ch. 16:10-11**

« Et le cinquième versa sa coupe sur le trône de la bête » etc. (16:10).

Nous entrons maintenant dans une catégorie de jugements quelque peu différente ; car les trois dernières coupes diffèrent des quatre premières, tout comme les trois dernières trompettes ont un caractère différent des autres ; et il en est de même pour les sceaux. Il est évident que les cinquième, sixième et septième coupes sont à part des quatre précédentes. Le jugement tombe sur le trône de la bête et sur son royaume, non pas sur la bête elle-même, qui n'est apparemment pas atteinte par ces coupes. Elle est réservée pour le jugement par le Seigneur Jésus Lui-même à Sa venue, et sera détruite par Son apparition. Ici le coup ne frappe que le siège de son autorité ; et de même qu'autrefois le Pharaon fut endurci, pareillement ici les hommes blasphèment contre le Dieu du ciel et ne se repentent pas de leurs œuvres (16:11). Lorsque Dieu se manifestera comme le Dieu de la terre, une telle repentance ne sera plus possible.

## Ch. 16:12-14

« Et le sixième versa sa coupe sur le grand fleuve Euphrate ; et son eau tarit, afin que la voie des rois qui viennent de l'orient fût préparée » (16:12).

L'Euphrate était la grande limite orientale de l'empire romain, la limite reconnue jusqu'à laquelle les Romains avaient étendu leurs conquêtes ; de sorte que le dessèchement du fleuve semblerait signifier que ce côté oriental de l'empire serait laissé ouvert comme un passage par lequel les puissances d'Orient viendraient se mélanger avec celles de l'Occident, ou bien les assaillir. Un des effets de cette coupe serait donc de déplacer la barrière orientale, pour que la voie des rois qui viennent de l'orient soit ainsi préparée, probablement pour les grands conflits de la fin.

Mais il y a plus que cela.

« Je vis sortir de la bouche du dragon, et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits immondes comme des grenouilles » (16:13).

Ceci précède juste la fin. Ces esprits immondes procèdent de la bouche des trois puissances que nous avons vues au ch. 13 : le dragon, l'ennemi déclaré de Christ ; la bête, l'empire Romain rétabli ; et le faux prophète, la bête au caractère ecclésiastique, qui a deux cornes comme un agneau, c'est-à-dire qui imite la puissance de Christ, mais qui est présentée ici seulement sous le caractère religieux trompeur. « Car ce sont des esprits de démons faisant des miracles, qui s'en vont vers les rois de la terre habitée toute entière, pour les assembler pour le combat de ce grand jour de Dieu le Tout-puissant » (16:14). Ceci confirme ce que je viens de dire au sujet de l'Euphrate. C'est une collision générale des rois de tout le monde habitable. Ce ne sont pas seulement les puissances d'occident qui sont déployées pour la guerre, mais aussi celles d'orient. C'est le grand jour.

## Ch. 16:15

Mais nous arrivons maintenant à une parenthèse importante. Comme on l'avait déjà vu à propos du sixième sceau et de la sixième trompette, de même nous avons ici une interruption.

« Voici, je viens comme un voleur. Bienheureux celui qui veille, et qui garde ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu et qu'on ne voie pas sa honte » (16:15).

C'est le Seigneur qui vient, mais il vient alors en jugement pour surprendre la terre ; et c'est la raison pour laquelle cette image est utilisée. Le voleur vient d'une manière inattendue et importune, mais la venue du Seigneur sera encore bien plus désagréable pour la terre. Il y aura des saints pour lesquels elle sera bienvenue, et à qui Son apparition apportera la délivrance par le jugement de leurs ennemis. Et il est enjoint à ces saints-là de veiller de près dans la vie quotidienne. « Voici, je viens comme un voleur ». Ce n'est pas la manière dont le Seigneur se présente à nous, sauf quand Il nous dit comment Il apparaîtra au monde et à la masse professante qui y est plongée. Lorsque c'est à nous qu'Il s'adresse, Il dit : « Je viens bientôt, tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne » (3:11). Combien cette parole est beaucoup plus précieuse ! L'idée de venir comme un voleur implique la notion de surprise. Pour nous, il viendra comme un Seigneur plein de grâce, qui aime que nous trouvions le repos de nos affections et notre gloire en Lui et avec Lui : telles sont notre portion et notre espérance propres. Ici, il ne s'agit pas d'enlèvement au ciel, mais de délivrance juive par le moyen du jugement.

## Ch. 16:16

Puis, après la fermeture de la parenthèse, il est dit : « Et il les assembla (\*) au lieu appelé en hébreu : Armagédon ». Il pourrait paraître singulier qu'il soit dit : « Il les assembla », car au verset 14 ce sont les esprits immondes, ou esprits de démons, qui sortent pour assembler les rois de la terre. En voici la raison. Dans la langue utilisée par le Saint Esprit, on peut traduire aussi bien « il assembla » ou « ils rassemblèrent ». C'est là l'un des cas de cette langue où il y a doute pour savoir s'il faut

comprendre « Il » ou « ils ». Le mot « démons » est de telle nature que le verbe dont il est sujet peut être aussi bien au singulier qu'au pluriel. Ici le sujet n'est pas exprimé, de sorte que le choix reste : tout dépend du sens du contexte. Si on traduit : « Il assembla », il s'agit de Dieu le Tout-puissant dont on dit qu'Il fait la chose en faisant intervenir ces esprits immondes. Si on traduit : « ils assemblèrent », cela signifie simplement que les esprits de démons ont accompli ce pour quoi ils étaient envoyés : au verset 14, ils vont pour assembler les rois, et au verset 16 les rois sont assemblés.

(\*) note Bibliquest : La traduction française J.N. Darby donne « ils les assemblèrent »

Le lieu de rassemblement mentionné ici, appelé en hébreu Armagédon, est, je pense, une allusion à Juges 5:19. « Les rois sont venus ; ils ont combattu ; les rois de Canaan ont alors combattu à Thaanac près des eaux de Meguiddo ». Ce n'est pas que Meguiddo fût un lieu de grande étendue ou de grande notoriété. Dieu regarde au principe en jeu. Israël était dans un bas état. Il y avait une prophétesse dont l'Éternel s'est servi pour leur inspirer du courage, et une fois encouragés par elle, ils ont remporté une grande victoire sur leurs ennemis.

Le même lieu est mentionné en 2 Chron. 35:22, où Josias reçut sa blessure mortelle en combattant contre le roi d'Égypte. Mais je doute que ce soit à cet incident que l'Esprit de Dieu fasse allusion ici. Car ce qui se rattache à Meguiddo au temps des Juges, c'est un souvenir de joie et de triomphe pour Israël ; Meguiddo au temps de Josias, fut un lieu de tristesse : tout Juda et Jérusalem menèrent deuil sur Josias ; ce fut le deuil d'Hadadrimmon dans la vallée de Meguiddo (Zach. 12:11) qui historiquement parlant fut à l'origine du livre des Lamentations.

Pour cette raison, je crois qu'Armagédon (c'est-à-dire la montagne de Meguiddo) ne se rapporte pas ici à la douleur de Juda en rapport avec Josias en 2 Chroniques, mais au rassemblement et à la défaite des rois Gentils dans le livre des Juges. Car il s'agit ici du Seigneur qui abat les nations. Il a été reconnu comme Roi des nations en Apoc. 15, c'est pourquoi il ne serait guère approprié de faire d'Armagédon une allusion au temps où le pieux monarque Juif fut mis à mort par un Gentil ; tandis qu'y voir un rapprochement avec le jour où Israël a été conduit à la victoire, même par une femme, convient bien à la scène décrite ici, où les rois du monde entier sont assemblés pour une destruction plus terrible.

## **Ch. 16:17-21**

Quelques mots suffiront au sujet de la dernière coupe.

« Et le septième versa sa coupe dans l'air : et il sortit du temple du ciel une grande voix procédant du trône, disant : C'est fait » (16:17).

Ce jugement-ci est plus pénétrant et affecte plus les hommes et leur respiration de vie qu'aucun des jugements précédents. Il atteint l'air si indispensable à l'existence de l'homme. Symboliquement, c'est un jugement sur quelque chose d'aussi essentiel à la vie et au bien-être des hommes que l'air que nous respirons. Tout est terminé pour ce qui concerne la colère de Dieu répandue par le moyen des coupes.

« Et il y eut des éclairs, et des voix et des tonnerres ; et il y eut un grand tremblement de terre, un tremblement de terre tel, qu'il n'y en a jamais eu de semblable depuis que les hommes sont sur la terre. Et la grande ville fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent ».

Il s'opère une vaste convulsion dans les associations civiles, une convulsion sans pareille, ne renversant pas seulement ce qui est appelé « la grande ville » (c'est-à-dire tout ce qui était stable dans l'empire Romain), mais encore les villes des nations. Autrement dit, c'est la ruine de tout ce que les nations en dehors de l'empire romain avaient édifié au point de vue politique. Et qui plus est, la grande Babylone, cette contrefaçon de l'Épouse, ce système de mal religieux jusqu'ici entouré de succès, la mère des prostituées et des abominations de la terre, Babylone la grande, — c'est elle qui



vient en mémoire devant Dieu, pour recevoir de Lui la coupe du vin de la fureur de Sa colère. Cette expression de Babylone la grande, a plutôt trait au caractère moral, à l'idolâtrie (cf Dan. 4:30).

« Et toute île s'enfuit, et les montagnes ne furent pas trouvées. Et une grande grêle, du poids d'un talent, descend du ciel sur les hommes, et les hommes blasphémèrent Dieu », etc (16:20, 21).

Il n'est pas nécessaire que je m'étende particulièrement sur l'explication fournie par les principaux défenseurs de l'interprétation historique. M. Elliott applique le tourbillon de grêle à quelque terrible châtiment de la France, le plus au nord des pays papistes, — de manière analogue à ce qu'il avait allégué pour les jugements « moindres », comme il disait, de la septième trompette. Et cette opinion est encore retenue dans le texte des *Horae Apoc.* vol. 4, p. 23. Mais dans une note, il admet que plusieurs commentateurs préfèrent l'appliquer à la puissance Russe. « En revoyant mon ouvrage, dit-il, et en comparant cette prophétie avec Ézéchiël 38 et 39, qui semble indiquer la participation de la Russie au grand conflit prémillénial, ainsi que cela sera exposé à la fin de mon prochain chapitre, je ne puis qu'incliner vers la même vue. Je remarque que la grande grêle est dite ici tomber *après* non *avant* la division de la ville en trois parties ». Ayant déjà indiqué ma façon de voir sur le cas similaire d'Apoc. 11:19, et ayant montré l'erreur qu'il y a à relier ce verset à la septième trompette (comme le font ces écrivains), il me suffira de remarquer que le parallèle avec Ézéchiël est particulièrement malheureux, parce que, dans ce prophète, la scène est la Palestine, non pas l'empire papal ou l'occident ; et parce que l'affaire ne se termine pas par un fléau infligé aux autres, et le blasphème contre Dieu en conséquence, — mais la scène d'Ézéchiël se termine par la déroute complète du prince de Rosh, Méshec et Tubal avec sa nombreuse multitude, et Dieu est sanctifié par cela même. « Et j'entrerai en jugement avec lui par la peste, et par le sang ; et je ferai pleuvoir une pluie torrentielle sur lui, et sur ses bandes, et sur les peuples nombreux qui sont avec lui, et des pierres de grêle, du feu et du soufre » (Éz 38:22). Ainsi, c'est Dieu qui frappe de grosses pierres de grêle l'envahisseur russe, et non pas lui qui frappe les autres de cette manière. « Je me glorifierai, et je me sanctifierai (ce n'est donc pas des hommes qui blasphèment Dieu à cause du fléau de la grêle) et je serai connu aux yeux de beaucoup de nations ; et elles sauront que je suis l'Éternel » (Éz. 38:23). En vérité, le lecteur n'a simplement qu'à examiner le contexte du prophète juif, pour comprendre l'absurdité qu'il y a à relier la scène d'Ézéchiël avec la grêle de la septième coupe. Car les Juifs, et même Israël envisagé dans son ensemble, sont supposés être restaurés en ce temps-là, et unis à leur pays, Gog ne l'envahissant que par soif de conquête. Il n'y a aucune raison de penser que tel soit le cas sous les coupes. M. Elliott non plus n'en juge pas ainsi, si je comprends bien ses remarques sur le premier « Alleluia » d'Apocalypse au ch. 19 — il le considère comme une indication de la conversion des Juifs après la catastrophe finale de Babylone, lorsque la dernière coupe a été versée et a déterminé le temps de sa destruction.

Avant que Dieu établisse Son dessein en puissance, on voit déjà un accomplissement moral à l'œuvre, soit dans Son peuple soit dans le monde. Ainsi par exemple, si Dieu doit produire une séparation de Son peuple par le jugement selon le ch. 15, je ne doute pas que déjà maintenant les Siens ne soient par grâce mis à part par l'Esprit de Dieu. Si par ailleurs, le cœur des hommes doit être frappé d'une énergie d'erreur, au point que même les jugements de Dieu ne feront qu'aggraver le mal selon toute apparence, quelque chose d'analogue s'opère de nos jours. N'est-ce pas un signe effrayant, que des chrétiens, en face de paroles telles que celles-ci, puissent attendre quelque amélioration réelle des choses dans l'état où elles sont actuellement ? Ici nous avons la véritable scène de la fin, dévoilée par le Seigneur après que tous les efforts et toutes les vanteries des hommes aient eu leur cours. Les parties de la terre les plus favorisées, son centre moral et civilisé, seront remplies d'apostasie, et c'est là que la colère de Dieu doit s'achever. Ceci doit avoir lieu avant que le Seigneur Jésus vienne en gloire pour établir Son royaume, car c'est Lui en personne qui s'occupera de la bête. Sous les coupes, Dieu châtie dans Sa colère. Mais quel en est l'effet ? Les hommes blasphèment Dieu. Au lieu de se repentir, ils vont en empirant à chaque pas.

C'est une chose terrible que de voir ce mal se répandre moralement sur le monde ; mais par ailleurs, le Seigneur met aussi à part pour Lui, par la foi et l'amour. Puissions-nous tenir ferme la

grâce ! Nous en aurons besoin. C'est le seul lieu où il n'y a pas seulement des privilèges, mais de la sécurité. Que penserions-nous de quelqu'un qui voudrait n'aller que jusqu'au point permettant de ne pas être pas perdu, — un homme qui désirerait être sauvé, mais tout en pratiquant le péché autant qu'il voudrait, pourvu qu'il échappe à la fin ? Or comme le Seigneur met à part au moyen de l'affection individuelle pour Lui-même, là où il y a de la foi, ainsi voyons-nous l'inverse de cette séparation là où la foi fait défaut. Dieu livre les hommes à une énergie d'erreur, et tout ce qu'Il opère en matière de jugements ne fait que les endurcir. Cela a déjà lieu de manière préparatoire : les hommes s'abandonnent à leurs propres mensonges et choisissent l'erreur. La pleine et pure vérité est désagréable et redoutée. Il s'ensuit que, quoique l'Esprit de Dieu travaille à présenter la vérité aux Siens en toute simplicité, les hommes se rassurent obstinément par l'idée chimérique qu'après tout, l'état des choses n'est pas tellement mauvais ; que, s'il y a des choses à regretter, on pourra bientôt y remédier. Car aujourd'hui il y a tant de moyens de secourir les pauvres, il y a de si précieux rapprochements entre les riches et eux — des alliances si prometteuse, qui sollicitent les hommes à s'unir et à se joindre les uns aux autres, malgré leurs petites divergences, en vue du grand but du progrès social, de l'amélioration de la chrétienté, et de la régénération du monde ! Mais tout cela est fondé sur la misérable erreur qui ignore et nie que la colère de Dieu doit aller à son comble sur la chrétienté, puis se déverser sur elle. Il est impossible que des chrétiens réalisant la proximité de tels jugements, puissent se prêter à des systèmes qui admettent directement le contraire. Prenons, par exemple, un condamné en train d'être conduit à l'échafaud : que penserait-on d'un chrétien qui, le sachant, occuperait le temps du criminel avec des expériences chimiques ou des exposés sur la mécanique ? Combien moins encore pourra ainsi agir celui qui éprouve la vérité solennelle que le monde est sous une telle sentence de condamnation, comme la Parole de Dieu le déclare. Christ seul est la puissance de Dieu pour mettre tout en ordre. Quand Il viendra, et seulement alors, la marée du mal sera endiguée, et Satan lié : mais même les jugements divins ne sauraient, à part de Christ, produire un tel résultat.

Puissions-nous veiller sérieusement à toujours chercher à lier Christ avec notre témoignage ! C'est le grand objectif de tout dans le temps actuel. Nous pouvons quelquefois empêcher la bénédiction en présentant la vérité, mais non pas en Christ, si je puis m'exprimer de la sorte. Le cœur doit bien être tristement perverti s'il en est au point de refuser Christ. Veuille le Seigneur nous donner de garder ces deux choses devant nos âmes : nous séparer complètement de tout ce qui est du monde, et conserver dans la joie cette position de victoire, nos cœurs entonnant le cantique dont l'Agneau est le sujet, comme Lui seul peut nous donner de pouvoir le chanter ! Puissions-nous toujours penser que le monde est une scène jugée, étant conscients de la terrible colère à laquelle il ne peut pas échapper ! Cela ne nous fera pas douter de la puissance de Christ pour délivrer les individus, mais cela nous préservera de toute indifférence tant vis-à-vis du mal qui est dans le monde, que vis-à-vis du jugement divin qui l'attend.

## Chapitre 17

L'Esprit de Dieu nous a montré la destruction de Babylone lors de la dernière coupe. Le chapitre qui est devant nous va maintenant nous apprendre le mal qui la caractérisait, si haïssable pour Dieu ; il va nous montrer non pas seulement ce qu'était sa conduite, mais ce qu'il y avait d'insupportable pour Dieu dans ses relations avec d'autres, et pourquoi ce mal faisait d'elle un objet unique et suprême de Sa vengeance. Ce n'est pas quelque chose à écarter comme relativement étranger et distant, comme peut-être certains autres sujets de l'Apocalypse. Car, bien qu'il y ait et, je n'en doute pas qu'il y aura encore un développement de Babylone, cependant Dieu la voit comme un tout. Il la voit comme un système de corruption qui a été et est encore actif. Au temps où le jugement ne pourra plus être différé, ce système pourra avoir pris une forme particulièrement aggravée ; mais le mal existe déjà, et il est actif. Babylone n'est pas tant un piège pour l'homme profane, mais plutôt pour celui qui a quelques notions de religion, et qui cherche à la réconcilier avec le monde. C'est là que l'influence corruptrice devient pour l'âme la source d'un danger capital.

Nous allons voir que le ch. 17 donne, tout d'abord, la vision que l'apôtre Jean a été appelé à contempler, et ensuite une certaine explication de cette vision. Les six premiers versets relatent la vision, et l'explication de l'ange figure surtout à partir du v. 7.

Je voudrais faire encore une remarque avant d'aller plus loin. Ce chapitre ne s'occupe pas d'histoire future proprement dite. C'est plutôt un regard en arrière du Saint Esprit vers le caractère, la conduite et les relations de cette Babylone qu'on a déjà vue être l'objet du jugement de Dieu. Il vaut la peine de le remarquer, sinon on ne peut éviter une certaine confusion dans nos pensées sur le livre de l'Apocalypse. Au ch. 14 nous avons eu la chute de Babylone en relation avec les œuvres mauvaises de Satan, et avec les opérations de Dieu en bonté et en puissance, y compris le jugement du Fils de l'homme à la fin. Or il est fort important de connaître le créneau précis où il faut s'attendre à voir cette intervention de Dieu, et c'est ce qui figurait juste après, dans le même chapitre. Car nous avons vu que, dans les jugements providentiels de Dieu (j'entends par-là ceux qui sont exécutés par des anges, et non par Christ directement), Babylone est réservée pour le dernier coup de Sa colère sous la septième coupe. C'est Dieu qui agit, et Dieu se sert encore d'anges. Jusqu'alors le Seigneur Jésus se tient tranquille, si l'on ose s'exprimer ainsi ; Il n'agit pas encore personnellement en vengeance sur la terre.

En Apoc. 17, le Saint Esprit s'arrête pour entrer dans les détails de la cause morale de la terrible chute de Babylone.

### **Ch. 17:1**

« Et l'un des sept anges qui avaient les sept coupes, vint, et me parla, disant : Viens ici, je te montrerai le jugement de la grande prostituée, qui est assise sur plusieurs eaux » (17:1).

Elle est décrite ici comme une prostituée ; non seulement comme une femme, mais comme une femme licencieuse et corrompue. Je présume que quiconque est dépourvu de préjugés ne doute pas que ce terme ici vise spécialement la corruption religieuse. Un peu plus loin au v. 3, Babylone est assise sur la bête ; ici elle est assise auprès de plusieurs eaux. Il y a une légère différence dans le grec. Être assise auprès de plusieurs eaux, ne veut pas dire qu'elle est littéralement localisée dessus, mais à côté. Ainsi par exemple, on peut dire que Londres est située sur la Tamise, mais quiconque a du bon sens n'en déduira pas que Londres est effectivement située et construite au-dessus du lit de la rivière ; chacun comprendra que la Tamise est le cours d'eau qui caractérise Londres. C'est de cette même manière que la prostituée est décrite ici comme assise sur (c'est-à-dire à côté de) plusieurs eaux. Il s'agit d'une figure dont le sens est donné au verset 15 : « Les eaux que tu as vues, et où la prostituée est assise, sont des peuples et des foules et des nations et des langues ». Cette figure implique la vaste influence exercée par cette femme perdue.

Mais il y a plus que cela. Au v. 2 il est dit : « avec laquelle les rois de la terre ont commis fornication ; et ceux qui habitent sur la terre ont été enivrés du vin de sa fornication ». C'est plus qu'être assise sur plusieurs eaux. Il y a un commerce direct de nature mauvaise avec les rois de la terre ; sa puissance séduit et détourne les affections de la personne de Christ, Lui qui est le seul objet digne de tout amour et de toute adoration. Dans la sphère où la lumière de Dieu a été diffusée, les chefs ou conducteurs sont égarés par la corruptrice, et les peuples ont entièrement perdu tout discernement de la pensée de Dieu.

Rien donc de plus clair que la portée générale de ces quelques versets. D'abord c'est la vaste influence de Babylone présentée sous la figure d'une femme assise au bord de plusieurs eaux ; ensuite, nous avons les grands conducteurs de la chrétienté, les rois de la terre, qui ont commis fornication avec elle ; et enfin, les habitants de la terre enivrés du vin de sa fornication. Il y a différents degrés de culpabilité, mais tous résultent d'une relation plus ou moins intime avec Babylone.

### **Ch. 17:3**

« Et il me transporta en Esprit au désert » (17:3).

En dépit de tout l'orgueil et de toute la gloire mondaine de Babylone, le désert est le seul lieu où l'Esprit transporte le saint de Dieu pour la contempler. Si Jean avait été transporté par son propre esprit (si l'on peut ainsi parler), il aurait été vraisemblablement conduit à chercher Babylone, non pas dans un désert, mais dans un mirage donnant l'image de quelque jardin du Seigneur. Mais c'est dans un désert que Jean a été conduit par l'Esprit du Seigneur, c'est là qu'il voit la prostituée assise sur une bête de couleur écarlate. Ce détail est vu de près, et plus sinistre que la description de la fin du verset 1 ; il nous montre la position effective de cette femme. Elle possède la suprématie sur l'empire Romain. Car on ne saurait valablement mettre en doute que la bête placée devant nous soit ce même empire romain dont les chapitres précédents montrent les actions si terribles et le jugement funeste. Le ch. 13:1 l'a montrée, ainsi que ses têtes, comme une bête pleine de noms de blasphèmes. Babylone est une prostituée ou un système corrompeur ; mais c'est à la bête qu'il appartient de blasphémer. C'est un mal plus ouvert et plus audacieux. La manière de faire de la femme est plus par la séduction, en s'emparant des affections. Mais le blasphème est l'expression d'un pouvoir qui ne craint ni Dieu ni les hommes. Quant à la femme, bien qu'assise sur la bête, contente d'être exaltée par elle et voulant l'employer pour ses propres desseins, elle représente bien nettement le système religieux du monde. Elle est « vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or et de pierres précieuses et de perles », symboles évidents de tout ce que le monde compte de beau, de grand et de glorieux ici-bas.

### **Ch. 17:4**

Elle a aussi « dans sa main une coupe d'or pleine d'abominations, et les impuretés de sa fornication » (17:4).

Malgré tout son brillant, et sa splendeur fastueuse, combien le Saint Esprit sait y rattacher ce qu'il y a de plus dégoûtant chez elle ! Il n'a pas de mots trop forts pour exprimer le sentiment qu'il a de ce qu'il a vu dans la coupe. Elle est « pleine d'abominations, et de l'impureté de sa fornication ». Dans l'Écriture, le terme « abominations » désigne normalement l'idolâtrie. C'est là la caractéristique très grave de Babylone. La bête était pleine de noms de blasphème, tout comme la coupe de la prostituée était pleine d'abominations. Mais outre l'idolâtrie, il y avait en elle cette influence corruptrice, appelée ici l'impureté de sa fornication. Ce sont deux choses distinctes. Il peut y avoir une influence dépravante sans idoles ; mais à Babylone, les deux choses sont à l'œuvre activement.

Dans les églises d'Apocalypse, on a remarqué l'apparition de la doctrine de Balaam à Pergame, qui enseignait, entre autres, à commettre la fornication. À Thyatire, nous avons vu Jézabel imposant l'idolâtrie par la force. Ici à Babylone, les deux choses sont réunies. Les maux qui se sont glissés dans la chrétienté dès ces premiers jours de son existence, et qu'on discernait à Pergame et à Thyatire, apparaissent tous deux concentrés et sans déguisement dans la coupe de cette méchante femme. Ils germaient alors, mais les voilà maintenant pleinement épanouis devant le prophète dans tout ce qu'ils ont de haïssable. Ils peuvent être parés de tout le faux lustre de ce monde, mais rien n'en saurait changer ni cacher le caractère réel devant Dieu.

### **Ch. 17:5**

« Et il y avait sur son front un nom écrit : Mystère ; Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre » (17:5).

Il y a une grande prétention à la vérité, un chef-d'œuvre de contrefaçon de l'ennemi vis-à-vis des voies révélées de Dieu. Le mystère de Christ et l'Église a été révélé ; et maintenant il y a le mystère de cette anti-église, non pas le mystère de la foi et de la piété, mais le mystère d'iniquité — Babylone la grande assise sur la bête, en horrible contraste avec l'Église assujettie à Christ. Ici, c'est elle qui

gouverne la bête. La sainte cité, Jérusalem, descend du ciel d'après de Dieu, ayant la gloire de Dieu — non pas « la grande cité » (\*) mais « la sainte cité », qui est le vrai qualificatif dont Dieu se sert pour caractériser l'épouse, la femme de l'Agneau, l'Église glorifiée. Ce système religieux, au contraire, a surgi de la terre (pour ne pas dire plus) et attire les rois de la terre dans un embrassement impur, et étend au loin et largement son influence maligne. Telle est Babylone, la mère des prostituées et des abominations de la terre. Quel que soit le genre de mal dont Satan s'est servi pour détourner les affections loin de Christ, quels que soient les objets idolâtres qui ont pris la place de Christ, Babylone est la mère d'eux tous. C'est Babylone le grand générateur de tous les systèmes mondains, et de toutes les idolâtries dont l'ennemi s'est servi pour entraîner les âmes bien loin du Seigneur.

(\*) Le Texte Reçu est fautif en Apoc. 21:10.

Il est mentionné dans la vision une autre chose encore plus extraordinaire pour l'esprit du prophète. Il ne pouvait pas mettre en doute le caractère religieux de cette femme, Babylone la grande ; mais il la voit en même temps enivrée du sang des saints. Il pouvait bien comprendre qu'un système religieux devienne corrompu. Jérusalem elle-même, hélas ! était devenue semblable à Sodome et à Gomorrhe quant à la culpabilité, et presque semblable pour le jugement. Mais que la femme fût enivrée du sang des saints, était ce qui saisissait d'un grand étonnement l'esprit de Jean lui-même. Une passion peut être fort mauvaise, mais ce n'est pas le pire de ce dont le cœur de l'homme est capable. Le pire se trouve dans la capacité de tromper de la fausse religion où Satan déploie directement sa puissance. Car cela-même que Dieu a donné pour répandre la lumière et la bénédiction, pour gagner les cœurs et les amener en communion avec Lui-même, — c'est cela même dont l'ennemi abuse pour rendre l'homme pire que jamais, — deux fois plus fils de la géhenne qu'auparavant (Matt. 23:15).

### **Ch. 17:6**

Jean avait dû être surpris en entendant prononcer une telle sentence sur Jérusalem la bien-aimée, mais coupable ; mais il a dû s'étonner encore plus lorsqu'il a appris que cette femme qui avait pris la place de l'Église, devait non seulement finir par devenir aussi sanguinaire, mais allait être enivrée du sang des martyrs mêmes de Christ. Voilà ce qui le rendait stupéfait (17:6).

### **Ch. 17:7**

Nous arrivons maintenant à l'explication que l'ange donne de la vision. Elle est d'une grande importance ; car on découvre que quand Dieu interprète, Il ne se borne pas à donner la solution requise, mais il donne la vérité en surabondance.

« Et l'ange me dit : Pourquoi es-tu étonné ? Je te dirai, moi, le mystère de la femme et de la bête qui la porte, qui a les sept têtes et les dix cornes » (17:7).

Ceci est en fait le sujet principal du chapitre ; c'est une description plus particulièrement de la femme et de ses rapports avec la bête, l'empire romain. Car il est évident et incontestable que la femme et la bête sont deux choses distinctes. Si la bête est l'empire romain, ainsi que l'auront vu ceux qui m'ont suivi dans l'étude de ce livre, la femme ne saurait l'être. Le fait même qu'elle soit assise sur la bête fait qu'elle ne saurait être la bête. Non seulement la femme est distincte de la bête, mais comme on le verra plus loin, la bête se retourne contre la femme et contribue à sa destruction.

Il est donc tout à fait impossible de supposer que la femme et la bête soient la même chose. À la fin, elles sont si violemment opposées l'une à l'autre, que l'une devient le moyen de détruire l'autre. La femme doit donc forcément être quelque puissance distincte de l'empire. Nous trouverons encore d'autres raisons confirmant cette distinction.

## Ch. 17:8

« La bête que tu as vue était, et n'est pas, et va monter de l'abîme et aller à la destruction (\*) ; et ceux qui habitent sur la terre, dont les noms ne sont pas écrits dès la fondation du monde au livre de vie, s'étonneront, en voyant la bête, — qu'elle était, et qu'elle n'est pas, et qu'elle sera présente » (17:8)

(\*) JND traduit « perdition »

Je n'hésite à affirmer que c'est bien ainsi qu'il faut rendre la dernière partie du verset. Cela n'est pas mis en doute par ceux qui sont suffisamment familiers avec le sujet pour se former une opinion. On peut différer dans l'explication du verset, mais il n'y a pas de doute sur la véritable manière de rendre l'original. Le Texte Reçu est presque en contradiction avec lui-même, et n'offre aucun sens juste.

Considérons donc un peu ce qui est enseigné dans ce verset. La bête est l'empire Romain, comme nous l'avons déjà vu. Mais nous apprenons ici que cet empire devait cesser d'exister. Les contrées et les peuples qui le composaient, doivent subsister, mais son unité impériale doit cesser d'exister. Les fragments en résultant continueraient d'exister, chaque nation ayant son propre gouvernement indépendant, mais sans lien pour les relier en un corps. Telle est leur condition de nos jours (\*), et telle elle a été depuis plus de mille ans.

(\*) note Bibliquest : cela a été écrit au 19ème siècle

« La bête que tu as vue, était et n'est pas, et va monter de l'abîme ». L'ange caractérise cet empire comme nul autre ne l'a été, ni ne pouvait l'être. En un premier stade, il aurait toute sa force, puis il devait cesser, et plus tard se relever. Mais un trait d'une gravité extrême se rattache à la réapparition de l'empire : il va avoir un caractère diabolique. Et comme il vient de Satan, il doit finir avec Satan : « il va à la destruction ».

Tout cela ne pourrait être dit, dans le même sens ou avec la même rigueur, d'aucun autre empire. Tous ceux qui ont jusqu'ici paru sur la terre, ont eu un moment de croissance, puis un temps assez court de splendeur et de pleine puissance, puis ils se sont éteints, subitement ou progressivement, pour ne jamais plus se relever. Je ne connais aucun exemple du contraire. Le sort de cet empire, si important dans les pensées de l'apôtre Jean, est tout à fait particulier. Il existait au temps de Jean, et c'est même sous sa domination que Jean a souffert personnellement. Mais son cours devait prendre fin ; puis, après un temps de non existence, il devait « monter de l'abîme ». « Ceux qui habitent sur la terre s'étonneront... en voyant la bête qui était et qui n'est pas et qui sera présente ». Quand cette bête réapparaîtra dans sa dernière phase satanique, les hommes seront transportés d'une extrême admiration pour elle.

## Ch. 17:9

« Ici est l'entendement qui a de la sagesse. Les sept têtes sont sept montagnes où la femme est assise » (17:9).

C'est une question d'ordre matériel, mais bien simple. C'est une indication de lieu qui a pour but d'indiquer au sage où siège la femme. Il ne devrait pas y avoir l'ombre d'un doute que cette indication désigne Rome. Il est vrai que le mot « Babylone » est utilisé pour parler de cette ville, comme Sodome et Égypte ont été figurativement appliqués à Jérusalem au ch. 11. Mais la capitale de la Chaldée n'a rien à faire avec la ville d'Apoc. 17. Celle-là avait disparu depuis longtemps comme ville impériale, alors qu'au verset 18 il est dit de cette Babylone qu'elle « a la royauté sur les rois de la terre ». Plus que cela, la Babylone littérale des Chaldéens était bâtie dans la plaine de Sinhar, alors qu'au contraire, cette femme est assise sur sept montagnes, et tout le monde sait qu'il s'agit là d'une caractéristique de Rome bien connue. En prose comme en poésie, si quelque ville était décrite comme située sur sept collines, chacun disait : Ce doit être Rome.

## **Ch. 17:10**

Une explication supplémentaire figure au verset suivant.

« Ce sont aussi sept rois : cinq sont tombés ; l'un est ; l'autre n'est pas encore venu, et quand il sera venu, il faut qu'il demeure un peu de temps » (17:10).

Sans entrer dans aucun détail, le Saint Esprit fait allusion ici aux diverses formes de gouvernement qui devaient se succéder les unes aux autres dans cette fameuse ville de Rome. Il y avait eu sept têtes ou rois, mais ils n'étaient pas contemporains : car, est-il dit, cinq sont tombés ; l'un est, et l'autre n'est pas encore venu. Ceci implique une succession. Cinq différents modes de gouvernement avaient déjà passé. « L'un est », à savoir la forme impériale existant aux jours de l'apôtre — la lignée des César. Un autre des sept n'était pas encore venu, mais quand il serait venu, il demeurerait un peu de temps.

## **Ch. 17:11**

« Et la bête qui était et qui n'est pas, est, elle aussi, un huitième, et elle est d'entre les sept, et elle s'en va à la destruction » (17:11).

Un caractère particulier est attribué ici à la bête, à savoir que, dans un sens, elle ferait partie des sept, et dans un autre sens, elle formerait une huitième bête, une bête extraordinaire. Ce serait sous un certain rapport, une forme de puissance toute nouvelle, tandis que sous d'autres rapports, ce ne serait qu'un renouveau de ce qui avait existé auparavant. Autrement dit, la bête pourra fort bien être semblable à n'importe quel autre empire au commencement. Elle pourra devoir sa résurrection providentielle à des révolutions humaines ; car quand les hommes ont tâté de la démocratie, ils sont enclins à en être fatigués et déçus ; alors quelque bras vigoureux tire parti de la réaction, et il en résulte assez normalement un pouvoir despotique. Je ne doute pas que ce sera l'histoire de l'Occident

La huitième tête, bien qu'il s'agisse d'un individu gouverneur, est présentée comme la bête elle-même, ou l'empire, parce qu'elle est moralement l'empire, exerçant, comme tête suprême, toute son autorité. Elle est d'entre les sept, car ce sera une continuation ou une reprise de l'une des formes antérieures de pouvoir. Mais elle sera un huitième, parce qu'elle sera quelque chose de si particulier qu'elle mérite d'avoir un nom pour elle-même. Ce nouvel aspect se réfère peut-être à la puissance diabolique caractérisant la bête dans son dernier état, dans sa quasi-résurrection.

## **Ch. 17:12-14**

« Et les dix cornes que tu as vues, sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais reçoivent pouvoir comme rois, une heure avec la bête. Ceux-ci ont une seule et même pensée, et ils donnent leur puissance et leur pouvoir à la bête » (17:12-13).

Ne supposons pas que l'expression « une heure » aie un sens mystique ou littéral, comme beaucoup de gens ont vainement essayé de l'expliquer. La signification est que ces rois recevront l'autorité royale avec la bête pour une durée de temps qui sera la même pour tous. En elle-même, dans un sens abstrait, cette expression peut signifier un certain nombre d'années, ou seulement une courte période de temps. L'important n'est pas ce que signifie « une heure ». Les dix cornes ne doivent pas simplement avoir l'autorité chacune pour un temps, mais elles doivent l'avoir avec la bête pour une durée de temps qui sera la même pour chacune. Cela est très-important pour une saine intelligence de ce verset. C'est ce qui renverse tous les systèmes prophétiques par lesquels on a essayé de prouver que ce chapitre avait reçu son accomplissement dans le passé ou dans le présent. La manière ordinaire de voir ce chapitre, peut renfermer une certaine part de vérité parce que, comme je le crois pleinement, le livre de l'Apocalypse était destiné à recevoir un accomplissement partiel dans tout le cours de la dispensation. Mais l'entier accomplissement n'a lieu qu'à la fin. Les



hordes barbares descendirent du nord et de l'est de l'Europe et de l'Asie vers le 5ème siècle, et elles envahirent l'empire Romain, fondant de toutes parts sur l'Europe et l'attaquant à l'intérieur aussi bien que sur ses flancs, — de sorte que l'empire, déjà trop vaste et croulant sous son propre poids, ne put résister à ces assauts vigoureux et répétés venant de tant de côtés différents. Progressivement, les Goths et les Vandales, etc., s'établirent dans les diverses parties de ce qui était autrefois uni. Ils furent les ennemis qui détruisirent l'empire.

Mais ce n'est pas ce que nous montre ce chapitre qui dit que ces rois reçoivent pouvoir pour une heure avec la bête. En supposant que ces royaumes barbares aient été exactement au nombre de dix, cela ne répondrait pas à ce que nous avons ici, parce qu'il nous est dit que ces dix rois reçoivent pouvoir pour un seul et même durée avec la bête. Les barbares ne reçurent pouvoir que quand la bête fut tuée, quand l'empire romain fut tombé. Ils commencèrent par détruire la bête, et s'érigèrent ensuite eux-mêmes en royaumes indépendants.

On ne peut échapper au fait simple et certain que ces puissances n'étaient pas des royaumes dans l'empire au temps de l'empire. Ils ne reçurent pas pouvoir avec la bête, et encore moins donnèrent-ils leur puissance et leur force à la bête. Car rien n'est plus certain que, quand ils devinrent des royaumes, ce fut aux dépens de l'empire. Lorsqu'il eut pris fin, ils en relevèrent les fragments brisés et les convertirent en royaumes distincts, comme la France, l'Espagne, etc. ; mais l'empire, comme tel, était tombé. La bête décrite ici acquiert pouvoir comme empire en même temps que ces rois reçoivent pouvoir comme rois. En d'autres termes, ce sont des pouvoirs contemporains, la bête et les cornes, ce que nous ne retrouvons nullement dans l'histoire. Cette prophétie nous montre que l'empire est seulement formé comme tel au temps où ces dix rois reçoivent leur pouvoir final. Ils sont co-existants, et ils ont leur domination ensemble — chacun de ces royaumes travaillant à une commune fin sous l'autorité de la bête.

Dans l'histoire passée, nous savons qu'il y a eu tout d'abord une puissance unie, non fragmentée, lorsque l'empire romain gouvernait le monde occidental (\*) et ne tolérait pas l'existence de plusieurs royaumes indépendants en son sein. Il n'y avait alors rien qui ressemblât à des rois d'Espagne, de France, d'Italie, etc. Il y avait un pouvoir qui absorbait tout, et qui n'eût jamais admis un conglomérat de royaumes distincts autour de la ville impériale. Mais la particularité du futur empire renaissant, c'est qu'il admettra plusieurs rois. Deux choses seront unies qui ne l'ont jamais été auparavant. D'abord il y a eu l'empire sans rois — du moins en Occident, et c'est justement ce dont il s'agit ici. Ensuite, il y a eu des rois sans l'empire. L'aspect nouveau consistera en ce qu'il n'y aura ni la bête sans les rois, ni les rois sans la bête, mais tous les deux en même temps, la bête et les rois, vivant ensemble. Voilà ce qui n'a jamais existé auparavant.

(\*) C'est-à-dire seulement la partie proprement romaine de l'empire, ainsi que cela découle de Dan. 2:34, 35, et Dan. 7 — sans parler de Dan. 11. De tous ces passages, il résulte clairement que le royaume en partie de fer en partie d'argile ne se rapporte pas à ce qui fut jadis sous domination romaine en dehors de l'Europe, mais à la partie occidentale qui n'a jamais appartenu ni à la Grèce, ni à la Perse, ni à Babylone.

Le chapitre nous fournit donc une vue de l'empire romain tel qu'il sera ressuscité par la puissance de Satan, et nous montre que cet empire est destiné à avoir une marque spéciale de l'ennemi sur lui. Dieu Lui-même permettra qu'il subsiste un peu de temps, et qu'il commette toute méchanceté avant que la fin arrive. C'est exactement la même chose que quand Satan est entré en Judas et que celui-ci fut prêt à trahir le Seigneur pour le prix d'un esclave. Il était auparavant sous l'influence de Satan ; mais il est dit qu'alors Satan entra en lui. Lui, ou son souverain sacrificateur, était le fils de perdition, et c'est justement le nom donné à la future puissance qui s'élèvera contre le Seigneur venant du ciel. Cet empire doit monter de l'abîme, et être revêtu d'un caractère et d'une énergie diaboliques ; et quand il surgira, il y aura dix royaumes ou rois exerçant le pouvoir royal pendant une même période de temps avec la bête.

Le verset 13 nous montre la politique qui leur est commune :

« Ceux-ci ont une seule et même pensée, et ils donnent leur puissance et leur pouvoir à la bête ».

Ils ne sont pas jaloux de la bête ; leur objectif est de l'exalter et d'accroître son pouvoir. Quel en est l'aboutissement ? Quel usage font-ils de leur puissance combinée ?

« Ceux-ci combattront contre l'Agneau ; et l'Agneau les vaincra, car Il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois, et ceux qui sont avec Lui, appelés, et élus, et fidèles » (17:14).

Il est évident d'après ce passage, que les saints célestes auront déjà été enlevés auprès du Seigneur. Ce n'est pas le moment où le Seigneur les reçoit ; ils sont avec Lui pendant le conflit et avant que le conflit commence. C'est ce qui est confirmé par le ch. 19:14 : « Et les armées qui sont dans le ciel, le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur ». D'où le suivaient-elles ? N'est-ce pas du ciel ? Christ vient attaquer sur la terre le grand adversaire que Satan emploie. Mais ce sont les cieus qui s'ouvrent, et c'est de là que viennent, non seulement Christ, mais « ceux qui sont avec Lui, appelés, et élus, et fidèles ».

Cette description ne vise pas des anges ; car s'il est vrai qu'on peut dire d'eux qu'ils sont « choisis » ou « élus », il n'est jamais dit qu'ils sont « appelés ». « Appelé » est un titre appliqué seulement aux hommes, et il implique l'opération de la grâce. Les anges ne sont pas « appelés », et je ne pense pas qu'ils puissent l'être ; car si un ange se trouvait dans une position de mal, il ne pourrait pas en être délivré ; et s'il est dans une position de sainteté, il n'a pas besoin d'être « appelé ». L'appel suppose toujours une position d'où les appelés sont tirés. Le croyant est tiré d'une position de péché et de misère, et amené dans une position de salut et de bénédiction. Cela n'est vrai que de l'homme. Il est la seule créature de Dieu qui soit appelée, par la grâce de Dieu, hors d'un état de ruine pour être dans la bénédiction et la gloire de la rédemption. Et de même qu'au ch. 17:14 il y a cette expression qui nous montre positivement qu'il est parlé de saints et non pas d'anges, ainsi au ch. 19:14 il nous est dit que les armées qui suivent l'Agneau venant du ciel, sont « vêtues de fin lin, blanc et pur ». Or il est dit au v. 8 du même chapitre 19 que le fin lin, ce sont les justices des saints. On demandera peut-être s'il n'est pas dit des anges qu'ils sont vêtus de lin ? Oui, cela est dit, mais le terme utilisé alors (par exemple en Apoc. 15:6) n'est pas le même. L'Esprit de Dieu emploie une expression différente pour le décrire, et Il ne confond jamais les deux choses. On déduit clairement de ces passages que les saints glorifiés sont *dans le ciel* avec le Seigneur avant que le conflit commence, — ce n'est pas à ce moment-là qu'ils rencontrent le Seigneur en l'air. Lorsque le Seigneur viendra, nous Le rencontrerons en l'air, et c'est alors qu'Il nous prendra au ciel. Tandis que quand Il vient pour juger et faire la guerre, nous venons *avec Lui du ciel*. Combien de temps s'écoulera-t-il pendant que nous serons dans le ciel et avant d'apparaître avec le Seigneur ? nous ne le savons pas. Mais la venue du Seigneur *pour* les saints est un événement antérieur à Sa venue *avec* eux. Quand Il viendra avec Ses saints, ce sera dans le but de juger la bête et ses partisans. L'Église viendra avec Lui alors, ainsi que les saints de l'Ancien Testament ; car je ne doute pas qu'ils seront enlevés à la rencontre du Seigneur en même temps que nous. « Ceux-ci combattront contre l'Agneau » — mais la victoire est sûre — « et l'Agneau les vaincra et ceux qui sont avec Lui, appelés, et élus, et fidèles ».

### **Ch. 17:15-16**

« Et il me dit : Les eaux que tu as vues, où la prostituée est assise, sont des peuples et des foules et des nations et des langues. Et les dix cornes que tu as vues et la bête, — celles-ci haïront la prostituée, et la rendront déserte et nue, et mangeront sa chair et la brûleront au feu » (17:15, 16).

Voici un autre verset de grande valeur pour la compréhension du chapitre. Le Texte Reçu dit : « les dix cornes que tu as vues *sur* la bête », mais il faut lire : « les dix cornes que tu as vues *et* la bête ». La différence est importante et est appuyée par les meilleures autorités ; elle consiste en ceci : quand on lit : « les dix cornes *sur* la bête », on pourrait s'imaginer que, l'empire romain ayant disparu, les dix cornes ont pris sa place. Ceci concorderait fort bien avec l'histoire passée. Mais comme nous l'avons vu plus haut, les dix cornes reçoivent le royaume pour une même durée de temps avec la bête, en sorte que l'Esprit de Dieu dit ici : « Les dix cornes que tu as vues *et* la bête ». Quiconque compare ce passage avec le verset 12, s'apercevra combien la manière de traduire du

Texte Reçu est erronée. « Les dix cornes que tu as vues et la bête, — celles-ci haïront la prostituée, et la rendront déserte et nue », etc (\*).

(\*) C'est en vain que l'école Protestante cherche à concilier ce passage avec sa théorie, que la femme d'une part, et la bête d'autre part, se rapportent à l'église ou à la ville de Rome d'une part, et à la papauté d'autre part. On a ainsi soutenu récemment que la femme est la déesse Roma (« Roma Dea »), tant païenne que papale, la scène représentant Rome elle-même sous ce dernier point de vue (Rome papale), et l'explication de l'ange incluant aussi l'histoire païenne préalable. Selon cette idée, les dix cornes sans diadèmes seraient les pouvoirs gothiques causant la désolation de Rome, et les cornes avec diadèmes seraient les mêmes royaumes donnant leur puissance au pape. Il est vrai que les barbares ont ravagé l'empire dans son ensemble, non pas seulement la ville, et c'est de cet empire démembré qu'ils ont formé leurs propres royaumes indépendants. Cela revient à dire que la bête a été bien plus endommagée et détruite que la femme, et que les barbares n'étaient pas unis dans un sentiment commun de haine contre Rome. L'envie, la convoitise, la soif de conquête caractérisent mieux les motivations de ceux des barbares qui ont attaqué la ville, et l'on peut encore moins dire que, pourvus de diadèmes ou non, ces barbares ont donné leur puissance au pape. Il serait plus exact de dire qu'ils ont tiré leur puissance du pape comme chef ecclésiastique et spirituel. Pour ma part, j'admets tout à fait que l'explication de l'ange nous fournit non seulement la clef de ce qui a été vu à l'origine, mais une vérité supplémentaire. Ce qui est absurde consiste, comme je l'ai fait voir, à admettre que ce supplément d'information est quelque chose relatif à la forme païenne de la Rome du passé. Bien au contraire, il fournit en réalité l'aspect futur final, quand la bête et les dix cornes auront une politique commune, celle d'assouvir leur haine et leur avidité sur la prostituée, et ensuite de rassembler leurs forces dans un consentement unanime en vue du combat final contre l'Agneau. La bête doit monter de l'abîme, et le Seigneur des seigneurs doit descendre du trône de Dieu. Le chapitre 17 nous donne des caractères et une description, non pas des dates. L'histoire reprend au ch. 19, d'abord quant au ciel, ensuite quant à la terre. Les chap. 17 et 18 forment un intermède descriptif.

La révolution française (1789 et années suivantes) présente un échantillon de cette fureur de la puissance civile contre la prostituée, exercée non pas, bien sûr, par la bête ou par les rois, mais par la volonté du peuple. Il y avait là un peuple furieux se dressant contre la femme (le pouvoir ecclésiastique qui avait gouverné la terre était complètement livré à la rage de la foule, et les gens s'enrichissaient aux dépens d'elle). Mais il ne faut jamais remédier à un tort en se rendant coupable d'un autre tort. Le comportement chrétien vis-à-vis du mal, c'est toujours de s'élever en grâce au-dessus du mal. Les événements qu'on a vus à petite échelle, se réaliseront plus tard à grande échelle. Des gens de bien, des gens dignes d'honneur et sages par ailleurs, ont non seulement désiré se débarrasser de Babylone, mais ils n'ont été que trop enclins à approuver tous les moyens d'y arriver. Je ne dis pas que les saints n'ont pas à se réjouir de sa chute, mais ils ne doivent pas se mêler eux-mêmes aux instruments de cette chute, ni caresser l'espoir sans fondement d'obtenir la bénédiction par ce moyen.

### **Ch. 17:18**

Rome sera toujours la ville centrale de ce système corrompu.

« La femme que tu as vue est la grande ville, qui a la royauté sur les rois de la terre » (17:18).

Il y aura, sans doute, un développement supplémentaire de ce rôle de Rome avant la fin ; car même de nos jours, celle qui est assise en reine a donné la preuve de sa capacité à inventer de nouvelles doctrines, à se vanter de nouveaux miracles, en développant l'iniquité sans conscience et sans susciter beaucoup de protestations, voire même au milieu des acclamations universelles. Je présume que, lorsque le jugement viendra pour Rome, sa coupe sera comble, comme dans tous les autres cas ; il en fut ainsi de l'iniquité des Amoréens quand Dieu les jugea (Gen. 15:16). Mais Dieu se servira des puissances terrestres pour s'occuper de Babylone. Sans nul doute, les rois regarderont à leurs propres intérêts pour se débarrasser d'un tel scandale ; mais les instruments employés peuvent être aussi mauvais que le mal lui-même. Où cela aboutira-t-il ? Au millénium ? Tout le contraire ; ils combattront contre l'Agneau. Non seulement ils se débarrasseront de Babylone, mais ils comploteront contre Christ, frontalement et pour le pire. Quand ce jour-là viendra, l'homme, au lieu de s'être amélioré en aucune manière par le fait de s'être dressé contre Babylone, il donnera toute sa puissance à la bête ; et si mauvaise qu'ait été Babylone, la méchanceté de la bête sera encore plus effrontée. Rien n'est plus haïssable pour Dieu sous le soleil que la religion utilisée pour couvrir la corruption : or c'est cela Babylone. Mais c'est à la bête et au faux prophète qu'il appartient de renier

Dieu entièrement. Ainsi que nous lisons dans les Psaumes (14 et 53) : « L'insensé a dit en son cœur : il n'y a point de Dieu ». Babylone n'a pas cet esprit volontairement rebelle. Après donc avoir détruit Babylone, mangé sa chair et l'avoir brûlée au feu, et après s'être enrichis à ses dépens, nous voyons ces pouvoirs vengeurs aller combattre contre l'Agneau. Ils se dressent en opposition ouverte contre Celui que Dieu a choisi, le Saint et céleste qui a souffert.

### **Ch. 17:17**

« Car Dieu a mis dans leurs cœurs d'accomplir Sa pensée, et d'accomplir une seule pensée, et de donner leur royaume à la bête jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies » (17:17).

Il est remarquable de voir que c'est l'homme qui accomplit ainsi les paroles de Dieu, alors qu'il n'a pas d'autre pensée, par haine contre Dieu, que d'effacer de dessus la face de la terre l'imposture la plus corrompue. Sans doute, Babylone l'aura mérité ; mais les rois, sans le savoir, ne font qu'exécuter servilement ce travail pour Celui dont ils nient l'autorité. C'est en vain qu'ils auront eu sous les yeux tout ce que Dieu a fait sous la loi ; ils auront eu toute la révélation chrétienne de la grâce et de la sainteté fondée sur la croix de Jésus, et manifestée par cette croix, mais ils n'en auront eu que du mépris ; ils auront entendu et rejeté le témoignage du dernier jour, l'évangile du royaume proclamé par d'autres, je crois par des témoins Juifs, après l'enlèvement de l'Église au ciel. Toute prétention à produire un nouveau témoignage tandis que l'Église est sur la terre, est nécessairement fautive. Mais quand l'Église s'en sera allée, Dieu s'occupera de nouveau de Son peuple Israël, et rendra un témoignage qui n'aura pas proprement pour but de chercher les âmes pour les mettre en relation avec Christ dans le ciel (ce qu'Il fait aujourd'hui), mais d'envoyer au loin, à travers le monde habitable, en témoignage à toutes les nations, la bonne nouvelle que le Roi de Dieu vient pour établir Son royaume ; « et alors viendra la fin » (Matt. 24:14).

Ce qui nous délivre de l'esprit de la bête, de l'esprit d'orgueilleuse indépendance, c'est la communion avec Christ comme Celui qui a souffert. De quelle manière vaincrons-nous avec l'Agneau ? Il faut être avec Lui, et c'est ce qui donne la victoire maintenant. Dans tout ce qui se présente à nous, notre force consiste à demander : Quelle est la pensée du Seigneur à cet égard ? Supposons que je sois invité à me rendre à un grand spectacle, à me joindre à quelque mouvement très attractif naturellement — la question qui se pose est : Le Seigneur a-t-Il de la sympathie pour cela ? Est-Il là ? Et si cette manière de peser les choses s'applique dans tous les cas, a fortiori est-elle déterminante en ce qui concerne les choses les plus saintes, comme par exemple le culte. Qu'est-ce qui a l'approbation du Seigneur et qu'apprécie-t-Il dans la louange ? Qu'est-ce qui est le plus en harmonie avec Son cœur et Ses pensées ? Qu'est-ce qui Lui rend honneur en réalité, et avec intelligence et obéissance ? Voilà la clé unique pour la foi dans ce monde ; elle solutionne bien des difficultés, et ouvre la porte sur un chemin clair.

Que le Seigneur nous accorde qu'aucun de nous ne mette de côté ces vérités solennelles ! Négliger Son avertissement, c'est justement ce qui tend à amener l'état de choses dont nous venons de parler. Ce qui de nos jours pousse dans cette direction, c'est la négligence des paroles de Dieu, — ce qui n'empêchera pas qu'à la fin elles s'accompliront à notre honte. Nous verrons alors combien peu nous avons connu la réelle soumission du cœur à Dieu, combien peu nous avons apprécié la grâce dans laquelle nous sommes (1 Pierre 5:12), et combien peu nous nous sommes réjouis dans l'espérance de Sa gloire. Il sera prouvé que, quand la volonté de Dieu était en jeu, nous n'avons pas considéré comme un honneur d'obéir, ni d'abandonner ce que peut-être nous aimions, ou ce que d'autres pouvaient aimer pour nous. Car c'est ce qui devrait décider de tout pour nous, parce que nous sommes sanctifiés « pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ » (1 Pierre 1:2 — c'est-à-dire pour le même caractère d'obéissance qui a marqué le Seigneur Jésus ici-bas). Ce n'est pas chrétien d'obéir à Christ simplement par obligation. Christ n'a jamais fait ainsi. Si quelqu'un fait une chose, seulement parce qu'il sait qu'il sera puni s'il ne la fait pas, cela montre clairement que son cœur n'y est pas, — il ne désire pas obéir. L'obéissance chrétienne, c'est le désir de faire les choses parce que c'est la volonté de Dieu, et le Saint Esprit nous donne la puissance en présentant Christ à

nos affections. Souvenez-vous que c'est pour cela que nous sommes sanctifiés. Au lieu que le sang d'aspersion soit pour nous une menace de mort, comme en Exode 24, nous sommes purifiés par ce sang, nous sommes sanctifiés pour l'obéissance de Jésus Christ. Nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce, et nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu. Puisse nous jouir de la puissance de Son Esprit et de la plénitude de Son salut ! N'oublions pas toutefois que nous sommes ainsi sauvés, non pas pour nous-mêmes, mais pour obéir selon le modèle et la mesure de l'obéissance de Jésus.

## Chapitre 18

### ***Les ch. 17 et 18 : deux aspects d'un même jugement***

Le cas de Babylone montre de manière frappante, me semble-t-il, comment un jugement qui est dit émaner de Dieu, peut en même temps être exécuté par les hommes. Au ch. 17 nous avons vu que Dieu se servira des dix cornes ou rois (correspondant aux états selon lesquels la terre Romaine se trouvera divisée à la fin de cette dispensation), et qu'Il donnera une prééminence particulière à ce qui est appelé « la bête », c'est-à-dire la puissance servant de lien à ces parties autrement dissociées. Le grand chef impérial, et les diverses puissances (distinctes mais non pas indépendantes ; vassales de ce chef) seront les instruments que Dieu emploiera pour infliger Son jugement à Babylone.

Rien de tout cela n'apparaît au ch. 18. La différence entre les deux passages est si évidente et si grande à première vue, que certains ont déclaré catégoriquement que le jugement du ch. 17 est antérieur à celui du ch. 18, et que la destruction de Babylone au ch. 17 est simplement due à l'homme, tandis que la ruine du ch. 18 est postérieure et procède directement de Dieu. Je ne voudrais pas être dogmatique sur cette explication, mais je pense au contraire que dans un même jugement, on peut avoir le côté de Dieu et le côté de l'homme, Dieu agissant providentiellement, et les hommes frappant le coup comme s'ils étaient Sa main. Si l'on veut faire une distinction valable, la « chute » précède la destruction finale ; une dégradation totale de son état résulte de l'assaut des puissances civiles ; ensuite vient un appel pressant adressé au peuple de Dieu pour qu'il sorte ; puis enfin arrive la destruction totale et éternelle de Babylone de la part de Dieu. (\*)

(\*) note Biblique : nous comprenons que : 1. la chute correspond au « elle est tombée » de la première moitié du verset 18:2, mais aussi de 14:8 — 2. la dégradation totale correspond à la seconde moitié du verset 18:2, mais aussi au « déserte et nue » de 17:16 — 3. L'appel à sortir est en 18:4 — 4. la destruction finale est dans le reste du ch. 18, spécialement les versets 18:18, 19, 21 et 19:3, mais aussi dans le « brûlée au feu » de 17:16.

Sur ce sujet voir aussi le présent ouvrage à propos de 14:8 et ch. 15 et début du ch. 17

Si l'on considère Babylone dans l'Ancien Testament, on voit que les prophètes ont justement parlé de sa destruction comme du jour du Seigneur contre elle. « C'est ici l'œuvre du Seigneur, l'Éternel des armées, dans le pays des Chaldéens » (Jérémie 50:25). En même temps, il est tout à fait certain que l'instrument dont Dieu s'est servi pour amener Babylone à la ruine, a été le célèbre Cyrus, chef de l'armée Médo-Perse. De la même manière, Apoc. 17 fait voir les instruments humains effectifs. L'influence de Babylone s'est étendue bien au-delà de la terre Romaine, et les dix cornes de la terre Romaine sont les puissances qui rayonnaient en quelque sorte à partir de son centre. C'est pour cela peut-être que Dieu fait voir dans ce chapitre que ces puissances, apparemment si liées à Babylone jusqu'à en être comme ses misérables esclaves (le pouvoir impérial lui-même n'ayant été guère qu'une bête de somme pour elle), vont faire volte-face à un certain moment déterminé par Dieu, et elles assouviront sur elle leur vengeance, leur mépris et leur haine. Ces puissances auront certes des objectifs humains, mais elles exécuteront l'œuvre de juste rétribution de Dieu. Dieu leur aura mis à cœur de s'accorder pour donner leur royaume à la bête, jusqu'à ce que Ses paroles soient accomplies.

Au ch. 18 les instruments humains disparaissent, et quand cet autre ange descend du ciel, il ne dit pas un mot de ceux utilisés par Dieu comme moyens pour faire tomber Babylone ; ils sont mis de côté, et c'est le Seigneur Dieu qui la juge. Dieu aurait pu détruire Babylone aussi facilement sans les

dix rois qu'avec eux. Ils n'étaient nullement nécessaires. Mais comme elle avait régné sur les rois de la terre et commis fornication avec eux, il convenait au gouvernement de Dieu sur la terre de se servir des dix cornes pour l'humilier à la fin. Ils pouvaient être, eux, des hommes méchants animés de mauvais desseins : c'est pourquoi il était nécessaire de bien montrer aux saints que Dieu Lui-même est contre Babylone.

### ***Babylone : l'ennemi constant de Dieu***

Considérons un peu maintenant ce nouveau point de vue où l'on ne voit en scène que deux parties : Babylone sur la terre, et Dieu au ciel. Le Seigneur Dieu est contre cette cité orgueilleuse et agissant en reine, ennemie constante de Dieu et de Son peuple, instrument de Satan pour séduire et entraîner ses victimes dans une alliance de méchanceté et dans l'idolâtrie. Tel est le caractère sous lequel Babylone est envisagée ici. Et pourtant c'est cette Babylone qui s'arrogeait la position et la fonction de faire connaître Dieu. Car la grande ville n'est plus une puissance païenne, ni comme la Babylone d'autrefois, une puissance étrangère au peuple d'Israël utilisée par Dieu comme instrument pour châtier ce peuple. Il me semble que la Babylone d'Apocalypse correspond très clairement à la Babylone de l'Ancien Testament, mais appliquée aux sujets du Nouveau Testament. Dans l'Ancien Testament, la pensée de Dieu avait essentiellement pour objet Son peuple et Son pays ; et il y avait aussi une ville sur laquelle Son œil se reposait avec une affection particulière, car Il n'aimait pas seulement le peuple, mais Il s'intéressait à ce qu'Il donnait au peuple. Mais tout cela a complètement cessé depuis que le Seigneur Jésus, rejeté, a été crucifié. Dès lors et jusqu'à maintenant, il n'y a plus de lieu plus saint qu'un autre. Celle qui avait été la ville sainte était maintenant comme un Aceldama, le champ taché du sang du Seigneur Jésus Christ. Mais l'œil de Dieu voyait que, dans la suite des temps, la grande ville de la terre professerait le nom de Christ, et tirerait parti de la révélation donnée de Dieu, et qu'à partir de l'état corrompu et déchu du christianisme un système, elle formerait un système à elle, — empruntant tout ce qu'elle pourrait au judaïsme et le mélangeant avec son propre mal (un mal des Gentils), pour produire un système qui serait au plus haut degré haïssable pour Dieu, et séducteur pour l'homme.

Je ne doute donc pas que, dans ce chapitre 18, ce soit Rome qui soit l'objet particulier du jugement de Dieu, — non pas que Rome soit tout ce que Babylone signifie, mais Rome en est le centre, parce que parmi toutes les villes, c'est elle la plus coupable aux yeux de Dieu. Il ne s'agit pas de Rome sous sa forme païenne, ni simplement de la Rome contemporaine, si mauvaise soit-elle et malgré sa méchanceté croissante. Mais je crois que la Babylone de l'Apocalypse n'est pas simplement ce système qui s'oppose maintenant au christianisme, mais il s'agit de Babylone qui se sera opposée au dernier témoignage envoyé par Dieu, le témoignage de Dieu concernant le royaume du Fils de l'homme qui va bientôt être établi sur Son peuple bien-aimé. Car Dieu ne renonce jamais à Son propos. Cela fait partie du caractère de Dieu de ne jamais se repentir de Ses dons et de Son appel. Quand il ne s'agit pas d'un dessein de miséricorde, mais d'une menace, Dieu peut fléchir, et Il aime à le faire. Le cas de Ninive nous montre qu'Il le fait (bien que le coup fût frappé plus tard et qu'un coup doive encore être frappé dans quelque temps futur). Dieu laisse les hommes dire qu'Il a changé d'avis, alors qu'il s'agit de différer le châtement dû au péché ; mais quand, d'un autre côté, il y a un dessein de Dieu de bénir un peuple, Il n'y renonce jamais. Cela est digne de lui. Il est plein de miséricorde. Il a pu permettre que la prophétie envoyée contre Ninive par Son serviteur Jonas ait parue mise de côté ; Il ne se préoccupe pas de ce que les hommes en disent. Il leur laisse volontiers penser que, dans Sa miséricorde, Il a changé d'avis, et que la sentence de destruction a été mise de côté là où il y a eu humiliation et repentance devant Dieu. Mais il reste ceci de réjouissant, que même si la faillite de l'homme, la faillite de l'Église et autres choses semblables, paraissent avoir compromis le dessein béni que Dieu a en réserve pour Son peuple et pour Sa propre gloire, — tout ce qui est de Dieu ne fait que se déployer avec plus d'éclat ultérieurement.



## ***Babylone, une image appropriée pour représenter la chrétienté corrompue***

Si l'on considère Babylone dans son histoire passée, on peut voir combien ce nom était approprié pour exprimer le mal spécial qui devait surgir de la corruption du Christianisme. C'est en Gen. 10 qu'il est fait mention pour la première fois de Babel. Elle est là en connexion avec un homme à forte volonté, qui a commencé par montrer son habileté vis-à-vis des animaux, et qui a bientôt tourné contre ses semblables toute cette habileté et toute l'expérience acquises dans la sphère naturelle inférieure. Nimrod est le premier personnage avec qui Babel se trouve associée ; c'est l'homme concentrant la puissance en lui-même. Mais le chapitre suivant (Gen. 11) présente une autre idée. Ce n'est plus seulement l'homme qui s'exalte lui-même, et d'autres qui lui sont soumis par la fraude ou par la force, mais c'est un grand effort des hommes pour se rassembler pour bâtir quelque chose de permanent, de fort et de haut — une tour qui s'élève jusqu'aux cieux et qui leur fasse un nom sur la terre. Ce sont là les deux pensées toujours plus ou moins liées à Babylone. Cela peut prendre la forme d'un individu qui s'exalte lui-même, ou d'un groupe d'hommes s'unissant pour quelque grande entreprise, ou un mélange de ces deux principes.

Cela se retrouve, et encore plus nettement développé, lorsqu'on arrive à l'histoire de la nation juive. Dieu les appela comme peuple, et leur conféra des bénédictions et des privilèges spéciaux. Ils tombèrent dans l'idolâtrie, qui est le péché surgi à Babylone et qui en est la grande source primitive ; et Babylone est devenue le principal instrument de jugement contre le peuple de Dieu, et la scène de la captivité de Juda. On y voit Nébuchadnetsar, la tête d'or de la statue, correspondant à Nimrod, et la grande ville qu'il bâtit correspondant à la tour de Babel — les deux idées impliquées dans ce nom étant ainsi réunies, comme elles le furent en effet très tôt au commencement, car Babel fut le commencement du royaume de Nimrod. Le cœur naturel convoite pour l'homme une élévation présente sur la terre, et une exaltation revêtue du soutien de la religion, mais le but en est l'idolâtrie.

Dans le Nouveau Testament, le Saint Esprit reprend le terme « Babylone », et l'applique à la corruption qui devait se développer dans la chrétienté professante. Lorsque Dieu sauve des âmes, Il ne leur laisse pas le choix de leur propre voie dans le monde ; encore moins leur reconnaît-Il le choix de leur propre voie dans l'Église. Celui qui comprend la place qui lui revient comme appartenant à Dieu, a sa volonté brisée. Il a le privilège de traiter sa nature comme une chose morte et mauvaise — non pas sur le pied d'un esclave, qui travaille pour un salaire et par obligation, mais dans la liberté d'un enfant de Dieu, la liberté de quelqu'un qui a été béni de Dieu et qui a à cœur les intérêts de son Père. Or ce n'est pas la volonté de son Père que, dans le temps présent, il se mêle avec le monde ou y ait une place. Dans la pensée de Dieu, le monde est trop inférieur pour le chrétien, parce qu'il est pratiquement sous la puissance de l'ennemi. Le temps viendra où le monde sera placé sous l'autorité des enfants de Dieu, lorsqu'ils jugeront le monde. Mais cela ne saurait avoir lieu avant que Satan soit mis de côté, et que Christ soit publiquement exalté sur la terre et dans les cieux. Jusque-là, les saints sont appelés à attendre dans la foi et dans la patience. C'est là l'argument sur lequel l'apôtre insiste en 1 Cor. 6 pour démontrer que les frères en Christ ne doivent rien avoir à faire maintenant avec les jugements de ce monde. Y porter leurs différends ne correspond pas à leur dignité d'enfants de Dieu. Il est vain d'essayer de réformer le monde : une idée pareille n'est jamais entrée dans l'esprit de l'apôtre. Car la foi se réjouit dans la délivrance des pauvres pécheurs, et en même temps elle considère le monde au point de vue de Dieu, c'est-à-dire comme déjà jugé et n'attendant plus que l'exécution de la sentence à la venue du Christ.

## ***Le croyant par rapport au monde***

Si l'apôtre exhorte à la soumission envers les autorités qui existent (Rom. 13:1), il ne dit jamais : Vous, frères, qui occupez des postes d'honneur sur la terre, vous devez continuer à y rester. Cela équivaldrait à annuler le but de Dieu, dont les enfants ne sont pas du monde, comme Christ n'est pas du monde. Car aujourd'hui Dieu n'entreprend pas de gouverner le monde, sauf, bien sûr, par Sa providence secrète. Lorsqu'Il reprendra effectivement le royaume de ce monde pour Lui, Il



commencera par juger les corrupteurs de la terre, et plus particulièrement toute iniquité commise sous le nom de Christ. Ce n'est pas ce que Dieu fait maintenant : il met plutôt à l'épreuve les âmes de Ses saints dans un lieu de tentation où tout est contraire à Son nom. S'ils sont fidèles, ils souffriront la persécution. S'ils sont infidèles, le monde pourra faire grand cas d'eux ; ils pourront en partager les aises et les honneurs, mais Satan se servira certainement d'eux pour maintenir tout tranquille, car rien n'apporte au mal un appui aussi fort qu'un homme de bien qui se joint au monde et lui donne son soutien. Souvenez-vous de Lot. Il siégeait à la porte de Sodome, là où on rendait la justice. Cette position était autant déshonorante pour Dieu que misérable pour lui-même. À la fin, il fallut le forcer à en sortir ; mais avant même d'être arraché à Sodome, les plaines arrosées du Jourdain avaient perdu leur valeur à ses yeux. Souvenez-vous aussi de la femme de Lot.

Son âme juste se tourmentait à cause des actions iniques des habitants, et lui-même était l'objet de leurs sarcasmes : « Cet individu est venu pour séjourner ici, et il veut faire le juge ! » disaient-ils. Ils voyaient l'inconséquence de sa position ; car les mondains sont en général prompts à discerner les manquements des croyants. Hélas ! il est facile de comprendre comment un homme peut être pieux « en gros », et quant aux détails se trouver dans des circonstances où un chrétien ne devrait pas être, au point de ne plus être un vrai témoin pour Dieu. Que je considère le chrétien individuellement, ou bien l'Église, je vois que le but de Dieu est d'avoir dans le monde un témoignage à Sa propre gloire ; d'avoir les Siens non pas occupés à renverser le monde, et encore moins à rechercher les honneurs et les richesses du monde, mais prêts à renoncer à ce qu'ils aiment le mieux par amour pour Christ, parce qu'ils ne regardent pas aux choses qui se voient, mais aux choses invisibles et éternelles. C'est le triomphe de la grâce ; et c'est dans la mesure où nous le réalisons, que nous sommes de vrais témoins pour Dieu. Inversement, si nous cherchons à gagner ou à retenir le monde avec Christ, voilà le principe de Babylone qui commence.

Sans doute, les ch. 17 et 18 de l'Apocalypse vont beaucoup plus loin que ce dernier point, et le sujet dont ils traitent est un vaste système religieux corrompu. Cela ressort clairement de la comparaison du ch. 17:1-3 avec le ch. 21:9-11. Au ch. 17:1, il est écrit : « Et l'un des sept anges... vint et me parla, disant : Viens ici ; je te montrerai la sentence de la grande prostituée qui est assise sur plusieurs eaux ». Mais ensuite, au ch. 21:9, nous avons une autre scène. « Et l'un des sept anges... vint et me parla, disant : Viens ici, je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau ». Il est évident, me semble-t-il, que le Saint Esprit emploie le même genre d'introduction pour ces deux femmes, pour que nous fassions le lien entre elles. Le même guide (l'un des sept anges qui avaient eu les sept coupes) prend Jean, et lui montre cette femme terrestre et corrompue au désert. Plus loin, dans la scène finale, il l'emporte sur une grande et haute montagne et lui montre une femme céleste. Comme la femme céleste est le symbole de l'Église céleste, ainsi Babylone symbolise un corps religieux corrompu. C'est elle qui prend la place de l'Église et celle de témoin pour Dieu sur la terre, en même temps qu'elle se livre à toutes sortes de commerces mauvais avec ceux qui sont exaltés ici-bas. Comme d'habitude (1 Cor. 15:46) ce qui est charnel et terrestre vient en premier, puis ce qui est spirituel et céleste. Une fois le faux système des hommes et de Satan disparu, le système véritable est déployé dans la gloire de Dieu.

### ***Babylone aujourd'hui (Rome)***

Or, bien que nous puissions nous attendre à un développement futur de Babylone et de son opposition au témoignage final de Dieu au sujet du royaume (témoignage qui sera rendu devant toutes les nations avant que vienne la fin), cependant je pense qu'il est facile dès à présent de discerner où se trouvent de la manière la plus complète les caractères de Babylone. C'est un système religieux qui gouverne de nombreux rois ; ce n'est pas une organisation à la merci des gouvernements séculiers. C'est bien déjà un péché, mais ce n'est pas l'iniquité dont il est parlé ici. Babylone est un système de corruption religieuse incomparablement plus ténébreux, plus profond, plus répandu — s'arrogeant exclusivement le nom d'Église de Dieu, s'établissant au-dessus des rois, intrigant avec eux, tout en maintenant en même temps sa suprématie sur eux tous ; enivrant les

masses par le poison de ses faussetés excitantes ; se parant de toute la splendeur factice du monde ; source de la pire idolâtrie existant sous le soleil ; et manifestant un esprit de persécution sanguinaire contre les vrais saints et témoins de Jésus, avec la prétention d’accomplir Sa volonté et d’agir sous Son autorité. Il n’y a qu’un système qui prétende à cette position, qui prend sa position comme donnée de Dieu, dont le siège et le centre sont au cœur de ce qui fut jadis l’empire Romain, un système religieux qui fait parade de domination universelle, et qui, pour l’exercer, attire par toutes sortes de séduction, ou bien étouffe toute opposition dans le sang de ses victimes, qu’il appelle hérétiques. « Par ta magie, toutes les nations ont été égarées. Et en elle a été trouvé le sang des prophètes, et des saints, et de tous ceux qui ont été immolés sur la terre » (18:23, 24). Quiconque lit calmement et sans préjugé cette description de Babylone, et se pose la question : quel est dans la chrétienté le corps professant où on trouve tant d’idoles, tant d’autorité sur les rois de la terre, tant d’indulgence pour les méchants, tant de cruauté pour les justes ? — pour toute personne ainsi dépourvue de préjugé, il est impossible de ne pas voir la réponse. (\*)

(\*) Les efforts faits par le célèbre et subtil Bossuet pour détourner l’application de Babylone d’Apoc. 17 et 18 à la Rome christianisée ou papale, ne sont pas seulement faibles ; mais si on les passe soigneusement au crible, ils font encore mieux ressortir la vérité. Son argument est que, l’Église étant mariée à Christ, l’Église coupable serait une adultère plutôt qu’une prostituée. La réponse est d’abord que le mot fornication est simplement un terme générique, selon l’usage tant de l’Ancien que du Nouveau Testament ; et ensuite, même en appliquant ce terme avec la plus grande rigueur, le terme « prostituée » est plus correct pour décrire le péché dont il s’agit, parce que l’Église est maintenant fiancée à Christ, et non pas mariée. Selon l’Apocalypse, le mariage n’est consommé qu’après le jugement final de Babylone, au ch. 19.

Quant aux Églises Grecque et Orientale, aux Églises d’Angleterre, d’Écosse, et autres institutions nationales réformées, elles sont plus ou moins notoirement subordonnées au gouvernement qui a à faire avec chacune d’elles. Ce peut être un mal, et je pense que c’en est un. Mais il y a deux manières pour un système religieux d’agir à l’encontre de Christ : soit par une sujétion coupable au monde, soit par la suprématie sur lui, ce qui est plus coupable encore — en un mot, en étant l’esclave du monde ou la maîtresse du monde. Dans le temps actuel, il n’y a qu’un seul système religieux qui prétende avoir les rois à ses pieds : c’est le système de Rome, qui correspond par conséquent à Babylone. C’est une grande erreur que de croire que nous en avons fini avec elle, ou qu’elle a fait son temps. Rome peut encore obtenir un triomphe passager. Ses émissaires sont actifs dans le monde entier, et les fondements du protestantisme sont minés de toute part. Ceux qui, dans l’état actuel des choses, s’attendent à voir le christianisme renverser ses adversaires sur la terre, sont, selon moi, en grand danger d’être déçus : l’espoir d’arriver à une Église aussi grande ou plus grande dans le bien, que celle de Rome ne l’est dans le mal, n’est pas selon l’Écriture. Car il surviendra encore une lutte terrible, et Rome, selon ce que je pense, acquerra une immense influence et fera taire toute voix contraire, hormis les faibles soupirs des quelques témoins dont il est parlé ici, — témoins qui ou bien mourront par elle, ou bien sortiront d’elle. Dieu les entendra ; mais pour ce qui concerne un quelconque témoignage ouvert ou public à Lui-même, il sera englouti par Babylone. Quant à renverser Babylone, ce n’est pas l’évangile ou la force de la vérité qui y arriveront, mais la volonté et la colère des hommes. Partout où le Romanisme l’emporte, l’incrédulité en est la conséquence inévitable ; c’est pourquoi Babylone prépare toujours la voie au dernier effort de la bête contre l’Agneau. Mais avant que la fin arrive, la bête obtient la haute main sur tout, et Babylone devient sa proie et celle des dix cornes.

Est-ce ce qui nous est présenté ici ? L’homme est laissé de côté ; il n’est fait aucune allusion aux dix cornes dans le chapitre 18, bien que les rois de la terre y soient mentionnés. Voici la différence : « les rois de la terre » (18:9) sont, me semble-t-il, tous ces gouvernants de la chrétienté avec lesquels Babylone a été dans des relations d’intimité mauvaise, ou qui ont eu avec elle des rapports fautifs, — tandis que les dix cornes sont les chefs de l’état final de division de l’empire et les instruments actifs de sa dévastation, selon ce que dit le ch. 17. Les rois de la terre sont ceux qui mènent deuil sur elle, et non ceux qui la brûlent. Ici, au chapitre 18, son heure est venue, et c’est le Seigneur Dieu qui la juge.

## **Motifs de se séparer de Babylone (18:4) — l'esprit de Babylone**

Remarquez bien ici la voix qui vient du ciel : « Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés, et que vous ne receviez pas de ses plaies » (18:4). Être en danger de recevoir de ses plaies n'est pas le motif divin pour se séparer d'elle. C'est un sujet d'inquiétude pour les hommes, mais la grande chose que Dieu attend des Siens, c'est de ne pas participer à ses péchés. Je désire placer cette question devant chaque chrétien : Jusqu'à quel point suis-je d'accord avec la pensée de Dieu concernant Babylone et ses péchés ? Jusqu'à quel point est-ce que je sens le mal qui s'y trouve, et le juge-t-il ?

Babylone n'a pas cherché le ciel, mais la terre ; elle n'a pas cherché les souffrances de Christ et les gloires qui suivraient (1 Pierre 1:11), mais elle a aspiré à s'asseoir en reine et à ne point voir de deuil (18:7). Babylone est satisfaite de l'exaltation mondaine. Si vous marchez sans avoir de telles aspirations, Babylone n'a pas d'attraits pour vous. Le danger actuel que représente Babylone pour toute âme, c'est de s'intéresser progressivement à ce qui a de la valeur pour l'homme sur la terre, et de l'admettre chez les chrétiens. Il s'est produit un grand changement ces dernières années dans les pensées des chrétiens au sujet de la jouissance présente de la prospérité et des plaisirs dans ce monde. Or il y a là un immense danger ; car quelle en est la grande pensée au fond ? L'homme qui s'élève, qui progresse, qui s'exalte — l'homme qui montre ce qu'il peut faire et comment il peut s'améliorer ; et à tout cela on cherche à rattacher le nom de Christ et Son approbation ! Hélas ! c'est Babylone la grande (18:9-19). On voit chez elle l'aboutissement du désir du cœur, qui est d'associer Christ à la jouissance de « tout ce qui est dans le monde » : la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie (1 Jean 2:16). Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un inconverti cherche à rendre le monde agréable : Caïn l'a fait, et marcher dans le chemin de Caïn existe encore aujourd'hui (Jude 11). Ce sont les gens qui manient toutes sortes d'instruments de musique, et ceux qui travaillent l'airain et le fer (Gen. 4). Certes ces choses ont pris naissance dans un temps très reculé du monde, mais ce n'est pas pour rien que l'Esprit de Dieu nous déclare qu'elles se trouvaient dans la famille de Caïn, et non pas dans celle de Seth.

Tout enfant des hommes, converti ou non, est responsable vis-à-vis de Dieu de reconnaître son état de banni en tant que pécheur : il n'a pas le droit de noyer sa conscience dans les plaisirs et la gloire du monde. Mais si mauvais que cela soit, ce que Dieu hait le plus, et qu'il jugera de manière publique et terrible, dans ce monde même, c'est de rattacher le nom de Christ à la satisfaction des convoitises mondaines. N'est-ce pas là le désir, même chez beaucoup de chrétiens, d'avoir comme assise la grandeur et les richesses du monde ? Je ne doute pas de leur désir de cœur de voir les gens se convertir, mais ils aimeraient que ces convertis apportent avec eux leur influence terrestre. Voilà l'esprit de Babylone. Ce que le Seigneur attend de nous, c'est que nous fassions la volonté de Dieu, que nous souffrions pour elle, et que nous l'acceptons avec patience. Dans tout ce que le cœur de l'homme convoite, sa volonté s'y trouve mêlée. Toutes les positions de distinction ou de gloire dans le monde contraignent à abandonner une bonne conscience envers Dieu. Autrement dit, vous ne pouvez à la fois être membre du monde, et agir fidèlement comme membre de Christ. Si le monde a de la valeur pour vous, et que vous désiriez le suivre, vous vous construisez toutes sortes d'excuses et de raisonnements pour aboutir à un compromis ; mais cela ne fera que montrer à quel point le levain de Babylone a contaminé votre âme.

Dieu rassemble les âmes autour de Jésus — de Jésus rejeté et monté au ciel. C'est pourquoi l'Église est basée sur ces deux vérités fondamentales. Elle a la croix, et elle est unie à Christ dans la gloire céleste par le Saint Esprit envoyé ici-bas. Or la croix et la gloire céleste ne peuvent pas se mêler au monde. Voilà justement ce qui met mon cœur à l'épreuve. Si Christ est mon objet, je ne désirerai pas le monde ; je regarderai en haut, faiblement peut-être, mais quand même en haut vers le ciel ; et là je trouverai le seul objet dont Dieu se sert pour me fortifier, me donnant d'accepter de souffrir dans la conscience que j'ai Christ dans la gloire. Chaque fois que l'Église cherche quelque chose d'autre, comme l'estime et l'honneur du monde, ou même l'amélioration sociale, elle renie la gloire qui lui est propre.

Le papisme s'est mépris sur le véritable caractère de l'Église ; il a suivi le système juif et a pensé qu'on devait apporter son or, son argent, ses pierres précieuses et ses biens pour honorer le Seigneur (voir 18:12-14). Mais Dieu est plus sage que les hommes, et Il montre que toute cette prétention à l'honorer n'est que pure imposture, et qu'au fond, les gens cherchent ainsi à s'honorer eux-mêmes. Ils recherchent ce qui attire et qui fait d'eux un objet d'attraction, tout en cachant leur véritable but sous le prétexte du nom de Christ. C'est ce que Dieu jugera, et ce qui infecte la chrétienté de plus en plus avant que ce jugement vienne. Vous demanderez peut-être comment cela est possible alors qu'on voit se développer tant de sociétés, et tant d'énergie active, tant religieuse que morale, se déployant contre les diverses formes de mal public partout dans le monde. Je ne vous dis pas ce que je vois, mais ce que montre la Parole de Dieu — la prépondérance universelle, avant qu'arrive la fin, d'un système corrompu dont le centre est clairement à Rome, et qui étend son cercle d'influence au loin, embrassant toutes les institutions religieuses possibles (\*) qui, même opposées en apparence au papisme aujourd'hui, ne lient pas les âmes avec le ciel. Il n'y a aucune sécurité pour ceux qui bâtissent sur la terre. Les saints célestes seront retirés avant que le jugement tombe sur Babylone. Ce n'est pas à eux que fait allusion cette parole : « Sortez du milieu d'elle, mon peuple ». Cela est dit du peuple terrestre de Dieu (\*\*) qui apparaîtra bientôt. Mais en même temps, ce principe s'applique pleinement ; car l'essence de Babylone, c'est l'union du monde avec le nom de Christ. « C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai » (2 Cor. 6:17).

(\*) Babylone n'est pas seulement elle-même « la grande prostituée », mais elle est « la mère des prostituées et des abominations de la terre ». Il y a d'autres corruptions en matière de religion, qui lui sont apparentées, mais Rome a la prééminence, « mère et maîtresse » des autres, ainsi qu'elle le prétend (cf. aussi És 47:5, 7).

(\*\*) Il s'ensuit qu'il n'est pas besoin d'adopter l'idée bizarre de Vitringa selon laquelle le verset 6 serait adressé aux rois ; il n'est pas non plus besoin de détruire la vocation spéciale de l'Église en supposant que c'est à elle de venger les torts de Babylone. La justice rétributive de Dieu adressera ses appels les plus appropriés à Son peuple, les Juifs, qui doivent être les témoins de Son juste gouvernement ici-bas.

Le Seigneur ne tiendra point pour innocent celui qui a la conscience de ce qui est dû à Christ, et n'agit pas en conséquence. À toute personne qui est dans ce cas, je voudrais dire : Voilà où vous en viendrez : vous cheminerez pour un temps, et vous serez troublé par la vérité, car elle vous condamnera ; mais bientôt, vous verrez que vous en aurez perdu le goût, vous en serez lassé ; et même vous vous tournerez contre elle, et dès lors vous serez moralement mûr pour Babylone quand elle vous fera ses offres. En ce qui me concerne, la question pour Dieu est de savoir si je suis coupable de l'esprit de Babylone. Si quelqu'un marche dans sa voie, il ne peut que participer à son péché. Or qui s'oppose mieux à la vérité que ceux qui la corrompent ? Qui a plus de haine que ceux qui sont eux-mêmes condamnés ?

Il y a maintenant une grande œuvre en route, non seulement une œuvre de dissolution et de destruction de ce qui est ancien, mais d'unification et d'amalgame pour des buts divers. Cela s'est vu dans Babylone dès le commencement (Gen. 11), et cela se retrouvera, en fin de compte, pour servir le dessein de cette grande cité avant que le Seigneur Dieu la juge pour toujours.

Sur la base de plusieurs passages des Écritures, je crois qu'il y aura un mélange étonnant de christianisme professant et de judaïsme ; et ce dernier, jugé par la révélation complète et nouvelle de Christ dans le Nouveau Testament, ne vaut pas mieux que le paganisme (Gal. 4). Nous savons avec quelle tendresse le Saint Esprit supportait la faiblesse, les scrupules, l'attachement aux anciennes habitudes religieuses chez des chrétiens qui avaient été Juifs auparavant (Rom. 14). Mais il n'en allait pas de même quand des docteurs cherchaient à imposer des ordonnances juives à des Gentils convertis. Devant des Gentils empruntant un rite aux Juifs, ce même Esprit traitait ce rite comme équivalent en principe à l'ancienne idolâtrie ouvertement païenne. « Mais maintenant, ayant connu Dieu, ou plutôt ayant été connus de Dieu, comment retournez-vous de nouveau aux faibles et misérables éléments auxquels vous voulez encore de nouveau être asservis ? Vous observez des jours, et des mois, et des temps et des années » (Gal. 4:9-10). Le papisme est aujourd'hui l'illustration la plus manifeste et la plus haïssable de cet amalgame ; mais des abominations plus

grandes verront le jour. Le Sacramentalisme et le Rationalisme, dans les pays protestants anglo-saxons et dans d'autres, s'excitent l'un l'autre jusqu'à des excès sans pareils. Et où a-t-on jamais vu une pareille indifférence publique, recherchant la liberté du commerce à l'étranger et le développement social à l'intérieur du pays ? On en verra le résultat dans les dernières phases de Babylone et de la bête.

### **Ch. 18:9-24**

Dans le tableau qui est devant nous, nous avons les lamentations des rois, des marchands et de tous ceux qui ont eu affaire au trafic profane de Babylone (18:9-19). Le ciel, spécialement les saints (c'est bien ainsi qu'on doit lire), les apôtres et les prophètes sont appelés à se réjouir du jugement de Dieu. « Dieu a jugé votre cause en tirant vengeance d'elle » (18:20).

Dans l'acte et la parole solennels de l'ange puissant qui terminent le chapitre (18:21-24), on ne voit pas seulement la violence et la totalité de la ruine de Babylone, mais la raison de cette ruine en rapport avec les nations : elle les avait toutes trompées par sa magie. Le dernier verset (18:24) ajoute un autre motif terrible : Babylone hérite de la culpabilité du sang de Jérusalem : « En elle a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été immolés sur la terre ».

Au lieu de regarder seulement l'extérieur, et de nous occuper à condamner les autres, que le Seigneur nous accorde de prendre grand soin de préserver nos propres âmes de la contamination de Babylone ! Puissent nos affections rester vraies envers Lui : c'est la seule sauvegarde réelle vis-à-vis des séductions de l'ennemi ! Nous sommes fiancés à Christ comme une vierge chaste (2 Cor. 11:2). « Petits enfants, gardez-vous des idoles ! » (1 Jean 5:21).

## **Chapitre 19**

### ***Importance morale de la chute de Babylone***

Nous nous rapprochons d'une partie plus brillante et plus heureuse de ce livre. Les jugements providentiels de Dieu se sont pleinement exécutés, — soit les jugements plus secrets comme les sceaux, soit les semonces plus fortes appelant à la repentance comme les trompettes, soit les jugements plus positifs et manifestes de la colère de Dieu comme les coupes. Babylone, celle qui avait été placée en représentant de Dieu dans Sa grâce et Sa vérité, et qui s'est arrogée à titre exclusif le nom d'église, d'épouse de Christ, — la voilà maintenant mise de côté pour toujours : un fardeau terrible et pesant est ainsi ôté, un fardeau qui depuis longtemps affligeait les cieux et corrompait la terre.

Dieu est désormais libre, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'accomplir les choses magnifiques qu'Il avait dans Son cœur en faveur de Sa pauvre créature séduite, et cela de la manière qu'il fallait, c'est-à-dire par le moyen et à la gloire de l'Agneau. On trouve donc deux choses liées ensemble au commencement du chapitre. La première est une invitation à se réjouir. « La grande prostituée » a constitué un obstacle perpétuel à la bénédiction, non pas simplement parce qu'elle était mauvaise, mais parce qu'elle a fait profession de tout ce qu'il y a de saint et de vrai, alors que c'est elle, par-dessus tout, qui s'est employée activement à corrompre le plus possible la grâce et la vérité ; elle a renié Christ d'une manière complète et systématique, tout en faisant partout parade du symbole extérieur de Sa croix. Tout ce que Dieu a fait a été en vain pour elle : le caractère de Dieu manifesté brillamment en Christ ; la sentence prononcée par Dieu sur l'homme et sur le monde ; l'apparition d'une nouvelle création avec son Chef [ou : Tête] ayant pris place dans la gloire céleste. Elle a associé le nom de Christ avec la chair et avec la terre, et c'est là qu'elle a cherché à accumuler ses trésors. C'est en vain que, pour elle, Dieu a fait luire la lumière et l'incorruptibilité par l'évangile (2 Cor. 4:4 et 2 Tim. 1:10) : elle a plongé plus que jamais les hommes dans l'incertitude et dans l'erreur, enseignant que tous les dons de Dieu, y compris le salut, peuvent être achetés avec de l'argent ; berçant les

âmes du faux espoir que tout allait continuer à bien aller, et que le jugement du Seigneur n'est pas pour maintenant. Elle a ainsi barré autant qu'il était possible les flots de bénédiction pour le monde. Mais maintenant le juste jugement de Dieu l'a frappée, et la joie éclate au ciel.

### **Ch. 19:1-3**

Au ch. 18 la désolation est générale sur la terre. Les rois de la terre qui ont commis fornication avec Babylone se lamentent. Les marchands qui se sont enrichis par elle mènent deuil. De fait, aucune classe de la société n'a échappé à ses pièges, et tous ceux qui ont eu affaire avec elle sont dans la désolation à cause de sa ruine. Mais les cieux sont appelés à se réjouir, et nous avons ici (19:6) la réponse : « J'entendis comme une voix d'une foule nombreuse dans le ciel » ; ce « comme » doit bien figurer ici au v. 1, et deux fois au v. 6: « J'entendis comme une voix d'une foule nombreuse, comme une voix de grandes eaux ». « Et sa fumée monte aux siècles des siècles ». Voilà la triste oraison sur Babylone, si l'on peut dire, pour la plus grande joie du ciel.

### **Ch. 19:4-8**

Mais il y a quelque chose de plus qu'une vague rumeur de louange et d'allégresse sans qu'on sache de qui elle émane. On voit paraître les 24 anciens qui ont l'intelligence des pensées de Christ, et les quatre animaux [ou : « créatures vivantes »] qui, depuis le commencement, ont été associés aux jugements providentiels de Dieu, ou du moins à une partie d'entre eux. Les anciens et les animaux « tombèrent sur leurs faces et rendirent hommage à Dieu qui était assis sur le trône disant : Amen ! Alléluia ! » (19:4). Ce n'est pas encore Christ prenant place sur Son trône, car ils adorent « Dieu qui était assis sur le trône, etc ». « Et une voix sortit du trône » (car plus personne ne se tait), disant : Louez notre Dieu, vous tous ses esclaves et vous qui Le craignez, petits et grands. Et j'entendis comme une voix d'une foule nombreuse, comme une voix de grandes eaux, et comme une voix de grands tonnerres, disant : Alléluia ! car le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant, est entré dans Son règne. Réjouissons-nous, et tressaillons de joie, et donnons-Lui gloire ; car les noces de l'Agneau sont venues et Sa femme s'est préparée » (19:5-7).

C'est ici la seconde partie. Non-seulement le temps de la prostituée est venu à sa fin, mais l'accomplissement de la bénédiction de l'Épouse est venu. Il est important de remarquer que ce n'est pas le moment où le Seigneur vient recevoir l'Église céleste. Il s'agit d'une scène ayant lieu au ciel, et non pas de la rencontre du Seigneur Jésus avec Ses saints en l'air. Quelques versets plus loin, on voit le ciel ouvert, et Christ qui en sort, suivi de Ses saints. On en conclut simplement et sûrement que les saints s'y trouvent déjà. Pour suivre Christ venant exercer le jugement, il faut qu'ils se soient trouvés préalablement dans le ciel. Je demande, comment y sont-ils allés ? Il n'est pas dit qu'ils ont été introduits à ce moment-là dans la maison du Père. On retrouve les divers groupes bien connus dans le ciel, mais avec un fait nouveau : les noces de l'Épouse dans les cieux — les noces de celle pour laquelle Christ réserve la grâce et la gloire les plus éclatantes. Elle s'est préparée ; et voilà l'annonce, non pas simplement du chant de triomphe à cause du jugement du mal, mais à cause des noces de l'Agneau. « Réjouissons-nous et tressaillons de joie ». C'est la grâce qui s'étend vers d'autres. « Et il lui a été donné d'être vêtue de fin lin éclatant et pur ». L'autre femme aussi portait une sorte de fin lin et des perles et d'autres ornements (17:12). Mais il n'est jamais dit de Babylone que cela lui ait été donné, ni comment elle se l'est procuré. Mais c'est à la femme de l'Agneau qu'il a été donné d'être vêtue de fin lin éclatant et pur. Le fin lin, ce sont les justices des saints (19:8). Dieu n'oublie pas l'œuvre de foi ni le travail d'amour (1 Thes. 1).

### **Ch. 19:9**

« Et il me dit : Écris : Bienheureux et saints ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau ». Il y a évidemment une solennité particulière dans la terminaison de ce récit, car, après ces paroles, nous sommes invités à nous arrêter, à écouter et à considérer : « Ce sont ici les



véritables paroles de Dieu ». La plus grande plénitude de joie est accordée à celle qui a souffert, à celle qui a eu part au chemin de douleur de l'Agneau ici-bas sur la terre. Mais les noces de l'Agneau sont seulement mentionnées, non pas décrites. Le livre de l'Apocalypse n'a pas pour but de décrire la maison du Père ni les scènes qui s'y passent. Dieu n'est jamais appelé notre Père dans ce livre, parce que ce qu'il dévoile n'est pas l'intimité de l'amour de Dieu pour nous, mais plutôt les justes voies de Dieu, l'établissement du royaume et la fin quand Dieu sera tout en tous. En vérité, il doit y avoir un jugement rigoureux et impitoyable sur tout ce qui est mal, et c'est ce que nous avons vu. Mais quand vient le côté de Dieu, et la pleine bénédiction de l'Église, on n'en trouve que l'annonce — l'Épouse s'est préparée. Cette pleine bénédiction est relativement cachée. Il nous est parlé des invitations à y participer, comme dans ce verset 9. « Bienheureux sont ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau ».

## ***L'Épouse et les conviés***

Et maintenant, je voudrais m'arrêter un peu avant de poursuivre notre sujet. Est-ce excessif d'admettre que l'Épouse, la femme de l'Agneau, est un symbole différent de celui des bienheureux conviés aux noces, et correspond à une catégorie de saints distincte ? Quelles sont les personnes que le Seigneur a en vue dans ces deux symboles, l'épouse et les conviés ? Il n'y a guère de difficulté au sujet de l'Épouse, la femme de l'Agneau. Presque tous reconnaissent en elle l'Église, celle que le Nouveau Testament présente continuellement comme l'épouse céleste du Seigneur Jésus Christ. Le ch. 5 des Éphésiens fait ressortir cette relation dans laquelle elle est avec le Seigneur, et le développement en sa faveur de la plénitude des affections de Christ. Notons en passant que le Saint Esprit ne parle pas de ces relations simplement comme quelque chose de futur, mais comme déjà établies maintenant. « Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle ». Cela est vrai dès l'instant où Dieu a commencé à former l'Église sur la terre par la présence du Saint Esprit envoyé du ciel.

L'Église est toujours considérée comme un corps réel, qui demeure, parce que, là où est le Saint Esprit, là est l'Église. Le Saint Esprit a été envoyé ici-bas, et c'est Sa présence personnelle qui forme l'Église. C'est là la raison pour laquelle les saints qui délogent pour être avec le Seigneur, ne sont pas directement appelés l'Église. Bien sûr, individuellement ils sont membres de l'Église, mais les passages de l'Écriture qui parlent de l'Église, ne la voient que comme le corps de Christ sur la terre. D'ordinaire, les gens parlent d'Église visible et d'Église invisible, d'Église militante et d'Église triomphante, et ils pensent que lorsque des chrétiens délogent pour être avec Christ, c'est là et alors qu'on a plus particulièrement l'Église, et le temps de l'Église. Toutefois, la Parole de Dieu ne s'exprime jamais de la sorte, mais elle parle d'Église à propos de ceux qui sont appelés ici-bas même, et qui sont baptisés par un seul Esprit pour être un seul corps. Sans doute que lorsque tous seront effectivement réunis dans le ciel, ce sera l'Église, et c'est ainsi qu'il en est parlé en Éph. 5:27, et peut-être dans quelques autres passages. Mais, en général, dans les passages de l'Écriture qui parlent de l'Église, ce terme désigne l'assemblée réelle de Dieu sur la terre à un moment donné. Le Saint Esprit y est, et partout où Il demeure Il unit les âmes pour ne former qu'un seul corps. C'est là une vérité de poids, dont les conséquences sont très importantes.

Car, je le répète, nous sommes placés déjà maintenant dans cette relation avec Christ. Nous n'avons pas simplement l'espérance de devenir bientôt l'Épouse de Christ : nous Lui sommes fiancés déjà maintenant. Les noces et leur consommation effective auront lieu bientôt, quand tous les membres seront introduits. Mais le grand point béni et pratique pour nos âmes, c'est que nous sommes introduits déjà maintenant dans cette position d'union avec Christ. Ce n'est pas seulement que l'affection sur laquelle le mariage repose existe dès à présent ; il y a plus que cela : le Saint Esprit se trouve sur la terre pour unir les saints à Christ dans le ciel, les rendant aussi réellement un avec Lui qu'ils le seront jamais. Lorsque Christ viendra, tous les obstacles disparaîtront ; tout ce que Satan emploie pour nous faire oublier notre relation avec Christ sera mis de côté, et nos corps vils seront rendus conformes à Son corps de gloire. Il est important de se rappeler que notre unité avec Christ



comme Son corps dépend de la présence du Saint Esprit qui nous unit maintenant à Christ dans le ciel. Nous sommes un avec Lui maintenant.

Il semble donc que le Saint Esprit nous enseigne ici que l'Épouse n'est pas seule présente aux noces, mais qu'il s'y trouve aussi des invités : ce sont les conviés au banquet des noces de l'Agneau. Vous vous rappelez que Jean-Baptiste s'appelait lui-même un ami de l'Époux, et je présume que ceux qui sont dits ici être conviés au banquet des noces de l'Agneau correspondent aux amis de l'Époux. Ce ne sont pas des anges, car l'expression « conviés aux noces » ou « appelés » ne conviendrait pas pour des anges ; ils ne sont effectivement jamais désignés dans l'Écriture sous le nom d'appelés, parce que les anges élus sont toujours demeurés dans leur état primitif ; et l'appel de Dieu ne s'adresse qu'à ceux qui sont dans une basse condition afin de les en retirer. Beaucoup ont été habitués, je pense, à croire que si quelqu'un est un saint de Dieu, il fait nécessairement partie de l'Église, et qu'il n'y a qu'une seule bénédiction commune à tous les saints de tous les temps. Or nous trouvons ici que l'Écriture établit nettement le contraire, de manière évidente. Nous avons ici un banquet de noces dans lequel une place toute spéciale de joie est réservée à une personne, qui est appelée l'Épouse, la femme de l'Agneau (composée, il est vrai, de myriades de personnes, mais reconnues ici comme ne faisant qu'un dans la bénédiction, et désignées par ce seul et unique terme d'Épouse, pour montrer qu'elles ont toutes la même portion d'amour et de félicité). Mais cela ne peut pas se dire de tous les saints, car il y en a qui occupent une autre position : ils participent au banquet de l'Agneau en tant que conviés, et non pas en tant qu'épouse.

« Et il me dit : Ce sont ici les véritables paroles de Dieu ». Cet avertissement solennel me paraît très frappant, en ce qu'il semble prévoir l'oubli dans lequel les hommes allaient le laisser tomber. Jean allait rendre hommage à l'ange ! c'est l'autre extrême, mais souvent les extrêmes se rejoignent.

Au commencement du livre, nous avons eu un avertissement analogue, ainsi exprimé : « Bienheureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de la prophétie et qui gardent les choses qui y sont écrites » (1:3). Le Saint Esprit savait que beaucoup traiteraient ce livre à la légère, et ne le comprenant pas, le considéreraient comme aride et inutile. Il est triste que des âmes puissent s'écrier : « Il n'y a rien là pour mon âme ». Il n'est pas de livre de la Bible où, plus que dans l'Apocalypse, le Saint Esprit recommande tant à notre attention les enseignements qui y sont donnés de Dieu, et cela dès ses toutes premières lignes. Cela est d'autant plus remarquable, que le même avertissement est répété à la fin de ce livre, une fois que toutes les voies de Dieu sont achevées. « Et il me dit : Ces paroles sont certaines et véritables... Voici je viens bientôt : bienheureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre » (22:6-7), — non pas bienheureux celui qui garde des extraits choisis, mais bien les paroles du livre entier. Cette déclaration a une portée très étendue : « Bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre ». Le Saint Esprit prend une peine toute particulière pour nous mettre en garde contre l'incrédulité de nos cœurs, aussi bien que contre notre idolâtrie (19:10).

L'avertissement du verset 9 de ce chapitre 19 semble spécialement destiné à nous mettre en garde contre les idées confuses et erronées qui prévalent généralement même parmi les chrétiens.

### **Hébreux 12:22-23**

« Écris : Bienheureux sont ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau. Et il me dit : Ce sont ici les véritables paroles de Dieu » (19:9). Outre l'épouse, il y a d'autres personnes bénies présentes. Dans Hébr. 12, on trouve dans la liste des bénis, d'autres catégories que celle qui compose l'église des premiers-nés. « Mais vous êtes venus à la montagne de Sion ; et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste ; et à des myriades d'anges, l'assemblée universelle » (tel est bien le sens qu'il faut retenir pour ce passage). L'« assemblée universelle » se rattache aux « myriades d'anges » (Héb. 12:22) et non à « l'assemblée des premiers-nés » de Hébr. 12:23. Ceci est rendu d'autant plus clair si l'on garde présente à l'esprit que le mot « et » est toujours une conjonction de coordination qui introduit une nouvelle phrase. Ceci est admis par ceux mêmes qui ne tiennent pas ce qu'on appelle la

lumière dispensationnelle, c'est-à-dire des gens qui donnent simplement leur avis sur la vraie construction de la phrase. Ceci étant admis, remarquez ce qui suit : « Vous êtes venus à l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux ; et à Dieu, juge de tous ; et aux esprits des justes consommés [rendus parfaits] ». Je n'ignore pas que certains ne voient dans tout cela qu'une seule et même chose, disant que la Jérusalem céleste, la montagne de Sion, et les esprits des justes consommés ne sont rien d'autre que l'assemblée des premiers-nés. Mais examinez de nouveau attentivement le passage, et dites-moi s'il est possible d'admettre cette pensée un seul instant. Il est question de Dieu Lui-même, de Jésus le Médiateur, et de myriades d'anges. Qui voudrait affirmer que tout cela ne constitue qu'une seule catégorie d'êtres ? C'est pourtant ce qu'on pourrait dire, si les autres sujets de cette scène ne sont pas formellement distingués.

Examinons quel peut être le sens véritable de ces versets : « Vous êtes venus à la montagne de Sion ; et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste » (Héb. 12:22). Lorsqu'il est fait référence à la montagne de Sion, il était naturel qu'un Juif pense à la cité terrestre sur les pentes de cette montagne célèbre. Mais, dit le Saint Esprit, ce n'est point là votre portion. Vous êtes venus à la Jérusalem céleste (\*), non pas à la cité de David qui était un mortel, mais à la cité du Dieu vivant. Ensuite sont mentionnées les « myriades d'anges », et c'est ce qui est appelé « l'assemblée universelle ».

(\*) Elle n'est pas envisagée en Hébr. 12 comme dans l'Apocalypse, où elle symbolise l'Église dans la gloire. En Hébr. 12 elle représente plutôt la demeure bénie des saints célestes, comme c'est aussi le cas, je pense, en Hébr. 11:10, 16. En Hébreux la cité est vue objectivement, et en Apocalypse subjectivement.

Nous avons donc clairement dans ce passage d'Hébreux 12 divers éléments de la gloire millénaire auxquels les saints sont déjà parvenus en esprit, selon ce qui est dit. Il y a la montagne de Sion. Ensuite la cité céleste, image de la gloire qui vient bientôt, la cité qu'attendaient Abraham et les autres patriarches. Nous avons ensuite les légions d'anges ; et enfin l'assemblée [ou : église] des premiers-nés, non pas simplement la scène locale de la gloire céleste, mais bien l'assemblée entière des héritiers dont les noms sont écrits dans les cieux en contraste avec le premier-né terrestre, Israël. Après cela, nous sommes élevés jusqu'à Dieu, Juge de tous. Le Saint Esprit nous a fait monter graduellement depuis la montagne de Sion, et maintenant Il nous fait redescendre de Dieu vu dans Son caractère de juge, jusqu'aux esprits des justes consommés [rendus parfaits]. La position de ces derniers est très remarquable. Si nous avons eu à faire un tel classement, il est probable que nous aurions mis ces esprits des justes en premier, mais la raison de l'ordre choisi par le Saint Esprit est de corriger les tendances judaïques de ceux auxquels Il s'adressait, et de donner la prééminence à ce qui est céleste. En conséquence, ayant d'une part le siège céleste de la gloire et d'autre part l'Église à la place qui leur revient, nous trouvons Dieu lui-même comme Juge de tous, et ensuite ces saints qui ont connu Dieu comme agissant dans ce caractère ici-bas. À cause de cela, ils sont appelés les esprits des justes consommés [rendus parfaits]. Ce sont, je n'en doute pas, les saints de l'Ancien Testament (comp. Hébr. 11:39, 40), car ce sont eux, et non pas l'Église, qui peuvent, avec le plus de justesse, être désignés sous le nom d'esprits de justes consommés. Ils étaient alors dans l'état de séparation (l'âme séparée du corps), et ils le sont encore maintenant. Cela ne sera jamais vrai de l'Église dans son ensemble. Lorsque viendra le moment pour l'Église de quitter ce monde et d'aller à la rencontre du Seigneur, une partie sera sur la terre, mais non pas du tout dans la condition d'esprits : ce seront ceux qui sont vivants et qui le resteront jusqu'à la venue du Seigneur. De l'Église, il est dit : « Nous ne nous endormirons pas tous ». Il n'est donc pas possible que cette description puisse jamais s'appliquer à l'Église comme telle.

Nous avons déjà pu voir l'Église séparée et distincte des esprits des justes consommés. Il est non moins certain que ces derniers sont des saints, et qu'ils ne sont pas l'Église. Appliquons l'éclairage recueilli de ce passage d'Héb. 12 à notre étude d'Apoc. 19. Nous y lisons que l'Épouse s'est préparée, et nous ne sommes pas non plus surpris d'y lire, comme un symbole distinct dans le même cercle, « Bienheureux ceux qui sont conviés (\*) au banquet des noces de l'Agneau » (19:9). N'est-il pas clair

qu'il s'agit de tous les saints ressuscités sauf ceux qui sont baptisés en un seul corps, l'épouse de Christ ?

(\*) La note suivante, que je transcris de Daubuz (1720), intéressera certainement bien des lecteurs : « C'est une chose d'être les mariés, et c'en est une autre d'être les conviés à un festin de noces. Cela est évident ; et le Saint Esprit distingue tout à fait les conditions différentes de ces deux sortes de personnes. L'Épouse, à qui le fin lin [Bysse] est donné, se compose des personnes auxquelles sont accordés une justification parfaite et les effets qui en découlent ; cela implique qu'il s'agit de personnes ressuscitées auxquelles Christ a ratifié Son contrat antérieur. Mais ceux qui sont invités à la fête ne peuvent pas être les mêmes que les mariés. Ceux qui sont glorifiés avec le Bysse, déclarés par-là entièrement justifiés et saints, doivent bien sûr être heureux ; mais c'est une autre catégorie de personnes qui est déclarée bienheureuse.... Cependant le Saint Esprit ne les déclare pas saints (ce serait tenu, à cette place, pour une parfaite sainteté), Il les déclare simplement bienheureux. Au contraire, ceux qui ont part à la première résurrection sont bienheureux et saints. Cette félicité et ce bonheur consistent en ce qu'ils marchent à la lumière de la nouvelle Jérusalem, selon 21:24 » (Perm. Comm. p. 869). Les lecteurs pourront ne pas être d'accord sur tout ce qui est affirmé, mais cela reste intéressant et perspicace.

### **Ch. 19:10**

Au lieu de rendre hommage à l'ange (ce qui est si naturel pour le cœur), Jean devait réaliser que l'ange était son compagnon d'esclavage et celui de ses frères qui ont le témoignage de Jésus. Tout hommage de ce genre n'est dû qu'à Dieu. Il nous faut aussi nous rappeler que le témoignage de Jésus n'est pas limité au christianisme ni à la présence du Saint Esprit dans l'église. Ce qu'Il opère comme Esprit de prophétie (et qu'Il opérera après l'enlèvement de l'église) est tout autant le témoignage de Jésus que ce qu'Il donne maintenant comme puissance de notre communion avec le Père et le Fils.

### **Ch. 19:11**

Mais voici une autre scène. Il ne s'agit plus de ce qui se passe en haut, mais le ciel s'ouvre : « Et voici un cheval blanc ; et celui qui était monté dessus appelé Fidèle et Véritable ; il juge, et combat en justice ». Ce n'est point une porte ouverte dans le ciel, et le prophète n'est pas enlevé en haut, comme au chapitre 4. Il ne s'agit pas non plus de quelque chose qui s'y soit passé. Maintenant le ciel s'ouvre, et nous voyons paraître le symbole de la puissance venant pour soumettre la terre ; il porte déjà les insignes de la victoire. Le cheval figure toujours la puissance en rapport avec la terre ; mais il a la couleur de la prospérité : c'est un cheval blanc. Personne, je présume, n'a l'esprit assez égaré pour supposer que lorsque cette vision s'accomplira, il s'agira de chevaux au sens littéral. C'est simplement un symbole qui passait devant les yeux du prophète pour figurer certaines réalités qui vont bientôt avoir lieu. Le ciel est vu comme ouvert en vue de la victoire sur la terre. Il est clair que c'est le Seigneur Jésus qui est représenté par le cavalier. Il est celui qui dirige la puissance. « Et celui qui est assis dessus appelé Fidèle et Véritable ; et Il juge et combat en justice » (19:11). C'est le sujet de ce chapitre. Dans le chapitre suivant, ce n'est pas un *cheval* blanc qui apparaît, mais un *trône* blanc, symbole d'un tout autre caractère. Le trône implique l'idée de gouvernement, non pas celle de conquête ; le cheval sert à faire des conquêtes, non pas à régner. Le Seigneur Jésus se montre comme exerçant Sa puissance pour détruire Ses ennemis ; de même qu'au ch. 20 nous avons le tableau de Son règne.

### **Ch. 19:12**

« Ses yeux sont comme une flamme de feu », c'est-à-dire que Son jugement s'exerce avec un discernement divin. « Et sur sa tête il y a plusieurs diadèmes » [ou : couronnes royales]. Et il porte un nom écrit que nul ne connaît que Lui seul » (19:12). Il ne sort pas uniquement revêtu d'une certaine gloire qui Lui a été conférée, mais Il vient dans l'exercice de Sa propre puissance divine. Il est bien vrai qu'Il a un nom qui Lui a été donné, comme nous le voyons en Phil. 2 : « C'est pourquoi aussi Dieu L'a haut élevé et Lui a donné un nom au-dessus de tout nom ». Mais ici, ce n'est pas, je crois, le nom de Seigneur que nous confessons tous, mais « un nom que nul ne connaît que Lui seul ». Il possède une gloire qui Lui est essentiellement propre, distincte de celle qu'Il a reçue en récompense, et qui ne peut être partagée avec qui que ce soit d'autre, — une gloire qui est à Lui en vertu de Son propre

droit comme personne divine. C'est ce pourquoi le nom du Seigneur figure ici, pour faire connaître ce qu'Il est réellement dans Sa propre nature. C'est ainsi qu'Il parle de Sa personne en Matt. 11 : « Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père ». Cette déclaration est remarquable ; son but est de nous mettre en garde contre le travail de notre imagination. Partout où il est question de Son Fils, Dieu se montre toujours jaloux à cet égard. À propos du Père, il est rajouté : « et celui à qui le Fils voudra le révéler » ; mais il n'est jamais dit que le Père révèle le Fils à qui que ce soit. « Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père », et là on s'arrête. Ne pouvons-nous pas dire que Dieu veut ainsi nous prévenir contre la familiarité avec laquelle on se permet d'analyser la personne de Christ ? Il n'y a rien d'aussi offensant pour Dieu que ce genre d'irrespect.

L'Écriture fait bien ressortir l'humanité et l'humiliation du Seigneur Jésus, mais la gloire divine d'aucune des personnes de la Trinité n'est plus fortement maintenue que celle du Fils, peut-être aucune ne l'est autant. Il est remarquable que, tandis que des expressions du même genre sont employées, d'abord à l'égard de Dieu comme tel (Rom. 1:25), puis à l'égard du Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ (2 Cor. 11:31), et ensuite au sujet de Christ (Rom. 9:6), cependant dans le cas du Seigneur Jésus il y a une autre expression qui n'est pas utilisée à propos du Père. Il est dit de Dieu le Père qu'Il est béni éternellement ; et de Christ, qu'Il est « Dieu sur toutes choses béni éternellement ». Le Saint Esprit savait que les hommes étaient prêts à outrager la personne du Fils et à envier Sa gloire ; Il prévoyait que là même où ils feraient profession de Le connaître, ils seraient disposés à le crucifier de nouveau et à l'exposer ouvertement à l'opprobre (Héb. 6:6). C'est pour cela qu'il n'est rien sur quoi le Saint Esprit insiste autant que la gloire du Seigneur Jésus, d'autant plus qu'Il est l'objet constant des attaques de l'ennemi. Voilà la véritable clef à la plupart des questions de difficultés doctrinales qui s'élèvent parmi les enfants de Dieu. Lorsque nos âmes sont profondément pénétrées de la pensée de Dieu de glorifier Christ, et s'y tiennent fermement, toute la puissance que Satan déploiera pour empêcher qu'Il soit glorifié sera vaine. Si la personne et la volonté de Christ sont pleinement discernées, toutes les difficultés disparaissent, quelles qu'elles soient, et également nos dilemmes personnels : dès l'instant où nous saisissons la relation avec Christ, la difficulté s'efface complètement. Satan voudrait nous empêcher d'avoir affaire à Christ à ce sujet. Il s'efforce de cacher à nos yeux la gloire de Christ et Sa Parole ; et s'il y parvient, nous sommes prêts à tomber dans n'importe quel piège : car la même puissance d'aveuglement qui détruit l'homme du monde, agit aussi à l'égard du chrétien pour jeter des ténèbres sur lui et pour l'entraver.

### **Ch. 19:13**

Mais revenons à notre sujet. Le verset 13 nous dit que le Seigneur « était vêtu d'un vêtement teint dans le sang ». Il ne s'agit pas là de souffrance, mais d'exercice de la vengeance. Il vient pour exécuter un jugement de justice, et se revêt alors de Son titre bien connu lorsqu'Il nous révèle Dieu. « La Parole de Dieu » a été le nom spécialement pris lorsqu'il était question de manifester la grâce et la vérité, et dont Il s'est servi pour nous rassembler autour de Lui, et nous placer dans la même position que Lui. Ici encore, Il est la Parole de Dieu comme manifestant le jugement divin. Je ne pense pas que ce soit le nom évoqué par le Saint Esprit au v. 12. Il me semble que le nom écrit que nul ne connaît que Lui seul est volontairement laissé dans l'ombre pour que nous ne perdions pas de vue la gloire divine et parfaite et essentielle du Fils de Dieu.

### **Ch. 19:14**

Nous apprenons maintenant que le Seigneur ne vient pas seul pour le jugement. Lorsque que le ciel s'ouvre, Il en sort suivi par des armées. « Et les armées qui sont (\*) dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur » (19:14). Remarquez les mots « qui sont » (\*) ; parfois les traducteurs ne les ont pas insérés dans le texte, mais ils doivent néanmoins s'y trouver. Je ne doute nullement que des anges feront partie du cortège de Christ, car on trouve ailleurs dans l'Écriture des passages où il est question d'anges (et non pas de saints) accompagnant Christ, comme par exemple 2 Thes. 1:7. Dans notre chapitre, au contraire, il est parlé de saints et non pas d'anges.

C'est la manière de faire du Seigneur : Il ne raconte pas les choses comme le font les hommes. Il a toujours en vue un but moral, et c'est pourquoi Il fait juste ressortir la portion de vérité qui se rapporte spécialement au sujet particulier traité. Ainsi en Matt. 25, où on voit le Fils de l'homme assis sur le trône de Sa gloire, tous les saints anges sont mentionnés comme étant avec Lui. Pourquoi cela ? Parce que les anges ont une relation toute spéciale avec Lui en tant que chef de la gloire humaine (voir Matt. 13:41 ; 16:27 ; Luc 9:22). Si le roi d'Angleterre entreprenait un voyage de grande importance politique, il se faisait accompagner de ses ministres d'État. Mais si au contraire il se proposait de faire la revue des troupes, la présence de ces fonctionnaires n'était pas utile, et il se faisait alors accompagner des grandes autorités militaires. Si tel est l'ordre dans les affaires humaines, combien plus y a-t-il un ordre convenable dans les choses de Dieu. Le Seigneur est appelé Fils de l'homme quand il s'agit de Sa gloire en rapport avec la terre : lorsqu'Il prend en main le gouvernement du monde, Il a avec Lui Ses anges qu'Il emploie comme commissionnaires de Sa puissance. Ici Il n'est pas appelé le « Fils de l'homme », mais « la Parole de Dieu » et il n'est point mentionné d'anges en rapport avec ce nom. En tant que la Parole de Dieu, Christ fait connaître Dieu ; ici Il est l'expression de Dieu dans l'exercice du jugement. Précédemment Il avait montré Dieu dans l'exercice de la grâce, par exemple dans l'évangile de Jean. Le Seigneur Jésus est donc l'expression de toutes les voies de Dieu, que ce soit en grâce parfaite ou en jugement parfait.

(\*) note Bibliquest : W.K. traduit « qui étaient » là où JND traduit « qui sont »

Les armées qui sortent avec Lui du ciel sont donc les saints. Ce chapitre décide lui-même de la question, me semble-t-il, car le fin lin dont ils sont revêtus selon le v. 14, est indiqué au v. 8 (le même mot est employé) comme étant les justices des saints. D'autres peuvent se trouver là, mais il ne pourrait pas en être fait mention de manière convenable quand le Seigneur porte le nom de « la Parole de Dieu », tandis que la mention des saints célestes est de la plus haute importance en raison de l'insistance de ce chapitre sur la relation très intime des saints avec Christ. On y trouve l'Épouse de Christ, les noces de l'Agneau, et la consommation de la joie de l'Église au ciel. Quant au monde, aucun étranger ne se mêle à cette joie.

Dieu va maintenant abattre toute l'iniquité de l'homme et de Satan sur la terre. C'est pourquoi la Parole de Dieu descend du ciel, et ceux qui ont été Ses compagnons dans Son rejet, sont maintenant Ses compagnons dans le jugement. Il est dit au ch. 17:14 : « L'Agneau les vaincra... et ceux qui sont avec Lui, appelés, et élus, et fidèles ». C'est l'annonce que quand le combat viendra, le Seigneur ne sera pas seul, mais les saints seront avec Lui, — ceux qui sont appelés par grâce élus et fidèles ; et c'est selon cette annonce qu'on les trouve ici. « Les armées qui sont dans le ciel le suivaient... vêtues de fin lin blanc et pur ». Ils ne seront pas seuls à former le cortège, mais il est important de voir que ce sont là des saints.

### **Ch. 19:15-16**

La description se poursuit : « Une épée aiguë à deux tranchants sort de sa bouche, afin qu'Il en frappe les nations ; et Lui les paîtra avec une verge de fer, et Lui foule la cuve du vin de la fureur de la colère de Dieu le Tout-Puissant » (19:15). C'est une simple description des divers jugements que le Seigneur exécutera à Sa venue. Il y a d'abord la parole de puissance symbolisée par l'épée aiguë à deux tranchants sortant de Sa bouche. S'il faut détruire quelque chose, il suffit pour cela que le Seigneur Jésus parle. « Il a parlé, et la chose a été » (Ps. 33:9). Le jugement a été exécuté.

Mais en outre « Il paîtra (les nations) avec une verge de fer ». C'est le jugement mentionné en Apoc. 2, dans la promesse à ceux de Thyatire qui vaincraient, selon laquelle ils auront communion avec Christ dans ce jugement des nations.

« Et Il foule la cuve du vin de la fureur de la colère de Dieu le Tout-Puissant ». C'est le jugement impitoyable déjà vu au ch. 14. Il s'agit de vengeance contre l'iniquité religieuse : c'est à elle qu'est toujours réservé le coup le plus sévère que Dieu puisse infliger.

« Et Il a sur Son vêtement et sur Sa cuisse un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs » (19:16). C'est le même titre que nous avons vu au ch. 17:14.

### **Ch. 19:17-18**

Si d'un côté il y a une invitation au banquet des noces de l'Agneau, d'un autre côté il se prépare un tout autre repas : le grand souper de Dieu. Ce ne sont plus des bienheureux conviés par la grâce de Dieu. Un ange parle, obéissant à Sa parole ; il est l'instrument de Sa puissance, se tenant dans le soleil — symbole de l'autorité suprême — car il ne s'agit pas ici de quelque chose fait en secret. Il n'est plus question de patience : désormais tout est entièrement public. Il ne s'agit pas non plus d'un jugement partiel, mais bien d'un jugement complet et final. « Et il cria à haute voix, disant à tous les oiseaux qui volent par le milieu du ciel : Venez et assemblez-vous au grand souper de Dieu, afin que vous mangiez la chair des rois et la chair des capitaines, et la chair des puissants, et la chair des chevaux et de ceux qui sont assis dessus, et la chair de tous, libres et esclaves, petits et grands » (19:17, 18). C'est, je crois, le même genre de contraste que nous avons vu au ch. 14, où l'on avait les prémices [ou : premiers-fruits] au début du chapitre, et ensuite la moisson vers la fin du chapitre. Ici au ch. 19, nous avons le banquet de l'Agneau dans le ciel, et ensuite le grand souper de Dieu qu'Il fera pour ceux qui font leur proie de corps morts.

### **Ch. 19:19-21**

« Et je vis la bête, et les rois de la terre, et leurs armées assemblées pour livrer combat à Celui qui était assis sur le cheval et à Son armée. Et la bête fut prise, et le faux prophète qui était avec elle, qui avait fait devant elle les miracles par lesquels il avait séduit ceux qui recevaient la marque de la bête, et ceux qui rendaient hommage à Son image » (19:19, 20).

On remarque qu'un des deux personnages est appelé ici le faux prophète. Il a apparemment perdu sa puissance dans le monde, et en conséquence, il n'est plus présenté comme la seconde bête montant de la terre avec des cornes semblables à celles d'un agneau, c'est-à-dire comme imitateur de la puissance de Christ. C'est simplement le faux prophète. Toute sa domination est réduite à son caractère ecclésiastique, comme enseignant le mensonge, — à sa capacité d'ennemi de la vérité de Dieu. Babylone a disparu, mais il reste cette puissance ecclésiastique inique qui a coopéré avec la bête, et tous les deux sont ensemble les objets du même jugement effroyable de la main de Dieu. « Ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre ».

Il y a eu deux hommes distingués entre tous les autres pour jouir d'une grâce et d'une gloire toutes spéciales. L'un d'eux (Énoch) faisait partie du monde antédiluvien au moment où il arrivait à sa fin. « Il marcha avec Dieu ; et il ne fut plus, car Dieu le prit ». Quand le monde eut mûri dans le péché, et que le peuple que Dieu avait mis à part se fut fort éloigné de Lui, alors Dieu intervint de nouveau pour montrer qu'il n'y a pas de temps si mauvais soient-ils, où Ses serviteurs ne puissent pas marcher avec Lui. De la même manière, lorsque Israël se fut entièrement avili dans le péché, Dieu mit Son serviteur (Élie) au milieu de ce peuple d'Israël méchant, corrompu et apostat, et c'est dans un tel milieu et à une telle époque qu'Élie rendit son témoignage, et que lui aussi fut choisi par Dieu pour être enlevé au ciel sans passer par la mort.

Notre chapitre présente un terrible contraste avec les exemples que nous venons de citer. Il nous fait voir deux individus distingués de tous les autres, — deux hommes aussi remarquables pour Satan que Hénoc et Élie l'ont été pour Dieu. Voilà donc réunis ces hommes qui ont été tous les deux à la tête d'une puissance de méchanceté, d'une part la puissance ouvertement blasphématoire de la bête, et d'autre part l'énergie plus intrigante et corruptrice du faux prophète, qui s'était dressé tout spécialement contre le Seigneur Jésus Christ. Si Dieu était intervenu par une grâce insigne en enlevant au ciel deux hommes vivants, Il intervient aussi maintenant pour jeter vifs en enfer deux individus. Ils ont été les meneurs dans le mal ; ils ont persécuté les saints et les ont vaincus aux yeux des hommes ; mais à présent leur jour est venu. « Et la bête fut prise et le faux prophète qui était



avec elle, qui avait fait devant elle les miracles... Ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre ».

Le Seigneur juge aussi leurs adhérents, mais non pas par un sort aussi terrible. Ils sont réservés pour le jugement d'un autre jour ; il faut qu'ils se tiennent et comparaissent devant Dieu. En attendant ils sont tués « par l'épée de Celui qui était assis sur le cheval... et tous les oiseaux furent rassasiés de leur chair » (19:21). Mais pour les deux premiers personnages, Dieu ne veut, pour ainsi dire, rien de plus : ils étaient les pires meneurs de l'iniquité du monde, et en conséquence, le jugement s'exerce de manière sommaire et éternelle. Il n'y a pas, dans l'Écriture, de jugement aussi terrible que ces deux hommes précipités en enfer, sans comparution, avant Satan lui-même ! Le seul qui s'en approche est celui des chèvres, les Gentils rebelles de Matt. 25.

Quelle pensée solennelle ! le temps de cette crise approche rapidement. Il est difficile de réaliser que tel sera bientôt le sort des chefs des pays occidentaux. Ils se trouveront réunis pour une bataille près de Jérusalem. Car de même que la chrétienté a commencé à Jérusalem, de même elle y trouvera sa fin terrible. Et comme l'empire romain réapparaîtra, de même il y aura le chef de sa puissance politique soutenant le chef religieux de l'Orient, et en même temps soutenu par lui. Telle est la crise qui attend le monde, selon ce que Dieu montre clairement dans Sa parole. Et j'ai la ferme conviction, sans prétendre fixer aucune date, que le train est déjà en route maintenant. Il est facile de voir la place éminente donnée à l'Orient de nos jours, et sa relation croissante avec l'Occident. Ce sont là des faits que nous avons sous les yeux, mais beaucoup de nos lecteurs savent que ces mêmes choses ont été affirmées longtemps avant l'accomplissement d'aucun de ces faits (\*). Elles ont été affirmées avec la même assurance que maintenant, et certains de nos lecteurs l'ont entendu eux-mêmes. Mais ce ne sont pas les événements du monde qui permettent de juger de leur exactitude ; il suffit d'avoir la Parole de Dieu pour avoir une conviction inébranlable dans nos âmes. Que nous voyions les événements ou non, aucun de ceux qui a cru la Parole de Dieu n'a jamais été confus. « Les jours se sont approchés, et l'accomplissement de chaque vision » (Éz. 12:23).

(\*) Ces lignes furent écrites en 1858. Il est à peine besoin de faire ressortir combien ces considérations sont renforcées après la dernière guerre (et paix d'Italie). — note Bibliquest : le dernier état de ces dernières lignes a été écrit en 1870.

Que le Seigneur nous accorde de nous souvenir qu'il y aura dans le monde une énergie d'erreur trompeuse qui égarera les hommes. Les hommes peuvent s'imaginer qu'ils seront capables de discerner la bête et le faux prophète, et de les rejeter. Mais cela ne fait que prouver à quel point ils n'ont guère idée de l'influence et de l'action de Satan. Sa puissance la plus dangereuse aujourd'hui réside non pas dans ce qui paraît ouvertement mauvais, mais dans ce qui revêt des apparences tranquilles et correctes. C'est encore le cas, comme du temps de Christ ici-bas. L'homme possédé par une légion de démons reçut la délivrance et la bénédiction, mais que firent les Gadaréniens ? Ils prièrent le Seigneur de se retirer de leur territoire.

Permettez-moi de vous demander : y a-t-il quelque chose que vous préférez à Christ ? Il se peut que vous ne manifestiez pas une inimitié ouverte contre Son nom. Peut-être écoutez-vous l'Évangile ; mais l'avez-vous reçu ? Si non, c'est que vous le rejetez. Dieu ne permet pas de dire qu'il y a quelque chose de plus urgent à faire. Dieu a tout fait. De sorte qu'il s'agit d'une question de rejet positif — équivalent à prier Christ de se retirer. Veuillez le Seigneur vous accorder de ne pas vous trouver dans cet état de culpabilité pour le présent, et de misère pour l'éternité.

## Chapitre 20

### Ch. 20:1-3

Les trois premiers versets de ce chapitre sont étroitement liés au verset précédent du ch. 19. Nous avons vu là, en effet, le jugement de la bête et du faux prophète, et de leurs partisans. Ici nous trouvons ce que Dieu trouve convenable d'infliger, pour le moment, à celui qui est réellement le



meneur invisible de tout ce mal — le diable. Il y a cependant cette différence que ce n'est pas Christ qui s'occupe de Satan en direct. Le brillant éclat de la venue de Christ a détruit la bête et le faux prophète, ils ont été pris et jetés tous deux vifs dans l'étang de feu. Le ch. 20:10 nous le redit, quand vient le tour de Satan d'y être aussi jeté, — dans ce même étang où sont déjà la bête et le faux prophète, et où ils seront tourmentés aux siècles des siècles. Mais pour le moment, l'heure de ce dernier et terrible jugement de Satan n'a pas encore sonné ; l'épreuve que Dieu fait du monde n'est pas entièrement terminée, et c'est là, peut-être, la raison pour laquelle Dieu n'intervient pas par Christ en personne, mais par le moyen d'un ange. Avant que Christ inflige à Satan le dernier coup qui l'écrase, un ange est employé pour restreindre sa puissance et sa liberté durant une certaine période. C'est ce que nous trouvons ici : Satan est lié pour mille ans ; et les saints ressuscités jugent le monde.

Plusieurs se sont prévalus du langage figuré de ce chapitre (comme d'ailleurs de tout le reste du livre) pour soulever des difficultés à son égard. Mais ce n'est pas du tout une objection raisonnable, car le langage figuré ou symbolique est employé d'un bout à l'autre de l'Écriture, de sorte que, si vous négligez une portion de la parole de Dieu pour cette raison, vous êtes en danger de la négliger toute entière. L'usage de symboles y est tout ce qu'il y a de plus banal. Prenez le langage dont Dieu se servit lui-même en Eden, et les paroles que le Saint Esprit a employées pour la consolation et le salut des âmes depuis le jour où l'homme a été déchu par le péché. Même là, on voit que Dieu se sert d'un langage rempli de métaphores. Mais si une âme est dans le besoin, et a le désir, par grâce, de comprendre Dieu, il y a toujours un chemin sûr. Dieu attend patiemment, et enseigne et conduit Ses enfants. Sans doute il y a place pour l'accroissement, mais il y a aussi place pour l'incrédulité, et le méchant cœur de l'homme peut découvrir aisément des difficultés contre lesquelles il heurte. Mais la foi trouve toujours le moyen de comprendre Dieu. Certes il y a des choses dures pour des êtres tels que nous ; mais la foi poursuit son sentier étroit à travers les obstacles et les dangers, parce que Dieu a dit : « ils seront tous enseignés de Dieu » (Jean 6:45). Toutefois, le langage dans lequel Dieu s'est plu à prononcer le jugement de l'ennemi, et à indiquer qu'il y aurait un Rédempteur, est d'une nature si figurée qu'un Juif incrédule tel que Josèphe a pu en dénaturer le sens, et l'appliquer simplement à la phobie naturelle des hommes pour les serpents, et à leur désir de s'en débarrasser partout où il y en a ! Bien sûr, une pareille idée provenait de l'inintelligence des pensées de Dieu, et du fait que l'historien Juif ignorait l'Écriture et la puissance de Dieu (cf Marc 12:24).

Souvenez-vous que je n'emploie pas ici le mot « ignorant » pour décrire le manque de savoir humain ; l'Écriture ne le fait pas non plus lorsqu'elle dit de certaines gens qu'ils sont « ignorants et mal affermis » (2 Pierre 3:16). Ils pouvaient être aussi sages que Platon et aussi prudents qu'Aristote, mais ils n'étaient pas instruits dans la volonté de Dieu et dans la connaissance de Ses pensées. Or, voilà la science que nous devrions apprécier et cultiver — une science qu'on ne peut pas glaner dans les écoles de ce monde. Bien au contraire, si quelqu'un met en œuvre le savoir humain comme moyen de comprendre les choses de Dieu, il est sûr de s'égarer, parce qu'*en elle-même* [per se] cette science ne procède jamais du Saint Esprit. Sans doute, celui qui a acquis du savoir humain peut en faire usage pour Dieu. Mais le point important, c'est que l'homme de Dieu doit se servir du savoir humain, et de tout ce qui est de l'homme, comme de choses à son service, tandis que l'esprit de l'homme, comme tel, fait du savoir son maître et en devient l'esclave. De là le danger que tout ce genre de choses ne devienne des obstacles positifs, y compris pour le chrétien, sauf dans la mesure où il est conduit par l'Esprit de Dieu. Le seul moyen possible de comprendre la parole de Dieu, c'est d'être soumis à l'Esprit Saint ; et le test, c'est Christ, parce que le but de l'Esprit est de Le glorifier. C'est pour cela que la croissance dans les choses de Dieu ne peut jamais se séparer de l'état moral de l'âme. Il est vrai qu'un homme qui a beaucoup avancé dans la connaissance de la vérité, peut tomber dans un mauvais état d'âme ; mais, en général, une saine connaissance des choses de Dieu et une sage application en grâce de la vérité découlent de la communion avec Dieu.

J'ai fait ces quelques remarques ne doutant pas que beaucoup de mes lecteurs reconnaissent par expérience qu'elles sont vraies ; mais elles apprendront peut-être à d'autres la raison de leur peu de

progrès dans les choses de Dieu. Le vrai moyen de faire de grands progrès, c'est de chercher la gloire de Christ. Si un homme s'y applique, il apprendra, sans aucun doute ; mais tout est ouvert et clair devant lui, parce qu'il est dans le courant du Saint Esprit, dont le rôle est de prendre les choses de Jésus, et de nous les communiquer. « Quand il sera venu... Il me glorifiera : car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera » (Jean 16:13-14). En effet, c'est Christ, et non pas l'homme, qui est le but et l'objectif final de l'Esprit.

Sans doute tous reconnaîtront que le tout premier livre de la Bible, la Genèse, est un parfait modèle de clarté. Parmi tous les livres, c'est le plus simple, mais il contient en même temps de profondes vérités. Que trouvons-nous donc dans ce livre où Dieu nous met comme dans Son école enfantine ? Il n'est pas rare d'y trouver du langage figuré, et avec des figures hardies. Si je dois donc mettre de côté les écritures qui emploient des figures, c'est toute la Bible que je dois mettre de côté, de la Genèse à l'Apocalypse.

La révélation de la semence de la femme qui doit briser la tête du serpent était la parole même dont dépend le salut, — la vérité bénie dont la foi s'est emparée de tout temps. La foi d'Abel, par exemple, qui s'est exprimée dans le sacrifice qu'il a offert, était fondée sur cette parole. Il a cru que le Seigneur Jésus allait venir (toutefois il n'a pas connu ce nom), Celui qui serait meurtri avant de détruire le serpent — Celui qui souffrirait, dont le talon serait brisé, quoiqu'en définitive il écraserait celui qui lui aurait causé cette souffrance.

Cela montre que la foi est tout à fait différente de la capacité d'expliquer les figures d'un passage, dont le sens général et la certitude peuvent quand même être vus clairement. C'est tellement vrai que, même aujourd'hui, si vous prenez un chrétien et que vous lui demandez l'explication de tous les détails de ce verset — ce qu'il faut entendre par la semence de la femme et celle du serpent, l'inimitié qu'il doit y avoir entre elles, la tête et le talon brisés — et même si ce chrétien est parfaitement certain qu'il y est question de Christ, et qu'il comprend le sens général de tout, il aurait pourtant beaucoup de difficulté à expliquer ce que chaque chose signifie. Mais c'est ici la bénédiction de la parole de Dieu, que les gens ne sont pas sauvés par le fait d'avoir des idées claires sur ce qui est obscur ; mais Dieu sait diriger les âmes qui sont sauvées sur le bon objet. Leur cœur repose sur un Christ qui a souffert pour elles, et qui a complètement détruit le destructeur. Elles peuvent ne pas être capables d'exposer clairement leurs pensées à d'autres ; mais la foi de celui qui est enseigné connaît la vérité peut-être aussi bien que celui qui l'enseigne, quoique ce dernier puisse seul la développer avec assez de clarté pour convaincre. Ceci montre que même quand Dieu emploie ces figures, la pensée générale est suffisamment claire. L'expliquer avec des paroles peut être d'une difficulté insurmontable pour certains, alors qu'ils n'auront point de doute quant au sens général.

Ici un ange descend du ciel. Dans la vision prophétique, cet ange a la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa main (20:1). On le voit (20:2) saisir « le dragon, le serpent ancien qui est le diable et Satan », l'ennemi bien connu de Dieu et de l'homme ; on a ensuite l'usage fait de la clef et de la chaîne : la clef sert à l'enfermer et la chaîne à le lier solidement. Évidemment ce sont des figures, mais elles sont familières à l'esprit le plus simple. Personne, si ignorant soit-il, ne peut se méprendre sur leur sens. L'Esprit de Dieu se sert de choses tout à fait banales de la vie quotidienne, pour décrire un acte de jugement qui va bientôt s'accomplir par la providence de Dieu. Dieu a l'intention de restreindre la liberté d'action de Satan, et ne veut pas supporter de le laisser aller ça et là pour séduire le monde, comme il fait aujourd'hui ; mais ce ne sera que pour un temps (20:2, 3). Satan n'est pas jeté tout de suite dans l'étang de feu, mais il est fait prisonnier dans l'abîme. Ce terme désigne un lieu ordinairement sous le contrôle de Satan, mais qui sera alors celui de sa détention (voir ch. 9, 11 et 17).

Il est certain selon la parole de Dieu que Satan n'est pas encore lié ou enfermé, et qu'au contraire il va çà et là cherchant à tromper et à détruire les âmes. Le Nouveau Testament suppose toujours cette situation. Il est parfaitement clair que Satan est un ennemi encore en liberté, actif dans sa rébellion contre Dieu, et actif à propager le mensonge parmi les hommes, et à causer partout la ruine

et la mort. Mais ceci aura un terme, lorsque la terre sera délivrée de ses tromperies pour une certaine durée limitée. C'est là tout ce que j'ai besoin de tirer du passage qui nous occupe. Je ne vais pas discuter si les mille ans sont à prendre au sens littéral ou dans un sens mystique, car ce n'est là qu'une question de détail et de degré. Mais il est incontestable que la période dont il s'agit a un commencement et une fin, et qu'elle n'a pas encore commencé, parce que Satan n'est pas encore lié. Les épîtres du Nouveau Testament supposent partout que Satan poursuit ses ruses, qu'il entrave l'œuvre de Dieu, qu'il faut lui résister et qu'il rôde un peu partout comme un lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer (1 Pierre 5:8). Quand le temps sera venu pour qu'il perde sa liberté d'action, le changement sera donc immense. Dieu devra orienter les Siens vers d'autres parties de sa Parole, sans application dans le passé ou aujourd'hui. À bien des égards, les saints de cette période seront dans un état entièrement différent. En ce jour-là, Christ régnera sur la terre qu'Il aura sous Son contrôle direct ; assurément le changement sera immense, incalculable. Satan sera donc lié, et la discipline au moyen de la parole de Dieu dont aura alors besoin le peuple de Dieu ne sera pas du même genre que celle nécessaire maintenant aux saints objets des assauts de Satan et de ses accusations. Dieu agira avec eux selon la condition dans laquelle ils seront placés, et pour laquelle Sa Parole a pourvu.

Laissez-moi répéter que la difficulté que des personnes attribuent tellement à l'Apocalypse est surtout due à l'effet des préjugés avec lesquels elles abordent ce livre. On dit que tellement d'hommes pieux et instruits se sont trompés en l'interprétant, que les personnes simples n'ont pas moyen de l'étudier avec profit. Or une telle pensée est déshonorante pour Dieu, car Il a donné ce livre pour être compris par les Siens en général, le recommandant spécialement à Ses serviteurs (1:1 et 22:6). Prévoyant même qu'on croirait à tort de toute part qu'il s'agit d'un livre obscur, Il a fait des promesses spéciales de bénédiction à ceux qui liraient, écouteront ou garderaient ce qui y est écrit. Pourquoi le diable a-t-il pour objectif de détourner les gens de la lecture de ce livre ? Pourquoi, dans ce qui porte le nom d'églises chrétiennes, lit-on toutes les autres parties de la Bible, mais rarement le livre de l'Apocalypse ? Certains lisent même les apocryphes, tandis qu'on ne fait usage çà et là que de quelques fragments des « véritables paroles de Dieu ! » pour les services publics. La raison en est qu'il n'y a aucun livre de la Bible que Satan redoute davantage, et à juste titre. En effet l'Apocalypse annonce d'abord son humiliation certaine par la puissance angélique, et ensuite sa destruction. Les autres portions de l'Écriture présentent ses succès partiels et temporaires, mais celle-ci s'appesantit sur sa ruine : c'est pourquoi il la redoute. Et encore, si nous avons ici le récit du renversement de Satan par Dieu, nous y voyons aussi pleinement exposé le terrible sommet de puissance qu'il atteindra avant la fin : car c'est un principe divin (de gouvernement) de ne jamais juger le mal avant qu'il ait rejeté toute la patience de Dieu, qu'il ait abusé de Sa bonté, et qu'il soit devenu tout à fait intolérable. Si les chrétiens avaient compris qu'en les amenant à négliger ce livre, Satan avait pour but de leur cacher ses ruses, sa puissance et sa ruine, ils se seraient mieux tenus sur leurs gardes. C'est là en effet la dernière chose que Satan veut que les gens suspectent, car alors ils se trouvent immédiatement sur le terrain où l'Esprit de Dieu veut les amener ; tandis que, si on regarde ce livre comme tellement obscur qu'il en est pratiquement incompréhensible, on demeure exposé à la séduction de Satan, quoique Dieu soit fidèle, qui ne permettra pas qu'on soit tenté au-delà de ce que l'on peut supporter (1 Cor. 10:13).

#### **Ch. 20:4**

Le verset qui suit nous présente autre chose : la part des bienheureux. Que fera Christ, que feront ceux qui sont avec Lui, maintenant que la victoire est remportée ?

« Et je vis des trônes, et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné » (20:4).

Les deux personnages à la tête du mal dans le monde, dans les domaines civil et ecclésiastique, ont été sommairement jugés ; puis la source cachée de tout a été mise de côté « jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis ». Et maintenant, le Seigneur Jésus a pris le royaume du monde. Et encore, le but ici n'est pas tant de nous montrer le règne de Christ, parce que c'est une vérité avec

laquelle on est bien familiarisé, qu'on trouve tout au long de l'Écriture, et qui était bien connue des saints de l'Ancien Testament. En effet, ils avaient tellement l'habitude d'attendre le Messie, et l'attente de Son royaume était si générale, même dans la masse inconverte d'Israël, que Satan en prit avantage pour pousser les gens à refuser la grâce de Christ venant en humiliation. Bien sûr ici, le fait qu'Il règne est implicite, comme le pivot central de la bénédiction ; mais l'accent est spécialement mis, et avec beaucoup de clarté, sur ceux qui Lui appartiennent, ou au moins ceux qui ont souffert pour Lui.

C'est donc peut-être la raison pour laquelle la prééminence est donnée ici à ceux qui règnent avec Christ. Dieu s'intéresse profondément à Ses saints. Ils ont passé par une terrible épreuve et une rude tentation, et Il prend la peine de montrer que s'ils ont souffert, ils vont aussi régner avec Lui. C'est pour cela, à ce qu'il me semble, qu'il n'est pas dit ici : Je vis un grand trône, mais bien « Je vis des trônes » (\*). De la même manière, le Seigneur Jésus-Christ a dit Lui-même aux disciples : « Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures ». Il ne parle pas d'une demeure particulière pour Lui, mais Il dit : « dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures : s'il en était autrement, Je vous l'aurais dit ; Je vais vous préparer une place ». N'est-ce pas dans le même esprit que le prophète a eu la vision de ces trônes ? Et ils ne sont point inoccupés : « Je vis des trônes ; et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné ». Ils vont maintenant exercer le jugement.

(\*) Daubuz signale une autre distinction qui mérite d'être remarquée, mais ce qu'il dit a besoin d'être corrigé. « Ces trônes », dit-il, « dont le nombre n'est pas déterminé [comme au ch. 4], doivent être soigneusement distingués des 24 trônes mentionnés là [4:4 ; 11:16] » (Perp. Comm. p. 925). — Je dis la même chose ; mais quand il continue en enseignant que les anciens sur des trônes représentent l'état de l'église chrétienne, et son institution primitive et militante, je rejette cette explication, comme la plupart des chrétiens. Toutefois, il est manifeste qu'il y a une différence notable entre cet état de choses [quant à l'église], et l'état millénaire qui nous est présenté ici. La seule solution satisfaisante, j'en suis convaincu, dépend de l'enlèvement des saints célestes (qu'il faut placer antérieurement à l'accomplissement du ch. 4), et de l'intervalle qui s'écoule avant leur apparition avec Christ en gloire (selon les ch. 19 et 20).

Évidemment, c'est un accomplissement de ce qui est dit en 1 Cor. 6. S'adressant aux saints à Corinthe, l'apôtre leur dit là : « Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? ». Or ici, ils sont en train de juger le monde. Mais il y a plus. Le Seigneur avait dit aux douze apôtres : « Vous serez assis sur douze trônes, jugeant les 12 tribus d'Israël » (Matt. 19:28 ; Luc 22:30). Bien des personnes pensent que cela ne sera accompli qu'au ciel. Mais un tel état de choses ne peut pas exister au ciel. Les douze tribus ne sont point en haut : elles n'existent comme telles que sur la terre. C'est ici-bas qu'elles seront un objet de gouvernement ; les prophètes le disent bien. Qu'y aura-t-il à juger au ciel par les saints ? Quand ceux qui sont glorifiés y seront, où seront les hommes pour juger au-dessus ? Tous seront bénis là. Les saints glorifiés ne feront plus partie de la scène du jugement.

Il est donc parfaitement clair que la scène décrite ici ne peut s'appliquer au ciel, et qu'elle suppose que la sphère du jugement est la terre. Ceux dont il s'agit règnent sur et au-dessus de la terre. Je dis : « au-dessus de la terre » car il n'y a pas de raison pour croire que ce monde sera le lieu d'habitation des saints de Dieu ressuscités. Ils peuvent la visiter de temps en temps, comme nous savons que le Seigneur Lui-même le fera ; mais la terre ne sera pas leur demeure propre. Déjà maintenant notre bénédiction est dans les lieux célestes en Christ ; évidemment il en sera encore bien plus ainsi, lorsque nous serons glorifiés. Notre bénédiction est céleste dans sa source, son caractère, et sa sphère. Mais tandis que nous jouirons ainsi de la bénédiction dans les lieux célestes, la terre sera la province inférieure et sujette, pleine d'intérêt et de gloire pour Dieu, mais un domaine relativement extérieur. Ce sera comme un homme ayant un grand domaine, siège principal de sa famille ; mais cela ne l'empêche point d'avoir des propriétés extérieures, et il doit quitter son habitation principale pour les voir. Ainsi en sera-t-il plus tard. La gloire d'en haut sera le repos et le centre des saints célestes ; mais à côté de cela, ils jugeront la terre. En conséquence, nous lisons ici : « Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné ». C'était ceux que Dieu avait destinés à être les assesseurs du Seigneur dans le jugement et le gouvernement.

Mais ce n'est pas tout. « Et [je vis] les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu ». Notez ce mot « âmes ». Il est absolument correct. Nombreux

sont ceux qui, tout en étant d'accord pour l'essentiel, à savoir que cette vision représente un jugement exercé par des saints célestes sur des hommes se trouvant sur la terre, comprennent que les « âmes » dont il est parlé ici signifient des personnes, selon l'usage ordinaire du terme dans l'Écriture. Mais je ne crois pas que ce soit la bonne explication. Pourquoi ne pas prendre ici le mot « âmes » comme désignant ceux qui sont dans l'état où l'âme est séparée du corps ? Ainsi, dans sa vision, l'apôtre Jean voit d'abord des trônes avec des personnes assises dessus ; en second lieu, il voit un certain nombre de personnes décorporées (dépourvues de leur corps), les âmes de ceux qui ont été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu ; et en troisième lieu, la classe composée de ceux « qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main ». Si l'apôtre avait voulu parler de personnes dans la condition ordinaire, il aurait pu dire : Je vis les âmes qui avaient été décapitées pour le témoignage de Jésus, etc., et non pas, « Je vis les âmes *de ceux* qui avaient été décapités ». Ainsi il est dit de Jacob : « Toutes les âmes qui vinrent en Égypte appartenant à Jacob... toutes les âmes, soixante-six » ; il n'est pas dit là : « toutes les âmes de ceux qui vinrent... » (Gen. 46:26 ; comparer Apoc. 6:9).

Ici donc, Jean voit devant lui en vision certains qui sont déjà ressuscités d'entre les morts et assis sur des trônes. « Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus ». La désignation de cette classe semble être intentionnellement sous une forme générale, et implique « les armées » décrites précédemment (19:14). Ceux qui suivaient le Seigneur sortant du ciel pour combattre, sont maintenant Ses compagnons dans Son gouvernement de la terre. Ensuite, il voit la compagnie de ceux « qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu ». Ceux-là ne sont pas encore ressuscités d'entre les morts, mais se trouvent encore dans la condition d'esprits séparés de leurs corps.

Mais il y a une troisième classe — les personnes qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, et ne s'étaient pas non plus soumises à ses prétentions, sous aucune forme ni à aucun degré. Les deux dernières classes sont des classes de gens distinctes, mais connexes — des gens qui, lorsqu'on les a vus pour la première fois, étaient dans la condition d'âmes séparées du corps. « Et ils vécurent et régnèrent avec le Christ les mille ans », c'est-à-dire que les âmes furent réunies à leurs corps, car c'est bien sûr le sens de « ils vécurent ». On aurait pu penser qu'ils avaient perdu leur bénédiction, ou au moins le privilège de régner avec Christ pendant les mille ans. Il y avait des trônes, et des personnes dans leurs corps ressuscités les occupaient déjà. Qu'allait-il donc advenir, après l'enlèvement de ceux-ci au ciel, de ceux qui avaient été décapités pour la Parole de Dieu et le témoignage de Jésus et pour la Parole de Dieu, et qui n'allaient être ressuscités d'entre les morts que longtemps après ? Quelle portion allaient-ils avoir, — non seulement eux, mais aussi la dernière classe qui, encore plus tard, refusa de rendre hommage à la bête ou de recevoir sa marque ? « Ils vécurent ». Ils apparaissent maintenant, juste avant le règne, réunis à leurs corps ; et, ensemble avec ceux qui ont été ressuscités antérieurement, et qui sont déjà assis sur des trônes, ils règnent avec Christ mille ans (\*).

(\*) « Je ne puis consentir (dit le Doyen Alford), à détourner les paroles ou les mots de leur sens manifeste, et de la place chronologique qu'ils occupent dans la prophétie, en raison de difficultés ou de risques d'abus se rattachant à la doctrine du millénium. Ceux qui vécurent après les apôtres, et l'église tout entière pendant 300 ans, les comprirent dans leur sens simple et littéral ; et c'est un étrange spectacle aujourd'hui de voir des commentateurs parmi les plus ardents à révéler l'antiquité, se plaire à jeter de côté l'exemple le plus incontestable d'accord unanime présenté par l'antiquité primitive. Quant au texte lui-même, il est impossible d'en tirer de manière légitime l'interprétation dite spirituelle à la mode aujourd'hui. Si, dans un passage ou sont mentionnées deux résurrections, d'abord celle concernant certaines âmes de ceux qui avaient été décapités (ψυχαί ἐζησαν), et ensuite celle concernant le reste des morts (νεκροί) seulement à la fin d'une période déterminée suivant la première, — si pour les décapités (ἐζησαν) d'un tel passage, la première résurrection se comprend comme une résurrection spirituelle avec Christ, tandis que pour les autres, la résurrection signifie une résurrection littérale hors des tombeaux — alors c'est la fin de tout le sens du langage, et cela revient à balayer dans l'Écriture tout témoignage positif à quoi que ce soit. Si la première résurrection est une résurrection spirituelle, alors la seconde l'est aussi, ce que personne n'aura l'audace de maintenir, me semble-t-il ; mais si la seconde résurrection est bien une résurrection au sens littéral, alors la première l'est aussi, ce que je maintiens et reçois comme un article de foi et d'espérance, en accord avec toute l'église primitive et avec bon nombre des meilleurs commentateurs modernes » (vol. iv. partie 2). J'ajoute seulement quant à ce qui est dit sur « la place chronologique », que, comme ceux qui sont assis sur les

trônes (le premier groupe de cette vision) ne sont pas représentés comme des âmes, ainsi aussi il ne faut pas les inclure dans l'expression « ils vécurent ». Le fait qu'ils sont vivants et destinés à régner avec Christ, ressort assez clairement du fait qu'ils sont assis sur des trônes. En ce qui concerne les martyrs qu'on trouve après, et les confesseurs de la crise finale, ils rejoignent les autres dans la résurrection, et participent au règne dès son tout début.

Nous avons donc un éclairage lumineux et intéressant jeté sur et par l'Apocalypse. Il s'y trouve, en effet, des passages que ce verset aide à clarifier, tandis que, réciproquement, ces passages renvoient un éclairage sur ce verset qui reste incompréhensible si l'on ne voit pas ces distinctions.

Regardons encore un peu plus les différentes classes dont il est parlé ici. « Je vis des trônes et ils étaient assis dessus ». Évidemment, la première classe est introduite tout à fait abruptement. Il ne nous est pas dit d'où ils viennent, ni qui ils sont, probablement parce que le Saint Esprit tient pour acquis que nous en savons assez sur leur compte au moyen des indications qui précèdent dans ce livre de l'apocalypse. Juste avant, ils étaient sortis du ciel ouvert (ch. 19). Lorsque le Seigneur Jésus, monté sur le cheval blanc, est sorti en guerrier, les armées qui étaient là Le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur. J'ai déjà essayé de montrer qu'il s'agissait là de saints déjà enlevés au ciel antérieurement, et dont la présence au ciel a continué d'être montrée à plusieurs reprises depuis le début du ch. 4, sous le symbole des vingt-quatre anciens couronnés. On ne contestera guère que ces anciens représentent les saints célestes. Je ne prétends pas décider s'il s'agit exclusivement de l'Église, ou non. Très vraisemblablement, ils comprennent à la fois l'Église et les saints de l'Ancien Testament ; mais une chose au moins est très claire, c'est qu'il s'agit de saints célestes. Ils suivent Christ lorsqu'il sort du ciel pour faire la guerre à la bête, etc ; et maintenant que Christ prend Son trône, qu'il n'apparaît pas simplement en vainqueur et conquérant s'avançant sur un cheval blanc, mais qu'il prend le trône pour régner triomphalement, on les voit aussi sur des trônes avec Lui (« Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné »).

Tous les croyants savent que, dans un sens ou dans un autre, Christ doit siéger sur Son trône pour juger ; mais certains pensent que ce serait une position trop élevée pour des chrétiens que d'être assis avec Lui sur des trônes ; d'autres ont spiritualisé l'enseignement positif des passages de l'Écriture sur l'espérance des saints et l'avenir du monde jusqu'à le transformer en brouillard, et ils imaginent qu'ils seront simplement à une vague distance du ciel, jouissant d'un bonheur éternel avec Christ, mais sans rien avoir à faire avec la terre. Pour moi, je ne crois pas que le gouvernement de ce monde soit en aucune manière la partie la plus élevée de la gloire des saints ; mais ce sera un élément important de la gloire de Christ, et donc nullement indigne de l'Église. Personne ne peut méconnaître cela, ou le nier, sans faire une perte pour son âme. Lorsqu'on le saisit comme il faut, il en résulte une influence pratique non négligeable. Car si je dois juger le monde en ce temps-là, Dieu ne veut pas que je me mêle avec le monde maintenant. C'est justement l'argument dont se servait l'apôtre Paul pour blâmer les croyants de Corinthe qui avaient recours aux tribunaux des hommes. C'était en dessous de la vocation chrétienne. Bien sûr, je n'entends pas par-là amoindrir les autorités qui existent. Un chrétien doit leur montrer du respect en tout temps et en toutes choses. Il peut se permettre d'être l'homme le plus humble du monde, car il est le plus élevé. Son exaltation est de la meilleure espèce, et brillera de son plus vif éclat quand ce monde aura été réduit à rien. Quelle merveille d'avoir déjà reçu l'onction royale avant l'apparition effective de la gloire, comme David qui fut sacré roi longtemps avant d'être effectivement intronisé. L'huile sainte, l'onction royale, étaient sur lui alors même que le roi Saül le pourchassait sur les montagnes. C'est ainsi que, dans un sens plus élevé encore, nous sommes aussi oints du Saint Esprit non seulement pour être capables d'entrer dans les choses de Dieu, mais parce que nous sommes faits rois et sacrificateurs pour Dieu.

C'est pourquoi Dieu n'attend pas seulement de nous que, comme sacrificateurs, nous Lui rendions culte maintenant en esprit, mais qu'en toutes circonstances nous gardions le sens de notre dignité comme Ses rois (comp. 1 Pier. 2:5, 9). Le monde peut se moquer de nous, et nous traiter de fanatiques : il a fait pire à l'égard de Dieu Lui-même. Hélas ! les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs, et les chrétiens eux-mêmes sont déchus sur ce point de la vérité qui est selon la piété. Ils ont cherché à avoir à la fois le monde et Christ.

Certains objecteront que ce n'est là, au mieux, qu'une espérance future sans effet pour le présent. Mais l'Esprit de Dieu s'adresse à nous comme possédant ce trésor *maintenant*, comme ayant en principe tout ce que Christ va bientôt déployer en nous dans Son royaume. C'est pourquoi nous sommes responsables vis-à-vis de Dieu de marcher maintenant dans la foi à cette vérité. Il en a été ainsi, dans le sens le plus élevé, du Seigneur Jésus Christ. Il savait qu'il était roi ; et quand Satan est venu Lui montrer tous les royaumes du monde et leur gloire, et qu'il a offert de les Lui donner s'Il voulait se prosterner et lui rendre hommage, le Seigneur lui opposa un refus absolu. Mais Satan a répété, pour ainsi dire, son offre à l'Église, et à la longue, celle-ci a accepté. En recherchant la gloire du monde, elle a cherché l'honneur là où Satan est le prince. Peut-on lire la Bible sans reconnaître la vérité de cela ? Que fit le Seigneur Jésus quand les hommes voulurent Le faire roi ? Il se retira loin d'eux (Jean 6:15). Dans Sa comparution devant Pilate, Il admit qu'Il était roi, mais Il ajouta : « Mon royaume n'est pas de ce monde... maintenant, mon royaume n'est pas d'ici » (Jean 18:36). Bientôt il le sera. « Le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu » (Apoc. 11:15). Et quand il passera entre Ses mains, le règne des chrétiens commencera. Les Siens auront part au royaume avec Lui. La foi attend cela ; et en attendant, nous sommes mis à l'épreuve maintenant, « comme n'ayant rien, et toutefois possédant toutes choses » (2 Cor. 6:10).

Plusieurs estimeront que c'est de la présomption que de prétendre à un pareil privilège maintenant. Mais il n'en est pas ainsi. C'est de la foi, et elle a pour fruit une séparation croissante d'avec le monde. Le principe est ce qui importe. Si un homme fait tous ses efforts pour une bagatelle de ce monde qui soit un objet qui compte pour lui — en vue de se distinguer d'une manière ou d'une autre, ne serait-ce que de manière insignifiante, — voilà une marque du travail de l'ennemi. Dieu attend une sainte séparation d'avec le monde chez tous Ses saints : ils ne sont pas du monde, comme Christ n'en est pas. Seulement, que cette séparation soit selon la spiritualité et l'intelligence spirituelle de chacun. Aussi quand un chrétien commence sa marche par la foi, Dieu ne lui dit pas tout d'un coup : Il faut que tu quittes ceci, et que tu renonces à cela ; Il laisse place à l'exercice de la grâce et au progrès dans la vérité. Le jour où le salut est entré dans la maison de Zachée, le Seigneur ne lui dit pas un mot de sa position odieuse dans le monde, comme Juif collecteur d'impôts pour les Romains. Dans le cas de Corneille, il ne nous est pas dit non plus qu'il ait dû quitter immédiatement sa position de centurion de la cohorte Italique : établir et imposer des règles d'une telle façon, aurait détruit tout ce qu'il y a de béni dans les voies de Dieu. L'Église n'est point gouvernée par un code de formalités. Elle est conduite par la puissance du Saint Esprit selon Sa Parole. Il en est du chrétien comme d'un enfant : aux jours de ses tendres années, il parle comme un enfant, comprend comme un enfant, et pense comme un enfant. On ne peut pas désirer trouver chez les petits enfants les manières des adultes. Il en est de même des enfants dans le domaine spirituel. Le Seigneur n'attend pas que les petits enfants s'occupent comme les hommes et les pères en Christ. Il laisse place à la croissance dans la grâce. Si un homme est en mauvais état, il se prévaut de la grâce pour demander s'il y a du mal à ceci, s'il y a quelque commandement pour cela. Il arrive qu'une personne s'abstienne d'actes mauvais par crainte d'être perdue si elle persiste dans cette voie. Mais ce qui a du prix pour Dieu, c'est l'obéissance de celui qui est simple de cœur ; c'est faire la volonté de Dieu parce que c'est Sa volonté, parce que c'est un délice de faire Sa volonté, parce que cela Le glorifie. Il nous sauve par Sa grâce, et nous sauve de manière à ne pas voir une seule tache en nous. Et maintenant Il nous dit : Si Je t'ai sauvé et t'ai établi dans une position de bénédiction si sûre et si parfaite devant moi, ce que J'attends de toi, c'est ton cœur, la confiance de ton cœur en Mon amour et Ma sagesse, ton adoration et ton obéissance.

Dieu nous donne aussi la connaissance du royaume à venir auquel nous devons participer avec Christ notre Seigneur. Il est bon de se souvenir que le Saint Esprit n'amène pas le royaume, et que ce n'est pas Lui le roi, mais le Seigneur Jésus seul. La présence de Christ est donc essentielle au royaume, au moins pour ce qui est de sa pleine manifestation. Si Christ n'était pas là personnellement, ce serait un royaume sans roi ; c'est pourquoi il est dit : « ils vécurent et régnèrent avec Christ mille ans ». Christ est Lui-même présent, et c'est Lui le centre de toute gloire, de toute



bénédictio, et de toute joie. Au ch. 19, Christ et les Siens sortent du ciel en vue du jugement, et là-dessus, au ch. 20, le royaume est établi en paix sur la terre.

Ce qui précède peut servir de réponse à la première question : qui sont ceux que Jean vit en premier, assis sur des trônes, et bien sûr dans des corps ressuscités ? Ce sont des saints célestes, comprenant l'église, si ce n'est elle seule.

La question suivante est celle-ci : Qui sont ceux dont les âmes ne sont pas vues d'emblée réunies à leurs corps ? La réponse est claire. Si Apoc. 4 et 5 nous présentent les saints glorifiés sous le symbole des 24 anciens, et correspondant à ceux du début de notre verset, le ch. 6 nous introduit dans une autre scène. Il nous apprend que, postérieurement à la scène des deux chapitres 4 et 5, il y aura des saints appelés à souffrir, et que Jean a vu leurs âmes sous l'autel. Ils avaient été égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient rendu, et ils criaient à Dieu pour qu'Il juge et venge leur sang sur ceux qui habitent sur la terre. Qui sont ces saints qui font appel à la vengeance de Dieu ? On peut répondre avec certitude que ce n'est pas l'Église dans ce cas. Ce n'est pas possible car elle a déjà été enlevée au ciel. De plus, on ne voit jamais dans l'Écriture l'Église en train d'invoquer Dieu pour qu'Il juge et venge le sang des saints versé sur la terre. Ce serait fausser le dessein spécifique de Dieu à l'égard de l'église et des chrétiens individuellement. Nous sommes la lettre de Christ (2 Cor. 3:3), toujours expressément appelés, depuis la croix, à manifester la gloire de Dieu en Christ, et Sa grâce envers le monde, permanente depuis la croix. Et de même que Dieu a laissé les hommes mettre à mort Son propre Fils, et que, bien loin de juger ce crime, Il en a pris seulement occasion pour montrer encore plus de grâce, de même l'Église est appelée à souffrir, jusqu'à la mort s'il le faut, pour l'amour du nom de Christ, sans aucune pensée ou désir de faire appel à la vengeance.

Il y en a un exemple remarquable dans la personne d'Étienne. Il a été traité cruellement et ignominieusement : on l'a jeté hors de la ville pour le lapider. Mais s'étant mis à genoux, il a crié : « Seigneur, ne leur impute point ce péché ». C'est à voix forte qu'il a ainsi intercédé, car c'était quelque chose que son cœur ressentait vivement ; et le Saint Esprit a voulu que ceux qui l'entouraient sache le désir de son cœur à leur sujet, alors qu'ils étaient coupables de son sang. Était-ce là un appel à la vengeance de Dieu ? Tout le contraire, et il en a toujours été ainsi. Voyez les apôtres Pierre et Jean, battus, ils se retirent du sanhédrin en se réjouissant d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus. Voyez aussi la première épître de Pierre ; qu'y trouve-t-on, sinon le principe : « Si, en faisant le bien, vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu, car c'est à cela que vous avez été appelés » (1 Pierre 2:20-21).

Certes, le monde ne pourrait pas subsister un jour sur une pareille base ; il s'effondrerait si le mal devait ne pas être puni, et si ceux qui font le bien et souffrent injustement devaient se borner à remercier. Mais de telles exhortations ne sont pas données pour le monde (on le croit souvent, à tort). On oublie que l'Église a été appelée à être un témoin du ciel, à être l'expression de la pensée et de la grâce de Christ, tout en marchant sur la terre. C'est là notre « seule chose », notre grande affaire ici-bas. Bien sûr cela n'empêche pas de se proposer ce qui est honnête devant tous les hommes : il est juste que le chrétien le fasse ; mais qu'il prenne bien garde comment il le fait. Notre conduite dans les circonstances les plus ordinaires de la vie devrait être un témoignage à ce fait capital, que nous ne sommes pas du monde ; que nous ne cherchons pas l'honneur ni la considération dans le monde, mais à glorifier Christ dans le ciel ; et qu'au lieu de chercher à favoriser les plans des hommes, et à être un ornement dans le monde, notre mission est de lui faire connaître Christ, et de faire Sa volonté durant le peu de temps où nous sommes ici-bas.

Mais revenons au sujet qui nous occupe. Nous avons vu que, quoique les anciens assis sur des trônes soient dans le ciel (Apoc. 4 et 5), il se trouve ensuite des saints sur la terre, de nouveaux témoins appelés à souffrir jusqu'à la mort pour la parole de Dieu et le témoignage de Jésus — mais qui, à leur mort, crient à Dieu de venger leur sang sur leurs ennemis. Et ce n'est pas mauvais de leur part, quoiqu'une telle pensée nous soit complètement étrangère, parce que ce n'est pas la volonté

de Dieu à notre égard. Mais quand Dieu, après avoir achevé de former l'Église et l'avoir prise au ciel, aura suscité de nouveaux témoins sur la terre, Il commencera à agir Lui-même en jugement avec le monde ; et en conséquence, lorsque ces saints martyrs crieront à Dieu contre leurs adversaires, ils seront en communion avec Lui. Or, c'est ce que la foi cherche toujours, la communion avec Dieu dans ce qu'Il est en train de faire ou qu'Il va faire. Aujourd'hui Dieu n'intervient pas pour juger le monde, aussi Ses saints ne doivent pas Lui demander, comme ceux-là, d'exercer le jugement et la vengeance. Aujourd'hui Dieu supporte la méchanceté du monde avec une patience parfaite, et pour cette raison un chrétien doit plutôt demander à Dieu de faire tourner Sa grande patience en salut pour les âmes. Mais une fois Apoc. 6 accompli, Dieu versera les jugements les uns après les autres ; et les témoins pour Dieu en ce jour-là lui demanderont de juger, et ils auront raison de le faire. Ils adopteront le langage des Psaumes, qu'en général on comprend et on applique si mal aujourd'hui, mais qui sera parfaitement approprié aux circonstances d'alors, Dieu le leur ayant fourni prophétiquement.

Ceci montre qu'après l'enlèvement de l'Église, il y aura un état de choses bien différent de celui d'aujourd'hui. Dieu commencera alors à agir en jugement ; et ceux dont les cœurs seront réellement convertis, qui désireront la gloire de Dieu, seront dans une grande obscurité par comparaison à l'Église. Malgré tout leur témoignage pieux sera intolérable aux puissances du monde, qui verseront leur sang comme de l'eau. Les martyrs crieront à Dieu pour qu'Il intervienne en jugement, et Il les écoutera. Voyez les versets 6:9, 10, 11 : « Et lorsqu'il ouvrit le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient rendu ». Remarquez combien cela concorde avec les deux classes mentionnées au ch. 20:4 : « Je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu ». Notez la réponse. Elles crient à haute voix : « Jusques à quand, ô Souverain, saint et véritable » etc. « Et il leur fut donné à chacun une longue robe blanche ; et il leur fut dit qu'ils se reposassent encore un peu de temps, jusqu'à ce que, et leurs compagnons d'esclavage et leurs frères qui devaient être mis à mort comme eux, fussent au complet » (Apoc. 6:11). Lorsqu'après l'enlèvement de l'Église, les premiers martyrs sont appelés à être mis à mort, il leur est parlé d'une autre classe de martyrs qui, ultérieurement, devra être mise à mort comme eux avant l'achèvement du jugement.

C'est exactement ce que nous trouvons au ch. 20. Il y a *d'abord* ceux qui sont assis sur des trônes, investis du pouvoir royal de juger ; il y a *ensuite* ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu ; et *en troisième lieu*, leurs frères qui, comme il a été dit au ch. 6, n'étaient pas encore au complet. Ces derniers refusèrent d'adorer la bête quand son idolâtrie est apparue au grand jour, etc., et que le choix fut donné d'être mis à mort ou de l'adorer : ils furent fidèles jusqu'à la mort. Ce sont eux qu'on retrouve ici. « Je vis... et ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la bête ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main ». Ainsi l'Apocalypse donne la réponse complète au sujet de ces trois classes. Les 24 anciens correspondent à ceux qui sont assis sur des trônes ; la deuxième classe sont les âmes de ceux qui ont été décapités pour le témoignage de Jésus, etc. selon le ch. 6 ; et la dernière partie du livre nous présente « leurs frères qui devaient être mis à mort comme eux » (Apoc. 6:11), et en vue desquels il leur avait été dit d'attendre. En Apoc. 13:7 nous lisons qu'il fut donné à la bête de faire la guerre aux saints, et de les vaincre.

Il y a plus encore. La dernière moitié du même chapitre 13 contient une autre partie du tableau, et montre comment ces saints en sont venus à être caractérisés en Apoc. 20 comme ceux qui n'ont pas rendu hommage à la Bête ni à son image, et n'ont pas non plus reçu sa marque sur leur front, ni sur leur main. Au v. 14-15 du ch. 13, il est dit que la seconde bête « séduit ceux qui habitent sur la terre, à cause des miracles qu'il lui fut donné de faire devant la bête, disant à ceux qui habitent sur la terre de faire une image à la bête qui a la plaie de l'épée et qui a repris vie. Et il lui fut donné de donner la respiration à l'image de la bête, afin que l'image de la bête parlât même, et qu'elle fît que tous ceux qui ne rendraient pas hommage à l'image de la bête fussent mis à mort ». Ceci concerne très clairement la dernière ou troisième classe. Ceux auxquels se réfèrent le passage 14:12-13 sont probablement les mêmes.

Mais voyez encore ch. 15:2 : « Je vis comme une mer de verre, mêlée de feu, et ceux qui avaient remporté la victoire sur la bête, et sur son image, et sur le nombre de son nom, se tenant sur la mer de verre, et ayant des harpes de Dieu ». L'Apocalypse répond donc pleinement à la question : Qui sont donc ces saints ? Elle nous présente d'abord les saints ressuscités, qui ont été enlevés au ciel, et qui en sortent avec Christ. C'est la raison pour laquelle ils sont vus séparés des deux autres classes. Ils apparaissent tout d'abord assis sur des trônes, parce qu'ils ont déjà été changés à la ressemblance du corps glorieux de Christ. Mais les autres sont vus simplement, jusqu'à ce moment, comme des âmes, et naturellement non glorifiés. L'Écriture parle de corps glorifiés, mais jamais d'âmes glorifiées. L'âme du croyant va pour être avec Christ après la mort ; mais il faut qu'elle soit réunie avec le corps, avant qu'on puisse dire qu'elle est dans une condition glorifiée. Le seul état parfait est celui où nous porterons l'image du céleste (1 Cor. 15:49), lorsque nous serons ressuscités ou changés à la ressemblance de Christ.

Si nous regardons 1 Cor. 15, nous verrons cela tout à fait clairement. Il y est dit : « Le premier homme est [tiré] de la terre, — poussière ; le second homme est [venu] du ciel. Tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont poussière ; et tel qu'est le céleste, tels aussi sont les célestes. Et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. Or je dis ceci, frères, que la chair et le sang ne peuvent pas hériter du royaume de Dieu, et que la corruption non plus n'hérite pas de l'incorruptibilité. Voici, je vous dis un mystère : Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés... et les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corruptible [non pas simplement : « dépouille la corruption », mais] revête l'incorruptibilité, et que ce mortel [non pas simplement « laisse tomber cette enveloppe mortelle », comme on dit, mais] revête l'immortalité. Or quand ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce mortel aura revêtu l'immortalité [évidemment l'état glorifié], alors s'accomplira la parole qui est écrite : La mort a été engloutie en victoire » (1 Cor. 15:47-54). Or, ce n'est point quand un chrétien meurt et déloge pour être avec Christ, que la mort est engloutie en victoire, mais c'est lorsque Christ vient, et que les morts sont ressuscités, et les vivants transmués [=changés]. Ce qui a eu lieu jadis individuellement pour Hénoc et pour Élie, aura lieu à grande échelle à la venue de Christ. Alors tous les saints vivants seront changés, et s'en iront pour être avec le Seigneur, sans passer par la mort. Ceux-ci, ressuscités ou changés, et enlevés au ciel, en reviendront avec Christ, et sont vus ici assis sur des trônes.

Mais qu'advient-il de ces saints de la terre qui sont appelés après que les saints précédents ont été enlevés pour aller à la rencontre du Seigneur ? L'Apocalypse nous montre leurs souffrances pour la justice, et leur mort. Que deviennent-ils après ? L'Église a déjà été ressuscitée et glorifiée, et ces martyrs sont mis à mort avant que le règne de Christ commence. Eux qui ont souffert, doivent-ils donc ne pas régner ? Doivent-ils perdre leurs bénédictions parce qu'ils ont résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché ? C'est impossible. « Je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités... et ils vécurent et régnèrent avec Christ les mille ans ». Ils sont eux aussi ressuscités d'entre les morts, et ils rejoignent les autres déjà glorifiés, et tous règnent ensemble avec Christ dans « le royaume ».

Je pense, mais je ne donne ceci que comme une opinion, que c'est à ce moment-là, ou à peu près, que leur résurrection a lieu. La bête et le faux prophète ont été renversés ; Satan a été jeté dans l'abîme, et le règne millénaire de Christ et de Ses saints ressuscités est maintenant sur le point de commencer. Le Seigneur attend, pour ainsi dire, le tout dernier moment. Il veut qu'aucune âme de Ses saints martyrs ne soit laissée de côté pour jouir de cette récompense spéciale qui est la leur. La bête avait persécuté jusqu'à la fin, et Dieu diffère jusqu'à ce moment-là, afin que tous ceux qui ont souffert avec Christ soient inclus dans le privilège d'être glorifiés avec Lui. Si le récit de la résurrection avait été donné lorsque les saints ressuscités antérieurement ont été transportés au ciel (c'est-à-dire avant Apoc. 4), il aurait pu y avoir doute et anxiété quant au sort de ceux qui devaient souffrir après l'enlèvement de l'Église. On comprend pourquoi c'est ici que nous trouvons cette mention de la résurrection. Dieu avait particulièrement pour but de consoler ceux qui auraient ultérieurement à souffrir et à mourir pour Christ, et de leur faire voir qu'Il ne les oublierait pas. Ils ressuscitent

maintenant pour rejoindre les saints déjà ressuscités, « et ils vécurent et régnèrent avec le Christ les mille ans ». Dieu diffère leur résurrection jusqu'au moment où va commencer le règne de Christ, et alors ceux qui avaient entre temps souffert pour Lui ressuscitent.

### **Ch. 20:5-6 — Le reste des morts, la première résurrection**

« Et le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis. C'est la première résurrection » (20:5).

« Le reste des morts » : de quels morts s'agit-il ? Le commencement du verset 4 comprend, à mon avis, non seulement l'Église, mais aussi les saints de l'Ancien Testament ; c'est-à-dire, tous les saints célestes enlevés pour être avec Christ, quand Il viendra en l'air pour les prendre auprès de Lui. Puis, nous avons eu la première compagnie de martyrs avant que la bête arrive au sommet de sa puissance, et enfin la dernière compagnie de martyrs qui ont refusé de rendre hommage à la bête. Ce sont là les trois classes de saints, maintenant tous en vie et régnant avec Christ. L'expression « le reste des morts » doit donc désigner des méchants morts, car la première résurrection comprenait *tous* les justes morts, et correspond, de fait, à ce que notre Seigneur a appelé « la résurrection des justes » (Luc 14:14), sauf qu'elle est plus détaillée, et sa portée probablement plus vaste. Il y a donc une résurrection spéciale pour les justes, sans que les passages qui en traitent disent un mot des injustes. Il y a aussi une résurrection des injustes ; lorsque l'apôtre Paul parle en Actes 24 devant Félix, il rend témoignage de sa foi en la résurrection, tant des justes que des injustes. Mais quand le Seigneur Jésus Christ cherche à élever la conscience de Ses disciples vers ce qui est bon et a du prix devant Dieu, Il ne met en avant que la résurrection des justes (Luc 14:14).

Mais ce n'est pas tout. Il y avait des gens qui cherchaient à tourner la doctrine de la résurrection en ridicule. Dans une autre occasion, des Sadducéens vinrent à Lui, soulevant une difficulté à l'égard de cette doctrine du fait d'une femme supposée avoir successivement épousé sept frères, tous morts les uns après les autres, et la femme étant morte à son tour la dernière. En la résurrection, demandaient-ils, duquel des sept serait-elle donc la femme ? Le Seigneur fait voir sur-le-champ que la difficulté soulevée provenait de l'ignorance de l'Écriture et de la puissance de Dieu. En la résurrection, on ne se marie pas, ni on n'est donné en mariage, mais on sera comme les anges : c'est-à-dire comme eux sous ce rapport, mais non pas en toutes choses car les saints ressuscités jugeront les anges ; mais semblables à eux en ceci qu'il n'y aura pas de distinction de sexe (on ne se mariera pas ni ne sera donné en mariage). « Et aussi ils ne peuvent plus mourir » (Luc 20:36). Mais Il ajoute : « Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là [ou : dispensation] et à la résurrection d'entre les morts » (Luc 20:35), etc. Ce serait une manière de parler extraordinaire si tous ressuscitaient en même temps ! « Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là ». Ce dernier terme « siècle » ne se réfère pas au monde matériel, mais à une dispensation ou ère particulière, à laquelle ceux qui en sont indignes n'accèdent pas. Pesez bien la force de cette proposition. La résurrection des saints a lieu dans un siècle qui leur est particulier. « Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là [les autres morts ne ressuscitent qu'après] et à la résurrection d'entre les morts ». La résurrection de Christ ne fut pas simplement une résurrection des morts, mais d'entre les morts. Il laissa les autres morts tranquilles dans leurs tombeaux. Quelques-uns des saints qui étaient morts ressuscitèrent avec Lui, ou plutôt ils sortirent de leurs sépulcres après Sa résurrection ; mais la grande masse des morts ne fut affectée en rien par la résurrection de Christ. Il en sera de même, en principe, pour la résurrection des saints : ce doit être une résurrection *d'entre* les morts. Le reste des morts doit ressusciter à une autre époque : mais ceux qui en sont estimés dignes, auront part à ce siècle-là, et à la résurrection *d'entre* les morts. Ils ne mourront plus jamais. Dieu pouvait-il montrer d'une manière plus forte que par ce langage, qu'il y aurait une résurrection de Ses saints à part de celle des autres hommes, et antérieure à la leur ?

Comparez aussi le langage de l'apôtre Paul en Phil. 3:11 : « Si, en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts ». Certes les versions ordinaires disent « à la résurrection *des* morts », mais je n'hésite pas à dire que c'est une erreur complète. Le véritable et

unique sens du verset, d'après les meilleures autorités, est, « Si, en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection *d'entre* les morts ». Ce changement peut sembler mineur à quelques-uns, mais si nous tenons à connaître la pensée de Dieu, cela fait une lourde différence. En effet, dès l'instant où on lit « la résurrection *d'entre* les morts », cela implique que les autres morts restent dans leurs sépulcres, et qu'il y a une résurrection qui n'est pas commune à tous les hommes, bons et méchants, mais qui est seulement le partage des bien-aimés de Dieu. L'apôtre estimait cette résurrection si brillante et si heureuse qu'il dit en effet : « Je ne me mets pas en peine des souffrances et des troubles que je puis rencontrer, quel que soit la route — pourvu seulement que je me trouve là ; c'est ce que j'attends et ce que je désire, coûte que coûte ». Car quand il disait : « si en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection », il n'entendait pas exprimer l'ombre d'un doute quant au fait d'avoir part à la première résurrection, mais plutôt, il attachait au prix une valeur telle qu'il ne se souciait pas de ce que serait le chemin de souffrances du chemin qui le menait au but.

Maintenant, reportons sur l'Apocalypse la lumière qui jaillit de ce passage. L'expression « le reste des morts » fait allusion aux méchants morts. On avait sous les yeux la résurrection de tous les saints délogés jusqu'à la manifestation du royaume. « Mais », ajoute le prophète, « le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis » (20:5). Ce passage n'offre pas de réelle difficulté ; mais les gens ont leurs propres pensées, leurs opinions, avec lesquelles ils n'arrivent pas à faire cadrer l'Écriture, alors que tout est aussi clair que Dieu pouvait le faire. « C'est là la première résurrection. Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection » (20:6). Quelle admirable harmonie entre cette parole et ce que le Seigneur avait dit aux Sadducéens, « ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection *d'entre* les morts ! », et aussi avec l'apôtre Paul : « Si, en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection *d'entre* les morts » (Phil. 3:11).

« Sur eux, la seconde mort n'a point de pouvoir ». Remarquez une fois de plus, la force des paroles du Seigneur dans l'Évangile : « Car aussi ils ne peuvent plus mourir » (Luc 20:36). Quant à ceux qui sont laissés dans les sépulcres pour ne ressusciter qu'après les mille ans, ils sont destinés à mourir d'une autre mort bien malheureuse — la seconde mort. C'est de cette mort-là que doivent mourir tous ceux qui n'auront pas eu part à la première résurrection. Leur mort sera la seconde mort — l'extinction de toute espérance de bénédiction, quand tout le reste est béni dans le ciel et sur la terre, et qu'ils resteront perpétuellement sous la colère de Dieu. Ils sont jetés dans l'étang de feu. Mais pour ceux qui ont part à la première résurrection, « ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ, et ils régneront avec lui mille ans » ; après quoi ils régneront en vie par Lui (Rom. 5:17) aux siècles des siècles.

### **Résumé sur Ch. 20:4-6**

Les trois derniers versets que nous venons de considérer, forment une sorte de parenthèse dans le chapitre, quelque chose d'analogue à ce que nous avons vu au ch. 12. En effet il y a là une insertion décrivant la guerre dans le ciel et ce qui en résultera : Satan chassé et précipité ; puis l'histoire à laquelle il a été fait allusion auparavant (12:6) reprend au verset 12:13. Ici il y a quelque chose de semblable, car le verset 20:7 continue l'histoire précédemment commencée, et fait suite au verset 20:3. Nous y avons trouvé Satan lié pour mille ans, et la cessation temporaire de sa puissance de séduction des nations qui les entraînait à la révolte contre Dieu. Il est ajouté, qu'après cela il faut qu'il soit délié pour un peu de temps.

### **Ch. 20:7-10 — Les mille ans de règne et leur fin**

Le verset 7 nous présente par anticipation le récit du relâchement de Satan de sa prison et ses effets.

« Et quand les mille ans seront accomplis, Satan sera délié de sa prison ; et il sortira pour égarer les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, pour les assembler pour le combat, eux dont le nombre est comme le sable de la mer » (20:7-8)

Les versets 4 à 6 forment évidemment une parenthèse, importante sans doute, mais une parenthèse quand même, et ils ne font point partie du fil de l'histoire qui est repris ici. Une des raisons pour lesquelles cette parenthèse est ainsi située, c'est peut-être qu'elle fait voir que durant cette période où Satan est lié, il y a le côté béni (non pas seulement le mal réprimé), mais Christ et Ses saints régnant *sur et au-dessus de* la terre. Il n'est jamais dit que nous régnerons *dessus* la terre.

À propos d'Apoc. 5:10, j'ai déjà montré que le Texte Reçu, qui comporte cette idée, est quelque peu inexact, et que le véritable objet de la pensée de l'Esprit de Dieu n'est pas le lieu où les saints de Dieu habiteront alors, mais plutôt la sphère de leur règne. « Ils régneront sur (= au-dessus de) la terre ». Ce changement a de l'importance, non pas tant comme fait isolé, mais parce que cela se rattache à tout l'ensemble de la vérité, où l'on voit que les saints célestes ne doivent jamais se trouver mêlés aux gens sur la terre. La promesse d'avoir le premier rang dans la bénédiction terrestre appartient à Israël, et ce serait donc une confusion extrême, si les saints célestes et glorifiés se trouvaient mélangés aux hommes encore dans leurs corps naturels dans ce monde. De fait, une des plus fortes objections que bien des chrétiens font au règne de Christ sur la terre, a pour base l'idée que le pré-millénarisme suppose que les saints glorifiés doivent être mêlés aux gens vivants alors ici-bas. Or ceci est une grande erreur.

L'Église aura sa gloire propre ; mais il y aura en même temps deux ordres ou sphères de bénédiction, l'un d'un caractère plus élevé que l'autre. Toutes les choses qui sont dans les cieux seront réunies sous l'autorité de Christ ; et en outre, dans le même temps, toutes les choses qui sont sur la terre seront sous le même gouvernement. Tel est le caractère spécial du millénium. Il y aura en haut la portion céleste, et en bas la portion terrestre, les deux reliées ensemble, mais non pas confondues. Éph. 1:10 l'enseigne nettement quand l'apôtre dit que le mystère de la volonté de Dieu nous a été donné à connaître selon Son bon plaisir, lequel Il s'est proposé en Lui-même pour l'administration de la plénitude des temps, pour réunir en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux, que celles qui sont sur la terre. Je n'ignore pas que beaucoup pensent qu'il s'agit là de la dispensation actuelle de l'évangile ; mais c'est sans fondement. L'Église n'est pas un rassemblement de toutes les nations, mais au contraire un corps élu tiré d'entre elles toutes. Elle n'a jamais été ni ne sera jamais un rassemblement en un de toutes les nations, peuples, tribus, et langues. En outre, ce verset parle d'un rassemblement de toutes choses. Il existe un rassemblement des enfants de Dieu, car Christ est mort pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés (Jean 11), mais ici il est question de choses, et non de personnes. Quand l'administration glorieuse dont l'apôtre parle sera arrivée, toutes choses seront placées sous l'autorité de Christ. En droit, Christ a bien toutes choses sous Son autorité déjà maintenant, mais non pas comme un fait réalisé et manifesté.

Daniel ne dit pas que tout doit être mis sous l'autorité du Fils de l'Homme, et le Saint Esprit ne révèle pas ce secret de la volonté de Dieu dans l'Ancien Testament : il y est parlé de la grandeur du royaume sous tous les cieux. Mais le Nouveau Testament nous en dit davantage : il nous apprend qu'au moment même où toutes les choses qui sont sur la terre seront mises sous le gouvernement de Christ, toutes les choses qui sont dans les cieux y seront mises aussi. Et ce ne sera pas simplement de manière providentielle, comme maintenant, mais personnellement et directement. Naturellement le Seigneur est au-dessus de Satan, le dieu et le prince du monde actuel. Le Seigneur agit maintenant par Sa providence, et en outre, Il a pleinement et personnellement droit à toute gloire, céleste et terrestre. Mais le temps, où Il fera valoir ce droit, et où Il prendra toutes choses en mains est encore futur. S'Il l'avait pris aujourd'hui d'une manière directe, toute méchanceté serait réprimée ; personne ne pourrait pécher sans faire l'objet du jugement ; et on ne verrait pas non plus la justice souffrir, ni l'iniquité prospérer. Tout cela prouve que, dans le sens plein et réel du mot, le Seigneur Jésus Christ ne règne pas encore, même si la foi le tient pour vrai. Voyez par exemple le

Psaume 97 : « L'Éternel règne ». On cite cette parole comme si elle s'appliquait au temps où le Saint Esprit la faisait écrire, ou au temps actuel, mais ce qui suit dans le psaume réfute cette manière de voir, parce que, lorsque l'Éternel régnera au sens de ce Psaume, la terre se réjouira, etc. Tandis que nous savons parfaitement par Rom. 8, sans parler de l'expérience journalière, que la terre soupire dans la misère, et que toute la création est en travail jusqu'à maintenant, ce qui est tout le contraire de se réjouir. Mais quand les Psaumes recevront leur plein accomplissement, toute la création sera délivrée et tressaillira d'allégresse sous le règne de l'Éternel. Certes, la foi peut dire que l'Éternel règne aujourd'hui ; mais Il n'exerce pas encore Son pouvoir royal sur la terre.

Quand Christ viendra dans Son royaume, tous les adversaires devront être renversés, et par conséquent il devra y avoir le jugement. La bête et le faux prophète sont d'abord mis de côté, selon le ch. 19, et alors vient le règne. Et bien que tous ne soient pas convertis, pécher ouvertement ne sera pas toléré. L'obéissance pourra être « feinte », et c'est ce que fera une grande partie des gens sur la terre, mais ce sera quand même de l'obéissance en quelque sorte, même de la part des « fils de l'étranger » (Ps. 18:44). Tel sera le caractère du règne millénaire. Cela ne veut pas dire qu'il n'y aura pas de mal à cette époque, mais que le mal sera supprimé par la présence du Seigneur ; ce sera un temps où la gloire céleste sera en relation directe avec la terre délivrée et joyeuse ; un temps où le peuple terrestre sera restauré dans son propre pays, converti, et confessant le Béni crucifié par leurs pères. Les circonstances auxquelles je fais allusion sont décrites, au moins pour ce qui concerne la terre, en Zacharie 12 à 14. Au dernier chapitre, l'Éternel est « roi sur toute la terre : en ce jour-là il n'y aura qu'un seul Éternel, et son nom sera un » (Zach. 14:9). Voilà précisément le millénium. Toutes les nations monteront pour reconnaître l'Éternel : si l'une s'y refuse, elle sera châtiée. L'Esprit de Dieu signale d'une façon particulière le châtiment dont seront frappées les nations qui ne monteront point pour célébrer la fête des tabernacles : la pluie sera retenue. En Égypte, où on ne se ressentirait pas une privation pareille (la terre ayant d'autres sources de fertilité), la punition sera d'une autre nature (\*), ce sera « la plaie dont l'Éternel frappera les nations », etc. La prophétie nous montre donc clairement la gloire terrestre sous le règne de gloire du Seigneur.

(\*) note Biblique : cette interprétation n'est pas supportée par la traduction JND.

Éphésiens 1 ne fait pas simplement ressortir la gloire céleste, mais la réunion sous Christ tant des choses qui sont dans les cieux, que de celles qui sont sur la terre. Cela ne veut pas dire qu'elles doivent être toutes ramenées au même niveau, mais que tout doit être réuni pour faire partie d'un seul et même système, ayant un seul et même chef au-dessus de tout, à savoir Christ. Mais l'Église n'est incluse dans aucune de ces choses. Nous ne sommes confondus ni avec les choses terrestres ni avec les choses célestes ; au contraire, il est dit de nous qu'en Christ nous avons reçu un héritage sur toutes choses. L'Église ne doit pas être seulement un peuple glorieux sur lequel Christ va régner. Nous sommes héritiers de Dieu, et co-héritiers de Christ — non pas simplement héritiers *sous* Christ, mais *avec* Lui — selon le type béni donné au tout commencement de l'histoire de l'homme, quand Adam avait la gloire d'être chef sur le monde d'ici-bas et que sa femme partageait la domination en vertu de son union avec lui. L'Église est l'Ève spirituelle du Seigneur Jésus, l'épouse du dernier Adam. Ceci peut expliquer un peu la force des expressions d'Éph. 1:10, 23, et nous montre l'importance du jour que nous contemplons en Apoc. 20. Car « les mille ans » correspondent à cette même période, quand l'administration sera dans les mains du Seigneur Jésus, Celui qui sera exalté et manifesté comme Chef sur toutes choses, et que l'Église partagera tout avec Lui.

Encore une autre remarque : seul le Nouveau Testament nous déclare la période du règne, et en précise la durée comme devant être de mille ans. Presque toute la prophétie s'y rapporte, mais ce n'est qu'ici que nous apprenons ses limites, et sa relation avec l'état éternel qui lui succède.

En un sens, Christ régnera pour toujours, et les saints aussi. C'est ce qui est établi doctrinalement, indépendamment du temps, par exemple en Rom. 5:17, où il est dit : « Ceux qui... régneront en vie par un seul, Jésus Christ ». Cette parole ne se rapporte pas particulièrement au règne millénaire, qui n'est qu'une partie du privilège de régner en vie par le Christ Jésus. Notre vie en Christ étant une vie éternelle, elle implique, selon moi, que, dans un certain sens aussi important que réel, il y aura une



manière de régner avec Christ bénie et glorieuse, qui durera éternellement. Mais, d'un autre côté, quand nous entendons parler d'un royaume donné à Christ, que Christ remet avant la fin à Dieu le Père (1 Cor. 15:24), ce règne spécial pour un temps limité a aussi une portée sur les saints célestes. Naturellement la gloire proprement divine de Christ est distincte de ces gloires-là, et ne peut être communiquée à personne. Mais Dieu a parlé d'une récompense spéciale — la récompense des souffrances pour Christ : « Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec Lui » (2 Tim. 2:12) ; « si du moins, nous souffrons avec Lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui » (Rom. 8:17). Tout cela a trait au règne millénaire. Christ sera alors publiquement exalté dans le monde, au lieu même où Il fut méprisé et rejeté. Les saints seront publiquement exaltés avec Christ sur la scène même de leur opprobre et de leur douleur, là où ils ont suivi Christ d'un pas faible et chancelant sans doute, mais où ils sont restés attachés au nom de Jésus malgré les dommages et l'opprobre. Mais outre ces récompenses spéciales, il y a la gloire, la bénédiction, et la joie qui ne passeront jamais.

Le millénium sera un temps où bien des âmes seront amenées à la connaissance du Seigneur. Ce sera la grande moisson de la bénédiction, le temps célébré avec tant de ravissement dans les Psaumes et les Prophètes, où la connaissance de l'Éternel couvrira la terre comme les eaux couvrent le fond de la mer (És 11:9 ; Hab. 2:14). Ceci n'implique pas nécessairement que tous ceux qui connaîtront la gloire de l'Éternel, connaîtront aussi Sa grâce, et seront convertis. Néanmoins, beaucoup seront amenés au Seigneur. Mais il sera aussi donné en ce même temps une vraie et réelle connaissance de Dieu, car le Saint Esprit sera répandu d'en haut d'une manière spéciale, dont le jour de la Pentecôte ne fut, comparativement, que comme la pluie de la première saison, tandis que ce sera alors comme la pluie de la dernière saison. La Pentecôte fut la figure anticipée de la plénitude de bénédiction future, plus grande au moins en étendue, qui sera réalisée dans le millénium.

Or, les saints de « ce jour-là » ne connaîtront jamais la souffrance comme un privilège, ils ne sauront jamais ce que c'est que suivre Christ dans l'opprobre, et qu'être rejeté avec Lui. En conséquence, ils ne régneront pas dans le royaume. Tous les saints depuis le commencement et jusqu'au millénium, auront plus ou moins souffert avec Christ. L'Église ayant connu par excellence la communion de Ses souffrances, aura une gloire toute spéciale. Les saints qui seront amenés après le commencement du millénium, n'auront jamais connu les souffrances de Christ : ils ne partageront pas le royaume. Les saints antérieurs au millénium seront introduits dans la scène de gloire, et ils seront changés parce que la corruption ne peut jamais hériter de l'incorruptibilité (1 Cor. 15:50). C'est pourquoi, quand ils sont introduits là où Dieu fait toutes choses nouvelles, ils portent sans le moindre doute la ressemblance de Christ, parce qu'ils font partie de la famille du dernier Adam ; et comme ils sont en relation avec Christ, et qu'ils ont Sa vie, cette vie aura libre cours tant pour le corps que pour l'âme : ils seront changés à Sa ressemblance. Il est vrai qu'en ce qui concerne les saints de la période millénaire, nous n'avons pas de déclaration positive sur le moment où ce changement aura lieu. Toutefois, nous pouvons, ce me semble, déduire de principes généraux, que ce sera dans l'intervalle qui s'écoule après la fin du millénium, et avant l'apparition des nouveaux cieux et de la terre nouvelle avec leurs bienheureux habitants. Mais ce silence de l'Écriture a donné occasion à ce que quelques-uns se laissent entraîner par l'idée étrange que les saints de la période millénaire resteront dans leur corps naturel, se mariant et donnant en mariage durant toute l'éternité ! Une pareille idée ne trouve aucune espèce de fondement dans la parole de Dieu. On l'a déduite de l'idée qu'il fallait toujours interpréter les expressions « aux siècles des siècles », « à toujours », « éternellement » (« pour toujours et toujours » dans la version anglaise autorisée) comme si elles devaient, nécessairement et dans tous les cas, signifier l'éternité. Or, dans certains passages, c'est bien là la signification, mais dans d'autres, non.

Si Dieu parle d'un état de choses terrestre en se servant des expressions « règne éternel », « régner à toujours » comme en Dan. 7 et Luc 1, on ne saurait les prendre dans un sens absolu. La portée des mots doit être limitée par le sujet dont Dieu parle. C'est ainsi que, dans les choses humaines, si un homme achète une maison « pour toujours », cela ne veut pas dire qu'il l'achète pour toute l'éternité, mais aussi longtemps que le monde existera sous sa forme actuelle et dans sa

manière actuelle ; son droit subsiste aussi longtemps que la terre elle-même, en tant que laissée entre les mains de l'homme. C'est dans le même sens que Dieu se sert de l'expression « aux siècles des siècles » (à toujours, éternellement) en parlant des choses et des peuples de la terre. Seulement, l'expression est beaucoup plus forte que dans les transactions humaines ordinaires, car une révolution peut désavouer ou détruire tous les actes de transmissions de droits, tandis que le royaume de Christ devant lequel toute autorité contraire doit s'incliner et disparaître, garantira assurément à Israël l'accomplissement de toutes les promesses de Dieu. L'expression « régner sur la maison de Jacob » ne peut donc qu'être modifiée par cette idée-ci : aussi longtemps que la maison de Jacob existe comme telle. Mais quand l'expression est en rapport avec les nouveaux cieux et la nouvelle terre dans le plein sens de ces termes, on ne trouve plus Israël dans son existence nationale : de telles distinctions terrestres s'effacent quand les hommes ressuscitent d'entre les morts ou sont transmués. Quand il s'agit de vie éternelle, ou de châtement éternel, il nous faut prendre ces expressions au sens le plus large, parce que ces choses ne se rapportent pas à la terre : elles appartiennent à l'état de résurrection. Appliquées aux choses terrestres, ces expressions sont à prendre en un sens restreint, mais appliquées aux choses hors de ce monde, il faut les prendre de manière absolue dans toute leur étendue. Ainsi en Dan. 7:27, il est dit que « le royaume sous tous les cieux », qui est donné au peuple des saints du Souverain, est un royaume éternel. C'est là, je pense, la même période que celle qui est appelée ici les mille ans.

Dans le Nouveau Testament, le Saint Esprit nous donne le développement complet de toutes les voies de Dieu, et nous fait voir que ce qui peut avoir semblé aux saints de l'Ancien Testament être un état de choses absolument éternel, est limité et modifié par des révélations ultérieures qui nous y révèlent, pour ainsi dire, deux stades au lieu d'un. Ainsi, le royaume terrestre dont parle Daniel doit être « éternel » dans ce sens qu'il ne sortira jamais de la domination de Christ, ne Lui sera jamais retiré et ne sera jamais donné à un autre (comme les empires précédents ont été retirés à leurs chefs respectifs), mais il restera en Ses mains, et dans les mains des saints des lieux très-hauts aussi longtemps que Dieu aura un royaume terrestre. Lorsque l'état de choses terrestre prend fin, et que le royaume est remis, le règne de Christ se poursuit éternellement, quoique d'une autre manière, car dans l'état éternel il ne sera évidemment plus question de peuples, de nations, et de langues qui Le servent.

Ce chapitre passe rapidement sur l'état millénaire, pour ce qui concerne les hommes sur la terre. Si on désire considérer la partie terrestre des mille ans, c'est à l'Ancien Testament qu'il faut recourir. Là il en est parlé constamment comme de « ce jour » ou « ce jour-là » — le jour où les Gentils seront introduits et bénis, où le nom de Dieu sera exalté, où tout état de guerre ou de lutte aura disparu. C'est le jour où le désert se réjouira et fleurira comme le jardin d'Eden (És. 35:1), et où les rachetés de l'Éternel viendront à Sion avec chant de triomphe et une joie éternelle sera sur leur tête, et où le chagrin et le gémissent s'enfuient (És. 35:10). Voilà des descriptions que le Saint Esprit donne sur cette période bénie du royaume. Beaucoup ont été enclins à prendre ces tableaux prophétiques du millénium au sens figuré ; mais il faut accepter que ces images soient beaucoup plus pleinement accomplies qu'on ne le suppose. Autrement dit, je vois dans les récits ardents des prophéties de l'Ancien Testament touchant le millénium, des emblèmes de bénédictions riches et abondantes qui doivent se répandre réellement sur la terre. Sans doute ces figures peuvent aussi avoir une sorte de signification spirituelle ; mais tout en l'admettant, nous n'enlevons point aux mots leur sens simple et naturel. Ainsi, par exemple, l'Écriture parle du loup et de l'agneau, et d'autres animaux qui aujourd'hui se dévorent les uns les autres, et qui vivront alors ensemble en paix. Rien n'empêche de faire une application figurée de ces termes et de s'en servir pour décrire ce qui sera moralement vrai des hommes — quoique, pour ce qui me concerne, je ne croie pas que ce soit là leur portée réelle.

Car pourquoi Dieu ne ramènerait-il pas les créatures qu'Il a faites, et auxquelles il porte beaucoup plus d'intérêt qu'on ne pense, à une condition au moins aussi bonne que celle dans laquelle elles furent créées ? Pourquoi Dieu ne supprimerait-il pas toutes les fâcheuses conséquences amenées par le péché, physiquement aussi bien que moralement ? Car les effets du péché d'Adam se sont étendus

bien au-delà de sa propre race : tout ce qui avait été placé sous sa domination est tombé dans le désordre et la ruine. Et il ne s'agit pas d'une notion imaginaire de la ruine, ni d'une présentation fantaisiste de la prophétie de l'Ancien Testament. C'est la doctrine établie clairement et positivement en Rom. 8. Il est écrit là que « la création a été assujettie à la vanité, non de sa volonté, mais à cause de celui qui l'a assujettie », ce qui est une allusion claire à la chute de celui qui avait été établi sur la création : il est tombé, et la création étant assujettie à Adam, est tombée en même temps. C'est lui qui l'a assujettie à la vanité ; la misère et la mort entrèrent par lui. Car il n'y a pas de raison pour supposer que la mort ait régné sur la création purement animale du monde adamique, pas plus que sur l'homme, si le péché ne fût pas entré. Je sais que les savants de ce monde parlent souvent de restes fossiles montrant la mort d'animaux avant la création de l'homme. Je n'entre pas dans de telles études, mais je dirai seulement que sous Adam il n'y avait pas le même état de choses. En supposant que les faits signalés par les géologues, et ce qu'ils en déduisent soient sérieux, comme l'Écriture garde un silence absolu à l'égard des créatures vivantes qui ont pu avoir été formées et détruites sur la terre avant qu'Adam fût créé, je désire faire de même dans l'explication de l'Écriture. Ce sont des questions sans importance morale, et le chrétien n'a donc pas à s'en mêler. Mais j'ajoute que ces théories, si elles sont vraies, ne contredisent pas le moins du monde l'Écriture. Car il n'existe aucune trace d'homme en rapport avec l'état de choses antérieur à Adam, et l'Écriture le passe sous silence, ayant hâte d'arriver à ce qui se rattache directement à lui. Dès que la race humaine commence sur la terre, les actions morales de Dieu se développent progressivement. Mais l'homme est bientôt tombé, et alors la création a été dégradée par la chute de son chef. La mort, pour ce qui est du monde adamique, est entrée par la désobéissance d'Adam — la mort directement quant aux hommes, et comme conséquence, ses ravages se sont étendus à toute la création vivante inférieure.

Quand le second Homme, exalté au-dessus des cieux, reviendra, Il n'aura pas simplement une domination comme celle que possédait le premier Adam. Toutes choses dans les cieux et sur la terre seront soumises à Son glorieux pouvoir : il n'y aura pas un lieu, pas une créature de tout l'univers de Dieu qui n'éprouvera les effets de cette puissance glorieuse par laquelle Il s'assujettira même toutes choses. Ainsi, si l'homme est tombé autrefois, introduisant le péché, la mort et la misère, et si tous les efforts de sa race pour remédier au mal, au-dehors et au-dedans, n'ont été que des palliatifs et non un véritable remède, le Seigneur Jésus sera le bon, le souverain, le tout-puissant Médecin qui guérira tous les maux et toutes les souffrances de la création. Et Dieu aussi aura de la joie — Sa propre joie — en soulageant toute la misère amenée par le péché, conformément à Son estimation de la valeur de Son Fils. Et si, jusques alors, tout n'a fait que remplir la coupe de malheur pour l'homme, quel temps béni ne sera-ce pas quand Dieu renversera le cours de l'histoire, et que Son propre Fils remplira le trône de Ses gloires céleste et terrestre, sans plus subir ni rejet ni mépris ! Quel temps quand la méchanceté sera déracinée, et la justice exaltée à toujours, non pas simplement par puissance et par gloire, mais par Celui qui a d'abord porté en grâce toutes les douleurs, et a souffert sur la croix les conséquences de toute la méchanceté, selon la parfaite sainteté de Dieu ! Quelle douceur aussi dans la pensée que Dieu fera voir là qu'il n'y a pas un mal, pas une dégradation, pas une angoisse, pour lesquels Il n'ait pas une réponse appropriée et glorieuse en Son Fils et par Son Fils ! Car Il déploiera alors toute Sa puissance pour glorifier Son Fils en présence de toute chair, de ceux-là mêmes qui envoyèrent après Lui ce message : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ». Mais lorsque ce Fils béni reviendra après avoir reçu le royaume (Luc 19:12-15), et qu'Il régnera comme le Fils de l'Homme ressuscité et exalté, toute la création éprouvera les effets bienheureux de la suprématie et du gouvernement du Seigneur.

Le Seigneur veut exalter Israël sur la terre ; et eux qui ont été si particulièrement Ses ennemis acharnés, Il veut leur faire entonner le cantique de louange avec leur Messie qu'ils ont rejeté autrefois, mais qui est désormais au milieu de la congrégation. C'est alors qu'ils reprendront le psaume 100, le psaume d'actions de grâces, et ils inviteront tous les pays à venir célébrer l'Éternel, et même à entrer dans Ses parvis avec louange. Quel contraste avec tout ce qui s'est passé, se passe encore ! Quelle différence par rapport à la haine que les Juifs ont toujours montrée au moindre message de grâce adressé aux Gentils ! Quand Paul en effet, leur raconte comment le Seigneur lui

avait dit pendant sa prière au temple à Jérusalem : « Va, car je t'enverrai au loin vers les nations » — ils l'écoutèrent jusqu'à ce mot ; mais c'était plus que leur cœur orgueilleux ne pouvait supporter, aussi élevèrent-ils leur voix, disant : « Ôte de la terre un pareil homme, car il n'aurait pas dû vivre ». Mais combien la grâce aura changé et élargi les cœurs étroits d'Israël, quand ils iront eux-mêmes porter les invitations de miséricorde aux Gentils qui les ont insultés dans toutes leurs pérégrinations fatigantes sur la terre, et qui ont foulé aux pieds Jérusalem durant tout le temps assigné par Dieu !

Les Juifs, comme Caïn, ont sur eux la marque du Seigneur, afin qu'ils ne s'éteignent pas entièrement, malgré leur culpabilité de meurtre. Mais le Seigneur leur donnera la repentance au dernier jour, et dès lors ils seront les hérauts appropriés et bénis de Sa grâce jusqu'aux bouts de la terre.

Ce temps de bénédiction sous le Messie est ce qu'on trouve si souvent et avec tant de détails dans l'Ancien Testament. Les évangiles aussi, débutent avec de telles espérances chez les saints juifs. Mais une nouvelle mesure de lumière s'est mise à rayonner à mesure que le rejet de Christ devenait plus marqué, jusqu'à ce que, la rédemption étant accomplie, le Saint Esprit fut envoyé du ciel, et manifesta pleinement les pensées de Dieu. C'est alors que la distinction entre le royaume et l'état éternel fut clairement établie (1 Cor. 15:24-28). Il fut montré que le règne terrestre de Christ qui, selon l'Ancien Testament, pouvait paraître illimité dans le temps, aura en réalité un terme quand Il aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance.

Beaucoup de personnes croient que l'état de choses du millénium va s'installer progressivement par la prédication de l'Évangile, et par d'autres moyens d'action actuellement à l'œuvre. Sans doute, ils s'attendent à Dieu pour les bénir davantage, car probablement qu'aucun chrétien ne voudrait affirmer que les apparences actuelles justifient l'attente d'un temps tel que le millénium. Mais ils pensent que s'il y avait un nombre plus considérable de serviteurs de Dieu, et s'il plaisait à Dieu de bénir partout Sa Parole pour la conversion des multitudes, et si, parmi ceux qui aiment le nom de Christ, il y avait davantage et généralement un esprit d'amour, d'union, et de dévouement, le résultat effectif et immédiat en serait le règne de Christ sur la terre.

Alors je voudrais demander : comment sait-on qu'il doit y avoir un millénium ? Vous répondez : par la parole de Dieu. Et comment le millénium va-t-il être amené ? L'humilité devrait répondre : cela aussi, il faut l'apprendre par la parole de Dieu. Nous reconnaissons tous que la terre doit être remplie de la connaissance de l'Éternel comme les eaux couvrent le fond de la mer. Comment cela se fera-t-il ? Il est remarquable que justement dans ce passage où ces paroles se trouvent (És. 11:9), le Saint Esprit indique que le jugement doit précéder le temps de bénédiction (voir És. 11:4). Nous y apprenons que la diffusion universelle de la connaissance de l'Éternel fait suite à Son intervention par laquelle Il aura frappé la terre par la verge de sa bouche, et aura fait mourir le méchant par le souffle de ses lèvres — ce qui est justement le passage que, en 2 Thes. 2:8, l'apôtre Paul applique à la destruction de l'antichrist, l'homme de péché. Le Seigneur le consumera par le souffle de Sa bouche et l'anéantira par l'apparition de Sa venue.

Il est donc parfaitement vrai et reconnu, qu'il doit y avoir un temps millénaire de bénédiction sur la terre ; et quant à la manière dont ce temps doit être amené, voici la réponse : le même passage de l'Écriture qui nous révèle ce changement béni, nous déclare que c'est le Seigneur qui l'amène à Sa venue en frappant le méchant ; en d'autres termes, c'est par le jugement qu'il est amené, et non point par la prédication de l'évangile. L'évangile est de toute importance pour appeler les âmes de la terre au ciel ; mais ce n'est pas le moyen d'agir sur le monde entier et de le remplir de bénédiction. L'évangile est le moyen de rassembler l'église hors du monde vers Christ. Lorsque le jugement aura eu tout son cours, le Seigneur enverra Ses serviteurs. Le Seigneur prononcera la parole, et grande sera la foule de ceux qui la publieront (Ps. 68:11). « De Sion sortira la loi, et de Jérusalem, la parole de l'Éternel » (És 2:3). La dispensation actuelle est une dispensation de rassemblement en séparation d'avec le monde. L'évangile doit être prêché à tous, mais non pas avec le vain espoir que tous finiront par le croire. Aussi le Seigneur en Marc 16, tout en commandant à Ses disciples d'aller par tout le

monde, et de prêcher l'évangile à toute créature, prend-Il soin d'ajouter : « Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé ! et celui qui n'aura pas cru sera condamné ». Il les prépare à un accueil individuel et partiel. Ainsi ils ne devraient pas être abattus s'ils ne trouvaient que quelques personnes ici et là qui recevraient la parole de vie. Peut-être n'y aurait-il qu'un Denis, l'Aréopagite, et qu'une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux. Et qu'étaient ces quelques personnes par rapport aux foules qui entendirent l'apôtre sur la colline de Mars ? Ce fut un sujet de joie et de reconnaissance d'apprendre que quelque âme avait cru à la vie éternelle, car c'est ainsi que Dieu préserve ses serviteurs de l'abattement. Il est bon de savoir que tous ne vont pas recevoir l'évangile, mais que Dieu poursuit l'accomplissement de Ses desseins. C'est pourquoi, quand le Seigneur bénit la parole, et réveille çà et là la conscience d'un pauvre pécheur, il y a lieu de se réjouir.

Mais nous savons que globalement le mal croîtra, et « les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, séduisant et étant séduits » (2 Tim. 2:13). Comment cela serait-il possible si la bénédiction millénaire doit être le résultat de l'œuvre d'évangélisation à laquelle travaillent aujourd'hui les chrétiens ? Mais le Seigneur doit frapper la terre de la verge de sa bouche et faire mourir le méchant par le souffle de ses lèvres, dont il est dit qu'il est comme un torrent de soufre ! (És. 30:33). Est-ce là l'évangile ? C'est justement tout le contraire — une figure d'un jugement destructeur. L'évangile délivre de Topheth, mais le jugement du Seigneur y précipite de manière irrévocable. C'est donc clairement un jugement qui procède de la main de Dieu lui-même, et non point un jugement exécuté par l'homme, et encore bien moins par l'Église. Ce n'est pas l'affaire de l'Église de précipiter dans Topheth. Aucune puissance sinon celle de Dieu, ne peut livrer à l'enfer.

Mais il y a une autre chose qui caractérise le millénium : Satan est lié dans l'abîme. L'Église peut-elle lier Satan ? Quelqu'un affirmera-t-il que des hommes sont absolument capables d'empêcher Satan de séduire le monde ? Or tant qu'il n'est pas lié, il ne saurait y avoir de bénédiction universelle pour le monde ; et tout chrétien est obligé de reconnaître que Dieu seul peut lier ou briser Satan. Il peut bien se servir d'un ange, ou s'associer les saints, selon Rom. 16:20 : « Le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous vos pieds ». Car l'Église est unie à Christ, et elle sera alors effectivement avec Lui qui, en tant que semence de la femme, va briser la tête du serpent ; mais la puissance est en Christ, et non pas dans l'Église. Quand ce jour de jugement sera venu, Christ abattra tous les adversaires, ainsi qu'il est dit : « Il frappera les nations, et les paîtra avec une verge de fer » (Apoc. 19:15) ; et nous ferons de même en vertu de notre association avec Christ (Apoc. 2:26-27) ; et dans le règne de paix (Apoc. 20:4, 6), nous Lui serons encore associés. C'est par l'Église dans sa condition céleste, et non pas pendant que nous sommes sur la terre, que Satan sera ainsi brisé.

Mais il est parfaitement clair, d'un autre côté, que le millénium n'est pas exclusivement le règne des saints glorifiés ; la terre comme telle, avec ses habitants, sera introduite dans la délivrance et la bénédiction. C'est ce que nous voyons en Éph. 1:10, où se trouve la vraie clé du caractère de cette période merveilleuse — l'union de la gloire céleste et de la gloire terrestre sous une seule et même Tête, en qui, nous aussi, le corps, nous avons été faits héritiers. Il y aura sur la terre les Juifs et les Gentils, bénis comme tels dans leurs corps naturels, et sujets du royaume, tandis que les saints glorifiés seront les instruments de la bénédiction pour la terre.

Maintenant la terre est misérable, et les hommes ne savent guère à quel point ils sont devenus des rebelles par le péché. Mais outre cela, il y a un ennemi invisible, un adversaire sombre et infatigable de Dieu et de l'homme, qui a à ses ordres des armées de mauvais anges (Apoc. 12) dont il se sert comme instruments de sa séduction. Tout cela passera ; et ces mêmes scènes remplies maintenant de mauvais esprits, les lieux célestes (non pas, bien sûr, le lieu où Dieu habite dans la gloire inaccessible, mais les lieux inférieurs qui sont en rapport avec la terre) seront une portion de ce sur quoi l'Église dans la gloire aura la domination, et les saints célestes serviront autant de canaux de joie et de bénédiction pour le monde, que les mauvais esprits sont maintenant les principaux agents de toute sa misère (après le millénium, ces mauvais esprits pourront sortir un peu de temps de leur prison pour engager les nations jusqu'aux bouts de la terre dans une dernière conspiration

contre le Seigneur, mais ils ne recouvreront jamais leur accès d'autrefois dans les lieux célestes où leur influence était d'autant plus subtile et dangereuse).

Ce sera alors l'aube du jour de la plus grande gloire pour le monde. Bien sûr je ne parle pas de la croix ; car, entre toutes les gloires qui seront jamais données à Christ, aucune ne saurait être comparée à la gloire si réelle et si profonde de Sa mort. C'est elle qui a, pour ainsi dire, rendu possible à Dieu de déployer Sa miséricorde selon Son propre cœur ; et c'est pourquoi toutes les joies du millénium, y compris les moindres, découleront de la croix de Jésus. Elle a des conséquences éternelles, et non pas pour le millénium seulement. Toutefois, quelle que soit son importance, et quoiqu'il doive être un temps de bénédiction merveilleuse, le siècle à venir, ou millénium, sera encore imparfait. La raison en est que les hommes sur la terre seront encore dans leur corps naturel, et que bon nombre d'entre eux seront inconvertis. C'est pourquoi ce chapitre nous montre qu'à la fin des mille ans « Satan sera délié de sa prison, et sortira pour égarer les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, pour les assembler pour le combat, eux dont le nombre est comme le sable de la mer » (20:7, 8). L'Ancien Testament ne parle pas de cette révolte finale, car il ne parle pas non plus d'une fin du règne, ni ne mentionne la période où Satan sera délié. Les expressions qui parlent du jugement tombant sur le mal peuvent se comprendre comme décrivant un seul coup porté, ce qui termine la question.

Nous apprenons d'Ésaïe 24 que le lieu de châtement de l'armée d'en haut sera en haut, et que les rois de la terre seront punis sur la terre (És 24:21). Il est évident que par l'expression « l'armée d'en haut » l'Esprit de Dieu ne fait pas allusion aux grands de la terre (car cette armée est mise en contraste avec les rois de la terre), mais aux puissances de méchanceté qui sont dans les lieux célestes (comp. Éph. 6:12). C'est exactement ce que nous trouvons, quoique avec plus de détails, en Apoc. 12 et 19 et 20. Les rois de la terre reçoivent leur châtement sur la terre, tandis que Satan et ses favoris, l'armée d'en haut, reçoivent leur châtement en haut. Satan est précipité sur la terre, et ses anges sont précipités avec lui. Ils n'ont plus de place dans le ciel. Les détails ne sont point donnés avant l'Apocalypse. Ce jour verra le jugement de tous les ennemis en haut ou en bas. Il n'est pas besoin de prouver qu'il s'agisse du jour millénaire.

Au chapitre suivant (És. 25:6), il est dit : « Et l'Éternel des armées fera, en cette montagne, à tous les peuples un festin de choses grasses, un festin de vins vieux, de choses grasses moelleuses, de vins vieux bien épurés ». C'est un temps de bénédiction comme on n'en aura jamais connu auparavant. La bénédiction ne sera pas restreinte à un certain nombre de personnes rassemblées hors de la masse, comme maintenant ; « l'Éternel des armées fera, en cette montagne, à tous les peuples un festin » etc. « Cette montagne » signifie la Palestine, parce qu'elle sera pour toute la terre le lieu où l'Éternel sera exalté. Bien sûr c'est dans un sens moral et non dans un sens physique qu'il faut prendre ceci.

Remarquez ce que nous trouvons au verset suivant (És 25:7). « Et Il détruira en cette montagne la face du voile qui couvre tous les peuples ». Le Seigneur détruira les ténèbres qui sont aujourd'hui sur la face de toutes les nations, « et la couverture qui est étendue sur toutes les nations ». Mais cette ère sera aussi caractérisée par la résurrection (És. 25:8) : « Il engloutira la mort en victoire », paroles qui se réfèrent évidemment à la première résurrection mentionnée en Apocalypse. Alors seulement la victoire sera complète (comp. 1 Cor. 15). « Et le Seigneur, l'Éternel, essuiera les larmes de dessus tout visage, et il ôtera l'opprobre de Son peuple de dessus toute la terre ; car l'Éternel a parlé ». C'est le temps de la bénédiction pour le peuple juif. « Et il sera dit en ce jour-là : Voici, c'est ici notre Dieu ; nous L'avons attendu, et Il nous sauvera » (És 25:9). Il est incontestable qu'il s'agit ici de personnes sur la terre qui ont besoin d'être sauvées. L'Église est déjà sauvée, et nous n'attendons point la venue de « ce jour-là » pour que notre Dieu nous sauve. Ceux-là seront sauvés au jour de la gloire ; nous, nous sommes sauvés au jour de la grâce. « C'est ici l'Éternel ; nous L'avons attendu. Égayons-nous et réjouissons-nous dans sa délivrance. Car la main de l'Éternel reposera en cette montagne, mais Moab sera foulé aux pieds sous lui comme la paille est foulée au fumier » (És 25:9-10). Nous avons là l'un des ennemis voisin d'Israël foulé aux pieds, car ce doit être un jour de jugement aussi bien que de bénédiction.

Au chapitre suivant (26) il est écrit, « En ce jour là ce cantique sera chanté au pays de Juda : Nous avons une ville forte », etc. Et dans sa dernière partie à laquelle je désire me référer à cause de son importance, Israël dit (És. 26:18) : « Nous avons conçu, et nous avons été dans les douleurs... nous n'avons pas opéré le salut du pays », etc. « Tes morts vivront, mes corps morts se relèveront » (És 26:19). « Tes morts » c'est-à-dire, le peuple juif regardé en figure comme mort, exactement comme en Ézéchiël 37 où ils sont représentés non seulement comme morts, mais comme des os secs. Mais, de même que le Seigneur fait passer Son souffle sur ces ossements desséchés, de telle sorte qu'ils vivent, de même ici : « Tes morts vivront, mes corps morts se relèveront ». Il n'est pas dit simplement « tes corps morts », mais « mes corps morts ». Je les reconnais, ils m'appartiennent. L'Éternel se les approprie comme étant Siens, bien qu'ils fussent tout à fait morts. Mais ils ne resteront pas dans cet état ; ils se relèveront. « Réveillez-vous et exultez avec chant de triomphe, vous qui habitez dans la poussière ; car ta rosée est comme la rosée de l'aurore, et la terre jettera dehors les trépassés. Viens, mon peuple, entre dans tes chambres, et ferme la porte sur toi » (És 26:19-20). Ceci ne ressemble pas à l'Église. Les saints célestes n'entrent point dans leurs chambres sur la terre, mais ils sont enlevés pour être dans la maison du Père dans le ciel. Mais ici, il est question du peuple juif. Ils sont consolés, et il leur est dit de se relever de leur état dégradé, « car ta rosée est comme la rosée de l'aurore... Viens, mon peuple... cache-toi pour un petit moment, jusqu'à ce que l'indignation soit passée » (És. 26:20). L'indignation que Dieu a eue si longtemps contre Son peuple, se changera désormais en indignation contre leurs ennemis. L'Assyrien dont Dieu s'est servi jadis comme d'une verge pour châtier Israël, doit maintenant subir lui-même sa sentence finale. « Car voici, l'Éternel sort de Son lieu pour visiter l'iniquité des habitants de la terre sur eux, et la terre révélera son sang, et ne cachera plus ses tués » (És. 26:21). Il est bien évident qu'il s'agit ici du temps où Dieu introduit le millénium, et nullement du temps après le millénium. L'Éternel sort de son lieu pour punir les habitants de la terre. Cela ressemble-t-il à l'évangile, où au lieu de proclamer la rémission des péchés, l'Éternel sort pour les punir ? Certainement non. De plus, « en ce jour-là, l'Éternel visitera de Son épée, dure et grande et forte, le Léviathan, serpent fuyard, et le Léviathan, serpent tortueux ; et il tuera le monstre qui est dans la mer » (És 27:1). Sans aucun doute, il y a là une allusion générale au méchant, Satan, le serpent ancien. Seulement, il n'est pas envisagé ici comme ayant une place en haut, mais comme défait et rejeté ici-bas. Il n'en est pas parlé d'une manière aussi détaillée que dans l'Apocalypse, qui nous donne la pleine lumière de Dieu sur ce sujet et sur ses détails.

Une autre chose que nous apprenons de notre chapitre, c'est qu'à la fin du millénium, Dieu fera voir que le jour de la gloire (les mille ans qui font partie du jour du Seigneur quand Satan est lié, et que le Seigneur Jésus règne d'une manière manifeste) ne convertira pas plus les âmes par lui-même, que le jour de la grâce et la publication de l'évangile jusqu'aux bouts de la terre. Car si au jour de la grâce, le salut de l'âme individuelle requiert la puissance directe de Dieu, au jour de gloire il sera bien sûr besoin de la même puissance ici-bas. Tant que le Seigneur sera là, le mal sera retenu, et il n'y aura pas de chef pour guider l'homme dans le mal. Mais du moment qu'il sera permis à Satan de sortir de son lieu et d'exercer sa puissance, on aura la preuve manifeste que le cœur de l'homme n'est point changé. Il s'en ira aux quatre coins de la terre pour séduire les nations, et il les rassemblera pour leur ruine.

Ces nations sont appelées d'un nom symbolique, qui est une sorte d'allusion aux ennemis d'Israël mentionnés en Éz. 38 et 39. Mais ce ne sont pas les mêmes, et il faut les distinguer soigneusement, car en Ézéchiël, Gog est à la lettre un individu — le prince des vastes territoires et peuples du nord-est, connus de nos jours comme l'empire de Russie. Gog sera alors le chef de ce pays que l'Écriture appelle « le pays de Magog ». Effectivement Gog est qualifié de prince de Rosh, et non pas chef-prince selon la version autorisée du Roi Jacques. À l'époque où les Écritures furent traduites en Latin (version qui eut une grande influence sur celles qui suivirent), l'empire russe n'existait pas et ne pouvait être connu sous ce nom, le nord de l'Europe étant alors habité seulement par des hordes de barbares nomades appelés Sarmates, Scythes, etc. Quand Jérôme, qui corrigea la vieille version latine, arriva au terme hébreu « Rosh », il crut qu'il devait être pris, non comme le nom d'un peuple, mais comme un nom commun signifiant « chef » ou « prince », juste comme les Francs dont le nom,



outre qu'il est devenu celui de la contrée qu'ils avaient conquise, signifiait aussi « hommes libres ». De là vient probablement que dans la version autorisée anglaise « Rosh » a été traduit par Chef, ce que l'Hébreu pourrait également bien supporter, si le contexte n'exigeait pas un nom propre (car « prince du chef de Méshec et de Tubal » n'a guère de sens). C'est pour cela, je suppose, que les traducteurs de la version autorisée anglaise, ne connaissant pas de meilleure manière de le rendre, s'arrêtèrent à la vague expression de « prince-chef de Méshec et de Tubal ». Cependant, il est bien connu que des personnes instruites qui n'avaient pas de lumière sur la prophétie, ou qui n'en avaient que partiellement (des érudits qui examinaient ce sujet au 18ème siècle), arrivèrent à la conclusion qu'il fallait entendre par là la Russie. Mais ce qui est d'une importance beaucoup plus grande, c'est que la version Grecque des Septante, environ deux siècles avant l'ère chrétienne, a laissé ce mot tel qu'il est dans l'original Ρωσ = Rosh. Ils ne connaissaient pas le lieu ou la race que ce nom désignait, mais voyant que Méshec et Tubal étaient donnés comme des noms propres, ils comprirent de la même manière le mot précédent. Gog doit donc être réellement « le prince de Rosh, de Méshec et de Tubal » qui sont trouvées toutes les trois dans l'empire russe. Ézéchiél fait voir alors que, à l'époque où Dieu restaure Israël et le plante dans son propre pays, la Russie doit être le dernier grand ennemi qui monte pour l'attaquer, et trouve sa propre destruction des mains de Dieu sur les montagnes d'Israël. Sa prophétie ne porte pas, je pense, sur les événements récents, sauf qu'ils y conduisent. Encore bien moins doit-on la confondre avec le rassemblement de Gog et de Magog d'Apoc. 20:8, 9. Impossible que les deux passages aient trait au même événement. En effet, le prophète Juif parle d'une vaste confédération antérieure au millénium, ou du moins en ses tous premiers jours ; tandis que dans l'Apocalypse, on est mille ans après.

Je pense qu'ici Gog et Magog sont des expressions symboliques qui ont leur fondement, il est vrai, dans le prophète de Kébar, mais qui en sont entièrement distinctes. La prophétie d'Ézéchiél reçoit son accomplissement lorsque Israël est restauré (voir ch. 36 à 37). Gog monte quand le peuple habite dans ses villes sans murailles, et il pense faire aisément sa proie d'eux. Mais l'Éternel intervient. Gog est détruit, et Israël vit et prospère paisiblement dans son pays. En Apoc. 20, ce sont des symboles tirés des circonstances de l'Ancien Testament, mais appliqués à un temps très postérieur. Le dernier ennemi auquel Israël a à faire face *avant* le millénium est Gog au sens littéral ; la dernière rébellion *après* le millénium tire son nom de cet effort bien mémorable des nations extérieures à la Palestine. D'innombrables essaims de peuples venus des quatre coins de la terre, sous la conduite de Satan, répéteront (pour la dernière fois) ce que le chef russe aura fait avant elles. Ils monteront sur la largeur de la terre, et environneront le camp des saints et la cité bien-aimée. Bien sûr il s'agit du peuple et de la ville terrestre, car Israël sera alors un corps de saints, un peuple saint, et Jérusalem sera la cité bien-aimée, non pas de nom seulement, mais, en réalité, alors, la ville du grand Roi. Ces nations montent et l'environnent, et Dieu est forcé, si l'on peut dire, de les détruire pour toujours. « Et du feu descendit du ciel de la part de Dieu et les dévora » (20:9). Le feu est constamment la figure du jugement de Dieu. C'est ainsi qu'elles périssent.

Leur chef n'est point atteint par ce jugement : un sort pire lui est réservé. « Et le diable qui les avait séduits fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où aussi sont la bête et le faux prophète ; et ils seront tourmentés jour et nuit aux siècles des siècles ». Ceux qui le suivaient sont détruits par un jugement divin sur la terre, mais le diable, qui les avait entraînés par ses impostures, est jeté dans l'étang de feu et de soufre.

### **Ch. 20:11 — le grand trône blanc**

Mais il y a encore une autre scène — la plus solennelle qui soit pour l'homme, là où, à dire vrai, tout est solennel.

« Et je vis un grand trône blanc, et celui qui est assis dessus, de devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel ; et il ne fut point trouvé de lieu pour eux » (20:11).

Remarquez cela. Beaucoup de personnes supposent que c'est là le temps de la venue du Seigneur, et en conséquence, elles placent le millénium avant Sa venue [post-millénarisme]. Mais cette opinion ne peut soutenir la lumière de l'Écriture. Sans recourir à des preuves en dehors de ce chapitre, je voudrais prendre une autre voie, courte et simple et qui, à mon avis, est parfaitement concluante sur cette question. Quand le Seigneur Jésus vient, Il vient vers la terre depuis le ciel ; pour autant que je le sache, c'est ce que croient tous ceux qui ont quelques pensées précises sur ce sujet. Or, ce n'est pas ce que nous trouvons ici ; car le Seigneur est assis sur un grand trône blanc, et au lieu qu'Il vienne du ciel vers la terre, la terre et le ciel ont tous disparu ici. Impossible qu'Il s'agisse de la venue du Seigneur sur la terre, car il n'existe plus de terre où Il puisse venir. Tout le système de la terre et du ciel tels qu'ils sont maintenant, ont disparu de la scène. La terre n'est plus trouvée à sa place, car elle a disparu. Le grand trône blanc n'est pas du tout sur la terre ; car la terre et le ciel se sont enfuis de devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et il n'a pas été trouvé de lieu pour eux. Et pour qu'on ne pense que leur fuite n'est qu'une simple manière figurée de parler, il est ajouté qu'il n'a pas été trouvé de lieu pour eux. En 2 Pierre 3, il est annoncé qu'ils seront dissous, et que leurs éléments embrasés se fondront. Remarquez donc qu'au moment où Christ est assis sur le grand trône blanc, la terre et le ciel se sont enfuis. Il faut donc en conclure ou bien que le Seigneur Jésus Christ doit être venu auparavant, ou bien qu'Il ne viendra jamais sur la terre — car ce n'est pas du tout la même chose que de supposer qu'Il viendra simplement sur la nouvelle terre une fois tous les jugements terminés, y compris celui des méchants morts. Or nous savons que « le Père ne juge personne, mais Il a donné tout le jugement au Fils » (Jean 5:22), lequel Fils est « établi de Dieu juge des vivants et des morts » (Actes 10:42). La foi générale des chrétiens est qu'Il reviendra sur cette terre. Un jour qui est encore futur, Ses pieds se tiendront sur la montagne des Oliviers qui est vis-à-vis de Jérusalem du côté de l'Orient, et qui, à ce moment-là, doit être non pas détruite, mais fendue par le milieu en témoignage de cet événement solennel (Zach. 14:4). Toutes ces circonstances ne sauraient s'appliquer à ce que l'apôtre Jean nomme les nouveaux cieux et la nouvelle terre, mais à ce qui est antérieur au dernier changement physique. Lorsque le grand trône blanc apparaît, la terre n'est plus là, et il faut donc que la venue de Christ sur la terre ait eu lieu antérieurement à cette dernière scène du jugement. En fait la venue du Seigneur a déjà été décrite au ch. 19, et Son règne au début du ch. 20. Ceci donne d'une manière très précise le caractère du grand trône blanc. Rien de plus simple, si vous prenez les choses dans l'ordre où Dieu les arrange. Mais l'homme est toujours entêté ; et ainsi il efface la venue de Christ du ch. 19, là où elle se trouve, et il l'imagine au ch. 20:11, là où elle ne se trouve pas, ni ne saurait être.

Remarquez encore que le jugement du grand trône blanc n'est pas un jugement général, pas plus que la résurrection mentionnée ici n'est une résurrection générale. L'idée de tout mélanger n'est que pure imagination. Toute âme d'homme (de ceux qui sont morts) doit être soit dans l'une, soit dans l'autre de ces résurrections. Mais l'Écriture nous montre que la résurrection des justes est quelque chose d'entièrement différent de la résurrection des injustes, et a lieu à un tout autre moment : elles n'ont rien de commun, sauf que dans les deux cas, l'âme et le corps sont réunis pour toujours. Il n'existe aucun passage en faveur d'une résurrection commune à tous. On en allègue pourtant quelques-uns pour fournir une apparence de preuve. Le Seigneur dit en Jean 5:28 : « L'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront Sa voix ; et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie ; et ceux qui auront mal fait en résurrection de jugement ». Mais ces paroles ne montrent pas qu'ils ressusciteront au même moment. L'heure vient en laquelle l'une et l'autre de ces classes ressusciteront ; mais au lieu de dire qu'ils doivent ressusciter tous dans une seule et même résurrection commune et indiscriminée, le Seigneur prend la peine d'établir que ceux qui ont fait le bien doivent sortir de leurs sépulcres pour une résurrection de vie, et que ceux qui ont fait le mal doivent en sortir pour une résurrection de jugement. Il y a donc deux résurrections, et non pas une seule commune à tous. Le passage même qu'on cite à l'appui d'une résurrection générale, enseigne en fait le contraire. L'évangile de Jean montre qu'elles sont distinctes dans leur caractère ; son Apocalypse montre qu'elles sont distinctes dans le temps.

On dira peut-être que ces paroles « l'heure vient », impliquent que tous doivent ressusciter à peu près en même temps. Mais le mot « heure » est souvent employé dans l'Écriture (et même partout ailleurs) dans un sens large. Il peut comprendre mille ans ou plus ; de sorte que, si l'une des deux résurrections a lieu au commencement du millénium, et l'autre à la fin, ce peut encore être la même « heure ». « L'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront » (Jean 5:25). Cela a trait à ce qui a toujours eu lieu depuis que Christ était sur la terre jusqu'à aujourd'hui. « L'heure » comprend donc environ deux mille ans ; et il n'est certainement pas excessif d'en déduire que « l'heure » du v. 28 peut aussi couvrir une période aussi longue, si nécessaire. C'est l'Écriture qui en décide. Le même Jean qui montre la résurrection de toute chair hors des sépulcres, divisée en deux résurrections très différentes l'une de l'autre, portant sur des hommes de qualités morales opposées, c'est lui qui nous montre avec non moins de clarté et de certitude l'intervalle séparant ces deux résurrections. Notre chapitre 20 tranche cette question, et prouve qu'il y aura un intervalle d'au moins mille ans entre les deux résurrections.

Mais ce n'est pas tout. Outre la distinction de temps où ces deux résurrections ont lieu, il y a entre elles une distinction profonde et fondamentale de nature. L'évangile de Jean déclare que la première est une résurrection de vie, et la seconde une résurrection de jugement. Dans la première sont les justes ; tous ceux qui sont jugés dans la seconde sont les injustes. Les traducteurs de la version autorisée anglaise ont parlé de résurrection de « damnation », mais le véritable sens est « résurrection de jugement ». C'est le même terme qui est employé dans un verset ou deux plus haut (Jean 5:21-27). « Le Père ne juge personne, mais Il a donné tout jugement au Fils... Et Il Lui a donné autorité aussi de juger parce qu'Il est Fils de l'homme ». Il faut garder à l'esprit que Christ, comme Fils de Dieu, donne la vie, mais, comme Fils de l'homme, Il vient pour exécuter le jugement dans Son royaume. Il donne la vie au croyant, et Il exécute le jugement sur le non-croyant. Ainsi, il y a deux résurrections correspondant à ces deux titres. Il y a la résurrection de vie, ou résurrection du croyant : c'est l'application à son corps de cette puissance de vie qu'il a déjà dans son âme. Mais ceux qui ont refusé Christ, que leur reste-t-il ? La résurrection de jugement. Ils ont méprisé Christ maintenant, ils ne peuvent échapper alors à la résurrection de jugement.

Revenant à Apoc. 20, n'est-ce pas ce que nous avons ici ? D'abord nous y avons vu la résurrection de vie, de « ceux qui ont pratiqué le bien » (Jean 5:29). « Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection » (20:6). Qu'est-il dit d'eux ? « Ils vécurent et régnèrent avec le Christ mille ans » (20:4). C'est une résurrection de vie. Mais regardez les autres, les méchants, « ceux qui ont fait le mal » (Jean 5:29). « Le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis » (20:5). Qu'avez-vous ici ? « Le reste des morts ne vécut pas, jusqu'à ce que », etc. Ils ressuscitent donc : « Et je vis les morts, les grands et les petits, se tenant devant le trône » (20:12). Il n'y a là que des morts, et quelle différence dans leur manière de paraître devant le trône ! « Et des livres furent ouverts ; et un autre livre fut ouvert, qui est celui de la vie. Et les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs œuvres » (20:12).

Je crois pleinement que toutes les œuvres des saints de Dieu seront examinées : ce qu'ils auront fait dans le corps sera manifesté. Nous recevrons louange ou blâme selon notre fidélité ou notre infidélité, quand le Seigneur Jésus prendra place sur le tribunal ; nous nous tiendrons là devant Lui, et nous serons manifestés. C'est l'apôtre Paul qui le dit (Rom. 14 ; 2 Cor. 5).

Mais dans l'évangile de Jean, le but du Saint Esprit est de souligner le contraste entre les deux résurrections. Il n'est donc rien dit, dans le récit de la première résurrection, de notre comparution devant Christ pour que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, soit bien soit mal ; mais nous sommes représentés comme jugeant les autres. Telle est la manière dont est décrite la résurrection de vie. « Je vis des trônes ; et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné » (20:4). Naturellement, ils rendent compte pour eux-mêmes au Seigneur, et reçoivent en conséquence ; mais le Saint Esprit a ses raisons parfaitement sages pour ne faire ici aucune allusion à cela. La première résurrection est une résurrection de vie dans l'Évangile, comme dans l'Apocalypse.

Mais lorsqu'on arrive au reste des morts qui n'ont pas pratiqué le bien, et qui sont ressuscités et se tiennent debout devant le trône, quel contraste avec une résurrection de vie ! Ils n'ont fait que le mal, et quand le livre de vie est ouvert, aucun nom ne s'y trouve ; car ce n'est point une résurrection de vie, mais de jugement. Ils doivent être jugés selon leurs œuvres, écrites dans les autres livres, et leurs œuvres appellent le jugement à grands cris. Leurs œuvres sont toutes et toujours mauvaises, et ils sont jugés d'après elles : quel en est le résultat ? Il pouvait y avoir des différences entre eux à quelques égards : il y a des grands et des petits ; mais ils sont tous pareils en ceci, qu'ils ne sont point écrits dans le livre de vie ; et quiconque n'y est pas trouvé écrit, est jeté dans l'étang de feu. Pas un mot n'est dit ou suggéré qu'ils y étaient écrits. C'est la résurrection de ceux qui n'ont aucune part dans ce livre, et ils sont jetés dans l'étang de feu. C'est comme si Dieu disait : les livres de leurs œuvres appellent le jugement ; n'y a-t-il rien à dire pour la défense de ces misérables ? En conséquence le livre de vie est ouvert, mais ils ne s'y trouvent point : le dernier espoir s'est évanoui, « et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre, il était jeté dans l'étang de feu » (20:15). C'est la résurrection de jugement, il n'y a là ni vie ni miséricorde. Ceux qui ont eu part à la résurrection de vie, ont été ressuscités longtemps auparavant, et ils ne viennent absolument jamais en jugement, car il est dit (Jean 5:24) : « Celui qui entend ma parole, et qui croit Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement [le même mot que dans les versets 22, 27, 29], mais il est passé de la mort à la vie ».

Il est tout à fait certain qu'il s'agit d'une résurrection à part, distincte dans son caractère, et séparée de l'autre par un long intervalle. La résurrection de vie a eu lieu longtemps auparavant, et maintenant vient la résurrection de jugement. « Et la mer rendit les morts qui étaient en elle ». Les profondeurs que l'homme ne pouvait explorer qu'imparfaitement, ne peuvent plus continuer à cacher ceux qui y étaient engloutis. Le monde invisible sur lequel l'homme n'a aucun contrôle, est aussi forcé de lâcher ses misérables habitants. « Et la mort et le hadès rendirent les morts qui étaient en eux, et ils furent jugés chacun selon ses œuvres » (20:13). Et leurs œuvres les condamnent. Le livre de vie ne renferme rien à leur sujet, et ils sont jetés dans l'étang de feu. C'est la seconde mort, l'étang de feu. Ils sont ressuscités de leur première mort pour être jetés pour toujours dans ce lieu de tourment, qui n'a pas d'issue pour échapper.

Il y a encore un passage très important de l'Écriture, qu'on cite souvent à l'appui d'une résurrection générale. Il s'agit de Daniel 12:1 : « Or en ce temps-là se lèvera Micaël, le grand chef, qui tient pour les enfants de ton peuple [c'est-à-dire le peuple de Daniel, les Juifs] ; et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation, jusqu'à ce temps-là ». Évidemment, ce n'est point là le millénium. « Et en ce temps-là, ton peuple sera délivré, [c'est-à-dire] quiconque sera trouvé écrit dans le livre ». Ce n'est pas là non plus le temps où l'Église est délivrée ; car nous avons été délivrés depuis longtemps par la croix du Seigneur Jésus Christ. Mais depuis la croix de Christ, le peuple Juif n'a eu que la misère : cette croix a été leur faute. Ils ont crié : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants » ? Le temps de leur plus grande souffrance doit précéder immédiatement l'heure de leur délivrance (Jér. 30:7). Notre délivrance, comme la leur, est issue des souffrances d'un Autre ; mais ce que nous souffrons est postérieur à notre délivrance. Il en va tout autrement pour les Juifs. Ils doivent encore traverser une effroyable tribulation, la pire de toutes celles qu'ils ont jamais eues ; mais immédiatement après, arrive leur délivrance finale. « En ce temps-là ton peuple sera délivré », etc. Ils ne seront pas seulement délivrés en tant que peuple, mais ils seront sauvés et convertis individuellement, selon le dessein de Dieu — « quiconque sera trouvé écrit dans le livre ». « Et plusieurs qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre, pour être un objet d'horreur éternelle » (Dan. 12:2).

Voilà le verset qui a été généralement appliqué à la résurrection ; mais je suis convaincu qu'il ne s'applique point à la résurrection du corps. Certes, c'est une figure qui en est tirée, et qui suppose cette grande vérité connue. Mais c'est le même genre d'expression, appliquée à un sujet et à un but analogues, que celle déjà mentionnée à propos d'Ésaïe 26:19, où Israël est désigné comme « mes corps morts », et est invité, en tant qu'habitant de la poussière, à se réveiller et à chanter. Il est dit

de même ici : « Plusieurs qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre, pour être un objet d'horreur éternelle ». Cela ne cadre avec aucun système d'interprétation, s'il faut l'appliquer à la résurrection littérale des corps des bons et des méchants au même moment. Vous remarquerez que cela se passe avant le millénium. C'est évidemment antérieur au temps de la délivrance et de la bénédiction. Il y a un temps de détresse, et immédiatement après, le peuple de Daniel est délivré, et ceux qu'on aurait pu oublier (dormant, pour ainsi dire, parmi les Gentils), réapparaissent, mais dans un but tout autre, les uns pour l'opprobre, et les autres pour la vie éternelle (voir aussi És. 66:20, 24). Cela ne répond point à ce que se figurent ceux qui citent ce passage, car leur idée est qu'il y a d'abord le millénium, et ensuite la résurrection des bons et des méchants. Cette résurrection, littérale ou figurée, précède le millénium, et elle est suivie du temps de la plus grande détresse qu'Israël ait jamais connue.

Ma conviction est donc que Dan. 12 se rapporte aux Juifs. D'abord au verset 1, ceux qui doivent être délivrés sont mentionnés en relation avec la Palestine. Ensuite il est annoncé que plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre, sortiront de leur dégradation, se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, etc. Certains de ces Juifs qui doivent sortir des lieux où ils sont cachés par toute la terre, se révèlent avoir été rebelles, et sont traités en conséquence, tandis que les autres apprennent que l'Éternel a opéré en leur faveur à cause de Son nom. On peut rapprocher cela d'Éz. 37 où les os secs représentent la maison d'Israël. Un esprit sérieux n'a pas de doute sur ce passage, car le Seigneur lui-même l'a interprété comme une figure de la résurrection à venir d'Israël. « Mon peuple, voici j'ouvrirai vos sépulcres, et je vous ferai monter hors de vos sépulcres » (Éz. 37:12). Et si en Daniel il est dit que les uns auront la vie éternelle, Ézéchiël déclare que l'Éternel mettra Son Esprit en eux. C'est une restauration spirituelle, aussi bien que nationale. Le passage de Daniel se rapporte donc à une résurrection figurée d'Israël, où quelques-uns se réveilleront de leur mort morale.

### **Ch. 20:12-15**

Revenons maintenant à Apoc. 20 avec une conviction plus ferme que la doctrine d'une résurrection générale est une erreur complète, et que la parole de Dieu enseigne deux résurrections, l'une des justes et l'autre des injustes. Celle dont il est question à la fin de notre chapitre est uniquement la résurrection des méchants morts ; c'est une résurrection de jugement. J'en appelle à vous-mêmes : pouvez-vous faire reposer le salut de vos âmes sur vos œuvres ? J'admets que nos œuvres seront examinées, et que nous recevrons selon ce qu'elles auront été ; mais ce n'est pas la même chose que d'être jugés selon nos œuvres. Dans le premier cas la personne est acceptée, mais ses œuvres sont passées en revue pour être louées ou blâmées ; dans l'autre cas, la personne est jugée selon des œuvres qui ne sont pas mélangées, mais qui sont entièrement mauvaises et seulement mauvaises. En effet, l'homme naturel, l'homme inconverti, n'a pas de vie pour Dieu, il ne peut donc se trouver chez lui que des œuvres mauvaises pour lesquelles il doit être jugé. Il n'en est pas ainsi pour le croyant. Sans doute qu'il se trouve chez lui des œuvres quelquefois bien mélangées, et même pire quelquefois. Mais il a une position au-delà de tout cela. Autrement il serait impossible d'avoir un salut dans la justice et dans la paix. Le croyant possède la nouvelle nature que Dieu a donnée, et qu'Il ne retirera pas ; il a aussi la rédemption, le pardon des péchés — tout cela en Christ. Ses œuvres seront examinées, et elles auront une influence très grande sur la position que le Seigneur lui attribuera dans Son royaume. Être sauvé ou perdu n'est jamais une question de récompense, mais c'est uniquement l'effet de la grâce et de la puissance de Christ. Quand on parle de récompense, il y a un dû en rapport avec une œuvre faite ; mais l'Écriture ne parle jamais du salut comme récompense pour des œuvres. Il est l'effet de la grâce de Christ, le fruit de Son travail et de Ses souffrances, ce que Dieu nous a donné dans Son amour souverain.

Et lorsque nous nous trouverons devant le tribunal de Christ, ce ne sera point pour recevoir une sentence d'acquiescement ou de condamnation : ce serait nier notre justification et la valeur de Son œuvre. Toutes nos voies seront manifestées à la lumière de Dieu, et le Seigneur nous mènera à travers elles d'une manière triomphante ; mais Il ne passera pas sur une seule action, une seule

parole ni une seule pensée qui aura été contre Lui. De même qu'un chrétien peut aujourd'hui examiner ses voies devant Dieu, les juger, et rendre grâce à Dieu pour Sa discipline fidèle, il en sera de même devant le tribunal de Christ, mais d'une manière plus brillante, plus bénie, et plus parfaite. Il ne sera pas alors question d'être seulement sauvé, mais de justifier la gloire et la bonté du Seigneur. Certes cela sera solennel, mais avons-nous à le redouter ? Nous aurons à en être reconnaissant durant toute l'éternité. Car même maintenant, le jugement de soi n'est pas une petite bénédiction ; c'est peut-être la bénédiction dont la valeur vient juste après la joie de la grâce qui amène à adorer Dieu et à Le servir fidèlement en Esprit. Nous n'aurons rien à dire pour nous justifier de quoi que ce soit, mais le Seigneur aura beaucoup à dire pour nous. Il manifestera tout ce que nous aurons fait, et nous recevrons en conséquence. Pour les choses mauvaises, nous souffrirons une perte, pour les bonnes nous obtiendrons une récompense.

Mais ici, quelle différence ! Les morts se tiennent maintenant debout devant le trône : quelle fin ! Ce n'est pas l'annihilation, mais c'est incomparablement pire : la destruction. Ils n'ont pas de vie, rien sinon des œuvres mortes. Ils ont refusé Christ, ils ont rejeté tous les témoignages par lesquels Dieu les a éprouvés ; que méritent leurs œuvres ? Ils sont jetés dans l'étang de feu. La Mort et le Hadès ne sont plus nécessaires désormais ; ils sont personnifiés comme les ennemis de Dieu et de l'homme, et comme tels, dans la vision, ils sont aussi jetés dans l'étang de feu (20:14) (\*).

(\*) On est surpris de voir Mr. Elliott (Horae Apocalipsae) appliquer Matt. 25:31-46 à l'enlèvement des saints vivants, les morts ayant été ressuscités juste avant, et enlevés ; à la suite de cela il imagine la catastrophe d'une rupture sans précédent de la croûte terrestre en rapport avec le monde Romain, et une possible (!) participation des saints ressuscités à la venue du Seigneur et au jugement. Ailleurs cet auteur voit dans ce passage une référence principale au jugement des vivants, étant entendu qu'un jugement plus extensif des morts peut y être inclus. — À la vérité, tout n'est que confusion dans ces développements.

En fait, dans Matt. 25:31-46, les brebis sont autant distinguées des frères du Roi qu'elles sont mises en contraste avec les chèvres. Il n'y a pas un mot qui implique une résurrection ou un enlèvement au ciel. C'est une scène glorieuse sur la terre, postérieure à l'apparition de Christ, et donc postérieure à l'enlèvement des saints célestes ; et c'est une action judiciaire non pas avec des morts, mais avec des vivants ; et non pas avec tous les vivants, mais avec toutes les nations ou Gentils dont le sort est réglé sur la base de leur comportement vis-à-vis du Roi, tel que présenté par Ses frères qui ont annoncé le royaume (voir Matt. 24:14) avant que la fin soit arrivée. Il n'y a aucune trace de ressemblance avec la scène du grand trône blanc, ni avec aucun jugement des morts. Aucune question n'est soulevée en dehors de la question solennelle et finale, pour ceux qu'elle concerne, de savoir si on a honoré ou méprisé le Roi dans la personne de Ses messagers.

La difficulté insurmontable sur laquelle butent la plupart des commentateurs, est la place qu'occupe la révélation de la première résurrection : après la destruction de la bête. Si l'on ne reconnaît pas un enlèvement des saints au préalable, auxquels sont ajoutés juste avant le millénium ceux qui ont souffert pendant le temps de l'Apocalypse, cela donne lieu au genre d'erreurs de Mr. E. La source de toutes ces erreurs est probablement la négation du véritable caractère de l'Église, — le caractère qui lui est spécifique.

Il n'est question que de non-croyants ici. Seuls les non-croyants viennent en jugement, comme nous l'apprenons de Celui qui nous assure que les croyants n'y viennent pas ; et aucun de ceux avec lesquels Dieu entre en jugement, n'est ni ne peut être justifié. C'est le jugement des morts, après que tous les justes endormis en Christ ont été ressuscités pour régner avec Lui (c'est longtemps auparavant qu'ils ont été ressuscités). Les saints qui ont vécu n'entre pas dans ce jugement, quoi que sans aucun doute, ils rendront compte de tout à Dieu, comme nous-mêmes.

## Chapitre 21

### *21:1-8 concerne l'état éternel et 21:9 à 22:5 le millénium*

La division de ces chapitres aurait été plus heureuse, si le passage de 21:1-8 avait été rattaché à la série d'événements du ch. 20 pour former une suite ininterrompue. La chaîne des événements se termine de façon très nette à la fin du v. 8 de ce ch. 21. Ensuite, depuis le v. 9 du ch. 21 jusqu'au v. 5 du ch. 22, nous avons une autre portion dont les détails se lient entre eux. Les huit premiers versets

du ch. 21 se rattachent à une époque tout à fait différente de ce qui suit. À partir du verset 9 du ch. 21, on revient en arrière, au millénium, tandis que les versets (21:1-8) qui précèdent sont le récit le plus complet que Dieu fournisse sur les nouveaux cieux et la nouvelle terre, au sens propre de ces expressions. Cette scène est postérieure au règne de mille ans, au grand trône blanc, et bien sûr, à la dissolution complète des cieux et de la terre de maintenant, lesquels sont encore présents quand ce trône est mis en place. Puis, lorsque cette rapide description de l'état éternel est terminée, l'Esprit de Dieu ajoute un complément, ou appendice, très important, sur l'état de choses durant le millénium. Rien sur cet état de choses n'était donné lors de la mention de cette époque millénaire dans la suite historique qui va d'Apoc. 19 jusqu'à 21:8.

On objectera peut-être à cela en disant : Sur quelle autorité vous fondez-vous pour diviser les chapitres de cette manière ? Pourquoi ne pas prendre le ch. 21 tout entier comme s'appliquant à une seule et même période, ainsi que l'ont probablement compris ceux qui ont fait la division des chapitres ? Pourquoi ne pas supposer que ce qui est dit de la nouvelle Jérusalem au v. 10, se rapporte à la même date que ce qui en est dit au v. 2 ? — La réponse est simple. Dans l'état éternel, Dieu a à faire avec les hommes ; toutes les distinctions de temps ont pris fin ; il n'y a alors ni rois, ni nations. Or c'est justement ce qu'on trouve dans les huit premiers versets. Prenez par exemple, le v. 3 : « Et j'entendis une grande voix venant du ciel, disant : Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et Il habitera avec eux, et ils seront Son peuple, et Dieu Lui-même sera avec eux, leur Dieu ». Si nous nous reportons à la dernière partie du ch. 21, nous avons de nouveau à faire à des nations et des rois terrestres. « Et les nations marcheront par sa lumière ; et les rois de la terre lui apporteront leur gloire » etc. Quand l'éternité commencera, Dieu aura fini d'agir avec les choses qui sont selon l'ordre du monde, comme les rois, les nations, ou autres arrangements de nature temporelle. Tout cela implique un gouvernement, et un gouvernement suppose qu'il y a du mal à réprimer. Ce n'est donc pas l'état éternel que nous avons dans la dernière partie du ch. 21, mais un état de choses antérieur dont les premiers versets (1 à 5) du ch. 22 terminent la description. Il y est fait mention d'un arbre : « et les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations » (22:2). Autrement dit, au temps dont parle ce verset, non seulement il y aura des nations, mais ces nations auront besoin de guérison, et Dieu pourvoira à ce que leur condition réclame. Pour tout esprit dépourvu de préjugé, voilà de quoi être convaincu qu'au ch. 22, l'Esprit de Dieu ne fait pas allusion à ce qui suit le dernier jugement, quand tout ce qui est en relation avec le monde aura entièrement pris fin, mais qu'Il revient à un état préalable où Dieu gouverne encore. Il faut remarquer aussi que, dans la partie relative au millénium (c'est-à-dire à partir de 21:9), nous avons des noms en rapport avec les dispensations, comme le Seigneur Dieu Tout-Puissant, et l'Agneau ; il n'en est pas ainsi dans le ch. 21:1-8 qui est en rapport avec l'éternité, et où Dieu sera tout en tous (1 Cor. 15:28).

Une autre remarque peut encore aider à convaincre, c'est la manière habituelle dont Dieu fait les tableaux rétrospectifs dans ce livre. Je dis cela pour montrer que dans la présentation de l'arrangement des événements tel que je le comprends, je ne suis pas en train d'argumenter en faveur de quelque chose sans précédent. Prenez par exemple le ch. 14. Nous avons vu là une septuple série bien régulière d'événements, la chute de Babylone étant au 3ème rang dans l'ordre. Après cela vient le jugement des adorateurs de la bête ; ensuite, le Saint Esprit déclare bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, puis, la venue du Seigneur en jugement est présentée de deux manières, comme la récolte de la moisson, et comme le foulage de la vendange (la moisson figurant un jugement discriminatif, et la vendange un jugement de pure vengeance). Babylone y a là très nettement sa place assignée par Dieu. Mais longtemps après, dans la prophétie, lorsque l'Esprit de Dieu nous a montré les sept coupes de la colère de Dieu, nous avons de nouveau Babylone, dont la chute figure à la 7ème coupe. Ceci est important car le Saint Esprit se met alors à décrire le caractère et la conduite qui ont rendu nécessaire une aussi terrible visitation de la main de Dieu. Dans ce cas, le Saint Esprit nous a fait parcourir au ch. 14 les événements postérieurs à la chute de Babylone, allant jusqu'à la venue du Seigneur en jugement ; puis Il revient en arrière dans les ch. 17 et 18 pour nous montrer des détails concernant Babylone et sa relation avec la bête, et les rois de la terre.



Or, il me semble que cela correspond exactement à l'ordre des événements du ch. 21. Il y a une analogie frappante dans la manière dont Babylone et la Jérusalem céleste sont introduites, et bien que, sans doute, il y ait un contraste très fort et très marqué entre les deux, il est cependant assez manifeste, me semble-t-il, que le Saint Esprit les avait les deux à la fois dans Sa pensée. Ainsi, en Apoc. 17:1, il est dit : « Et l'un des sept anges qui avaient les sept coupes, vint et me parla, disant : Viens ici ; je te montrerai la sentence de la grande prostituée qui est assise sur plusieurs eaux ». Telle est la déclaration faite quand la vision revient en arrière pour décrire Babylone et son sort. C'est exactement de la même manière qu'est introduite la vision correspondante au ch. 21, qui revient en arrière pour voir l'épouse, la femme de l'Agneau. « Et l'un des sept anges qui avaient eu les sept coupes pleines des sept dernières plaies, vint et me parla, disant : Viens ici, je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau ». De même que Babylone a eu une place précise dans la séquence historique des événements, et qu'une fois cette séquence achevée, le Saint Esprit s'est arrêté pour dévoiler rétrospectivement les détails de ses voies morales qui ont, pour ainsi dire, forcé Dieu à la juger, — de la même manière exactement, la femme de l'Agneau, la nouvelle Jérusalem, est vue sous ces deux caractères dans l'esquisse finale de l'histoire qui va jusqu'à la fin. Et maintenant, le Saint Esprit revient en arrière, décrivant la même nouvelle Jérusalem en rapport avec le règne millénaire, et les rois et les nations qui seront alors sur la terre.

Au ch. 19:7 nous avons l'épouse, la femme de l'Agneau, qui se prépare. Au ch. 21:2 nous avons la nouvelle Jérusalem descendant du ciel d'auprès de Dieu, encore toute fraîche de la beauté de jeune mariée, alors que plus de mille ans ont passé. Mais maintenant, au ch. 21:9, apparaît le fait très important que l'épouse, la femme de l'Agneau, est la sainte cité Jérusalem. « Et l'un des sept anges... vint et me parla, disant : Viens ici, je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau. Et il m'emporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra [non pas la grande ville, mais] la sainte cité, Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu » (21:9-10). Jean a été appelé pour voir l'épouse, et quand il regarde, il voit la Jérusalem céleste. Ainsi, si nous avons l'épouse en relation avec l'Agneau au ch. 19, et en relation avec l'état éternel comme la sainte cité, Nouvelle Jérusalem, au ch. 21:1-8, les versets 9 et suivants de ce chapitre 21 nous montrent que dans l'intervalle entre les noces de l'Agneau et les nouveaux cieux et la nouvelle terre de l'état éternel, l'épouse occupe une place extrêmement bénie aux yeux de Dieu et des hommes. C'est la manifestation millénaire de l'Église.

Puissent ces quelques remarques préliminaires frayer la voie, et prouver que je n'avance rien qui ne puisse être démontré lorsque je prends les huit premiers versets du ch. 21 comme la suite directe des événements des ch.19 à 20, et en considérant le reste de ce chapitre 21, à partir du verset 9, comme une description rétrospective de l'état millénaire. Il est évident qu'il y a les raisons les plus fortes en faveur de cette interprétation, et il me semble véritablement que toute autre est hors de question, si l'on pèse correctement le contexte. Impossible qu'une personne instruite dans la Parole et dépourvue de préjugés, qui considère attentivement les circonstances ici décrites, puisse supposer que ce qui suit le verset 9 puisse être concomitant avec la section 9 qui précède immédiatement. Ce sont, comme nous l'avons déjà remarqué, deux états de choses incompatibles.

### ***Ch. 21:1 — Nouveaux cieux et terre. Rapports avec Ésaïe 65***

Qu'est-ce que le Saint Esprit fait voir à l'apôtre, après le jugement dernier et la disparition des anciens cieux et de l'ancienne terre ? « Et je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés, et la mer n'est plus » (21:1). Il ne faut pas donner à ces mots une portée simplement préparatoire et morale. Le prophète Ésaïe avait déjà parlé de cette manière. Ésaïe 65 annonce de nouveaux cieux et une nouvelle terre, mais avec quelle différence ! Le langage est en effet à prendre là dans un sens restreint. « Car voici, je crée de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et on ne se souviendra plus de ceux qui ont précédé, et ils ne monteront pas au cœur. Mais réjouissez-vous et égayez-vous à toujours de ce que je crée ; car voici, je crée Jérusalem [pour être] une jubilation, et son peuple, une joie ; et je m'égayerai sur Jérusalem, et je me réjouirai en

mon peuple. Et on n’y entendra plus la voix des pleurs et la voix des cris. Il n’y aura plus, dès lors, ni petit enfant de peu de jours, ni vieillard qui n’ait pas accompli ses jours. Car le jeune homme mourra âgé de cent ans, et le pécheur âgé de cent ans sera maudit » (Ésaïe 65:17-20). Voilà, évidemment un changement très brillant, mais cela reste une condition terrestre. Il y a des enfants et des vieillards ; et bien que la description établisse intentionnellement un contraste entre ces choses nouvelles et tout ce que le monde a vu jusqu’ici, il s’agit cependant d’un état de bénédiction qui se situe dans le temps, et non pas dans l’éternité. — Par contre, le nouveau ciel et la nouvelle terre que l’apôtre Jean nous montre dans l’Apocalypse, sont à prendre dans le sens le plus absolu, non pas dans un sens relatif. Dans l’Ancien Testament, les nouveaux cieux et la nouvelle terre sont limités, car ils se rattachent encore à Israël sur la terre. C’est pourquoi il est dit du Seigneur qu’Il « régnera sur la maison de Jacob à toujours, et qu’il n’y aura pas de fin à son royaume » (Luc 1:33). Ceci est une espérance propre à l’Ancien Testament, bien qu’elle soit exprimée dans le Nouveau, et le sens en est, bien sûr, que le Seigneur régnera sur la maison de Jacob aussi longtemps qu’elle existera comme telle sur la terre. Lorsque la terre disparaîtra et qu’Israël cessera d’être une nation, ils seront bénis, sans doute, d’une manière autre et meilleure ; mais il n’y aura pas alors de règne de Christ sur eux comme peuple terrestre ici-bas ; de sorte que ce royaume, qui certes n’a pas de fin tant que la terre subsiste, doit nécessairement être limité à la durée de la terre. C’est ainsi que je comprends les nouveaux cieux et la nouvelle terre dont parle Ésaïe. Le Nouveau Testament emploie cette expression dans un sens plein et absolu, comme signifiant un état sans fin ; mais dans l’Ancien Testament, cette expression se lie aux relations terrestres dont le Saint Esprit est alors en train de parler.

Ce qui rend la chose encore plus claire, c’est que le verset suivant (Ésaïe 65:21) continue en disant : « Même ils bâtiront des maisons et les habiteront ; et ils planteront des vignes et en mangeront les fruits. Ils ne bâtiront pas pour qu’un autre habite... mes élus useront eux-mêmes l’ouvrage de leurs mains. Ils ne travailleront pas en vain, ni n’engendreront pour la frayeur ; car ils sont la semence des bénis de l’Éternel » (És. 65:21-23). Cela est très réjouissant. Et encore : « Le loup et l’agneau paîtront ensemble... On ne fera pas de tort, et on ne détruira pas sur toute ma montagne sainte, dit l’Éternel » (És. 65:25). Si beau et si brillant que soit ce tableau de ce que le Seigneur peut accomplir, il reste cependant en rapport avec la terre et un peuple terrestre. Ce n’est pas l’état éternel, mais un jour excessivement glorieux, quand la mort sera l’exception, et la vie la règle. Je dis que la mort sera ainsi rare, au moins dans la Terre Sainte, à cause de ce verset : « Car le jeune homme mourra âgé de cent ans ; et le pécheur âgé de cent ans sera maudit » (És 65:20), ce qui signifie que si quelqu’un meurt à l’âge de cent ans, il sera encore jeune, comparativement ; et si la mort survient à cet âge, ce ne sera que comme résultat d’une malédiction expresse de la part de Dieu. Voilà ce qui aura lieu durant le millénium.

Ceci semble répondre à une question souvent posée : Qu’advient-il des justes durant ce règne merveilleux ? Si la première résurrection a déjà eu lieu, et que dans la seconde, seuls des méchants morts ressuscitent, quelle peut être la destinée des justes qui vivront au temps du millénium ? La vérité est qu’il n’y a pas de preuve dans l’Écriture que des justes meurent au cours du millénium. Ce qui est dit laisse entendre le contraire. Si donc il ne meurt pas de justes au cours du millénium, il n’y en a pas à ressusciter à la fin. En conséquence, la résurrection de la fin reste bien pour les méchants morts seulement. Les justes seront ressuscités avant le millénium, les méchants après. Les justes qui vivront pendant le règne de Christ ne seront pas du tout appelés à mourir, pour autant que l’Écriture nous en informe. Nous pouvons être sûrs que ces saints du millénium seront changés en la ressemblance de Christ, et qu’ils seront transportés dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre. Nous ne sommes pas appelés à faire des suppositions sur la manière dont ces faits s’accompliront. Il suffit de savoir que, bien qu’ils ne soient pas présentés comme passant par la mort durant le millénium, et que par conséquent, ils n’auront pas besoin d’être ressuscités, cependant, lorsque la nouvelle terre apparaît, on y trouve des hommes dessus, bien distingués de la nouvelle Jérusalem (qui est le symbole des saints célestes glorifiés). Je crois que le verset 3 garantit ce que j’avance. « Voici l’habitation [ou : le tabernacle] de Dieu [ou : la cité qui descend] est avec les hommes » etc.

Une autre preuve qu'Ésaïe ne parle pas de l'état éternel décrit ici, est la suivante : quand les nouveaux cieux et la nouvelle terre sont vus par le prophète du Nouveau Testament, il est indiqué que les premiers s'en sont allés, et que la mer n'est plus. Il n'en est pas ainsi dans la prophétie d'Ésaïe, où c'est plutôt l'esprit et le gage de ce qui est nouveau qui vient dans l'ancien ; une ombre de ce qui devait arriver, et non pas l'image même ni l'accomplissement de la chose. Prophétiquement ils sont dits « nouveaux » à cause de la grande joie et de la bénédiction que Dieu accordera à Son peuple Israël dans leur pays.

Dans l'Apocalypse, « la mer n'est plus ». Dans l'Ancien Testament, au contraire, « l'abondance de la mer [est-il écrit] se tournera vers toi... Car les îles s'attendent à moi, et les navires de Tarsis viennent les premiers » (Ésaïe 60:5, 9). Il n'y a aucun doute que ce chapitre parle de la même époque que le ch. 65. « Car ta lumière est venue, et la gloire de l'Éternel s'est levée sur toi » (És 60:1). Ce passage et d'autres, prouvent qu'il y aura encore la mer au temps dont parle Ésaïe ; les îles et les navires l'impliquent nécessairement, et « les îles lointaines » sont introduites entre les deux déclarations concernant les nouveaux cieux et la nouvelle terre en Ésaïe 65 et 66 (cf. 66:19).

Ici, dans l'Apocalypse, ce n'est pas simplement la dispensation actuelle qui se termine, mais le ciel et la terre actuels s'en vont, et font place à « toutes choses faites nouvelles » (21:5). Sans doute, le nouveau ciel et la nouvelle terre seront formés à partir du premier ciel et de la première terre. Tout comme le corps de résurrection sera formé à partir du corps d'humiliation actuel par la puissance de Dieu, ainsi la terre et les cieux actuels sont destinés à une transformation de ce genre. Après leur dissolution, ils réapparaîtront dans la forme du nouveau ciel et de la nouvelle terre. « Plus de mer » serait impossible sans un miracle, aussi longtemps que la vie selon sa condition présente doit subsister. Mon lecteur sait que la mer est absolument nécessaire à la nature animale telle qu'elle est ; sans elle, l'homme ne pourrait pas exister, ni le règne animal et même végétal, sans parler du vaste monde des eaux. Mais lorsque le temps aura pris fin, lorsqu'aura cessé la vie naturelle qui est soutenue par Dieu — lorsque le millénium aura achevé de rendre l'éclatant témoignage à ce fruit de Sa sagesse, de Sa bonté et de Sa puissance (aussi bien qu'à tous les autres fruits) — alors suivra un état de choses entièrement nouveau, un état de choses parfait et éternel. Il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre, car les premiers cieux et la première terre auront passé et la mer n'est plus. La perfection sera arrivée pour l'univers.

### ***Ch. 21:2-3 — L'habitation de Dieu avec les hommes***

Mais ce n'est pas tout. Dans ce lieu d'habitation, cette scène d'ordre que Dieu fera (si remarquablement distincte de tout ce qui a existé auparavant et même de ce qui a accompagné le règne de Son Messie), c'est dans ce cadre que Jean voit « la sainte cité, nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. Et j'entendis une grande voix du ciel, disant : Voici, le tabernacle [ou : habitation] de Dieu est avec les hommes, et Il habitera avec eux ; et ils seront Son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu » (21:2-3). À mon sens, c'est la nouvelle Jérusalem qui est le tabernacle [ou : habitation] de Dieu. C'est là que, d'une manière toute spéciale, Dieu habite. Et ce tabernacle [ou : habitation] de Dieu descend du ciel pour être avec les hommes. Les saints célestes composent le tabernacle de Dieu, tandis que ceux qui sont sur la nouvelle terre sont simplement qualifiés d'« hommes ». Désormais ce ne sont plus des Juifs et des Gentils, comme dans le millénium ; cette différence aura passé avec « les premières choses » (21:4). Toutes les distinctions qui sont en rapport avec le temps auront disparu. Lorsqu'un saint est ressuscité ou changé, il cesse d'être un Juif ou un Grec : il est un homme, portant toutefois l'image du céleste (1 Cor. 15:49). De même ici, Dieu a à faire avec les hommes ; « et Il habitera avec eux et ils seront Son peuple, et Dieu Lui-même sera avec eux, leur Dieu ». Au lieu de la contempler à distance, Dieu ne viendra pas simplement visiter la scène que Sa main aura formée pour l'homme, comme autrefois au jardin d'Eden ; mais Il habitera éternellement au milieu d'eux.

## Ch. 21:4 — Rapports avec 2 Pierre 3:10-13 et 1 Cor. 15:23-26

« Et Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n’y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées » (21:4).

Les figures employées pour décrire cet état de choses sont incontestablement tirées d’Ésaïe — figures que l’Esprit de Dieu appliquaient premièrement à la bénédiction millénaire. Ésaïe prédisait une condition glorieuse mais terrestre, que Dieu réalisera pour les justes durant le millénium. La bénédiction sera alors la règle, la douleur l’exception. Le Saint Esprit reprend maintenant des termes semblables, mais avec des différences frappantes, et les applique dans un sens beaucoup plus profond et réellement absolu.

Considérons un peu un passage de 2 Pierre 3 qui aidera à faire un lien entre Ésaïe et l’Apocalypse. Il est écrit en 2 Pierre 3:10, 12 : « Or, le jour du Seigneur viendra comme un voleur ; et en ce jour-là, les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments embrasés seront dissous, et la terre et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement... Les cieux étant en feu seront dissous, et les éléments embrasés se fondront ». Il me paraît clair que c’est ce qui se passera à l’époque du grand trône blanc. Car dès l’instant où le Seigneur prend place sur ce trône, la terre et le ciel, s’enfuient de devant Sa face, et il n’est pas trouvé de lieu pour eux. Cela fait partie du « jour du Seigneur », qui comprend tout l’intervalle de temps depuis le moment où le Seigneur intervient pour juger le monde, où Il prend Sa grande puissance et entre dans Son règne (11:17), jusqu’au moment où Il remettra le royaume (1 Cor. 15:24), après que le millénium et les jugements qui suivent seront achevés (\*). « Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieux en feu seront dissous, et les éléments embrasés se fondront. Mais, selon Sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre dans lesquels la justice habite » (2 Pierre 3:11-13).

(\*) Je ne crois pas que le jour du Seigneur, dans le sens où Pierre emploie l’expression, soit simplement l’époque de la venue du Seigneur ; mais c’est plutôt la période entière couvrant Son règne et Ses jugements. Il s’ensuit que le millénium, aussi bien que la dissolution finale du ciel et de la terre actuels, sont inclus dans le cadre de Son jour, tandis que Sa venue précède l’un et l’autre. Il ne faut pas identifier le jour du Seigneur avec la venue du Seigneur.

Or c’est là l’état de choses décrit, avec plus de détails quant au temps et au caractère, par l’apôtre Jean. Le nouveau ciel et la nouvelle terre sont ce que nous trouvons au début du ch. 21. Ce sont les nouveaux cieux et la nouvelle terre « dans lesquels la justice habite ». La justice y a sa demeure parce que Dieu y habite, et cela ne peut avoir lieu que parce que la justice domine partout. Il est clair que le Saint Esprit, dans Pierre, fait allusion au passage d’Ésaïe, car il est dit : « selon Sa promesse, nous attendons » ; mais Il lui donne une signification plus vaste et plus profonde. Et Jean, le dernier des écrivains du Nouveau Testament, reprend la même pensée, et met chaque élément de la vérité à sa place. Il nous montre que si le millénium peut en être un accomplissement partiel, ce n’est qu’après le millénium que la pleine force de cette expression « selon Sa promesse » s’appliquera ; alors, toutes choses étant conformes à la pensée et au conseil divins, Dieu se reposera, et les *hommes* (non pas seulement Israël, mais des hommes rachetés et glorifiés) seront Son peuple et Lui sera leur Dieu.

Il me faut citer un autre passage pour relier entre eux les différents passages qui traitent de l’état éternel. En 1 Cor. 15:23, nous lisons que chacun doit ressusciter en son propre rang : « les prémices [ou : premiers fruits], Christ [qui est déjà ressuscité] ; puis ceux qui sont du Christ, à sa venue ; ensuite la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père, quand il aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance » (1 Cor. 15:23-24). Ce sera la tâche de Christ pendant le millénium : Il abolira toute domination contraire, s’assujettira tous les adversaires, et assujettira toutes choses à la gloire de Dieu le Père, car c’est là le but ultime de Son exaltation selon Phil. 2. « Car il faut qu’il règne jusqu’à ce qu’il ait mis tous les ennemis sous ses pieds : le dernier ennemi qui sera aboli, c’est la mort » (1 Cor. 15:25-26). Ceci est en parfaite harmonie avec Apoc. 20 et 21, où nous trouvons d’abord le règne de Christ, puis la mort détruite, et ensuite le nouveau ciel et la nouvelle terre, ce qui correspond au temps où, selon 1 Cor. 15:24, Christ remettra le royaume à Dieu

le Père. Non pas que Christ cessera de régner comme Dieu ; mais le règne spécial, humain, de Christ finira — c'est-à-dire Son acte de régner pendant une période donnée sur un peuple terrestre, et sur le monde en général, ce à quoi les saints célestes dans la gloire participeront avec Lui. Cela prendra fin. Tous les justes seront enfin dans un état de résurrection ou de changement, tous les méchants morts seront jetés dans l'étang de feu, et alors le royaume finira. Sa remise à Dieu le Père ne porte aucune atteinte à la gloire personnelle du Seigneur Jésus. Le royaume que Christ possèdera pendant le millénium, n'est pas ce qu'Il a comme Dieu, mais comme homme ressuscité — comme Celui qui a été humilié, mais ensuite exalté. Ce royaume, Il le remet à Dieu le Père (Lui-même comme homme prenant la place de sujétion en gloire, comme Il le fit autrefois en grâce sur la terre), afin que Dieu (Père, Fils et Saint Esprit) soit tout en tous, — Dieu comme tel ayant la place de suprématie durant toute l'éternité. Mais, bien que le règne humain et médiatorial de Christ doive avoir une fin, il n'en est pas ainsi du règne divin ; c'est pourquoi il est dit de nous, qui sommes participants de la nature divine, que nous régnerons aux siècles des siècles (Apoc. 22), et en Rom. 5:17 il est écrit que « nous régnerons en vie par un seul, Jésus Christ ». Il est évident que la participation à la nature divine ne touche en rien la gloire incommunicable de la Déité. Mais il demeure vrai que nous avons une vie éternelle, et que son caractère infini découle du fait qu'elle nous est donnée par Celui qui, bien que véritablement homme, est une personne divine, — par Celui qui est le vivant, et qui a été mort, et voici, il est vivant aux siècles des siècles (1:17-18). L'expression « nous régnerons en vie par un seul, Jésus Christ », indique un règne qui n'est limité ni par rapport au temps, ni par rapport à sa sphère.

### **Ch. 21:5-7 — Dieu. Noms de Dieu**

Vous remarquerez que, dans cette partie de l'Apocalypse, c'est *Dieu* qui est prééminent, et cela est en harmonie avec 1 Cor. 15:28. « Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. Et il me dit : Écris, car ces paroles sont certaines et véritables » (21:5). Celui qui parle est Celui qui est assis sur le trône. L'Agneau n'est pas mentionné. C'est la gloire de Dieu dans le sens le plus complet possible, que nous avons ici. « Et il me dit : C'est fait : Moi, je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin ». Sans doute, Christ est aussi l'Alpha et l'Oméga, comme on le voit au ch. 22:13 ; mais ici ce n'est pas le Seigneur comme tel qui agit et qui parle, c'est Dieu. « À celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine de l'eau de la vie. Celui qui vaincra héritera de ces choses, et je lui serai Dieu, et lui me sera fils » (21:6, 7). Il est tout à fait clair que c'est Dieu comme tel qui parle d'un bout à l'autre du passage.

### **Ch. 21:8 — Peines éternelles**

« Mais quant aux timides, et aux incrédules, et à ceux qui se sont souillés avec des abominations, et aux meurtriers, et aux fornicateurs, et aux magiciens, et aux idolâtres, et à tous les menteurs, leur part sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort » (21:8).

C'est une parole d'avertissement terrible au plus haut degré, surtout de la manière dont elle est utilisée ici. Considérez-en bien la force. C'est alors que Dieu sera tout en tous — Dieu qui est amour. Mais il n'est pas simplement amour : cela est une pensée fautive et infidèle ; Il est lumière aussi bien qu'amour. Il appartient à Dieu autant d'être saint, que d'être plein de grâce ; et ces deux vérités sont enseignées dans la même portion de la Parole. Ici nous en avons la preuve finale. En amour Il descend pour habiter avec Son peuple. Son peuple, ce sont des hommes, mais des hommes qui ne connaissent plus la faiblesse ni la peine, car Dieu lui-même a essuyé toutes larmes de leurs yeux. Mais Il est lumière ; et c'est pourquoi, en présence de toutes choses faites nouvelles, là où la justice habite en paix, là où il n'y a ni mal ni péché, mais la séparation d'avec eux pour toujours par la puissance de Dieu — même alors la part des méchants est dans l'étang brûlant de feu et de soufre. Remarquez bien que ceci est l'état éternel. Souvenez-vous que dans l'état éternel il y a la condamnation, la condamnation sans fin de ceux qui ont rejeté Christ, et se sont fondés sur leur misérable moi. Voilà la rétribution de la part de Dieu Lui-même. Leur part est dans la seconde mort, où leur ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point, comme le Seigneur Jésus l'a exprimé de

manière si impressionnante. Il n'est pas de déclaration plus solennelle que celle d'Apoc. 21:8, non seulement à cause de son caractère, mais à cause de la place qu'elle occupe. Quand Dieu se reposera dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre — quand Dieu descendra pour habiter avec les hommes, parce qu'il n'y aura plus de mal pour empêcher qu'il demeure avec eux — c'est alors que se présente l'effroyable scène du tourment sans espoir et sans fin qui attend le mal. Voilà ce que Dieu nous enseigne dans le tableau qu'il trace de l'état éternel. Il y a le côté brillant, mais l'étang de feu n'en a pas moins son cours, et rien ne laisse entendre que ses horreurs prendront jamais fin.

## Ch. 21:9

Maintenant, après nous avoir conduits jusqu'à « la fin » au sens le plus absolu du terme, le Saint Esprit nous ramène en arrière. Nous avons vu, au moment où commence cet état éternel, la nouvelle Jérusalem descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. Mais quelle est sa relation avec la terre millénaire ? Si nous n'avions que les révélations antérieures, nous ne pourrions pas répondre à cette question d'une manière claire. L'épouse, la femme de l'Agneau, a eu sa joie accomplie dans le ciel ; comme nouvelle Jérusalem après le millénium, elle prend sa place dans le cadre des nouveaux cieux et de la nouvelle terre ; mais quelle est sa relation en rapport avec ceux qui seront ici-bas pendant le millénium ? Cette question est maintenant clarifiée. « Et un des sept anges qui avaient etc. ... vint et me parla, disant : Viens, je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau. Et il m'emporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la sainte cité, Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu. Son luminaire était semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspé cristallin » (21:9-11). Il me semble que cette comparaison du brillant luminaire de la cité avec une pierre de jaspé, a un lien très étroit avec ce qui vient d'être dit d'elle comme ayant « la gloire de Dieu ». Car quand Dieu Lui-même a été vu sur le trône au ch. 4 (4:3), Son apparence était comme le jaspé et le sardius. Ici, la nouvelle Jérusalem a la gloire de Dieu, et son luminaire est semblable à une pierre de jaspé. Mais ce n'est pas tout. « Elle avait une grande et haute muraille », et après cela il nous est dit, au verset 18, que « sa muraille était bâtie de jaspé ». Il ressort clairement de tout cela que cette pierre de jaspé est spécialement celle qui sert à décrire la gloire de Dieu, pour autant qu'elle peut être vue par une créature — non pas la gloire de Dieu que la créature ne peut pas voir. Car Dieu possède une gloire inaccessible à l'homme, mais il s'est plu à déployer une gloire à Lui, appropriée à la capacité de la créature ; et la pierre précieuse employée dans le livre de l'Apocalypse pour faire ressortir cette gloire, c'est le jaspé.

Il nous est rapporté ensuite que la cité a « douze portes, et aux portes douze anges, et des noms écrits sur elles, qui sont ceux des douze tribus des fils d'Israël ». On retrouve souvent ce nombre « douze » dans toute la description de la nouvelle Jérusalem. Il venait juste d'être dit que la cité a la gloire de Dieu, — cette gloire dans l'espérance de laquelle nous nous glorifions (Rom. 5:2). Ici, nous voyons la jouissance de cette espérance que nous attendons et dans laquelle nous nous glorifions. Mais il plait à Dieu de rappeler qu'il s'occupe de gens sur la terre, et que la nouvelle Jérusalem a une relation spéciale avec les hommes durant le millénium. C'est pourquoi il y a douze portes, avec les noms des douze tribus d'Israël écrits sur elles. Aux portes se tiennent douze anges, montrant leur subordination. Dans ce jour de gloire, les anges sont heureux d'être portiers aux portes de la cité céleste ; même s'il ne leur est pas donné d'entrer, ils sont heureux d'avoir une fonction et une mission en dehors. « Car ce n'est point aux anges qu'il a assujéti le monde habité à venir duquel nous parlons » (Héb. 2:5). « Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ?... Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? » (1 Cor. 6:2, 3).

« Et la muraille de la ville avait douze fondements, et sur eux, les douze noms des douze apôtres de l'Agneau » (21:14).

Éph. 2:20 nous donne, je crois, la force de ce symbole : « ainsi donc, vous n'êtes plus étrangers, ni forains, mais concitoyens des saints... ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus Christ Lui-même étant la maîtresse pierre du coin » (Éph. 2:19-20). Sans doute, tout

l'édifice croît pour être un temple saint dans le Seigneur (Éph. 2:21), mais nous sommes édifiés sur « le fondement des apôtres et des prophètes » (ceux du Nouveau Testament, tous les deux). Si l'allusion avait trait aux prophètes de l'Ancien Testament, ils auraient été naturellement nommés avant les apôtres, pour éviter la confusion ; mais l'expression, telle qu'elle est, semble formulée à dessein pour prévenir une pareille erreur. Les prophètes de l'Ancien Testament complétaient la loi, outre leur témoignage sur les choses à venir, les jugements, la nouvelle alliance, etc. La loi et les prophètes ont été jusqu'à Jean, est-il dit (Matt. 5:17). Leur autorité ne saurait jamais être détruite. Mais quand le Messie a été rejeté par Israël, et que la rédemption a été accomplie à la croix, un fondement nouveau a été posé pour une nouvelle œuvre de Dieu, entièrement distincte de ce que la loi ou les prophètes, ou même Jean-Baptiste, avaient envisagé. C'est le fondement des apôtres et prophètes du Nouveau Testament, et c'est sur ce fondement que la nouvelle Jérusalem est bâtie. Maintenant, Dieu a manifesté toutes Ses pensées comme fondement de la vérité.

Au temps de l'Ancien Testament, il y avait certaines choses mises en réserve. Voyez Deut. 29:29, où Moïse dit que « les choses cachées sont à l'Éternel, notre Dieu ; et les choses révélées sont à nous et à nos fils, à toujours, afin que nous pratiquions toutes les paroles de cette loi ». Les choses révélées étaient celles rattachées à la loi et à ses conséquences, en vue d'en faire observer l'obéissance. Mais les choses secrètes qui appartenaient alors à Dieu, sont maintenant elles-mêmes révélées — ce sont les ressources de la grâce quand tout était ruiné sous la loi. Et c'est ce sur quoi l'apôtre Paul insiste tant, quand il déclare comment, par révélation, Dieu lui a fait connaître le mystère, ou secret, « d'après quoi, en le lisant, vous pouvez comprendre quelle est mon intelligence dans le mystère du Christ, lequel, en d'autres générations, n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes, comme il a été révélé maintenant à ses saints apôtres et prophètes par l'Esprit » (Éph 3:3-5). Il en est de même en Col. 1:26. Le Saint Esprit a manifesté ce qui était tenu secret dans les temps anciens. Le mystère est révélé. C'est cette pleine révélation de la vérité qui paraît être appelée le fondement des apôtres et prophètes, sur lequel l'Église est bâtie. C'est pourquoi il est dit en 1 Tim. 3:15, que l'Église est « la colonne et le soutien de la vérité ». La vérité est venue, et Dieu n'a en quelque sorte plus aucun secret maintenant. Tout ce qu'Il a trouvé bon de révéler, tout ce qui devait être utile à la créature et à la gloire de Son Fils, Dieu l'a manifesté, de sorte qu'en ce sens, comme en tout autre sens, il peut être dit que « les ténèbres s'en vont et la vraie lumière luit maintenant » (1 Jean 2:8). Ainsi donc, c'est sur ce fondement vaste et profond que l'Église est bâtie, — ce fondement où sont manifestées non seulement les voies de Dieu envers des individus, ou envers un peuple en relation avec Ses promesses et Son gouvernement, mais sur lequel tout ce qui se peut connaître de Dieu par la créature, a été révélé dans Son Fils. Et tout cela est maintenant manifesté à Ses saints ; c'était caché, mais c'est maintenant révélé. « La muraille de la cité avait douze fondements, et sur eux, les douze noms des douze apôtres de l'Agneau » (21:14). Ce sont eux qui ont été les instruments de cette révélation.

« Et celui qui me parlait avait pour mesure un roseau d'or, pour mesurer la cité et ses portes et sa muraille. Et la cité est bâtie en carré, et sa longueur est aussi grande que sa largeur... sa longueur et sa largeur et sa hauteur étaient égales » (21:15, 16).

Ces images illustrent la perfection de la cité « dont Dieu est l'architecte et le créateur » (Héb. 11:10). Je ne veux pas dire que l'on doit prendre cette description comme celle d'une cité au sens littéral. Je pense que ce tableau est purement symbolique quant à certaines relations de l'épouse, la femme de l'Agneau. L'Écriture elle-même déclare positivement que la nouvelle Jérusalem est (non pas la demeure des rachetés, mais) l'épouse elle-même, décrite sous la figure d'une cité. Tout comme l'église apostate, le vaste système ecclésiastique idolâtre dont il est tant parlé dans ce livre, était présenté sous le symbole de la grande cité, Babylone, de même ici l'Église glorifiée est présentée sous le caractère d'épouse, la femme de l'Agneau, en contraste avec la grande prostituée, — et sous l'aspect de la sainte cité descendant du ciel d'auprès de Dieu, en contraste avec la grande ville qui a la royauté sur les rois de la terre (17:18). Quand nous lisons que la cité est bâtie en carré,



de longueur, largeur et hauteur égales, il faut simplement le comprendre comme expression figurative de sa perfection.

En même temps, il ne faut pas faire entrer ces symboles en collision l'un avec l'autre. Car immédiatement après, il est dit qu'« il mesura sa muraille, 144 coudées, mesure d'homme, c'est-à-dire d'ange » (21:17). Or il a été indiqué précédemment que la hauteur de la cité était égale à sa longueur et à sa largeur, soit 12000 stades. Évidemment cette mesure est énormément plus grande que celle des 144 coudées de la hauteur de la muraille. Nous avons d'abord l'idée générale d'une cité qui forme un carré dans toutes les directions, un cube en fait ; puis, quand nous arrivons aux détails de la muraille, une hauteur est donnée, qui montre que nous ne devons pas rechercher simplement une cohérence quant à la lettre, comme s'il s'agissait d'un portrait. Le nombre douze contient l'idée de la perfection par rapport à l'homme.

« Et sa muraille était bâtie de jaspe ; et la cité était d'or pur, semblable à du verre pur » (21:18).

Dans une précédente partie du livre, nous avons déjà vu la signification de ces deux figures, l'or et le verre. Le Seigneur conseillait à l'église de Laodicée dans son état déchu d'acheter de Lui « de l'or passé au feu ». L'or est invariablement la figure de la justice divine, de cette justice qui peut subsister devant le feu pénétrant du jugement de Dieu. La justice humaine ne pourrait pas le supporter, aussi elle n'est jamais représentée par l'or, mais plutôt par le fin lin. Dieu peut nettoyer le fin lin, et n'y laisser ni tache ni souillure ; mais le feu le détruirait, tandis que sur l'or, il n'a pas d'autre effet que d'en faire ressortir la perfection. En accord avec cela, la cité est d'or pur, « semblable à du verre pur ». Une sainteté désormais immuable et sans défaut marque la cité. Quand il s'agit de notre besoin de sainteté, le moyen de l'obtenir est figuré par l'eau, parce qu'il s'agit d'être nettoyé de la souillure d'une manière pratique. Dans l'Apocalypse, ce n'est pas ce dont il s'agit ; car à partir du ch. 4, les saints qu'on voit associés avec la sainteté, sont des saints ressuscités, qui n'ont donc plus besoin d'être nettoyés. C'est pourquoi ils sont représentés, notamment dans le cas de cette compagnie de saints mentionnée au ch. 15, comme étant sur une mer de verre, parce que c'est la pureté, et la pureté dans une condition fixe et inaltérable. Leur état n'est plus tel qu'il ait besoin de purification. C'est la sainteté qui repousse tout ce qui souille. De même ici, la cité est d'or pur, semblable à du verre pur. En Apoc. 15:2, il est remarquable que la mer de verre soit mêlée de feu, ce qui n'était pas le cas en Apoc. 4 (4:6) ; la raison en est que les saints dont il est parlé en Apoc. 15 ont déjà non seulement passé par cette purification complète, et sont maintenant dans un état de pureté inaltérable, mais ils ont aussi traversé la dernière et terrible tribulation, dont le feu est une figure connue. Les saints ravis d'Apoc. 4 n'ont pas passé par cette tribulation. Ainsi donc la cité est d'or pur, comme du verre pur ; c'est-à-dire qu'il y a maintenant une justice divine qui a tout son cours, et une sainteté surnaturelle et à laquelle rien ne saurait porter atteinte.

« Les fondements de la muraille de la cité étaient ornés de toute pierre précieuse : Le premier fondement était de jaspe, etc... Et les douze portes étaient douze perles ; chacune des portes était d'une seule perle ; et la rue de la cité était d'or pur, comme du verre transparent » (21:19-21).

Sans prétendre donner une signification spirituelle aux diverses pierres précieuses, elles nous apprennent qu'en ce jour de gloire Dieu parera Ses saints de toutes sortes de beauté. Différents rayons de Sa gloire seront réfléchis à travers eux, au départ de ces différentes pierres précieuses.

Pour ce qui regarde Dieu Lui-même, il n'en est pas ainsi. Sa gloire essentielle n'est pas décrite de cette manière. C'est une pleine lumière, une lumière concentrée. Elle n'est pas fractionnée en de multiples nuances, si l'on peut dire, comme dans le cas de la gloire qu'Il confère à l'Église. Dieu est lumière, et Il habite la lumière inaccessible (1 Tim. 6:16). L'arc-en-ciel avec toutes ses couleurs est le signe par lequel Dieu a montré Son alliance avec la création, et Ses voies diverses envers l'homme misérable. Mais quand il s'agit du luminaire des saints dans la gloire céleste, et de la manière dont Dieu veut déployer la beauté de Son peuple, (car Il voit de la beauté en eux), ces pierres précieuses sont les symboles employés.

« Et les douze portes étaient douze perles ; chacune des portes était d'une seule perle ». C'est ce qui apparaît aux gens à l'extérieur : quelque chose de tout à fait surnaturel. Cette description fait allusion à la Jérusalem terrestre ; mais cette dernière cité sera ornée par ce qui existe réellement dans la nature. Ici, la beauté de l'Église ressort de figures surnaturelles : chaque porte est faite d'une seule perle. Ce sont des symboles qui mettent en relief la beauté parfaite et divine dont Dieu revêtira son peuple. C'est déjà vrai d'eux en Christ ; mais en ce jour-là, ils brilleront ainsi effectivement et personnellement. Le fait que chaque porte soit une seule perle montre, me semble-t-il, la ressemblance spéciale à Christ et la communion avec Christ que Dieu accordera à Son peuple — l'Église. En Matt. 13, nous avons, je pense, le Seigneur Jésus présenté comme un marchand à la recherche de belles perles, et qui, quand il en a trouvé une de très grand prix, il va et vend tout ce qu'il a et l'achète. C'est la beauté de l'Église, telle qu'elle est vue dans les pensées de Dieu ; elle fascine, si l'on peut dire, le Seigneur Jésus, de sorte qu'Il s'est dépouillé de toute Sa gloire terrestre pour acquérir cette perle : l'expression est forte en effet, mais pas trop forte pour exprimer à quel point Il a apprécié l'Église. Mais nous savons que si le Seigneur a pu voir quelque beauté en l'Église, cette beauté émanait toute de Lui. Il voyait l'Église telle qu'elle était dans les pensées et le dessein de Dieu, et Il a vendu tout ce qu'Il avait afin d'acheter cette perle de grand prix, qui n'est, après tout, que la réflexion de Sa propre beauté. De même ici, la perle sans défaut (la perfection de beauté morale qui a été si précieuse aux yeux de Christ) est la figure de ce qui, juste à l'entrée, apparaîtra aux yeux des hommes et des anges.

« Et je ne vis point de temple en elle ; car le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, et l'Agneau en sont le temple » (21:22).

Ceci est très important. Car quelqu'un dira peut-être : Qu'est-ce que tout cela a à faire avec les saints maintenant ? Je réponds : Il faut que le monde attende le jour de la gloire pour voir la beauté de l'Église. Et nous-mêmes, comme le monde, nous sommes si souvent incrédules, que nous sommes enclins à ne voir que les circonstances sombres et douloureuses de l'Église, à défaut d'échapper au rêve trompeur d'améliorer la chrétienté. Qui d'entre nous porte habituellement et constamment dans son cœur le sentiment de délices qu'éprouve le Seigneur Jésus en dévoilant ce que l'Église va être — oui, ce qu'elle est déjà à Ses yeux et pour Son cœur ? Notre incrédulité à cet égard est l'une des principales sources secrètes de notre esprit de murmure et de rébellion. Je ne dis pas qu'il faille rester insensible à la faillite de l'Église de Dieu quant aux choses sur la terre : Dieu veuille nous préserver d'une telle pensée ! Mais notre sentiment de sa chute sera d'autant plus aigu et accompagné de d'autant plus d'amour, que nous aurons un sens plus profond de la proximité de l'Église avec Christ, et de la gloire dont elle resplendira bientôt. Une bonne partie de ce que nous ressentons, en présence de mal chez les enfants de Dieu, vient de ce qu'il nous touche personnellement. Nous sommes tous enclins à traiter assez durement, chez les autres, la vanité, l'orgueil et autres choses semblables. Pourquoi ? N'est-ce pas trop souvent parce que cela nous blesse ? On ne nous a peut-être pas porté le respect, ou reconnu l'importance à la mesure que nous imaginions avoir droit ? et cela nous rend facilement amer. Mais ce n'est pas selon Christ. Non pas que nous devions être insensibles aux voies de la chair et du monde, mais il faut tout ressentir avec Christ, et non pas pour nous-mêmes. Qu'est-ce qui nous en rend capables ? Rien, sinon un cœur rempli de Christ, et de la position excessivement bénie où Il nous a mis. Nous sommes appelés à manifester le Seigneur Jésus déjà maintenant. Ce n'est pas seulement que nous sommes destinés à devenir membres de Son corps, chair de Sa chair et os de Ses os, car nous le sommes déjà ; dès lors, l'amour et le désir de la gloire de Dieu devraient nous amener à chercher à marcher d'une manière qui corresponde à cette position, dans l'église et devant les hommes. Ce que Dieu va bientôt montrer à tout l'univers, Il voudrait que nous le recherchions dès maintenant chez les Siens.

Quand ce jour-là sera venu, il n'y aura plus d'entraves ; mais le Saint-Esprit agit de manière à réaliser en nous ce qui sera alors manifesté en perfection, et qui en principe est vrai déjà maintenant. S'il y a une tache chez quelqu'un qui doit reluire avec Christ dans ce jour-là, cela stimule nos affections pour que le mal soit ôté selon Dieu et pour Sa gloire. C'est là ce qui accroît tellement chez

nous le sentiment de la honte, qu'il puisse y avoir de pareilles taches sur nous. Il est évident pour moi, que le Saint Esprit révèle la description de la gloire divine à venir dans l'Église, dans le but d'agir avec une grande puissance pratique sur nos âmes maintenant, la parole étant mêlée avec de la foi chez ceux qui l'entendent (Héb. 4:2). La véritable raison pour laquelle elle nous est si peu à profit, c'est que nous sommes des croyants si incroyables ! Nous sommes croyants, mais n'est-il pas humiliant que nous puissions passer sur de pareils fruits précieux de l'amour de Christ, sur de pareilles visions brillantes de gloire assurée, comme si nous n'en avions pas besoin maintenant, ou comme s'il ne s'agissait pas des paroles certaines et véritables de Dieu ? Bientôt nous serons dans la gloire, et nous connaîtrons comme nous avons été connus ; mais la gloire est révélée à ceux qui n'y sont pas encore, afin que leurs âmes soient remplies de joie dès maintenant à cause de cette gloire, et afin que ses effets en soient manifestes même pour le monde qui les méprise. Le Saint Esprit est les arrhes de l'héritage, aussi bien que le sceau de la rédemption.

Mais cela n'est pas seulement vrai de la beauté dans laquelle l'Église brillera alors ; il y a autre chose qui devrait exercer sur nous une puissante influence maintenant. Il y a une relation immédiate avec Dieu dans la manière de rendre culte : qu'en sera-t-il dans cette gloire du millénium ? Le symbole employé ici est celui d'une cité, et c'est pourquoi nous ne sommes pas décrits comme des sacrificateurs. S'il était parlé de nous comme étant des personnes, nous devrions être décrits comme approchés de Dieu, c'est-à-dire comme des sacrificateurs, et c'est ce que nous trouvons au ch. 20:6. Mais ici, nous avons une cité — et une cité dans laquelle il n'y a point de temple, non pas que la présence de Dieu n'y eût aucune place spéciale, mais parce que la présence de Dieu la remplit toute partout également. L'accès à Dieu est immédiat. Mais ceci est aussi une vérité déjà applicable maintenant (Héb. 10). Ici-bas, maintenant, il n'y a point de temple ni de sacrificateurs intermédiaires entre nous et Dieu. Sans doute, nous avons en haut le grand et fidèle Souverain Sacrificateur — ministre des lieux saints et du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, et non pas l'homme (Héb. 8:2). Mais c'est ici-bas sur la terre que, pendant le royaume futur, il y aura temple et sacrificateurs, pour ceux qui, sur la terre, auront besoin de Lui, alors qu'Il « s'assiéra, et... Il sera sacrificateur sur Son trône » (Zach. 6:13). Ainsi, pour le chrétien, il n'y a maintenant sur la terre ni temple ni sacrificateurs. Nous nous tenons, par la foi, dans la présence immédiate de Dieu, dont la parfaite faveur brille sur nous. Si l'on ne sent pas cela, c'est parce qu'on ne le croit pas. Nous devons toujours croire une chose sur l'autorité de la parole de Dieu d'abord ; et plus nous croyons en toute simplicité, plus nous jouissons de la consolation, de la force et des fruits de la vérité.

« Et je ne vis point de temple en elle ; car le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, et l'Agneau en sont le temple. Et la cité n'a pas besoin du soleil, ni de la lune, pour l'éclairer ».

Il n'est besoin là d'aucune lumière terrestre ni céleste provenant de l'ancienne création ; « car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe » (21:23). Combien cette description concorde admirablement avec quelques paroles de Jean 17 dont je voudrais parler avant d'aller plus loin.

Dans son étonnante prière (si nous pouvons appeler prière ce qui est plutôt l'épanchement du Fils auprès du Père), le Seigneur dit : « La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée » (Jean 17:22). Il s'agissait d'une gloire divine, mais non pas de la gloire de Sa Dité, car celle-ci ne peut jamais être *donnée*, attendu qu'elle n'appartient qu'à Dieu, et à personne d'autre. Le Seigneur Jésus possédait la gloire de la Dité, mais non pas comme Lui ayant été donnée : Il la possédait d'une manière essentielle ; il la possédait de droit, comme étant Dieu, de toute éternité. Mais la gloire que le Père Lui a donnée comme homme, Il l'a donnée à Ses disciples : « afin qu'ils soient un, comme nous nous sommes un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient rendus parfaits [consommés] en un, et que le monde connaisse que toi tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé » (Jean 17:22-23). Or ceci correspond exactement à ce que nous avons dans l'Apocalypse, car on voit la sainte cité, descendant du ciel d'auprès de Dieu ; et l'Agneau est en elle, et le Seigneur Dieu se fait connaître spécialement en Lui, si l'on peut dire ; car l'Agneau n'est pas seulement la lumière, mais Il est le vase de la lumière, le luminaire. Nous pouvons voir la lumière diffusée, ainsi qu'il est écrit : « la gloire de Dieu l'a illuminée » ; mais si nous en voulons voir la lumière concentrée, où faut-il regarder ?

L'Agneau est cette lumière. C'est ainsi que Dieu Lui-même fait resplendir Son éclat dans toute cette glorieuse cité : l'Agneau est le grand objet concentrant et diffusant la lumière sur toute la scène. Or voici quel en est l'ordre : « Moi en eux, et toi en moi, afin qu'ils soient rendus parfaits [consommés] en un, et que le monde connaisse », etc. (Apoc. 21:23a) (\*). L'Agneau leur fait connaître Dieu, comme eux font connaître l'Agneau à tous les autres. C'est ce qui apparaît dans l'Apocalypse. « Les nations marcheront à sa lumière », non pas dans la lumière de l'Agneau directement, mais au moyen de la lumière de la cité céleste : c'est précisément ce que nous trouvons en Jean 17 (« afin qu'ils soient rendus parfaits [consommés] en un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé »). Voilà, me semble-t-il, ce qui correspond aux nations marchant à la lumière de la cité. L'Église a passé à travers ces nations aux jours de son pèlerinage, et elle y a été méprisée à cause de sa communion avec Christ (1 Jean 3:1). Car, comme Lui-même y a été, et y a été méconnu, ainsi « le monde ne nous connaît pas ». Mais maintenant, quand brille le jour éclatant où Jésus revient en gloire, Lui qui a été longtemps absent et rejeté, Lui l'homme béni et exalté, le Seigneur du ciel, et Il revient comme étant Lui-même le fidèle témoin et l'accomplissement de la gloire de Dieu, et son resplendissement, — alors Il ne sera pas vu séparé de Son épouse.

(\*) Les versets 22 et 23 de ce chapitre s'appliquent au temps de la glorification, le seul temps d'unité à la fois parfaite et manifestée ; mais il ne faut pas confondre cette unité avec celle objet de la prière des v. 20 et 21, qui manifestement est autant une question de grâce et de témoignage au monde, que celle des v. 22 et 23 sera une question de gloire et de connaissance par le monde. Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'unité est demandée sous trois formes. Il y a premièrement, au verset 11, celle qui est absolue et qui concerne les douze apôtres : « afin qu'ils soient un, comme nous ». Il y a, deuxièmement, l'unité qui embrasse ceux qui croiraient par la parole des apôtres : « afin que tous » (Juifs ou Gentils, esclaves ou hommes libres) « soient un », (non pas en vertu de la loi de l'Éternel, ni de rites et ordonnances du système Lévitique qui sont imposés, mais par la révélation du Père et du Fils), « comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi ; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie » (ce n'est pas encore : connaisse, mais croie) « que c'est toi qui m'as envoyé ». C'est le témoignage rendu par les saints rassemblés en marchant ici bas dans une unité céleste. Puis vient la troisième forme d'unité — le couronnement — celle qu'il sera impossible au monde de nier, quand il verra les saints apparaissant dans la même gloire avec Christ. C'est pourquoi il est ajouté : « (afin) que le monde connaisse que toi tu m'as envoyé » : mais ce n'est pas tout : « et que tu les as aimés comme tu m'as aimé ». Comment contredire, lorsque Christ et l'Église apparaîtront dans une communauté de gloire à leurs yeux étonnés ? Mais cela ne change en rien la vérité précédente, qui ne doit pas être affaiblie, à savoir que le Seigneur désirait l'unité présente de tous Ses disciples, comme un moyen de témoigner puissamment au monde pour qu'il croie en Sa mission de la part du Père. De fait, cette unité comme témoignage demeure une partie importante de notre responsabilité pratique, et il n'est pas sage de s'en détourner sous prétexte qu'elle est grossièrement pervertie par l'église-monde sous toutes ses formes variées en vue d'exercer une puissance terrestre et orgueilleuse. Les Actes des apôtres exposent les faits, tandis que les épîtres démontrent l'importance de la doctrine.

Nous apparaîtrons avec Lui en gloire, et les nations marcheront à la lumière de cette église glorifiée qu'elles auront si longtemps rejetée. Même les rois de la terre lui (\*) apportent leur gloire. Il est nécessaire d'affirmer cela, afin que personne ne s'imagine qu'il y aura communication directe entre les habitants de la terre et la cité céleste. Car si la cité est vue descendant du ciel, il n'est pas dit qu'elle descende sur terre de manière à être avec les hommes, comme ce sera quand il y aura le nouveau ciel et la nouvelle terre. Ici, sa gloire est au-dessus de la terre ; en conséquence, les rois et les nations lui apportent leur gloire et leur honneur, à titre d'hommage à Celui qui y habite, je présume.

(\*) Dans le sens de « lui rapporteront leur gloire, la lui attribueront, lui en feront hommage », et par dessus tout, à Dieu en elle, comme il est dit plus bas.

« Et ses portes ne seront point fermées de jour : car il n'y a point là de nuit ». Aucun danger ne menace la cité ; au contraire : « on lui apportera la gloire et l'honneur des nations ». Cette expression a bien sûr le même sens qu'au verset 24. « Et il n'y entrera aucune chose souillée, ni ce qui fait une abomination et un mensonge : mais seulement ceux qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau ». Toute sa portée est donnée à la sainteté de Dieu, et les choses impures, abominables et fausses sont exclues de Sa présence, étant moralement absolument impropres à y paraître ; mais en outre, Sa souveraineté est maintenue intacte. Nul n'y entre, excepté ceux inscrits au livre de vie de l'Agneau.

Nous avons remarqué que les cinq premiers versets du ch. 22 sont nécessaires pour compléter la vision, mais, je ferai mieux, je crois, de les réserver pour la prochaine méditation, et nous verrons aussi la conclusion du livre à la place qui lui revient.

## Chapitre 22

### *Parallèle et contraste avec la Genèse*

L'un des traits intéressants de ce livre est qu'on ne peut le comprendre correctement sans faire la liaison avec tout le reste de la Parole de Dieu. Et il est singulier de voir que Dieu a relié ce dernier livre de l'Écriture avec le tout premier, et d'une manière très remarquable. Par exemple, d'où sont tirées les figures dont le Saint Esprit se sert pour dépeindre la bénédiction de la cité céleste dans ses relations avec la terre durant le millénium ? Il faut aller au commencement du livre de Dieu, à la Genèse, et même au tout commencement de la Genèse ; c'est là qu'on trouve l'arbre de vie, les fleuves, etc., auxquels le Saint Esprit fait évidemment allusion dans le chapitre 22 de l'Apocalypse.

En voyant cette manière dont Dieu a raccordé les diverses parties de Sa Parole les unes avec les autres, c'est pour moi une indication frappante du but de Dieu que, pour avoir une connaissance complète d'une portion quelconque, je dois la prendre en relation avec l'ensemble. Ceci est d'autant plus important que cette même parole de Dieu nous montre différents états ou dispensations en contraste total les uns avec les autres. Il y eut d'abord le temps de l'innocence ; puis le temps durant lequel il n'y a eu que du péché du côté de l'homme, — le mal sans frein, jusqu'à ce que vienne le jugement de Dieu par le moyen du déluge, et que tout soit détruit, sauf les quelques-uns dans l'arche. Après cela parut la loi, puis l'évangile, ayant chacun son but particulier entièrement différent de l'autre. Et maintenant nous attendons la grande scène finale de l'ère présente, où tout ce que Dieu a opéré sur la terre, tout ce que la révélation a fait connaître de Ses pensées, mais qui a été corrompu par l'homme, sera manifesté dans ses résultats. Pour bien comprendre ce que le Saint Esprit dit touchant ces résultats, il faut commencer par le tout début. Or, si nous ouvrons la Genèse au temps de l'innocence, où Dieu s'occupait de Sa créature bien sûr responsable de se maintenir dans sa position d'innocence, — nous trouvons, il est vrai, une certaine analogie avec le temps futur selon notre passage, mais surtout un contraste tellement béni, en ce que ce temps futur manifeste bien plus visiblement les profondeurs de grâce que Dieu déploiera dans la sainte cité.

Examinons donc un peu les différences. La Genèse nous fait voir quatre fleuves ; nous ne savons pas grand-chose ou rien des deux premiers, mais en tout cas il est clair que les deux derniers, l'Euphrate et le Hiddekel, ou Tigre, ont été liés plus tard à quelques-uns des épisodes les plus douloureux de l'histoire terrestre du peuple de Dieu. Sur ces fleuves furent bâties les deux villes les plus renommées de l'antiquité : Ninive sur le Tigre, et Babylone sur l'Euphrate. Il est évident que je fais ici allusion à une époque très postérieure à Adam, et même au déluge. Et quoique ce cataclysme ait sans doute fait disparaître bien des aspects de la terre antédiluvienne, ces deux fleuves ont quand même subsisté. Le Paradis a disparu, nous le savons ; mais ces deux fleuves ont joué un rôle important dans l'histoire de l'homme, et surtout dans l'histoire des choses qui ont eu plus d'importance qu'elles n'en avaient par elles-mêmes, par le fait que ces fleuves se sont trouvés mêlés aux vicissitudes et aux châtements du peuple de Dieu Israël. Ces deux fleuves furent identifiés avec les puissances qui devaient causer la ruine de Juda et d'Israël respectivement. Ninive fut la capitale de l'Assyrie qui transporta en captivité la grande masse des dix tribus d'Israël ; Babylone fut la puissance dont Dieu s'est ensuite servi pour tenir captifs ceux qui avaient semblé tenir ferme pour Dieu, non moins que la maison de David, mais qui ne tardèrent pas à s'égarer dans une infidélité pire que celle d'Israël dans ses rechutes. C'est ainsi que ces deux fleuves, qui avaient été en relation avec le paradis à l'origine, devinrent les représentants des puissances employées de Dieu pour le châtement de Son peuple coupable.

Ensuite, il y avait deux arbres dans le jardin d'Eden ; le premier est celui de la connaissance du bien et du mal, et le second celui de la vie. Or quelles qu'aient pu être les bénédictions accordées à l'homme dans l'arbre de vie, celui-ci lui était totalement inutile car l'autre arbre lui faisait subir un test qu'il ne pouvait subir victorieusement. Bientôt, en effet, il faillit ; il prêta l'oreille à la voix de sa femme qui elle-même avait écouté le serpent, et il devint rebelle. La conséquence fut que l'arbre de vie cessa d'être à sa disposition ; s'il en avait été autrement, cela n'aurait fait que perpétuer une vie de péché et de misère, — de sorte que le jugement par lequel Dieu a placé le chérubin armé de l'épée flamboyante pour chasser l'homme loin de l'arbre de vie, était un jugement mêlé de miséricorde. Dieu réservait pour l'homme quelque chose de meilleur, savoir l'arbre de grâce, si je puis m'exprimer ainsi.

Arrivés maintenant au dernier récit de la Parole de Dieu, nous ne trouvons ni les diverses rivières d'Eden, ni un arbre mettant l'homme à l'épreuve de la part de Dieu. Il n'y a plus qu'un fleuve et qu'un arbre. Tout ce qui était lié à la faiblesse de l'homme, et au péché, et au châtement du peuple de Dieu a disparu. Les souvenirs pénibles de la honte et de la discipline de la douleur ne sont plus nécessaires. Le paradis de l'homme a failli, Israël a failli, l'Église a failli. Maintenant, le paradis, le peuple, et la cité sont tous de Dieu, qui s'y fait connaître et y montre Sa gloire, de sorte que tout ce qui ne servait qu'à tester l'homme ou à le discipliner, disparaît complètement, et désormais resplendissent l'amour de Dieu, Sa grâce céleste, Sa fidélité envers Israël, Sa miséricorde souveraine envers les Gentils, Son gouvernement juste et bienfaisant. Le Seigneur Jésus Christ est intervenu ; Il a porté par Lui-même ce que méritait le peuple de Dieu, de sorte qu'il est devenu possible pour Dieu d'être juste tout en ne leur montrant que de l'amour, — en leur donnant la vie et la propitiation et la purification par Son Fils.

### **Ch. 22:1-2**

« Et il me montra un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal sortant du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de sa rue, et du fleuve, de ça et de là, était l'arbre de vie, portant douze [sorte de] fruits, rendant son fruit chaque mois ; et les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations » (22:1, 2).

Il est évident que voilà la grâce pure régnant par la justice, du moins en ce qui concerne l'arbre et le fleuve. Rien n'y est susceptible d'être corrompu par la puissance de Satan. Il n'y a rien non plus qui ressemble au chérubin tenant jalousement l'homme à l'écart, — l'homme pécheur, hélas ! C'est tout le contraire. Cet arbre de vie porte du fruit chaque mois. Bien sûr, c'est une figure. Il n'y aura pas simplement un arbre et un fleuve au sens littéral ; mais comme le fleuve de l'eau de la vie symbolise la vie et la bénédiction abondantes qui couleront à travers la cité (c'est-à-dire l'Épouse, la femme de l'Agneau), ainsi ici on trouve les ressources bienfaisantes pour la guérison des nations. Il n'est rien dit d'explicite concernant les douze fruits, qui peuvent exprimer une bénédiction beaucoup plus élevée et plus riche pour le rafraîchissement continu des saints célestes ; mais les feuilles sont expressément désignées comme devant servir à la guérison des nations.

Cela est d'autant plus remarquable, que nous sommes habitués à voir dans les prophètes un tout autre tableau de la Jérusalem terrestre, même dans le jour glorieux à venir, et même si plusieurs des figures utilisées dans notre passage lui soit empruntées. Prenez par exemple la description d'Ésaïe 60. Selon le ch. 59 (v. 20), le Rédempteur viendra à Sion, et le ch. 60 donne la description de la cité : « Tes portes seront continuellement ouvertes ; elles ne seront fermées ni nuit ni jour » (És. 60:11), etc. Mais quelle est, en principe, la relation entre la Jérusalem terrestre et les nations ? « Car la nation et le royaume qui ne te serviront pas, périront, et ces nations seront entièrement désolées » (És 60:12). Le gouvernement sera celui d'une justice et d'un jugement impitoyables. Dieu exige que l'honneur soit rendu à Son peuple qui a été si longtemps méprisé et foulé aux pieds par les nations. Car chacun sait comment les Juifs ont été traités avec le dernier mépris, même dans la chrétienté ; et si par leur prospérité ou d'autres raisons, ils obtiennent la faveur du monde, on le regarde comme un exemple merveilleux de libéralité ; les gens s'en vantent fort, et agissent ainsi en général sur un

principe faux, soit de scepticisme soit de pseudo-christianisme. On a été tellement habitué à mépriser les Juifs, que les concessions qui leur sont faites sont arrachées, souvent en vertu de principes aussi faux que celui des droits de l'homme, etc. Bien sûr, je ne fais ici allusion qu'à des faits bien connus de l'histoire du monde. Comme chrétiens, nous n'avons rien à faire avec de semblables questions, mais nous pouvons nous en rendre compte et les juger. Car la mission du chrétien ici-bas n'a qu'un but : rendre témoignage à Christ, rejeté par le monde, mais exalté dans le ciel ; et agir selon la grâce et la gloire de Christ qui est maintenant à la droite de Dieu. Lorsqu'on perd cela de vue, le chrétien est comme du sel sans saveur. On peut être philanthropique, et chercher à faire beaucoup de bien dans le monde, mais Dieu a pour nous un but plus élevé que tous les plans que nous pouvons élaborer.

Cette brève digression découle de notre sujet. Car, qu'il s'agisse de l'Église avant la gloire, ou dans la gloire comme ici, la seule chose qui nous convient, c'est manifester la grâce. C'est le caractère de grâce qui donne toujours la vérité de Dieu au sujet de l'Église ; c'est la manifestation de Lui-même tel qu'Il s'est révélé et se révèle encore en Christ. C'est ce que l'apôtre fait ressortir en Éph. 5, quand il dit : « Soyez donc imitateurs de Dieu ». Et comment cela ? « comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour ». De quelle manière ? Le chapitre précédent a parlé de Christ comme le sacrifice à cause duquel Dieu peut pardonner le péché (Éph. 4:32), et c'est la raison pour laquelle nous devons nous pardonner les uns aux autres « comme Dieu vous a pardonné en Christ ». Mais au ch. 5, l'apôtre va beaucoup plus loin : « Marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés, et s'est livré Lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu en parfum de bonne odeur » (Éph 5:2). Ces quelques mots décrivent le plein caractère de la grâce, qui fournit à ceux qui la connaissent et y marchent, la puissance de Christ dans le chemin parmi les hommes. Si je découvre ici ou là, chez l'un de mes frères, l'esprit rempli de pensées erronées ou de fausses espérances ; ou bien si je le vois agir sans conscience ou peu scrupuleusement, contrairement au Seigneur, de quelle manière Dieu va-t-il réveiller mes affections à son égard ? Je dois toujours agir par des motifs de grâce, cette grâce avec laquelle Dieu Lui-même agit envers Ses saints, et je dois, si possible, élever l'âme de mon frère jusqu'à la connaissance des sentiments de Dieu à son égard, et de Sa volonté à son sujet. S'il perçoit la grâce dans laquelle Dieu a agi, il sera prêt à apprendre ce dont il est redevable à Dieu. C'est toujours la manière de parler de l'apôtre. Regardez encore le cas des Éphésiens. Que fait Paul depuis le début de l'épître jusqu'au ch. 5 ? Il montre l'amour parfait de Dieu envers eux, et leur position d'unité avec Christ dans laquelle Il les a placés ; et maintenant c'est comme s'il leur disait : Marchez, vous, dans l'amour que Christ vous a montré.

Nous trouvons la même chose dans notre chapitre. Il n'est pas question de tonnerres, d'éclairs ni de voix sortant de la présence de Dieu. Tout cela a complètement disparu. Le ch. 4 nous a fait voir et entendre tout cela qui émanait du trône, et cela convenait alors, et était même nécessaire pour maintenir et manifester la sainteté de Celui qui y est assis. C'était le témoignage de Ses sentiments quand, une fois l'Église enlevée au ciel, l'homme est laissé à l'exaltation de lui-même, et n'est réprimé que par des jugements providentiels. Mais au ch. 22, il n'y a plus rien de ce genre. On voit le trône de Dieu et de l'Agneau, mais qu'en sort-il ? Un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal. Et pourquoi cela ? Parce que le trône est ici en rapport avec la cité céleste, et que cette cité est le symbole de l'Église glorifiée dont le caractère habituel, même dans la gloire, est la grâce. Non seulement le fleuve est un fleuve de vie, et non de mort, mais les feuilles de l'arbre sont pour la guérison (et non la destruction) des nations.

La Jérusalem d'ici-bas est la cité de la justice terrestre — le lieu où Dieu amènera les Juifs au travers de troubles extrêmes. Ils seront obligés de passer premièrement par une terrible tribulation, — le temps de la détresse de Jacob (Jér. 30:7), mais il en sera délivré. Ce sera un châtement mesuré avec justice à cause de leurs nombreux péchés. Ils traverseront toute cette affliction que Dieu Lui-même va leur infliger judiciairement, mais l'indignation cessera, et cela par la destruction de ceux qui en auront été les instruments. « Car encore très peu de temps, et l'indignation sera accomplie, et ma colère dans leur destruction » (És 10:25). Dieu prendra en mains la cause de Son peuple, et la



vocation d'Israël durant le millénium sera encore empreinte de cette justice qui a caractérisé les voies publiques de Dieu à leur égard, quelles qu'aient pu être les sources cachées de la grâce. Toutes les nations monteront à Jérusalem, lorsque la montagne de la maison de l'Éternel sera établie sur le sommet des montagnes (És 2:2 ; Mich. 4:1). Et « la loi sortira de Sion, et la parole de l'Éternel de Jérusalem » (És 2:3). La loi est la règle de justice ; la grâce est tout autre chose. Elle n'est pas une règle de justice dont le châtement inévitable est la mort. Il est vrai que la grâce règne par la justice (Rom. 5:21), mais il s'agit alors de la justice de Dieu, non pas celle de l'homme ; et par l'effet de Sa culture en grâce, cette justice de Dieu remplit le saint du fruit de la justice qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu (Phil. 1:11).

Nous avons donc ici une scène de grâce parfaite. Rien ne peut surpasser cette bénédiction à l'égard de l'homme. Le nombre douze est toujours employé en rapport avec les voies de Dieu envers l'homme au moyen de l'administration humaine. Sept est le nombre de la perfection en rapport avec les choses de Dieu, ou plutôt avec le côté spirituel, soit bien soit mal — douze avec le côté humain. C'est pour cela que lorsque Dieu choisit les patriarches, il y en eut douze : cela se rapportait, je suppose, non seulement aux douze tribus qui naquirent d'eux, mais à tout le reste de l'humanité en général. Plus tard encore, quand les apôtres furent appelés, il y en eut douze, correspondant aux douze tribus d'Israël. Dès l'instant où apparaît l'apôtre à qui fut spécialement confiée la grande mission d'établir l'Église sur son fondement céleste et inébranlable, le nombre douze disparaît, et il apparaît des apôtres indépendants des douze (Actes 14:4, 14 ; Éph. 4). Ceci peut servir à expliquer un peu mieux la pensée que j'ai exprimée au sujet des douze portes, des douze fondements, etc. que nous avons vus au ch. 21, à savoir qu'ils dépeignent l'aspect de la cité envers l'homme. Elle est envisagée dans son caractère gouvernemental public. Il en est de même de l'arbre. Le fait qu'il porte *douze* sortes de fruits, et qu'il rende son fruit *chaque mois*, fait voir l'aspect de l'arbre en faveur de l'homme. C'est pour la même raison qu'il est ajouté après cela, que « les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations ».

### **Ch. 22:3-5**

Un autre point est aussi parfaitement clair, c'est que cette scène ne se rapporte pas à l'état éternel, mais bien au millénium, car dans l'éternité les nations n'existeront plus comme telles, et elles n'auront évidemment aucun besoin de guérison. Mais rappelons-nous bien cependant que s'il s'agit de la cité céleste elle-même, elle est éternelle. Que la cité soit vue dans le millénium ou dans l'état éternel qui lui succède, cela ne fait guère de différence. Le ch. 21 nous fait voir deux descentes de la cité, l'une au début du millénium, et l'autre au début de l'état éternel : au verset 21:2, c'est sa descente quand l'état éternel commence, et au verset 21:10, c'est sa descente en vue du millénium. Je pense que la raison de ces deux descentes est qu'à la fin du millénium les cieux et la terre de maintenant disparaissent, et naturellement la cité disparaît de cette scène de bouleversement. Puis, quand la nouvelle terre apparaît, la cité céleste redescend et prend sa place permanente dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite.

Cette remarque est nécessaire, parce qu'à la fin des mille ans, la cité céleste demeure pour toujours, malgré que tout soit changé. « À Lui soit la gloire dans l'assemblée dans le Christ Jésus, pour toutes les générations du siècle des siècles. Amen » (Éph 3:21). Une fois le millénium achevé, l'Église glorifiée cessera d'exercer certaines fonctions envers la terre, mais la bénédiction qui lui est propre demeure éternellement la même. C'est pourquoi il est dit ici (22:3) : « Et il n'y aura plus de malédiction ». Ceci sera éternellement vrai pour la cité céleste dès ce temps du millénium, et ce sera aussi vrai plus tard pour les nouveaux cieux et la nouvelle terre.

« Et le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle, et ses esclaves le serviront ; et ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts. Et il n'y aura plus de nuit, ni besoin d'une lampe et de la lumière du soleil ». L'un de ces luminaires représente la lumière produite par l'homme, et l'autre celle qui vient de Dieu ; mais tout ce qui était approprié à ce monde appartient au passé pour la cité. « Car le Seigneur Dieu fera briller sa lumière sur eux ; et ils régneront aux siècles des siècles » (22:3-5). Cette

expression « aux siècles des siècles » doit, je n'en doute pas, être prise ici au sens le plus fort. Elle ne s'applique pas uniquement à ce qui est appelé « le royaume », quoique ce soit bien par lui que commence le règne. En 1 Cor. 15:24, il est question d'un royaume que Christ remet à un moment déterminé appelé « la fin ». « La fin » implique que les mille ans et le jugement des morts ont déjà eu lieu, car ce jugement fait partie du « royaume » de Christ — c'est son grand acte de clôture, peut-on dire. Toutes ces choses font partie du royaume ; et c'est seulement quand ce royaume est terminé, et que la mort, le dernier ennemi, a été détruit, que le Seigneur Jésus remet le royaume à Dieu.

Le but du royaume est d'assujettir effectivement tous les ennemis ; une fois ceci accompli, ce royaume spécial et humain prend fin. Mais s'il se produira alors un grand changement pour les saints terrestres quant à leur corps naturel ici-bas, il n'en sera pas de même de ceux qui sont dans les lieux célestes, déjà glorifiés. Ils régneront aux siècles des siècles : ce sera vrai dans toute l'éternité. Ces mots semblent utilisés ici sans aucune restriction. Tout le récit contenu depuis le verset 21:9 jusqu'au verset 22:5 présente la relation de la cité céleste avec la terre durant le millénium. Mais certains traits qui la caractérisent, sont vrais éternellement. L'un d'eux, outre sa gloire intrinsèque immuable, est que le service des saints sera éternel ; il en est de même du fait de régner. Il pourra y avoir du changement dans la manière de régner et de servir après que le royaume terrestre aura pris fin, mais quant aux choses mêmes, elles subsistent, je pense, éternellement.

### **Ch. 22:6-7. Négligence de l'Apocalypse : Causes et résultats**

Nous arrivons maintenant aux considérations finales du prophète et à son entretien avec l'ange au sujet de la prophétie, ainsi qu'au message final du Seigneur Jésus Lui-même. Au sens strict, on peut dire que le verset 5 termine la prophétie. Mais de même que le livre commence par une sorte de préface, il se termine aussi par une conclusion solennelle.

Vous remarquerez que, dans ces paroles d'adieu du Seigneur, il est trois fois question de la venue du Seigneur, chaque fois dans un contexte différent. La première fois, c'est au v. 7, évidemment en rapport avec le verset 6. « Et Il me dit : Ces paroles sont certaines et véritables ; et le Seigneur Dieu des esprits des prophètes, a envoyé son ange pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt. Et voici je viens bientôt ; bienheureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre (22:6, 7). Le Seigneur Jésus relie ici Sa venue avec la bénédiction réservée à l'homme qui est attentif aux paroles de la prophétie. En relation étroite avec cela, le Saint Esprit recommande alors solennellement cette prophétie qui va s'achever. Évidemment le Seigneur Jésus prévoyait le mépris qui serait jeté sur ce livre, et les efforts des hommes pour le mettre de côté.

Je n'aime pas faire allusion à aucune association religieuse en particulier, mais permettez-moi pourtant de dire un mot d'un corps réformé bien connu (\*). Il est extraordinaire de voir le livre dont le but exprès est de procurer aux gens la Parole de Dieu en entier sous forme de portions journalières : quelle place y a-t-on donné au livre de l'Apocalypse ? À peine en trouve-t-on quelque court fragment en une ou deux occasions spéciales, et ailleurs rien du tout, tandis que même une partie des livres apocryphes y est insérée. C'est, me semble-t-il, contre le mépris plus au moins avoué pour ce livre de l'Apocalypse que le Seigneur cherche ici à mettre les Siens en garde.

(\*) note Bibliquest : l'église d'Angleterre

Mais ce n'est pas seulement dans ce livre de textes choisis que l'Apocalypse est négligée ; beaucoup de personnes dans des circonstances toutes différentes ne sont pas moins futive à cet égard. Parmi ceux qui n'ont pas formellement de portion journalière de l'Écriture, ce livre est-il honoré comme le Seigneur le demande ? On se rend compte qu'en général, même si les enfants de Dieu ne se sont pas concertés pour déshonorer ce livre, en pratique ils le mettent de côté, sauf pour faire de la controverse, des récits historiques, ou des textes d'imagination. Il n'y a guère eu d'essai d'en faire un exposé simple et pratique. Peu de serviteurs en font la diffusion pour servir de nourriture dans les foyers de la famille de Dieu. Et si on s'aventure parfois à en fournir des interprétations, elles sont souvent tout à fait grossières, — faites à base de notions archéologiques

tirées par les cheveux, ou de comparaisons dégradantes avec tel ou tel historien ou journaliste incrédule.

Qu'il est solennel de s'écarter de la Parole de Dieu ! Le Seigneur Jésus met ce livre devant les Siens comme une lumière resplendissante dans un lieu obscur (2 Pierre 1:19), et non pas du tout pour servir d'exercice à des érudits en veine de spéculer. Cette Parole de Dieu est destinée à servir à tous les enfants de Dieu, pour le profit de leurs âmes, et pour aider à développer leur communion avec Dieu. Dieu voulait que non seulement ils connaissent Sa grâce, mais aussi les jugements qui vont fondre sur le monde. Il désirait qu'ils comprennent que ce livre qui montre où va le monde et quel sort l'attend, leur indique aussi leur délivrance hors de ce jugement. Car l'Apocalypse révèle clairement que l'Église est vue dans la présence de Dieu avant qu'il y ait la moindre parole de jugement : dès le début du ch. 4, nous la voyons au ciel. Combien il est évident que les paroles de la prophétie ont toutes la plus haute importance pour le peuple de Dieu ! Dieu désire que les Siens soient heureux dans la communion qu'Il leur donne avec Lui-même, avant qu'arrivent ces événements : « Bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre ». Pourquoi ce livre a-t-il eu si peu d'effet quant à sa portée pratique ? Tout simplement parce que la prophétie a été séparée de la promesse. Cette déclaration pleine de grâce : « Voici je viens bientôt », n'a pas été distinguée des « paroles de la prophétie de ce livre », à la suite de quoi on a confondu la portion de l'Église avec les jugements qui doivent fondre sur le monde. L'Apocalypse suppose les enfants de Dieu en train d'attendre la venue de Christ, qui devrait effectivement être leur glorieuse espérance journalière. Si ce n'est pas le cas, je crois qu'il est moralement impossible d'entrer dans ces « paroles de la prophétie », et d'en jouir. « Bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre ». Le Seigneur vient bientôt. Mais si nous ne L'attendons pas avec des cœurs en repos par Sa grâce, nous ne manquerons pas de tordre ces paroles de la prophétie, au lieu de les tourner à notre profit.

### **Ch. 22:8-9 — *Rendre hommage à Dieu, non pas aux anges***

Quand Jean eut entendu et vu ces choses, il se jeta à terre pour rendre hommage devant les pieds de l'ange qui les lui montrait. Il en avait déjà fait autant précédemment (19:10) (\*). Il se peut que la grandeur imposante de la vision lui ait fait supposer qu'il s'agissait de Christ Lui-même sous la forme d'un ange. Mais il est immédiatement corrigé de son erreur. L'ange lui dit « je suis ton co-esclave », ou plutôt « le co-esclave de toi, et de tes frères les prophètes ». Certaines traductions sont ambiguës sur cette déclaration, et laissent entendre que l'ange était l'un de ses frères, les prophètes. Bien sûr, ce n'est pas le sens. L'ange n'était pas du tout le Seigneur, ni un objet d'adoration, mais il était le compagnon d'esclavage de Jean, et des frères de Jean, les prophètes. « Garde-toi de le faire ; je suis ton compagnon d'esclavage et [celui] de tes frères les prophètes et de ceux qui gardent les paroles de ce livre : rends hommage à Dieu » (22:9).

(\*) Il peut être bon d'observer ici que, dans la proposition réciproque dont on a si souvent fait une application vague ou fautive, « l'esprit de prophétie est le témoignage de Jésus », il faut comprendre qu'il s'agit non pas d'un témoignage rendu à Jésus, mais du témoignage que Lui a rendu, et en général de Son témoignage prophétique tout le long de l'Apocalypse, qu'Il l'ait confié à un ange ou à Ses serviteurs. Il est donc faux de dire que cette proposition signifie un témoignage rendu à Jésus, ce qui est régulièrement exprimé par le datif, ou par περι et le génitif. L'ange qui était l'intermédiaire de la communication n'était qu'un compagnon d'esclavage des compagnons d'esclavage de Jean : c'est à Dieu qu'il faut rendre hommage.

### **Ch. 22:10-15**

Puis il ajoute une pensée de grande importance pratique pour les enfants de Dieu. Vous pouvez vous souvenir que, dans le dernier chapitre de Daniel (12:4), il est écrit : « Et toi, Daniel, cache les paroles et scelle le livre jusqu'au temps de la fin. Plusieurs courront çà et là ; et la connaissance sera augmentée ». Remarquez maintenant, en comparant avec Apoc. 22, la position merveilleuse dans laquelle Dieu a mis Son Église.

Il venait d'adresser Sa parole à l'homme le plus privilégié entre tous les prophètes privilégiés de l'Ancien Testament, —celui qui avait été appelé « homme bien-aimé » de Dieu (Dan. 9:23 ; 10:11, 19). Et quoiqu'une prophétie lui ait annoncé si clairement et si nettement la venue et la mort de Christ, une nouvelle communication lui fut faite au sujet de ce qui venait de lui être dit : « Et toi, Daniel, cache les paroles et *scelle* le livre jusqu'au temps de la fin ». Ici le même Esprit s'adresse à Jean, et lui dit : « *Ne scelle point* les paroles de la prophétie de ce livre ; le temps est proche » (22:10). Comment cela se fait-il ? C'est que toute la vocation de l'Église fait partie du temps de la fin. Dès le jour où l'Église commença son existence effective ici-bas, ce fut le temps de la fin ; et tout le long de son histoire, c'est encore le temps de la fin. Bien sûr, je ne veux pas dire que c'est positivement le temps de la fin pour les Juifs, qui doivent attendre le développement de tout sur la base d'un accomplissement littéral des faits : mais c'est là que réside le caractère particulier de l'appel de l'Église. Elle est au-dessus des temps et des saisons, quoiqu'elle les connaisse ; elle n'a rien à faire avec des dates, des signes, ou des événements extérieurs, pas plus qu'avec le monde dont ces choses sont l'accompagnement naturel et nécessaire. L'Église est élevée au-dessus d'une telle scène ; elle est céleste. Le ciel, voilà le lieu où la grâce de Dieu nous place, complètement en dehors des calculs qui se rapportent au gouvernement de ce monde.

Quant au Juif dont Daniel était le type, il lui faut attendre jusqu'à ce que le temps de la fin soit venu historiquement, jusqu'à ce que la connaissance soit donnée par Dieu à ceux qui comprendront alors. Jusqu'à ce moment-là tout est scellé pour Israël. Tel n'est pas le cas de l'Église représentée par Jean. À lui il est dit : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre ».

Or c'est ici qu'est l'erreur commise par beaucoup d'excellents esprits. Sir Isaac Newton, homme de la plus grande réputation dans les sciences humaines, appliquait à l'Église cet ordre donné à Daniel de fermer et sceller le livre. En conséquence, il l'abandonna comme une chose qui ne pouvait être comprise jusqu'au temps de la fin. S'il avait comparé le passage de Daniel avec les dernières paroles de l'Apocalypse de Jean, il aurait appris que les paroles mêmes qui étaient cachées au prophète Juif sont expressément ouvertes au chrétien. Si Daniel devait sceller, Jean reçoit expressément l'ordre de ne pas sceller. Pourquoi ? Parce que Christ est venu, et qu'Il est monté au ciel, et qu'Il est à la droite de Dieu, prêt à juger les vivants et les morts ; Il a été rejeté, et dès ce moment-là c'est moralement le temps de la fin. Les autres écrivains du Nouveau Testament parlent de la même manière. L'apôtre Jean (1 Jean 2:18) dit : « Petits enfants, c'est la dernière heure ». « La fin de toutes choses s'est approchée » écrit Pierre (1 Pierre 4:7) ; et Jacques (5:9) : « Le juge se tient devant la porte ». L'apôtre Paul écrivait aussi : « Or toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement à nous que les fins des siècles ont atteints » (1 Cor. 10:11). Voyez aussi Hébr. 9:26. On trouve ainsi substantiellement la même grande vérité depuis les épîtres de Paul, de Pierre, et de Jacques, jusqu'à l'Apocalypse.

À mon avis, c'est là ce qui est supposé, lorsque Jean reçoit l'ordre de ne pas sceller les paroles de la prophétie de ce livre. Il faut maintenant en faire usage, et les comprendre en vertu de la connaissance de Christ, et avec le Saint Esprit donné par Christ comme onction par laquelle nous connaissons toutes choses. Pour nous le temps est toujours proche, et les paroles de ce livre ne nous sont pas scellées, de sorte que c'est pure incrédulité, si au lieu de porter le livre, pour ainsi dire, à Christ qui est la lumière pour révéler cela comme tout le reste, nous le soumettons au monde et à sa sagesse, qui ne peuvent qu'enténébrer. C'est là, je n'en doute pas, la source et la raison des erreurs et des difficultés qui prévalent tant relativement à l'interprétation du livre. Pour bien comprendre ce livre, comme toute autre portion de l'Écriture, il faut que je voie ce que Dieu est en train de faire pour la gloire de Son Fils. Comme chrétien je suis encouragé à lire la prophétie : ses paroles ne sont point scellées pour ceux qui ont la pensée de Christ. Si j'étais Juif, je devrais attendre jusqu'à ce qu'arrive le temps de la fin dans la pleine acception prophétique du terme, c'est-à-dire jusqu'à la fin de cette ère. Alors les sages parmi les Juifs comprendront ; il s'agit du résidu pieux et intelligent. C'est par un tel résidu, du moins en principe (il est vrai qu'il était appelé à de meilleures espérances), que l'Église a commencé.

Mais certains diront peut-être : il y avait dans la prophétie de Daniel certaines choses qui devaient être scellées, et d'autres pas : pourquoi ces dernières (et non pas les premières) ne seraient pas celles à propos desquelles il fut dit à Jean de ne pas les sceller ? Je réponds que l'Apocalypse suppose connue toute la vérité qu'on trouve en Daniel, et beaucoup plus encore. On ne pourrait pas la comprendre si Daniel n'est pas compris, tandis qu'il y a beaucoup de vérités ajoutées dans l'Apocalypse et qui n'ont pas été données à Daniel. L'argument n'est donc pas valable. Le fait est que Daniel parle en termes très généraux, et qu'il lui est dit de cacher les paroles et de sceller le livre — non pas seulement certaines parties du livre. L'Apocalypse s'occupe des mêmes affaires que Daniel en rapport avec le dernier empire, donnant beaucoup d'éléments d'une portée bien plus vaste et bien plus profonde — des choses qui surgissent de l'apostasie chrétienne, outre la ruine précédente d'Israël et la méchanceté future à la fois d'Israël et des Gentils. C'est pourquoi s'il y a un livre quelconque du Nouveau Testament qu'on se serait naturellement attendu à voir scellé, c'est bien l'Apocalypse. Comme elle est le dernier livre, elle est aussi le plus difficile, le plus compliqué et le plus vaste des livres de la Bible. C'est pourquoi, quand le Saint Esprit dit de ne pas sceller les paroles de la prophétie de ce livre, je comprends que cela implique une indication claire des privilèges particuliers du chrétien. L'Apocalypse suppose le chrétien se tenant dans la pleine lumière de Dieu, de sorte que ce qui peut avoir été caché auparavant, est aujourd'hui pleinement révélé, du fait que Christ est venu et nous a fait membres de Son corps, et qu'Il nous a donné le Saint Esprit qui sonde toutes choses, et même les choses profondes de Dieu. Telle est, à mon avis, la raison pour laquelle il est dit : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre ». C'est une conséquence de la rédemption.

Cela est important sous un autre rapport qu'on ne voit pas toujours. Les événements visés par les visions prophétiques de l'Apocalypse ne rendent jamais capable de comprendre le livre lui-même. Si ces événements devaient s'accomplir aujourd'hui, cela ne donnerait pas pour autant l'intelligence sur l'Apocalypse. La seule clef de la prophétie, c'est le Saint Esprit qui peut seul nous faire connaître sa relation avec Christ ; et tant que cette relation n'est pas vue, on ne saurait comprendre la prophétie. Prenez, par exemple, l'une des prophéties les plus claires et les plus précises, celle des 70 semaines de Daniel. On admet généralement qu'elle a été accomplie ; mais demandez qu'on vous en donne le sens réel, et vous verrez combien elle est peu comprise. On a une idée vague qu'elle est accomplie, et guère plus. Ce ne sont donc pas les événements eux-mêmes qui expliquent la Parole : il nous faut l'enseignement de l'Esprit, qui est aussi nécessaire pour interpréter la prophétie, que pour toute autre partie des Écritures. Les événements peuvent être l'accomplissement d'une prophétie particulière, et un témoignage de sa vérité pour ceux qui doutent ; mais ils n'apportent jamais par eux-mêmes la juste interprétation de la prophétie. Ils la corroborent, sans doute, quand elle est accomplie, et ils peuvent servir à fermer la bouche aux contredisants. Mais il faut comprendre la prophétie elle-même avant de pouvoir l'appliquer aux événements (il y a longtemps que cela a été remarqué par un autre commentateur) ; et lorsque vous la comprenez, vous avez ce que Dieu voulait donner à votre foi, indépendamment des événements. De fait, pour réfuter une idée pareille, il suffit de peser ce qui est dit ici, comme partout ailleurs dans la prophétie : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre ; car le temps est proche ». Le prix, l'utilité, que la prophétie a pour nous, pour l'Église, est *avant* les événements, quelque puisse être son utilité pour ceux qui se trouveront sur la scène quand les événements auront lieu.

Mais écoutez maintenant une vérité bien solennelle. Lorsque le temps dont traite la prophétie sera effectivement arrivé, quelle sera la condition des hommes ? Elle se trouvera fixée, fixée pour toujours pour tous — sans espérance pour certains. « Que celui qui est injuste, commette encore l'injustice ; et que celui qui est souillé, se souille encore ; et que celui qui est juste, pratique encore la justice ; et que celui qui est saint, soit sanctifié encore » (22:11). C'est-à-dire que ce n'est pas le temps où il peut y avoir un changement moral ; ce n'est pas un temps où il peut y avoir la conversion des pécheurs, — un temps où un homme qui est sous la puissance de Satan, peut en être délivré et être transporté dans le royaume du Fils de l'amour de Dieu. Tout cela a pris fin. *Alors* que celui qui est injuste reste injuste, et que celui qui est souillé reste encore souillé. Les hommes sont

solennellement fixés dans la condition dans laquelle ils sont trouvés. Le jour de la grâce est passé, le jour du jugement sera venu, et la porte sera fermée.

« Voici, je viens bientôt, et ma récompense est avec moi pour rendre à chacun selon ce que sera son œuvre » (22:12).

Ceci confirme évidemment ce qui a été remarqué. Lorsque ce jour arrive, c'est le jugement des vivants. La venue du Seigneur n'est pas mentionnée ici comme un encouragement pour celui qui entend et qui garde les paroles de la prophétie de ce livre, mais plutôt sous la forme d'un jugement faisant un tri.

« Je suis l'Alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin » (22:13).

Le Seigneur Jésus, outre ce qui Lui est particulier, prend ici le même titre que Dieu lui-même a pris au ch. 21:6. Comme Dieu était au ch. 21 la somme et la substance de toute révélation, de tout être, de toute action, ainsi Christ l'est pareillement. « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père, Lui, l'a fait connaître » (Jean 1:18).

« Bienheureux sont ceux qui font ses commandements [ou : lavent leurs robes], afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent par les portes de la cité. Dehors sont les chiens, et les magiciens, et les fornicateurs, et les meurtriers, et les idolâtres, et quiconque aime et fait le mensonge » (22:14-15).

## Ch. 22:16

Mais nous avons ensuite autre chose. Il ne s'agit plus de la venue du Seigneur en encouragement à ceux qui garderaient les paroles de la prophétie de ce livre ; ni non plus Sa venue pour s'occuper de tous les hommes, c'est-à-dire Son apparition en jugement, ayant Sa récompense avec Lui pour rendre à chacun selon ses œuvres. Nous avons vu les saints et les justes ayant leur portion, et les souillés et les injustes leur jugement. Mais le Seigneur a aussi sa relation propre et parfaite avec l'Église. En conséquence Sa voix se fait maintenant entendre, avec une solennité toute particulière : « Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les assemblées. Moi, je suis la racine et la postérité de David » (22:16). C'est-à-dire qu'Il fait allusion à Sa divinité et à Son humanité. Mais à côté de cela, Il a une relation spéciale avec nous : « l'étoile brillante du matin ».

Quand le Seigneur vient dans Sa gloire pour le monde, c'est comme le Soleil de justice avec la guérison dans ses ailes (Mal. 4:2), pour ceux qui ont été brisés, dispersés, et dépouillés — pour le peuple terrible depuis le commencement jusqu'à maintenant (\*). Mais Il apparaît alors sous un aspect terrifiant, pour fouler sous Ses pieds ceux qui L'ont méprisé. Ce n'est point ainsi qu'Il se présente à nous. Ce n'est pas pour nous l'image du soleil quand l'homme ne devrait plus dormir (Ps. 104:22, 23). Lorsque le Soleil de justice adresse son appel à l'homme, ce n'est pas pour l'inviter à travailler comme il travaille à présent, mais pour le sommer de se courber devant Lui dont il n'a longtemps pas tenu compte, et d'entendre en son temps sa condamnation prononcée par le Seigneur de gloire qu'il ne peut plus continuer à mépriser. Voilà de quelle manière Il apparaîtra au monde, et « tous les orgueilleux, et tous ceux qui pratiquent la méchanceté seront du chaume, et le jour qui vient les brûlera, dit l'Éternel des armées, de manière à ne leur laissera ni racine ni branche » (Mal. 4:1).

(\*) note Bibliquest : ces expressions sont celles d'Ésaïe 18:2,7 selon la version anglaise autorisée du Roi Jacques. JND traduit en français : « une nation répandue loin et ravagée, un peuple merveilleux dès ce temps-là et au-delà »

Mais pour ceux qui veillent durant la nuit du jour de l'homme, avant l'apparition du Seigneur en gloire, pour ceux qui veillent avec des affections d'épouse, ne dormant pas comme les autres (1 Thes. 5:6) — dans quels termes le Seigneur s'adresse-t-Il à eux ? Comment se fait-Il connaître à eux ? « Je suis l'étoile brillante du matin ». Étoile bénie du matin avant que le jour naisse ! Ce n'est point en vue du *jour* que nous veillons, mais durant la nuit nous veillons en vue de *Christ*, et Il nous donnera

l'Étoile du matin (2:28), le précurseur de l'aube. C'est une position bénie — celle de notre amour et de notre espérance : elle ne sera jamais frustrée de sa joie, et le Seigneur Jésus viendra sûrement à nous comme l'étoile brillante du matin. Il nous encourage tandis que nous L'attendons, et Il veut venir bientôt Lui-même pour nous. Il se peut que nous ayons à attendre un peu ; au moins le temps peut nous sembler long. Hélas ! il sera trop court pour ceux qui perdent leur temps à sommeiller ; mais pour ceux qui L'attendent et qui soupirent avec ardeur après le moment où ils Le verront, l'espérance peut sembler différée longtemps. Puissent nos cœurs, au lieu d'être de plus en plus fatigués et languissants, être au contraire remplis de la joie et de l'assurance ferme que le Seigneur vient bientôt ? Il est l'Étoile brillante du matin.

### Ch. 22:17

Mais il y a plus encore : « Et l'Esprit et l'épouse disent : Viens » (22:17).

Quelle pensée précieuse pour nous que le Saint Esprit Lui-même soit Celui qui prend la parole et qui dit : « Viens ! ». Il soupire avec nous, entrant dans nos douleurs depuis qu'Il est descendu ici-bas. Je n'ai pas besoin de dire qu'Il n'en est pas moins divin, mais Il a daigné en outre s'identifier, pour ainsi dire, avec nos cœurs, et partager nos sentiments. Mais ce ne sont pas des soupirs que nous avons ici ; telle n'est pas la pensée de l'Esprit quand Il pense à la venue du Seigneur pour nous. C'est la calme et paisible ardeur du désir. « L'Esprit et l'Épouse disent : Viens ». Combien il est fortifiant de savoir que c'est la voix du Saint Esprit Lui-même qui dit au Seigneur Jésus : « Viens ! » Ce n'aurait pas été une chose aussi bénie, si l'Église avait été seule à dire : « Viens ». Mais c'est « *l'Esprit et l'Épouse* ». Elle a fait bien des choses mauvaises, elle a commis bien des fautes dans ses pensées, dans ses sentiments, et dans ses voies. Mais maintenant c'est l'Esprit, le Saint Esprit Lui-même, qui dit : « Viens ». C'est *Lui* qui conduit le cœur à désirer la venue de Jésus ; c'est *Lui* qui est l'énergie de l'Église en invitant Jésus à venir. « L'Esprit et l'Épouse disent Viens ». C'est en regardant en haut à Jésus que l'Église ou le chrétien, dit : Viens ; ce n'est pas en regardant en bas au pauvre pécheur et en lui disant de venir. Le Saint Esprit conduit et inspire le cœur de l'Épouse pour crier ainsi, non seulement par sympathie pour ses douleurs, mais en communion avec la joie avec laquelle elle regarde en haut dans l'espérance du retour de l'Époux.

Mais il y a encore autre chose : « Que celui qui entend, dise, Viens ».

Si j'ai seulement entendu la voix de Jésus, je suis autorisé à dire : Viens. Peut-être y a-t-il des personnes prêtes à s'écrier : « Oh, que je serais heureux si seulement je pouvais demander au Seigneur de venir ! Mais comment puis-je le demander, moi qui suis si indigne ? » Chères âmes, le Seigneur Lui-même *vous* autorise à dire : Viens. Celle qui dit « viens ! » n'est pas seulement l'Épouse remplie du Saint Esprit, et entrant dans la plénitude de ses privilèges ; mais écoutez cette parole : « que celui qui entend dise : Viens ». Avez-vous entendu la voix de Jésus et goûté qu'Il est plein de grâce ? Ne savez-vous pas qu'Il est le bon Berger ? Je pourrais être le plus chétif et le plus faible, et par ignorance reculer à la pensée de la venue immédiate du Seigneur ; et néanmoins je vois ici le Saint Esprit m'invitant moi-même à me saisir de la même parole que l'Esprit et l'épouse font entendre : « Que celui qui entend, dise : Viens ».

Il est bien évident aussi que cette effusion des premières affections du cœur pour Christ et Sa venue, n'endurcit point le cœur à l'égard de ce pauvre monde, ni ne rend indifférent à la conversion de ceux qui sont perdus. Bien plutôt, elle produit un effet tout contraire. Quelque bonne opinion que les hommes aient de leurs efforts, j'ai la conviction que ceux qui désirent le plus la conversion des pécheurs, — toutes choses étant égales par ailleurs, — ce sont ceux qui désirent le plus la venue du Seigneur Jésus. Je ne crois pas que ceux qui désirent remettre à plus tard Sa venue, soient ceux qui prient et travaillent le plus pour la conversion des âmes. Qu'est-ce qui porte les premiers [ceux qui désirent le plus la venue du Seigneur] à ce désir ? Ils travaillent dans ce but parce qu'ils voient les âmes périr éternellement, et qu'ils sentent avec raison que tous ceux qui sont sans Christ sont misérables. Mais ces sentiments-là leur sont communs avec tous leurs frères. Nous nous croyons que



si les hommes ne reçoivent pas l'Évangile, ils seront précipités en enfer, et cela nous afflige de les voir rejeter le Sauveur. Nous éprouvons ces sentiments aussi bien qu'eux [les seconds, ceux qui remettent à plus tard la venue du Seigneur]. Mais nous avons une autre motivation qu'eux [les seconds] n'ont pas. C'est en effet que tel est le chemin du Seigneur, et qu'il vaut mieux que le leur. Il sait, Lui, incomparablement mieux que Ses serviteurs, ce qui est bon pour les pauvres pécheurs et pour les pauvres saints. Or *Lui* nous fait voir dans ce passage que c'est le même Esprit qui regarde à Jésus, qui dit aussi : Viens — et qui peut aussi nous faire tourner nos regards vers les pécheurs perdus, pour les inviter : « Que celui qui a soif, vienne ». Voilà l'autre côté. Ce n'est pas l'Esprit dirigeant l'Église à regarder en haut vers le Seigneur, en disant : Viens ; mais c'est le cœur qui est maintenant dirigé vers le monde pour dire : « Que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie » (22:17).

Le pécheur n'est pas invité à dire : Viens. Observez la grande différence, bien nette, dans la dernière partie du verset (22:17c). Dans les deux premières phrases, ceux qui parlent disent : Viens ; mais dans la dernière phrase, ou partie du verset, ceux dont il est question n'appellent pas Jésus à venir, mais ils sont invités à venir eux-mêmes : « Que celui qui a soif vienne », etc.

Dieu fait voir ainsi que la première pensée de mon cœur doit être pour le Seigneur Jésus. Si je Lui suis fidèle, je désirerai Sa venue. L'Esprit inspire et approuve ce désir. Quel en est l'effet sur mes sentiments à l'égard du monde ? Il me donne un motif céleste pour désirer la conversion des pécheurs. J'aurai les mêmes motifs moraux, et les mêmes affections qui agissent sur que mes frères qui remettent à plus tard la venue du Seigneur, mais j'aurai de plus, toute l'impulsion que peuvent me donner l'espérance de la prompte arrivée de Christ, et le sentiment du danger couru par ceux pour lesquels Sa venue ne peut être qu'un jugement certain, même dans ce monde. Plus un chrétien attend la venue de Christ à chaque instant, et plus il doit avoir l'ardent désir que les âmes viennent et prennent de l'eau de la vie, et plus il doit déployer dans ce but une sollicitude active et pleine de zèle.

Dans ce verset 17, Dieu fait donc voir notre double relation. Il me montre ma relation avec Christ, qui doit être la première pensée de mon cœur — non pas seulement que mon âme soit en paix s'Il vient, mais qu'elle soit remplie de l'ardente affection qui désire qu'Il vienne. Il me fait voir ensuite que si je suis en bon état à cet égard, je regarderai autour de moi avec un zèle plein d'ardeur dans le sentiment de la grâce de Christ, et je dirai à quiconque a soif : Viens. Plus que cela : Si j'aperçois une âme qui peut-être n'a pas beaucoup soif, mais qui veut venir, je ne lui dirai pas d'attendre qu'elle ait très soif. Je l'engagerai à venir sur le champ, et lui ferai bon accueil ; car voici la teneur de la parole : « que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie ». Si seulement il y a le désir du cœur, ce désir vient de Dieu, et personne n'a droit de dire : il te faut attendre d'avoir fait telle ou telle expérience. Si un homme n'est pas encore arrivé à réaliser son état, je ne dois pas le tenir à l'écart. L'eau de la vie est pour quiconque veut : cet homme est engagé à venir et à en boire gratuitement. Quelle plénitude de grâce remplit la scène quand le Seigneur nous présente notre position !

### **Ch. 22:18-21**

« Moi, je rends témoignage à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre, que si quelqu'un ajoute à ces choses, lui ajoutera les plaies écrites dans ce livre ; et si quelqu'un ôte quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu ôtera sa part de l'arbre de vie et de la sainte cité, qui sont écrits dans ce livre » (22:18, 19). Vous remarquerez que l'arbre et la cité mentionnés ici, correspondent à ce que nous avons vu au verset 14. Ceux qui font Ses commandements (ou plutôt, selon le texte critique : « ceux qui lavent leurs robes ») sont bienheureux, et ont droit de manger de l'arbre de vie et d'entrer par les portes dans la cité (22:14). Mais (22:19) quant à ceux qui ôtent quelque chose des paroles de ce livre, Dieu ôtera leur part tant de l'arbre que de la cité qui sont écrits dans ce livre. Ils n'y auront pas accès.

Le Seigneur vient de dire que si qui que ce soit ajoute ou retranche aux paroles de la prophétie de ce livre (ce qui la déshonore dans les deux cas), Lui le saurait certainement, le ressentirait et en

tiendrait rigueur. Mais Il ne peut achever par de telles paroles. Il a gardé, pour ainsi dire, le meilleur vin pour la fin. Il a déjà parlé de Sa venue en jugement, et de Sa venue pour l'Église en parfaite grâce ; et maintenant Il ne pourrait pas nous laisser sur une note douloureuse. Il faut qu'Il ramène nos cœurs à l'allégresse et à la joie liées à la pensée de Son retour ; c'est pourquoi Il ajoute : « Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, je viens bientôt. Amen ». Jean, comme représentant l'Église, répond immédiatement : « Viens, Seigneur Jésus ». C'est la prompte réponse de son cœur au Seigneur.

Et si c'est notre privilège de regarder à Christ et d'entendre Sa voix, si nous avons connu un peu la joie d'être, même dès à présent, en union avec Lui, étant faits membres de Son corps, de Sa chair et de Ses os, si nous attendons dans la conscience de notre relation d'Épouse avec Christ et sûrs que nous aurons la portion de l'Épouse, en présence de l'Agneau pour toujours, — que le Seigneur nous accorde que ce soit là la réponse de nos cœurs et de nos bouches : « Amen, viens Seigneur Jésus ». Pussions-nous ne pas caresser de hautes idées pour nous-mêmes, pour l'église et encore moins pour le monde ! C'est une tromperie aveuglante que d'attendre des jours meilleurs tandis que Jésus est absent. Sans doute il y a en réserve d'heureux jours, même pour ce pauvre monde — les jours du ciel sur la terre ; mais il faut que le Seigneur vienne avant, et il faut qu'avant tout, Il nous ait pour Lui. Tant que le Seigneur n'aura pas l'Église avec Lui, Il ne laissera pas le monde, dans son ensemble, avoir un temps de joie réelle et permanente. Car comme on le voit en Rom. 8, « la vive attente de la création attend la révélation [ou : manifestation] des fils de Dieu ». La manifestation dont il est parlé ici, sera une manifestation en gloire. L'apôtre Paul avait parlé un peu avant (Rom. 8:18) de la gloire qui nous serait révélée, quand nos corps seront changés et rendus semblables au corps glorieux de Christ. Nous ne sommes pas semblables au Fils de Dieu maintenant, en ce qui concerne nos corps : nous savons trop bien que nous portons encore l'image de celui qui est poussière ; mais un jour nous porterons l'image du Céleste. Et alors quand Dieu nous verra briller à la ressemblance de son propre Fils, Il n'aura pas de motif d'avoir honte de nous. Il ne veut pas nous produire devant l'univers, tant que nos corps ne sont pas autant dignes de Lui que l'est la vie nouvelle qu'Il a donnée à nos âmes. Quand les fils de Dieu seront manifestés, la création cessera de soupirer, et la terre et les ciels, remplis de bénédictions, publieront à la fois la gloire et la bonté de Dieu : Les fleuves battront des mains, et les montagnes chanteront de joie, devant l'Éternel (Ps. 98:8-9). On verra alors la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire, que le Seigneur a mises devant nous, se traduire en chants de louange, de joie et d'allégresse, qui retentiront jusqu'aux bouts de la terre, et jusqu'aux limites extrêmes de la création.

Que le Seigneur nous accorde de pouvoir dire : « Amen, viens, Seigneur Jésus ! » Pussions-nous le dire pour nous-mêmes, comme pour toute l'Église, et en un sens aussi pour toute la création dont la bénédiction dépend de notre manifestation avec Christ ! En attendant, que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, soit avec tous les saints.